

Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation







OEUVRES  
DE BOSSUET.



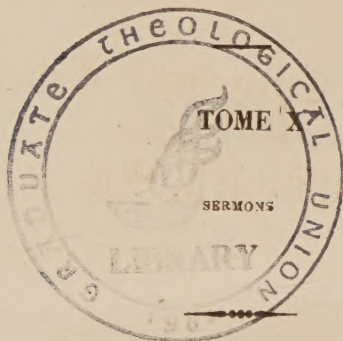


St. George's Cathedral Library,  
Southwark, S. E.

# OEUVRES DE BOSSUET

ÉVÊQUE DE MEAUX

Reproduction de l'édition de 1816-1820 de A. Lebel revue et corrigée



Property of

**CBSK**

Please return to

**Graduate Theological  
Union Library**

PARIS

PAUL MELLIER.

Librairie Ecclésiastique et Religieuse,  
PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 11.

JACQUES LECOFFRE ET C<sup>e</sup>,  
Librairie centrale, Catholique et Classique,  
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, 8.

ADRIEN LECLÈRE ET C<sup>e</sup>.

Imprim. de N. S. P. le Pape et de Mgr. l'arch.  
de Paris,

RUE CASSETTE, 29;

GUYOT PÈRE ET FILS,  
Imprimeurs-Libraires à Lyon,  
GRANDE RUE MERCIÈRE, 39.

OLIVIER-FULGENCE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, A POISSY.

1845

V. 10

G  
Bz

20 2150029

Q280

of matter exist

Graduate Theological  
Union Library



~~5655 L~~  
6-12

# SERMONS



# DISCOURS

## AUX RELIGIEUSES DE SAINTE-MARIE.

LE JOUR DE LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

---

Je ne m'étonne pas si votre fondateur, cet homme si éclairé, cet homme si pénétré des salutaires lumières de l'Evangile, vous a choisies pour honorer cette fête, si remplie de mystères d'ineffable suavité et de charité immense. Mais qui n'admireroit, par dessus toutes choses, les grands exemples qui s'offrent à nous dans ce mystère d'une inexplicable instruction, si profitable, non seulement pour les personnes cachées dans la solitude ; mais propre pour vous, pour moi, pour tous les fidèles ; pour les justes, c'est leur consolation ; pour les pécheurs, c'est l'attrait qui les excite à faire pénitence. Qui n'admira premièrement Elisabeth qui s'abaisse ? « D'où me vient » ce bonheur <sup>1</sup>. » Mais voyez un effet plus surprenant. Jean, qui n'est pas né, montre par son tressaillement sa joie à l'approche de son Sauveur ; et Marie, possédée de l'esprit de Dieu, chante ce divin cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur <sup>2</sup>. »

Au milieu de tant de merveilles, de tant de miracles, je ne vois que Jésus qui n'agit pas, que Jésus dans le silence. Les mères s'abaissent et prophétisent ; Jean tressaille : il n'y a que Jésus qui paroît sans action ; et c'est Jésus qui est l'âme de tout ce mystère. Il ne fait aucune démonstration de sa présence : lui, le moteur invisible de toutes choses, paroît immobile ; il se tient dans le secret, lui qui développe et dé-

<sup>1</sup> Luc. 1. 43. — <sup>2</sup> Ibid. 47.



couvre tout ce qui est caché et enveloppé. Nous voyons souvent cette grande merveille, et nous ressentons ses bienfaits ; mais il cache la main qui les donne. A la faveur de cette nouvelle lumière, je découvre ce que dit le prophète : « Vraiment vous » êtes un Dieu caché, un Dieu sauveur<sup>1</sup>, » un Dieu qui s'est humilié, un Dieu qui s'est épuisé lui-même dans ses abaissements, un Dieu abaissé dans un profond néant.

Mais pénétrons dans ce mystère ineffable, où Jésus paroît sans action. Que ce repos de Jésus est une grande et merveilleuse action ! Le grand mystère du christianisme, c'est de comprendre la secrète opération de Dieu dans les âmes. Dieu est descendu du ciel en terre, pour se communiquer aux hommes, soit par la participation de ses mystères, soit en se donnant à eux par la communion. Il veut se donner à nous, et que nous nous donnions à lui. Il opère dans les cœurs de certains mouvements pour les attirer à lui, un entretien secret qui les élève à la plus intime communication ; mais c'est dans la solitude que l'âme ressent ses divines approches. Que doit faire une âme dont Dieu s'approche par sa grâce et ses fréquentes visites ? Elle doit apporter trois dispositions ; un saint abaissement, une humilité profonde, une sainte frayeur. Abaissement, humilité, frayeur ; voilà la première disposition : la seconde, c'est un transport divin, un transport admirable ; elle s'éloigne par humilité, et s'approche par desir ; la troisième, c'est une joie céleste en son salutaire, qu'elle a le bonheur de posséder.

Je m'assure que vous prévenez déjà mes pensées, et que vous considérez ces saintes dispositions dans les trois personnes qui ont part à ce mystère. Vous voyez Elisabeth qui s'abaisse. « D'où me vient ce bonheur ? » Jean qui se transporte ; « L'enfant a tressailli<sup>2</sup> ; » Marie qui s'élève et se repose en Dieu : « Mon âme magnifie le Seigneur : » voilà les trois secrets de ce mystère. L'anéantissement d'Elisabeth, qui s'abaisse à l'approche de son Dieu ; le transport divin de Jean qui le cherche ; et la paix de la Vierge qui le possède. L'ap-

<sup>1</sup> Isai. XLV. 15. — <sup>2</sup> Luc. I. 44.

proche de Dieu produit l'abaissement de l'âme, le transport dans celle qui le cherche, la paix dans celle qui le possède. C'est le sujet de cet entretien familial.

Ténèbres qu'il vient illuminer, néant qu'il vient remplir, que dois-tu faire quand Dieu approche ? A l'approche d'une telle grandeur, néant, que dois-tu faire ? tu dois t'abaisser. Abaissez-vous, néant. Et toi, pécheur, que dois-tu faire ? Pécheur, tu dois t'éloigner : une sainte frayeur te doit saisir ; puisque le péché a plus d'opposition à la sainteté de Dieu, que le néant à sa grandeur. Grandeur que rien ne peut égaler ; sainteté qui ne peut être comprise : deux perfections en Dieu, qui nous doivent faire entrer dans des sentiments d'une humilité profonde.

Voyez les prophètes, quand l'Esprit de Dieu étoit sur eux, combien ils étoient épouvantés. Jérémie, saisi d'effroi, tremble et se confond <sup>1</sup> : en sorte que ses os sembloient se disloquer, et prêts à se dissoudre. Ezéchiel, au travers des ailes des chérubins, voit je ne sais quoi de merveilleux ; il s'étonne, il se pâme, il tombe sur sa face <sup>2</sup>. Mais ce qui doit nous jeter dans l'étonnement aux approches de notre Dieu, c'est qu'il vient à un néant, et à un néant qui lui est opposé par le péché. Aussi saint Pierre, pénétré de cette vue, dit-il à Jésus-Christ : « Retirez-vous de moi ; car je suis un pécheur <sup>3</sup>. » Et le centenier : « Seigneur, je ne suis pas digne : une parole, une parole de votre part <sup>4</sup>. »

Où sont ces téméraires, qui n'ont point de honte de faire entrer Jésus-Christ dans une bouche sacrilège. Vous les voyez qui traitent avec Dieu soit dans le secret de leur cœur, soit qu'ils reçoivent la viande sacrée, sans tremblement et sans crainte. Ce sont des profanes qui ne méritent pas d'être au nombre des fidèles, et qui veulent goûter le pain des anges, le pain des saints. Mais vous, âmes saintes et tremblantes, venez et goûtez que le Seigneur est doux, venez dans un profond abaissement ; et, saisies d'admiration, vous devez dire ; « D'où me vient ce bonheur ? » car vous ne sauriez, sans l'aveuglement

<sup>1</sup> Jer. XXXIII. 9. — <sup>2</sup> Ezech. II. 1. — <sup>3</sup> Luc. v. 8. — <sup>4</sup> Matt. VIII. 8.

le plus déplorable, vous persuader que vous l'avez mérité. Et pour peu que vous vous rendiez justice, combien n'êtes-vous pas forcées de vous en reconnoître indignes.

En effet, si je pouvois pénétrer le secret des cœurs de ceux qui composent cet auditoire, que d'orgueil secret sous l'apparence d'humilité, que de jalousie sous des compliments d'amitié et de complaisance ! Voyons même les âmes les plus parfaites : il ne m'appartient pas de les sonder ; mais qu'elles parlent elles-mêmes : elles avoueront qu'elles ont toujours en elles la racine du péché, dont il faut arracher jusqu'à la moindre fibre qui s'oppose à la grâce ; grâce qui nous prévient toujours, et qui ne trouve rien en nous qui l'attire, que notre extrême misère.

Il n'y a en l'âme que misère ; misère en son origine, misère dans toute la suite de la vie ; misère profonde, misère extrême : mais la misère est l'objet et le but de la miséricorde. Dieu veut une misère toute pure, pour faire voir une miséricorde entière. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vrai mérite dans les justes ; et c'est une erreur intolérable, dans les hérétiques de ce temps, d'avoir osé avancer que la grâce ne seroit que d'un voile pour couvrir l'iniquité. Les misérables, ils n'ont jamais goûté ses attraits : je ne m'en étonne pas ; ce n'est pas elle qui les meut et les conduit ; ils n'agissent que par hypocrisie et par passion.

Mais, quoiqu'il y ait des mérites dans les justes, la grâce n'en est pas moins grâce ; parce que leurs mérites sont le fruit de son opération dans leurs cœurs. La grâce tire son nom de son origine ; semblable à ces grandes rivières, qui, pour se répandre en différents ruisseaux, ne perdent point leur nom. La grâce prévient les justes pour les faire mériter ; mais elle récompense après, par justice, le mérite qu'elle leur a fait acquérir. C'est une grâce qui nous défend, c'est une grâce qui nous prévient : elle nous justifie par miséricorde et nous récompense par justice, comme les paroles de saint Paul nous l'attestent : « J'attends, dit-il <sup>1</sup>, la couronne de justice que » Dieu, comme juste juge, me rendra. » Mais, dit saint Au-

<sup>1</sup> II. Tim. iv. 8.



gustin<sup>1</sup>, Dieu ne seroit pas juste juge, s'il n'avoit été auparavant un père miséricordieux.

Voilà, mes chères Filles, le fondement de votre abaissement devant Dieu. S'il vous a retirées du monde, *Unde hoc*? Si vous avez eu des tentations durant votre noviciat, et que vous les ayez surmontées, *Unde hoc*? Si dans la suite vous vous êtes élevées au dessus des dégoûts et des difficultés de la vie spirituelle, *Unde hoc*? S'il a plu à Dieu de vous gratifier de quelque grâce extraordinaire, *Unde hoc*?

Mais disons, en passant, que c'est par Marie que la grâce nous est distribuée, pour combattre l'opinion de ceux qui nous blâment d'honorer la Vierge comme mère de Dieu. Ils voudroient établir une secrète jalousie entre Dieu et la créature, à cause de l'honneur que nous rendons aux saints. Gens peu versés dans l'Ecriture, esprits grossiers et pesants dans leur prétendue subtilité; qu'ils écoutent sainte Elisabeth. Elle ne dit pas : D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moi; mais, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? « Si tôt, dit-elle<sup>2</sup>, que la voix de votre salutation est venue » à mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli. » Ainsi Marie contribue aux opérations de la grâce dans nos cœurs; et loin de faire injure à la grâce, en attribuant cette prérogative à Marie, c'est au contraire honorer la grâce, parce que c'est d'elle que la Vierge tire toute son excellence.

Nous avons dit que la première disposition d'une âme qui veut approcher de son Dieu, c'est l'anéantissement : mais ce n'est pas assez que l'âme soit abaissée; car si elle est éternellement abaissée, comment se transportera-t-elle vers Dieu? Jean ne sent pas plus tôt le Sauveur, qu'animé de ces dispositions, il fait effort pour rompre les liens qui le retiennent, et courir à lui : il voudroit déjà remplir ses fonctions de précurseur; mais il est prévenu. Jésus a prévenu son précurseur. Ne laissons pas passer ceci sans instruction. Dieu, source de tout bien, grand, immense, inaccessible, demande de se communiquer. Dieu se donne, Dieu se développe avec une libéralité immense. C'est, mes Filles, une vérité bien douce et

<sup>1</sup> De Grat. et lib. Arbit. n. 14, tom. x, col. 725. — <sup>2</sup> Luc. i. 44.

bien consolante : Dieu desire d'être désiré ; il a soif que l'on ait soif de lui. Dieu, qui ne desire rien, et n'a besoin de rien desire cependant d'être désiré. Il en est comme d'une belle fontaine, qui coule dans une plaine ; elle est claire, elle est fraîche, elle est pure : elle ne desire pas d'être rafraîchie ; mais si elle desire quelque chose, c'est sans doute de désaltérer les passants.

Ainsi, il ne nous est pas permis, malgré notre indignité, de nous reposer en nous-mêmes ; il faut courir avec transport ; il faut venir se plonger dans ces sources d'eau vive. Il n'y a point d'humilité qui empêche de désirer le Sauveur ; et heureux celui qui soupire après lui ; car c'est celui-là à qui Jésus-Christ se donne tout entier. Le centurion s'abaissa aux pieds des apôtres <sup>1</sup> : mais il desira ; et par là il mérita que le Saint-Esprit prévint l'imposition des mains des apôtres. Saint Jean interrogé de ce qu'il est, s'il est le Christ, s'il est prophète, ne dit point ce qu'il est ; mais il dit ce qu'il n'est pas. « Je ne suis » qu'une voix, un son qui frappe l'air <sup>2</sup>, » qui n'a rien de considérable que de dire la vérité. Il s'estime indigne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ ; et plein d'ardeur pour son maître, il a mérité d'élever sa main sur celui au dessous duquel il s'étoit abaissé.

Mais considérons les caractères de la mission de saint Jean. La grâce du saint précurseur, c'est une grâce de lumière ; c'est une lumière qui veut rendre témoignage à la lumière : la lumière découvre la lumière. Ah ! c'est un petit flambeau qui découvre un grand flambeau. Le soleil se montre de lui-même, il n'a point de précurseur qui dise : Voilà le soleil ; mais les hommes avoient besoin qu'on les préparât à l'éclat du grand jour, qui devoit bientôt briller en Jésus-Christ.

Le monde étoit dans de profondes ténèbres, semblable à ceux qui sont dans un cachot ; quand ils en sortent, ils sont éblouis de la lumière, ils se détournent de la lumière, ils se cachent à la lumière. Ainsi les pécheurs emportés par la violence de leurs passions, se précipitent dans les épaisses ténèbres du péché, et ne peuvent ensuite souffrir la lumière qu'on leur présente pour dissiper leur aveuglement. Vous dites à cet

<sup>1</sup> Act. x. 44. — <sup>2</sup> Matth. iii. 3.

homme colère, à ce vindicatif, qu'en satisfaisant son ressentiment, il va tomber dans un funeste esclavage dont il ne pourra se retirer : mais il ne veut point de lumière ; il méprise la lumière, il la hait, et n'aime que l'obscurité qui lui cache ses désordres.

Telle est donc l'infirmité de notre raison, qu'elle ne peut soutenir l'éclat de la lumière, qui éblouit nos foibles yeux : il faut une moindre lumière pour nous découvrir la grande, un petit flambeau pour nous montrer le grand flambeau. Le propre de saint Jean, c'est de découvrir et faire desirer Jésus-Christ ; c'est pourquoi le prophète Zacharie l'appelle son horizon. L'orient qui paroît sur nos montagnes, c'est le signe, c'est l'avant-courrier du soleil, c'est ce qui nous annonce le lever du soleil. Saint Jean, comme une belle aurore, a devancé le soleil ; « cet Orient d'en haut, *Oriens ex alto* <sup>1</sup>, qui vient pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix » et l'observance de la loi.

Mais pour profiter de la lumière qui luit sur nous, disons avec David : « Je chercherai, j'approfondirai, » *Scrutabor* <sup>2</sup> ; j'approfondirai votre loi. Entrons avec sincérité dans cette étude : travaillons sérieusement à connoître toute l'étendue de nos obligations ; et gardons-nous de vouloir nous dissimuler celles qui ne s'accorderoient pas avec nos cupidités. Ne cherchons pas à les restreindre, ou à les régler sur nos desirs : songeons plutôt à connoître, à la lumière de cette loi si pure, tous les vices de notre cœur, et à réformer sur ses préceptes tout ce qu'elle condamne dans nos dispositions et dans nos œuvres, en pratiquant soigneusement tout ce qu'elle nous commande.

O quand une âme vient à s'examiner aux yeux de Dieu, en approfondissant dans ses commandements, en sondant, en pénétrant la perfection qui y est cachée, qu'elle s'en trouve éloignée ! Si j'approfondis votre loi, je vois, ô mon Dieu, que tout ce que je fais, jusqu'aux meilleures actions, est infiniment éloigné de la perfection qu'elle renferme ; parce que je n'approfondis pas, parce que je ne pratique que la surface des pré-

<sup>1</sup> Luc. I. 78, 79. — <sup>2</sup> Ps. CXVIII. 34.

ceptes. C'est donc en approfondissant la loi de son Dieu, que l'âme découvre le fond de sa corruption, et voit tant de taches dans ses œuvres, qu'elle n'en trouve pas une qui ne soit remplie de défauts. Ainsi les lumières de la loi éclairant une âme, elle commence à entrer en de salutaires ténèbres, où Dieu s'unit à elle ; et le possédant, elle ne peut contenir sa joie.

Dès lors il suivra ce que je ne puis expliquer, et ce qui me surpasse. Parlez Marie ; c'est à vous à nous faire connoître vos sentiments : possédant votre Dieu, quels ont été vos transports, vos joies, vos jubilations, votre exultation, votre paix, votre triomphe ? Elle prononce un divin cantique, qui est la gloire des humbles et la confusion des superbes. Que votre âme éprouve cet excès de joie que ressentoit Marie en glorifiant son Dieu, en exaltant ses miséricordes.

Mais que veut dire exalter Dieu ? Exalter Dieu, mes Filles, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile ; mais peut-être vous ferois-je concevoir ma pensée. Exalter Dieu, c'est le mettre au dessus de tout ce que nous en pouvons penser, au dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au dessus ; élevez-le au dessus de l'élévation ; exaltez-le au dessus de l'exultation. Enfin quelque haute idée que vous en puissiez former, mettez-le toujours au dessus : voilà ce que c'est que d'exalter Dieu.

Mais quelle est la cause de l'exultation de Marie ? quel en est le sujet ? La première cause de son exultation, c'est qu' « il a » regardé la bassesse de sa servante. » Elle ne dit pas sa servante ; mais la bassesse de sa servante ; tant elle est pénétrée de son néant. Il y a en Dieu un regard de bonté et de miséricorde, qui est celui qu'il arrête sur les âmes pénitentes, pour les consoler et les encourager à revenir à lui. Mais il y a aussi en Dieu pour le juste, un regard de faveur et de bienveillance ; un regard de défense et de protection ; ah ! un regard de la sérénité de sa face, dont la beauté jamais ne se ternit. Il est écrit que le regard du roi a quelque chose d'heureux et de divin <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Prov. xvi. 14.

Quelle impression doit donc faire sur le cœur des justes ce regard de Dieu, si amoureux, si tendre dont il est écrit : « Voici » les yeux du Seigneur, [qui se reposent sur les justes <sup>1</sup>. » C'est là ce regard de Dieu, qui transporte Marie de joie et d'admiration.

La deuxième cause de l'exultation de Marie, c'est le triomphe de Dieu sur le monde, c'est la victoire qu'il a remportée sur lui. Ce monde a quelque chose d'éclatant, qui surprend, et qui trompe ceux qui s'en laissent éblouir : sa lumière foible éblouit les foibles. Marie, à la lueur de cette lumière qui l'éclaire, a découvert la vanité, le faux éclat, le faste de cette pompe vaine. Elle n'a pas regardé le triomphe de Dieu sur le monde, comme devant arriver ; mais comme étant déjà fait. *Deposuit*. Elle l'a vu abattu ; elle l'a vu renversé, et Dieu victorieux : *Deposuit* : « Il les a mis bas. » Le monde n'est pas entièrement vaincu ; il triomphe. Le monde à présent triomphe, il se moque des simples : mais Dieu le renversera ; et Marie considère ce triomphe comme accompli, *Deposuit, deposuit*. Elle ne dit pas : Il les renversera, il les brisera ; mais *Deposuit*. C'en est fait, il est renversé, il est brisé, il est à bas.

En effet, sur qui Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? Ce n'est pas ces superbes du monde. Sur qui donc Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? une âme humble, inconnue des autres, qui passe toute sa vie dans un coin d'un monastère, sans se plaindre de personne, se plaignant toujours d'elle-même ; c'est cette âme que Dieu exalte : *Exaltavit humiles*. Mais pour cette puissance du monde ; dès que Dieu s'est fait homme, s'est fait serviteur ; dès que l'innocent s'est fait pécheur, en prenant sur lui nos offenses, il l'a mis à bas. Voilà la joie de Marie ; et c'est l'accomplissement des promesses qui nous sont faites, et la troisième cause de son exultation.

Les promesses de Dieu valent mieux que les dons du monde : ce que Dieu promet est meilleur que ce que le monde donne. Soutenons-nous donc par ses promesses ; relevons nos courages et nos cœurs, et nous réjouissons, comme si nous en

<sup>1</sup> Ps. xxxiii. 16.



voyions déjà l'accomplissement. Ne disons point qu'il est longtemps. « S'il tarde, dit le prophète <sup>1</sup>, il ne laissera pas que de » venir. » Abraham, en la personne duquel les promesses ont été données, s'en est réjoui deux mille ans avant qu'elles fussent accomplies : « Il a vu le jour du Seigneur; il s'en est » réjoui <sup>2</sup>. » Laissons-nous donc gagner à ces promesses. Jésus est à la porte; il n'y a plus qu'une petite muraille entre lui et nous, qui est cette vie mortelle.

## I<sup>ER</sup> SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA S<sup>TE</sup> VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père : obligation de nous immoler avec lui : trois genres de sacrifices que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour.

*Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. « Ils portèrent » Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. » (Luc. II. 22.)*

Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avoit déjà longtemps que le mystère en avoit été commencé et se continuoît invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce roi a toujours pensé au bien de ses peuples; ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des foiblesses de ses

<sup>1</sup> Habac. II. 3. — <sup>2</sup> Joan. VIII. 56.

malades : et, comme telle étoit la loi que ni ses peuples ne pouvoient être soulagés ni ses malades guéris, que par sa croix, par ses clous et par ses blessures, il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion. Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente ; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chutes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul <sup>1</sup> que Jésus-Christ, faisant son entrée au monde, s'étoit offert à son Père pour être la victime du genre humain. Mais ce qu'il avoit fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels ; de sorte que si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paroît tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et par une suite nécessaire pressé de toute la rigueur de ses jugements, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance. Voilà, Messieurs, l'état véritable dans lequel le sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour. C'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie. Mais la sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'ange. *Ave.*

« C'est un discours véritable, dit le saint apôtre <sup>2</sup>, et digne » d'être reçu en toute humilité et respect, que Jésus-Christ est » venu au monde pour délivrer les pécheurs, » et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant im-

<sup>1</sup> Hebr. x. 5. — <sup>2</sup> I. Tim. i. 15.

molé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes : ce qui fait dire à saint Augustin <sup>1</sup>, que l'Eglise catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ qui est sa victime ; parce qu'il a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très importante, et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, chrétiens, n'admirez-vous pas dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paroissent dans notre Evangile, nous y sont représentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation. Siméon, ce vénérable vieillard, desire d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paroît tout exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera son âme, ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificateur ? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée ? Quelle est la cause, Messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties ; si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère ?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre Evangile, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ. Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et de la doctrine du même Evangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois personnes sacrées qui paroissent aujourd'hui dans le

<sup>1</sup> De Civ. Dei, lib. x, cap. xx, tom. vii, col. 256.

temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte; pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon détaché du siècle présent immole l'amour de la vie; Anne pénitente et mortifiée détruit devant Dieu le repos des sens; et Marie soumise et obéissante sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice; par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté: et c'est le sujet de ce discours.

## PREMIER POINT.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnoître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance: et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides, c'est que notre raison prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort vient d'une cause plus relevée. En effet, il faut penser, chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle couloit avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort qu'elle est plus contraire à notre nature. « Car, si elle répugne de telle sorte » à tous les autres animaux qui sont engendrés pour mourir, » combien plus est-elle contraire à l'homme, ce noble animal, » lequel a été créé si heureusement, que s'il avoit voulu » vivre sans péché, il eût pu vivre sans fin <sup>1</sup>? » Il ne faut

<sup>1</sup> S. Aug. Serm. CLXXII, n. 1, tom. v, col. 827.

donc pas s'étonner si le desir de la vie est si fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement, celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avons besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle est assujéti tout ce qui respire ; comme il a été établi par son Créateur pour une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui et n'adoucit point ses disgrâces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie ; conseil certainement admirable et digne de sa sagesse. Il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui, mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui, désarmant notre mort par la sienne, « dé- » livre, dit saint Paul, de la servitude ceux que la crainte de » mourir tenoit dans une éternelle sujétion : » *Et liberavit eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii servituti* <sup>1</sup>.

Voici, Messieurs, un grand mystère, voici une conduite surprenante, et un ordre de médecine bien nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre Médecin. Cette méthode paroît sans raison ; mais si nous savons entendre l'état du malade et la nature de la maladie, nous verrons que c'étoit le remède propre, et s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, mes Frères, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin <sup>2</sup>, un désordre étrange, un extrême dérèglement, que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la

<sup>1</sup> Heb. II. 15. — <sup>2</sup> In Joan. Tract. XLIX, n. 2, tom. III, part. II, col. 619.



mort dont les coups sont inévitables. Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible ! Et toutefois, chrétiens, si nous savons pénétrer les choses, cette mort, qui nous paroît si cruelle, suffira pour nous faire comprendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu ? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle ? Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer.

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous laissons : de sorte que ç'a été une loi très juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivît contre notre gré, et que « notre âme ayant bien voulu abandonner » Dieu, par une juste punition elle ait été contrainte de quitter son corps : » *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat corpus invitus* <sup>1</sup>. Ainsi, en consentant au péché, nous nous sommes assujettis à la mort : parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force ; et le péché, qui est la cause, nous paroît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il falloit entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volon-

<sup>1</sup> De Trinit. lib. IV, n. 16, tom. VIII, col. 820,

tairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnoissez, chrétiens, l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace et cure vraiment heureuse ! Car, puisque c'étoit notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée, qu'y avoit-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu, qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécration ; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible ; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison, que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède.

Paroissez donc, il est temps, ô le Désiré des nations ! divin Auteur de la vie, glorieux Triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple. C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple, non pour s'y faire voir avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc plus la mort, chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous, mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé par l'innocence, au lieu que nous y tombons par le crime ; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort » n'est que la peine du péché, et la sienne est le sacrifice » qui l'expie : » *Nos per peccatum ad mortem venimus, ille per justitiam : et ideo cum sit mors nostra pœna peccati, mors illius facta est hostia pro peccato* <sup>1</sup>.

Ah ! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort, et s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimit-*

<sup>1</sup> De Trinit. lib. iv, n. 15, tom. VIII, col. 820.

tis <sup>1</sup>. On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur : on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le médiateur, qui expie le péché par sa mort, ah ! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix : en paix, parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient : en paix, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent : en paix, parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous, chrétiens à immoler notre vie avec Siméon ? Il pouvoit, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ étoit sur la terre : mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose ; et il aime mieux l'aller attendre avec espérance, que de demeurer en ce monde où il l'auroit vu véritablement, mais où il auroit vu avec lui quelque autre spectacle, que ses yeux ne pouvoient plus souffrir désormais. Nous donc qui ne voyons que les vanités, dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face, et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté infinie ?

Songez quelle douceur, quel ravissement sentent ceux qui s'aiment d'une amitié forte, quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres paroles de Ruth à Noémi sa belle-mère, qui lui persuadoit de se retirer. « Non, » non, ne croyez pas que je vous quitte, partout où vous irez, » je veux vous y suivre ; partout où vous demeurerez, j'ai résolu de m'y établir : » *Quocumque perrexeris, pergā; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor.* « Votre peuple sera » mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. Ah ! je le prends à

<sup>1</sup> Luc. II. 29.

» témoin que la seule mort est capable de nous séparer :  
 » encore veux-je mourir dans la même terre où vos restes  
 » seront déposés, et c'est là que je choisis le lieu de ma sépulture : » *Quæ te terra morientem susceperit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ* <sup>1</sup>. Quoi! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement et les cendres mêmes être plus tranquilles; quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel, d'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort, ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivants et dans la lumière de vie ?

Après cela, chrétiens, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable ? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paroissez passionnés pour elle. « Cette » maîtresse infidèle vous crie tous les jours : Je suis laide et » désagréable ; et vous la chérissez avec ardeur ? Elle vous » crie : Je vous suis rude et cruelle ; et vous l'embrassez avec » tendresse ? Elle vous crie : Je suis changeante et volage ; et » vous l'aimez avec attache ? Elle est sincère en ce point , » qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne sera pas long- » temps avec vous, et que bientôt elle vous manquera comme » un faux ami au milieu de vos entreprises ; et vous faites » fondement sur elle, comme si elle étoit bien sûre et fidèle » à ceux qui s'y fient ? » *Clamat tibi, Fæda sum, et tu amas ? Clamat, Dura sum, et tu amplecteris ? Clamat, Volatica sum, et tu sequi conaris ? Ecce respondet tibi amata tua, Non tecum stabo* <sup>2</sup>. Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour mourir plus tard. « Songez plutôt, dit saint Augustin, à entreprendre » quelque chose de considérable pour ne mourir jamais : » *Qui tanta agis, ut paulo serius moriaris, age aliquid, ut numquam moriaris* <sup>3</sup>.

Cessons donc de nous laisser tromper plus longtemps à cette amie inconstante, qui ne nous peut cacher elle-même

<sup>1</sup> Ruth. I. 16, 17. — <sup>2</sup> Serm. CCCII, tom. V, n. 6, col. 1228. — <sup>3</sup> Ibid. n. 4, col. 1227.

ses faiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et, que pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs, faisons un second sacrifice, et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse.

#### SECOND POINT.

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux étrangères. « Buvez, dit-il, de votre puits et prenez l'eau dans » votre fontaine : » *Bibe aquam de cisterna tua et fluenta putei tui* <sup>1</sup>. Cette parole simple, mais mystérieuse, s'adresse, si je ne me trompe, à l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère, lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même, ni aller détourner de quelque montagne écartée les eaux, puisqu'elle a en son propre fonds une source immortelle et inépuisable.

Il faut donc entendre, Messieurs, cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir, qui fortifie le cœur de l'homme, qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces, ne doit pas être cherchée hors de nous, ni attirée en notre âme par le ministère des sens; mais elle doit jaillir au dedans du cœur toujours pleine, toujours abondante. Et la raison, chrétiens, se prend de la nature de l'âme, qui, ayant sans doute ses sentiments propres, a aussi par conséquent ses plaisirs à part; et qui, étant seule capable de se réunir à l'origine du bien et à la bonté primitive qui n'est autre chose que Dieu, ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source toujours féconde de plaisirs réels, lesquels certes quiconque a goûtés, il ne peut presque plus goûter autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes? qui a corrompu, qui a détourné, qui a mis à sec cette belle source? D'où vient que notre âme ne sent presque plus par les facultés qui lui sont

<sup>1</sup> Prov. v. 17.



propres , par la raison , par l'intelligence , et que rien ne la touche ni ne la délecte, que ce que ses sens lui présentent ? Et en effet, chrétiens, chose étrange, mais trop véritable ! quoique ce soit à l'esprit de connoître la vérité, ce qui ne se connoît que par l'esprit nous paroît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avoit en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous feroit-elle connoître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort ? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble une ombre, un fantôme ; ce qui n'a point de corps une illusion, ce qui est invisible une pure idée, une invention agréable. O Dieu, quel est ce désordre ! et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables ? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes ; et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que « l'homme, qui devoit être spirituel même » dans la chair, devient tout charnel même dans l'esprit : » *Qui... futurus fuerat etiam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis* <sup>1</sup>.

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu dans la connoissance de nos foiblesses. Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devois être spirituel même dans le corps, parce que ce corps que Dieu t'a donné, devoit être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi, participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne, par l'impression qu'il en reçoit ? Mais, ô changement déplorable ! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie

<sup>1</sup> De Civ. Dei, lib. XIV, c. XV, tom. VII, col. 366,



à raffiner leur goût , à irriter leur appétit , à leur assaisonner leurs objets , et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles ?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts , et qu'il n'y ait de certains moments dans lesquels à la faveur d'un léger dégoût , il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais disons ici la vérité , nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons , Messieurs , à nous connoître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde ; il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes , mais à les demander mieux préparées. O raison , tu crois être libre dans ces petits moments de relâche , où il semble que la passion se repose ; tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés , tu loues la vertu et l'honnêteté , la modération et la tempérance ; mais la moindre caresse des sens , ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime , te fait bientôt revenir à eux , et dissipe ces beaux sentiments que l'amour de la vertu avoit réveillés : *Redactus sum in nihilum : abstulisti , quasi ventus , desiderium meum , et velut nubes pertransiit salus mea* <sup>1</sup> ; « Tous mes bons desseins s'en » vont en fumée , les pensées de mon salut ont passé en mon » esprit comme un nuage , et ces grandes résolutions ont été » le jouet des vents. »

Telle est la maladie de notre nature ; mais maintenant , Messieurs , voici le remède. Voici le sauveur Jésus , nouvel homme et nouvel Adam , qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles , il faut un remède fort , un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable , mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre , non pour y voir un objet « plaisant à la vue , et y » cueillir un fruit agréable au goût : » *Bonum ad vescendum , et pulchrum oculis , aspectuque delectabile* <sup>2</sup> ; mais pour n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume , afin

<sup>1</sup> Job. xxx. 15. — <sup>2</sup> Genes. iii. 6.

que ses clous, ses épines, ses blessures et ses douleurs, fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre âme. Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur*<sup>1</sup> : « Il est mis pour être en butte, dit le » saint vieillard, à toutes sortes de contradictions. » Aussitôt qu'il commencera de paroître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles. Ah ! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit ! contredit dans tous ses enseignements, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes ; par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers ; par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées ! Mais vous les souffrez déjà par impression ; et votre prophète a raison de vous appeler « l'homme de douleurs, l'homme savant en infirmités : » *Virum dolorum et scientem infirmitatem*<sup>2</sup> : parce que si vous savez tout par votre science divine ; par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connoîtrez que les douleurs [et les] peines : *Virum dolorum*.

Mais ce Dieu, qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, chrétiens, que nous lui sacrifions l'amour des plaisirs ; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paroître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes ; elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de cor-

<sup>1</sup> Luc. II. 34. — <sup>2</sup> Isai. LIII. 3.

rompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels; elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affaibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours, elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence, pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusques au principe, modérons-en du moins les excès damnables; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher nous n'allions à l'emportement; fuyons les rencontres dangereuses et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas longtemps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diu fortis est contra seipsum* <sup>1</sup>.

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés sensuelles : *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis* <sup>2</sup>? Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses desirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience! Que ce plaisir est délicat! qu'il est généreux! qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité; combien plus de conserver à la raison cet air de commande-

<sup>1</sup> Apol. II. David. cap. III, n. 12, tom. I, col. 710. — <sup>2</sup> De Spect. n. 29.

ment avec lequel elle est née ; cette majesté intérieure qui modère les passions , qui tient les sens dans le devoir , qui calme par son aspect tous les mouvements séditieux , qui rend l'homme maître en lui-même ! Mais , pour être maître en soi-même , il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie.

#### TROISIÈME POINT.

La sainte et immuable volonté de Dieu à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue , se déclare à nous en deux manières ; et Dieu nous fait connoître ce qu'il veut de nous , et par les commandements qu'il nous fait et par les événements qu'il nous envoie. Car, comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne ; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire , et l'ordre des événements qui comprend tout ce qui arrive , reconnoissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc , Messieurs , en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne ; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous , ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir , il propose dans ses préceptes ce qu'il lui plaît qu'on pratique , il dispose par les événements ce qu'il veut que l'on endure ; et ainsi , par ces deux moyens , il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu , et combat directement ces deux volontés ; celle qui règle nos mœurs , en secouant ouvertement le joug de sa loi ; celle qui conduit les événements , en s'abandonnant aux murmures , aux plaintes , à l'impatience dans les accidents fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables ? si ce n'est que l'audace humaine , toujours ennemie de la dépendance , s' imagine faire quelque chose de libre , quand , ne pouvant éluder l'effet , elle blâme du moins la disposition , et que , ne pouvant être la maîtresse , elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons, mes Frères, d'autres sentiments : considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi ; le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie ; et à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfants de Dieu, nés pour obéir à ses volontés, adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice ; regardons dans les événements les effets visibles de sa toute puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité, et reconnoissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle porte le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle étoit formellement exceptée ; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Après cela, chrétiens, quelle excuse pourrions-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rébellions ? mais le temps ne me permet pas de vous décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge, est établi pour » la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Il est posé » comme un signe auquel on contredira, et votre âme sera » percée d'un glaive. » Paroles effroyables pour une mère ! je vous prie, Messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son Fils, mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur ; au contraire, c'est ce qui le porte au dernier excès, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce

que c'est ? C'est là que cette pauvre âme confuse , étonnée , pressée et attaquée de toutes parts , qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête , qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde , meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte , toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même , ne pouvant savoir sa destinée , ni le mal qu'on lui prépare , va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous : si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée , avec toute cette inquiétude importune , toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore , et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude , c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir : et saint Augustin a raison de dire qu'« il est moins dur sans comparaison de » souffrir une seule mort , que de les appréhender toutes : » *Longe satius est unam perpeti moriendo , quam omnes timere vivendo* <sup>1</sup>. Tel est l'état de la sainte Vierge , et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu ! qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits ? On ne lui dites rien de son mal , pour ne la tourmenter point par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal , pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens , il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure , afin qu'elle le sente longtemps ; on ne lui dira pas ce que c'est , de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon , ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère ; elle le verra sur la croix plus horrible , plus épouvantable , qu'elle n'avoit pu se l'imaginer. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô nature ! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre ; ce qu'on exécute lui fait tout sentir ; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point , Qu'arrivera-t-il ? ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse , sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir , ni elle ne se plaint du mal présent ; et elle nous

<sup>1</sup> De Civ. Dei, lib. 1, cap. XI, tom. VII, col. 12.



apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut ; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela , chrétiens , qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice ? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux ? est-ce un fils ? et seroit-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume ? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse , que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance : *Tutius habitura quem Domino commendasset* <sup>1</sup>.

C'est la grande obligation du chrétien , de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu ; et plus on est indépendant , plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires , que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince , ou qui ont quelque partie de son autorité entre leurs mains , lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à leur devoir ; parce qu'étant les instruments principaux de la domination souveraine , ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde et selon la politique de la terre , elle l'est beaucoup plus encore dans la politique du ciel et dans l'empire de Dieu ; si bien que les souverains , qu'il a commis pour régir ses peuples , doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence plus que le reste des hommes. Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au dessus de soi : un prompt égarement suit cette pensée , et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi , doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en haut. S'ils font la volonté de Dieu , je ne craindrai point de

<sup>1</sup> S. Paulin. Ep. ad Sever. n. 9.

le dire ; non seulement leurs sujets , mais Dieu même s'étudiera à faire la leur ; car il a dit par son prophète qu'« il fera » la volonté de ceux qui le craignent : » *Voluntatem timentium se faciet* <sup>1</sup>.

Sire , Votre Majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne , si vous n'êtes aussi fidèle à faire ses volontés , comme il est soigneux d'accomplir les vôtres. Plus la volonté des rois est absolue , plus elle doit être soumise ; parce que Dieu , qui régit le monde par eux , prend un soin plus particulier de leur conduite et de la fortune de leurs Etats. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature que de penser trop qu'elle est souveraine : elle n'est pas née pour se régler elle-même , elle se doit regarder dans un ordre supérieur. Que si Votre Majesté regarde ses peuples avec amour comme les peuples de Dieu , sa couronne comme un présent de sa providence , son sceptre comme l'instrument de ses volontés , Dieu bénira votre règne ; Dieu affermira votre trône comme celui de David et de Salomon ; Dieu fera passer Votre Majesté d'un règne à un règne , d'un trône à un trône , mais trône bien plus auguste et règne bien plus glorieux , qui est celui de l'éternité que je vous souhaite , au nom du Père , etc.

<sup>1</sup> Ps. CXLIV. 20.

## II<sup>E</sup> SERMON

POUR

### LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA S<sup>TE</sup> VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Nécessité des lois : soumission qui leur est due. Dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.

---

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulcrunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini. « *Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils porteront l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit en la loi de Dieu.* » (Luc. II. 22, 23.)

Un grand empereur<sup>1</sup> a prononcé qu'il n'y a rien de plus royal ni de plus majestueux qu'un prince qui se reconnoît soumis aux lois, c'est à dire à la raison même : et certes le genre humain ne peut rien voir de plus beau que la justice dans le trône, et on ne peut rien penser de plus grand ni de plus auguste que cette noble alliance de la puissance et de la raison, qui fait concourir heureusement à l'observance des lois et l'autorité et l'exemple.

Que si c'est un si beau spectacle qu'un prince obéissant à la loi, combien est plus admirable celui d'un Dieu qui s'y soumet ! Et pouvons-nous mieux comprendre ce que nous devons aux lois, qu'en voyant dans le mystère de cette journée un Dieu fait homme s'y assujettir, pour donner à tout l'univers l'exemple d'obéissance ? Merveilleuse conduite de Dieu ! Jésus-Christ venoit abolir la loi de Moïse par une loi plus parfaite ; néanmoins, tant qu'elle subsiste, il révere si fort le nom et l'autorité de la loi, qu'il l'observe ponctuellement, et la fait observer à sa sainte Mère. Combien plus

<sup>1</sup> Theodose. L. Digna. Cod. Justin. I. I. Titul. XIV. Leg. IV.

devons-nous garder les sacrés préceptes de l'Evangile éternel qu'il est venu établir, plus encore par son sang que par sa doctrine ?

Je ne pense pas, chrétiens, pouvoir rien faire de plus convenable à la fête que nous célébrons, que de vous montrer aujourd'hui combien nous devons dépendre de Dieu et de ses ordres suprêmes ; et je croirai pouvoir vous persuader une obéissance si nécessaire, pourvu que la sainte Vierge, qui nous en donne l'exemple, nous accorde aussi son secours, que nous lui allons demander par les paroles de l'ange. *Ave, Maria.*

Parmi tant de lois différentes auxquelles notre nature est assujettie, si nous voulons établir une conduite réglée, nous devons reconnoître avant toutes choses, qu'il y a une loi qui nous dirige, une loi qui nous entraîne, et une loi qui nous tente et qui nous séduit. Nous voyons dans les Ecritures et dans les commandements divins, la loi de justice qui nous dirige : nous éprouvons tous les jours dans le cours de nos affaires, dans leurs conjonctures inévitables, dans toutes les suites malheureuses de notre mortalité, une loi comme fatale de la nécessité qui nous entraîne : enfin nous ressentons en nous-mêmes et dans nos membres mortels un attrait puissant et impérieux qui séduit nos sens et notre raison ; et cet attrait, qui nous pousse au mal avec tant de force, est appelé par l'apôtre <sup>1</sup> « la loi de péché, » qui est une continuelle tentation à la fragilité humaine.

Ces trois différentes lois nous obligent aussi, chrétiens, à trois pratiques différentes : car, pour nous rendre fidèles à notre vocation et à la grâce du christianisme, il faut nous laisser conduire au commandement qui nous dirige ; nous élever par courage au dessus des nécessités qui nous accablent ; enfin résister avec vigueur aux attraites des sens qui nous trompent. C'est ce qui nous est montré clairement dans l'Evangile que nous traitons et dans le mystère de cette journée. Jésus-Christ et la sainte Vierge, Siméon ce vénérable

<sup>1</sup> Rom VII. 23:

vieillard, et Anne cette sainte veuve, semblent ne paroître en ce jour que pour donner aux fidèles toutes les instructions nécessaires au sujet de ces trois lois que j'ai rapportées. Le Sauveur et sa sainte Mère se soumettent aux commandemens que Dieu a donnés à son peuple. Siméon, vieillard courageux et détaché de la vie, en subissant sans se troubler la loi de la mort, se met au dessus des nécessités qui accablent notre nature, et nous apprend à les regarder comme des lois souveraines auxquelles nous devons nous accommoder. Enfin, Anne pénitente et mortifiée nous fait voir dans ses sens domptés la loi du péché vaincue. Exemples puissants et mémorables, qui me donnent occasion de vous faire voir aujourd'hui combien nous devons être soumis à la loi de la vérité qui nous règle ; quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne ; comment nous devons résister à l'attrait du mal qui nous tente, et à la loi du péché qui nous tyrannise.

#### PREMIER POINT.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux, mais tout ensemble le plus décevant et le plus trompeur de tous ceux qui ont quelque usage dans la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois ont toujours ou leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes abusent davantage que de leur liberté, ni rien qu'ils connoissent moins que la franchise, encore qu'ils la desirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre ; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes ; et enfin que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux lois.

Quand je vous parle, Messieurs, de la liberté véritable, vous devez entendre par là qu'il y en a aussi une fausse ; et c'est ce qui paroît clairement dans ces paroles du Sauveur : *Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis*<sup>1</sup> : « Vous serez vraiment libres, dit-il, quand je vous aurai affranchis. » Quand

<sup>1</sup> Joan. VIII. 36.

il dit que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente ; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom ; c'est à dire à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine : *Tunc vere liberi eritis*. C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux ; et pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, chrétiens, trois espèces de liberté que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux ; la seconde, c'est la liberté des rebelles ; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfants. Les animaux semblent être libres, parce qu'on ne leur prescrit aucune loi ; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent le joug des lois ; les sujets et les enfants de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable ; et il nous sera aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte, et de ravilir jusque là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits, ou dirigent leurs mouvements ; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement ; et appellerons-nous liberté un emportement brute et indocile, incapable de raison et de discipline ? A Dieu ne plaise, ô enfants d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a formées à son image ; à Dieu ne plaise, encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée, et que vous consentiez jamais d'être libres d'une manière si basse ! Et toutefois, chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde ? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudroient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs desirs déréglés ? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté, et que nous



ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs desirs d'autres lois que leurs desirs mêmes; tant nous avons ravi l'honneur de notre nature!

Mais au contraire, Messieurs, le docte Tertullien en avoit bien compris la dignité, lorsqu'il a prononcé cette sentence, au second livre contre Marcion, qui est en vérité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence. « Il a fallu, nous dit-il, que » Dieu donnât des lois à l'homme, non pour le priver de sa » liberté, mais pour lui témoigner de l'estime : » *Legem... bonitas erogavit, consulens homini quo Deo adhæreret, ne non tam liber, quam abjectus videretur*. Et certes, cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisoit l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie : il l'eût traité comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois, que par le peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris : *Æquandus famulis suis cæteris animalibus, solutis a Deo et ex fastidio liberis*<sup>1</sup>.

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudroient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs desirs aveugles, « ils n'entendent pas, dit le saint Psalmiste, quel est l'honneur et la » dignité de la nature raisonnable, puisqu'ils veulent qu'on » les compare et qu'on les mette en égalité avec les animaux » brutes privés de raison : » *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus*<sup>2</sup>. Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job, en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat*<sup>3</sup> : « L'homme » vain et déraisonnable s'emporte par une fierté insensée, et » s' imagine être né libre à la manière d'un animal fougueux » et indompté. » En effet, quels sont vos sentiments, ô pécheurs aveugles, lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie

<sup>1</sup> Lib. II. Adv. Marcion. n. 4. — <sup>2</sup> Ps. XLVIII. 21. — <sup>3</sup> Job. XI. 12.

égagée ; lorsque vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir ni qu'on vous retienne , ni qu'on vous enseigne , ni qu'on vous conduise ? N'est-ce pas sans doute que vous vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux : *Sicut pullum onagri* ; qui n'endurent ni aucun joug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur ? O hommes ! ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres , je le confesse : mais certes votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même ; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de raison , et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt*<sup>1</sup> : « O Seigneur ! envoyez un législateur à votre peuple : » donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers éléments et conduise leur enfance : donnez-leur ensuite un Jésus-Christ, qui les enseigne dans l'âge plus mûr, et les mène à la perfection ; « et ainsi vous ferez connoître que vous les traitez » comme des hommes ; » c'est à dire comme des créatures que vous avez formées à votre image, et dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que notre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification. Le Sauveur lui-même est porté au temple, parce que la loi le commande ; et le Fils ne dédaigne pas d'être assujetti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. A cet exemple, Messieurs, n'aimons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne nous persuadons pas que ces saintes lois nous la ravissent. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni à la liberté de son cours, que de relever ses bords de part et

<sup>1</sup> Ps. ix. 21.

d'autre, de peur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égaré ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir : par une telle précaution, on ne la gêne pas, mais on la conduit ; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son cours naturel, c'est à dire sa tendance au souverain bien.

Ainsi la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu : car qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébellion ; ce n'est pas franchise, mais insolence ? Ouvrons les yeux, chrétiens, et comprenons quelle est notre liberté. La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur en le portant volontairement : la liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien ; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus sans comparaison, que la loi ne met les enfants sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien <sup>1</sup>, comme émancipés en nous donnant notre liberté, et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendants ; mais afin que notre soumission fût volontaire, afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligations ; et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, chrétiens, que la liberté nous étoit donné.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel ! Et qu'un grand pape a raison de dire que « l'homme est étrangement » déçu par sa propre liberté : « *Sua in æternum libertate deceptus* <sup>2</sup> ! Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté ? c'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance ; et il n'a pas vu que, pour être libre, il n'étoit pas souverain.

<sup>1</sup> Adv. Marcion. lib. II, n. 6. — <sup>2</sup> Innocent. I. Ep. xxiv, ad Conc. Carth. Labb. tom. II, col. 1285.

L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime , et comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle. Il a voulu être libre jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir longtemps de sa liberté licencieuse : car écoutez ce beau mot de saint Augustin : Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière ; j'ai contenté mes desirs, j'ai suivi mes passions insensées ; mais, hélas ! ô liberté malheureuse ! en faisant ce que voulois, j'arrivois où je ne voulois pas : *Volens quo nollem perveneram*<sup>1</sup>. Voilà, en ce peu de mots, Messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet , considérez cet homme trop libre , dont je vous parlois tout à l'heure, qui ne refuse rien à ses passions, ni même à ses fantaisies : il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire : il croit respirer un air plus libre en promenant deçà et de là ses desirs vagues et incertains ; et il appelle liberté son égarément, à la manière des enfants, qui s'imaginent être libres, lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté de l'homme pécheur : il est libre, à son avis ; il fait ce qu'il veut ; mais que cette fausse liberté le trompe ! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le moins. Car, Messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées ; quiconque méprise leurs réglemens, est assujetti à leurs peines : et ainsi ce rebelle inconsidéré qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois ; pendant qu'il fait ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il doit le plus avoir en horreur, la damnation, la mort éternelle, la juste et impitoyable vengeance d'un Tout-

<sup>1</sup> Confess. l. viii, cap. v, tom. i, col. 149.

Puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire, prévaricateur de la loi de Dieu ! cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses ; et reconnois au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue, que tu mets un poids de fer sur ta tête que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu seras réduit à une servitude éternelle, en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et ridicule indépendance.

Par conséquent, chrétiens, vivons dépendants de Dieu ; et croyons que, si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie. Car si l'apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, « parce que ce n'est » pas en vain qu'il porte l'épée : » *Non enim sine causa gladium portat* <sup>1</sup> ; combien plus devons-nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu est juste ; que ce n'est pas en vain qu'il est tout puissant ; que ce n'est pas en vain qu'il lance le foudre, ni qu'il fait gronder son tonnerre ? Nous avons ici l'honneur de parler devant les puissances souveraines : apprenons notre devoir envers Dieu par celui que nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince, ne mettons-nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandements, à exposer notre vie pour son service ? Qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance ? Tous ces sentiments sont très justes, tous ces devoirs légitimes. Le prince n'a que Dieu au dessus de soi, après Dieu il est le premier ; il a en main sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin il n'est pas juste que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde majesté mieux servie et plus révérée que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince, ne le fait pas impunément. Le prince a le glaive en main pour se faire craindre ; on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes intrigues, « les oiseaux du ciel lui rapportent tout <sup>2</sup>, » et vous diriez qu'il devine, tant il est malaisé de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis*, dit le même Salomon <sup>3</sup>. Après, il étend

<sup>1</sup> Rom. XIII. 4. — <sup>2</sup> Eccles. X. 20. — <sup>3</sup> Prov. XVI. 10.

ses bras, et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchoient contre lui un vain asile : sa présence les déconcerte, son autorité les accable. Que si dans cette foiblesse de notre mortalité, nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine majesté du Dieu vivant et éternel ? Car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle après tout s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme ? Eh ! Messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, et de hâter de quelques moments une vie qui se précipite d'elle-même ? Si donc nous craignons celui qui ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage ; « combien plus, dit le Sauveur <sup>1</sup>, doit-on redouter celui qui peut envoyer et l'âme et le corps dans une gêne éternelle ? »

Cependant, ô aveuglement ! non seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Etrange dépravation, et révolte insupportable contre Dieu ! ses lois, qui sont posées pour servir de bornes à nos desirs déréglés, les excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, chrétiens ? moins une chose est permise, plus elle a d'attraits : le devoir est une espèce de supplice ; ce qui plaît par raison ne plaît presque pas ; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux ; les viandes défendues nous paroissent plus délicieuses durant le temps de pénitence ; la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. « Ainsi le péché nous trompe par une » fausse douceur, parce qu'il nous paroît d'autant plus agréable, qu'il est moins permis : » *Fallit peccatum fallaci dulcedine ;... cum tanto magis libet quanto minus licet* <sup>2</sup>. Il semble que nous nous irritions contre la loi, de ce qu'elle contrarie nos desirs, et que nous prenions plaisir à notre tour à la contrarier par une espèce de dépit : tellement que nous voulons contenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès, et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'apôtre, que « le péché » prend occasion du précepte pour nous tromper ; » c'est à

<sup>1</sup> Matth. x. 28. — <sup>2</sup> De div. Quæst. ad Simplic. lib. 1, tom. vi, col. 83, 84.



dire pour nous tenter davantage et plus dangereusement : *Peccatum, occasione accepta per mandatum, seduxit me*<sup>1</sup>. O Dieu, quel est donc notre égarement ! et combien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due ; puisque même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer !

Paraissez, ô très sainte Vierge ; paraissez, ô divin Jésus, et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet ? Quel prétexte pouvons-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée, par sa pureté angélique, d'une observance qui lui est si peu nécessaire ? Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'étoit que le serviteur, demande une telle exactitude ; combien ponctuellement devons-nous garder celle que le Fils lui-même nous a établie ? Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête ; et non contents de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ma seconde partie, que je joindrai, pour abrégér ce discours, avec la troisième dans une même suite de raisonnement ; et je les établirai toutes deux par les mêmes preuves.

#### SECOND POINT.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, Messieurs, cette différence, qu'il y en a quelques unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix, et aussi qu'il y en a d'autres, où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Par exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos desirs, sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures, et incapables d'en faire à personne. Mais dans ces choses qu'il veut

<sup>1</sup> Rom. VII. 11.

de nous, et dans les autres semblables qui comprennent la pratique de ces saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissants, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse ; mais toutefois il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événements divers qui décident de notre fortune et de notre vie : il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir, et même ordinairement notre prévoyance ; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe : « Mes pensées » ne sont pas vos pensées ; autant que le ciel est éloigné de » la terre, autant mes pensées sont-elles au dessus des vôtres<sup>1</sup> : » et encore cet autre oracle du même prophète : « Toutes mes volontés seront accomplies, et tous mes desseins » auront leur effet, dit le Seigneur tout puissant : » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet*<sup>2</sup>.

Quand je considère la cause de cette diversité , je trouve que Dieu étant notre souverain, il n'est pas juste, Messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste au contraire que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder. C'est pourquoi, s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre ni de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événements bizarres qui se jettent à la traverse ; et cette puissance souveraine qui régit le monde ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est

<sup>1</sup> Isai. Lv. 8, 9. — <sup>2</sup> Ibid. XLvi. 10.

ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentit par expérience cette force majeure dont j'ai parlé ; force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut, et s'accommode quelquefois à nos volontés ; mais qui sait aussi se roidir, quand il lui plaît, avec une telle fermeté qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir, et celles où il ne consulte que son bon plaisir, afin que nous ressentions non seulement notre liberté, mais encore notre dépendance. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous craignions d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que, s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force ; et par là il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événements qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté qui s'attache trop à elle-même et qui étend sa liberté jusqu'à la licence ; afin de nous soumettre tout à fait à lui, et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée : et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison, est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfants : certainement si leurs volontés étoient aussi durables qu'elles sont ardentes, il n'y auroit pas moyen de les apaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent, sans peser aucune raison ? Ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible ; il ne leur importe pas si cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux, et ils ne songent qu'à se satisfaire : ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui ; il suffit qu'il leur plaise pour le désirer, et ils s'imaginent que tout est à eux. Que si vous leur résistez,

vous voyez au même moment, et tout leur visage en feu, et tout leur petit corps en action, et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente et cette force, pour ainsi dire, de leurs desirs, sinon de la faiblesse et de l'imbécilité de leur raison ?

Mais, s'il est ainsi, chrétiens, ô Dieu, qu'il y a d'enfants à cheveux gris, et qu'il y a d'enfants dans le monde ! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes foibles en raison et impétueux en desirs. Quelle raison a cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accorde, sans autre droit que son intérêt ? quelle raison a cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu, qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise ? ne ressemblent-ils pas à des enfants, qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent ? Mais il y a cette différence, que la nature en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfants, leur a donné pour frein leur propre faiblesse ; au lieu que les desirs de l'âge plus avancé, encore plus impétueux, n'ayant point de semblables digues, se débordent aussi sans mesure, si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc, chrétiens, que la véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer. Oui, sans doute, on sort de l'enfance, et l'on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage qui, comme dit le docte Synésius, ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses desirs, mais qui sait régler ses desirs suivant ses obligations ; et qui, sachant peser minutement combien la nature est féconde en mauvaises inclinations, retranche deçà et delà, comme un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu, afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses desirs : c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-mêmes cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la

prophétesse , de cette sainte veuve de notre Evangile , pour faire effort contre soi-même , et mortifier par ses jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela , Messieurs , que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres , c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés : nous ne savons pas nous contredire , et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre , qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate ? Je vois bien , dit ce malade , mon bras gangrené , et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps ; mais je ne puis pas le couper moi-même , un chirurgien expert me rend cet office triste , à la vérité , mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu , si je ne retranche cette attache à ma volonté , qui fait vivre en moi tous les mauvais desirs qui me damnent : je le confesse , je le reconnois ; mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter : c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses , ces accidents importuns , ces contrariétés imprévues et insupportables ; parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie , il la serre , de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin il frappe où je suis sensible ; il coupe et enfonce bien avant dans le vif , afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté , je sois enfin obligé de me détacher de la mienne : et c'est là ma guérison , c'est là ma vie.

Si vous savez entendre , ô mortels ! comme vous êtes composés , et combien vous abondez en humeurs peccantes , vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux : il y a des maux qui nous affligent ; et , chrétiens , qui le pourroit croire ? il y a des maux qui nous plaisent. Etrange distinction , mais

néanmoins véritable ! « Il y a des maux, dit saint Augustin , » que la patience supporte : » ce sont les maux qui nous affligent ; « et il y en a d'autres , dit le même saint , que la tempérance modère : » ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam ferimus, alia quæ per temperantiam refrenamus* <sup>1</sup>. O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée ? nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités : tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue ; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très grands maux ; mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu ! où en sommes-nous ? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige ! « Malheureux homme que je » suis ! qui me délivrera de ce corps mortel ? » *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Ecoute, homme misérable : « Ce sera la grâce de Dieu par Jésus- » Christ notre Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* <sup>2</sup>. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux ; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres : je veux dire que les maux qui fâchent, servent pour modérer ceux qui plaisent ; ce qui est forcé, pour dompter ce qui est trop libre ; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans ; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées ; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude ; mais ne nous plaignons pas de cette conduite : cette peine, c'est un remède ; cette rigueur qu'on nous tient, c'est

<sup>1</sup> S. Aug. contra Julian. lib. v, cap. v, n. 22, tom. x, col. 640 — <sup>2</sup> Rom. VII. 24, 25.



un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égare, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos desirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagements les plus doux tant de captivités déplorables. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur ! vous êtes le Maître et le Souverain ; et après tout il est juste que votre créature vous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos âmes, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre âme, lui dit-il, ô mère ! sera percée d'un glaive, et » ce Fils, toute votre joie et tout votre amour, sera posé comme » un signe auquel on contredira : » *In signum cui contradicetur*<sup>1</sup> : c'est à dire, si nous l'entendons, qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus

<sup>1</sup> Luc. II. 35, 34.

dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet, je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette âme étonnée et perdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes, ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir; et que saint Augustin a raison de dire, qu'« il vaut mieux sans » comparaison endurer une seule mort, que de les appréhender toutes : » *Satiùs est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo* <sup>1</sup>. Toutefois, Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties; elle ne lui demande curieusement, ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables : il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes : nous ressemblerons au bon Siméon; ni la vie n'aura rien qui nous attache; ni la mort, tout odieuse qu'elle est, n'aura rien qui nous épouvante : nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle pour décider du jour de notre départ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard : « Seigneur, laissez maintenant mourir en paix votre serviteur : » *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.*

Mais, mes Frères, imitons en tout ce saint homme; ne sor-

<sup>1</sup> De Civ. Dei, lib. I, cap. XI, tom. VII, col. 12.

tons point de ce monde avant que Jésus nous ait paru, et que nous puissions dire avec lui : « Mes yeux ont vu le Sauveur : » *Quia viderunt oculi mei Salutare tuum*. Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur, sur la terre, « celui que Dieu avoit destiné » pour être exposé en vue à tous les peuples de l'univers : » *Quod parasti ante faciem omnium populorum*. On l'a vue, cette « lumière éclatante qui devoit éclairer toutes les nations, et » combler de gloire son peuple d'Israël : » *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel* <sup>1</sup>. Enfin ce Sauveur tant de fois promis a rempli l'attente de tout l'univers ; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles, il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes Frères, ce n'est pas assez; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos desirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'il nous a montrées. Non, « nous n'avons jamais vu sa face, ni » nous n'avons jamais écouté sa voix, ni nous n'avons pas sa » sa parole demeurante en nous, » puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes : *Neque vocem ejus unquam audivistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens* <sup>2</sup>. Car écoutez ce que dit son disciple bien aimé : « Celui qui dit qu'il le connoît et ne garde pas ses commande- » ments, c'est un menteur, et la vérité n'est point en lui : » *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est* <sup>3</sup>. Après cela, chrétiens, qui de nous se peut vanter de le connoître ? qu'avons-nous donné à son Evangile ? quels vices avons-nous corrigés ? quelles passions avons-nous domptées ? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie ? Quand Dieu a diminué nos richesses, avons-nous songé en même temps à modérer notre luxe ? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire ? Au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti* <sup>4</sup> ? « Nous avons été

<sup>1</sup> Luc. II. 29, 30, 31, 32. — <sup>2</sup> Joan. v. 37, 38. — <sup>3</sup> I. Joan. II. 4.  
— <sup>4</sup> Ps. XXXIV. 19.

» affligés, sans être touchés de componction ; » serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui nous sommes mutinés, même sous la verge ; repris et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et non convertis. Après cela, si nous osons dire que nous avons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur que Dieu nous avoit promis, le Saint-Esprit nous appellera des menteurs, et nous dira, par la bouche de saint Jean, que la vérité n'est pas en nous.

Craignons donc, chrétiens, craignons de mourir ; car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignements de son Evangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux ! O que la mort leur sera fâcheuse ! ô que ses approches leur seront terribles ! ô que ses suites leur seront funestes et insupportables ! En ce jour, toute leur gloire sera dissipée ; en ce jour, tous leurs grands projets seront ruinés ; « en ce jour, périront, dit le » Psalmiste, toutes leurs hautes pensées : » *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum*<sup>1</sup> ; en ce jour, commenceront leurs supplices ; en ce jour, s'allumeront pour eux des feux éternels ; en ce jour, la fureur et le désespoir s'empareront de leur âme, et ce ver qui ne meurt point enfoncera dans leur cœur ses dents dévorantes, venimeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah ! mes Frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort : son âme ne tient presque plus à rien ; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens ; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort ! lui dira-t-il,

<sup>1</sup> Ps. CXLV. 3.

je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort ! je t'en remercie : il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau. Tu ne troubles donc pas mes desseins, mais tu les accomplis : tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable ! et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis*. Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix ? O que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne peuvent pas nous donner ; et afin que fermant les yeux à tout ce qui se passe, nous commencions à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

---

## AUTRE CONCLUSION

### DU MÊME SERMON \*.

Hélas ! quel objet funeste, mais quel exemple admirable se présente ici à mon esprit ! Me sera-t-il permis en ce lieu de toucher à des plaies encore toutes récentes, et de renouveler les justes douleurs des premières personnes du monde ? Grande et auguste reine, que le ciel vient d'enlever à la terre, et qui causez à tout l'univers un deuil si grand et si véritable, ce sont ces fortes pensées, c'est cette attache immuable à la souveraine volonté de Dieu, qui nous a fait voir ce miracle, et d'égalité dans votre vie, et de constance inimitable dans votre mort. Quels troubles, quels mouvements, quels accidents imprévus ont jamais été capables de l'ébranler, ni d'étonner

\* Ce morceau forme dans le manuscrit un hors d'œuvre ajouté après coup, pour appliquer le sermon à la circonstance de la mort de la Reine mère. Dans ce plan l'auteur devoit retrancher de son discours, depuis les mots : *Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme*, jusqu'à la fin, pour y substituer cette péroraison. (*Edit. de Déforis.*)

sa grande âme ? Ne craignons pas de jeter un moment la vue sur nos dissensions passées, puisque la fermeté inébranlable de cette princesse a tellement soutenu l'effort de cette tempête, que nous pouvons maintenant nous en souvenir sans crainte. Quand il plut à Dieu de changer en tant de maux les longues prospérités de sa sage et glorieuse régence, fut-elle abattue par ce changement ? Au contraire, ne la vit-on pas toujours ferme, toujours invincible, fléchissant quelquefois par prudence, mais incapable de rien relâcher des grands intérêts de l'Etat, et attachée immuablement à conserver le sacré dépôt de l'autorité royale, unique appui du repos public, qu'elle a remise enfin tout entière entre les mains victorieuses d'un fils qui sait la maintenir avec tant de force ? C'est sa foi, c'est sa piété, c'est son abandon aux ordres de Dieu, qui animoit son courage ; et c'est cette même foi, ce même abandon à la Providence, qui, la soutenant toujours malgré ses douleurs cruelles jusque entre les bras de la mort, lui a si bien conservé parmi les sanglots de tout le monde, et parmi les cris déplorables de ses chers et illustres enfants, cette force, cette constance, cette égalité qui n'a pas moins étonné qu'attendri tous les spectateurs.

O vie illustre ! ô vie glorieuse et éternellement mémorable ! mais ô vie trop courte, trop tôt précipitée ! Quoi donc, nous ne verrons plus que dans une reine ce noble amas de vertus que nous admirions en deux ! quoi ! cette bonté, quoi ! cette clémence ; quoi ! tant de douceur parmi tant de majesté ! quoi ! ce cœur si grand et vraiment royal, ces charités infinies, ces tendres compassions pour les misères publiques et particulières ; enfin toutes les autres rares et incomparables qualités de la grande Anne d'Autriche ne seront plus qu'un exemple et un ornement de l'histoire ! Qui nous a sitôt enlevé cette reine que nous ne voyions point vieillir, et que les années ne changeoient pas ? comment cette merveilleuse constitution est-elle devenue si soudainement la proie de la mort ? d'où est sorti ce venin ? en quelle partie de ce corps si bien composé, étoit caché le foyer de cette humeur malfaisante, dont l'opiniâtre malignité a triomphé des soins, et de l'art, et des vœux de tout le monde ? O que nous ne sommes rien ! ô que la force



et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs ? Car, que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie, si cependant la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer, qu'elle se soit emparée du principe de la vie ; si s'étant rendue invincible, elle sort enfin tout à coup avec furie de ses embûches secrètes et impénétrables pour achever de nous accabler ? C'est ainsi que nous avons perdu cette grande reine qui devoit illustrer ce siècle entier ; et maintenant étant arrivé au séjour de l'éternité, elle n'est plus suivie que de ses œuvres ; et de toute cette grandeur, il ne lui en reste qu'un plus grand compte.

*Et nunc reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram* <sup>1</sup> : « Ouvrez, ouvrez les yeux, arbitres du monde ; entendez, juges » de la terre. » Celui qui est le maître de votre vie, l'est-il moins de votre grandeur ? celui qui dispose de votre personne, dispose-t-il moins de votre fortune ? Et si ces têtes illustres sont si fort sujettes, nous, foibles particuliers, que pensons-nous faire, et combien devons-nous être sous la main de Dieu et dépendants de ses ordres ? Car sur quoi se peut assurer notre prudence tremblante ? que tenons-nous de certain ? quel fondement a notre vie ? quel appui a notre fortune ? et quand tout l'état présent seroit tranquille, qui nous garantira l'avenir ? seront-ce les devins et les astrologues ? Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics, qui menacent qui il leur plaît, et nous font, à leur gré, des années fatales ! esprits turbulents et inquiets, amoureux des changements et des nouveautés, qui ne trouvant rien à remuer dans la terre, semblent vouloir nouer avec les astres des intelligences secrètes pour troubler et agiter le monde. Moquons-nous de ces vanités. Je veux qu'un homme de bien pense toujours favorablement de la fortune publique : et du moins n'avons-nous pas à craindre les astres. Non, non, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle par des influences naturelles, mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée, qui punit comme il lui plaît les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les

<sup>1</sup> Ps. II. 10.

astres ; mais, mes Frères, craignons nos péchés. Croyons que le grand pape saint Grégoire parloit à nous quand il a dit ces belles paroles : *Peccata nostra barbaricis viribus sociamus, et culpa nostra hostium gladios exacuit, quæ reipublicæ vires gravat* <sup>1</sup> : Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'Etat gémit sous le poids de nos péchés, et que joignant nos crimes aux forces des ennemis, c'est nous seuls peut-être qui allons faire pencher la balance ? Quand deux grands peuples se font la guerre, Dieu veut assurément se venger de l'un, et souvent de tous les deux ; mais de savoir par où il veut commencer, c'est ce qui passe de bien loin la portée des hommes. Nous savons qu'il a souvent commencé par les étrangers ; et aussi il est écrit que souvent, « le jugement commence par sa maison : » *Tempus est ut judicium incipiat a domo Dei* <sup>2</sup>. Celui qui réussit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre, parce que son tour viendra au temps ordonné. Dieu châtie les uns par les autres, et il châtie ordinairement ceux par lesquels il châtie les autres. Nabuchodonosor est son serviteur pour exercer ses vengeances ; le même est son ennemi pour recevoir les coups de sa justice. Prenons donc garde, mes Frères, de ne mettre pas Dieu contre nous ; et infidèles à notre patrie, à notre prince, ne nous joignons pas à nos ennemis, et ne les fortifions pas par nos crimes. Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre : il nous protégera dans le temps, et nous couronnera dans l'éternité, où nous conduise, etc.

<sup>1</sup> Lib. v, Ep. xx, ad Mauric. tom. II, col. 747. — <sup>2</sup> I. Petr. iv. 17.

---

# III<sup>E</sup> SERMON

POUR LE JOUR

## DE LA PURIFICATION DE LA S<sup>TE</sup> VIERGE.

Explication des trois cérémonies de la purification. Modestie incomparable de Marie. Sentiments de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets desirables.

---

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini;... et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum. « *Le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur. . . . Et pour donner ce qui devoit être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes.* » (Luc. II. 22, 24.)

Ce que nous appelons la purification de la sainte Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que le Fils de Dieu a voulu subir aujourd'hui, ou en sa personne, ou en celle de sa sainte Mère, non sans quelque profond conseil de la Providence divine. Elles sont toutes trois très manifestement distinguées dans notre évangile, comme vous l'aurez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier. Or, afin de vous dire en quoi consistoient ces cérémonies, il faut remarquer que, selon la loi, toutes les femmes accouchées étoient réputées immondes : d'où vient que Dieu leur ordonnoit deux choses. Premièrement il les obligeoit de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même de la conversation des hommes ; puis, ce temps étant expiré, elles se venoient présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, ou plutôt ce sont deux parties de la même cérémonie, lesquelles l'une et l'autre ne regardoient principalement que la mère, et se fai-

soient pour tous les enfants nouvellement nés, de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observoit que pour les mâles, et parmi les mâles n'étoit que pour les aînés, que les parents étoient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et ensuite les rachetoient par quelque somme d'argent, témoignant par là que tous leurs aînés étoient singulièrement du domaine de Dieu, et qu'ils ne les retenoient que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode, chapitre douzième. Dans ces trois cérémonies consiste à mon avis tout le mystère de cette fête ; ce qui m'a fait résoudre de vous les expliquer familièrement dans le même ordre que je les ai rapportées. J'espère que le récit d'une histoire si mémorable, telle qu'est celle qui nous est aujourd'hui représentée dans notre évangile, jointe à quelques brièves réflexions que je tâcherai d'y ajouter avec l'assistance divine, fournira un pieux entretien à vos dévotions : et je pense, en vérité, mes très chères Sœurs, qu'il seroit difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle.

Et pour commencer, j'avance deux choses très assurées : la première que la loi de la purification présupposoit que la femme eût conçu à la façon ordinaire, parce qu'elle est couchée en ces termes : *Mulier si suscepto semine pepererit masculum* <sup>1</sup> : où il est [clair] que le législateur a voulu toucher la source de la corruption qui se trouve dans les enfantements ordinaires ; autrement ce mot *suscepto semine* seroit inutile et ne rendroit aucun sens. La loi donc de la purification parloit de celles qui enfantent selon les ordres communs de la nature. Je dis en second lieu que la raison de la loi étant telle que nous la venons de dire, après les saints Pères, elle ne regardoit en aucune façon la très heureuse Marie, ne s'étant rien passé en elle dont son intégrité pût rougir. Vous le savez, mes très chères Sœurs, que son Fils bien aimé étant descendu dans ses entrailles très chastes tout ainsi qu'une douce rosée, il en étoit sorti comme une fleur de sa tige, sans laisser de

<sup>1</sup> Levit. xii. 2.

façon ni d'autre aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle étoit obligée à la loi de la purification, c'étoit seulement à cause de la coutume et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et en effet le cas étoit si fort extraordinaire qu'il sembloit n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

Or, ce n'est pas mon dessein d'examiner ici cette question, mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge, en ce que sachant très bien l'opinion que l'on auroit d'elle, et qu'il n'y auroit personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères, elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, subissant sans se déclarer une loi, qui, comme nous l'avons dit, en présupposoit la perte. Et je prétends que ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Qu'ainsi ne soit, vous savez que celles de son sexe qui sont soigneuses de garder leur virginité, mettent leur point d'honneur à faire connoître qu'elle est entière et sans tache; et quelquefois c'est la seule chose en laquelle elles avoueront franchement qu'elles recherchent la réputation. Cela étant ainsi, je vous prie de considérer que vous ne persuaderez jamais à un gentilhomme, qui se pique d'honneur, de faire quelque action dont on puisse soupçonner en lui de la lâcheté. Or, il est certain qu'une vierge est touchée beaucoup plus au vif, lorsque quelque rencontre l'oblige à donner sujet de croire qu'elle ait perdu sa virginité, pour laquelle elle a un sentiment délicat au dernier point. Ce qui me fait admirer la vertu de la sainte Vierge, qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui sembloit si injurieuse à sa très pure virginité; qui ayant moins besoin d'être purifiée que les rayons du soleil, obéit comme les autres à loi de la purification, et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché, c'est à dire pour les immondices légales qu'elle n'avoit nullement contractées; et qui par cette obéissance confirme la créance commune qu'elle avoit conçu comme les autres femmes, bien loin de désabuser le monde dans une rencontre

qui sembloit si pressante, et de faire connoître aux hommes ce qui s'étoit accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes il faut l'avouer, mes très chères Sœurs, cela est du tout admirable; surtout la très heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après l'innocence de ses mœurs, qui n'appréhendoit aucune recherche; puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance, et enfin un témoignage irrécusable en la personne de son mari, qui, avec sa bonté et naïveté ordinaires eût dit qu'il étoit vrai que sa femme étoit très chaste, et qu'il en avoit été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé: au contraire nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes Lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata, lorsque sollicitée par la prophétie de la bonne Élisabeth sa cousine, qui la proclamoit bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante dans l'épanchement de son âme; que « le Tout-Puissant a fait en elle des choses très grandes<sup>1</sup>. » Partout ailleurs elle écoute, elle remarque, elle médite, elle repasse en son cœur; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle seule garde le silence, pendant que tous les autres s'occupent à parler de son Fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donneroit-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant, qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien? Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disoient de son Fils, ainsi que l'évangéliste le remarque fort expressément. Non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devoit être, elle à qui l'ange avoit dit si nettement qu'il seroit appelé le Fils du Très-Haut, et qu'il siègeroit à jamais sur le trône de David son père. Et certes, vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle ait oublié les pa-

<sup>1</sup> Luc. I. 49.



roles de l'ange, elle dont il est écrit qu'elle retenoit si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y auroit eu que la manière admirable par laquelle elle l'avoit conçu, car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connoissance, le moyen de s'en taire à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais, certes, il falloit qu'elle se fît voir, par ses actions si soumises, la mère de celui qui après sa glorieuse transfiguration dit à ses disciples : « Gardez-vous bien de parler de » ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme » soit ressuscité<sup>1</sup>. » Et il y a dans son Évangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites en ce même sens, par lesquelles nous connoissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoigner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix; « J'ai, dit-il<sup>2</sup>, à être baptisé d'un baptême, et comment suis-je pressé en moi-même jusqu'à ce qu'il soit » accompli ! » lui donc, qui a témoigné quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais fait [paraître] le moindre desir de la manifestation de son nom, attendant le temps préfix marqué précisément par la Providence divine. C'étoit lui, c'étoit lui, chères Sœurs, qui donnoit ce sentiment à sa sainte Mère, afin de faire voir qu'elle étoit animée de son même Esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus son cher Fils le sait, ce lui est assez. O silence ! ô retenue ! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience ! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutants au sujet de son Fils unique, ne parler pas même des choses où sa virginité qui lui est si chère semble intéressée, laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie, cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devoit être si excessive ! Sauveur Jésus Dieu caché, qui ne faites pa-

<sup>1</sup> Matth. XVII, 9. — <sup>2</sup> Luc. XII, 50.

roître à nos yeux que votre foiblesse, qui avez inspiré cette humilité si profonde à la bienheureuse Marie votre mère, faites-nous goûter vos douceurs en simplicité; vous seul contentez nos desirs, vous seul soyez suffisant à nos âmes.

La seconde cérémonie consistoit en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportois au commencement de ce discours. Or, Dieu avoit ordonné en cette rencontre différentes sortes de victimes, qui pouvoient être offertes légitimement. « On offrira, dit-il <sup>1</sup>, un agneau d'un an avec une tourterelle » ou un pigeonneau. Que si vous ne pouvez offrir un agneau, » ajoute le Seigneur, si vous n'en avez pas le moyen, vous offrirez deux pigeonceaux ou une paire de tourterelles. » Par où vous voyez que l'on pouvoit suppléer au défaut de l'agneau par les pigeonceaux ou la tourterelle; et cela se faisoit ordinairement par les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce choix des victimes : les pigeonceaux et les tourterelles, c'étoit le sacrifice des pauvres. Maintenant, souffrez que je vous demande quelle victime vous pensez que l'on ait offerte pour le Roi du ciel. Ecoutez, je vous prie, l'évangéliste saint Luc : ils offrirent, pour lui, dit-il, une paire de tourterelles, ou deux pigeonceaux. Une paire de tourterelles, ou deux pigeonceaux : mais lequel des deux, saint évangéliste? Pourquoi cette alternative? Est-ce ainsi que vous racontez une chose faite? Pénétrons, s'il vous plaît, son dessein : tout ceci n'est pas sans mystère. Certes, l'intention de l'évangéliste n'est pas de nous rapporter précisément laquelle victime en particulier a été offerte, puisqu'il nous donne cette alternative; deux pigeonceaux, ou une paire de tourterelles. Ce n'est pas aussi son dessein de faire une énumération de toutes les choses qui pouvoient être offertes en cette cérémonie selon les termes de la loi de Dieu, puisqu'il ne parle point de l'agneau. Quelle peut donc être sa pensée? Est-ce point qu'il nous veut faire entendre, que c'eût été hors de propos qu'on eût offert un agneau en ce même temps, où l'on apportoit dans le temple le vrai Agneau de Dieu qui venoit effacer les péchés du monde? Ou bien n'est-ce pas plutôt que l'évangéliste nous fait entendre,

<sup>1</sup> Levit. XII. 6, 8.

qu'il n'est pas nécessaire que nous sachions quelle a été précisément la victime offerte pour notre Sauveur, pourvu que nous connoissions que le sacrifice, quel qu'il ait été, étoit le sacrifice des pauvres : *Par turturum, aut duos pullos columbarum* <sup>1</sup>.

Chères Sœurs, qui poussées de l'esprit de Dieu avez généreusement renoncé à tous les biens et même à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en notre Seigneur. Jamais y eut-il homme plus pauvre que le Sauveur? Son père gaignoit sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique : lui-même il n'avoit rien en ce monde, pas même une pauvre retraite, ni de quoi appuyer sa tête. Certes, les historiens remarquent que souvent, à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présages de ce qu'ils devoient être pendant la vie. Ne nous rapporte-t-on pas qu'on a vu fondre des aigles ou sur la chambre ou sur le berceau de ceux qui devoient être un jour empereurs? Et on raconte de saint Ambroise et de quelques autres, qu'un essaim d'abeilles s'étoit reposé innocemment sur leurs lèvres, pour signifier la douceur de leur éloquence. O épouses de Jésus-Christ! dans ces dernières fêtes que nous avons célébrées, que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle Jésus devoit vivre! Quel est l'enfant si misérable dont les parents n'aient pas du moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé, que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé, et nu qu'il étoit à la croix il voyoit ces avarés et impitoyables soldats, qui partageoient ses vêtements et jouoient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que pour ne se point démentir dans cette action, qui étoit comme vous le verrez tout à l'heure une re-

<sup>1</sup> Luc. II. 24.

présentation de sa mort, il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres, une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles. O Roi de gloire, « qui étant si riche par la condition de » votre nature, vous êtes fait pauvre pour l'amour de nous, » afin de nous enrichir par votre abondance <sup>1</sup>; » inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor, que vous nous avez acquis au prix de votre sang par votre ineffable miséricorde.

Nous lisons deux raisons dans l'Exode, pour lesquels Dieu ordonnoit que les premiers nés lui fussent offerts. De ces deux raisons je prendrai seulement celle qui sera la plus convenable au mystère que nous traitons, à laquelle je vous prie de vous rendre un peu attentifs. Dieu, pour faire voir qu'il étoit le maître de toutes choses, avoit accoutumé d'en exiger les prémices comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi, voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes, en témoignage que nous ne les avons que de sa seule munificence. Pour cela il demandoit tout ce qui naissoit le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant maître de tout. D'où vient qu'après ces mots par lesquels il ordonne, en l'Exode, que tous les premiers nés lui soient consacrés : *Sanctifica mihi omne primogenitum, ... tam de hominibus quam de jumentis* <sup>2</sup> : il ajoute incontinent la raison ; car tout est à moi. « Sanctifiez-moi, dit-il, tous les premiers » nés tant parmi les hommes que parmi les animaux ; car tout » est à moi : » *Mea sunt enim omnia*. Et il exigeoit ce tribut particulièrement à l'égard des hommes, pour se faire reconnoître le chef de toutes les familles d'Israël, et afin qu'en la personne des aînés, qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfants fussent dévoués à son service. De sorte que par cette offrande les aînés étoient séparés des choses communes et profanes, et passaient au rang des saintes et des consacrées. C'est pourquoi la loi est prononcée en ces termes : *Separabis omne quod aperit vulvam Domino* <sup>3</sup> : « Vous » séparerez tous les premiers nés du Seigneur. »

<sup>1</sup> II. Cor. VIII. 9. — <sup>2</sup> Exod. XIII. 2. — <sup>3</sup> Ibid. 12.

Et c'est en ce lieu où je puis me servir des paroles du grave Tertullien, et appeler avec lui le sauveur Jésus l'illuminateur des antiquités <sup>1</sup>, qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel autre est plus sanctifié au Seigneur que le Fils de Dieu, dont la mère a été remplie de la vertu du Très-Haut? d'où l'ange concluoit que « ce qui naîtroit d'elle seroit » saint <sup>2</sup>. » Et voici qu'étant « le premier né de toutes les » créatures, » ainsi que l'appelle saint Paul <sup>3</sup>, et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient aujourd'hui offrir à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel, et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même : *Ego pro eis sanctifico meipsum* <sup>4</sup> : « Mon Père, je me consacre pour eux ; » afin d'accomplir cette prophétie qui avoit promis à nos pères, qu'« en lui toutes les nations seroient bénites <sup>5</sup>, » c'est à dire sanctifiées et consacrées à la Majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, c'est à dire au sauveur Jésus, qui s'est immolé pour l'amour de nous.

Et à ce propos je vous prie de considérer les paroles que l'apôtre fait dire à notre Seigneur dans son épître aux Hébreux, chapitre dixième : elles sont tirées du psaume trente-neuvième, dont voici les propres termes cités par l'apôtre : *Holocausta pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi, Ecce venio* <sup>6</sup> : « Les holocaustes et les sacrifices pour le péché » ne vous ont pas plu, ô mon Père ! alors je me suis offert, j'ai » dit : J'irai moi-même, afin d'exécuter votre volonté ; » c'est à dire, comme l'entend l'apôtre, l'ouvrage de notre salut. Ne vous semble-t-il pas, chères Sœurs, que ces paroles ne sont faites que pour cette cérémonie? Saint Paul les fait dire à notre Seigneur en entrant au monde : *Ingrediens mundum dixit* <sup>7</sup>. Or, le Fils de Dieu n'avoit que six semaines, lorsqu'on le vint offrir à Dieu dans son temple, de sorte qu'il ne faisoit à proprement parler qu'entrer au monde. Et selon cette doctrine.

<sup>1</sup> Adv. Marcion. lib. IV, n. 40. — <sup>2</sup> Luc. I, 35. — <sup>3</sup> Colos. I, 15. —

<sup>4</sup> Joan. XVII, 19. — <sup>5</sup> Genes. XXII, 18. — <sup>6</sup> Hebr. X, 6, 7. — <sup>7</sup> Ibid. 5.

je me représente aujourd'hui le sauveur Jésus, à même temps qu'on l'offre au Père éternel, prendre déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice : tellement que cette cérémonie étoit comme un préparatif de sa passion. Jésus-Christ dans sa tendre enfance méditoit le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà par avance se destinoit à la croix. Si je me suis bien fait entendre, mes très chères Sœurs, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui avec les mystères de notre salut.

Mais, après avoir vu les sentiments de notre Sauveur dans cette mystérieuse journée, si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenoit la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étoient données en figures de ce qui se devoit accomplir en notre Seigneur; et bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenoient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étoient grossiers et charnels n'en considéroient que l'extérieur, sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés, à travers des ombres et des figures externes, contemploient intérieurement par une lumière céleste les mystères du sauveur Jésus. Par exemple, dans la manne ils se nourrissoient de la parole éternelle du Père, faite chair pour l'amour de nous, vrai pain des anges et des hommes; et leur foi leur faisoit voir dans leurs sacrifices sanglants la mort violente du Fils de Dieu pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendoient en un sens spirituel ce qu'ils célébroient corporellement, à plus forte raison la très heureuse Marie ayant le Sauveur entre ses bras, et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisoit cette cérémonie en esprit, c'est à dire joignoit son intention à ce que représentoit la figure externe, c'est à dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort, ainsi que je vous le représentois tout à l'heure. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui étoit le



sujet de l'ambassade de l'ange; de même elle ratifia, pour ainsi dire, en ce jour le traité de sa passion, puisque ce jour en étoit une figure et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car, comme en cette sainte journée son esprit devoit être occupé de la passion de son Fils, pour cela il est arrivé non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de notre Seigneur, adressant la parole à sa sainte Mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son Fils sera traversé, et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui. « Celui-ci, dit-il <sup>1</sup>, » est établi comme un signe auquel on contredira; et votre » âme, ô Mère, sera percée d'un glaive. » Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine, dont jamais vous ayez ouï parler. Car la sainte Vierge entendant une prophétie si lugubre, et en cela plus terrible que, n'énonçant rien en particulier, elle laissoit appréhender toutes choses, elle ne s'informe point quels seront donc ces accidents si étranges que ce bon vieillard lui prédit; mais s'étant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu, elle se soumet de bon cœur, sans s'en enquérir, à ce qu'il lui plaira ordonner de son Fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge, unissant son intention à celle de son cher Fils, se devoit avec lui à la Majesté divine.

C'est ici, c'est ici, chrétiens \*, à propos de cette offrande parfaite, que je vous veux sommer de votre parole, et vous faire souvenir de ce que vous avez fait devant ces autels. Lorsque vous avez été aggrégés à la confrérie, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous réformeriez votre vie. Or, en vain faisons-nous de si magnifiques promesses, en vain nous mettons-nous sous la protection de Marie, en vain la prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous

<sup>1</sup> Luc. II. 34.

\* Ce morceau a été fait séparément par l'auteur, pour adapter son sermon à la cérémonie dont il parle. Et il est clair que telle a été son intention, puisqu'il rappelle en tête de cette addition les cinq ou six dernières lignes qui la précèdent. (*Edit. de Déforis.*)

pour écouter la parole de Dieu, si on voit toujours les mêmes dérèglements dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très innocente Marie présente son Fils à Dieu, qu'elle se dédie elle-même à sa Majesté, servons-nous d'une occasion si favorable; et, renouvelant tout ce que nous avons jamais fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre Père. Mais je ne m'aperçois pas que ce discours est trop long, et que je dois quelques paroles d'exhortation à ceux qui, invités par la solennité de demain, desirent participer à nos redoutables mystères.

Chrétiens, si vous desirez faire une sainte communion, tel qu'étoit Siméon lorsqu'il embrassa notre Seigneur dans le temple, tels devez-vous être, approchant de la sainte table. Le saint homme avoit une telle passion pour notre Sauveur, qu'il ne pensoit jour et nuit à autre chose qu'à lui; et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde, comme sa foi le lui montrait dans les prophéties, il attachoit toutes ses affections à ce doux objet. Ce violent amour produisoit en lui deux mouvements très puissants. L'un étoit un ardent desir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël; et l'autre, une ferme espérance que toutes choses seroient rétablies par son arrivée : *Expectabat redemptionem Israel* <sup>1</sup>. Le saint vieillard soupiroit donc sans cesse après le Sauveur; et parmi la véhémence de ses desirs, l'Esprit de Dieu, qui les lui avoit inspirés, lui fit concevoir en son âme une certaine créance qu'il ne mourroit point sans le voir. Depuis ce temps là, chaque jour redoubloit ses saintes ardeurs; et peut-être n'y avoit-il plus que son amour et son espérance qui soutint ses membres cassés, et qui animât sa décrépité vieillesse. Tels devez-vous être, si voulez dignement recevoir le sacrement adorable. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu, qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur; que votre âme soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette viande céleste, que le Père éternel nous a préparée en son Fils. Car y a-t-il chose au monde plus desirable que de jouir du corps et du sang de notre

<sup>1</sup> Luc. II, 25.

Seigneur, et du prix de notre salut; que de communiquer à sa passion; que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort; que de recevoir, par l'attouchement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit, et les semences d'immortalité; que d'être transformés en lui par un miracle d'amour? Poussés de cet aimable desir, venez en esprit dans le temple ainsi que le bon Siméon : *Et venit in Spiritu in templum* <sup>1</sup>. Que ce ne soit ni par coutume, ni pour tromper le monde par quelques froides grimaces; mais venez comme le malade au remède, comme le mort à la vie, comme un amant passionné à l'objet de ses affections; venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau admirable qui jaillit à la vie éternelle. Et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez à part vous combien le Sauveur est doux; qu'un extrême transport d'amour, vous faisant oublier de vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus. C'est là où il faut savourer cette viande délicieuse en silence et en repos. Regardez le bon Siméon; comme l'évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie. Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, il bénit Dieu, et enfin il éclate en action de grâces : *Suscepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et ait* <sup>2</sup>. Mais devant que de parler, que de regards amoureux! que d'ardents baisers! quelle abondance de larmes! il faut donc avant toutes choses que votre âme se fonde en joie : jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même que Siméon embrassa; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi : et le même qui a dit à ses disciples : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez <sup>3</sup>! a dit aussi pour notre consolation : Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point <sup>4</sup>! Après, que votre âme s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous <sup>5</sup>? et que ce sentiment pénètre jusques à la moelle de vos os. Ensuite, entrez, à l'exemple de notre vicil-

<sup>1</sup> Luc. II. 27. — <sup>2</sup> Ibid. 28. — <sup>3</sup> Ibid. x. 23. — <sup>4</sup> Joan. xx. 29. —  
<sup>5</sup> Ps. xxxiv. 11.

lard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté : Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur! *Nunc dimittis servum tuum in pace* <sup>1</sup>.

Que vous dirai-je de cette divine paix que le monde ne peut entendre, et qui est le propre effet de ce sacrement? Qui ne voit que la paix est le fruit de la charité, qui lie, et tempère, et adoucit les esprits? Or, n'est-ce pas ici le mystère de charité? Car, par le moyen de la sainte chair de Jésus, nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'Esprit <sup>2</sup>. Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos âmes! C'est pourquoi songeons, chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne les abandonnons point à nos passions brutales, qui comme des soldats aveugles et téméraires profanent les choses sacrées; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous avons notre trésor <sup>3</sup>. Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus, ne méditons que Jésus : Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. Sauveur Jésus, en qui nous sommes bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles, lorsque vous verrez demain vos enfants, surtout ceux qui sont associés à cette confrérie pour la gloire de votre nom, lors, dis-je, que vous les verrez rangés devant votre table attendant la nourriture céleste à laquelle vous les invitez, daignez leur donner votre sainte bénédiction par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. *Amen* \*.

<sup>1</sup> Luc. II. 29. — <sup>2</sup> I. Joan. I. 3. — <sup>3</sup> I. Thess. IV. 4. II. Cor. IV. 7.

\* D. Déforis a inséré ici mal à propos un Précis de sermon sur la Présentation de Jésus-Christ. Le manuscrit indique assez qu'il appartient à la Présentation de la sainte Vierge; et le texte le prouve évidemment. (*Edit. de Versailles.*)

# I<sup>ER</sup> SERMON

POUR

## LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA S<sup>TE</sup> VIERGE.

Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour : de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Desirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie, pour nous obtenir cette vertu essentielle.

---

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, inivra super dilectum suum. *« Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, n'appuyée sur son bien aimé. »* ( Cant. VIII. 5. )

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme ; et celui que nous célébrons a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car, si la divine Marie a reçu autrefois le sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie ; et n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes Sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique ; quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble ; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui, avec Marie, de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très chères Sœurs, à cette pompe sacrée : mêlons nos voix à celles des anges, pour louer la divine Vierge ; et, de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave, Maria.*

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force, que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux; vous n'ignorez pas, mes Sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son Fils lui destine, doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité; si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrois vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges et de toute la Cour céleste : je pourrois encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge, présentée par son divin Fils devant le trône du Père, pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle; spectacle vraiment auguste, et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences : et d'ailleurs comme le ministère que j'exerce m'oblige, en vous étalant des grandeurs, de vous chercher des exemples; je me propose, mes Sœurs, de vous faire paroître l'heureuse Marie, suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette Princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connoître; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il falloit la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger : ensuite, il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante : enfin, dans ce superbe appareil, il la



falloit placer dans son trône, au dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée ; et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et tout éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste : et après que ces deux vertus auront fait, en cette sorte, les préparatifs de cette entrée magnifique, l'humilité toute puissante achèvera la cérémonie, en la plaçant dans son trône, pour y être révérée éternellement par les hommes et par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours, avec le secours de la grâce.

## PREMIER POINT.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort ; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité ; parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper ; qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître ; et enfin qu'il faut mourir une fois, pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée, que je dois aujourd'hui vous représenter, a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette Reine, de subir la loi de la mort, pour laisser entre ses bras, et dans son sein même, tout ce qu'elle avoit de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ ; un miracle lui doit rendre ce Fils bien aimé ; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle ? Chrétiens, ce sera l'amour maternel ; l'amour divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlèvera l'âme de

Marie, et qui, rompant les liens du corps qui l'empêchent de joindre son fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère, il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque\* nous a donné une grande idée de cet amour maternel, lorsqu'il a dit ces beaux mots : « Pour former l'amour de Marie, deux amours se sont jointes en un : » *Dux dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus*. Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère? que veut dire l'enchaînement de ces deux amours? Il l'explique par les paroles suivantes : « C'est, dit-il, que la » sainte Vierge rendoit à son Fils l'amour qu'elle devoit à un » Dieu, et qu'elle rendoit aussi à son Dieu l'amour qu'elle devoit à un Fils : » *Cum Virgo mater Filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet*<sup>1</sup>. Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvoit rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes, dont l'on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat*<sup>2</sup> : « Un abîme appelle un autre abîme ; » puisque pour former l'amour de la sainte Vierge, il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre et la grâce de plus efficace.

\* Amédée, évêque de Lausanne, qui vivoit dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance. ( *Edit. de Deforis.* )

<sup>1</sup> De Landib. B. Virg. Homil. v. Biblioth. PP. tom. XX, p. 1272. — 7

<sup>2</sup> Ps. XLII. 8.

La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassoit un Fils : la grâce a dû y agir, parce que cet amour regardoit un Dieu : *Abyssus*. Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un Fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un Fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison ; c'est que le divin Fils dont Marie est mère, lui est commun avec Dieu. « Ce qui naîtra de » vous, lui dit l'ange<sup>1</sup>, sera appelé Fils de Dieu. » Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son Fils unique, « qui ne lui est commun qu'avec le Père éternel, dans » la manière dont elle l'engendre : » *Cum eo solo tibi est generatio ista communis*<sup>2</sup>.

Mais montons encore plus haut ; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu. Vous jugez aisément, mes Sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvoit engendrer qu'un homme : si bien que, pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'évangéliste, que le Très-Haut la couvrit de sa vertu ; c'est à dire qu'il étendit sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*<sup>3</sup>. C'est en cette sorte, mes Sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité ; pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon, ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien ; et l'amour qu'elle a pour son Fils lui est donné de la même source

<sup>1</sup> Luc. 1. 35. — <sup>2</sup> S. Bernard. Serm. II in Annunt. B. Mar. com. 1. col. 977. — <sup>3</sup> Luc. ibid.

qui lui a donné son Fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine? Prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel, qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique : que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvements et ses transports? Chrétiens, il n'est pas possible; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisoit Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffroit son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du sauveur Jésus, et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très heureuse Marie demeura encore assez longtemps sur la terre. De vous dire quelles étoient ces occupations, et quels ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâces n'avoit point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie? Qui pourroit décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concouroit tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassoit jamais de se voir aimé de sa mère : cette sainte mère ne croyoit jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien aimé; elle ne demandoit autre grâce à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attiroit sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais de concevoir quelle étoit l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrents de flammes, qui de Jésus alloient déborder sur Marie, et de Marie retournoient continuellement à Jésus; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avoit d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne desiroit

rien tant que ce baptême sanglant <sup>1</sup> qui devoit laver nos iniquités, il se sentoit pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi, il auroit eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en auroit point eu de vivre avec lui ! Si le grand apôtre saint Paul <sup>2</sup> veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son maître à la droite de son Père, quelle devoit être l'émotion du sang maternel ? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie ! et quels regrets la Vierge [ne ressentoit-elle pas, de se voir si longtemps séparée d'un Fils qu'elle aimoit uniquement !] Quoi, disoit-elle, quand elle voyoit quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres, quoi, mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi je ne souhaiterois point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé ; il ne pousoit pas un seul soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps ; il ne formoit pas un regret, qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyoit pas un desir au ciel, qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse ; je change maintenant de discours : tellement

<sup>1</sup> Luc. XII. 50. — <sup>2</sup> Phil. I. 21, 23.

que la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation : le miracle continué, c'étoit que Marie pût vivre séparée de son bien aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort ? Est-ce quelque desir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent, qui est venu détacher cette âme ? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car comme ce divin amour régnoit dans son cœur sans aucun obstacle, et occupoit toutes ses pensées, il alloit de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses desirs, se multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'étoit plus capable de le contenir. Va, mon fils, disoit ce roi grec \* ; étends bien loins tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente ; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel, ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité ; va brûler devant la face de Dieu ; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr ; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre : ainsi fut cueillie cette âme bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel : ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin ; son âme fut portée au ciel sur une nuée de desirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est celle-ci, qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens ? » *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ*

\* Philippe à Alexandre.



*et thuris* <sup>1</sup>? Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile, qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente ; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé sur une nuée de saints desirs. C'est son charriot de triomphe ; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais, qui vous desire, ô Jésus ! Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge ? Mes Sœurs, ces chastes desirs se trouvent rarement dans le monde ; et une marque bien évidente qu'on desire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise ; en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis ? vous imaginez-vous un autre bonheur ? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens : et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire ? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde ; il faut que vous gémisiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espériez jamais de repos, que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de saint Augustin <sup>2</sup> : « Si vous » ne gémissez pas comme voyageurs, vous ne vous réjouirez » pas comme citoyens : » *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*. C'est à dire que vous ne serez jamais habi-

<sup>1</sup> Cant. III. 6. — <sup>2</sup> In Psal. CXLVIII, n. 4, tom. IV, col. 1675,

tants du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre : refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie, et, vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion; son cœur n'avoit point de paix, éloigné de son bien aimé. Enfin ses desirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. Mais elle ne demeurera pas longtemps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie; c'est le second point de ce discours.

#### SECOND POINT.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit et le siège de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau; et le triomphe de Marie seroit imparfait s'il s'accomplissoit sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des âmes, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence céleste, qui la fait ressusciter avant le temps; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine; et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin, qui préserve de corruption le corps de Marie; et vous en serez convaincues, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe, que Jésus-Christ notre Sauveur, étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable; et c'est pourquoi cet Epoux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, âmes chrétiennes,

nes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée ; jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu, qu'elle a opéré dans cette vierge-mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas <sup>1</sup>, qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle, avec abondance, une céleste rosée, qui a non seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise; c'est à dire, non seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite; non seulement les mauvais desirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient; mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati*; c'est à dire, selon son langage, la racine la plus profonde; et la cause la plus intime du mal. Après cela, chrétiens, comment la chair de la sainte Vierge auroit-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, a ôté, avec le foyer de la convoitise; tout le principe de corruption ?

Car ne vous persuadez pas que nous devons considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées; et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais desirs, enfin « une chair de péché, » comme parle l'apôtre saint Paul <sup>2</sup>; *Caro peccati*. Une telle chair doit être détruite, je dis, même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, « que la » chair et le sang ne sauroient posséder : » *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt* <sup>3</sup>. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée; et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de

<sup>1</sup> III. Part. Quæst. xxvii, art. 3. — <sup>2</sup> Rom. VIII. 3. — <sup>3</sup> I. Cor. xv. 50.

Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture : il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Evangile : c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché ; et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité, par une résurrection anticipée : car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison : mais nous voyons des terres si bien cultivées qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre Epoux, et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière : sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, « jusqu'à prendre racine en elle, » comme parle Tertullien : *In utero radicem egit* <sup>1</sup>. Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée ; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie, pour lui donner cet habit de gloire ; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente, dans son Evangile, la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : « Ils seront comme les anges de Dieu : »

<sup>1</sup> De Carne Christi, n. 21.

*Erunt sicut angeli Dei* <sup>1</sup>. Et c'est pour cela que Tertullien, parlant de la chair ressuscitée; l'appelle « une chair angélique » sée; » *Angelificata caro* <sup>2</sup>. Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité; c'est elle qui fait des anges sur la terre; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne* <sup>3</sup> : « Elle a au milieu de la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie, en pourra bien faire en la vie future; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière, pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons : *Mulier amicta sole* <sup>4</sup> : tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie; elles les consacre, elle y éteint la concupiscence, elle y mortifie les mauvais desirs; et, par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très chères Sœurs, à estimer ce sacré trésor, que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum istum in vas fictilibus* <sup>5</sup>. Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-les encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la

<sup>1</sup> Matth. xxxii. 30. — <sup>2</sup> De Resur. carn. n. 26. — <sup>3</sup> De sancta Virginit. n. 12, tom. vi, col. 346. — <sup>4</sup> Apoc. xii. 2. — <sup>5</sup> II. Cor. iv. 7.

bienheureuse Marie; et, portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre, elle se prépare à marcher, et elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés; l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle; la sainte virginité lui a mis son habit royal: je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie et faire le dernier point de ce discours.

### TROISIÈME POINT.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie; et sa gloire ne lui plairait pas, si elle y entroit par une autre voie, que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul : *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes* <sup>2</sup>; qu'« elle n'a rien et possède tout. » Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours, de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédoit trois biens précieux; une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit; et, ce qui est au dessus de tous les trésors, elle possédoit Jésus-Christ; elle avoit un Fils bien aimé, « dans lequel, dit le saint apôtre, habitoit » toute plénitude : » *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare* <sup>3</sup>. Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres; mais son humilité très profonde la dépouillera, en quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au dessus de tous, par la dignité de mère de Dieu,

<sup>2</sup> II. Cor. VI. 10. — <sup>3</sup> Coloss 1. 19.



se range dans le commun par la qualité de servante : elle qui est séparée de tous , par sa pureté immaculée , se mêle parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus ; elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils , parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle ; mais elle le perd ce Fils bien aimé , parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils , et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils <sup>1</sup>. »

Méditez ceci, chrétiens ; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire , vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connoît plus pour sa mère ; il l'appelle femme , et non pas sa mère : « Femme, lui dit-il , voilà votre fils. » Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation , et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son père , et Marie un Dieu pour son fils. Ce divin Sauveur a perdu son père , et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son Fils : il ne l'appelle que du nom de femme, et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils ; comme si désormais il cessoit de l'être, et comme s'il rompoit le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà, dit-il, votre fils : » *Ecce filius tuus*. Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair, c'est à dire pendant le temps de sa vie mortelle, il rendoit à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils ; il étoit sa consolation, et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant, qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu ; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam Salvator ab humana fragilitate, qua erat natus ex femina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ* <sup>2</sup> : « Jésus étant près de passer de la fragilité humaine ,

<sup>1</sup> Joan. XIX, 26. — <sup>2</sup> Ad August. Ep. L, n. 17.

» par laquelle il étoit né d'une femme, à la gloire et à l'éternité de son Père ; que fait-il ? *Delegat* ; il donne saint Jean pour fils à Marie, et il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils ; Jésus, son Fils bien aimé, a cédé ses droits à saint Jean ; et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus, ma consolation , pourquoi me laissez-vous si longtemps ? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean. Quelle vive avec saint Jean , qu'elle se console avec saint Jean ; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils , lui dit-il ; consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange ? *O commutationem !* s'écrie saint Bernard<sup>1</sup> ; on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son fils de l'humilier : saint Jean prend la liberté de la reconnoître pour mère : elle accepte humblement l'échange ; et cet amour maternel , accoutumé à un Dieu , ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritois pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde ; tant sa soumission est admirable

Reprenons tout ceci, Messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paroît plus ; elle la couvre sous l'ombre de la servitude : sa pureté se retire , cachée sous les marques du péché : elle quitte jusqu'à son Fils , et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi, vous voyez qu'elle a tout perdu , et que son humilité l'a entièrement dépouillée : *Tanquam nihil habentes*. Mais voyons la suite , mes Sœurs, et vous verrez que cette humilité qui la dépouille , lui rend tout avec avantage : *et omnia possidentes*.

O mère de Jésus-Christ, parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et tout innocente, plus pure que les rayons du soleil , vous avez voulu vous pu-

<sup>1</sup> Serm. Dom. inf. Oct. Assumpt. n. 15, tom. 1, col. 1012.

risier et vous mêler parmi les pécheurs ; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs ; vous serez leur second refuge , et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum*. Enfin vous aviez perdu votre Fils ; il sembloit qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si longtemps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer dans ses droits, qu'il n'avoit cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire : ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien aimé : *Innixa super dilectum suum* <sup>1</sup>.

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire : sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les Vertus célestes, qui règlent vos mouvements, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses Livres : « Il sortira une » étoile de Jacob, et une branche s'élèvera d'Israël <sup>2</sup>. » Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette Vierge qui devoit concevoir et en- » fanter un fils <sup>3</sup>. » Ezéchiel reconnut cette porte close <sup>4</sup>, par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le prophète royal David animoit une lyre céleste par cet admirable cantique <sup>5</sup> : « Je vois à votre droite, ô » mon Prince, une Reine en habillement d'or, enrichi d'une » merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi est » intérieure ; elle est néanmoins parée d'une broderie toute » divine. Les vierges après elle se présenteront à mon Roi ; on

<sup>1</sup> Cant. VIII. 5. — <sup>2</sup> Num. XXIV. 17. — <sup>3</sup> Isai. VII. 14. — <sup>4</sup> Ezéch. XLIV. 2. — <sup>5</sup> Ps. XLIV. 10, 14, 15, 16.

» les lui amènera dans son temple avec une sainte allégresse. » Cependant la Vierge elle-même tenoit les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme exalte le Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur ; parce qu'il a regardé le néant de sa servante ; et voici que toutes les générations m'estimeront bienheureuse <sup>1</sup>. » Voilà , mes très chères Sœurs, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la cérémonie est conclue ; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône , entre les bras de son Fils , dans ce midi éternel , comme parle le grand saint Bernard ; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste souveraine, et que , la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes puissantes ? C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria* <sup>2</sup>. Elle y a une fidèle correspondance ; je veux dire l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel , et accomplira ses desirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité.

O sainte, ô bienheureuse Marie , puisque vous êtes avec Jésus-Christ , jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse , de sa sainte et bienheureuse familiarité , parlez pour nous à son cœur ; parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines : impétrez-nous seulement cette humilité , par laquelle vous avez été couronnée ; impétrez-la à ces saintes filles, et à toute cette audience ; et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre Assomption glorieuse , entrent profondément dans cette pensée, qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité ; que c'est elle seule qui fait les triom-

<sup>1</sup> Luc. I. 46. — <sup>2</sup> Ad Beat. Virg. Serm. Panegy. n. 7, int. Oper. S. Bernard. tom. II, col. 690.

phes et qui distribue les couronnes ; et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Évangile, que « celui qui » s'abaisse durant sa vie, sera exalté à jamais dans la félicité » éternelle, » où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

## II<sup>E</sup> SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA S<sup>te</sup> VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge : cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchoit son amour languissant. Marie laissée au monde pour consoler l'Eglise. Point d'autre cause de la mort de Marie que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères.

*Dilectus meus mihi, et ego illi. « Mon bien aimé est à moi, et moi je suis » à lui. » (Cant. II. 16.)*

En cette sainte journée et durant toute cette octave, on n'entendra résonner dans toute l'Eglise, que les paroles du sacré cantique. Tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Époux et de l'Épouse : on verra celle-ci parcourir tous les jardins et tous les parterres, et ramasser toutes les fleurs et tous les fruits pour faire des bouquets et des présents à son bien aimé, et le bien aimé, réciproquement, chercher tout ce qu'il y a de plus riche et de plus agréable dans la nature, pour représenter les beautés et les charmes de sa bien aimée.

En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des cantiques ; et par là l'Eglise veut que nous concevions que le mystère de cette journée est le mystère du saint amour. Suivons ses intentions ; parlons aujourd'hui, mes Frères, des délices, des chastes impatiences et des douceurs ravissantes de l'amour divin, et contemplons-en les effets en la divine Marie.

Trois choses considérables me paroissent principalement devoir nous occuper dans ce discours ; la vie de la sainte Vierge ; la mort de la sainte Vierge ; le triomphe de la sainte Vierge : et j'ai dessein de vous faire voir, et que c'est l'amour qui la faisoit vivre, et que c'est l'amour qui l'a fait mourir, et que c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires ? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort ? L'amour a une force qui fait vivre ; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur ; vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les foiblesses, les défaillances et les langueurs de l'amour ; et vous n'aurez pas de peine à comprendre, que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher ? C'est qu'outre sa force qui anime et sa foiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses élévations, ses magnificences : et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe ? Entrons donc maintenant en notre sujet ; et faisons voir, par ordre, la force du saint amour, qui a donné la vie à la sainte Vierge ; les impatiences défaillantes du saint amour, qui lui ont donné la mort ; les sublimités du saint amour, qui ont fait la majesté de son triomphe. C'est le sujet de ce discours.

#### PREMIER POINT.

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir, que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées de l'amour profane. Et pour



contribuer, ce que je puis, à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère, si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son Auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale, que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilège de la consacrer à un autre qu'à lui.

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi, qui dompte, captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance? Et n'est-ce pas par une telle inclination, que nous devons honorer celui à qui appartient naturellement tout empire et tout droit de souveraineté sur les cœurs? C'est pourquoi lui-même, voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans bornes : « Tu aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de toute ta » force<sup>1</sup>; » afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son Créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnoître.

En effet, il est très certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. Cette sainte doctrine, si nécessaire, étant supposée, pour servir et de fondement et d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant, sans crainte et à bouche ouverte, de la force et des

<sup>1</sup> Deut. vi. 5.

effets de l'amour ; et voyons, avant toutes choses, quel étoit celui de la sainte Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre, ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi, il y avoit une liaison tout à fait singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi* : « Mon bien aimé est à moi, et je suis à lui. » Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable : il est à elle comme Sauveur ; cela est commun : mais il est à elle comme Fils ; à elle, comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable : *Dilectus meus mihi* : Il est Fils unique ; *et ego illi* : Il n'a que moi sur la terre ; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devoit mourir quand elle vit expirer son Fils ; elle devoit mourir autant de fois qu'elle vivoit de moments : car elle le voyoit toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. « Son bien » aimé étoit ainsi pour elle comme un bouquet de myrrhe : » *Fasciculus myrrhæ, dilectus meus mihi* <sup>1</sup> ; et la douleur, que lui causoit son amour, devoit à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Ecriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam animam gladius pertransibit* <sup>2</sup> : « Votre âme sera percée comme par une épée. » D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive ? C'est que l'amour la faisoit vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé : naturellement le cœur vit pour soi. Est-il frappé de l'amour ? il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Epouse ; elle ne pense qu'à son Epoux ; elle n'est occupée que de son Epoux. Nuit et jour, il lui est présent ; et même, pendant le sommeil, elle veille à lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* <sup>3</sup>. Si bien qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui, toujours vivante et toujours veillante, au

<sup>1</sup> Cant. i. 12. — <sup>2</sup> Luc. II. 35. — <sup>3</sup> Cant. v. 2.

premier bruit de son approche, au premier son de sa voix , elle s'écrie aussitôt toute transportée : « J'entends la voix de » mon bien aimé : » *Vox dilecti mei* <sup>1</sup>. Elle s'étoit mise en son lit pour y goûter du repos ; la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit ; et, ne trouvant pas son bien aimé, elle n'y peut plus demeurer ; elle se lève ; elle court ; elle se fatigue ; elle tourne de tous côtés , troublée , inquiète , incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler ; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit , ni ce qu'elle en dit elle-même ; et l'amour , qui la fait parler , lui rend insupportable tout ce qu'elle dit , comme indigne de son bien aimé.

C'est ainsi que vivoit la divine Vierge par la force et le transport de son amour. Son état étoit une douleur mortelle , une douleur tuante et crucifiante : et au milieu de cette douleur , je ne sais quoi de vivifiant , par le moyen de l'amour. Elle avoit toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle que saint Paul a bien pu écrire aux Galates <sup>2</sup> , que Jésus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux ; combien plus la divine Vierge voyoit-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté , et cruellement déchiré par tant de plaies ? Etant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ , elle menoit une vie et de douleur et de mort , et pouvoit dire avec l'apôtre : « Je meurs tous les » jours <sup>3</sup>. » Mais l'amour venoit au secours , et soutenoit sa vie languissante. Un desir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien aimé soutenoit ses langueurs et ses défaillances , et Jésus-Christ seul vivoit en elle , parce qu'elle ne vivoit que de son amour.

Les martyrs étoient animés par l'avidité de souffrir , qui , excitant leur courage , soutenoit leurs forces , et en même temps prolongeoit leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ , Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux , elle ne vivoit que d'une vie de douleur ; et l'amour soutenoit cette douleur , par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ , d'être percée de ses clous , d'être attachée

<sup>1</sup> Cant. v. 2. — <sup>2</sup> Gal. III. 1. — <sup>3</sup> I. Cor. xv. 31.

à sa croix. Marie ne vivoit que pour souffrir : *Fulcite me floribus, stipate me malis; quia amore langueo* <sup>1</sup> : « Soutenez-moi » avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits. » Son amour languissant, et défaillant toujours par la douleur, cherchoit du soutien. Quel soutien ? des fleurs et des fruits. Mais c'étoient des fleurs du Calvaire, mais c'étoient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire sont des épines ; les fruits de la croix ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie : *Fulcite me floribus, stipate me malis*. L'amour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie : toujours elle voyoit Jésus-Christ dans les agonies de sa croix ; toujours elle avoit non tant les oreilles, que le fond de l'âme percé de ce dernier cri de son bien aimé expirant ; cri vraiment terrible, et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes. Marie consommoit, par ses souffrances intimes, ce qui manquoit à la passion de son Fils. Il semble qu'il avoit voulu la laisser au monde après lui, pour consoler son Eglise, son Epouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *Vox turturis audita est in terra nostra: Revertere, revertere* <sup>2</sup> : « La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre : Revenez, revenez, mon bien aimé. » C'est le gémississement de l'Eglise qui rappelle son cher Epoux, qu'elle n'a possédé qu'un moment. « La nouvelle Epouse, dit » saint Bernard <sup>3</sup>, se voyant abandonnée et privée de son union que espérance ; autant elle étoit affligée de l'absence de son Epoux, autant devoit-elle avoir d'empressement pour solliciter son retour. Son amour et son besoin étoient pour elle deux raisons pressantes d'avertir son bien aimé, qu'elle n'avoit pu empêcher d'aller où il étoit d'abord, de hâter au moins l'avènement qu'il lui avoit promis, en se séparant d'elle. Si elle desire et demande qu'il imite dans son retour les bêtes les plus agiles dans leur course, c'est une marque de l'ardeur de ses desirs, qui ne trouvent rien d'as-

<sup>1</sup> Cant. 11. 5. — <sup>2</sup> Ibid. 12. 17. — <sup>3</sup> S. Bernard. in Cantic. Serm. LXXIII, n. 3, tom. 1, col. 1524.

»sez prompt et qui ne peuvent souffrir le moindre retardement.»

O le cruel, s'écrie-t-elle, ô l'impitoyable ! combien de siècles s'est-il fait attendre, combien desirer ? Venez, venez. La Synagogue ne l'avoit pas vu : mais l'Eglise l'a vu, l'a ouï, l'a touché ; et il s'en est allé tout à coup. O la cruauté ! Elle avoit tout quitté pour lui dire, avec l'apôtre saint Pierre : « J'ai » tout quitté pour vous suivre <sup>1</sup> ; » et il l'avoit épousée prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt ; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu ; et il laisse sa chaste Epouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien.

Marie [lui fut] donnée, pour [être son appui, et] l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre. Elle voyoit son Fils dans tous ses membres : sa compassion étoit une prière pour tous ceux qui souffroient ; son cœur [s'insinuoit] dans le cœur de tous ceux qui gémissaient, pour leur aider à crier miséricorde : [elle entroit] dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement ; dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soulagement, au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés. [Elle agissoit] dans tous les apôtres pour annoncer l'Evangile ; dans tous les martyrs, pour le sceller de leur sang ; enfin, généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien [de l'âme] dans cet état [de détresse, que lui cause l'éloignement de son bien aimé, c'est] la communion : car, ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue, elle l'embrasse dans la vérité de son sacrement. *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo* : « Je » me suis reposé sous l'ombre de celui que j'avois tant désiré ; » et son fruit est doux à ma bouche. » « Son ombre, dit saint » Bernard <sup>2</sup>, c'est sa chair ; son ombre, c'est la foi. Marie a » été mise à couvert sous l'ombre de la chair de son propre » Fils ; et moi je suis à l'ombre de la foi du Seigneur. Et » comment sa chair ne me couvrirait-elle pas aussi, puisque

<sup>1</sup> Matth. XIX. 27. — <sup>2</sup> S. Bernard. in Cantic. Serm. XLVIII, n. 2, tom. I, col. 1433.

» je la mange dans les saints mystères? L'Épouse desire, avec  
 » raison, d'être couverte de l'ombre de celui dont elle doit re-  
 » cevoir, en même temps, le rafraîchissement et la nourriture.  
 » Les autres arbres des forêts, quoiqu'ils consolent par leur  
 » ombre, ne donnent cependant point la nourriture, qui fait  
 » le soutien de la vie, et ne produisent point ces fruits per-  
 » pétuels de salut. Un seul, auteur de la vie, peut dire à l'E-  
 » pouse : Je suis ton salut. Aussi desire-t-elle spécialement  
 » d'être à couvert sous l'ombre du Christ ; parce que lui seul,  
 » non seulement rafraîchit de l'ardeur des vices, mais rem-  
 » plit encore le cœur de l'amour des vertus. »

Puisque nous pouvons jouir de la lumière, reposons-nous à l'ombre ; mais cherchons quelque arbre qui puisse nous donner non seulement de l'ombre, mais du fruit ; non seulement du rafraîchissement, mais de la nourriture. Il n'y a que Jésus-Christ goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant, et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas encore la vérité même : c'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant ! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie, il faut mourir ; votre amour est venu à un point qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

#### SECOND POINT.

L'amour profane est toujours plaintif ; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable, que la nature n'est pas capable de porter ; une si horrible destruction de l'homme tout entier, et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuier tellement de tout, pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne : et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu, qui veut être seul dans une âme, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer ; tant il est exact et incompatible.



Vous pouvez voir, chères âmes, la délicatesse de sa jalousie dans l'évangile de ce jour. Si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux ; parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisoit Madeleine. « Marthe, Marthe, dit-il, tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude ; et il n'y a qu'une seule chose qui » soit nécessaire <sup>1</sup>. » De là donc nous pouvons comprendre cette solitude effroyable que demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui ; et pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point de prise sur lui-même : tellement que l'âme, d'un côté détachée de tout, et de l'autre, ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des foiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables ; et lorsque l'amour est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperceptible, que toute la nature en est étonnée. Ecoutez vous-même parler votre cœur : quand on lui dit qu'il ne faut plus désormais desirer que Dieu, il se sent comme jeté tout à coup dans une solitude affreuse, dans un désert effroyable, comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul, [quel dépouillement !] Que ferons-nous donc ? que penserons-nous ? Quel objet, quel plaisir, quelle occupation ? Cette unité si simple nous semble une mort ; parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables, où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour superflu, est attiré au seul nécessaire, avec une force incroyable ; et ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. « L'homme insensé n'entend

<sup>1</sup> Luc. x. 41, 32.

» pas ces choses, et le sensuel ne les conçoit pas : mais aussi » parlons-nous de la sagesse entre les parfaits, et nous expliquons aux spirituels les mystères de l'esprit <sup>1</sup>. » Je dis donc que l'âme, étant dégagée des empressements superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est à dire qu'elle ne le voit pas : elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est à dire qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche : l'âme l'empêche : il s'empêche et s'embarrasse lui-même; il ne sait que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs qui ne veulent plus être qu'un ! ô cœurs soupirants après l'unité ! ce n'est pas en vous-même que vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante, que tous les foudres et tous les tourments dont votre puissance s'arme. Venez et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantisant tout en vous; afin que vous seule soyez, et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez.

Que faites-vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti? à quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix? à quoi votre mort et votre sépulture? N'est-ce pas pour détruire, pour crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses? Vous n'avez plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre Eglise et vos épouses, les âmes que vous avez rachetées, vous demandent ces instruments funestes et salutaires; salutaires, parce qu'ils sont funestes; et funestes, parce qu'ils devoient être salutaires : elles ont, dis-je, besoin de ces instruments qui ne

<sup>1</sup> I. Cor. II. 6, 13, 14.

vous servent plus de rien, et dont vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, Epoux de sang, donnez à vos épouses, les âmes baptisées, qui ne font toutes ensemble qu'une seule épouse dans l'unité de votre Eglise ; donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes, afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent : car vous êtes riche en vous-même, et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. O détruisez donc, anéantissez les âmes que vous avez rachetées, anéantissez-les par le mystère de votre croix ; afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous, se réconciliant toutes choses, sera en vous, consommant très parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité, après lequel soupirent toutes les âmes exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consommera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement ! ô quelle violence ! ô que le travail de cet enfantement est horrible ! car Dieu ne délie pas ; il arrache ; il ne plie pas ; mais il rompt : il ne sépare pas tant, qu'il brise et ravage tout. Quand sera-ce, ô Jésus-Christ, que vous détruirez tout à fait ce qui nous détruit ? Ah ! que vous êtes cruel !

Mais que dis-je ici, chrétiens ? Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserois en parler ni les approfondir davantage ; et j'en ai dit seulement ce mot, pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge durant les jours de son exil et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les séraphins mêmes ne peuvent entendre, ni dignement expliquer, avec quelle rapidité Marie étoit attirée à son bien aimé, ni quelle violence enduroit son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une âme pénétrée de la croix, et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle étoit donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son

bien aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'Épouse : « Retournez, mon bien aimé, et soyez semblable à » un chevreuil et à un faon de cerf : » *Revertere; similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum* <sup>1</sup>. C'est en vain que son Fils lui dit : « Encore un peu, encore un peu ; un peu, » et vous ne me verrez plus ; un peu, et vous me verrez <sup>2</sup>. » Car que dites-vous, ô Jésus-Christ ? songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime ? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible ? Et lorsqu'on vous aime bien, les moments sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus les moments, quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : « Encore un peu. » Ce n'est pas là consoler ; c'est plutôt outrager l'amour ; c'est insulter à ses douleurs ; c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, saintes âmes, vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la sainte Vierge : son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne pousoit pas un soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formoit pas un regret, qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie ; il n'envoyoit pas un desir au ciel, qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse ; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuél, c'étoit que Marie pût vivre séparée de son bien aimé. Elle vivoit néanmoins ; parce que tel étoit le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle que nécessaire à l'Eglise. Mais, comme le divin amour régnoit en son cœur, sans aucun obstacle, il alloit de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'étoit pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une

<sup>1</sup> Cant II. 17. — <sup>2</sup> Joan. XVI. 16.

semblable impatience ; et, puisqu'elle naissoit en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle , rassasiez-nous tellement de vos saints mystères ; soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que vivants plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose, que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée.

Cette âme sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux ; et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe ; la gloire de son âme par l'amour ; la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'âme. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. « Elle » a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête ; le » soleil la pénètre toute et l'environne de ses rayons <sup>1</sup> : » tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères âmes, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirois en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprendois de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs ; car c'est lui qui nous fait dire : *Sursum corda* : « Le cœur en

<sup>1</sup> Apoc. XII. 1.

» haut, le cœur en haut. » C'est une doctrine du grand saint Thomas <sup>1</sup>, que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violents desirs de posséder Dieu. La flèche, qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée. De même l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de desirs.

Mais si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisoit l'unique objet de son cœur et de tous ses desirs? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue, en entrant dans la joie de son bien aimé? Son triomphe n'est pas une vaine pompe : la puissance qui lui est donnée [répond à la dignité de sa personne, à l'excellence de son amour et à la sublimité de son élévation. Plus elle est proche du trône de son Fils, plus elle a de crédit, pour y faire recevoir favorablement nos prières, et nous procurer les secours que nous réclamons. Que pourroit refuser un Fils à sa mère, et à une mère si tendrement aimée? que n'obtiendrait pas l'amour si puissant dont elle est embrasée? Combien ne se sent-elle pas vivement sollicitée de s'intéresser pour des enfants, qui ont tant coûté à son Fils, et que ses propres douleurs lui rendent à elle-même si chers? Mais, pour nous assurer l'effet de son intercession, elle nous dit encore comme autrefois : « Faites tout ce qu'il » vous dira <sup>2</sup>. » C'est l'unique moyen de trouver Jésus-Christ propice, et Marie disposée à prier pour nous. ]

Qu'elle se rende l'avocate, auprès de Dieu, de l'Eglise qui la réclame, et qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté. Qu'elle protège du plus haut des cieux ce royaume très chrétien, qu'un roi juste et pieux \* lui a con-

<sup>1</sup> I. part. Quest. XII, art. 6. — <sup>2</sup> Joan. II. 5.

\* Louis XIII, en exécution d'un vœu qu'il avoit fait, pour obtenir la grossesse de la Reine, donna, le 10 février 1638, un édit par lequel il mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge,



sacré ; et qu'elle veille en ses bontés sur le roi son fils, qui renouvelle tous les ans ce don solennel. Qu'elle conserve ce grand monarque et dans la paix et dans les hasards : qu'elle inspire la justice à ceux qui l'ont irrité ; et à lui, la bonté et la clémence. Qu'il fasse la paix par inclination, et la guerre par nécessité : qu'il ne soit terrible que pour protéger la justice, assurer la paix et la tranquillité publique. Qu'elle lui obtienne la grâce d'être toujours juste, toujours pacifique, père charitable de ses peuples, humble enfant de la sainte Eglise, protecteur de son autorité, zélé défenseur de ses droits. Qu'elle bénisse la piété exemplaire de la reine son épouse, et qu'elle fasse croître et multiplier leur royale postérité sous l'ombre de sa protection. Qu'elle mette bientôt le comble à la joie de toute la France, par le parfait rétablissement de cette reine auguste et pieuse, qui nous honore de son audience, et qu'elle ne prolonge sa vie que pour augmenter ses mérites. Qu'elle soit toujours aimée, toujours respectée, cette sage et pieuse princesse, pour inspirer continuellement des conseils de paix, des sentiments de bonté, des pensées de condescendance. Qu'elle vive sur la terre n'ayant de goût que pour le ciel ; qu'elle dédaigne ce qui passe, et qu'elle s'attache immuablement à ce qui demeure. Qu'au milieu de tant de grandeurs elle soit jetée devant Dieu dans une véritable humiliation : qu'elle méprise autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révéler, et qu'elle fasse sa principale occupation du soin de mériter devant Dieu une couronne immortelle. Voilà, Madame, les vœux que je fais : puisse Votre Majesté les faire avec moi dans toute l'étendue d'un cœur chrétien, et recevoir pour sa récompense la sainte bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

et ordonna que tous les ans il se feroit une procession solennelle à Notre-Dame de Paris, pour renouveler cette consécration. Telle est l'origine de la procession qui se fait annuellement dans toutes les Eglises du royaume, le jour de l'Assomption. (*Edit. de Déjoris.*)

---

## ABRÉGÉ D'UN SERMON

PRÊCHÉ LE MÊME JOUR.

Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons, nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie.

—

Fecit mihi magna qui potens est. « *Le Tout-Puissant a fait pour moi de  
n grandes choses.* » (Luc. I. 49.)

Si notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre que son Père céleste lui avoit commise sur la terre, est retourné au ciel, d'où il est sorti, pour y occuper éternellement la place qui étoit due à sa divine naissance ; l'apôtre nous a enseigné qu'il ne le fait pas seulement pour sa propre gloire, mais encore pour l'utilité de sa sainte Eglise. En effet, il nous est très avantageux qu'un ambassadeur si agréable soit auprès de Dieu, pour y traiter nos affaires ; un avocat si pressant, pour y défendre notre cause ; un si puissant médiateur, pour terminer nos différends. Ainsi, quand il s'est assis à la droite de son Père, il ne l'a pas fait seulement pour se mettre en possession de son trône ; mais encore pour procurer nos intérêts, et pour paroître pour nous devant la face de Dieu : *Ut appareat vultui Dei pro nobis* <sup>1</sup>. Ce que Jésus-Christ notre chef a accompli une fois en sa personne, il ne cesse de l'accomplir tous les jours dans les membres de son corps mystique, selon la mesure convenable et selon la proportion de la créature. Autant de fidèles serviteurs de Dieu, qui entrent avec Jésus-Christ dans son paradis de délices, autant de pieux intercesseurs, qui ne cessent de prier pour leurs frères, et pour cette partie de l'Eglise, qui voyage et qui combat sur la terre, au milieu des tentations de la fragilité humaine.

Vous devez entendre, mes Frères, par cette doctrine très

<sup>1</sup> Hebr. 13. 24,

sainte et très véritable, que si la Mère de Dieu est aujourd'hui élevée au dessus de tous les esprits célestes, une si haute exaltation ne regarde pas seulement sa gloire, mais encore notre avantage. Car si elle est aujourd'hui reçue dans les embrassements de son Fils, dans la participation de son trône, dans la plénitude de sa gloire; elle est d'autant plus puissante pour nous obtenir ses grâces, et sa charité consommée rendra son intercession plus utile et plus fructueuse à tous les enfants de Dieu, auxquels elle a enfanté leur salut et leur rédemption en Jésus-Christ notre Seigneur. Ce n'est donc pas sans raison, qu'en célébrant son triomphe nous implorons son secours : ce n'est pas sans raison, que l'Eglise catholique inspire à tous [les fidèles de se mettre sous sa protection].

Tous les actes religieux doivent se terminer à Dieu; et le propre de la religion, c'est de nous réunir à ce premier Être. Saint Augustin nous enseigne, que c'est de cette origine que cette vertu a pris son nom : *Religio dicitur eo quod nos religet omnipotenti Deo*<sup>1</sup> : « Elle nous lie, elle nous » attache, elle nous unit à Dieu; et c'est par cette union » qu'elle est définie. » L'honneur que nous rendons à la sainte Vierge appartient très certainement à la religion; puisque nous le lui rendons dans les lieux consacrés à Dieu, dans l'assemblée de sa sainte Eglise et dans la célébration des divins mystères. Il faut donc nécessairement que ce culte, que cet honneur, que cette dévotion se rapporte à Dieu, et le regarde comme sa fin.

[Quelle est donc] l'inconsidération de nos adversaires, qui nous objectent que nous rendons à la créature un culte religieux ? L'objection porte sa réponse dans ses propres termes : si ce culte est religieux, donc il se termine enfin à Dieu seul : et quel inconvénient d'honorer la créature pour l'amour de Dieu, une créature si excellente ?

Mais laissons la dispute et la controverse, et revenons chrétiens, à notre instruction. Par conséquent vous devez entendre, que toute votre dévotion, pour la sainte Mère de

<sup>1</sup> De ver. Relig. n. 111, 113, tom. 1, col. 787, 788.

Dieu, ne mérite pas le nom de dévotion, et n'a que l'apparence de religion et la montre de la piété véritable, si elle ne vous conduit à Dieu, et ne sert à vous y unir immuablement, selon les lois du christianisme et de l'Evangile. [ Dans le culte que nous rendons à Marie, nous avons] deux moyens pour [parvenir à] cette union; ses prières et l'imitation de ses vertus. Vous vous adressez à elle comme à une créature excellente, qui est très intimement unie à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ : unie premièrement, par l'union du sang; unie en second lieu, par la société des souffrances; unie enfin aujourd'hui, par la plénitude de la gloire.

Pour unir Jésus-Christ avec Marie, nous voyons concourir ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, tout ce que la grâce a de plus puissant. Il l'appelle à sa croix pour participer à ses peines : un même martyr pour le Fils et pour la mère; une même croix et les mêmes clous; une même lance pour percer leurs cœurs.

Sur ces deux fondements jugez de leur union dans la gloire : il partagera son trône avec nous, combien plus avec sa mère ? *Astitit Regina a dextris tuis* <sup>1</sup> : Jésus-Christ est assis à la droite du Père; Marie à la droite de son Fils. Etre assis est une marque d'autorité suprême. Il faut percer tous les cœurs des anges, [ pour découvrir Marie, environnée de tout l'éclat de la gloire de son Fils. ]

Qui doute donc, mes Frères, que la piété de nos vœux ne cherche Jésus-Christ dans Marie ? Malheureux, qui veulent mettre de la jalousie entre le fils et la mère. C'est cette union qui nous attire à Jésus-Christ, qui nous attire en même temps, par un même effort, à Marie; la regardant dans la gloire de son Fils, dans cette exaltation que nous célébrons.

L'imitation des vertus [ de Marie est un des moyens les plus efficaces, pour nous unir à ] Jésus-Christ : car il est tout entier dans les saints, et par conséquent dans la sainte Vierge. Saint Paul disoit aux fidèles : « Soyez mes imitateurs, comme » je le suis de Jésus-Christ, » *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* <sup>2</sup>. Imiter les saints, c'est donc imiter Jésus-

<sup>1</sup> Ps. XLIV. 10. — <sup>2</sup> I. Cor. IV. 16,

Christ. Où voyons-nous une image plus accomplie des vertus de Jésus-Christ qu'en sa sainte Mère ?

Sa pureté, le secret et la retraite, [ dans lesquels elle passe sa vie , sont autant de leçons qu'elle fournit aux vierges chrétiennes. ] « Les vierges, qui sont vraiment vierges , ont coutume d'être toujours tremblantes , et jamais elles n'ont de » sécurité : pour éviter les pièges qu'elles doivent appréhender, elles craignent, même lorsqu'il n'y a point de danger » pour elles : » *Solent virgines, quæ vere virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere.* « Elles doivent être même émues à » la vue d'un ange ; regarder comme autant de pièges tout » ce qui paroît de nouveau , tout ce qui survient d'inopiné : » *Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, totum contra se æstimant machinatum.* C'est ainsi que Marie se conduit : « elle est troublée , mais elle ne dit mot ; son » trouble est un effet de sa pudeur virginale ; son assurance » vient de sa fermeté ; son silence et ses réflexions sont une » marque de sa prudence : » *Turbata est, non est locuta : quod turbata est, verecundiæ fuit virginalis ; quod non perturbata, fortitudinis ; quod tacuit et cogitavit, prudentiæ*<sup>1</sup>.

Combien elle est éloignée de ces malicieuses ambiguïtés ; de ces pièges subtils , de ces dangereuses complaisances , de ces malicieux détours , par lesquels l'impureté consommée tâche de s'insinuer dans les âmes innocentes. Le trouble ; la pudeur, le silence , [ c'est là le partage des vierges chrétiennes , qui veulent prendre Marie pour leur modèle. ]

<sup>1</sup> S. Bern. Hom. III, sup. Missus est, n. 9, tom. I, col. 747.

# SERMON

## POUR LA FÊTE DU ROSAIRE,

ÉTABLIE EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourments et des cris : pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissements de notre mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent.

---

Dicit Jesus matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. « *Jésus dit à sa mère : femme, voilà votre fils ; après n il dit à son disciple : Voilà votre mère.* » (Joan. XIX. 26, 27.)

L'antiquité païenne a fort remarqué l'action d'un certain philosophe \*, qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfants au plus intime de ses amis : il se persuada, nous dit-on <sup>1</sup>, qu'il ne pouvoit faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnoit, en mourant, ce témoignage de sa confiance. A la vérité, chrétiens, il paroît quelque chose de beau dans cette action, si elle a été faite de bonne foi, et si l'affection a été mutuelle : mais nous savons que les sages du monde ont ordinairement bien plus travaillé pour l'ostentation que pour la vertu ; et que la plupart de leurs belles sentences ne sont dites que par parade et par une gravité affectée. Laissons donc les histoires profanes, et allons à l'Évangile de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, Messieurs, si je dis que, ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur, d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie et son cher disciple ;

\* Eudamidas de Corinthe.

<sup>1</sup> Lucian Dialog. Toxar. seu Amicit.



c'est à dire ce qu'il a de plus cher au monde : et comme il leur veut laisser , en mourant , quelque marque de sa tendresse , il donne premièrement saint Jean à sa mère ; après , il donne sa mère à son bien aimé , et il établit , par ce testament , la dévotion pour la sainte Vierge. C'est , mes Frères , pour cette raison qu'on lit cet évangile en l'Eglise , dans la sainte solennité du Rosaire \* , pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi , pour édifier votre piété , j'espère vous faire voir aujourd'hui , que , par ces divines paroles , Marie est la mère de tous les fidèles , après que je lui aurai adressé celles , par lesquelles on lui annonça qu'elle seroit mère de Jésus-Christ même : *Ave , Maria*.

C'est un trait merveilleux de miséricorde , que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort , et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature et du rétablissement de notre espérance. Nous voyons en la Genèse <sup>1</sup> , que Dieu , nous condamnant à la servitude , nous promet en même temps le Libérateur ; en prononçant la malédiction contre nous , il prédit au serpent , qui nous a trompés , que sa tête sera brisée , c'est à dire que son empire sera renversé , et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paroît , dans le feu même de la colère ; afin que nous entendions , chrétiens , que Dieu se fâche contre nous , ainsi qu'un bon père , qui ,

\* Le saint pape Pie V , en mémoire de la victoire remportée à Lépante par les chrétiens sur les Turcs , le 7 octobre 1571 ; institua une fête annuelle , sous le titre de *sainte Marie de la victoire* , et en fixa la célébration au premier dimanche d'octobre. En 1573 , Grégoire XIII changea ce titre en celui du *Rosaire*. Saint Dominique fut le premier instituteur de cette pratique de piété qu'on a appelée *Rosaire* , et qui consiste à réciter quinze dizaines d'*Ave* , avec un *Pater* au commencement de chaque dizaine , en l'honneur du mystère de l'Incarnation. Elle est connue aussi sous le nom de *Chapelet* , ou *Couronne* , qui est le tiers du Rosaire. Les papes ont approuvé cette dévotion , et y ont attaché de grandes indulgences. Voyez Godescard , *Vies des Saints* , tom. ix , au 1<sup>er</sup> octobre. ( *Edit. de Versailles.* )

<sup>1</sup> Genes. III. 15.

dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation , ne peut oublier ses miséricordes , ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paroît le plus admirable dans cette conduite de la Providence , c'est qu'Adam même , qui nous a perdus , et Ève qui est la source de notre misère , nous sont représentés , dans les Ecritures , comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam , Marie , sa divine mère , est la nouvelle Ève ; et par un secret merveilleux , notre réparation nous est figurée , même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue que saint Epiphane a considéré un passage de la Genèse <sup>1</sup> , où Ève est nommée mère des vivants : il a doctement remarqué , que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte ; et , voyant qu'elle n'avoit pas ce beau nom , lorsqu'elle étoit encore dans le paradis , il s'étonne , avec raison , que l'on commence à l'appeler mère des vivants , seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des morts. En effet , ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement , qu'il y a ici du mystère ? et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque , qu'elle est nommée ainsi en énigme , et comme figure de la sainte Vierge , qui , étant associée , avec Jésus-Christ , à la chaste génération des enfants de la nouvelle alliance , est devenue , par cette union , la vraie mère de tous les vivants , c'est à dire de tous les fidèles. Voilà une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie , que j'ai à vous prêcher aujourd'hui ; et j'en reconnois l'accomplissement à la croix de notre Sauveur , et dans l'Evangile de cette fête.

Car , que voyons-nous au Calvaire , et qu'est-ce que notre Evangile nous y représente ? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant , et Marie percée de douleurs , et le disciple bien aimé du Sauveur des âmes , qui , remis de ses premières terreurs , vient recueillir les derniers soupirs de son Maître , mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle !

<sup>1</sup> Lib. III, Hæres. LXXXVIII, tom 1, n. 18, pag. 105.

Toutefois , ce n'est pas là , chrétiens , ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement , que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau ; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur , dans le temps que nous naissons de ces plaies , et qu'il nous donne la vie par sa mort , il veut aussi que sa mère engendre , et lui donne saint Jean pour son fils : « Femme , lui » dit-il , voilà votre Fils. » Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean , en ce lieu , comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné , et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien aimé de son cœur : tellement que , dans ce débris de son Eglise presque dissipée , saint Jean , qui est le seul qui lui reste , lui représente tous ses fidèles , et toute l'universalité des enfants de Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau ; c'est toute la société de l'Eglise , que Jésus recommande à la sainte Vierge , en la personne de ce cher disciple ; et , par cette divine parole , elle devient non seulement mère de saint Jean , mais encore de tous les fidèles. Et par là , ne voyez-vous pas , selon la pensée de saint Epiphane , que la bienheureuse Marie est l'Eve de la nouvelle alliance , et la mère de tous les vivants , unie spirituellement au nouvel Adam , pour être la mère de tous les élus ?

C'est , fidèles , sur cette doctrine tout évangélique , que j'établirai aujourd'hui la dévotion à la Vierge , pour laquelle nous sommes ici assemblés : et , pour expliquer clairement et par une méthode facile , cette vérité importante , je réduis tout ce discours à deux points , que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étoient nécessaires , pour faire naître le peuple nouveau et nous rendre enfants de Dieu par la grâce. Il falloit que nous fussions adoptés ; il falloit que nous fussions rachetés : car , puisque nous sommes étrangers à Dieu , comment deviendrions-nous ses enfants , si sa bonté ne nous adoptoit ? et puisque le crime du premier homme nous avoit vendus à Satan , comment serions-nous rendus au Père éternel , si le sang de son fils ne nous rachetoit ? Et donc , pour nous faire les enfants de Dieu , il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte , et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés ? par l'amour du Père éternel. Comment

sommes-nous rachetés ? par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption , c'est l'amour du Père éternel , et la raison en est évidente : car, puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfants , il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais si nous avons besoin de l'amour du Père , pour devenir enfants d'adoption , les souffrances du Fils nous sont nécessaires , parce que nous sommes enfants de rédemption : et ainsi nous sommes nés tout ensemble , de l'amour infini de l'un et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Eve , divine Marie , quelle part avez-vous en ce grand ouvrage , et comment contribuez-vous à la chaste génération des enfants de Dieu ? chrétiens , voici le mystère ; et afin que vous l'entendiez , il faut vous prouver , par les saintes Lettres , que le Père et le Fils , l'ont associée ; le premier , à la fécondité de son amour ; le second , à celles de ses souffrances : tellement qu'elle est notre mère ; premièrement , par un amour maternel ; secondement , par ces souffrances fécondes qui déchirent son âme au Calvaire. C'est le partage de ce discours ; et sans sortir de mon Evangile , j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix , et établir , sur ce fondement , une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie.

#### PREMIER POINT.

Jésus-Christ , notre rédempteur , n'avoit rien qui le touchât davantage , que le desir miséricordieux de s'unir à notre nature et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine ; afin que nous devenions , par la grâce , une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud , lorsqu'en se faisant fils d'Adam , il nous rend en même temps les enfants de Dieu ; et par cette alliance redoublée , pendant que notre Père devient le sien , il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Evangile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* <sup>1</sup> :

<sup>1</sup> Joan. xx. 17.

« Je retourne à mon Père et au vôtre : » afin que nous comprenions , par cette parole , qu'il veut que tout lui soit commun avec nous , puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfants de son Père.

Or , Messieurs , cette même libéralité , qui fait qu'il nous donne son Père céleste , fait qu'il nous donne aussi sa divine mère : il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit , comme elle l'a engendré selon la chair ; et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre , pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée , que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie ; et vous êtes persuadés que les véritables enfants de Dieu se reconnoissent aussi les enfants de la Vierge. Si bien que je me sens obligé , afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie , de rechercher , par les saintes Lettres , de quelle sorte elle est unie au Père éternel , pour être mère de tous les fidèles. Toutefois , je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même ; mais il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture , pour connoître parfaitement cette vérité. Ecoutez les paroles de ce grand évêque , dans le livre qu'il a composé de la sainte Virginité : c'est là que , parlant admirablement de la très heureuse Marie , il nous enseigne que , « selon la chair , elle est la mère de Jésus-Christ ; et aussi , » que , selon l'esprit , elle est la mère de tous ses membres : » *Carne mater capitis nostri , spiritu mater membrorum ejus* ; « parce que , poursuit ce grand homme , elle a coopéré , par » sa charité , à faire naître dans l'Eglise les enfants de Dieu ; » *quia cooperata est charitate , ut filii Dei nascerentur in Ecclesia* <sup>1</sup>. Vous voyez la question décidée ; et saint Augustin nous dit clairement que Marie est mère de tous les fidèles , parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur ; et expliquons , par les Ecritures , cette fécondité bienheureuse , par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela , il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités ; la première , dans la nature ; la seconde , dans la charité. Il est

<sup>1</sup> De sancta Virginit. n. 6, tom. VI, col. 343.



inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours, par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais, après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir, par les saintes Lettres, que non seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin apôtre, lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : « Mes petits enfants, que j'enfante » encore, pour lesquels je ressens encore les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous : » *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*<sup>1</sup>. Ne voyez-vous pas, chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul ? Car quels sont ces petits enfants, que cet apôtre reconnoît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne ? et que signifient ces douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressements de sa charité et la sainte inquiétude qui la travaille, pour engendrer les fidèles en notre Seigneur ? et par conséquent concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Ecriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfants, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle, qui se fait des enfants par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte ; elle a des mamelles qu'elle leur présente ; elle a un lait qu'elle leur donne : et c'est ce qui fait dire à saint Augustin, que « la charité est une mère, et que la même charité est une nourrice » : *Charitas mater est*<sup>2</sup>, *charitas nutrix est*<sup>2</sup>. La charité est une mère, qui porte tous ses enfants dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion, que nous voyons si souvent dans les Ecritures ; *Charitas mater est*. Cette même charité est une nourrice, qui leur présente les chastes mamelles, d'où distille ce lait sans fraude de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne ; *Sine dolo lac*, comme parle l'apôtre saint Pierre<sup>4</sup>. Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités ; la première, dans la na-

<sup>1</sup> Gal. iv. 19. — <sup>2</sup> De Catechiz. rudib. cap. xv, n. 23, tom. vi, col. 279. — <sup>3</sup> Ad Marcell. Ep. cxxxix, n. 3, tom. ii, col. 421. — <sup>4</sup> I. Petr. ii. 2.



ture ; la seconde, dans la charité. Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement, de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père éternel, dans la chaste génération des enfants du nouveau Testament.

Et premièrement, remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu, comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde ; son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde ; et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel, qui est son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres, qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés ; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père : par conséquent, le Père céleste nous paroît doublement fécond. Il l'est, premièrement, par nature ; et par là il engendre son Fils naturel ; il l'est, secondement, par amour, et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source ; voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble qu'elle participe, en quelque manière, à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même ? est-ce votre fécondité propre, qui vous donne cette vertu ? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est*<sup>1</sup>. Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité. Au contraire, ne voyons-nous pas, fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale ? *Quomodo fiet istud*<sup>2</sup> ? « Comment cela se pourra-t-il faire ? » Puis-je bien concevoir un Fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge ? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-Haut ? Ecoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*<sup>3</sup> : « La vertu

<sup>1</sup> Luc. I. 49. — <sup>2</sup> Ibid. 34. — <sup>3</sup> Ibid. 35.

» du Très-Haut vous couvrira toute. » Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même ; et c'est pourquoi l'ange, après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environnera, il ajoute, aussitôt après ces beaux mots : *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* : comme s'il avoit dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que vous l'engendrez, non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

N'admirez-vous pas, chrétiens, cette dignité de Marie ? Toutefois encore ce n'est pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son Fils unique : celui qui lui donne son propre Fils, qu'il engendre par sa nature, lui refuserait-il les enfants qu'il adopte par sa charité ? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ ; ne doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour, pour être mère de tous ses membres ? Et c'est pour cela, chrétiens, que mon Evangile m'appelle au Calvaire : c'est là que je vois la très sainte Vierge, s'unissant, devant son cher Fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah ! qui pourroit ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité, par laquelle il nous choisit pour enfants : car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin<sup>1</sup>, nous voyons que, parmi les hommes, l'adoption n'a jamais lieu, que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfants. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour : tellement que cet amour, qui adopte, n'est établi que pour venir au secours, et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu : il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son

<sup>1</sup> De Consens. Evang. lib. II, cap. III, tom. III, part. II. col. 29.

amour, comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc, qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter ? Ce n'est pas l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant, qui fait qu'il donne des frères à ce premier né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien aimé de son cœur. O amour ! ô miséricorde ! Mais il passe encore plus loin.

Non seulement il joint à son propre Fils des enfants, qu'il adopte par miséricorde ; mais il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs : c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise ; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dit ; c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Evangile : « Dieu a tant aimé le » monde, dit-il <sup>1</sup>, qu'il a donné son Fils unique ; afin que ceux » qui croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfants d'adoption ; et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère ?

Mais après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son Fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité ? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles ? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher ? n'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine ? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez un si grand mystère. Il falloit qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel ; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien, qu'il me semble que j'entends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré ; serré par une

<sup>1</sup> Joan. III. 16,

extrême douleur; mais ouvert en même temps au salut des hommes, par la sainte dilatation de la charité. Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse, à laquelle vous abandonnez le Sauveur. Vous le condamnez, j'y souscris : vous voulez sauver les pécheurs, par la mort de notre Fils innocent; qu'il meure, afin que les hommes vivent. Voyez, mes Frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel; mais admirez, qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité. « Femme, dit Jésus, voilà votre » fils. » Son amour lui ôte un Fils bien aimé; son amour lui en rend un autre; et en la personne de ce seul disciple, elle devient, par la charité, l'Eve de la nouvelle alliance et la mère féconde de tous les fidèles : car qui ne voit ici un amour de mère? Donneroit-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimoit comme ses enfants? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour; et qu'au lieu du Fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous?

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie? Quoi, des hommes mortels pour un Dieu! des pécheurs pour un Jésus-Christ! Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte? Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes; et faisons revivre en nos âmes ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel : mais encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnoîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissants comme Jésus l'a été jusqu'à la mort; ayons des cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables; oublions toutes les injures, comme Jésus les a oubliées, jusqu'à laver dans son propre sang, même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous; dans nos âmes par la charité; dans nos corps par la continence; sur les yeux même et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne? C'est alors

que reconnoissant en nous Jésus-Christ, par la pratique exacte de son Evangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien aimé ; et touchée, jusque dans le cœur, de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous, toutes les douceurs de son affection maternelle. En est-ce assez, pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils ? Que si nous ne sommes pas encore attendris ; si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances, pour briser la dureté de nos cœurs ; en voici, je vous en prépare ; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémisséments, parmi lesquels elle nous engendre.

## SECOND POINT.

Saint Jean nous représente la très sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse <sup>1</sup>, par une excellente figure. « Il parut, dit-il, un grand signe aux cieux, une femme environnée du soleil, qui avoit la lune à ses pieds et la tête couronnée d'étoiles, et qui alloit enfanter un fils. » Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux catéchumènes <sup>2</sup>, que cette femme de l'Apocalypse, c'est la bienheureuse Marie, et on le pourroit aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée ; car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle crioit, dit saint Jean, et elle étoit tourmentée pour enfanter : » *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret* <sup>3</sup>.

Que dirons-nous ici, chrétiens ? Cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très sainte Vierge ? Avouons-nous à nos hérétiques, que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémisséments et des cris ? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu

<sup>1</sup> Apoc. xii. 1. — <sup>2</sup> Serm. iv, de Symb. ad Catech. cap. 1, tom. vi, col. 575. — <sup>3</sup> Apoc. xii. 2.

sans corruption ? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge ? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes ?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre, mes Frères, qu'il y a deux enfantements en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles ; c'est à dire elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine ; mais il falloit qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments et les cris ; c'est pourquoi je vois dans mon évangile qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume, et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère, que je vous prie de bien pénétrer, pour l'édification de vos âmes.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devoient renaître de l'amour du Père éternel, et des souffrances de son cher Fils ; afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il falloit qu'elle fût unie non seulement à l'amour fécond, par lequel le Père nous a adoptés ; mais encore aux cruels supplices, par lesquels le Fils nous engendre. Car n'étoit-il pas nécessaire que l'Eve de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam ? Et de là vient que vous la voyez affligée au pied de la croix ; afin que, de même que la première Eve a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu ; ainsi l'Eve de mon évangile s'approchât de la croix de Jésus, pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour ; et posons pour premier principe, que c'étoit la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lorsqu'il se compare, dans son Evangile, à ce merveilleux grain de froment, qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Joan. XII. 24.



En effet, tous les mystères du sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche ; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie ; de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix ; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute ; parce qu'il ne pouvoit descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plus tôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de montrer sa force : et ce germe d'immortalité, qu'il tenoit caché en lui-même, sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfants à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible, que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher Fils ; afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourroit vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils ? Elle voyoit cet unique et ce bien aimé attaché à un bois infâme, qui étendoit ses bras tout sanglants à un peuple incrédule et impitoyable ; ses yeux meurtris inhumainement, et sa face devenue hideuse. Quelle étoit l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce Fils, qui se débordoit avec violence de ses veines cruellement déchirées ? Saint Basile de Séleucie, voyant la Cananée aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : « Fils de David, ayez » pitié de moi ; car ma fille est tourmentée par le démon <sup>1</sup>, » paraphrase ainsi ses paroles ? « Ayez pitié de moi, car ma » fille souffre ; je suis tourmentée en sa personne ; à elle la » souffrance, à moi l'affliction. Le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : je ressens tous ses coups en » mon cœur, et tous les traits de la fureur de Satan passent » par elle jusque sur moi-même <sup>2</sup>. » Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle. Mais, comme le divin Jésus

<sup>1</sup> Matth. xv. 22. — <sup>2</sup> Orat. xx, in Chanan.

surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer, dans laquelle son âme est tout abîmée. Et par là vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher Fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives ; c'est dans cette désolation, par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son Fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi ; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourroit vous dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole ? Elle gémissait au pied de la croix ; et la force de la douleur l'avait presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils, ses sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure : il n'y eut goutte de sang en son cœur, qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, voilà votre » fils : » *Ecce filius tuus* <sup>1</sup>. Quoi, un autre à votre place, un autre pour vous ! quel adieu me dites-vous, ô mon Fils ! Est-ce ainsi que vous consolez votre mère ? Ainsi cette parole la tue ; et pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, chrétiens, de ces mères infortunées, à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre Fils, qui étoit son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles : ainsi l'on peut dire, que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré, par la violence d'une affliction sans mesure. Et lors-

<sup>1</sup> Joan. XIX. 26.

que nous paroissions devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité : de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfants de votre douleur.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous adresse l'Ecclésiastique : *Genitus matris tue ne obliviscaris* <sup>1</sup> : « N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices perverses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère : souviens-toi des pleurs de Marie, et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire ? Veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du nouveau Testament ; et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ?

Ah ! mes Frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements, parmi lesquels elle nous engendre ; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence : songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant. Marie est notre mère par l'affliction ; en nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie : car où a-t-elle trouvé ses enfants ? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les dé-

<sup>1</sup> Eccli. vii. 29.

lices du monde ? Non , ce n'est par là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ et avec Jésus-Christ souffrant : elle les trouve au pied de sa croix , se crucifiant avec lui , s'arrosant de son divin sang , et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie. Ah ! mes Frères , nous n'en sommes pas , nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde , son éclat , son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire , par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais , ô bienheureuse Marie , nous espérons que , par vos prières , nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc , Mère charitable , que nous aimions le Père céleste , qui nous adopte par son amour , et ce Rédempteur miséricordieux , qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus ; afin que nous soyons vos enfants ; afin que vous nous montriez un jour , dans le ciel , le fruit de vos bénites entrailles , et que nous jouissions avec lui de la gloire , que sa bonté nous a préparée. *Amen.*

---

# SERMON

PRÊCHÉ AUX CARMÉLITES LE 8 SEPTEMBRE 1660.

A LA VÊTURE DE M<sup>LE</sup> DE BOUILLON

DE CHATEAU-THIERRY \*.

Trois vices de notre naissance : leurs funestes effets. Servitude dans laquelle tombent les pécheurs, en contentant leurs passions criminelles. Dans quel péril se jettent ceux qui s'abandonnent sans réserve à toutes les choses qui leur sont permises. Lois et contraintes auxquelles se soumet la vie religieuse, pour réprimer la liberté de pécher : sagesse des précautions qu'elle prend. Combien la chasteté est délicate et l'humilité timide. Amour que les vierges chrétiennes doivent avoir pour la retraite, le silence et la vie cachée. Mépris qu'elles sont obligées de faire de la gloire.

---

Oportet vos nasci denovo. *« Il faut que vous naissiez encore une fois »*  
(Joan. III. 7.)

Ce qui doit imposer silence, et confondre éternellement ceux dont le cœur se laisse emporter à la gloire de leur extraction, c'est l'obligation de renaître ; et de quelque grandeur qu'ils se vantent, ils seront forcés d'avouer qu'il y a toujours beaucoup de bassesse dans leur première naissance ; puisqu'il n'est rien de plus nécessaire que de se renouveler par une seconde. La véritable noblesse est celle que l'on reçoit en naissant de Dieu. Aussi l'Eglise ne célèbre pas la Nativité de Marie à cause qu'elle a tiré son origine d'une longue suite de rois ; mais à cause qu'elle a apporté la grâce, en naissant en grâce, et qu'elle est née fille du Père céleste.

Mesdames, vous verrez aujourd'hui une de vos plus illustres sujettes, qui, touchée de ces sentiments, se dépouillera devant vous des honneurs que sa naissance lui donne. Ce spectacle est digne de Vos Majestés ; et après ces cérémonies magnifiques, dans lesquelles on a étalé toutes les pompes du

\* Elle étoit l'aînée des deux sœurs du comte de Bouillon, et a été appelée, dans le cloître, sœur Emilie de la Passion. (*Edit. de Déforis.* )

monde \*, il est juste, qu'elles assistent à celles où l'on apprend à les mépriser. Elles viennent ici dans cette pensée, dans laquelle je dois les entretenir, pour ne pas frustrer leur attente. Que si la loi, que m'impose cette cérémonie particulière, m'empêche de m'appliquer au sujet commun que l'Eglise traite en ce jour, qui est la Nativité de Marie, par la crainte d'envelopper des matières si vastes et si différentes, j'espère que Vos Majestés me le pardonneront facilement; et je me promets que la sainte Vierge ne m'en accordera pas moins son secours, que je lui demande humblement par les paroles de l'ange, en lui disant : *Ave, Maria.*

Enfermer dans un lieu de captivité une jeune personne innocente; soumettre à des pratiques austères et à une vie rigoureuse un corps tendre et délicat; cacher dans une nuit éternelle une lumière éclatante, que la Cour auroit vu briller dans les plus hauts rangs, et dans les places les plus élevées; ce sont trois choses extraordinaires, que l'Eglise va faire aujourd'hui, et cette illustre compagnie est assemblée en ce lieu pour ce grand spectacle.

Qui vous oblige, ma Sœur; car le ministère que j'exerce ne me permet pas de vous appeler autrement, et je dois oublier, aussi bien que vous, toutes les autres qualités qui vous sont dues : qui vous oblige donc à vous imposer un joug si pesant, et à entreprendre contre vous-même; c'est à dire contre votre liberté, en vous rendant captive dans cette clôture; contre le repos de votre vie, en embrassant tant d'austérités; contre votre propre grandeur, en vous jetant pour toujours dans cette retraite profonde, si éloignée de l'éclat du siècle et de toutes les pompes de la terre? J'entends ce que répond votre cœur; et il faut que je le dise à ces grandes reines et à toute cette audience. Vous voulez vous renouveler en notre Seigneur, dans cette bienheureuse journée de la naissance de la sainte Vierge; vous voulez renaître par la grâce, pour commencer une vie nouvelle, qui n'ait plus rien

\* La Reine régnante avoit fait son entrée dans Paris le 26 août de cette année, ce qui avoit occasionné beaucoup de fêtes et de réjouissances. (*Edit. de Déforis.*)



de commun avec la nature ; et pour cela ces grands changements sont absolument nécessaires.

Et en effet, chrétiens, nous apportons au monde, en naissant, une liberté indocile qui affecte l'indépendance ; une molle délicatesse, qui nous fait soupirer après les plaisirs ; un vain desir de paroître, qui nous épaîche au dehors et nous rend ennemis de toute retraite. Ce sont trois vices communs de notre naissance ; et plus elle est illustre, plus ils sont enracinés dans le fond des cœurs. Car qui ne sait que la dignité entretient cette fantaisie d'indépendance ; que ce tendre amour des plaisirs est flatté par une nourriture délicate ; et enfin que cet esprit de grandeur fait que le desir de paroître s'emporte ordinairement aux plus grands excès ?

Il faut renaître, ma Sœur, et réformer aujourd'hui ces inclinations dangereuses : *Oportet vos nasci denuo*. Cet amour de l'indépendance, d'où naissent tous les désordres de notre vie, porte l'âme à ne suivre que ces volontés, et dans ce mouvement elle s'égare. Cette délicatesse flatteuse la pousse à chercher le plaisir, et dans cette recherche elle se corrompt. Ce vain desir de paroître la jette tout entière au dehors, et dans cet épanchement elle se dissipe. La vie religieuse, que vous embrassez, oppose à ces trois désordres des remèdes forts et infaillibles. Il est vrai qu'elle vous contraint ; mais, en vous contraignant, elle vous règle : elle vous mortifie, je le confesse ; mais, en vous mortifiant, elle vous purifie : enfin elle vous retire et vous cache ; mais, en vous cachant, elle vous recueille et vous renferme avec Jésus-Christ. O contrainte, ô vie pénitente, ô sainte et bienheureuse obscurité ! je ne m'étonne plus si l'on vous aime, et si l'on quitte, pour l'amour de vous, toutes les espérances du monde. Mais j'espère qu'on vous aimera beaucoup davantage, quand j'aurai expliqué toutes vos beautés dans la suite de ce discours, par une doctrine solide et évangélique, avec le secours de la grâce.

#### PREMIER POINT.

J'entrerais d'abord en matière, pour abrégér ce discours ; et afin de vous faire voir, par des raisons évidentes, que pour

régler notre liberté il est nécessaire de la contraindre, je remarquerai, avant toutes choses, deux sortes de libertés déréglées : l'une ne se prescrit aucunes limites, et transgresse hardiment la loi : l'autre reconnoît bien qu'il y a des bornes ; et, quoiqu'elle ne veuille point aller au delà, elle prétend aller jusqu'au bout, et user de tout son pouvoir. C'est à dire, pour m'expliquer en termes plus clairs, que l'une se propose pour son objet toutes les choses permises ; l'autre s'étend encore plus loin, et s'emporte jusqu'à celles qui sont défendues. Ces deux espèces de liberté sont fort usitées dans le monde, et je vois paroître dans l'une et dans l'autre un secret desir d'indépendance. Il se découvre visiblement dans celui qui passe par dessus la loi et méprise ses ordonnances. En effet, il montre bien, ce superbe, qu'il ne peut souffrir aucun joug ; et c'est pourquoi le Saint-Esprit lui parle en ces termes par la bouche de Jérémie : *A seculo confregisti jugum meum ; rupisti vincula mea, et dixisti : Non serviam* <sup>1</sup> : « Tu as brisé le joug » que je t'imposois ; tu as rompu mes liens, et tu as dis en » ton cœur, d'un ton de mutin et d'opiniâtre : Non, je ne » servirai pas. » Qui ne voit que ce téméraire ne reconnoît plus aucun souverain, et qu'il prétend manifestement à l'indépendance ? Mais quoique l'autre, dont j'ai parlé, qui n'exerce sa liberté qu'en usant de tous ses droits, et en la promenant généralement, si je puis parler de la sorte, dans toutes les choses permises, n'égale pas la rébellion de celui-ci ; néanmoins il est véritable qu'il le suit de près : car s'étendant aussi loin qu'il peut, s'il ne secoue pas le joug tout ouvertement, il montre qu'il le porte avec peine ; et, s'avancant ainsi à l'extrémité, où il semble ne s'arrêter qu'à regret, il donne sujet de penser, qu'il n'y a plus que la seule crainte qui l'empêche de passer outre. Telles sont les deux espèces de liberté, que j'avois à vous proposer, et il m'est aisé de vous faire voir, que l'une et l'autre sont fort déréglées.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde ce pécheur superbe, qui méprise la loi de Dieu ; son désordre, trop manifeste, ne doit pas être convaincu par un long discours ; et

<sup>1</sup> Jer. II. 20.

je n'ai aussi qu'un mot à lui dire, que j'ai appris de saint Augustin. Il avoit aimé autrefois cette liberté des pécheurs ; mais il sentit bientôt dans la suite qu'elle l'engageoit à la servitude ; parce que, nous dit-il lui-même, « en faisant ce que » je voulois, j'arrivois où je ne voulois pas : » *Volens, quonollem perveneram* <sup>1</sup>. Que veut dire ce saint évêque ; et se peut-il faire, mes Sœurs, qu'en se laissant aller où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas ? Il n'est que trop véritable, et c'est le malheureux précipice où se perdent tous les pécheurs. Ils contentent leurs mauvais desirs et leurs passions criminelles ; ils se réjouissent, ils font ce qu'ils veulent. Voilà une image de liberté qui les trompe ; mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent ne leur permet pas de jouir longtemps de leur liberté licencieuse : car, en faisant ce qu'ils aiment, ils attirent nécessairement ce qu'ils fuient, la damnation, la peine éternelle, une dure nécessité qui les rend captifs du péché, et qui les dévoue à la vengeance divine. Voilà une véritable servitude que leur aveuglement leur cache. Cesse donc, ô sujet rebelle, de te glorifier de ta liberté, que tu ne peux pas soutenir contre le souverain que tu offenses ; mais reconnois au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue ; que tu mets un poids de fer sur ta tête, que tu ne peux plus secouer ; et que tu te jettes toi-même dans la servitude, pour avoir voulu étendre, sans mesure, la folle prétention de ta vaine et chimérique indépendance : telle est la condition malheureuse du pécheur.

Après avoir parlé au pécheur rebelle, qui ose faire ce qu'on lui défend, maintenant adressons-nous à celui qui s'imagine être en sûreté, en faisant tout ce qui est permis ; et tâchons de lui faire entendre, que, s'il n'est pas encore engagé au mal, il est bien avant dans le péril. Car, en s'abandonnant sans réserve à toutes les choses qui lui sont permises, qu'il est à craindre, mes Sœurs, qu'il ne se laisse aisément tomber à celles qui sont défendues ! Et en voici la raison en peu de paroles, que je vous prie de méditer attentivement. C'est qu'en-

<sup>1</sup> Conf. lib. viii, cap. v, tom. 1, col. 149.

core que la vertu, prise en elle-même, soit infiniment éloignée du vice, néanmoins il faut confesser, à la honte de notre nature, que les limites s'en touchent de près dans le penchant de nos affections, et que la chute en est bien aisée. C'est pourquoi il importe, pour notre salut, que notre âme ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise; de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence, et qu'elle ne passe facilement au delà des bornes, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. L'expérience nous le fait connoître : de là vient que nous lisons dans les saintes Lettres, que Job, voulant régler ses pensées, commence à traiter avec ses yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem* <sup>1</sup>. Il arrête des regards qui pourroient être innocents, pour empêcher des pensées qui apparemment seroient criminelles : si ses yeux n'y sont pas encore obligés assez clairement par la loi de Dieu, il les y engage par traité exprès : *Pepigi fœdus* : parce que en effet, chrétiens, celui qui prend sa course avec tant d'ardeur, dans cette vaste carrière des choses licites, doit craindre qu'étant sur le bord, il ne puisse plus retenir ses pas; qu'il ne soit emporté plus loin qu'il ne pense, ou par le penchant du chemin, ou par l'impétuosité de son mouvement; et qu'enfin il ne lui arrive ce qu'a dit de lui-même le grand saint Paulin : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* <sup>2</sup> : « Je m'emporte au delà de ce que je » dois, pendant que je ne prends aucun soin de me modérer » en ce que je puis. »

Illustre épouse de Jésus-Christ, la vie religieuse, que vous embrassez, suit une conduite plus sûre : elle s'impose mille lois et mille contraintes dans le sentier de la loi de Dieu : elle se fait encore de nouvelles bornes, où elle prend plaisir de se resserrer. Vous perdrez, je le confesse, ma Sœur, quelque partie de votre liberté, au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse; mais, si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse. En effet, nous sommes trop libres; trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie,

<sup>1</sup> Job, xxxi. 1. — <sup>2</sup> Ad Sever. ep. xxx, n. 3.

qui mène les âmes à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté, par laquelle nous nous dévoyons? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre? Que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas? Mais il ne faut pas l'espérer durant cette vie. Cette liberté glorieuse de ne pouvoir plus servir au péché, c'est la récompense des saints, c'est la félicité des bienheureux. Tant que nous vivrons dans ce lieu d'exil, nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher. Que faites-vous, mes très chères Sœurs, et que fait la vie religieuse? Elle voudrait pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire; mais comme elle voit qu'il est impossible, elle la bride du moins, autant qu'il se peut; elle la serre de près par une discipline sévère: de peur qu'elle ne s'égaré dans les choses qui sont défendues, elle entreprend de se les retrancher toutes, jusqu'à celles qui sont permises, et se réduit, autant qu'elle peut, à celles qui sont nécessaires. **Telle est la vie des carmélites.**

Que cette clôture est rigoureuse! que ces grilles sont inaccessibles, et qu'elles menacent étrangement tous ceux qui approchent! C'est une sage précaution de la vie régulière et religieuse, qui détournent bien loin les occasions, pour s'empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché. Elle est bien aise d'être observée; elle cherche des supérieurs qui la veillent; elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène, pour ainsi dire, toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie; et elle a raison de ne craindre pas que ces salutaires contraintes soient contraires à la liberté véritable. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve que de faire des levées, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde, et ne perde ses eaux dans la campagne; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit. Celui-là seulement s'oppose à son cours, qui bâtit une digue au milieu, pour rompre le fil de son eau. Ainsi ce n'est pas perdre sa liberté, que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égaré; c'est la dresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la

gêne pas, mais on la conduit. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son cours naturel ; c'est à dire qui l'empêchent d'aller à son Dieu : de sorte que la vie religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous aplanir cette voie, travaille par conséquent à vous rendre libre. J'ai eu raison de vous dire, que ses contraintes ne doivent pas vous être importunes, puisqu'elle ne vous contraint que pour vous régler ; et la clôture, que vous embrassez, n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée ; mais un asile fortifié, où elle se défend avec vigueur contre les dérèglements du péché. Si ses contraintes sont si fructueuses, parce qu'elles dirigent votre liberté, ses mortifications ne le sont pas moins, parce qu'elles épurent vos affections ; et c'est ma seconde partie.

## SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont trouvé nécessaire de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits : c'est qu'ils ont vu que nos passions, et ce tendre amour des plaisirs, tenoient notre âme captive par des douceurs pernicieuses, qu'ils ont voulu corriger par une amertume salutaire. Et afin que vous entendiez combien cette conduite est admirable, considérez avec moi une doctrine excellente de saint Augustin.

Il nous apprend qu'il y a en nous deux sortes de maux : il y a en nous des maux qui nous plaisent, et il y a des maux qui nous affligent. Qu'il y ait des maux qui nous affligent, ah ! nous l'éprouvons tous les jours. Les maladies, la perte des biens, les douleurs d'esprit et de corps, tant d'autres misères qui nous environnent, ne sont-ce pas des maux qui nous affligent ? Mais il y en a aussi qui nous plaisent, et ce sont les plus dangereux. Par exemple, l'ambition déréglée, la douceur cruelle de la vengeance, l'amour désordonné des plaisirs ; ce sont des maux et de très grands maux : mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. « Il y a donc des maux qui nous blessent, et ce sont » ceux-là, dit saint Augustin, qu'il faut que la patience sup-



» porte ; et il y a des maux qui nous flattent et ce sont ceux-là,  
 » dit le même saint, qu'il faut que la tempérance modère : »  
*Alia mala sunt quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* <sup>1</sup>.

Au milieu de ces maux divers, dont nous devons supporter les uns, dont nous devons réprimer les autres, et que nous devons surmonter les uns et les autres ; chrétiens, quelle misère est la nôtre ? O Dieu, permettez-moi de m'en plaindre : *Usquequo Domine, usquequo oblivisceris me in finem* <sup>2</sup> ? « Jus- » qu'à quand, ô Seigneur, nous oublierez-vous dans cet abîme » de calamités ? » jusqu'à quand détournerez-vous votre face de dessus les enfants d'Adam, pour n'avoir point pitié de leurs maladies ? *Avertis faciem tuam in finem* ? « Jusqu'à quand ? jus- » qu'à quand, Seigneur, me sentirai-je toujours accablé de » maux, qui remplissent mon cœur de douleur, et mon esprit » de fâcheuses irrésolutions ? » *Quamdiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem* <sup>3</sup> ? Mais s'il ne vous plaît pas, ô mon Dieu, de me délivrer de ces maux, qui me blessent et qui m'affligent, exemptez-moi du moins de ces autres maux ; je veux dire des maux qui m'enchantent, des maux qui m'endorment, qui me contraignent de recourir à vous, de peur de m'endormir dans la mort : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* <sup>4</sup>. N'est-ce pas assez, ô Seigneur, que nous soyons accablés de tant de misères, qui font trembler nos sens, qui donnent de l'horreur à nos esprits ? Pourquoi faut-il qu'il y ait des maux qui nous trompent par une belle apparence, des maux que nous prenions pour des biens, qui nous plaisent et que nous aimions ? Est-ce que ce n'est pas assez d'être misérables ? faut-il, pour surcroît de malheur, que nous nous plaisions en notre misère, pour perdre à jamais l'envie d'en sortir ? « Malheureux homme que » je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » *Infelix homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus* <sup>5</sup> ? Ecoute la réponse, homme misérable ; ce sera « la grâce de Dieu par

<sup>1</sup> Cant. Jul. l. v, cap. v, n. 22 ; tom. x, col. 640. — <sup>2</sup> Ps. xii. 1. —

<sup>3</sup> Ibid. 2. — <sup>4</sup> Ibid. 4. — <sup>5</sup> Rom. vii. 24.

» Jésus-Christ notre Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* <sup>1</sup>.

Mais admire l'ordre qu'il tient pour ta guérison. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux ; les uns qui piquent , les autres qui flattent : mais Dieu a disposé , par sa providence , que les uns servissent de remède aux autres ; je veux dire , que les maux qui blessent servent pour modérer ceux qui plaisent ; les douleurs , pour corriger les passions ; les afflictions de la vie , pour nous dégoûter des vaines douceurs , et étourdir le sentiment des plaisirs mortels. C'est ainsi que Dieu se conduit envers ses enfants , pour purifier leurs affections. *Impinguatus est dilectus , et recalcitravit* <sup>2</sup> : « Son bien aimé » s'est engraisé , et il a regimbé contre lui. » Dieu l'a frappé , dit l'Ecriture , et il s'est remis dans son devoir , et il l'a cherché dès le matin : *Cum occideret eos quærebant eum , et revertebantur , et diluculo veniebant ad eum* <sup>3</sup>.

Telle est la conduite de Dieu ; c'est ainsi qu'il nous guérit de nos passions ; et c'est sur cette sage conduite que la vie religieuse a réglé la sienne. Peut-elle suivre un plus grand exemple ? peut-elle se proposer un plus beau modèle ? Elle entreprend de guérir les âmes , par la méthode infailible de ce souverain médecin. Elle châtie le corps avec saint Paul <sup>4</sup> ; elle réduit en servitude le corps par les saintes austérités de la pénitence , pour le rendre parfaitement soumis à l'esprit. Que cette méthode est salutaire ! Car , ma Sœur , je vous en conjure , jetez encore un peu les yeux sur le monde , pendant que vous y êtes encore ; voyez les dérèglements de ceux qui l'aiment ; voyez les excès criminels où leurs passions les emportent. Ah ! je vois que le spectacle de tant de péchés fait horreur à votre innocence. Mais quelle est la cause de tous ces désordres ? C'est sans doute qu'ils ne songent point à donner des bornes à leurs passions : au contraire , ils les traitent délicatement ; ils attisent ce feu , et ses ardeurs s'accroissent jusqu'à l'infini ; ils nourrissent ces bêtes farouches , et ils n'en peuvent plus dompter la fureur ; ils flattent en eux-mêmes

<sup>1</sup> Rom. vii. 25. — <sup>2</sup> Deut. xxxii. 15. — <sup>3</sup> Ps. lxxviii. 34. — <sup>4</sup> I. Cor. ix. 17.

l'amour des plaisirs, et ils le rendent invincible par leurs complaisances.

Mes Sœurs, que votre conduite est bien plus réglée. Bien loin de donner des armes à cet ennemi, vous l'affaiblissez tous les jours par les veilles, par l'abstinence et par l'oraison; vous tenez le corps sous le joug, comme un esclave rebelle et opiniâtre. J'avoue que la nature souffre beaucoup dans cette vie pénitente; mais ne vous plaignez pas de cette conduite : cette peine est un remède; cette rigueur, qu'on tient à votre égard, est un régime. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite. Cette convoitise, qui vous attire; ces maux trompeurs, dont je vous parlois, qui ne vous blessent qu'en vous flattant, demandent nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens, où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils s'excusent, dit » Tertullien, des maux qu'ils vous font, par l'utilité qu'ils vous » apportent : » *Emolumento curationis, offensam sui excusant* <sup>1</sup>. Soumettez-vous, ma Sœur, puisqu'il plaît à Dieu de vous appeler à ce salutaire régime. Commencez-en aujourd'hui l'épreuve avec la bénédiction de l'Eglise; embrassez de tout votre cœur ces austérités fructueuses, qui, ôtant tout le goût aux plaisirs des sens, purifieront votre intelligence, pour sentir plus vivement les chastes voluptés de l'esprit. En combattant ainsi votre corps, vous épurerez vos affections, vous remporterez la victoire. Mais de peur que vous ne vous enfliez par ces grands succès, accoutumez-vous à l'humilité, par l'amour de la vie cachée : c'est ma dernière partie.

#### TROISIÈME POINT.

Il ne sera pas dit, chrétiens, qu'en ce jour dédié à la sainte Vierge, elle soit passée sous silence; et la cérémonie qui nous assemble en ce lieu, m'ayant fait porter ailleurs mes pensées dans le reste de ce discours, je me suis du moins réservé de

<sup>1</sup> De Pœnit. n. 10.

vous la proposer dans ce dernier point, comme le modèle de la vie cachée. Combien elle a vécu solitaire ! combien elle a été soigneuse de se retirer ! Vous le pouvez juger aisément par le peu que nous savons de sa sainte vie ; et les actions particulières de cette Vierge incomparable ne seroient pas comme elles sont, si fort inconnues , si l'amour de la retraite ne les avoit couvertes d'un voile sacré, et n'en avoit fait un mystère. Qui vous a poussé, ô divine Vierge, à vous cacher si profondément ? Qui vous a inspiré un si grand amour de cette obscurité mystérieuse, dans laquelle votre vie est enveloppée ? Je pense , pour moi , chrétiens, que ç'a été sa pudeur. Et afin que vous entendiez quelle est cette pudeur merveilleuse, dont la sainte Vierge nous donne l'exemple, je remarquerai en peu de paroles qu'il y en a de deux sortes. Si la chasteté a sa pudeur, l'humilité a aussi la sienne. Ces deux vertus chrétiennes ont cela de commun entre elles , que toutes deux craignent les regards ; elles croient toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'abandonnent à la vue des hommes : et c'est pourquoi toutes deux aiment la retraite et embrassent la vie cachée.

Pour ce qui regarde la chasteté , je ne puis mieux vous exprimer combien elle y est délicate, que par ces beaux mots de Tertullien : *Vera et tota et pura virginitas, nil magis timet quam semetipsam ; etiam feminarum oculos pati non vult* <sup>1</sup> : « La virginité, nous dit-il, quand elle est entière et parfaite, » *Vera et tota et pura*, ne craint rien tant qu'elle-même ; » telle est sa délicatesse , qu'elle appréhende même les yeux » des femmes : » *etiam feminarum oculos non vult*. C'est pourquoi elle se cache avec soin , se réservant tout entière aux regards de Dieu, qui sont les seuls qu'elle ne craint pas : voilà le portrait au naturel de la pudeur virginale. Mais celle de l'humilité n'est ni moins tendre ni moins délicate : au contraire, elle semble encore plus timide ; elle ferme la porte sur soi pour n'être point vue, selon le précepte de l'Evangile <sup>2</sup> : elle ne craint pas seulement les regards des autres ; mais encore elle appréhende les siens : elle cache à la gauche ce que fait

<sup>1</sup> De Virg. veland. n. 15. — <sup>2</sup> Matth. vi. 6.

la droite <sup>1</sup>; et elle se retire tellement en Dieu, qu'elle ne se voit pas elle-même. C'est pourquoi saint Paul nous la représente dans une posture admirable, « oubliant, dit-il, ce qui » est derrière, et s'étendant au devant de toute sa force : » *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ priora extendens meipsum* <sup>2</sup>. C'est la vraie posture de l'humilité, qui porte ses regards bien loin devant soi, par la crainte qu'elle a de se voir soi-même; et qui considère toujours ce qui reste à faire, pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait. Puisqu'elle se cache à sa propre vue, jugez de là, chrétiens, combien les regards des autres peuvent offenser sa modestie.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à la sainte Vierge. Si vous la voyez retirée, aimant le secret et la solitude, si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'abord d'un ange; c'est la pudeur de la chasteté qui lui donne cette retenue. Car les vierges, dit saint Bernard, qui sont vraiment vierges, ne sont jamais sans inquiétude, sachant qu'elles portent un trésor céleste dans un fragile vaisseau de terre; ou si les corps des vierges, purifiés et ennoblis par la chasteté, méritent un nom plus noble, mettons que ce soit un cristal, il est toujours une matière fragile; *Thesaurum in vasis fictilibus* <sup>3</sup>. C'est pourquoi elles se tiennent sur leurs gardes, pour éviter ce qui est à craindre; toujours elles craignent où toutes choses sont en sûreté : *Ut timenda caveant, etiam tuta pertimescunt* <sup>4</sup>; et, appréhendant partout des embûches, elles se font un rempart du silence, du recueillement et de la retraite. Belle et admirable leçon pour toutes les filles chrétiennes; mais leçon peu pratiquée dans nos jours, où, bien loin d'aimer la retraite, elles ont peine à trouver des places assez éminentes pour se mettre en vue. Qui pourroit raconter tous les artifices dont elles se servent, pour attirer les regards? et encore quels sont ces regards? et puis-je en parler dans cette chaire? Non, c'est assez de vous dire, que les regards qui leur plaisent ne sont pas des regards indifférents; ce sont de ces regards ardents et avides, qui boivent à longs

<sup>1</sup> Matth. vi. 3. — <sup>2</sup> Philip. iii. 13. — <sup>3</sup> II. Cor. iv. 7. — <sup>4</sup> S. Bern. sup. Missus est, Hom. iii, n. 9, tom. i, col. 747.

traits, sur leurs visages, tout le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs; ce sont ces regards qu'elles aiment.

Mais n'entrons pas plus avant dans cette matière, et contentons-nous de leur dire ce que Tertullien pense d'elles. Elles rougiront peut-être d'apprendre ce que ce grand homme ne craint pas de nous assurer; et je leur dirai, après lui, que de s'attirer de tels regards, ou même s'y exposer avec dessein, si ce n'est pas s'abandonner tout à fait, c'est du moins prostituer son visage : *Totam faciem prostituere* <sup>1</sup>. Je leur laisse à méditer cette parole, que la modestie de la chaire ne me permet pas d'exprimer dans toute sa force; aussi bien ne touche-t-elle pas celle à qui je parle. Grâce à la miséricorde divine, la vocation qu'elle embrasse la met à couvert de cette honte; elle se jette dans un monastère, où, pour exclure les regards trop hardis, on bannit éternellement les plus modestes. Courage, ma chère Sœur, fortifiez-vous dans cette pensée, et entrez avec joie dans un monastère, où vous trouverez le plus haut degré de la pudeur virginale, selon cette belle sentence, qui semble être prononcée pour les carmélites, et qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin; que « le triomphe de la modestie et la dernière perfection de l'honnêteté dans votre sexe, c'est de ne se laisser » jamais voir : » *Prima virtus et consummata victoria est non videri* <sup>2</sup>.

Si la pudeur de la chasteté doit vous faire aimer la retraite, celle de l'humilité vous y oblige beaucoup davantage : c'est ce qu'il faut encore montrer, en un mot, par l'exemple de la sainte Vierge. Lorsque toute la Judée accourt à son Fils, étonnée de ses prédications et de ses miracles, elle ne se mêle pas dans ses actions éclatantes, elle demeure enfermée dans sa maison; et depuis le temps bienheureux de la manifestation de Jésus-Christ, à peine paroît-elle une ou deux fois dans tout l'Evangile. Au reste, durant trente années qu'elle le possède toute seule, elle ne se vante pas d'un si grand bonheur; elle garde partout le silence, et nous voyons bien dans l'Histoire sainte, qu'elle écoute attentivement ce qui se disoit de son

<sup>1</sup> De Virg. vel. n. 17. — <sup>2</sup> Sulp. Sev. Dial. II, n. 12.



Fils, qu'elle l'admire en elle-même, qu'elle le médite en son cœur ; mais nous ne lisons pas qu'elle en parle , si ce n'est à sa cousine sainte Elisabeth , à laquelle elle ne pouvoit se cacher ; parce qu'il a plu au Saint-Esprit de lui révéler le mystère.

Ne voyez-vous pas , chrétiens , cette pudeur de l'humilité , qui se sent comme violée par les regards et par les louanges des hommes ? Imitiez un si grand exemple, et croyez que, pour plaire à l'Epoux céleste, vous ne pouvez jamais être trop cachés : que si vous en demandez la raison , je vous dirai , en peu de paroles, qu'il est un amant jaloux. Il est ordinaire aux jaloux de cacher soigneusement ce qu'ils aiment , afin de le réserver tout entier à leur cœur avide, que le moindre soupçon de partage offense à l'extrémité. Jésus, votre amant, est jaloux d'une jalousie extraordinaire : car il n'est pas seulement jaloux , si vous avez pour les autres quelque complaisance ; mais il est si sévère et si délicat , qu'il se pique si vous en avez pour vous-même. « Si la droite fait quelque bien, que la gauche, dit-il, » ne le sache pas <sup>1</sup>. » Il demande tout votre amour pour lui seul, et tellement pour lui seul, que vous-même , tant il est jaloux , ne devez point entrer dans ce partage. Pour satisfaire à sa jalousie, vous ne sauriez vous chercher , ma Sœur , une trop profonde retraite. Cachez-vous avec Jésus-Christ, dans la sainte obscurité de cette clôture ; et, pour être entièrement selon son cœur , arrachez du vôtre, jusqu'à la racine , tout le desir de paroître et de plaire au monde.

Un auteur profane a écrit , au rapport de saint Augustin , que les grands et les puissants de la terre, et pour user de son mot, les princes, c'est à dire les personnes de votre naissance et de votre rang, devoient être nourries par la gloire : *Principem civitatis alendum esse gloria* <sup>2</sup>. Et moi au contraire, je vous dis, ma Sœur , que le mépris de la gloire doit être votre nourriture ; que vous devez effacer de votre mémoire toutes les marques de grandeur : et afin que vous commenciez à les oublier , je ne vous parlerai plus , ni des titres illustres qui sont si bien dus à la grandeur de votre maison , ni des avantages glorieux de votre naissance. Je n'ignore pas, néanmoins , que

<sup>1</sup> Matth. vi. 3. — <sup>2</sup> De Civit. Dei, lib. v, cap. xiii ; tom. vii, col. 1

j'en pourrois parler plus librement à une personne qui les quitte et qui les foule aux pieds, et qu'on peut en discourir de la sorte, pour en inspirer le mépris. Mais cette manière détournée d'en parler en les rabaissant, ne me semble pas encore assez pure pour la prise d'habit d'une carmélite. Il est des passions délicates que l'on réveille, non seulement quand on les chatouille, mais encore quand on les pique et quand on les choque; il vaut mieux les laisser dormir éternellement, et qu'il ne s'en parle jamais, parce qu'on ne peut les rabaisser de la sorte, sans en rappeler les idées. Ainsi l'on imprime insensiblement ce que l'on vouloit effacer, et l'on réveille quelquefois la vanité qu'on pensoit détruire.

Aussi ai-je remarqué, dans les saintes Lettres, que l'Esprit de Dieu qui les a dictées, parle aux épouses de Jésus-Christ des avantages de la naissance, avec une précaution admirable. Il ne les avertit pas seulement de les mépriser, il veut qu'elles en perdent jusqu'au souvenir : « Ecoutez, ma fille, et voyez, » et oubliez votre peuple et la maison de votre père <sup>1</sup>; » nous montrant, par cette parole, que le remède le plus efficace contre ces douces pensées, qui flattent l'ambition et la vanité, dans la partie la plus délicate et la plus sensible, c'est de n'y faire plus de réflexion, et de les ensevelir, s'il se peut, dans un oubli éternel.

Pratiquez cette leçon salutaire; et si vous jetez les yeux sur ceux dont vous tenez la naissance, que ce soit pour contempler leurs vertus; que ce soit pour considérer cette conversion admirable, où tous les intérêts politiques cédèrent à la force de la vérité, et furent sacrifiés si visiblement à la gloire de la religion; que ce soit pour vous fortifier dans la piété par l'exemple de cette héroïne chrétienne, qui vous a donné plus que la naissance, et qui n'auroit rien désiré avec tant d'ardeur sur la terre, que de vous voir aujourd'hui renaître, s'il avoit plu à la Providence qu'elle eût été présente à cette action. Mais que dis-je? Elle la voit du plus haut des cieux; et si la félicité dont elle y jouit est capable de recevoir de l'accroissement, vous la comblez d'une joie nouvelle. Suivez sa dévotion

<sup>1</sup> Ps. XLIV. 11.

exemplaire; et comme Dieu l'a choisie pour remettre la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage. Vous savez, ma Sœur, ce que je veux dire; et quelque illustre que soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque. Dieu veuille que l'année prochaine la compagnie soit complète; que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois; et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même \*. Votre exemple lui peut faire voir que le Saint-Esprit agit dans l'Eglise avec une efficace extraordinaire, et du moins sera-t-il forcé d'avouer que, dans le lieu où il est, il ne se verra jamais un tel sacrifice.

Mais il est temps, ma Sœur, de vous le laisser accomplir; votre piété s'ennuie de porter si longtemps les livrées du monde et les marques de sa vanité. J'entends que vous soupirez après cet heureux habit, que l'Eglise va bénir pour vous. Vous aurez cet honneur extraordinaire, de le recevoir par les mains de cet illustre prélat, qui représente ici, par sa charge, la majesté du siège apostolique, et qui en soutient si bien la grandeur par ses vertus éminentes. J'ose dire qu'il vous devoit cet office : il falloit que Rome, où vous êtes née, s'intéressât par ce moyen à l'exemple de piété que vous donnez à Paris. Entrez donc dans cette clôture avec la sainte bénédiction de ce très digne archevêque : mais souvenez-vous éternellement, que dès le premier pas que vous y ferez, vous devez renoncer de tout votre cœur jusqu'au moindre desir de paroître, et prendre pour votre partage la sainte et mystérieuse obscurité, en laquelle il a plu à notre Seigneur que sa divine Mère fût enveloppée.

Madame \*\*, la grandeur qui vous environne, empêche sans doute Votre Majesté de goûter cette vie cachée, qui est si agréable aux yeux de Dieu, et qui nous unit si saintement au Sauveur des âmes. Votre gloire, déjà élevée si haut, a reçu encore un nouvel éclat, où nos expressions ne peuvent atteindre. Car qui

\* Le personnage pour lequel l'orateur forme ici des vœux, est le maréchal de Turenne, dont on espéroit la conversion; mais qui ne fit son abjuration qu'en 1668. (*Edit. de Versailles*).

\*\* A la Reine mère.

pourroit dire, Madame, combien il est glorieux d'avoir contribué, avec tant de force, à pacifier éternellement ces deux puissantes maisons, qui semblent ne se pouvoir quitter, tant elles se sont souvent embrassées; qui sembloient ne se pouvoir joindre, tant elles se sont souvent désunies, et que nous voyons maintenant réconciliées par cet admirable traité, qui nous promet enfin la paix immuable; parce que jamais il ne s'en est fait, où le présent ait été réglé par des décisions plus tranchantes, ni où l'avenir ait été prévu avec des précautions plus sages : tant a été pénétrant ce noble génie, que Votre Majesté nous a conservé, par une si constante et si charitable prévoyance, comme l'instrument nécessaire pour achever un si grand ouvrage.

Mais, Madame\*, que dirai-je maintenant de vous? et que trouverai-je dans cet univers qui égale Votre Majesté? Que peut-on s'imaginer de plus grand que d'être l'épouse chérie du premier monarque du monde, qui s'est arrêté pour l'amour de vous au milieu de ses victoires, et qui, vous ayant préférée à tant de conquêtes infaillibles, ne laisse pas de confesser, qu'encore ne vous a-t-il pas assez achetée?

Parmi tant de gloire, Mesdames, ce que j'appréhende pour Vos Majestés, c'est que vous n'ayez point assez de part à l'humiliation de Jésus-Christ. C'est ce qui vous doit obliger de vous retirer souvent avec Dieu, de vous dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien ne paroît rien à ses yeux, et là de vous couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands, que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire, il faut qu'ils entendent que leur condition relevée leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent être presque médiocres. Dans la vue de tant de périls, Vos Majestés, Mesdames, doivent s'humilier profondément. Tous les peuples vous admireront, tous les peuples loueront vos vertus dans toute l'étendue de leurs cœurs. Vous seules vous vous accuserez, vous seules vous vous confondrez

\* A la Reine régnaute.

devant Dieu ; et vous participerez , par ce moyen , aux opprobres de Jésus-Christ , pour participer à sa gloire que je vous souhaite éternelle. *Amen.*

---

## SERMON

### POUR UNE VÊTURE,

PRÊCHÉ AUX NOUVELLES CATHOLIQUES.

De quelle manière l'homme peut se revêtir de Jésus-Christ. Combien étonnant l'anéantissement du Verbe ; précieux avantages que nous en recueillons. D'où vient les hommes ont-ils tant de peine à modérer leurs desirs. Résistance qu'ils opposent aux leçons que Jésus-Christ leur a données, pour les réformer : son exemple infiniment propre à confondre leur liberté licencieuse. Caractère de la vraie liberté. Comment la voie étroite est-elle une voie large. Utilité des contraintes de la vie religieuse. Epreuve nécessaire, pour ne pas s'y engager témérairement. Vertus dont doit être ornée une véritable religieuse.

---

Inclumini Dominum Jesum Christum. « *Revêtez-vous de notre Seigneur  
n Jésus-Christ.* » (Rom. XIII. 14.)

Ne vous persuadez pas , ma très chère Sœur , que la cérémonie de ce jour ne soit qu'un simple changement d'habit. Une telle cérémonie ne mériterait pas d'être sanctifiée par la parole de Dieu , et l'Eglise notre sainte mère ne voudrait pas employer ses ministres à une chose de si peu d'importance. Mais comme vous quittez un habit , que le siècle tâche de rendre honorable par le luxe et par les vanités , afin d'en prendre un autre , qui tire tout son ornement de la modestie et de la pudeur : ainsi devez-vous penser qu'il faut « vous » dépouiller aujourd'hui du vieil homme et de ses convoitises. » afin de vous revêtir du nouveau , qui est notre Seigneur n. Jésus-Christ , créé selon la volonté de Dieu , » comme dit

l'apôtre aux Ephésiens : *Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est* <sup>1</sup>. C'est à quoi vous exhorte saint Paul, dans le texte que j'ai allégué; et encore que cette parole s'adresse généralement à tous les fidèles, il me semble que c'est à vous qu'il parle en particulier, et qu'il vous dit avec sa charité ordinaire : « Revêtez-vous, ma Sœur, de notre Seigneur » Jésus-Christ : » *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum*. C'est ici la bienheureuse journée, en laquelle le Fils de Dieu se fit homme, afin de nous faire des dieux. Réjouissez-vous donc en notre Seigneur, et revêtez-vous de celui qui a daigné aujourd'hui se revêtir de notre nature.

Peut-être vous me demanderez de quelle sorte cela se peut faire, et comment l'homme se peut revêtir de notre Seigneur Jésus-Christ? C'est ce que je tâcherai de vous exposer, avec l'assistance divine, par une méthode facile et familière. Mais ne pensez pas, ma très chère Sœur, que j'ose me promettre de ma propre suffisance, l'explication d'un si haut mystère. Je ne suis ni assez téméraire pour l'entreprendre, ni assez intelligent pour l'exécuter. A Dieu ne plaise que, dans cette chaire, je vous propose une autre doctrine que celle de l'Evangile. J'irai sous la conduite du grand apôtre saint Paul, qui sera notre prédicateur. Voici de quelle sorte ce saint personnage parle, dans son épître aux Philippiens : « Ayez, dit-il, » mes Frères, avec cette même affection en vous-mêmes, qui » a été en notre Seigneur Jésus-Christ : » *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* <sup>2</sup> : c'est à dire prenez les sentiments du Sauveur; soyez tous envers lui, comme il a été envers vous; que ce qu'il a fait pour votre salut soit le modèle et la règle de ce que vous devez faire pour son service : ainsi, vous serez revêtus du Sauveur, quand vous serez imitateurs de sa charité. Considérons donc quels ont été les sentiments du Fils de Dieu dans le mystère de l'incarnation; et après, imprimons les mêmes pensées en nous-mêmes, et nous serons revêtus de notre Seigneur Jésus-Christ, selon le commandement de l'apôtre. C'est le précis de cet entretien : Dieu le fasse fructifier, par sa grâce, à l'édification de nos âmes.

<sup>1</sup> Ephes. iv. 24. — <sup>2</sup> Philip. ii. 5.



## PREMIER POINT.

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toute perfection : tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites. Son immensité passe tous les lieux, son éternité domine sur tous les temps : les siècles ne sont rien devant lui ; ils sont comme le jour d'hier qui est passé et ne peut plus revenir : *Tanquam dies hesternæ quæ præterit*, chantoit le prophète David <sup>1</sup>. Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde. Il est, personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on en peut dire : « Je suis celui qui est, c'est celui qui » est qui te parle, » disoit-il autrefois à Moïse <sup>2</sup>. Je suis ; n'en demande pas davantage : c'est parce qu'il est impossible de définir ni de limiter ce qu'il est. Il n'est rien de ce que vous voyez : parce qu'il est le Dieu et le créateur de tout ce que vous voyez : il est tout ce que vous voyez ; parce qu'il enferme tout dans son essence infinie. Elle est une et indivisible ; mais il n'y a aucune multitude qui puisse jamais égaler cette unité admirable. Après de cette unité toutes les créatures disparaissent et s'évanouissent dans le néant. Ce que je viens de vous dire, fidèles, et ce qu'il est impossible que je vous explique, c'est le Dieu que nous adorons, loué et glorifié aux siècles des siècles. Voilà ce qu'est le Fils de Dieu par nature ; voyons, je vous prie, ce qu'il est devenu par miséricorde et par grâce.

Certes, je vous l'avoue, chrétiens, quand j'entends cette trompette, ou plutôt ce tonnerre de l'Evangile, ainsi que l'appellent les Pères : *In principio erat Verbum* <sup>3</sup> : « Au » commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit en Dieu, » et le Verbe étoit Dieu. C'est lui qui étoit en Dieu au commencement ; toutes choses ont été faites par lui ; en lui » étoit la vie : » quand j'entends, dis-je, ces choses, mon âme demeure étonnée d'une telle magnificence. Mais lorsque, passant plus loin dans la lecture de cet évangile, je vois que ce Verbe a été fait cher : *Et Verbum caro factum est* <sup>4</sup> ; je ne suis pas moins surpris d'un si grand anéantissement. O Dieu,

<sup>1</sup> Ps. LXXXIX. 4. — <sup>2</sup> Exod. III. 14. — <sup>3</sup> Joan. I. 1. — <sup>4</sup> Ibid. 14.

dis-je incontinent en moi-même, qui l'eût jamais pu croire, qu'un commencement si majestueux dût avoir une fin qui semble si méprisable, et que d'une telle grandeur on dût jamais tomber dans une telle bassesse? Et toutefois, ma très chère Sœur, c'est ce que le Fils de Dieu, touché d'amour pour notre nature, a fait dans la plénitude des temps. Cette immensité dont je vous parlois, s'est comme renfermée dans les entrailles d'une sainte Vierge. L'infini est devenu un enfant; l'Eternel s'est soumis à la loi des temps. Les hommes ont vu l'heure de sa mort, après avoir compté le premier jour de sa vie. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu de faire voir sa toute puissance, en élevant, à la dignité la plus haute, la chose du monde la plus vile et la plus infirme.

Considérez ceci, chrétiens, je vous ai représenté la nature divine en bégayant, je l'avoue, et que pouvois-je faire autre chose? mais enfin je vous l'ai, en quelque sorte, représentée dans sa grande et vaste étendue, sans bornes et sans limites; et dans l'incarnation elle s'est comme raccourcie, *Verbum breviatum*, parole mise en abrégé. Elle s'est comme épuisée et anéantie, ainsi que parle saint Paul <sup>1</sup>; non pas quelle ait rien perdu de ses qualités naturelles; elle n'est pas capable de changement; elle s'est communiquée à nous, sans être diminuée en elle-même. Mais enfin elle s'est unie à notre misérable nature, elle s'est chargée de notre néant, elle a pris sur soi nos infirmités. « Le Fils de Dieu égal à son Père, étant » en la forme de Dieu, a pris la forme d'esclave <sup>2</sup>. » Et cela qu'est-ce autre chose; sinon se prescrire certaines bornes, sinon s'abaisser et s'anéantir? N'est-ce pas, en quelque sorte, se dépouiller de sa majesté, pour se revêtir de notre faiblesse? C'est ce que nous enseigne l'apôtre, dans le texte que j'ai allégué de l'épître aux Philippiens. O bonté incroyable de notre Dieu! ô amour ineffable pour notre nature, qui porte le Fils du Dieu vivant à s'unir si étroitement avec nous, dont la vie n'est qu'une langueur et une défaillance continuelle!

Mais qu'est-il arrivé, chrétiens, de cette profonde humi-

<sup>1</sup> Rom. ix. 28. — <sup>2</sup> Philip. II. 6, 7.

liation? Comprenez, s'il vous plaît, ce que je veux dire. Ah! quand le Fils de Dieu est venu au monde, Dieu n'étoit presque point connu sur la terre; bien que la connoissance de Dieu soit la vie éternelle. Le Fils de Dieu prêchant les vérités de son Père, « a manifesté son nom aux hommes <sup>1</sup>; » ce sont ses propres paroles; et après son ascension triomphante, il a envoyé ses disciples, qui, parcourant tout le monde, ont ramené les peuples à la connoissance du Créateur. De tous les endroits de la terre, les fidèles se sont rassemblés pour adorer le vrai Dieu, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ; s'assemblant de la sorte, ils se sont unis à cet homme-Dieu, qui est mort pour l'amour de nous; et par ce moyen ils sont devenus, non seulement les amis, mais les membres de Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne saint Paul <sup>2</sup>.

Et comment pourrois-je vous dire, mes Frères, combien cette sainte union nous a été profitable? Quel bonheur à nous autres pauvres mortels, d'être unis si étroitement à la sainte humanité de Jésus, qui est pleine de la nature divine! car c'est par ce moyen que toute les grâces découlent sur nous. Nous unissant au Fils de Dieu selon ce qu'il s'est fait pour l'amour de nous, c'est à dire selon la chair qu'il a prise de nous, nous entrons en société de la nature divine, nous participons en quelque sorte à la divinité, parce que nous sommes en Dieu et Dieu en nous; et c'est la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec nous, par notre Seigneur Jésus-Christ. « J'habiterai en eux, dit le Seigneur, par la bouche » de son prophète, et je serai leur Dieu, et ils seront mon » peuple <sup>3</sup>. » C'est pourquoi l'apôtre nous avertit que nous sommes remplis de l'Esprit de Dieu, et que nos corps et nos âmes sont les temples du Dieu vivant <sup>4</sup>. Dieu donc habitant en nous, comme il est un feu consumant, ainsi que parle l'Ecriture divine <sup>5</sup>, il nous change et nous transforme en soi-même par une opération ineffable et toute puissante, jusqu'à ce qu'étant parvenus à la gloire, où il nous appelle, « nous » serons semblables à lui, dit le bien aimé disciple <sup>6</sup>; parce

<sup>1</sup> Joan. xvii. 6. — <sup>2</sup> Ephes. v. 30. — <sup>3</sup> Levit. xxvi. 12. — <sup>4</sup> I. Cor. iii. 16. vi. 19. — <sup>5</sup> Deut. iv. 4. — <sup>6</sup> I. Joan. iii. 2.

» que nous le verrons comme il est : » et alors arrivera ce que dit l'apôtre saint Paul <sup>1</sup>, que tout ce qu'il y a en nous de mortel et de défectueux, étant dissipé par l'Esprit de Dieu, nous serons tout resplendissants de l'éclat de sa majesté divine, et « Dieu sera tout en tous : » *Erit Deus omnia in omnibus* <sup>2</sup>. O joie et consolation des justes et des gens de bien !

Ce que je viens de vous dire, mes Frères, c'est la pure Ecriture sainte. Si Dieu est tout en tous, sa gloire s'étendra sur tous les fidèles : la divinité se répandra, en quelque sorte, sur nous ; et bien qu'elle ne soit pas accrue en soi-même, parce qu'on ne peut lui rien ajouter ; toutefois elle sera en quelque façon dilatée par la manifestation de son nom. Et c'est ce qui a fait dire au prophète, que Dieu étendra ses ailes sur nous ; et ailleurs, « qu'il marchera au milieu de nous : » *Inambulabo inter eos* <sup>3</sup> ; voulant signifier par ces termes, que Dieu se dilatera en nous et sur nous par l'opération de sa grâce, et par la communication de sa gloire <sup>4</sup>. Mais cette dilatation, permettez-moi de parler de la sorte, se fait par le Fils de Dieu incarné, ainsi que nous vous l'avons fait voir. Et, fidèles, vous le savez, s'il y a quelqu'un sur la terre qui attende aucune grâce de Dieu, autrement que par les mérites du Verbe fait chair, c'est un impie, c'est un sacrilège, qui renverse les Ecritures divines, et la sainte société que Dieu a voulu avoir avec nous, par le moyen de son Fils unique.

Par où vous voyez, chrétiens, que la nature divine, voulant se répandre sur nous, s'est premièrement, en quelque sorte, resserrée et anéantie en nous. Le Fils éternel du Dieu vivant, le Verbe et la sagesse du Père, a voulu que sa divinité tout entière fût revêtue et chargée d'un corps mortel, où il sembloit qu'elle fût rétrécie, selon l'expression de l'apôtre <sup>5</sup>, et de là il l'a répandue sur tous les fidèles. L'humiliation est cause de l'exaltation. Cette amplitude, cette dilatation, dont je viens de vous parler, je ne sais si je me fais bien entendre, elle est venue ensuite de cet anéantissement ; c'est le dessein du Fils de Dieu, lorsqu'il s'est fait chair pour l'a-

<sup>1</sup> I. Cor. xv. 53 — <sup>2</sup> Ibid. 28. — <sup>3</sup> Isai. viii. 8. — <sup>4</sup> II. Cor. vi. 16, — <sup>5</sup> Phil. ii. 7.

mour de nous. Que reste-t-il maintenant, sinon de vous exhorter avec l'apôtre saint Paul : « Revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ : » *Induimini Dominum Jesum Christum*. Et comment nous en revêtirons-nous ? « Ayez le même sentiment en vous-mêmes, qu'avoit le seigneur Jésus : » *Hec sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*<sup>1</sup> : c'est ce qui me reste à vous exposer.

## SECOND POINT.

Retenez ce que je viens de vous dire ; parce que tout ce discours, si je ne me trompe, n'a qu'une même suite de raisonnement ; et, comme toutes les parties s'entretiennent, elles demandent une attention plus exacte.

Quand on enseigne aux hommes qu'il faut modérer leurs desirs, qu'il faut se retrancher et se restreindre ; que ce leur est une dure parole ! Nous sommes nés, tous tant que nous sommes, dans une puissante inclination de faire ce qu'il nous plaît. Nous sommes jaloux de notre liberté, disons-nous ; et nous mettons cette liberté à vivre comme bon nous semble, sans gêne et sans contrainte ; c'est là tout le plaisir et toute la douceur de la vie. Parlez à un avare, dites-lui qu'il est temps de donner quelques bornes à ce desir insatiable d'amasser toujours ; il ne comprend pas ce que vous lui dites : sa passion n'est pas satisfaite ; c'est un abîme sans fin, qui ne dit jamais : C'est assez. Dites à un jeune ambitieux, qui, dans l'ardeur d'un âge bouillant, ne respire que les grands honneurs, qu'il faut mépriser les honneurs, et qu'il faut se réduire à ce que Dieu voudra ordonner de sa vie et de sa fortune : ah ! la fâcheuse sentence ! Ainsi en est-il de nos autres desirs. Nous avons tous cela de mauvais, que toutes nos convoitises sont infinies ; et cela vient du dérèglement de notre esprit, qui n'est pas capable de prendre ses mesures bien justes, ni de vouloir les choses modérément. Nous sommes véhéments dans tous nos desirs : s'il y en a quelques uns peut-être, dont nous nous départons aisément, nous avons

<sup>1</sup> Philip. II. 5,

nos passions dominantes, sur lesquelles nous ne souffrons pas qu'on nous choque : nous nous plaignons incontinent qu'on nous ôte notre repos, qu'on veut nous faire vivre dans la servitude. C'est pourquoi la vertu est si difficile et si épineuse, parce qu'elle entreprend de nous modérer.

Qu'a fait le Fils de Dieu ? Résolu de venir au monde comme le réformateur du genre humain, il nous donne lui-même l'exemple : Je viens, dit-il, pour vous ordonner de mortifier vos appétits déréglés ; je vous défends de suivre ces vagues et impétueux desirs, auxquels vous vous laissez emporter. Gardez-vous bien de marcher dans cette voie large et délicieuse, qui vous mèneroit à la mort : allez par la voie étroite, qui vous conduira au salut. Ici les hommes résistent ; impatients de contrainte, ils refusent d'obéir au Sauveur, ils veulent avoir partout leurs commodités et leurs aises. Et pourquoi, disent-ils, ô Seigneur, pourquoi nous commandez-vous de marcher dans ce sentier difficile ! pourquoi contraindre si fort nos inclinations, et nous tenir éternellement dans la gêne ?

Eh ! quelle est cette manie, chrétiens ? considérez le sauveur Jésus : voyez la Divinité, qui a daigné se couvrir d'une chair humaine. Autant que sa nature l'a pu permettre, elle a restreint son immensité : un Dieu a bien voulu se soumettre aux lois qu'il avoit faites pour ses créatures. Quel antre assez obscur, et quelle prison assez noire égale l'obscurité des entrailles maternelles ? Et cependant ce divin enfant, qui étoit homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connoissance, s'y étant enfermé volontairement, y a passé neuf mois sans impatience. Et toi, misérable mortel, tu veux jouir d'une liberté insolente ; tu ne veux souffrir aucun joug, non pas même celui de Dieu ; tu demandes témérairement qu'on lâche la bride à tes desirs. Ah ! chrétiens, ayez en vous-mêmes les sentiments du sauveur Jésus. Ayant une étendue infinie, il s'est mis à l'étroit pour l'amour de nous ; étant en la forme de Dieu, il a pris la forme d'esclave ; étant la source de tout être, il s'est anéanti pour notre salut, et nous qui ne sommes rien, nous ne pouvons supporter la moindre contrainte pour son service. Cer-



tes, si nous croyons véritablement ce que nous professons tous les jours, que le Fils de Dieu, pour nous donner la vie éternelle, a pris une chair humaine; notre impudence est extrême de ne pas renoncer à notre volonté, pour nous laisser gouverner par la sienne.

Ainsi, ma très chère Sœur, revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ. Cette sainte clôture, où vous méditez de vous retirer, est-elle plus étroite que cette prison volontaire du ventre de la sainte Vierge, où le Fils de Dieu se met aujourd'hui? Ne portez point d'envie à celles de votre sexe, qui courent deçà et delà dans le monde, éternellement occupées à rendre et à recevoir des visites. Certainement, elles semblent avoir quelque sorte de liberté; mais c'est une liberté imaginaire, qui les empêche d'être à elles-mêmes, et qui les rend esclaves de tant de diverses circonspections, que la loi de la civilité et le point d'honneur ont établies dans le monde. Que si le monde a ses contraintes, que je vous loue ma très chère Sœur, vous qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, protestez hautement de ne vouloir vous captiver que pour le sauveur Jésus, qui se faisant esclave, pour l'amour de nous, nous a affranchis de la servitude. C'est dans cette sainte contrainte que se trouve la vraie liberté: c'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. La charité de Jésus, pénétrant au fond de nos âmes, ne les resserre que pour les ouvrir.

Remarquez ceci, ma très chère Sœur: la voie étroite, c'est une voie large; et bien qu'il soit vrai que les saints ont à marcher en ce monde dans un sentier étroit, ils ne laissent pas de marcher dans un chemin spacieux. En voulez-vous la preuve par les Ecritures divines? Ecoutez le prophète David: *Latum mandatum tuum nimis*<sup>1</sup>: « Votre commandement est extrêmement large. » Que veut dire ce saint prophète? Certes, le commandement c'est la voie par laquelle nous devons avancer. D'où vient que le Sauveur a dit: « Si tu veux parvenir à la vie, observe les commande-

<sup>1</sup> Ps. CXVIII. 96.

ments <sup>1</sup>. » Les voies de Dieu et les ordonnances de Dieu, c'est la même chose dans les Ecritures : « Heureux est celui, » dit David <sup>2</sup>, qui marche dans la voie du Seigneur, » c'est à dire qui garde ses lois : or, le commandement est large ; c'est ainsi que parle David.

Et comment est-ce dont qu'il est dit, que les voies du salut sont étroites ? Ah ! chrétiens, sentons en nous-mêmes ce que le sauveur Jésus a senti. Il s'est mis à l'étroit, afin de se répandre plus abondamment : ainsi nous devons être dans une salutaire contrainte, pour donner à notre âme sa véritable étendue. Contraignons-nous en domptant nos desirs, en mortifiant notre chair ; mettons-nous à l'étroit par l'exercice de la pénitence, et notre âme sera dilatée par l'inspiration de la charité. « La charité élargit les voies, dit l'admirable saint Augustin <sup>3</sup> : c'est elle qui dilate l'âme et qui la rend capable de recevoir Dieu. » « Mon âme se dilate sur vous, ô Corinthiens ; vous n'êtes point à l'étroit dans mon cœur, » disoit l'apôtre saint Paul <sup>4</sup> ; c'est qu'il les aimoit par une charité très sincère. Et ailleurs le même saint Paul : « La charité de Jésus-Christ nous presse <sup>5</sup>. » Grand apôtre, si elle nous presse, comment est-ce qu'elle nous dilate ! Ah ! nous répondroit-il, chrétiens, plus elle nous presse, plus elle nous dilate : autant qu'elle presse nos cœurs, pour en chasser les délices du monde ; autant elle les dilate, pour recevoir les grâces célestes et la sainte dilection.

Ainsi réjouissez-vous, ma très chère Sœur : autant que la vie, à laquelle vous êtes résolue de vous préparer, est difficile et contrainte, autant est-elle libre et aisée : autant qu'elle a d'incommodités selon la chair et selon les sens, autant elle abonde en esprit de divines et bienheureuses consolations. Mais, si vous y voulez profiter, revêtez-vous auparavant de notre Seigneur Jésus-Christ ; prenez les sentiments du Sauveur : il a voulu que le mystère que nous célébrons aujourd'hui fût préparé et accompli par obéissance. Si l'ange parle à Marie, c'est de la part de Dieu qu'il lui parle : si Marie conçoit le

<sup>1</sup> Matth. xix. 17. — <sup>2</sup> Ps. cxviii. 1. — <sup>3</sup> Enarr. ii. in Ps. xxx, n. 15 ; tom. iv, col. 153. — <sup>4</sup> II. Cor. vi. 11. — <sup>5</sup> Ibid. v. 14.

Sauveur, elle le conçoit par l'obéissance : « Je suis la servante du Seigneur <sup>1</sup>. » Cette parole de soumission a attiré le Fils de Dieu, du plus haut des cieux, dans ses bénites entrailles ; car elle l'a conçu, non par l'opération de la chair, mais par l'opération de l'Esprit de Dieu ; et le Saint-Esprit ne repose que dans les âmes obéissantes. Enfin, le Verbe est descendu sur la terre ; mais il y étoit envoyé par son Père ; et le premier acte qu'il fit ce fut un acte d'obéissance. « Il est » écrit, dit-il, au commencement du livre, que je ferai votre » volonté, ô mon Père. » Ce sont les propres paroles que l'apôtre saint Paul lui fait dire, au moment qu'il entre en ce monde : *Ingressus mundum dicit :.... In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* <sup>2</sup>.

Prenez donc les sentiments du sauveur Jésus. Gardez-vous bien d'entrer dans ce nouveau genre de vie, si vous n'y êtes appelée de la part de Dieu. L'Eglise ne veut pas que vous vous y engagiez témérairement ; et c'est pour cette raison qu'elle vous donne ce temps d'épreuve. Epreuvez quel est le bon plaisir de Dieu ; étudiez-vous vous-même ; consultez les personnes spirituelles. La vie, à laquelle vous vous destinez, est la plus calme et la plus tranquille de toutes, pour celles qui sont bien appelées ; mais pour celles qui ne le sont pas, il n'y a point de pareilles tempêtes : et telle que seroit la témérité d'un homme, qui, ne sachant ce que c'est que la navigation, se mettroit sur mer sans pilote ; telle est la folie d'une créature, qui embrasse la vie religieuse, sans avoir la volonté de Dieu pour son guide.

Car je vous prie de considérer, ma très chère Sœur, que ce n'est pas par vos propres forces, que vous pouvez accomplir les devoirs de la vie religieuse. C'est donc par l'assistance divine : et avec quelle confiance imploreriez-vous l'assistance de Dieu, pour exécuter une chose, si vous l'aviez entreprise contre sa volonté ? Par conséquent songez quelle est votre vocation, et que ce soit là toute votre étude. Sachez que la perfection de la vie chrétienne n'est pas de se jeter dans un

<sup>1</sup> Luc. I. 38. — <sup>2</sup> Hebr. x. 5, 7.

cloître, mais de faire la volonté de Dieu ; c'est là notre nourriture, selon ce que dit le Sauveur : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me*<sup>1</sup>.

Cependant, recevez des mains de la sainte Eglise le voile qu'elle vous donnera, béni par l'invocation du nom de Dieu, qui sanctifie toutes choses. Mais, en même temps, recevez invisiblement de l'Esprit de Dieu un voile spirituel, qui est la simplicité et la modestie : qu'elle couvre et vos yeux et votre visage : qu'elle ne vous permette pas d'élever la vue, sinon à ces saintes montagnes, d'où vous doit venir le secours. Epouse de Jésus-Christ, si quelque chose vous plaît, excepté Jésus, vous êtes une infidèle et une adultère, et votre virginité vous tourne en prostitution. Dépouillez-vous donc généreusement de l'habit du siècle : laissez-lui sa pompe et ses vanités : ornez votre corps et votre âme des choses qui plaisent à votre époux : que la candeur de votre innocence soit colorée par l'ardeur du zèle, et par la pudeur modeste et timide. Ce n'est que par le silence, ou par des réponses d'humilité, que votre bouche doit être embellie. Insérez à vos oreilles, c'est Tertullien qui vous y exhorte<sup>2</sup> ; insérez à vos oreilles la sainte parole de Dieu : ayez votre âme élevée à Dieu ; alors votre taille sera droite et votre contenance agréable. Que toutes vos actions soient animées de la charité, et tout ce que vous ferez aura bonne grâce. C'est la seule beauté que je vous souhaite ; parce que c'est la seule qui plaît au Verbe incarné, votre Epoux.

Et vous, mes très chères Sœurs, recevez cette jeune fille, que vous avez si bien élevée. Eh Dieu ! que pourrai-je vous dire pour votre consolation ? Sans doute, votre piété a déjà prévenu tous mes soins. Ah ! que le Fils de Dieu vous aura donné de douceur en mangeant cette même chair, cette chair sainte, cette chair vivante et pleine d'esprit de vie, qu'il a prise aujourd'hui pour notre salut. Achevez votre course avec le même courage : veillez en prières et en oraisons ; et surtout, dans ces oraisons, priez pour l'ordre ecclésiastique ; afin qu'il plaise à la bonté divine de nous faire selon son cœur, à la gloire de la sainte Eglise et à la confusion de ses ennemis.

Jean. iv. 34. — <sup>2</sup> De Cult. femín. lib, II. n. 13.

Certes, je ne craindrai pas de le dire, il semble que la Providence divine vous a conduites en ce lieu, non sans quelque secret conseil : ces âmes, que Dieu a retirées des ténèbres de l'hérésie, pour les donner à l'Eglise par votre main, en sont un témoignage évident. Heureuses mille et mille fois d'être employées au salut des âmes, pour lesquelles le sauveur Jésus a répandu tout son sang. Rendez à sa bonté de continuelles actions de grâces : imprimez la crainte de Dieu dans ces âmes tendres et innocentes que l'on vous a confiées.

Et pour vous, ma très chère Sœur ; car, puisque cet entretien a commencé par vous, il faut que ce soit par vous qu'il finisse ; revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ ; souvenez-vous, toute votre vie, pour votre consolation, que vous vous êtes dédiée à l'épreuve d'une vie plus retirée et plus solitaire, le même jour que, par une bonté infinie, il s'est jeté dans une prison volontaire. N'oubliez pas aussi que cette même journée est sainte, par la mémoire de la très pure Marie. Priez-la de vous assister par ses pieuses intercessions ; imitez sa pureté angélique et son obéissance fidèle : dites avec elle, de tout votre cœur : « Voici la servante du Seigneur, » qu'il me soit fait selon sa parole. » Vivez, ma très chère Sœur, selon la parole de Dieu, et vous serez récompensée selon sa parole. Si vous faites selon la parole de Dieu, il vous sera fait selon sa parole. *Amen.*

---

# SERMON

POUR

## LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE BERNARDINE.

Trois espèces de captivité, qui existent dans le monde ; l'une par le péché, la seconde par les passions, la troisième par l'empressement des affaires. Moyens efficaces que la vie religieuse fournit dans sa discipline, ses austérités, son éloignement du monde, pour délivrer les âmes de cette triple servitude.

---

Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis. *a Vous serez vraiment libérés lorsque le Fils vous aura délivrés.* » (Joan. VIII. 36.)

Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté, j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins ; et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves, par l'affectation de l'indépendance. Car la liberté qui nous plaît, c'est sans doute celle que nous nous donnons en suivant nos volontés propres. Et au contraire, nous lisons dans notre Evangile, que jamais nous ne serons libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés ; c'est à dire qu'il faut être libres, non point en contentant nos desirs, mais en soumettant notre volonté à une conduite plus haute. C'est ce que le monde a peine à comprendre, et c'est ce que votre exemple nous montre aujourd'hui, ma très chère Sœur en Jésus-Christ ; puisque, renonçant volontairement à la liberté de ce monde, vous venez vous présenter au Sauveur, afin d'être son affranchie, et tenir de lui seul votre liberté : et vous ne refusez, pour cela, ni la dureté ni la contrainte de cette clôture, vous ressouvénant que Jésus, cet aimable libérateur de nos âmes, afin de nous retirer de la servitude dans laquelle nous gémissions, n'a pas craint de se renfermer lui-même jusque dans les entrailles de la sainte Vierge, après que l'ange l'eut saluée par ces mots, que nous lui allons encore adresser, pour implorer le Saint-Esprit par son assistance. *Ave, Maria.*



Lorsque l'Eglise persécutée voyoit ses enfants traînés en prison pour la cause de l'Evangile, et que les empereurs infidèles, désespérant de les pouvoir vaincre par la cruauté des supplices, tâchoient du moins de les fatiguer et de les abattre par l'ennui d'une longue captivité; un célèbre auteur ecclésiastique soutenoit leur constance par cette pensée. Ce grand homme, c'est Tertullien, leur représentoit tout le monde comme une grande prison, où ceux qui aiment les biens périssables sont captifs et chargés de chaînes durant tout le cours de leur vie. « Il n'y a point, dit-il, une plus obscure » prison que le monde, où tant de sortes d'erreurs éteignent » la véritable lumière; ni qui contienne plus de criminels, » puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; ni de fers » plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont » enchaînées; ni de cachots plus remplis d'ordures, par l'in- » fecton de tant de péchés et de convoitises brutales : » *Majores tenebras habet mundus, quæ hominum præcordia excæcant; graviores catenas induit mundus, quæ ipsas animas hominum constringunt; pejores immunditias expirat mundus, libidines hominum.* » Tellement, poursuivoit-il, ô très saints » martyrs, que ceux qui vous arrachent du milieu du monde, » pour vous mettre dans des cachots, en pensant vous rendre » captifs, vous délivrent d'une captivité plus insupportable; » et quelque grande que soit leur fureur, ils ne vous jettent » pas tant en prison qu'ils vous en tirent : » *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introisse intelligemus* <sup>1</sup>.

Permettez-moi, Madame, d'appliquer à l'action de cette journée cette belle méditation de Tertullien. Cette jeune demoiselle se présente à vous, pour être admise dans votre clôture, comme dans une prison volontaire : ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent; elle vient, touchée du mépris du monde; et sachant qu'elle a une chair qui, par la corruption de notre nature, est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La splendeur d'une famille

\* Ad Mart. n. 2.

opulente, dont elle est sortie, n'a pas été capable de l'attirer et de la rappeler à la jouissance des biens de la terre, bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison : ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas ; elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu ; et elle croit, aussi bien que Tertullien, que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté. Que reste-il donc maintenant, sinon que nous fassions parler le Fils de Dieu même, pour la fortifier dans cette pensée ; et que nous lui fassions entendre aujourd'hui que la profession religieuse à laquelle elle va se préparer, donne la véritable liberté d'esprit aux âmes que Jésus-Christ y appelle ?

Je n'ignore pas, chrétiens, que la proposition que je fais semble un paradoxe incroyable ; que nous appelons liberté ce que le monde appelle contrainte. Mais pour faire paroître, en peu de paroles, la vérité que j'ai avancée, distinguons, avant toutes choses, trois espèces de captivités, dont la vie religieuse affranchit les cœurs. Et, premièrement, il est assuré que le péché nous rend des esclaves ; c'est ce que nous enseigne le Sauveur des âmes, lorsqu'il dit dans son Evangile : *Qui facit peccatum, servus est peccati* <sup>1</sup> : « Celui qui fait un péché en » devient l'esclave. » Secondement, il n'est pas moins vrai que nos passions et nos convoitises nous jettent aussi dans la servitude : elles ont des liens secrets qui tiennent nos volontés asservies. Et n'est-ce pas cette servitude que déplore le divin apôtre, lorsqu'il parle de cette loi, qui est en nous-mêmes, qui nous contraint et qui nous captive, qui nous empêche d'aller au bien avec une liberté tout entière ? *Perficere autem non invenio* <sup>2</sup>. Voilà donc deux espèces de captivités : la première, par le péché ; la seconde, par la convoitise. Mais il faut remarquer, en troisième lieu, que le monde nous rend esclaves d'une autre manière, par l'empressement des affaires, et par tant de lois différentes de civilité et de bienséance, que la coutume introduit et que la complaisance autorise. C'est là ce qui nous dérobe le temps ; c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes ; c'est ce qui rend notre vie tellement cap-

<sup>1</sup> Joan. VIII, 34. — <sup>2</sup> Rom. VII, 18.

tive dans cette chaîne continuelle de visites, de divertissements, d'occupations, qui naissent perpétuellement les unes des autres : que nous n'avons pas la liberté de penser à nous, parmi tant d'heures du meilleur temps, que nous sommes contraints de donner aux autres ; et c'est, mes Sœurs, cette servitude, dont saint Paul nous avertit de nous dégager, en nous adressant ces beaux mots : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* <sup>1</sup> : « Vous êtes rachetés d'un grand prix, ne vous rendez pas esclaves des hommes ; » c'est à dire, si nous l'entendons, que nous nous délivrions du poids importun de ces occupations empressées et de tant de devoirs différents nous jettent, presque nécessairement, les lois et le commerce du monde. Parmi tant de servitudes diverses, qui oppriment de toutes parts notre liberté, ne voyez-vous pas manifestement que jamais nous ne serons libres, si le Fils ne nous affranchit, et si sa main ne rompt nos liens : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis*.

Mais s'il y a quelqu'un dans l'Eglise qui puisse aujourd'hui se glorifier d'être mis en liberté par sa grâce, c'est vous, c'est vous principalement, chastes épouses du Sauveur des âmes ; c'est vous que je considère comme vraiment libres ; parce que Dieu vous a donné des moyens certains, pour vous délivrer efficacement de cette triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché est exclu du milieu de vous, par l'ordre et la discipline religieuse ; les passions y perdent leur force, par l'exercice de la pénitence. Cet empressement éternel, où nous engageant les devoirs du monde, ne se trouve point parmi vous, parce que sa conduite y est méprisée et que ses lois n'y sont pas reçues : ainsi l'on y peut jouir pleinement de cette liberté bienheureuse, que le Fils de Dieu nous promet dans les paroles que j'ai rapportées, et c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

## PREMIER POINT.

Dès le commencement de mon entreprise, il me semble, ma chère Sœur, qu'on me fait un secret reproche, que c'est

<sup>1</sup> 1. Cor. vii. 23.

mal entendre la liberté, que de la chercher dans les cloîtres, au milieu de tant de contraintes et de cette austère régularité, qui, ordonnant si exactement de toutes les actions de votre vie, vous tient si fort dans la dépendance, qu'elle ne laisse presque plus rien à votre choix. La seule proposition en paroît étrange et la preuve fort difficile. Mais cette difficulté ne m'étonne pas, et j'oppose à cette objection ce raisonnement invincible, que je propose d'abord en peu de paroles, pour vous en donner une idée; mais que j'étendrai plus au long dans cette première partie, pour vous le rendre sensible. Je confesse qu'on se contraint dans les monastères; je sais que vous y vivrez dans la dépendance: mais à quoi tend cette dépendance, et pourquoi vous soumettez-vous à tant de contraintes? N'est-ce pas pour marcher plus assurément dans la voie de notre Seigneur, pour vous imposer à vous-même une heureuse nécessité de suivre ses lois, et pour vous ôter, s'il se peut, la liberté de mal faire, et la liberté de vous perdre? Puis donc que la liberté des enfants de Dieu consiste à se délivrer du péché; puisque toutes ces contraintes ne sont établies que pour en éloigner les occasions et en détruire le règne et la tyrannie, ne s'ensuit-il pas manifestement que la vie que vous voulez embrasser, et dont vous allez aujourd'hui commencer l'épreuve, vous donne la liberté véritable, après laquelle doivent soupirer les âmes solidement chrétiennes? Un raisonnement si solide est capable de convaincre les plus obstinés: il faut que tous les esprits cèdent à une doctrine si chrétienne. Mais encore qu'elle soit très indubitable, il n'est pas si aisé de l'imprimer dans les cœurs; on ne persuade pas, en si peu de mots, des vérités si éloignées des sens, si contraires aux inclinations de la nature: mettons-les donc dans un plus grand jour, voyons-en les principes et les conséquences; et puisque nous parlons de la liberté, apprenons avant toutes choses à la bien connoître.

Car il faut vous avertir, chrétiens, que les hommes se trompent ordinairement dans l'opinion qu'ils en conçoivent; et le Fils de Dieu ne nous diroit pas, dans le texte que j'ai choisi, qu'il veut nous rendre vraiment libres; *Vere liberi eritis*; si, en nous faisant espérer une liberté véritable, il n'avoit des-

sein de nous faire entendre qu'il y en a aussi une fausse. C'est pourquoi nous devons nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux, et à comprendre, nettement et distinctement, qu'elle doit être la liberté d'une créature raisonnable ; c'est ce que j'ai dessein de vous expliquer. Et pour cela, remarquez, mes Sœurs, trois espèces de liberté, que nous pouvons nous imaginer dans les créatures. La première, est celle des animaux ; la seconde, est la liberté des rebelles ; la troisième, est la liberté des enfants de Dieu. Les animaux semblent libres, parce qu'on ne leur a prescrit aucunes lois : les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent l'autorité des lois : les enfants de Dieu le sont en effet, en se soumettant humblement aux lois : telle est la liberté véritable ; et il nous sera fort aisé de l'établir très solidement par la destruction des deux autres.

Car, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits ou dirigent leurs mouvements ; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence, qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois ; ils vont où les entraîne un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement. Et appellerons-nous liberté cet aveuglement brute et indocile, incapable de raison et de discipline ? A Dieu ne plaise ! ô enfants des hommes, qu'une telle liberté vous plaise, et que vous souhaitiez jamais d'être libres d'une manière si basse et si ravalée.

Où sont ici ces hommes brutaux, qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudroient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs desirs déréglés ? Qu'ils se souviennent du moins qu'ils sont hommes, et qu'ils n'affectent pas une liberté qui les range avec les bêtes ; qu'ils écoutent ces belles paroles, que Tertullien semble n'avoir dites que pour confirmer mon raisonnement. « Il a bien fallu, » nous dit-il, que Dieu donnât une loi à l'homme : » et cela pour quelle raison ? étoit-ce pour le priver de sa liberté ? « Nullement, dit Tertullien <sup>1</sup>, c'étoit pour lui témoigner de

<sup>1</sup> Adv. Marc. lib. II, n. 4.

» l'estime : » *Lex adjecta homini, ne non tam liber, quam abjectus videretur*. Cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisoit l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire, et lui prescrire l'ordre de sa vie ; il l'eût traité comme les animaux, auxquels il ne permet de vivre sans lois, qu'à cause du peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres que par mépris : *Æquandus cæteris animalibus, solutis a Deo et ex fastidio liberis*, dit Tertullien <sup>1</sup>. Si donc il nous a établi des lois, ce n'est pas pour nous ôter notre liberté, mais pour nous marquer son estime ; c'est qu'il a voulu nous conduire comme des créatures intelligentes ; en un mot, il a voulu nous traiter en hommes. *Constitue, Domine, legislatorem super eos* : « O Dieu, donnez-leur un législateur ; » modérez-les par des lois : » *Ut sciant gentes quoniam homines sunt* <sup>2</sup> : « afin qu'on sache que ce sont des hommes » capables de raison et d'intelligence, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos*.

Par où vous voyez manifestement que la liberté, convenable à l'homme, n'est pas d'affecter de vivre sans lois. Il est juste que Dieu nous en donne ; mais, mes Sœurs, il n'est pas moins juste que notre volonté s'y soumette : car dénier son obéissance à l'autorité légitime, ce n'est pas liberté, mais rébellion ; ce n'est pas franchise, mais insolence. Qui abuse de sa liberté, jusqu'à manquer de respect, mérite justement de la perdre ; et il en est ainsi arrivé. « L'homme, ayant mal usé » de sa liberté, il s'est perdu lui-même, et il a perdu tout » ensemble cette liberté qui lui plaisoit tant : » *Libero arbitrio male utens homo, et se perdidit et ipsum* <sup>3</sup>. Et cela, pour quelle raison ? C'est parce qu'il a eu la hardiesse d'éprouver sa liberté contre Dieu ; il a cru qu'il seroit plus libre, s'il secouoit le joug de sa loi. Le malheureux, sans doute, mes Sœurs, a mal connu quelle étoit la nature de sa liberté. C'est une liberté, remarquez ceci ; mais ce n'est pas une indépendance : c'est une liberté ; mais elle ne l'exempte pas de la sujétion qui est

<sup>1</sup> Adv. Marc. lib. II, n. 4. — <sup>2</sup> Ps. IX. 21. — <sup>3</sup> S. August. Enchir. cap. XXX, n. 9 ; tom. VI, col. 207.



essentielle à la créature ; et c'est ce qui a abusé le premier homme. Un saint pape a dit autrefois, qu'Adam avoit été trompé par sa liberté : *Sua in æternum libertate deceptus* <sup>1</sup>. Qu'est-ce à dire trompé par sa liberté ? C'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance ; il a prétendu être libre, plus qu'il n'appartenoit à un homme né sous l'empire souverain de Dieu. Il étoit libre comme un bon fils sous l'autorité de son père ; il a prétendu être libre, jusqu'à perdre entièrement le respect, et passer les bornes de la soumission. Ma Sœur, ce n'est pas ainsi qu'il faut être libre ; c'est la liberté des rebelles. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet pas de jouir longtemps de cette liberté licencieuse : bientôt ils se verront dans les fers, réduits à une servitude éternelle, pour avoir voulu étendre trop loin leur fière et indocile liberté.

Quelle étrange franchise, mes Sœurs, qui les rend captifs du péché, et sujets à la vengeance divine ! Voyez donc combien les hommes se trompent dans l'idée qu'ils se forment de la liberté ; et adressez-vous au Sauveur, afin d'être vraiment affranchies : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis*. C'est de là que vous apprendrez que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux ordres de Dieu et obéissant à ses lois, et que vous la bâtirez solidement sur les débris de ces libertés ruineuses. Et il est aisé de l'entendre par là, si vous savez comprendre la suite des principes que j'ai posés : car, comme nous l'avons déjà dit, étant nés sous le règne souverain de Dieu, c'est une folie manifeste de prétendre être indépendants. Ainsi notre liberté doit être sujette ; et elle aura d'autant plus de perfection qu'elle se rendra plus soumise à cette puissance suprême.

Apprenez donc, ô enfants des hommes, quelle doit être votre liberté, et n'abusez pas de ce nom pour favoriser le libertinage. Le premier degré de la liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance ; mais cela n'appartient qu'à Dieu : et c'est pourquoi le second degré où les hommes doivent se ranger, c'est d'être immédiatement au dessous de Dieu, de ne dépen-

<sup>1</sup> Innocent. I, Ep. xxiv, ad Conc. Carth. Lab. t. II, col. 1285.

dre que de lui seul, de s'attacher tellement à lui, qu'il soit par ce moyen au dessus de tout. Voilà, mes Sœurs, dit Tertullien, la liberté qui convient à l'homme; une liberté raisonnable, qui sait se tenir dans son ordre, qui ne s'emporte ni ne se rabaisse, qui tient à gloire de céder à Dieu, qui s'estimeroit ravilie de se rendre esclave des créatures, qui croit ne se pouvoir conserver, qu'en se soumettant à celui qui lui a soumis toutes choses. C'est ainsi que les hommes doivent être libres : *Ut animal rationale, intellectus et scientiæ capax, ipsa quoque libertate rationali contineretur, ei subjectus qui subjecerat illi omnia* <sup>1</sup>. C'est ce que je vous prie de comprendre par cette comparaison. Nous voyons que, dans un Etat, le premier degré de l'autorité, c'est d'avoir le maniement des affaires; et le second, de s'attacher tellement à celui qui tient le gouvernail, qu'en ne dépendant que de lui nous voyions tout le reste au dessous de nous.

Ainsi, après avoir si bien établi l'idée qu'il faut avoir de la liberté, je ne crains plus, ma Sœur, qu'on vous la dispute; et je demande hardiment aux enfants du siècle, ce qu'ils pensent de leur liberté, en comparaison de la vôtre. Mais pourquoi les interroger; puisque nous avons devant nous un homme qui, ayant passé par les deux épreuves de la liberté des pécheurs, et de la liberté des enfants de Dieu, peut nous en instruire par son propre exemple. C'est vous que j'entends, ô grand Augustin : car peut-on se taire de vous, aujourd'hui que toute l'Eglise ne retentit que de vos louanges, et que tous les prédicateurs de l'Evangile, dont vous êtes le père et le maître, tâchent de vous témoigner leur reconnoissance ? Que j'ai de douleur, ô très saint évêque, ô docteur de tous les docteurs, de ne pouvoir m'acquitter d'un si juste hommage ! Mais un autre sujet me tient attaché ; et néanmoins je dirai, ma Sœur, ce qui servira pour vous éclaircir de cette liberté que je vous prêche. Augustin a été pécheur, Augustin a goûté cette liberté dont se vantent les enfants du monde : il a contenté ses desirs ; il a donné à ses sens ce qu'ils demandoient : c'est ainsi que les pécheurs veulent être libres. Augustin ai-

<sup>1</sup> Adv. Marc. lib. II, n. 4.

moit cette liberté; mais depuis, il a bien conçu que c'étoit un misérable esclavage.

Quel étoit cet esclavage, mes Sœurs? Il faut qu'il vous l'explique lui-même par une pensée délicate? mais pleine de vérité et de sens. J'étois dans la plus dure des captivités. Et comment cela? Il va vous le dire en un petit mot : « parce » que, faisant ce que je voulois, j'arrivois où je ne voulois » pas : » *Quoniam volens, quo nollem perveneram* <sup>1</sup>. Quelle étrange contradiction ! se peut-il faire, âmes chrétiennes, qu'en allant où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas? Il se peut, et n'en doutez pas ; c'est saint Augustin qui le dit, et c'est où tombent tous les pécheurs. Ils vont où ils veulent aller ; ils vont à leurs plaisirs, ils font ce qu'ils veulent. Voilà l'image de la liberté qui les trompe : mais ils arrivent où ils ne veulent pas arriver, à la peine et à la damnation qui leur est due ; et voilà la servitude véritable que leur aveuglement leur cache. Ainsi, dit le grand Augustin, étrange misère, en allant par le sentier que je choisissois, j'arrivois au lieu que je fuyois le plus ; en faisant ce que je voulois, j'attirois ce que je ne voulois pas ; la vengeance, la damnation, une dure nécessité de pécher, que je me faisois à moi-même par la tyrannie de l'habitude : *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas* <sup>2</sup>. Je croyois être libre ; et je ne voyois pas. malheureux, que je forgeois mes chaînes. Par l'usage de ma liberté prétendue, je mettois un poids de fer sur ma tête, que je ne pouvois plus secouer ; et je me garottois tous les jours de plus en plus, par les liens redoublés de ma volonté endurcie. Telle étoit la servitude du grand Augustin, lorsqu'il jouissoit, dans le siècle, de la liberté des rebelles. Mais voyez maintenant, ma Sœur, comme il goûte, dans la retraite, la sainte liberté des enfants.

Quand il eut pris la résolution, que vous avez prise, de renoncer tout à fait au siècle, d'en quitter tous les honneurs et tous les emplois, de rompre, d'un même coup, tous les liens qui l'y attachoient, pour se retirer avec Dieu ; ne croyez pas qu'il s'imaginât qu'une telle vie fût contrainte. Au contraire,

<sup>1</sup> Confess. lib. viii, cap. v, tom. i, col. 149. — <sup>2</sup> Ibid. 148.

ma chère Sœur, combien se trouva-t-il allégé? quelles chaînes crut-il voir tomber de ses mains? quel poids de dessus ses épaules? avec quel ravissement s'écria-t-il : O Seigneur, vous avez rompu mes liens? Quelle douceur inopinée se répandit tout à coup dans son âme, de ce qu'il ne goûtoit plus ces vaines douceurs qui l'avoient charmé si longtemps! *Quam suave subito mihi factum est carere suavitatibus nugarum* <sup>1</sup> ! Mais avec quel épanchement de joie vit-il naître sa liberté, qu'il n'avoit pas encore connue; liberté paisible et modeste, qui lui fit baisser humblement la tête sous le fardeau léger de Jésus-Christ et sous son joug agréable : *De quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum, quo subderem cervicem levi jugo tuo* <sup>2</sup>. C'est lui-même qui nous raconte ses joies avec un transport incroyable.

Croyez-moi, ma très chère Sœur, ou plutôt croyez le grand Augustin, croyez une personne expérimentée; vous éprouverez les mêmes douceurs et la même liberté d'esprit, dans la vie dont vous commencez aujourd'hui l'épreuve, si vous y êtes bien appelée. Vous y serez dans la dépendance; mais c'est en cela que vous serez libre, de ne dépendre que de Dieu seul, et de rompre tous les autres nœuds qui tiennent les hommes asservis au monde : vous y souffrirez de la contrainte; mais c'est pour dépendre d'autant plus de Dieu. Et ne vous avons-nous pas montré clairement, que la liberté ne consiste que dans cette glorieuse dépendance? Vous perdrez une partie de votre liberté, au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse, il est vrai, je vous le confesse; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse.

En effet, nous sommes trop libres, trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande joie qui nous mène à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté, par laquelle nous nous égarons, par laquelle nous nous rendons captifs du péché? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre? que ne puis-je m'imposer

<sup>1</sup> Confess. lib. ix, cap. i, tom. i, col. 157. — <sup>2</sup> Ibid.

moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas ? Mais cela ne se peut durant cette vie. Cette liberté glorieuse, de ne pouvoir plus servir au péché, c'est le partage des saints, c'est la félicité des bienheureux. Nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher, tant que nous vivrons en ce lieu d'exil et de tentations.

Que faites-vous ici, mes très chères Sœurs, et que fait la vie religieuse ? Elle voudroit pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire : elle voit qu'il est impossible, elle la bride du moins autant qu'il se peut ; elle la serre de près, par une discipline sévère, de peur qu'elle ne s'échappe : elle se retire, elle se sépare, elle se munit par une clôture ; c'est pour détourner les occasions, pour empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché : elle se prive des choses permises, afin de s'éloigner d'autant plus de celles qui sont défendues : elle est bien aise d'être observée ; elle cherche des supérieurs qui la veillent ; elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie ; et elle a raison de ne pas craindre que ces salutaires contraintes lui fassent perdre sa liberté. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni bâtir une digue en son cours pour rompre le fil de ses eaux, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ce n'est pas perdre sa liberté que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la gêne pas ; mais on la conduit : ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son naturel, c'est à dire d'aller à son Dieu.

Ainsi la discipline religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous rendre la voie du salut unie, travaille par conséquent à vous rendre libre ; et j'ai eu raison de vous dire, dès le commencement de ce discours, que la clôture que vous embrassez, n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée : c'est plutôt un asile fortifié, où elle se défend contre le péché, pour

s'exempter de sa servitude. Mais pour l'affermir davantage ; si elle prend garde au péché par la discipline, elle fait quelque chose de plus, elle monte encore plus haut : elle va jusqu'à la source, et elle dompte les passions par les exercices de la mortification et de la pénitence ; c'est ma seconde partie.

#### SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont jugé à propos de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits : c'est qu'ils ont considéré l'homme comme un malade, qui avoit besoin de remèdes forts, et par conséquent violents : c'est qu'ils ont vu que ses passions le tenoient captif par une douceur pernicieuse, et ils ont voulu le corriger par une amertume salutaire. Que cette conduite soit sage, il est bien aisé de le justifier. Dieu même en use de la sorte, et il n'a pas de moyen plus efficace de nous dégoûter des plaisirs, où nos passions nous attirent, que de les mêler de mille douleurs, qui nous empêchent de les trouver doux. C'est ce qu'il nous a montré par plusieurs exemples ; mais le plus illustre de tous, c'est celui de saint Augustin. Il faut qu'il vous raconte lui-même la conduite de Dieu dans sa conversion ; qu'il vous dise par quel moyen il a modéré l'ardeur de ses convoitises, et abattu leur tyrannie. Ecoutez, il vous le va dire ; nous nous sommes trop bien trouvés de l'entendre, pour lui refuser notre audience.

Voici qu'il élève à Dieu la voix de son cœur, pour lui rendre ses actions de grâces. Mais de quoi pensez-vous qu'il le remercie ? est-ce de lui avoir donné tant de bons succès, de lui avoir fait trouver des amis fidèles, et tant d'autres choses que le monde estime ? Non, ma Sœur, ne le croyez pas : autrefois ces biens le touchoient, il témoignoit de la joie dans la possession de ces biens ; il parle maintenant un autre langage. Je vous remercie, dit-il, ô Seigneur, non des biens temporels que vous m'accordiez, mais des peines et des amertumes que vous mêliez dans mes voluptés illicites. J'adore votre rigueur miséricordieuse, qui, par le mélange de cette



amertume, travailloit à m'ôter le goût de ces douceurs empoisonnées. Je reconnois, ô divin Sauveur, que vous m'étiez d'autant plus propice, que vous me troubliez dans la fausse paix que mes sens cherchoient hors de vous, et que vous ne me permettiez pas de m'y reposer : *Te propitio tanto magis, quanto minus sinebas mihi dulcescere quod non eras tu* <sup>1</sup>.

Connoissons, par ce grand exemple, combien la sévérité nous est nécessaire. Les liens, dont nos passions nous enlacent, ne peuvent être brisés sans effort ; les nœuds en sont trop serrés et trop délicats, pour pouvoir être défaits doucement : il faut rompre, il faut déchirer, il faut que l'âme sente de la violence, de peur de se plaire trop dans ses convoitises. C'est ainsi que Dieu délivre ses amis fidèles de la servitude de leurs passions. Vous le voyez en saint Augustin <sup>\*</sup>. Il étoit assoupi dans l'amour des plaisirs du monde, emporté par ses passions, et enchanté par les maux qui plaisent ; il étoit blessé jusqu'au cœur, et il ne sentoit pas sa blessure. Dieu a appuyé sa main sur sa plaie, pour lui faire connoître son mal, et lui faire tendre les bras à son médecin : *Sensum vulneris tu pungebas* <sup>2</sup>. Il l'a piqué jusqu'au vif par les afflictions, pour le détourner de ses convoitises, et exciter ses affections endormies à la recherche du bien véritable. C'est rendre l'esprit plus libre, que de brider son ennemi et le tenir en prison tout couvert de chaînes.

Subissez donc le joug du Sauveur, et aimez toutes ces contraintes, qui vont vous rendre aujourd'hui son affranchie : *Si vos Filius liberaverit, vere libere eritis*. « Je ne travaille pas » en vain, dit l'apôtre <sup>3</sup> ; mais je châtie mon corps et je le » réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres » je ne sois réprouvé moi-même. » Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un en-

<sup>1</sup> Conf. lib. vi, cap. vi ; tom. 1, col. 123. — <sup>2</sup> Ibid. — <sup>3</sup> I. Cor. ix. 26, 27.

\* « Et si vous voulez savoir la raison de cette conduite admirable, l » même saint Augustin vous l'expliquera par une excellente doctrine du li » vre v contre Julien. Il nous apprend qu'il y a en nous deux sortes de » maux, etc. » Nous avons ici retranché plusieurs pages ; parce qu'elles se retrouvent, mot à mot, dans le second point du sermon prêché à la vêtue de mademoiselle de Bouillon. ( *Édit. de Déferis.* )

nemi domestique ; voulez-vous que je le fortifie, et que je le rende invincible par ma complaisance ? Ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent ? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. Mais, outre le péché et les passions, il y a encore d'autres liens à rompre, cet engagement des affaires, ce nombre infini de soins superflus ; et c'est ce qui me reste à vous dire dans cette dernière partie.

### TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, âmes chrétiennes, nous avons disputé de la liberté contre des hommes qui nous contredisent, et que nos raisonnements ne convainquent pas sur le sujet de leur servitude ; car ils ne sentent pas celle du péché, parce qu'ils n'ont fait que ce qu'ils vouloient : ils ne s'aperçoivent pas non plus que leurs passions les contraignent, parce qu'ils ne s'opposent pas à leur cours, et qu'ils en suivent la pente : si bien qu'ils n'entendent pas cette servitude que nous leur avons reprochée. Mais, dans la contrainte dont je dois parler, j'ai un avantage, mes Sœurs, que le monde est presque d'accord avec l'Evangile, et qu'il n'y a personne qui ne confesse que cet empressement éternel où nous jettent tant d'occupations différentes, est un joug extrêmement importun et dur, qui contraint étrangement notre liberté. N'employons donc pas beaucoup de discours à prouver une vérité qui ne nous est pas contestée : nos adversaires nous donnent les mains. Le monde même, que nous combattons, se plaint tous les jours qu'on n'est pas à soi, qu'on ne fait ce que l'on veut qu'à demi, parce qu'on nous ôte notre meilleur temps. C'est pourquoi on ne trouve jamais assez de loisir ; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt ; et parmi tant d'empressements, il faut bien qu'on avoue, malgré qu'on en ait, qu'on n'est pas maître de sa liberté.

Telles plaintes sont ordinaires dans la bouche des hommes du monde ; et encore que je sache qu'elles sont très justes, je

ne laisse pas de maintenir que ceux qui les font ne le sont pas : car souffrez que je leur demande quelle raison ils ont de se plaindre ? Si ces liens leur semblent pesants, il ne tient qu'à eux de les rompre ; s'ils desirent d'être à eux-mêmes, ils n'ont qu'à le vouloir fortement, et bientôt ils s'en rendront maîtres. Mais, mes Sœurs, ils ne veulent pas. Tel se plaint qu'il travaille trop, qui, étant tiré des affaires ne pourroit souffrir son repos. Les journées maintenant lui semblent trop courtes, et alors son loisir lui seroit à charge : il croira être sans affaire, quand il n'aura plus que les siennes ; comme si c'étoit peu de chose que de se conduire soi-même.

D'où vient, mes Sœurs, cet aveuglement, si ce n'est que notre esprit inquiet ne peut goûter le repos, ni la liberté véritable ? Et afin de le mieux entendre, remarquons, s'il vous plaît, en peu de paroles, qu'il y a de la liberté dans le repos, et qu'il y en a aussi dans le mouvement. C'est une liberté d'avoir le loisir de se reposer, et c'est aussi une liberté d'avoir la faculté de se mouvoir. Il y a de la liberté dans le repos : car quelle liberté plus solide que de se retirer en soi-même, de se faire en son cœur une solitude, pour penser uniquement à la grande affaire, qui est celle de notre salut, de se séparer du tumulte où nous jette l'embarras du monde, pour faire concourir tous ses desirs à une occupation si nécessaire ? C'est, mes Sœurs, cette liberté dont jouissoit cet ancien si tranquillement, lorsqu'il disoit ces belles paroles : Je ne m'échauffe point dans un barreau, je ne risque rien dans la marchandise, je n'assiège pas la porte des grands, je ne me mêle pas dans leurs dangereuses intrigues, je me suis séquestré du monde, parce que je me suis aperçu que j'ai assez d'affaires en moi-même : *In me unicum negotium mihi est* ; si bien qu'à cette heure mon plus grand soin c'est de retrancher les soins superflus : *nihil aliud curo quam ne curem* <sup>1</sup>.

Telle est la liberté véritable ; mais elle n'est pas au goût des hommes du siècle. Cette tranquillité leur est ennuyeuse, ce repos leur semble une léthargie : ils exercent leur liberté d'une autre manière, par un mouvement éternel, errant

<sup>1</sup> Tertull. de Pall. n. 5.

dans le monde deçà et delà. Ils nomment liberté leur égarement ; comme des enfants qui s'estiment libres , lorsque , s'étant échappés de la maison paternelle , où ils jouissoient d'un si doux repos , ils courent sans savoir où ils vont. Voilà la liberté des hommes du monde : une seule affaire ne leur suffit pas pour arrêter leur âme inquiète ; ils s'engagent volontairement dans une chaîne continuée de visites , de divertissements , d'occupations différentes , qui naissent perpétuellement les unes des autres ; ils ne se laissent pas un moment à eux , parmi tant d'heures du meilleur temps , qu'ils s'obligent insensiblement à donner aux autres. Au milieu d'un tel embarras , il est vrai qu'ils se sentent quelquefois pressés , ils se plaignent de cette contrainte ; mais au fond , ils aiment cette servitude , et ils ne laissent pas de se satisfaire d'une image de liberté qui les flatte. Comme un arbre que le vent semble caresser , en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches ; bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant , et le pousse tantôt d'un côté et tantôt d'un autre , avec une grande incôstance ; vous diriez toutefois que l'arbre s'égare , par la liberté de son mouvement : ainsi , dit le grand Augustin , encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable , étant toujours contraints de céder aux divers emplois qui les pressent ; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix , en promenant , deçà et delà , leurs desirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore , ducentibus ventis , quasi quadam libertate auræ perfuentes vago quodam desiderio suo*<sup>1</sup>.

Quelle est , ma Sœur , cette liberté qui ne nous permet pas de penser à nous , et qui , nous dérobant tout notre temps , nous mène insensiblement à la mort ; avant que d'avoir appris comment il faut vivre ? Si c'est cette liberté que vous perdez , en vous jetant dans ce monastère , pouvez-vous y avoir regret ? Au contraire , ne devez-vous pas rendre grâces à Dieu d'une perte si fructueuse ? Si vous demeurez dans le siècle , il vous arrivera ce que dit l'apôtre : « Vous vous y » occuperez du soin des choses du monde , et vous vous

<sup>1</sup> In Psal. cxxxvi, n. 9 ; tom. iv, col. 1518,

» trouverez partagée et divisée : » *Sollicitus est quæ sunt mundi, et divisus est* <sup>1</sup>. Votre liberté sera divisée au milieu des soins de la terre : une partie se perdra dans les visites; une autre dans les soins de l'économie, [dans l'attention à un mari, l'application aux affaires de sa maison, l'éducation de ses enfants, l'établissement de sa famille.] Parmi tant de troubles et d'empressements, presque toute votre liberté sera engagée : si vous y donnez quelque temps à Dieu, il faudra le dérober aux affaires. Dans la religion, elle est toute à vous; il n'y a heure, il n'y a moment, que vous ne puissiez ménager et le donner saintement à Dieu.

Toutefois, n'entrez pas témérairement dans une profession si relevée. L'Eglise, qui vous y voit avancer, vous arrête dès le premier pas : elle vous ordonne de vous éprouver et d'examiner votre vocation. Je vous ai dit, et il est très vrai, que la vie que vous embrassez a sans doute de grands avantages; mais je ne puis vous dissimuler qu'elle a de grandes difficultés pour celles qui n'y sont pas appelées. Epreuvez-vous donc sérieusement; et si vous ne sentez en vous-même un extrême dégoût du monde, une sainte et divine ardeur pour la perfection chrétienne; sortez, ma Sœur, de cette clôture, et ne profanez pas ce lieu saint. Que si Dieu, comme je le pense, vous a inspiré par sa grâce le mépris des vanités de la terre, et un chaste désir d'être son Epouse, que tardez-vous de vous revêtir de l'habit que votre Epoux vous prépare? et pourquoi vois-je encore sur votre personne tous les vains ornements du monde, c'est à dire la marque de sa servitude? « Rejetez loin d'une tête libre tout ce vain attirail, qui ne peut » convenir qu'à des esclaves : » *Omnem hanc ornatus servitutum a libero capite depellite* <sup>2</sup>.

Et ne vous étonnez pas, si je dis que cet habit est la marque de sa servitude : car qu'est-ce que la servitude du siècle? C'est un attachement aux soins superflus : c'est ôter le temps à la vérité, pour le donner à la vanité. La nécessité et la pudeur ont fait autrefois les premiers habits; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements. La nécessité

<sup>1</sup> 1. Cor. vii. 33. — <sup>2</sup> Tertull. de Cult. fem. lib. ii, n. 7.

les avoit faits simples ; la pudeur les faisoit modestes : la bienséance se contentoit de les faire propres ; mais la curiosité s'y étant jointe , la profusion n'a plus eu de bornes ; et pour orner un corps mortel , presque toute la nature travaille , presque tous les métiers suent , presque tout le temps s'y consume. Combien en a-t-on employé à ce vain ajustement qui vous environne ! Combien d'heures s'y sont écoulées ! et n'est-ce pas une servitude ? *Omnem hanc ornatus servitutem a libero capite depellite.*

Que dirai-je de la coiffure ? C'est ainsi que le monde prodigue les heures , c'est ainsi qu'il se joue du temps : il le prodigue jusqu'aux cheveux ; c'est à dire la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature , qui ménage tout , jette les cheveux sur la tête avec négligence , comme un excrément superflu. Ce que la nature regarde comme superflu , la curiosité en fait une affaire : elle devient inventive et ingénieuse , pour se faire une étude d'une bagatelle , et un emploi d'un amusement. N'ai-je donc pas raison de vous dire que ces superbes ornements du siècle , c'est l'habit de la servitude ?

Venez donc , ma très chère Sœur , venez recevoir des mains de Jésus les ornements de la liberté. On changeoit autrefois d'habit à ceux que l'on vouloit affranchir ; et voici qu'on vous présente humblement au divin Auteur de la liberté , afin qu'il lui plaise de vous dépouiller aujourd'hui de toutes les marques de votre esclavage. Qu'on ne trouble point , par des pleurs , une si sainte cérémonie ; que la tendresse de vos parents ne s'imagine pas qu'elle vous perde , lorsque Jésus-Christ vous prend en sa garde. Quoi , ce changement d'habit vous doit-il surprendre ? Si le siècle jusqu'ici vous a habillée , doit-on vous envier le bonheur que Jésus-Christ vous revête à sa mode ? Quittez , quittez donc ces vains ornements , et toute cette pompe étrangère. Recevez des mains de l'Eglise le dévot habit du grand saint Bernard ; ou plutôt représentez-vous la main de Jésus invisiblement étendue. C'est lui qui vous environne de cette blancheur , pour être le symbole de votre innocence ; c'est lui qui vous couvre de ce sacré voile ; qui sera le rempart de votre pudeur , le sceau inviolable de votre retraite , la marque fidèle de votre obéissance.



Mais, en vous dépouillant des habits du siècle, dépouillez-vous aussi au dedans de toutes les vanités de la terre. Ne vous laissez pas éblouir au faux brillant que jette aux yeux la grandeur humaine : songez que les soins, les inquiétudes, et encore le dépit et le chagrin, ne laissent pas souvent de nous dévorer sous l'or et les pierreries ; et que le monde est plein de grands et illustres malheureux, que tous les hommes plaindroient, si l'ignorance et l'aveuglement ne les faisoient juger dignes d'envie. Réjouissez-vous donc saintement en votre innocente simplicité, qui donnera plus de lustre à votre famille que toutes les grandeurs de la terre. Car, s'il est glorieux à votre maison d'avoir mérité tant d'honneurs, c'est un nouveau degré d'élevation de les savoir mépriser généreusement ; et je la trouve bien mieux établie de s'étendre si avant par votre moyen, jusque dans la maison de Dieu, que de s'être unie par ces alliances à tout ce que cette grande ville a de plus illustre. Encore que l'on ait vu vos prédécesseurs remplir les places les plus importantes, ne leur enviez pas la part qu'ils ont eue au gouvernement de l'Etat ; mais tâchez de leur succéder en la grâce que Dieu leur a faite, de se bien gouverner eux-mêmes. Quel honneur ferez-vous, ma Sœur, à ceux qui vous ont donné la naissance, en purifiant tous les jours, par la perfection religieuse, ces excellentes dispositions qu'une bonne naissance vous a transmises, qu'une sage éducation et l'exemple de la probité, qui luit de toutes parts dans votre famille, ont si heureusement cultivées.

\* Qui pourroit rapporter les lois importunes que le monde s'est imposées ? Premièrement, il nous accable d'affaires qui consomment tout notre loisir ; comme si nous n'avions pas nous-mêmes une affaire assez importante, [ dans cette application que nous devons donner ] à régler les mouvements de nos âmes. Combien dérobe-t-il tous les jours aux personnes de votre sexe du temps qu'elles emploieroient à orner leur esprit par le soin inutile de parer le corps ? Combien de sortes

\* Bossuet a composé ce qui suit, jusqu'à la fin du discours, pour donner une nouvelle forme au troisième point de son sermon. (*Edit. de Déforis.*)

d'occupations a-t-il enchaînées les unes aux autres ? Quel commerce de visites , quels détours de cérémonies a-t-il inventés , pour nous tenir dans un mouvement éternel , qui ne nous laisse presque pas un moment à nous , et dont le monde ne cesse de se plaindre ? Quelle liberté peut-on concevoir dans cette cruelle nécessité de perdre le temps , qui nous est donné pour l'éternité , par tant d'occupations inutiles qui nous font insensiblement venir à la mort , avant que d'avoir appris comment il faut vivre !

Et cette autre nécessité qu'on s'impose , de se faire considérer dans le monde , n'est-ce pas encore une servitude qui nous rend esclaves de ceux auxquels nous sommes obligés de plaire , qui nous assujettit au qu'en dira-t-on et à tant de circonspections importunes , qui nous fait vivre tout pour les autres , comme si nous ne devions pas enfin mourir pour nous-mêmes ? Quelle folie , quelle illusion , de s'établir cette dure loi , de faire toujours une vie publique , puisque enfin nous devons tous faire une fin privée !

Au milieu de tant de captivités , les hommes du siècle s'estiment libres ; et parmi toutes ces lois et toutes ces contraintes du monde [ ils nous vantent leur indépendance. ] Mais vous , ma Sœur , vous êtes libre pour Jésus-Christ : son sang vous a acheté la liberté ; ne vous rendez point esclave des hommes ; mais sacrifiez votre liberté à Jésus-Christ seul : *Pretio empti estis , nolite fieri servi hominum* <sup>1</sup>. Que si le monde a ses contraintes , que je vous trouve heureuse , ma Sœur , vous qui , estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre , professez hautement que vous ne voulez vous captiver que pour l'amour de celui qui , étant le maître de toutes choses , s'est rendu esclave pour nous , afin de nous tirer de la servitude. Dépouillez donc courageusement , dépouillez , avec cet habit séculier , toute la servitude du monde ; rompez toutes ses chaînes , et oubliez toutes ses caresses : il vous offre des fleurs ; mais le moindre vent les auroit séchées : votre éducation et votre naissance vous promettoient de grands avantages ; mais la mort vous les auroit enfin enlevés. Ne

<sup>1</sup> I. Cor. VII. 23.

songez plus , ma Sœur , à ce que vous étiez dans le siècle , si ce n'est pour vous élever au dessus ; et apprenez de saint Bernard votre père , que la religieuse qui s'en souvient trop « ne dépouille pas le vieil homme , mais le déguise par le » masque du nouveau : » *Veterem hominem non exuit , sed novo palliat* <sup>1</sup>.

Que vous sert de voir votre race ornée par la noblesse des croix de Malte, et par la majesté des sceaux de France, qui ont été avec tant d'éclat dans votre maison ? Que vous sert d'être née d'un père qui a rempli si glorieusement la première place dans l'un de nos plus augustes sénats, plus encore par l'autorité de sa vertu que par celle de sa dignité ? Que vous sert tant de pourpre qui brille de toutes parts dans votre famille ? En ce dernier jugement de Dieu, où nos consciences seront découvertes, vous ne serez pas estimée par ces ornements étrangers, mais par ceux que vous serez acquis par vos bonnes œuvres : tellement que vous ne devez retenir de ce que vous avez vu dans votre maison, que les exemples de probité que l'on y admire, et dans lesquels vous avez été si bien élevée.

Et que l'on ne croie pas qu'en quittant le monde, vous ayez aussi quitté les plaisirs ; vous ne les quittez pas ; mais vous les changez. Ce n'est pas les perdre, ma Sœur, que de les porter du corps à l'esprit, et des sens dans la conscience. Que s'il y a quelque austérité dans la profession que vous embrassez, c'est que votre vie est une milice, où les exercices sont laborieux, parce qu'ils sont forts ; et où plus on se durcit au travail, plus on espère de remporter de victoires. Mesurez la grandeur de votre victoire par la dureté de votre fatigue. Votre corps est renfermé ; mais l'esprit est libre : il peut aller jusque auprès de Dieu ; et quand l'âme sera dans le ciel, le corps ne souffrira rien sur la terre. Promenez-vous en esprit, et ne cherchez point pour cela de longues allées : entrez par la magnifique étendue du chemin qui conduit à Dieu ; que tous les autres vous soient fermés : vous serez toujours assez libre, pourvu que celui-ci soit ouvert pour

<sup>1</sup> In Cant. Serm. xvi, n. 9 ; t. i. col. 1315.

vous ; et tant que vous marcherez dans les voies de Dieu , vous ne serez jamais resserrée. Ne tenez votre liberté que de Jésus-Christ ; n'ayez que celle qu'il vous présente , et vous serez véritablement affranchie ; parce que sa main puissante vous délivrera premièrement de la tyrannie du péché , par les saintes précautions de la discipline religieuse , par lesquelles vous tâchez de vous imposer cette heureuse nécessité de ne pécher plus ; puis de celle des passions et des convoitises , par la mortification et la pénitence , par laquelle vous dompterez les maux qui vous flattent , et vous sanctifierez les maux qui vous blessent ; et , enfin , de toutes ces lois importunes que le monde s'est imposées par ses bienséances imaginaires , qui ne nous permettent pas de vivre à nous-mêmes , ni de profiter du temps pour l'éternité. Telle sera votre liberté dans le siècle , jusqu'à temps que le Fils de Dieu , surmontant en vous la corruption et la mort , vous rendra parfaitement libre dans la bienheureuse immortalité.

---

# SERMON

PRÊCHÉ

## A LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE BERNARDINE.

Comment l'homme, par son péché, est-il devenu l'esclave de toutes les créatures. Trois lois qui captivent dans le monde ses amateurs. Avec quelle justice l'homme est abandonné à l'illusion des biens apparentes. Combien fausse et chimérique la liberté dont se vantent les pécheurs. En quoi consiste la liberté véritable. Toute la conduite et tous les exercices de la vie religieuse, destinés à la procurer ou à la maintenir.

---

Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis. *« Vous serez vraiment libres, n quand le Fils vous aura délivrés. »* (Joan. VIII. 36.)

Cette jeune fille se présente à vous, Mesdames, pour être admise dans votre cloître, comme dans une prison volontaire \*. Ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent : elle vient touchée du mépris du monde ; et, sachant qu'elle a une chair, qui par la corruption de notre nature est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La tendresse d'une bonne mère n'a pas été capable de la rappeler aux douceurs de ses embrassements : elle a surmonté les obstacles que la nature tâchoit d'opposer à sa généreuse résolution ; et l'alliance spirituelle, qu'elle a contractée avec vous par le Saint-Esprit, a été plus forte que celle du sang. Elle préfère la blancheur de saint Bernard à l'éclat de la pourpre, dans laquelle nous pouvons dire qu'elle a pris naissance ; et la pauvreté de Jésus-Christ lui plaît davantage que les richesses dont le siècle l'auroit vue parée. Bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une

\* Ce discours a pour objet les mêmes vérités que le précédent ; mais comme il les traite fort différemment, et contient beaucoup de choses nouvelles, nous nous sommes bornés à en retrancher le commencement, qui étoit absolument semblable au début du premier sermon. (*Edit. de Déforis.* )

prison ; ni vos grilles , ni votre clôture ne l'étonnent pas : elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu ; et elle croit , aussi bien que Tertullien <sup>1</sup>, que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté.

Et certes, ma très chère Sœur, il est véritable que, depuis la rébellion de notre nature, tout le monde est rempli de chaînes pour nous. Tant que l'homme garda l'innocence que son Créateur lui avoit donnée, il étoit le maître absolu de tout ce qui se voit dans le monde : maintenant il en est l'esclave ; son péché l'a rendu captif de ceux dont il étoit né souverain. Dieu lui dit dans l'innocence des commencements : *Commande à toutes les créatures : Subjicite terram ; domina-  
mini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis ani-  
mantibus* <sup>2</sup> : « Assujettis-toi la terre, et domine sur les pois-  
sons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les  
animaux. » Au contraire, depuis sa rébellion, garde-toi, de toutes les créatures. Il n'y en a point dans le monde qui ne croie qu'elle le doit avoir pour sujet, depuis qu'il ne l'est plus de son Dieu ; c'est pourquoi les unes vomissent, pour ainsi dire, contre lui tout ce qu'elles ont de malignité ; et si les autres montrent leurs appas, ou étalent leurs ornements, c'est dans le dessein de lui plaire trop, et de lui ravir, par cet artifice, tout ce qui lui reste de liberté. Les créatures, dit le Sage <sup>3</sup>, sont autant de pièges tendus de toutes parts à l'esprit de l'homme. L'or et l'argent lui sont des liens, desquels son cœur ne peut se déprendre ; les beautés mortelles l'entraînent captif, le torrent des plaisirs l'emporte ; cette pompe des honneurs mondains, toute vaine qu'elle est, éblouit ses yeux, le charme de l'espérance lui ôte la vue ; en un mot, tout le monde semble n'avoir d'agrément que pour l'engager dans sa servitude, par une affection déréglée.

Et après cela ne dirons-nous pas que ce monde n'est qu'une prison, qui a autant de captifs qu'il a d'amateurs ? De sorte que vous tirer du monde, c'est vous tirer des fers et de l'esclavage ; et la clôture où vous vous jetez n'est pas, comme les hommes se le persuadent, une prison où votre liberté soit

<sup>1</sup> Ad Mart. n. 2. — <sup>2</sup> Genes. I. 28. — <sup>3</sup> Sap. XIV. 11.



contrainte ; mais un asile fortifié, où votre liberté se défend contre ceux qui s'efforcent de l'opprimer : c'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. Mais, afin que nous voyions éclater la vraie jouissance de la liberté dans les maisons des vierges sacrées, distinguons, avant toutes choses, trois sortes de captivités dans le monde.

Il y a dans le siècle trois lois qui captivent : il y a premièrement, la loi du péché ; après, celle des passions et des convoitises ; et la troisième est celle que le siècle nomme la nécessité des affaires et la loi de la bienséance mondaine. Et, en premier lieu, le péché est la plus infâme des servitudes, où la lumière de la grâce étant tout éteinte, l'âme est jetée dans un cachot ténébreux, où elle souffre, de la violence du diable, tout ce que souffre une ville prise de la rage d'un ennemi implacable et victorieux. Que les passions nous captivent, c'est ce qui paroît par l'exemple d'un riche avare, qui ne peut retirer son âme engagée parmi ses trésors, et parce que Dieu défend aux Israélites d'épouser des femmes idolâtres ; de peur, dit-il <sup>1</sup>, qu'elles n'amollissent leurs cœurs et les entraînent après des dieux étrangers. Et d'où vient cela, chrétiens, si ce n'est que les passions ont certains liens invisibles, qui tiennent nos volontés asservies ?

Mais j'ose dire que le joug le plus empêchant que le monde impose à ceux qui le suivent c'est celui de l'empressement des affaires et la bienséance du monde. C'est là ce qui nous dérobe le temps ; c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes ; c'est ce qui rend notre vie tellement captive, dans cette chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations, qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous. O servitude cruelle et insupportable, qui ne nous permet pas de nous regarder ! c'est ainsi que vivent les enfants du siècle. Parmi tant de servitudes diverses, nous nous imaginons être libres. De quelque liberté que nous nous flattions, jamais nous ne serons vraiment libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés.

Mais qui sont ceux qui seront plutôt délivrés par votre

<sup>1</sup> Exod. xxxiv. 16.

toute puissante bonté, ô miséricordieux Sauveur des hommes, si ce n'est ces âmes pures et célestes, qui ont tout quitté pour l'amour de vous ? C'est donc vous, mes très chères Sœurs, c'est vous que je considère comme vraiment libres ; parce que le Fils vous a délivrées de la triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché doit être exclu du milieu de vous, par l'ordre et la discipline religieuse ; les passions y perdent leur force, par l'exercice de la pénitence ; la loi de la prétendue bienséance, que la vanité humaine s'impose, n'y est pas reçue, par le mépris qu'on y fait du monde : et ainsi l'on y peut jouir pleinement de la liberté bienheureuse que le Fils de Dieu a rendue à l'homme : *Si vos Filius, liberaverit, vere liberi eritis*. C'est ce que j'espère vous faire entendre aujourd'hui, avec le secours de la grâce.

## PREMIER POINT.

C'est une juste punition de Dieu, que l'homme après avoir méprisé la solide possession des biens véritables, que son Créateur lui avoit donnés, soit abandonné à l'illusion des biens apparents. Les plaisirs du paradis ne lui ont pas plu ; il sera captif des plaisirs trompeurs qui mènent les âmes à la perdition : il ne s'est pas voulu contenter de l'espérance de l'immortalité bienheureuse, il se repaîtra d'espérances vaines, que souvent le mauvais succès, et toujours la mort rendra inutile : il n'a point voulu de la liberté qu'il avoit reçue de son souverain ; il se plaira dans la liberté imaginaire, que sa raison volage lui a figurée. Justement, certes, justement, Seigneur ; car il est juste que ceux-là n'aient que de faux plaisirs, qui ne veulent pas les recevoir de vos mains ; qu'ils n'aient qu'une fausse liberté, puisqu'ils ne veulent pas la tenir de vous ; et enfin qu'ils soient livrés à l'erreur, puisqu'ils ne se contentent pas de vos vérités.

En effet, considérons, mes très chères Sœurs, quelle image de liberté se proposent ordinairement les pécheurs. Qu'elle est fausse, qu'elle est ridicule, qu'elle est, si je puis parler

ainsi, chimérique ! Ecoutons-les parler , et voyons de quelle liberté ils se vantent. Nous sommes libres , nous disent-ils, nous pouvons faire ce que nous voulons. Mes Sœurs, examinons leurs pensées, et nous verrons combien ils se trompent ; et nous confesserons devant Dieu , dans l'effusion de nos cœurs, que nul pécheur ne peut être libre, que tous les pécheurs sont captifs. Tu peux faire ce que tu veux, et de là tu conclus : Je suis libre. Et moi je te réponds au contraire : Tu ne peux pas faire ce que tu veux, et quand tu le pourrois, tu n'es pas libre. Montrons premièrement aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Et, certainement, nous pourrions leur dire qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent ; puisqu'ils ne peuvent pas empêcher que leur fortune ne soit inconstante, que leur félicité ne soit fragile, que ce qu'ils aiment ne leur échappe, que la vie ne leur manque comme un faux ami, au milieu de leurs entreprises, et que la mort ne dissipe toutes leurs pensées. Nous pourrions leur dire véritablement qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent ; puisqu'ils ne peuvent pas empêcher qu'ils ne soient trompés dans leurs vaines prétentions. Ou ils les manquent, ou elles leur manquent : ils les manquent, quand ils ne parviennent pas à leur but ; elles leur manquent, quand, obtenant ce qu'ils veulent, ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent. C'est ainsi que nous pouvons montrer aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Mais pressons-les de plus près encore, et déplorons l'aveuglement de ces malheureux , qui se vantent de leur liberté, pendant qu'ils gémissent dans un si honteux esclavage. Ah ! les misérables captifs, ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent le plus ; ce qu'ils détestent le plus, il faut qu'il arrive. Que prétendez-vous, ô pécheur, dans ces plaisirs que vous recherchez, dans ces biens que vous amassez par des voleries ; que prétendez-vous ? Je veux être heureux. Et quoi, heureux même malgré Dieu ? Insensé, qui vous imaginez avoir aucun bien contre la volonté du souverain bien : Digne, certes, qu'on dise de vous ce que nous lisons dans les psaumes : « Voilà » l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu ; mais qui a » espéré dans la multitude de ses richesses, et s'est plu dans

» sa vanité <sup>1</sup>. » Mais non seulement vous ne pouvez obtenir ce que vous avez le plus désiré : ce que vous détestez le plus, il faut qu'il arrive ; cette justice divine qui vous poursuit, ces étangs de feu et de soufre , ce grincement de dents éternel. Car quelle force vous peut arracher des mains toutes puissantes de Dieu, que vous irritez par vos crimes, et dont vous attirez sur vous les vengeances ?

Telle est la liberté de l'homme pécheur : malheureux, qui, croyant faire ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il veut le moins ; qui pour trop faire ses volontés, par une étrange contradiction de desirs, s'empêche lui-même d'être ce qu'il veut, c'est à dire heureux ; qui s' imagine être vraiment libre, parce qu'il est en effet trop libre à pécher, c'est à dire libre à se perdre ; et qui ne s'aperçoit pas qu'il forge ses fers par l'usage de sa liberté prétendue. Et de là nous pouvons apprendre que ce n'est pas être vraiment libres, que de faire ce que nous voulons ; mais que notre liberté véritable, c'est de faire ce que Dieu veut. De là vient que nous lisons dans notre Evangile, que les hommes sont vraiment libres quand le Fils les a délivrés : où nous devons entendre, mes Sœurs , que le Fils de Dieu nous parlant d'une liberté véritable, nous explique assez qu'il y en a aussi une fausse.

La fausse liberté, c'est de vouloir faire sa volonté propre ; mais notre liberté véritable, c'est que notre volonté soit soumise à Dieu : car, puisque nous sommes nés sous la sujétion de Dieu , notre liberté n'est pas une indépendance. Cette affectation de l'indépendance, c'est la liberté de Satan et de ces rebelles complices, qui ont voulu s'élever eux-mêmes contre l'autorité souveraine. Loin de nous une liberté si funeste, qui a précipité ces esprits superbes dans une servitude éternelle. Pour nous, songeons tellement que nous sommes libres, que nous n'oublions pas que nous sommes des créatures et des créatures raisonnables, que Dieu a faites à sa ressemblance. Puisque notre liberté est la liberté d'une créature, il faut nécessairement qu'elle soit soumise, et qu'il y ait de la servitude mêlée. Mais il y a une servitude honteuse, qui est

<sup>1</sup>Ps. LI, 9.

la destruction de la liberté, et une servitude honorable, qui en est la perfection. S'abaisser au dessous de sa dignité naturelle, c'est une servitude honteuse : c'est ainsi que font les pécheurs ; c'est pourquoi ils ne sont pas libres. S'abaisser au dessous de celui là seul qui est seul naturellement souverain, c'est une servitude honorable, qui est digne d'un homme libre, et qui fait l'accomplissement de la liberté. En est-on moins libre, pour obéir à la raison et à la raison souveraine, c'est à dire à Dieu ? N'est-ce pas au contraire une dépendance vraiment heureuse, qui, nous assujettissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses ?

C'est ainsi que le Sauveur voulut être libre : il étoit libre certainement, car il étoit Fils et non pas esclave ; mais il mit l'usage de sa liberté à être obéissant à son Père. Comme c'est la liberté qu'il a recherchée, c'est aussi celle qu'il nous a promise. « Vous serez, dit-il, vraiment libres, quand le Fils » vous aura délivrés : » vous aurez une liberté véritable, quand le Fils vous l'aura donnée. Et quelle liberté vous donnera-t-il, sinon celle qu'il a voulue pour lui-même ? c'est à dire d'être dépendant de Dieu seul, dont il est si doux de dépendre, et le service duquel vaut mieux qu'un royaume ; parce que cette même soumission, qui nous met au dessous de Dieu, nous met en même temps au dessus de tout. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher, ma Sœur, de louer votre résolution généreuse, en ce que vous avez voulu être libre, non point à la mode du monde, mais à la mode du Sauveur des âmes ; non de la liberté dangereuse que l'esprit de l'homme se donne à lui-même, mais de celle que Jésus promet à ses serviteurs.

Les enfants du siècle croient être libres, parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté ; à peu près comme des enfants qui se pensent libres, lorsque échappés de la maison paternelle ils courent sans savoir où ils vont ; telle est la liberté des pécheurs.

C'est vous, c'est vous, Mesdames, qui jouissez d'une liberté véritable, parce que vous ne vous contraignez que pour servir Dieu. Et qu'on ne pense pas que cette contrainte diminue

tant soit peu votre liberté; au contraire, c'en est la perfection. Car d'où vient que vous vous mettez dans cette salutaire contrainte, sinon pour vous imposer à vous-mêmes une heureuse nécessité de ne pécher pas? et cette sainte nécessité de ne pécher pas, n'est-ce pas la liberté véritable? Ne croyons pas, mes Sœurs, que ce soit une liberté de pouvoir pécher; ou s'il y a de la liberté à pouvoir pécher, disons avec saint Augustin que c'est une liberté égarée, une liberté qui se perd. La première liberté, dit saint Augustin <sup>1</sup>, c'est de pouvoir ne pécher pas : la seconde et la plus parfaite, c'est de ne pouvoir plus pécher. C'est la liberté des saints anges et de toute la société des élus, que la félicité éternelle met dans la nécessité de ne pécher plus : c'est la liberté de la céleste Jérusalem; cette nécessité, c'est leur béatitude; et jamais nous ne serons plus libres, que quand nous ne pourrons plus servir au péché. C'est la liberté de Dieu même, qui peut tout et ne peut pécher. C'est à cette liberté qu'on tend dans les cloîtres, lorsque, par tant de saintes contraintes, par tant de salutaires précautions, on tâche de s'imposer une loi de ne pouvoir plus servir au péché.

## SECOND POINT.

Voilà la servitude du péché exclue de la vie retirée et religieuse, par les observances de la discipline : voyons si elle n'est pas aussi délivrée de celle des passions et des convoitises, par l'exercice de la pénitence. Pour cela, considérons une belle doctrine de saint Augustin. Il y a, dit-il, deux sortes de maux : il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent; les maladies, les passions. Les passions nous flattent, et en nous flattant elles nous captivent. Ceux-là nous les devons supporter; ceux-ci nous les devons modérer : les premiers, par la patience et par le courage; les seconds, par la retenue et la tempérance : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* <sup>1</sup>. Or Dieu, qui dispose toutes choses par une Providence très sage, et qui

<sup>1</sup> De Correct. et Grat. cap. xii, n. 33; tom. x, col. 768. — <sup>2</sup> Cont. Jul. l. v, cap. v, n. 22; t. x, col. 640.



ne veut pas tourmenter les siens par des afflictions inutiles , a voulu que ces derniers maux servissent de remède pour guérir les autres : je veux dire, que les maux qui nous affligent doivent corriger en nous ceux qui flattent. Ils étoient donnés en punition de notre péché ; mais , par la miséricorde divine , ce qui étoit une peine devient un remède, et « le châtement du » péché est tourné à l'usage de la justice : » *In usus justitiæ peccati pœna conversa est* <sup>1</sup>. La raison est, que la force de ceux-ci consiste dans le plaisir, et que toute la plainte du plaisir s'émousse par la souffrance.

C'est pourquoi la mortification [est établie] dans les cloîtres ; et si la chair y est contrainte , c'est pour rendre l'esprit plus libre. C'est le rendre plus libre que de brider son ennemi, et le tenir en prison tout chargé de chaînes. C'est ce qui fait dire à l'apôtre <sup>3</sup> : « Je ne travaille pas en vain ; mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude. » Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai , dit-il , un ennemi domestique ; voulez-vous que je le fortifie , que je le rende invincible par ma complaisance ? J'ai des passions moins traitables que ne sont les bêtes farouches ; voulez-vous que je les nourrisse : Ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent ? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance.

C'est ainsi qu'ont été libres les grands personnages , qui vous ont donné cette règle que vous professez. D'où vient saint Benoît votre patriarche, sentant que l'amour des plaisirs mortels qu'il avoit presque éteint par ses grandes austérités, se réveilleoit tout à coup avec violence, se déchire-t-il lui-même le corps par des ronces et des épines, sur lesquelles son zèle le jette <sup>2</sup> ? N'est-ce pas qu'il veut briser les liens charnels qui menacent son esprit de la servitude ? C'est pour cela que saint

<sup>1</sup> S. Aug. de Civ. Dei, lib. xiii, cap. iv ; tom. vii, col. 328. — <sup>2</sup> I. Cor. ix. 26, 27. — <sup>3</sup> S. Greg. Mag. Dialog. lib. ii, cap. ii ; tom. ii, col. 213.

Bernard votre père a cherché un salutaire rafraîchissement dans les neiges et dans les étangs glacés <sup>1</sup>, où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les délices du siècle. Ses sens étoient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyoit plus ce qui se présentoit à ses yeux <sup>2</sup>. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût, avoit éteint en lui toute la pointe de la saveur : il mangeoit de toutes choses sans choix ; il buvoit de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avoit le plus à la main <sup>3</sup>. Si quelques uns trouvoient trop rude ce long et horrible silence, il les avertissoit que s'ils considéroient sérieusement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auroient pas beaucoup de peine à se taire. Il excitoit en lui l'appétit, non par les viandes, mais par les jeûnes ; non par la délicatesse ni par le ragoût, mais par le travail ; et toutefois, pour ne pas être entièrement dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendoit que la faim les rendit un peu supportables. Il couchoit sur la dure ; mais il y attiroit le sommeil par la psalmodie de la nuit et par l'ouvrage de la journée ; de sorte que, dans cet homme, les fonctions mêmes naturelles étoient causées, non tant par la nature que par la vertu.

Quel homme plus libre que saint Bernard ? il n'a point de passion à contenter, il n'a point de fantaisie à satisfaire, et il n'a besoin que de Dieu. Les gens du monde, au lieu de modérer leurs convoitises, sont contraints de servir à celles d'autrui. [ C'est ce qui faisoit dire à ] saint Augustin, parlant à un grand seigneur : « Vous, qui devez réprimer vos propres cupidités, vous êtes contraint de satisfaire celles des autres : » *Qui debuisti refrenare cupiditates tuas, explere cogeris alienas* <sup>4</sup>. C'est à cette liberté que vous aspirez, c'est l'héritage que saint Bernard a laissé à toutes les maisons de son ordre.

Mais voyez l'aveuglement du monde : comme si nous n'étions pas encore assez captifs par le péché et les convoitises, il

Vit. S. Bernard. lib. I, cap. III, n. 6 ; tom. II, col. 1065. — <sup>2</sup> Lib. IV, c. II, n. 4, col. 1118. — <sup>3</sup> Lib. I, c. VII, col. 1076, 1077. — <sup>4</sup> Ad Bonif. Ep. CCXX, n. 6 ; tom. II, col. 813.

s'est fait lui-même d'autres servitudes. Il a fait des lois, comme pour imiter Jésus-Christ, mais plutôt pour le contredire. Il ne faut pas souffrir les injures, on vous mépriseroit : il faut avoir de l'honneur dans le monde; il faut se rendre nécessaire; il faut vivre pour le public et pour les affaires : *Patriæ et imperio reique vivendum est* <sup>1</sup>. C'est une loi à votre sexe, [de prendre] le temps de se parer, [de rendre] des visites. La bienséance est une loi : qui nous ôte tout le temps, qui fait qu'il se perd véritablement. Tout le temps se perd, et on n'y attache rien de plus immobile que lui. Le temps est précieux, parce qu'il aboutit à l'éternité; on ne demande qu'à le passer : à peine avons-nous un moment à nous; et celui que nous avons, il semble qu'il soit dérobé. Cependant la mort vient avant que nous puissions avoir appris à vivre; et alors que nous servira d'avoir mené une vie publique, puisque enfin il nous faudra faire une fin privée? Mais que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque nous devons enfin mourir pour nous-mêmes? *Nemo alii vivit, moriturus sibi* <sup>2</sup>.

Que si le monde a ses contraintes, que je vous estime, ma très chère Sœur, qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement de ne vouloir vous captiver que pour l'amour de celui, qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour l'amour de nous, afin de nous exempter de la servitude. C'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. Déposez donc, ma très chère Sœur, cet habit, cette vaine pompe et toute cette servitude du siècle : vous êtes libre à Jésus-Christ, son sang vous a mise en liberté, ne vous rendez point esclave des hommes.

<sup>1</sup> Tertull. de Pallio, n. 5. — <sup>2</sup> Ibid.,

# SERMON

## POUR UNE VÊTURE,

PRÊCHÉ LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Combien les inclinations des hommes sont diverses et les mœurs dissemblables. Superfluité de tant de soins et vanité de la multitude de nos des-seins. L'empressement et le trouble, principes de nos maladies. D'où vient en nous l'amour de la dissipation. Pourquoi ne pouvons-nous trouver la santé de nos âmes et le repos, en nous répandant dans la multitude des objets sensibles : l'un et l'autre attachés à la vie intérieure et recueillie, et à la recherche de l'unique nécessaire.

---

Martha, Martha, sollicita es, et urbanis erga plurima, porro unum est necessarium. « *Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous trouvez dans le soin de beaucoup de choses, cependant une seule chose est nécessaire.* » (Luc. x. 41, 42.)

Quand je considère, mes Sœurs, les diverses agitations de l'esprit humain, et tant d'occupations différentes qui travaillent inutilement les enfants des hommes, je ne puis que je ne m'écrie avec le psalmiste <sup>1</sup> : « Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, pour que vous en fassiez état, et que vous en ayez souvenance ? » Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continu ? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et, certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connoissons point quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes inexplicables. Car encore que ces connoissances soient très dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui. La cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains le malheur de notre ignorance, en ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre : en ce que nous ne connoissons pas le bien et le mal, et que nous errons deçà et de-

<sup>1</sup> Ps. viii. 5.

là , sans savoir la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Et pour vous convaincre manifestement d'une vérité si constante, figurez-vous, ma très chère Sœur, que, venue tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorante des choses humaines, vous êtes tout à coup transportée au sommet d'une haute montagne , d'où , par un effet de la puissance divine, vous découvrez la terre et les mers, et tout ce qui se fait dans le monde. Elevée donc sur cette montagne, vous voyez du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations , avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles; puis, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, vous contemplez les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel , quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Celui-là s'échauffe dans un barreau, celui-ci assis dans une boutique débite plus de mensonges que de marchandises ; cet autre, que vous voyez employer dans le jeu la meilleure partie de son temps, il se passionne, il s'impatiente, il fait une affaire de conséquence de ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit. Les uns cherchent dans la compagnie l'applaudissement du beau monde ; d'autres se plaisent à passer leur vie dans une intrigue continuelle ; ils veulent être de tous les secrets , ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à s'acquérir tous les jours de nouvelles amitiés : et pour dire tout en un mot, le monde n'est qu'un amas de personnes toutes diversement affairées avec une variété incroyable.

Vous raconterai-je, mes Sœurs, les diverses inclinations des hommes ? Les uns, d'une nature plus remuante , se plaisent dans les emplois violents ; les autres, d'une humeur plus paisible, s'attachent plus volontiers ou à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités. Celui-ci est possédé de folles amours ; celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables , et cet autre de jalousies furieuses : l'un amasse, et l'autre dépense, quelques uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics ; les autres aiment mieux le repos et la douce oisiveté

d'une vie privée. Chacun a ses inclinations différentes, chacun veut être fou à sa fantaisie : les mœurs sont plus dissemblables que les visages ; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à nos yeux, quand nous considérons attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette diversité infinie, dans cet empressement, dans cet embarras, dans ce bruit et dans ce tumulte des choses humaines, chère Sœur, rentrez en vous-même ; et, imposant silence à vos passions, qui ne cessent d'inquiéter l'âme par leur vain murmure, écoutez le Seigneur Jésus qui vous parlant intérieurement au secret du cœur, vous dit avec cette voix charmante qui seule devrait attirer les hommes : « Tu te troubles dans la multitude, et il n'y a qu'une seule chose qui soit » nécessaire. »

Qu'entends-je, et que dites-vous, ô Seigneur Jésus ? Pourquoi tant d'affaires, pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire ? Si vous nous apprenez, Sagesse éternelle, que nous n'avons tous qu'une même affaire ; donc nous nous consumons de soins superflus ; donc nous ne concevons que de vains desseins, donc nous ne repaissons nos esprits que de creuses et chimériques imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés. Votre parole, ô Seigneur Jésus, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos desirs inconsiderés et de nos prétentions infinies : donc il s'ensuit de votre discours que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse ; puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur oppressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable. Chère Sœur, c'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans cette belle et mystérieuse parole, que je tâcherai aujourd'hui de vous faire entendre.

Mais, pour y procéder avec ordre, que puis-je me proposer



de plus salutaire que d'imiter Jésus-Christ lui-même, et de suivre cette excellente méthode que je vois si bien pratiquée par ce divin maître ? « Marthe, Marthe, dit-il, tu es empressée, » et tu te troubles dans la multitude : or, il n'y a qu'une chose » qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne » lui sera point ôtée. » Je remarque trois choses dans ce discours : Jésus, ce charitable médecin des âmes, les considère comme languissantes, et nous laisse dans ces paroles une consultation admirable pour les guérir de leurs maladies. Il en regarde premièrement le principe ; après, ayant touché la cause du mal, il y applique les remèdes propres, et enfin il rétablit son malade dans sa constitution naturelle. Je vous prie de considérer ces trois choses accomplies par ordre dans notre évangile.

Marthe, Marthe, tu es empressée ; c'est à dire, ô âme, tu es affoiblie en cela même que tu es partagée ; de là l'empressement et le trouble : voilà le principe de la maladie ; après, suit l'application du remède. Car, puisque la cause de notre foiblesse, c'est que nos desirs sont trop partagés dans les objets visibles qui nous environnent, qui ne voit que le véritable remède, c'est de savoir ramasser nos forces inutilement dissipées ? C'est aussi ce que fait le Seigneur Jésus, en nous appliquant à l'unité simple qui n'est autre chose que Dieu. Pourquoi, dit-il, vous épuisez-vous parmi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire ? *Porro unum est necessarium.* Voyez qu'il ramasse nos desirs en un : de là naît enfin la santé de l'âme dans le repos, dans la stabilité, dans la consistance que lui promet le sauveur Jésus : « Marie, dit-il, a choisi la meilleure part, qui ne lui » sera point ôtée : » c'est l'entière stabilité ; c'est ainsi que le Fils de Dieu nous guérit. Ma chère Sœur, abandonnez-vous à ce médecin tout puissant ; apprenez de lui ces trois choses, que vous devez avant toutes choses vous démêler de la multitude ; après, rassemblez tous vos desirs en l'unité seule, et enfin que vous y trouverez le repos et la consistance. Ainsi, vous accomplirez les devoirs de la vie religieuse que vous embrassez, et nous pourrons dire de vous ce que Jésus-Christ a dit de Marie, qu'en quittant le monde et ses vanités vous avez choisi la meilleure part qui ne vous sera point ôtée.

## PREMIER POINT.

Encore que nous connoissions par expérience que notre plus grand mal naît de l'amour-propre, et que ce soit le vice de tous les hommes de s'estimer eux-mêmes excessivement, il ne laisse pas d'être véritable, que, de toutes les créatures, l'homme est celle qui se met à un plus bas prix, et qui a le plus de mépris de soi-même.

Je n'ignore pas, chrétiens, que cette proposition paroît incroyable jusqu'à ce que l'on en ait pénétré le fond : car on pourroit d'abord objecter que l'orgueil est la plus dangereuse maladie de l'homme. C'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions ; il ne nous abandonne pas un moment : et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble, en quelque sorte, se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée ; cependant c'est toujours le même visage : ainsi, quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paroît partout ; étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines quoique agréables complaisances.

Et certes, si l'on connoît la grandeur du mal lorsqu'on a recours aux remèdes extrêmes, il faut nécessairement confesser que notre nature étoit enflée d'une insupportable insolence : car, puisque pour remédier à l'orgueil de l'homme, il a fallu rabaisser un Dieu ; puisque, pour abattre l'arrogance humaine, il ne suffisoit pas que le Fils de Dieu descendit du ciel en la terre, si sa majesté ne se ravaloit jusqu'à la pauvreté d'une étable, jusqu'à l'ignominie de la croix, jusqu'aux agonies de la mort, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'aux profondeurs de l'enfer ; qui ne voit que nous nous étions emportés au plus haut degré d'insolence, nous, dis-je, qui n'avons pu être rétablis que par cette incompréhensible humiliation ! Et, toutefois, je ne crains point de vous assurer que par une juste punition de notre arrogance insensée, pendant que nous nous enflons et flattons notre cœur par l'estime la plus emportée de ce que nous sommes, nous ne méprisons rien tant que nous-mêmes. Et c'est ce que je veux vous faire con-

noître, non par des raisonnements recherchés, mais par une expérience sensible.

Considérons, je vous prie, mes très chères Sœurs, de quelle sorte les hommes agissent quand ils veulent témoigner beaucoup de mépris; et après nous reconnoissons que c'est ainsi que nous traitons avec nous-mêmes. Quelles sont les personnes que nous méprisons, sinon celles dont nous négligeons tous les intérêts, desquelles nous fuyons la conversation, auxquelles même nous ne daignons pas donner quelque part dans notre pensée? Or, je dis que nous en usons ainsi avec nous-mêmes : nous laissons dans le mépris toutes nos affaires, nous ne pouvons converser avec nous-mêmes, nous ne voulons pas penser à nous-mêmes; et, en un mot, nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes. Car est-il rien de plus évident que nous sommes toujours hors de nous; je veux dire, que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent continuellement aux choses externes et qui ne tiennent pas à ce que nous sommes? Et une preuve très claire de ce que je dis, c'est que nous ne pouvons nous accoutumer à la vie recueillie et intérieure.

Chère Sœur, dans la profession que vous embrassez, les hommes n'y trouvent rien de plus insupportable que la retraite, la clôture et la solitude; et toutefois cette solitude est cause que vous rentrez en vous-même, que vous vous entreprenez avec vous-même, que vous pensez sérieusement à vous-même. C'est ce que le monde ne peut goûter : l'homme pense qu'il ne fait rien, s'il ne se jette sur les objets qui se présentent; tant il est vrai, âmes chrétiennes; que nous sommes à charge à nous-mêmes. Voyez Marthe dans notre évangile; elle s'empresse, elle se tourmente, elle est extraordinairement empêchée : elle découvre sa sœur Marie Magdeleine, qui, assise aux pieds de Jésus, boit à longs traits le fleuve de vie qui distille si abondamment de sa bouche. Marthe tâche de la détourner : « Seigneur, ordonnez-lui qu'elle m'aide : » elle s'imagine qu'elle est oisive, parce qu'elle ne la voit point agitée; elle croit qu'elle est sans affaires, parce que étant recueillie en soi, elle veille à son affaire la plus importante. Etrange aveuglement de l'esprit humain, qui ne croit point s'occuper

s'il ne s'embarrasse, qui ne conçoit point d'action sans agitation, et qui ne trouve d'affaire que dans le trouble et dans l'empressement.

D'où vient cela, mes très chères Sœurs, si ce n'est que nous nous ennuyons en nous-mêmes, possédés de l'amour des objets externes? Et ainsi ne puis-je pas dire avec l'admirable saint Augustin : *Usqueadeo charus est hic mundus hominibus, et sibimet ipsi voluerunt* <sup>1</sup>. « Les hommes aiment ce monde » si éperdument, qu'ils s'en traitent eux-mêmes avec mépris. » C'est ce que reprend le Sauveur des âmes dans les premières paroles de ce beau passage, que j'ai allégué pour mon texte : « Marthe, Marthe, dit-il, tu t'es empressée et tu te troubles dans la multitude : » où il me semble que sa pensée se réduit à ce raisonnement invincible, dont toutes les propositions sont si évidentes qu'elles n'ont pas même besoin d'éclaircissement ; écoutez seulement et vous entendrez. L'âme ne peut être en repos, si elle n'est saine ; elle ne peut jamais être saine, jusqu'à ce qu'elle ait été établie dans une bonne constitution ; est-il rien de plus clair ? Pour la mettre en cette bonne constitution, il faut nécessairement agir au dedans, et non pas s'épancher inutilement, ni se vider, pour ainsi dire, au dehors : car la bonne constitution, c'est le bon état du dedans ; qui le peut nier ? Ceux donc qui consomment toutes leurs forces après la multitude des objets sensibles, puisqu'ils dédaignent de travailler au dedans d'eux-mêmes, ils ne trouveront jamais la santé de l'âme, ni par conséquent son repos : de sorte qu'il n'est rien de plus véritable, que nous ne pouvons rencontrer que trouble dans la multitude qui nous dissipe : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima*. Quelle conséquence plus nécessaire ?

Que prétendez-vous, ô riches du siècle, lorsque vous acquérez tous les jours de nouvelles terres, et que vous amassez tous les jours de nouveaux trésors ? Vos richesses sont hors de vous ; et comment espérez-vous pouvoir vous remplir de ce qui ne peut entrer en vous-mêmes ? Votre corps terrestre et mortel ne se nourrit que de ce qu'il prend, et de là vient que la Sa-

<sup>1</sup> Ad Glor. Ep. XLIII, n. 2 ; tom. II, col. 89.

gesse divine lui a préparé tant de beaux organes, pour s'unir et s'incorporer ce qui le sustente. Votre âme d'une nature immortelle n'aura-t-elle pas aussi ses organes pour recevoir en elle-même le bien qu'elle cherche? Maintenant ouvrez son sein tant qu'il vous plaira, et vous verrez qu'elle ne peut recevoir en elle cet or et cet argent que vous entassez, et qui ne peut jamais la satisfaire : lors donc que vous pensez l'en rassasier, n'est-ce pas une pareille folie, que si vous vouliez remplir un vaisseau d'une liqueur qui ne peut y être versée? Insensés, ne voyez-vous pas que vous vous travaillez inutilement, que vous vous troublez dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Et vous, qui recherchez avec tant d'ardeur la réputation et la gloire, pensez-vous pouvoir contenter votre âme? Cette gloire que vous desirez, c'est l'estime que les autres font de votre personne. Ou ils se trompent, ou ils jugent bien de votre mérite. S'ils se trompent dans leur pensée, vous seriez bien déraisonnables de faire votre bonheur de l'erreur d'autrui : que s'ils jugent sainement, c'est un bien pour eux ; et comment estimez-vous pouvoir être riche d'un bien qui est possédé par les autres? Voyez donc que vous vous épanchez hors de l'unité, et que vous vous troublez dans la multitude. *Turbaris erga plurima.*

Vous enfin, qui courez après les plaisirs, dites-moi, n'avez-vous rien en vous-mêmes de plus excellent que vos sens? Cette âme, que Dieu a faite à sa ressemblance, est-elle insensible et stupide, et n'a-t-elle pas aussi ses contentements? Est-ce en vain que le Psalmiste s'écrie, que son cœur se réjouit dans le Dieu vivant <sup>1</sup>? Si l'âme a des délices qui lui sont propres, si elle a ses plaisirs à part; quelle est notre erreur et notre folie de croire que nous l'aurons contentée, lorsque nous aurons satisfait les sens? Au contraire, ne jugeons-nous pas que si nous ne lui donnons des objets tout spirituels, qu'elle sente et qu'elle reçoive par elle-même, elle sortira au dehors pour en chercher d'autres et qu'elle se troublera dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Ainsi, quoi que puisse nous représenter notre imagination

<sup>1</sup> Ps. xxxiv. 9.

abusée, notre âme ne trouvera jamais son repos, jusqu'à ce que nous ayons composé nos mœurs; jusqu'à ce que, nous dégageant de la multitude, afin de nous recueillir en nous-mêmes, nous nous soyons rangés au dedans, et que nos affections soient bien ordonnées. C'est ce que nous apprend le Psalmiste, lorsqu'il dit : « La justice et la paix se sont embrassées : » *Justitia et pax osculatæ sunt* <sup>1</sup>. Où est-ce qu'elles se sont embrassées? Elles se sont embrassées certainement dans le cœur du juste. C'est la justice qui établit l'ordre; et la justice règne en nos âmes, lorsque les choses y sont rangées dans une bonne disposition, et que les lois que la raison donne sont fidèlement observées : alors nous avons en nous la justice; et aussitôt après nous avons la paix : *Justitia et pax osculatæ sunt*.

O âme, si vous n'avez pas la justice, c'est à dire si vous n'êtes pas recueillie pour vous composer en vous-même, infailliblement la paix vous fuira : pour quelle raison? parce qu'elle ne trouvera point au dedans de vous la justice sa bonne amie. Que si vous avez en vous la justice, cette justice qui vous retire en vous-même pour régler votre intérieur, vous n'aurez qu'à faire de chercher la paix; elle viendra elle-même. dit saint Augustin, pour embrasser sa fidèle amie, c'est à dire la justice qui vous établit dans votre véritable constitution : *Si amaveris justitiam non diu quæres pacem; quia et ipsa occurret tibi, ut osculetur justitiam* <sup>2</sup>. D'où il s'ensuit que nous n'avons point de repos, jusqu'à ce que, détachés de la multitude, nous appliquions nos soins en nous-mêmes pour régler notre intérieur, selon ce que dit le Seigneur Jésus : « Marthe, » Marthe, tu es empressée et tu te troubles. »

C'est pourquoi le grave Tertullien, méprisant l'inutilité de toutes les occupations ordinaires : Je ne suis point, dit-il, dans l'intrigue; on ne me voit point m'empresser près de la personne des grands, je n'assiège ni leurs portes ni leurs passages; je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau, je ne fréquente point les places publiques; j'ai assez à travailler en moi-même, c'est là que je mets toute mon af-

<sup>1</sup> Ps. LXXXIV, 11. — <sup>2</sup> Id Ps. LXXXIV. n. 12; tom. iv, col. 898.



faire : *In me unicum negotium mihi est* : tout mon soin est de retrancher les soins superflus : *nihil aliud curo , quam ne curem*<sup>1</sup>.

O généreuse résolution d'un philosophe chrétien ! Chère Sœur, c'est ce que vous devez pratiquer dans la sainte retraite où vous voulez vivre. Laissez le siècle avec ses erreurs et ses empressements inutiles. Il ne peut souffrir votre solitude , ni votre grille, ni votre clôture ; il appelle votre retraite une servitude : au contraire il se glorifie , par une vaine ostentation de sa liberté. Les hommes du siècle croient être libres ; parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde , éternellement travaillés de soins superflus , et ils appellent leur égarement une liberté ; comme des enfants qui se pensent libres , lorsque , échappés de la maison paternelle , ils courent sans savoir où ils vont. Pernicieuse liberté du siècle , qui ne nous laisse pas le loisir de vaquer à nous ! Heureuse mille et mille fois votre servitude , qui vous occupe si utilement en vous-même !

Quelle affaire plus importante , que de composer son intérieur , c'est à dire la seule chose qui nous appartient ? Quelle pensée plus douce ni plus agréable ? Si ta maison menace ruine , tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément de toutes parts comme un édifice mal entretenu , et tu n'auras point de plaisir à la réparer ! Dieu commet à tes soins un champ très fertile ; c'est à dire , l'âme raisonnable , capable de porter des fruits immortels : quelle honte , que , dédaignant un si bel ouvrage , tu t'abaises jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse !

D'ailleurs , nos desirs sont si peu réglés , notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations : ou l'orgueil nous enfle , ou l'envie nous ronge , ou les convoitises nous brûlent ; et nous nous laissons accabler d'affaires , comme si celles-ci ne nous touchoient pas , ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin que recherchons-nous parmi tant d'emplois ? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères ? Je veux la passer dans les grandes charges. Mais que nous sert de faire une vie publique , puisque enfin nous

<sup>1</sup> De Pallio, n. 5.

ferons tous une mort privée? Mais si je me retire, que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même? O folie! ô illusion, ô troubles et empressements inutiles des enfants du siècle! Chère Sœur, rompez ces liens, démêlez votre cœur de la multitude, et que vos forces se réunissent pour la seule occupation nécessaire : *Porro unum est necessarium* : c'est ma seconde partie, que je joindrai avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

#### SECOND POINT.

Toutes les créatures intelligentes tendent de leur nature à l'unité seule, et j'apprends de saint Augustin <sup>1</sup> que le véritable mouvement de l'âme, c'est de rappeler ses esprits des objets extérieurs au dedans de soi, et de soi-même s'élever à Dieu. C'est pourquoi Dieu ayant fait le monde avec cet admirable artifice, aussitôt il introduit l'homme, dit Philon le Juif <sup>2</sup>, au milieu de ce beau théâtre, pour être le contemplateur d'un si grand ouvrage. Mais en même temps qu'il le contemple, et qu'il jouit de l'incomparable beauté d'un spectacle si magnifique, il sent aussi en son propre esprit la merveilleuse vertu de l'intelligence, qui lui découvre de si grands miracles; et ainsi, rentrant en soi-même, il y ramasse toutes ses forces pour s'élever à son Créateur, et louer ses libéralités infinies. De cette sorte, l'âme raisonnable se rappelle de la multitude, pour concourir à l'unité seule; et telle est son institution naturelle. Mais le péché a perverti ce bel ordre, et lui donne un mouvement tout contraire. Dans sa véritable constitution elle passe de la multitude en soi-même, afin de réunir toute sa vigueur, pour se transporter à son Dieu qui est le principe de l'unité : au contraire le péché la poussant, elle tombe de Dieu sur soi-même, et de là sur la multitude des objets sensibles qui l'environnent. Car de même qu'une eau qui se précipite du sommet d'une haute montagne, rencontrant au milieu de sa course une roche, premièrement, elle fond sur elle avec

<sup>1</sup> Lib. de Quantit. animæ, n. 55, tom. 1, col. 428. — <sup>2</sup> Lib. de mundi Opificio.

toute son impétuosité ; et là elle est contrainte à se partager, forcée par sa dureté qui la rompt : ainsi l'homme, que son orgueil avoit emporté, tombe premièrement de Dieu sur soi-même, comme dit l'incomparable saint Augustin <sup>1</sup>, parce qu'il est aussitôt déçu par son amour-propre ; et là, rencontrant l'orgueil en son âme, élevé comme un dur rocher, il se brise, il se partage, et il se dissipe dans la vanité de plusieurs desirs dans lesquels son âme s'égare.

Et c'est ce que nous pouvons comprendre aisément par le livre de la Genèse. Le serpent artificieux promet à nos pères, que, s'ils mangent le fruit défendu, ils auront la science du bien et du mal ; et Adam se laisse surprendre à ses promesses fallacieuses <sup>2</sup>. Certes, dans la pureté de son origine, il avoit la science du bien et du mal : car ne savoit-il pas, chrétiens, que son souverain bien est de suivre Dieu, et le souverain mal de s'en éloigner ? Mais il veut chercher dans la créature ce qu'il possédoit déjà dans le Créateur ; après quoi, par un jugement équitable, le Créateur retire ses dons, desquels l'homme orgueilleux n'étoit pas content : si bien que l'homme perdit aussitôt la véritable science du bien et du mal, et il ne resta plus en son âme que la vaine curiosité de la rechercher dans la créature.

C'est ainsi que nous allons, hommes misérables, cherchant curieusement le bien, et tâchant de le goûter partout où nous en voyons quelques apparences. Et comme toute âme curieuse est naturellement inquiète, notre humeur remuante et volage, ne pouvant s'arrêter à un seul desir, se partage en mille affections dérégées, et erre de desirs en desirs par un mouvement éternel. De là vient, que l'homme animal ne peut comprendre ce que dit le Seigneur Jésus, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire ; et la raison en est évidente : car nous ne croyons pas pouvoir être heureux, si nos desirs ne sont satisfaits ; et ainsi notre cœur étant échauffé d'une infinité de desirs, le vieil Adam ne peut pas entendre qu'il trouve jamais la félicité en ne poursuivant qu'une seule chose. O misère ! ô aveuglement,

<sup>1</sup> De Civit. Dei, lib. xiv, cap. xiii ; tom. vii, col. 364, 365. — <sup>2</sup> Gen. iii, 5.

qui établit la félicité à contenter les desirs irréguliers qui sont causés par la maladie ! Eveillez-vous, ô enfants d'Adam , retournez à l'unité sainte de laquelle vous êtes déçus par la pernicieuse curiosité de chercher le bien dans les créatures : au lieu de partager vos desirs, apprenez du sauveur Jésus à les réunir, et vous saurez le secret de les contenter : *Porro unum est necessarium*. Cessez de m'inquiéter, desirs importuns, ne prétendez pas partager mon cœur ; laissez-moi écouter le Seigneur Jésus, qui m'assure, dans son Evangile, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire.

Et certes, quand je considère, mes très chères Sœurs, qu'entre tous les êtres que nous connoissons, il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire, que tout le reste change, tout le reste passe, qu'il n'y a que notre grand Dieu qui soit immuable ; je fais ce raisonnement en moi-même. S'il n'y a qu'un seul être qui soit nécessaire en lui-même, il n'y a rien aussi, à l'égard des hommes, qu'une seule opération nécessaire, qui est de suivre uniquement cet un nécessaire : car il est absolument impossible que notre repos puisse être assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. Plus une chose est réunie en elle-même, plus elle approche de l'immutabilité. L'unité ne donne point de prise sur elle, elle s'entretient également partout : au contraire, la multitude cause la corruption, ouvrant l'entrée à la ruine totale par la dissolution des parties. Il faut donc que mon cœur aspire à l'unité seule, qui associera toutes mes puissances, qui fera une sainte conspiration de tous les desirs de mon âme à une fin éternellement immuable : *Porro unum est necessarium*.

Je m'élève déjà, ce me semble, au dessus de toutes les créatures mortelles ; animé de cette bienheureuse pensée, je commence à découvrir la stabilité que me promet le sauveur Jésus dans la troisième partie de mon texte : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea* : « Marie a choisi la » meilleure partie, qui ne lui sera point ôtée. » Oui, si nous suivons fortement cet un nécessaire, qui nous est proposé dans notre Evangile, nous trouverons une assurance infaillible parmi les tempêtes de cette vie.

Et comment, me direz-vous, chères Sœurs, comment pou-

vous-nous trouver l'assurance, puisque nous gémissons encore ici bas sur les fleuves de Babylone, éloignés de la Jérusalem bienheureuse qui est le centre de notre repos? Saint Augustin vous l'expliquera par une doctrine excellente, tirée de l'apôtre. « Nous ne sommes pas encore parvenus au ciel ; » mais nous y avons déjà envoyé une sainte et salutaire espérance : *Jam spem præmisimus*, dit saint Augustin <sup>1</sup> ; et ce grand homme nous fait comprendre quelle est la force de l'espérance, par une excellente comparaison. Nous voguons en la mer, dit ce saint évêque ; mais nous avons déjà jeté l'ancre au ciel, quand nous y avons porté l'espérance, que l'apôtre appelle l'ancre de notre âme <sup>2</sup>. Et de même que l'ancre, dit saint Augustin, empêche que le navire ne soit emporté ; et quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle ne laisse pas de l'établir sur la terre : ainsi, quoique nous flottions encore ici bas, l'espérance qui est l'ancre de notre âme, et que nous avons envoyée au ciel, fait que nous y sommes déjà établis.

C'est pourquoi je vous exhorte, ma très chère Sœur, à mépriser généreusement la pompe du monde, et à choisir la meilleure part qui ne vous sera point ôtée. Non certes, elle ne vous sera point ôtée ; votre retraite, votre solitude, vous fera commencer dès ce monde une vie céleste : ce que vous commencerez sur la terre, vous le continuerez dans l'éternité. Dites-moi, que cherchez-vous dans ce monastère? Vous y venez contempler Jésus, écouter Jésus avec Marie la contemplative ; vous y venez pour louer Jésus, pour goûter Jésus, pour aimer uniquement ce divin Jésus : c'est pour cela que vous séparez votre cœur de l'empressante multiplicité des desirs du siècle. Que font les [saints dans le ciel? Ils jouissent de Dieu dans une bienheureuse paix, qui réunit en lui tous leurs desirs ; ils le contemplent avec une insatiable admiration de ses grandeurs ; ils l'aiment avec un doux ravissement, qui leur fait toujours trouver de nouvelles délices dans l'objet de leur amour ; et le saint transport, dont ils sont animés, ne leur permet pas de se lasser jamais de le louer et de célébrer ses miséricordes. Voilà, ma chère Sœur, le modèle de la vie

<sup>1</sup> In Ps. LXIV, n. 3 ; tom. IV, col. 603. — Hebr. vi. 19.

vous allez embrasser. Qu'elle est aimable ! qu'elle est heureuse ! qu'elle est digne de votre empressement et de remplir tous vos jours ! ]

Mais achèverons-nous ce discours sans parler de la divine Marie, dont nous célébrons aujourd'hui la nativité bienheureuse ? Allons tous ensemble, mes très chères Sœurs, allons au berceau de Marie, et couronnons ce sacré berceau, non point de lis ni de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore ; je veux dire, de pieux desirs et de sincères louanges. Regardons l'incomparable Marie comme le modèle achevé de la vie retirée et intérieure ; et tâchons de remarquer en sa vie, selon la portée de l'esprit humain, la pratique des vérités admirables que son Fils notre Sauveur nous a enseignées.

## SERMON

PRÊCHÉ

### A LA VÊTURE D'UNE NOUVELLE CATHOLIQUE,

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Grandeur de la miséricorde que Dieu avoit fait éclater sur elle. La multitude des Eglises, cette Eglise unique et première que les apôtres avoient fondée. Combien il est nécessaire de demeurer dans son unité : son éternelle durée, justifiée contre les sentiments des protestants. Erreurs monstrueuses, et absurdités qui résultent du système de cet Eglise cachée qu'ils ont voulu supposer. La perfection de l'Eglise dans l'unité.

*Vocavit vos de tenebris admirabile lumen suum. « Il vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. » (I. Petr. II. 9.)*

Ma très chère Sœur en notre Seigneur Jésus-Christ ; après les grandes miséricordes que Dieu a fait éclater sur vous, je ne puis mieux commencer ce discours que par des actions de



grâces publiques, remerciant sa bonté paternelle qui vous a miraculeusement délivrée de la puissance des ténèbres, pour vous transporter au royaume de son Fils bien aimé.

En effet, n'est-il pas bien juste, ô grand Dieu, que votre sainte Eglise catholique vous loue et vous glorifie dans les siècles des siècles? Car qui n'admireroit la profondeur de vos jugements, ô éternel Roi de gloire, qui, pour la punition de nos crimes, ou pour quelque autre secret conseil de votre sainte providence, ayant permis qu'en ces derniers temps l'Eglise chrétienne fût déchirée par tant de sortes de schismes et par tant de lamentables divisions, ne perdez pas pour cela les âmes que vous avez choisies; mais qui, étant riche en miséricorde, savez les éclairer, même dans le sein de l'erreur, et selon votre bon plaisir les attirez par des ressorts infailibles à la véritable croyance. C'est ce que vous avez fait paroître en cette jeune fille, élevée dans le schisme et dans l'hérésie, que vous avez regardée en pitié, ô Père très clément et très bon. On la nourrissoit dans une doctrine hérétique; mais vous avez voulu être son docteur. Vous lui avez ouvert les yeux, pour voir votre admirable lumière: vous avez voulu faire paroître qu'il n'y a point d'âge qui ne soit mûr pour la foi, et que l'homme est assez savant quand il sait écouter vos saintes inspirations. Et voici qu'étant instruite de la véritable doctrine, que nous avons reçue de nos pères par une succession de tant de siècles, touchée en son cœur d'un extrême dégoût de ce monde trompeur, et d'un chaste amour de votre cher Fils, qu'elle desire choisir pour son seul Epoux, elle se vient présenter devant vos autels, afin que vous ayez agréable qu'elle soit admise aujourd'hui à l'épreuve d'une vie retirée. Bénissez-la, Seigneur, et soyez loué à jamais des grâces que vous lui faites: que les anges et tous les esprits bienheureux chantent éternellement vos bontés.

Et vous, ma chère Sœur, que Dieu comble de tant de bienfaits, considérez ces dévotes filles et toute cette pieuse assemblée. Mais élevez plus haut vos regards; contemplez en esprit la sainte Eglise de Dieu, tant celle qui règne dans le ciel que celle qui combat sur la terre: croyez qu'elle triomphe de joie, de voir en vous des effets si visibles de la miséricorde divine.

Eclatez aussi en hymnes et en cantiques ; dites, dans l'épanchement de votre âme : « O Seigneur , qui est semblable à » vous <sup>1</sup> ! Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui sont droits » de cœur <sup>2</sup>, » et qui marchent devant sa face en toute simplicité !

Pour moi, afin de vous animer davantage à rendre à notre grand Dieu de fidèles actions de grâces, je vous donnerai, avec l'assistance divine, quelques avis succincts, mais très importants, et sur ce que vous avez fait, et sur ce que vous allez faire. Je vous représenterai, premièrement, la grande grâce que Dieu vous a faite de vous retirer des ténèbres de l'hérésie ; et après, je tâcherai de vous faire voir de quelle sorte vous devez user de l'inspiration qu'il vous donne, de renoncer entièrement à toutes les espérances du siècle : et il se rencontre fort à propos, que les deux principaux mystères que nous célébrons en ce jour, conviennent très bien avec ce sujet. Dans la purification de la Vierge, vous pouvez considérer avec fruit que Dieu, par sa pure bonté, vous a purgée de votre hérésie ; et dans l'oblation de l'enfant Jésus, que l'on présente aujourd'hui à son Père, vous devez faire réflexion sur le dessein que vous méditez, de vous consacrer pour jamais à son service par une profession solennelle. C'est sur quoi je vous entretiendrai en ce jour : vous ferez seule tout le sujet de cette exhortation. Au reste, n'attendez pas de moi tous ces ornements de la rhétorique mondaine ; mais priez seulement cet Esprit qui souffle où il veut, qu'il daigne répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, la simplicité et la vérité, et qu'il étende par sa grâce le peu que j'ai à vous dire.

#### PREMIER POINT.

Si, parlant aujourd'hui de nos frères qui à notre grande douleur se sont séparés d'avec nous, j'appelle leur Eglise une Eglise de ténèbres ; je les prie de ne croire pas que, pour condamner leur erreur, je m'aigrisse contre leurs personnes.

<sup>1</sup> Ps. xxxiv. 10. — <sup>2</sup> Ps. lxxii. 1.

Certes, je puis dire d'eux avec vérité ce que l'apôtre disoit des Juifs <sup>1</sup>, que le plus tendre desir de mon cœur, et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu, est pour leur salut. Je ne puis voir, sans une extrême douleur, les entrailles de la sainte Eglise si cruellement déchirées; et pour parler plus humainement, je suis touché au vif quand je considère tant d'honnêtes gens que je chéris, comme Dieu le sait, marcher dans la voie des ténèbres. Mais, afin qu'il ne semble pas que je veuille faire aujourd'hui une invective inutile, je vous proposerai une doctrine solide, et conduirai ce discours, si Dieu le permet, avec une telle modération, que, sans les charger d'injures, je les presserai par de vives raisons tirées des Ecritures divines et des Pères leurs interprètes fidèles.

Je dis donc en premier lieu, chrétiens, que Dieu est une pure et incompréhensible lumière, de laquelle toute autre lumière prend son origine; d'où vient que l'apôtre saint Jean dit que « Dieu est lumière, et qu'en lui il n'y a point de ténèbres <sup>2</sup>. » Et saint Paul l'appelle « Père de lumière, qui » habite une lumière inaccessible <sup>3</sup>. » Le genre humain, chrétienne assemblée, s'étant retiré de cette lumière éternelle, languissoit dans une nuit profonde et dans des ténèbres plus qu'égyptiennes, lorsque Dieu touché de pitié envoya son cher Fils en la terre, pour être la lumière du monde, comme il dit lui-même en saint Jean <sup>4</sup>. C'est lui qui est cette véritable et universelle lumière, « qui illumine par ses clartés » tout homme venant au monde <sup>5</sup>. » C'est la splendeur de la gloire du Père, qui, étant devenue chair dans la plénitude des temps, est entrée en société avec nous, et nous a fait participants de ses dons : car, ayant commencé sur la terre l'exercice de son ministère par la prédication de la parole de vie que son Père lui mettoit à la bouche, il a assemblé près de sa personne les premiers ministres de son Evangile, qu'il a appelés ses apôtres; parce qu'après sa course achevée, il les devoit envoyer par toutes les provinces du monde, pour ag-

<sup>1</sup> Rom. x. 1. — <sup>2</sup> I. Joan. i. 5. — <sup>3</sup> I. Tim. vi. 16. — <sup>4</sup> Joan. viii. 12.  
— <sup>5</sup> Ibid. i. 9.

gréger ses brebis dispersées, sous l'invocation de son nom et la profession de son Evangile. Et comme il a dit de lui-même qu'il étoit la lumière du monde, ainsi que je vous le rapportois tout à l'heure; de même a-t-il dit, parlant à ses saints apôtres : « Vous êtes la lumière du monde : » *Vos estis lux mundi* <sup>1</sup>; parce qu'étant éclairés des lumières de ce bon Pasteur par l'infusion de son Saint-Esprit, ils ont eux-mêmes communiqué la lumière aux peuples errants, comme dit l'apôtre saint Paul écrivant aux Ephésiens : « Vous étiez autrefois ténèbres; mais vous êtes maintenant lumière en » notre Seigneur <sup>2</sup>. »

Cette lumière, au commencement, se répandit sur peu de personnes; parce que, selon la parabole de l'Evangile, l'Eglise, d'un petit grain, devoit devenir un grand arbre <sup>3</sup>. Mais enfin, par la miséricorde de Dieu, la foi étant augmentée, on a fondé des Eglises par toutes les parties de la terre, selon le modèle de celles que les saints apôtres avoient établies. Fidèles, ne croyez pas que l'on ait divisé pour cela cette première et originelle lumière, ou que l'on ait, pour ainsi dire, arraché quelque rayon aux Eglises apostoliques, pour les porter aux autres Eglises. Certes, cela ne s'est pas fait de la sorte : cette lumière a été étendue; mais elle n'a pas été divisée. En faisant de nouvelles Eglises, on n'a pas fait des sociétés séparées : « On a été prendre des premières Eglises la continuation de la foi et la semence de la doctrine : » *Traducem fidei et semina doctrinæ cæteræ exinde Ecclesiæ mutuata sunt*, dit Tertullien <sup>4</sup>. Toutes les Eglises sont apostoliques, parce qu'elles sont descendues des Eglises apostoliques. Un si grand nombre d'Eglises, dit Tertullien, ne sont que cette Eglise unique et première que les apôtres avoient fondée. Elles sont toutes premières et toutes apostoliques; parce qu'elles se sont toutes rangées à la même paix, qu'elles se sont associées à la même unité, qu'elles ont toutes le même principe. « L'Eglise éclairée par le sauveur Jésus, qui est son véritable » soleil, dit l'admirable saint Cyprien <sup>5</sup>, bien qu'elle répande

<sup>1</sup> Matth. v. 14. — <sup>2</sup> Ephes. v. 8. — <sup>3</sup> Luc. xiii, 19. — <sup>4</sup> De Præscript. n. 20. — <sup>5</sup> Lib. de Unit. Eccl. pag. 195.

» ses rayons par toute la terre, n'a qu'une même lumière qui  
 » se communique partout : » *Ecclesia Domini luce perfusa per  
 totum orbem radios suos porrigit ; unum tamen lumen est ,  
 quod ubique diffunditur, nec unitas corporis separatur.*

Par où vous voyez, mes chers Frères, que l'Eglise est le lieu sacré dans lequel Jésus-Christ renferme le trésor des lumières célestes. Quelque docte que soit un homme, quelque beaux sentiments qu'il professe, il marche dans les ténèbres s'il abandonne l'unité de l'Eglise. Celui-là ne peut avoir Dieu pour père, qui n'a pas l'Eglise pour mère. En vain nos adversaires se glorifient-ils, en toutes rencontres, de la science des Ecritures qu'ils n'ont jamais bien étudiées selon la méthode des Pères, qui ont fait gloire de suivre les interprétations de leurs ancêtres. « Nous enseignons, disoient-ils, ce que nous » ont appris nos prédécesseurs ; et nos prédécesseurs l'ont » reçu des hommes apostoliques ; et ceux-là, des apôtres ; et » les apôtres, de Jésus-Christ ; et Jésus-Christ, de son Père. » C'est à peu près ce que veulent dire ces mots du grand Tertullien : *Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit* <sup>1</sup>. O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine tissure que nos nouveaux docteurs ont rompue ! Cette belle succession étoit la gloire de l'Eglise de Dieu : c'est ce que nous opposions aux ennemis de Jésus, que malgré les tyrans et les hérétiques, malgré la violence et la fraude, l'Eglise de Jésus-Christ étoit demeurée immobile.

Ils renoncent volontairement à cet avantage. N'ont-ils pas osé assurer, dans l'article xxxi de leur Confession, qu'il a été nécessaire que Dieu en notre temps, auquel l'état de l'Eglise étoit interrompu, ait suscité gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Eglise de nouveau qui étoit en ruine et désolation ! O parole inouïe aux premiers chrétiens ! si ce n'est, certes, qu'elle a toujours été témérairement avancée par les hérétiques leurs prédécesseurs, et toujours constamment réfutée par nos Pères les orthodoxes. L'avez-vous jamais cru, ô bienheureux évêques, ô saints martyrs, ô docteurs divinement éclairés, l'avez-vous jamais cru que cette Eglise que

<sup>1</sup> De Præscript. n. 37.

vous fondiez par votre sang, ou que vous instruisiez par votre doctrine, dût être durant tant de siècles entièrement abolie, jusqu'à ce que Luther et Calvin la vinssent dresser de nouveau? Cette cité qui a occupé tout le monde, Dieu l'a fondée éternellement, dit l'admirable saint Augustin <sup>1</sup>; le firmament tomberoit aussitôt que l'Eglise seroit éteinte : *Deus fundavit eam in æternum*.

Certes, il est indubitable, ô sauveur Jésus, comme durant toute l'éternité vous serez béni dans le ciel; ainsi, pendant toute la durée de ce siècle, vous aurez toujours des adorateurs sur la terre. Et où seront ces adorateurs, si votre Eglise doit tomber en ruine? Comment pourriez-vous être adoré dans une Eglise entièrement désolée, une Eglise infectée d'erreurs, faisant profession publique d'idolâtrie, une Eglise enfin telle qu'elle a été durant plusieurs siècles, suivant l'opinion de nos adversaires? Seigneur Jésus, encore une fois où étoient alors vos adorateurs? Eh! dites-nous, je vous prie, nos Frères, qui dites si hautement que vous voulez suivre les Ecritures, dans quel Evangile ou dans quelle prophétie voyez-vous que l'Eglise dût un jour tomber en ruine, qu'elle dût être désolée durant tant de siècles? La synagogue même des Juifs, qui n'avoit pas de si belles promesses, a-t-elle jamais eu de si longues éclipses? Est-ce là cette Eglise fondée sur la pierre, contre laquelle les portes d'enfer ne peuvent jamais prévaloir <sup>2</sup>? Comment est-ce que l'Eglise de Dieu est enfin tombée en ruine, et a été obscurcie d'erreurs, elle que l'apôtre appelle la colonne et le soutien de la vérité <sup>3</sup>? Le sauveur Jésus parlant à ses disciples, et en leur personne à ceux qui se doivent assembler avec eux, ou qui leur devoient succéder : « Je serai, dit-il, avec vous jusqu'à la consommation des siècles <sup>4</sup>. » Où étiez-vous donc, ô Sauveur, quand nos réformateurs, sans aveu, sont venus dresser de nouveau votre Eglise?

Certes, je vous l'avoue, mes chers Frères, je ne puis modérer ma douleur, quand je vois de telles paroles prononcées

<sup>1</sup> In Psal. XLVII, n. 7; tom. IV, col. 420. — <sup>2</sup> Matth. XVI, 18. — <sup>3</sup> I. Tim. III, 15. — <sup>4</sup> Matth. XXVIII, 20.



par des chrétiens. Aussi ont-ils tâché de les adoucir par diverses explications, autant vaines que spécieuses. Je vous les rapporterai, s'il vous plaît ; et puis, à l'honneur de la vérité, et pour la consolation de nos âmes, nous les réfuterons en esprit de paix. Il leur a semblé fort étrange de dire que l'Eglise de Jésus-Christ dût cesser si longtemps d'être sur la terre. Les Luthériens de la Confession d'Ausbourg, leurs frères et leurs nouveaux alliés, assurent en l'article VII qu'il y a une Eglise sainte qui demeurera toujours. Ils parlent de l'Eglise qui est en ce monde. Et leurs propres Eglises, qui sont dans la Suisse et autres pays, disent au chapitre XVII qu'il faut qu'il y ait toujours eu une Eglise, qu'elle soit encore, et qu'elle dure jusqu'à la fin des siècles ; c'est à dire une assemblée des fidèles appelés et recueillis de tout le monde. Interrogez-nos frères errants, il faudra qu'ils répondent la même chose. Demandez-leur où étoit cette Eglise, lorsqu'il n'en paroissoit dans le monde aucune qui fit profession de leur foi. Comme c'est une chose évidente, ils vous répondront tous qu'elle étoit cachée, qu'elle ne paroissoit pas par un terrible jugement de Dieu qui la retiroit de la vue des méchants. Ils pensent ainsi réparer l'injure qu'ils feroient à l'Eglise, s'ils osoient assurer qu'elle fût entièrement abolie. Mais quelle âme vraiment chrétienne ne déploreroit pas leur aveuglement ?

Ah ! que vous êtes vraiment redoutable en vos conseils, ô grand Dieu, qui avez permis, par une juste vengeance, que ceux qui ont déchiré votre Eglise ne sussent pas même ce que c'est que l'Eglise ! L'Eglise, à votre avis, nos chers Frères, n'est-ce qu'une multitude sans union ? consiste-t-elle en des gens dispersés, qui n'ont rien de commun qu'en esprit ? est-ce assez qu'ils croient intérieurement ? n'est-il pas nécessaire qu'ils fassent profession de leur foi ? Mais l'apôtre dit expressément que « l'on croit dans le cœur à la justice, et que » l'on confesse par la bouche à salut<sup>1</sup>. » Et le Sauveur lui-même : « Qui me confessera, dit-il, devant les hommes je » le confesserai devant mon Père céleste<sup>2</sup>. » De plus, est-ce

<sup>1</sup> Rom. x. 10. -- <sup>2</sup> Matth. x. 32.

assez que chacun la professe en particulier ? Ne faut-il pas que ceux qui invoquent avec sincérité le nom du Seigneur lient ensemble une sainte société par la confession publique de la même foi ! Et cette Eglise cachée, dont vous nous parlez ; comment pouvoit-elle avoir une confession publique ? qu'est-ce autre chose qu'un amas de personnes timides, qui n'osoient confesser ce qu'ils croyoient, qui démentoient leurs consciences, en s'unissant de corps à une Eglise dont ils se séparoient en esprit ? Certes, s'ils se fussent séparés d'avec nos pères, leur séparation les eût rendus remarquables, et leur société se seroit produite ; elle n'auroit pas été cachée, comme vous le dites. Et s'ils sont demeurés unis ; quoi ces justes, ces gens de bien, cette Eglise prédestinée, alloient adorer Dieu dans nos temples qui étoient des temples d'idôles, et communiquoient à nos prières qui renversoient la dignité du médiateur, et assistoient à nos sacrifices qui réduisent à néant celui de la croix ? Chers Frères, en quel abîme d'erreurs tombez-vous ?

Mais pour vous presser encore davantage : il n'y a point d'Eglise sans foi. Et comment croiront-ils, s'ils n'entendent ? et comment entendront-ils, s'ils n'ont des prédicateurs ? et peut-il y avoir des prédicateurs où il n'y a point de pasteurs ? Dis-moi donc, ô Eglise cachée, à laquelle Luther et Calvin ont eu leur refuge, d'où ils tirent leur succession, bien qu'il leur soit impossible de la montrer ; dis-moi où étoient tes pasteurs ? Si c'étoient ceux de l'Eglise romaine, donc tu n'entendois qu'une fausse doctrine, contraire à celle des réformateurs ; donc tu recevois des sacrements mutilés, car ils ne les administroient pas d'autre sorte ; donc tu te pouvois sauver dans cette communion ; et néanmoins c'est une chose assurée que l'on ne se peut sauver que dans la communion de la vraie Eglise. Et si l'on se sauvoit en ce temps de la communion de l'Eglise romaine, nous nous y pouvons sauver à présent. Par conséquent, ô Eglise cachée, devant que Luther te vint découvrir, les pasteurs de l'Eglise romaine n'étoient pas tes véritables pasteurs. Que si tu étois régie par d'autres pasteurs, je demande que l'on m'en montre la liste, et que l'on me

fasse voir les églises qu'ils ont gouvernées, et les chaires qu'ils ont remplies : c'est une chose impossible.

Car lorsqu'ils nous allèguent les Hussites et les Albigeois, chrétiens, vous voyez assez combien cette évasion est frivole. Ces Hussites et ces Albigeois venoient eux-mêmes, à ce qu'ils disoient, dresser de nouveau l'Eglise. Et je demanderai toujours où étoit l'Eglise avant les Hussites? où étoit-elle avant les Albigeois? En vain ils prétendent tirer leur autorité de gens qui se sont produits d'eux-mêmes aussi bien qu'eux, et qui, après avoir quelque temps agité le christianisme, sont retournés dans l'abîme duquel ils étoient sortis tout ainsi qu'une noire vapeur. Et dites-moi donc, je vous prie, quel monstre d'Eglise est-ce que cette Eglise cachée, Eglise sans pasteurs ni prédicateurs; bien que, selon la doctrine de l'apôtre<sup>1</sup>, Dieu ait mis dans le corps de l'Eglise les uns pasteurs et les autres docteurs, sans quoi l'Eglise ne peut consister<sup>2</sup>? Eglise sans sacrements et sans aucune profession de foi; Eglise vraiment de ténèbres, digne, certes, d'être cachée, puisqu'elle n'a aucuns traits de l'Eglise de Jésus-Christ. Le Sauveur ayant ordonné à ses apôtres que ce qu'ils entendoient en particulier, ils le prêchassent hautement sur les toits<sup>3</sup>: c'est à dire dans l'évidence du monde; nous parler d'une Eglise cachée, en vérité n'est-ce pas nous parler d'une Eglise de l'antechrist?

Car l'Eglise chrétienne, dès son berceau, étoit connue par toute la terre, ainsi que l'apôtre dit aux Romains : « Votre foi » est annoncée par tout le monde<sup>4</sup> ». Et bien qu'elle fût persécutée de toutes parts, elle se rendoit illustre par ses propres persécutions et par son invincible constance. « Nous savons de cette secte, disoient les Juifs à l'apôtre saint Paul<sup>5</sup>, » que l'on lui contredit partout. » L'Eglise fut donc connue sitôt après la mort du Sauveur. Et en effet, étant nécessaire que tous les gens de bien se rangent à la société de l'Eglise, comme nos adversaires mêmes le professent, se peut-il une plus grande absurdité que de dire qu'elle soit cachée? Com-

<sup>1</sup> Ephes. iv. 11. — <sup>2</sup> Act. xxv de leur Confession. — <sup>3</sup> Matth. x. 27.

— <sup>4</sup> Rom. i. 8. — <sup>5</sup> Act. xxviii 22.

ment veut-on que les hommes se rangent à une société invisible? Partant, cette Eglise cachée à laquelle ils se glorifient d'avoir succédé, n'étant pas, selon leur propre Confession, cette cité élevée sur la montagne, exposée à la vue des peuples; que reste-t-il autre chose, sinon qu'elle fût au fond de l'abîme, dont elle est sortie pour un temps au grand malheur du christianisme, pour la punition de nos crimes? C'est pourquoi il est arrivé que ces doctes, ces beaux esprits, qui ont écrit de si belles choses, ils ont tout su excepté l'Eglise; et, faute de la connoître, toutes leurs autres connoissances leur ont tourné à damnation éternelle.

Il n'y a rien de si froid, ni de si mal digéré que ce qu'ils ont dit des qualités que devoit avoir l'Eglise de Jésus-Christ. La perfection de l'Eglise est dans l'unité; et cette unité, chrétiens, jamais ils ne l'ont entendue. Laissons les longues disputes et les arguments difficiles: l'union qu'ils ont faite depuis peu d'années avec leurs nouveaux frères les Luthériens, décide tous nos doutes sur cette matière. Les contentions de ces deux sectes sont connues à tout le monde: elles se sont unies. Ce n'est pas une chose nouvelle que deux sectes s'unissent traités très longtemps d'impies et d'hérétiques; enfin elles se sont ensemble; mais quelles se soient unies en conservant la même doctrine, qui les a si longtemps séparées, c'est ce qui fait voir très évidemment qu'ils ne savent pas ce que c'est que l'Eglise.

Car je leur demande, mes Frères; la secte des Luthériens mérite-t-elle le nom d'Eglise? Si elle n'est pas Eglise, pourquoi communier avec elle? pourquoi souiller votre communion par une communion schismatique? L'Eglise ne connoît qu'elle-même: elle ne reçoit rien qui ne soit à elle. « L'étranger et » l'incirconcis n'y entreront point, » disoit autrefois le prophète<sup>1</sup>. Que s'ils sont la vraie Eglise; donc les Luthériens et les Calvinistes ne font que la même Eglise. Et qui a jamais ouï dire que l'Eglise de Jésus-Christ fût un amas de sectes diverses, qui ont une profession de foi différente et contraire en plusieurs points, dont les pasteurs n'ont pas la même origine, et ne communiquent entre eux ni dans l'ordination ni dans les

<sup>1</sup> *Is. l. LII. 3.*

synodes ? Cette union, n'est-ce pas plutôt une conspiration de factieux qu'une concorde ecclésiastique ? Comme on voit les mécontents d'un Etat entrer dans le même parti, chacun avec son intérêt distingué de celui des autres, et ne s'associer seulement que pour la ruine de leur commune patrie, pendant que les fidèles serviteurs du prince sont unis véritablement pour le service du maître ; ainsi en est-il de cette fausse union que nos réformateurs prétendus ont faite depuis peu de temps. Et c'est ce que faisoient ces hérétiques, dont parle Tertullien <sup>1</sup> : *Pacem quoque passim cum omnibus miscent* : « Ils » entrent en paix avec tous indifféremment : car il ne leur » importe pas, ajoute ce grand personnage, d'avoir des senti- » ments opposés, pourvu qu'ils conspirent à renverser la » même vérité : » *Nihil enim interest illis, licet diversa tractantibus, dum ad unius veritatis expugnationem conspirent.*

C'a toujours été l'esprit qui a régné dans les hérésies. Les Ariens ne vouloient autre chose, sinon que l'on supprimât le mot de *consubstantiel*, comme apportant trop grand trouble à l'Eglise ; et qu'après, en dissimulant le reste de la doctrine, on vécût en bonne intelligence. Ainsi, disent les Calvinistes, ne parlons plus de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, sur laquelle nos pères se sont si longtemps combattus ; du reste, unissons-nous, et que chacun demeure dans sa croyance. O la nouvelle façon de terminer les schismes, toujours inconnue à l'Eglise, et toujours pratiquée par les hérétiques ! Ils ont trouvé le moyen de s'unir dans le schisme même. *Schisma est unitas ipsis*, disoit le grave Tertullien <sup>2</sup> : « L'unité même parmi eux est un schisme. » Ils professent une foi contraire, c'est le schisme ; ils les reçoivent à la même communion, c'est l'unité. Car si les articles dans lesquels vous différez sont essentiels, pourquoi vous unissez-vous ? et s'ils ne le sont pas, pourquoi avez-vous été si longtemps séparés ? Pourquoi est-ce que Calvin, qui est venu le dernier, n'a pas tendu les mains à Luther ? que ne lui a-t-il donné ses Eglises ? pourquoi a-t-il voulu être chef de parti au préjudice de l'Evangile ? pourquoi a-t-il divisé le troupeau de Jésus ?

<sup>1</sup> De Præscript. n. 41. — <sup>2</sup> Ibid. 42.

Certes, il falloit bien que vos pères crussent que les articles de foi qui vous séparaient fussent importants ; autrement, comment les excuserez-vous de n'avoir pas accouru à la même unité ? Maintenant de savoir si le corps de Jésus-Christ est réellement en l'eucharistie, ou s'il n'y est pas, cela vous semble une chose de peu d'importance. Donc que de synodes inutiles, que de folles disputes, que de sang répandu vainement pour soutenir qu'il n'y étoit pas ! Savoir si Jésus y est ou s'il n'y est pas, c'est une chose de peu d'importance : donc un tel bienfait du sauveur Jésus demeurera dans le doute. Certes, si Jésus y est, il n'y peut être que par un amour infini ; et ainsi ceux qui le nieroient, quels torts ne feroient-ils pas à sa miséricorde, ne reconnoissant pas une grâce si signalée ? Et vous appelez cela une affaire de peu d'importance ? contre la dignité de la chose qui crie contre vous ; contre les Luthériens mêmes, que vous appelez et qui vous refusent ; contre vos pères qui vous crient qu'ils ont cru cet article important, et que s'il ne l'étoit pas, en vain ont-ils apporté tant de troubles au monde.

Ne doutons donc pas, ma très chère Sœur, qu'ils ne marchent dans les ténèbres. L'apôtre saint Jean a dit que « qui » n'aime pas ses frères, ne sait où il va, et demeure dans » l'obscurité <sup>1</sup>. » Comment donc ne sont-ils point aveugles, eux qui se sont séparés d'avec nous pour des causes si peu légitimes ; puisque nous les voyons s'ôter à eux-mêmes, dans ces derniers temps, celle que leurs pères et les nôtres avoient toujours crue être la principale ? dignes certainement, après avoir rompu la vraie paix, d'entrer dans une fausse concorde, comme je vous le viens de montrer tout à l'heure ; concorde qui les fortifie peut-être selon la politique mondaine, mais si nous le savons comprendre, qui les ruine très évidemment selon la règle de la vérité. Rendez donc grâces à Dieu, ma très chère Sœur, qui vous a tirée de la société des ténèbres.

Ah ! qui me donnera des paroles assez énergiques pour déplorer ici leur malheur ? Certes, je l'avoue, chrétiens, il est bien difficile de se départir de la première doctrine dont on a

<sup>1</sup> Joan. II. 11.



nourri notre enfance. Tout ce qui nous paroît de contraire nous semble étrange et nous épouvante : notre âme, possédée des premiers objets, ne regarde les autres qu'avec horreur. Que pouvons-nous faire dans cette rencontre ? Rendre grâces pour nous, et pleurer pour eux. Cependant ne laissons pas de les exhorter à rentrer en concorde avec nous ; et afin de le faire avec des paroles plus énergiques, employons celles de saint Cyprien, ce grand défenseur de l'unité ecclésiastique. Voici comme parle ce grand personnage à quelques prêtres de l'Eglise romaine, qui s'étoient retirés de la société des fidèles, sous le prétexte de maintenir la pure doctrine de l'Evangile contre les ordonnances des pasteurs de l'Eglise. « Ne » pensez pas, mes Frères, que vous défendiez l'Evangile de » Jésus-Christ, en vous séparant de son troupeau, et de sa » paix et de sa concorde ; étant, certes, plus convenable à de » bons soldats du Sauveur de ne point sortir du camp de leur » capitaine, afin que, demeurant dedans avec nous, ils puis- » sent pourvoir avec nous aux choses qui sont utiles à l'Eglise. » Car, puisque notre concorde ne doit point être rompue, et » que nous ne pouvons pas quitter l'Eglise pour aller à vous. » ce que nous ferions volontiers si la vérité le pouvoit per- » mettre ; nous vous prions, et nous vous demandons avec » toute l'ardeur possible, que vous retourniez plutôt à notre » fraternité et à l'Eglise de laquelle vous êtes sortis : » *Nec putetis sic vos Evangelium Christi asserere, dum vosmetipsos a Christi grege, et ab ejus pace et concordia separatis; cum magis militibus gloriosis et bonis congruat intra domestica castra consistere, et intus positos ea quæ in commune tractanda sunt agere ac providere. Nam cum unanimitas et concordia nostra scindi omnino non debeat; quia nos Ecclesia derelicta foras exire et ad vos venire non possumus, ut vos magis ad Ecclesiam matrem et ad nostram fraternitatem revertamini, quibus possumus hortamentis potius et rogamus* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ad. Conf. Rom. Epist. XLIX, pag. 58.

## SECOND POINT.

\* Dans la conduite de Dieu sur votre âme, j'é trouve ceci de très remarquable, que le Saint-Esprit agissant en vous, y a fait naître en même temps l'amour de l'Eglise et celui de la sainte virginité. N'étoit-ce pas peut-être pour vous faire entendre que les Eglises des hérétiques, que vous abandonniez généreusement, étoient des Eglises prostituées, et que la seule Eglise vierge c'est la catholique, à laquelle la grâce divine vous a appelée? Que l'Eglise doive être vierge, il n'est rien de plus évident; parce que tous les docteurs nous enseignent qu'il y a une ressemblance parfaite entre la bienheureuse Vierge et l'Eglise; et c'est pourquoi cette femme de l'Apocalypse, qui paroît revêtue du soleil, nous représente tout ensemble l'Eglise et Marie. La sainte mère de notre Sauveur est vierge et mariée tout ensemble : elle est également vierge et mère. Il en est ainsi de l'Eglise : car l'Eglise aussi bien que la sainte Vierge, conçoit et enfante par le Saint-Esprit. L'Eglise, comme la sainte Vierge, a un époux chaste qui n'est pas le corrupteur de sa pureté; mais plutôt qui en est le gardien fidèle, et par conséquent elle est vierge. Mais peut-être voulez-vous savoir ce que c'est que la virginité de l'Eglise : contentons en peu de mots ce pieux desir.

La virginité de l'Eglise, c'est sa vérité et son unité : et de là vient que je vous disois que les Eglises des hérétiques sont des Eglises prostituées; parce qu'en perdant l'unité, elles se sont éloignées de la vérité. Toute âme qui est dominée par l'erreur est une âme adultère et prostituée; parce que l'erreur est la semence du diable, par laquelle ce vieux serpent, ce vieux adultère, qui est menteur et père du mensonge, corrompt l'intégrité des esprits : et c'est aussi pour cela que l'Eglise est vierge, parce que l'erreur n'y a point d'accès; la doctrine de l'Eglise est vierge, parce qu'elle la conserve aussi pure que son divin Epoux la lui a donnée.

\* Ce morceau, dans le manuscrit de Bossuet, ne fait point corps avec ce qui précède : mais comme son discours n'est pas entier, pour le compléter, autant qu'il est en nous, nous avons cru pouvoir y réunir ce fragment, qui revient parfaitement à la matière traitée dans la première partie, et qui probablement a été fait pour le même sujet. (*Edit. de Déforis.*)

Que cherchiez-vous donc, ma très chère Sœur, quand abandonnant l'hérésie vous êtes accourue à l'Eglise? Vous cherchiez la virginité de l'Eglise que l'hérésie ne reconnoît pas. Comment est-ce que nous montrons que l'hérésie ne reconnoît pas la virginité de l'Eglise? Elle enseigne que l'Eglise, la vraie Eglise n'est pas infallible : elle enseigne que l'Eglise peut errer; elle enseigne que l'Eglise a erré souvent. Le ministre de cette ville l'a prêché et l'a écrit de la sorte. O ministre d'iniquité, vous ne connoissez pas la virginité de l'Eglise. Si elle peut errer, elle n'est pas vierge; car l'erreur est un adultère de l'âme. Mais comment connoiriez-vous sa virginité, puisque vous ne connoissez pas même sa sainteté? Je crois la sainte Eglise, disent les apôtres dans leur symbole. Est-elle sainte, si elle ment? est-elle sainte, si elle enseigne l'erreur, si elle la confirme par son autorité? Donc l'Eglise que vous nous prêchez est une Eglise prostituée; et cette jeune fille a bien fait quand elle a quitté cette Eglise, et qu'elle a cherché une église vierge. Mais notre Eglise, ma très chère Sœur, est encore vierge par son unité.

L'origine de l'unité, c'est le Fils de Dieu : il n'a paru qu'en un seul lieu de la terre; mais ses prédicateurs ont été par tout l'univers, et ils y ont fondé des Eglises. L'unité ne s'est pas divisée, mais elle s'est étendue; et cette unité sainte et indivisible, la succession continuelle nous l'a apportée. Considérez les troupeaux rebelles; leurs noms vous marquent leur séparation. Zuingliens, Luthériens, Calvinistes sont des noms nouveaux : ce n'est donc pas l'unité qui les a produits, parce que l'unité est ancienne; mais l'unité les a condamnés, parce qu'il appartient à l'unité sainte, qui communique avec l'Eglise ancienne par une succession vénérable; il appartient, dis-je, à cette unité de condamner l'audace de la nouveauté. Donc leurs noms sont des noms de schisme : notre nom, c'est un nom de communion. Mon nom, c'est chrétien, dit saint Pacien<sup>1</sup>; mon surnom, c'est catholique. Catholique, c'est universel; catholique, c'est un nom d'unité. un nom de charité et de paix. Donc l'Eglise catholique est l'Eglise vierge, parce qu'elle possède l'unité sainte, qui la lie

<sup>1</sup> S. Pacian. ad. Sympron. ep. 1.

inséparablement à l'Epoux unique. C'est pourquoi les Eglises des hérétiques ayant perdu l'unique Epoux, elles prennent le nom de leurs adultères.

L'hérésie n'a point de vierges sacrées : quoiqu'elle se vante d'être l'Eglise, elle n'ose imiter l'Eglise en ce point. Il n'y a que la vraie Eglise qui sache saintement consacrer les vierges. Et certes, comme l'Eglise catholique est l'Eglise vierge, c'est elle aussi qui nourrit les vierges. Jésus-Christ ne les reçoit pas pour épouses, si l'Eglise sa bien aimée ne les lui présente : et c'est pourquoi, vous ayant destinée dès l'éternité à ce mariage spirituel, que la pureté virginale contracte avec lui, il vous a inspiré dans le même temps ce double desir, d'aimer la virginité de l'Eglise et de garder la virginité dans l'Eglise. Réjouissez-vous donc en notre Seigneur ; préparez-vous aux embrassements de l'Epoux céleste. C'est lui qui est engendré dans l'éternité par une génération virginale ; c'est lui qui naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit parfaitement vierge, et il consacre son intégrité par une divine conception, et par une miraculeuse naissance.

---

# SERMON

## POUR LA PROFESSION D'UNE DEMOISELLE

QUE LA REINE MÈRE AVOIT TENDREMENT AIMÉE.

Opposition de la gloire du monde à Jésus-Christ et à son Evangile : pourquoi ne peut-il être goûté des superbes. Toutes les vertus corrompues par la gloire. Comment les vertus du monde ne sont-elles que des vices colores. Dispositions dans lesquelles doit être un chrétien à l'égard de la gloire. Grand sujet de craindre de se plaire en soi-même, après s'être élevé au dessus de l'estime des hommes : d'où vient cette gloire cachée et intérieure est-elle la plus dangereuse. Quelle est la science la plus nécessaire à la vie humaine. Discours à la Reine d'Angleterre, et sur la Reine mère défunte.

---

*Elegi abjectus esse in domo Dei mei. « J'ai choisi d'être abaissé et humilié  
n dans la maison de mon Dieu. » (Ps. LXXXIII. 11.)*

Que l'orgueil monte toujours, selon l'expression du Psalmiste <sup>1</sup>, jusqu'à se perdre dans les nues ; que les hommes ambitieux ne donnent aucune borne à leur élévation ; que ceux qui habitent les palais des rois ne cessent de s'empresser, jusqu'à ce qu'ils occupent les plus hautes places : vous, ma Sœur, qui choisissiez pour votre demeure la maison de votre Dieu, vous suivez une autre conduite, et vous n'imites pas ces empressements. Si les rois, si les grands du monde méprisent ceux qu'ils voient dans les derniers rangs, et ne daignent pas arrêter sur eux leurs regards superbes ; il est écrit au contraire que Dieu, qui est le seul grand, regarde de loin et avec hauteur tous ceux qui font les grands devant sa face, et tourne ses yeux favorables sur ceux qui sont abaissés <sup>2</sup>. C'est pourquoi le roi-prophète descend de son trône, et choisit d'être le dernier dans la maison de son Dieu ; plus assuré d'être regardé dans son humiliation, que s'il levoit hautement la tête et se mettoit au dessus des autres : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.*

Régalez-vous sur ce bel exemple. Ne soyez pas, dit saint

<sup>1</sup> Ps LXXXIII. 23. — <sup>2</sup> Ibid. CXXXVII. 6,

Augustin<sup>1</sup>, de ces montagnes que le ciel foudroie, sur lesquelles les pluies ne s'arrêtent pas ; mais de ces humbles vallées qui ramassent les eaux célestes, et en deviennent fécondes. Songez que la créature que Dieu a jamais le plus regardée, c'est celle qui s'est mise au lieu le plus bas : « Dieu, dit-elle, a regardé la bassesse de sa servante<sup>2</sup>. » Parce qu'elle se fait servante, Dieu la fait mère et reine et maîtresse. Ses regards propices la vont découvrir dans la profondeur où elle s'abaisse, dans l'obscurité où elle se cache, dans le néant où elle s'abîme. Descendez donc avec elle au dernier degré : heureuse, si, en vous cachant et au monde et à vous-même, vous vous faites regarder par celui qui aime à jeter les yeux sur les âmes humbles, et profondément abaissées devant sa majesté sainte. Pour entrer dans cet esprit d'humiliation, prosternez-vous aux pieds de la plus humble des créatures, et honorant avec l'ange sa glorieuse bassesse, dites-lui de tout votre cœur, *Ave*.

Il a été assez ordinaire aux sages du monde de rechercher la retraite, et de se soustraire à la vue des hommes ; ils y ont été engagés par des motifs fort divers. Quelques uns se sont retirés pour vaquer à la contemplation et à l'étude de la sagesse : d'autres ont cherché dans la solitude la liberté et l'indépendance, d'autres, la tranquillité et le repos ; d'autres, l'oisiveté ou le loisir : plusieurs s'y sont jetés par orgueil. Ils n'ont pas tant voulu se séparer, que se distinguer des autres par une superbe singularité ; et leur dessein n'a pas tant été d'être solitaires, que d'être extraordinaires et singuliers. Ils n'ont pu endurer ou le mépris découvert des grands, ou leurs froides et dédaigneuses civilités : ou bien ils ont voulu montrer du dédain pour les conversations, pour les mœurs, pour les coutumes des autres hommes, et ont affecté de faire paroître que, très contents de leurs propres biens et de leur propre suffisance, ils savoient trouver en eux-mêmes non seulement tout leur entretien, mais encore tout leur secours et tout leur plaisir. Il s'en est vu un assez grand nombre à qui

<sup>1</sup> In Psal. CXLII, n. 5 ; tom. IV, col. 1581. — <sup>2</sup> Luc. I. 48.



le monde n'a pas plu, parce qu'ils n'ont pas assez plu au monde. Ils l'ont méprisé tout à fait, parce qu'il ne les a pas assez honorés au gré de leur ambition ; et enfin ils ont mieux aimé tout refuser de sa main, que de sembler trop faciles en se contentant de peu.

Vos motifs sont plus solides et plus vertueux. On sait assez, ma Sœur, que le monde ne vous auroit été que trop favorable, si vous l'aviez jugé digne de vos soins. Vous n'affectez pas non plus de lui montrer du dédain : vous aimez mieux qu'il vous oublie, ou même qu'il vous méprise, s'il veut, que de tirer parade et vanité du mépris que vous avez pour lui : enfin vous cherchez l'abaissement et l'abjection dans la maison de votre Dieu ; c'est ce que les sages du monde n'ont pas conçu ; c'est la propre vertu du christianisme.

Parmi ceux qui aiment la gloire, saint Augustin a remarqué qu'il y en a de deux sortes<sup>1</sup> : les uns veulent éclater aux yeux du monde ; les autres, plus finement et plus délicatement glorieux, se satisfont en eux-mêmes. Cette gloire cachée et intérieure est sans comparaison la plus dangereuse. L'Ecriture condamne en nous le désir de plaire aux hommes<sup>2</sup>, et par conséquent à nous-mêmes ; parce que, si vous m' permettez de parler ainsi, nous ne sommes que trop hommes, c'est à dire trop foibles et trop grands pécheurs. « Il faut, dit le saint apôtre<sup>3</sup>, que celui qui se glorifie se glorifie uniquement en notre » Seigneur ; parce que celui-là n'est pas approuvé qui se fait » valoir lui-même, mais celui que Dieu estime. » Ainsi, entrant aujourd'hui dans la maison de votre Dieu par une profession solennelle, il faut quitter toute hauteur, et celle que le monde donne, et celle qu'un esprit superbe se donne à soi-même. Il faut choisir l'abaissement et l'abjection, et enfin vous rendre petite, selon le précepte de l'Evangile<sup>4</sup> ; petite aux yeux des autres hommes, très petite à vos propres yeux. Ce sont les deux vérités que je traiterai dans ce discours, et je les joindrai l'une à l'autre dans une même suite de raisonnement.

<sup>1</sup> De Civit. Dei, lib. v, cap. xx ; tom. vii. col. 137, 138. — <sup>2</sup> Galat. I. 10. — <sup>3</sup> II Cor. x. 17, 18. — <sup>4</sup> Matth. xviii. 3, 4.

## PREMIER POINT.

Il est aisé de remarquer dans l'Evangile, que ce que le Fils de Dieu a entrepris [de combattre] par des paroles plus efficaces, c'a été la gloire du monde. C'est elle aussi qui a apporté le plus grand obstacle à l'établissement de sa doctrine, non seulement à la profession externe et publique, mais à la foi et à la croyance. Elle n'a point eu de plus emportés ni de plus opiniâtres contradicteurs que les pharisiens et les docteurs de la loi; et le Sauveur ne leur reproche rien avec tant de force, que la vanité et le desir de la gloire. « Ils aiment, dit-il, les premières places; ils se plaisent à recevoir des soumissions. Ils veulent qu'on les appelle maîtres et docteurs: ils prient publiquement dans les coins des rues, afin que les hommes les voient: enfin, ils ne font rien que pour être vus et honorés<sup>1</sup>. » Aussi quelques uns des sénateurs qui crurent en Jésus n'osèrent le reconnoître publiquement, « de crainte d'être chassés de la Synagogue; car ils aimoient plus la gloire des hommes que la gloire de Dieu: » *Ex principibus multi crediderunt in eum; sed propter pharisæos non confitebantur, ut e Synagoga non ejicerentur: dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei*<sup>1</sup>. Mais il n'a rien dit de plus efficace, ou, si vous me permettez cette expression, de plus foudroyant que cette parole que nous lisons en saint Jean : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis; et gloriam quæ a solo Deo et non quæritis?*<sup>2</sup> « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul? » Méditez cette parole : c'est la gloire qui nourrit dans l'esprit de l'homme ce secret principe d'incrédulité; c'est elle qui entretient la révolte contre l'Evangile. Si la plupart des autres vices combattent la charité, celui-ci combat la foi : les autres détruisent l'édifice : celui-ci renverse le fondement même.

Le même conseil de la Sagesse divine qui a porté un Dieu à s'abaisser et à se rendre petit, l'a porté à ne se communiquer

<sup>1</sup> Matth. xxiii. 6, 7. — <sup>2</sup> Jean. xii 42, 43. — <sup>3</sup> Ibid. v. 44.

qu'à ceux qui sont petits et humbles : *Revelasti parvulis* <sup>1</sup>. Un Dieu dépouillé et anéanti [ne peut être goûté que des humbles]. Il a pris la foiblesse tout entière, la bassesse, l'humiliation : il n'a rien ménagé, rien épargné de tout ce que les hommes méprisent, de tout ce qui fait horreur à leurs sens. [Comment les superbes entêtés de leurs grands projets, et tout occupés de leurs vastes prétentions, pourroient-ils se complaire avec lui ?] A ces esprits enflés, qui se nourrissent de gloire, Jésus-Christ est trop nu et trop bas pour eux, les lumières de l'Evangile trop simples, la doctrine du christianisme trop populaire. Ils n'estiment rien de grand que ce qui fait grande figure dans le monde, et ce qui occupe une grande place. C'est pourquoi le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul : [il veut] ou de grands domaines, ou de grands palais, ou des habits somptueux, ou une suite magnifique, ou les louanges et l'admiration publique. Il tâche de s'agrandir et de s'accroître comme il peut : il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne : il s' imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille et sa grandeur naturelle ; il y applique ce qu'il peut par le dehors, et s' imagine qu'il devient plus grand et se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand on l'estime, quand on le redoute, quand on l'aime, quand on le recherche, enfin quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui semble trop unie et trop simple. Ces esprits enflés trouvent Jésus-Christ si petit, si humble, si dépouillé, [qu'ils n'ont que du mépris pour lui.] Ils ne peuvent comprendre qu'il soit grand ; et ne savent comment attacher ces grands noms de Sauveur, de Rédempteur et de Maître du genre humain, à cette bassesse et à cette pauvreté du Dieu-homme.

Voulez-vous être capable de connoître les grandeurs de Jésus-Christ ? Quittez toutes ces idées, plutôt vastes que grandes,

<sup>1</sup> Matth. xi. 25.

plutôt pompeuses que riches, que la gloire inspire, dont la gloire remplit les esprits, ou plutôt dont elle les enfle; car l'esprit ne se remplit pas de choses si vaines. Il faut savoir que Dieu seul est tout; que tout ce que nous amassons autour de nous, pour nous faire valoir et nous rendre recommandables, n'est pas une marque de notre abondance; mais plutôt de notre disette, qu'il emprunte de tous côtés. Dieu seul est grand et toute la grandeur consiste à lui plaire, à être à lui, à le posséder, à faire sa volonté sainte, et ne se glorifier qu'en lui seul parce que « ceux qui recherchent la gloire des hommes, ne » sauroient chercher celle qui vient de Dieu seul. » *Gloriam ab invicem accipitis, et quæ a solo Deo est non quæritis.*

A quoi travaillent dans le monde, je ne dis pas les âmes basses et vulgaires, mais ceux que l'on appelle les honnêtes gens et les vertueux, sinon à la gloire et à l'éclat? *Gloriam ab invicem accipitis.* On loue pour être loué; on fait honneur aux autres pour en recevoir, et on se paie mutuellement d'une si vaine récompense. Ne parlons pas de ces esprits foibles qu'on mène où l'on veut par des louanges, qui s'arrêtent à tous les miroirs qui les flattent, qui s'éblouissent à la première lueur d'une faveur même feinte. Vains admirateurs d'eux-mêmes, qui ne se sentent pas plus tôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits: le monde même les traite de foibles et de ridicules. Mais ceux-là sont-ils plus solides, sont-ils moins vains dans le fond et devant Dieu, qui, plus adroits à dissimuler leur foiblesse, savent s'attirer la gloire par des détours plus artificieux? En sont-ils moins les esclaves de la gloire? La demander misérablement, ou la ménager par adresse, et la recevoir comme chose due, [c'est également se rendre indigne et incapable de jouir de celle de Dieu:] *Gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis*: « Vous re- » cherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, » et vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu » seul. » [Il ne suffit pas de pouvoir se rendre témoignage qu'on n'a point recherché la gloire des hommes, pour se rassurer contre ses funestes effets; parce que] lorsque la gloire se présente comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de

bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée ; [et alors elle nous devient aussi pernicieuse que si on l'avoit désirée et sollicitée.]

C'est cette gloire qui corrompt toutes les vertus : elle en corrompt la fin ; elle fait faire pour les hommes ce qu'il faut faire pour Dieu ; elle fait servir la vérité à l'opinion, ce qui est solide à ce qui est vain et qui n'a point de substance ; et ne songe pas, dit saint Augustin, combien c'est une chose indigne que la solidité des vertus serve à la vanité des opinions et des jugements des hommes : *Unde non digne tantæ inantitati servit soliditas quædam firmitasque virtutum*<sup>1</sup>. Elle renverse l'ordre ; elle fait marcher après ce qui doit aller devant. Vous voulez être libéral ; il faudroit auparavant être juste, vous dégager avant que d'acquérir les autres, être libre vous-même avant que de songer à vous faire des créatures, enfin, parlons sans figure, à acquitter vos dettes avant que d'épancher des présents. Elle détruit la récompense de la vertu : *Qui magni in hoc seculo nominati sunt, multumque laudati in civitatibus gentium, quesierunt non apud Deum, sed apud homines gloriam ;.... ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam*<sup>2</sup> : « Ainsi ces hommes d'une si grande réputation, tant célébrés parmi les nations, ont cherché la gloire non en Dieu, mais auprès des hommes ; ils ont obtenu ce qu'ils demandoient ; ils ont acquis cette gloire qu'ils avoient si ardemment poursuivie ; et vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs pensées. » Voilà ce que sont les vertus du monde, des vices colorés qui en imposent par un vain simulacre de probité. Les vicioux que la gloire engendre, ne sont pas de ces vicioux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Les vices que le monde honore et couronne sont des vices plus spécieux ; il y a quelque apparence de vertu. L'honneur, qui étoit destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde.

<sup>1</sup> De Civ. Dei, lib. v, cap. xx ; tom. vii, col. 138. — <sup>2</sup> S. Aug. in Ps. cxviii, Serm. xii, n. 2 ; tom. iv, col. 1306.

Il y a deux sortes de vertus ; la véritable et la chrétienne , sévère , constante , inflexible , toujours attachée à ses règles , et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit ; ce n'est pas la vertu du monde : elle n'est pas propre aux affaires ; il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée ; et si elle n'entre dans le monde par quelque intrigue , veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet ? Ne parlez pas au monde de cette vertu ; il s'en fait une autre à sa mode , plus accommodante et plus douce ; une autre ajustée , non point à la règle , mais à l'humeur , au temps , à l'apparence , à l'opinion. Vertu de commerce , elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole ; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse et saura bien faire sa cour. Malgré toute la droiture qu'elle étale avec tant de pompe dans les occasions médiocres , elle ne s'oubliera pas , et saura bien ployer , quand il faudra de la faveur , dans les grands besoins et dans les coups décisifs. Il faut remarquer que le monde pardonne tout quand on réussit. Vous êtes parvenu à vos fins cachées ; n'avez-vous pas honte de vous-même , [ d'avoir employé tant de moyens iniques pour surmonter les obstacles ? Mais enfin vous avez eu le succès que vous desiriez : c'en est assez , le monde nous applaudit , et canonise toute la manœuvre que vous avez concertée , toute l'intrigue que vous avez fait jouer. ]

Voilà quelles sont les vertus du monde , c'est à dire les vertus de ceux qui n'en ont point. Le monde n'aime pas les vices qui ne sont que vices. Car , comme dit saint Jean Chrysostôme <sup>1</sup> , le mal n'a point de nature pour se soutenir lui-même ; et s'il étoit sans mélange il se détruiroit par son propre excès. Mais aussi , si peu qu'on prenne de soin de mêler avec le vice quelque couleur de vertu , il pourra , sans trop se cacher et presque sans se contraindre , paroître avec honneur dans le monde. Il n'est pas besoin d'emprunter le masque d'une vertu sévère , ni le fard d'une hypocrisie trop étudiée ; le moindre mélange suffit ; la plus légère teinture d'une vertu

<sup>1</sup> Rom. II in Act. Apost. n. 5 ; tom. IX, p. 22.



trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde, concilie de l'honneur au vice; et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie.

Ceux qui ne se connoissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat; et le monde se connoît si peu en vertu solide, que la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices, il s'agit seulement de trouver des noms et des prétextes honnêtes. Pousser ses amis à quelque prix que ce soit, venger hautement ses injures, [s'élever par des voies iniques; tous ces désordres passeront pour bienfaisance, grandeur d'âme, noblesse de sentiments, dès qu'on saura les décorer de ces beaux titres.] Le nom et la dignité d'homme de bien se soutiennent plus par esprit et par industrie, que par probité et par vertu; et on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

*Elegi abjectus esse in domo Dei mei.* Je ne veux point de cette gloire qui donne du prix au vice, [et qui couronne les actions les plus détestables.] Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, nous qui ne recevons pas celle qu'il donne à la vertu? Ce n'est pas la vertu des temps, mais la vertu de l'Evangile [qui doit être l'objet de vos desirs et de votre application.] Vous apprendrez la vertu selon la règle, en détruisant ces vertus et ces qualités que le monde admire; cette hauteur de courage, cette grandeur d'âme, ces ingénieuses curiosités, cette pénétration d'un esprit subtil et perçant. Tout cela étant corrigé, on s'en servira toutefois, [avantageusement dès qu'on le convertira au culte de son Dieu. On n'aura plus de courage que pour porter la croix de Jésus, plus de grandeur d'âme que pour se renoncer soi-même, plus de curiosité que pour apprendre à se bien connoître. Mais voyez par des exemples qui vous touchent de plus près, quel est le malheur de ceux qui sont dominés par l'amour de la gloire.]

Les personnes de votre sexe, quel est leur égarement quand la gloire les possède? Je ne daignerois ici vous représenter la foiblesse de celles qui mettent toute leur gloire dans la pa-

ture ; qui s'imaginent être assez ornées , quand elles amassent autour de leur corps ce qu'il y a de plus curieux ou de plus rare dans l'art ou dans la nature : « Comme si c'étoit là , » dit saint Augustin , le souverain bien et la véritable gloire » de l'homme , que tout ce qu'il a soit riche et précieux , » excepté lui-même : » *Quasi hoc sit hominis maximum bonum habere omnia bona , præter seipsum* <sup>1</sup>.

Parlons plutôt de celles qui , fières par leur beauté ou par la supériorité de leur génie , sont d'autant plus captives de la gloire qu'elles pensent que , pour l'acquérir , elles n'ont besoin que de leur personnes et de leurs propres avantages. C'est par là qu'elles prétendent se faire un empire , qui se soutient de soi-même sans aucun secours emprunté. Ah ! le malheureux empire ! Et peuvent-elles en être orgueilleuses , quand elles songent à quel joug et à quelle honte les destinent leurs propres captifs ? Et toutefois , elles se flattent de cette souveraineté. En effet , l'image en est éclatante. Les hommes ne méprisent rien tant que la flatterie et la servitude. Pour elles on peut descendre à tout ce que la servitude a de plus bas , et la flatterie de plus servile et de plus rampant , jusqu'à les traiter de divinités ; et ce titre , que les flatteurs n'ont jamais donné aux plus grands monarques sans offenser les oreilles des courtisans les plus dévoués , se prodigue tous les jours à ces idoles avec l'applaudissement de tout le beau monde. Pour elles enfin , on croit tout permis ; et le monde , tant il est aveugle et sensuel , excuse en leur faveur , non seulement la folie et l'extravagance , mais encore le crime et la perfidie : tout est permis pour leur plaire et les servir.

Quel est après cela leur vanité et leur emportement ? C'est ce que je n'entreprends pas de vous expliquer. Aussi mettent-elles toute leur vertu dans leur fierté. Le dirai-je dans cette chaire ? leur chasteté même est un orgueil : elles craignent plutôt d'abaisser leur gloire ; que de souiller leur vertu et leur innocence. Ce n'est pas leur honnêteté qu'elles veulent conserver , mais leur supériorité et leurs avantages. Et certes , si elles aimoient la vertu se plairoient-elles à faire naître tant de

<sup>1</sup> De Civit. Dei, lib. III, cap. 1; tom. VII, col. 59.

desirs qui lui sont contraires? et les verrions-nous se piquer non moins de corrompre dans les autres la chasteté, que de la garder en elles-mêmes? C'est par là qu'elles se rendent coupables de l'idolâtrie publique. J'appelle ainsi les attachements criminels qui déshonorent la face du christianisme, et mettent tant de fausses divinités en la place du Dieu véritable. Tertullien disoit autrefois aux sculpteurs qui fabriquoient les idoles : *Tu colis idola, qui facis ut coli possint* <sup>1</sup> : « Tu es » coupable du crime d'adorer les idoles, toi qui es cause » qu'on les peut adorer. » Et vous, superbes beautés, vaines idoles du monde, pensez-vous être innocentes de l'idolâtrie que vous faites régner sur la terre? C'est vous qui ornez l'idole, vous qui parez l'autel profane, vous-même qui recevez l'encens et agréez le sacrifice d'abomination. Bien plus, vous ne fabriquez pas seulement l'idole, comme ceux dont parle Tertullien; mais vous-mêmes vous êtes l'idole que le monde adore : et non seulement le soin de vous montrer et de plaire, mais encore ces complaisances, et cette gloire cachée, et ce secret triomphe de votre cœur dans les damnables victoires que vous remportez, en attirent sur vous tout le crime.

Ah! cachons-nous à jamais dans la maison de notre Dieu : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei*. Assez et trop longtemps nous avons étalé au monde les attrais de l'esprit et du corps. Cette belle parole, qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin, doit vous servir de règle. Il disoit, au rapport de Sulpice Sévère, que « le triomphe de » la modestie et la dernière perfection de l'honnêteté dans » votre sexe; c'est de ne pas se laisser voir : » *Prima virtus, et consummata victoria est non videri* <sup>1</sup>. Que votre vertu soit un mystère entre Dieu et vous : entrez dans le cabinet, et fermez la porte sur vous. Il est temps de se cacher avec Jésus-Christ : il est temps non de paroître, mais de se cacher; non de dominer, mais de dépendre; non de s'élever au dessus des autres, mais de se mettre aux pieds de tous; non de se pousser au premier rang dans le siècle, mais de tenir le dernier dans la maison de votre Dieu.

<sup>1</sup> De Idololat. n. 6. — <sup>2</sup> Sulpic. Sever. Dia'og. II, n. 12.

Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, puisque nous ne voulons pas même recevoir celle qu'il donne à la vertu ? « Glorifiez-moi vous-même, mon » Père, parce que je ne reçois point la gloire des hommes : » *Clarifica me tu, Pater* <sup>1</sup>; ... *claritatem ab omnibus non accipio* <sup>2</sup>. Non seulement je ne la recherche pas, mais même je ne la reçois pas. Elle me veut donner le change, [et me priver du bien solide qui doit être l'unique objet de mon ambition.] Ainsi, puissiez-vous dans votre retraite trouver Dieu qui seul vous contente, et rencontrer par sa grâce autant d'ornements dans vos mœurs, que vous en avez généreusement méprisé dans votre fortune : [car c'est là ce qu'exige la vie que vous embrassez : ] *Tam pretiosa requirit in moribus, quam contempsit in rebus* <sup>3</sup>.

## SECOND POINT.

Mais, ma Sœur, il faut prendre garde qu'en méprisant la gloire des hommes, vous ne retombiez sur vous-même, et que vous ne receviez plus agréablement de vos propres mains cet encens que vous refusez de la main des autres. C'est un défaut ordinaire de l'esprit humain, après qu'il s'est élevé au dessus des vices, au dessus des desirs vulgaires, au dessus des jugements et de l'estime des autres, de se plaire uniquement en soi-même. Et il faut ici vous expliquer tout le progrès de l'orgueil, par une excellente doctrine de saint Augustin <sup>4</sup>.

Il n'y a rien au dessous de Dieu de plus noble que la créature raisonnable : d'où il s'ensuit qu'une âme vertueuse, qui se cultive elle-même, ne découvre rien sur la terre qui soit capable de la délecter plus qu'elle-même; et elle trouve d'autant plus à se plaire dans son propre bien, que le bien qu'elle recherche est plus excellent. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde attentivement, en épurant son jugement et son esprit, en réprimant les mauvais desirs et les foiblesses humaines, on nourrit en soi-même insensiblement une gloire

<sup>1</sup> Joan. xvii. 5. — <sup>2</sup> Ibid. v. 41. — <sup>3</sup> Epist. ad Demetriad. in Ap. Oper. S. August. t. II. Ep. xvii, cap. 1, col. 5. — <sup>4</sup> Cont. Jul. lib. iv, cap. iii, n. 28; tom. x, col. 599.

cachée et intérieure qui est d'autant plus à craindre, qu'il reste moins de défauts pour lui servir de contre-poids. Et, comme j'ai déjà dit, il ne faut point nous imaginer que nous avons évité cette maladie, quand nous avons méprisé l'estime des hommes; car c'est alors que nous renfermant et nous ramassant en nous-mêmes, nous sommes ordinairement encore plus livrés à notre amour-propre.

Ainsi en cet état, chrétiens, bien loin de mépriser la vaine gloire, au contraire nous en séparons pour nous le plus délicat et le plus exquis; nous en prenons le plus fin pariam, et tirons, pour ainsi dire, l'esprit et la quintessence de cet agréable poison. Car notre gloire est d'autant plus grande qu'elle se contente d'elle-même. Nous trouvons je ne sais quoi de plus fin dans notre propre jugement, quand il a eu la force de s'élever au dessus des jugements des autres; ce qui fait que nous en sommes et plus amoureux et plus jaloux. Et alors, quand il arrive que nous nous plaisons en nous-mêmes, nous nous y plaisons d'autant plus que rien ne nous plaît que nous. C'est ainsi que nous nous faisons des dieux en nous-mêmes.

En effet, ce qu'il y a de plus dangereux pour nous dans les louanges que l'on nous donne, n'est pas le péril d'être flattés par la bonne estime des autres. Cette complaisance secrète que nous avons pour nous-mêmes, c'est ce qui fait notre plus grand mal; c'est elle que les louanges et les approbations, qu'on donne à notre conduite ou à notre esprit, viennent fortifier dans le fond du cœur. Et certes, rien ne nourrit tant cette estime que nous avons de notre mérite, que les applaudissements de ceux qui nous environnent; ce concours de leur opinion avec la nôtre fait un concert trop agréable pour nous. C'est ce concours de leur complaisance avec la nôtre qui fait que la nôtre se croit bien fondée, et s'imprime avec plus de force. Cette même complaisance nous revient par plusieurs endroits, et se réveille de toutes parts: quand nous la prenons toute seule, elle n'est pas moins dangereuse.

C'est, ma Sœur, à cet excès qu'arrivent ceux qui ne se glorifient pas en notre Seigneur, selon le précepte de l'apôtre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cor. I. 31.

« Maudit l'homme qui s'appuie et se plaît en l'homme, » dit l'oracle de l'Ecriture <sup>1</sup>. Et par là, dit saint Augustin <sup>2</sup>, celui-là est maudit de Dieu, qui se plaît ou se confie en lui-même, parce que lui-même est un homme : de sorte qu'il ne suffit pas de vouloir être petit aux yeux de tous, si nous ne sommes petits à nous-mêmes, et si nous ne nous tenons les derniers de tous. « Chacun, par le sentiment d'une humilité sincère, » doit croire les autres au dessus de soi : » *In humilitate superiores sibi invicem arbitantes* <sup>3</sup>.

Etudiez vos défauts : vous venez dans la religion pour vous détacher de vous-même. Séparée par l'obéissance de votre esprit propre et de vos propres lumières, vous commencerez à vous voir et à vous connoître dans une lumière supérieure.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connoître soi-même. Et saint Augustin a raison de dire <sup>4</sup> qu'il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des Etats, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle, qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais la plus rare de toutes. *Delicta quis intelligit* <sup>5</sup>? « Qui est-ce qui connoît ses fautes? » Nous jetons nos regards bien loin ; et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous échappons à nous-mêmes. Tout le monde connoît nos défauts : ils font la fable du peuple : nous seuls ne les savons pas, et deux choses nous en empêchent : premièrement, nous nous voyons de trop près ; l'œil se confond avec l'objet : nous ne sommes pas assez détachés de nous-mêmes pour nous considérer d'un regard distinct, et nous voir d'une pleine vue : secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connoître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts ; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle ; que notre propre personne, si peu qu'il y paroisse d'imperfection. Cette ignorance nous satisfait ; et par la même foiblesse qui fait que nous nous imaginons être sains

<sup>1</sup> Jerem. xvii. 5. — <sup>2</sup> Enchirid. n. 30 ; tom. vi, col. 239. — <sup>3</sup> Philip. ii. 3. — <sup>4</sup> De Trinit. lib. iv, n. 1 ; tom. viii, col. 809. — <sup>5</sup> Ps. xviii. 13.



quand nous ne sentons pas nos maux, assurés quand nous fermons les yeux aux périls, riches quand nous négligeons de voir l'embarras et la confusion de nos comptes et de nos affaires; nous croyons aussi être parfaits quand nous n'apercevons pas nos défauts : quand notre conscience nous les reproche, nous nous étourdissons nous-mêmes.

Dans ce silence, dans cette retraite, envisagez vos défauts, connoissez exactement vos péchés : vous trouverez tous les jours de quoi vous déplaire à vous-même. « Dieu, dit saint » Augustin, a voulu, pour nous empêcher de tomber dans » l'orgueil, que nous eussions un besoin continuel de la rémission des péchés : » *Ne superbi viveremus, ut sub quotidiana peccatorum remissione vivamus* <sup>1</sup>. Qui demande qu'on lui pardonne, ne croit pas mériter de gloire. C'est quelque chose de ferme et de vigoureux, [ qui vous est nécessaire. ] Regardez ce qui reste à faire : vous n'avez rien moins que Jésus-Christ pour modèle; [ ce qui vous oblige ] d'oublier ce qui est derrière vous, et de vous avancer sans cesse vers ce qui est devant vous : *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora extendens meipsum* <sup>2</sup>. Telle est la posture de l'humilité : oubliant ce qui est derrière, et s'étendant au devant de toute sa force ; elle porte ses regards bien loin devant soi, dans la crainte qu'elle a de se voir soi-même, et considère toujours ce qui reste à faire, pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait.

Enfoncez-vous donc aujourd'hui dans une obscurité sainte : vous êtes morte par ce sacrifice sous un glaive spirituel. Cachez à la droite ce que fait la gauche ; que votre vie soit cachée avec Jésus-Christ : soyez cachée au monde et à vous-même. Celui qui se plaît en soi-même, dit excellemment saint Jean Chrysostôme, et se glorifie en ses bonnes œuvres, ravage sa propre moisson et détruit son propre édifice. C'est ce qui vous est figuré par ce voile mystérieux, que votre illustre prélat va mettre sur votre tête : vous allez être enveloppée et ensevelie dans une éternelle obscurité. Abaissez-vous donc sous la main sacrée de ce charitable et religieux pasteur, et dites avec le

<sup>1</sup> Contra Jul. lib. iv, cap. iii, n. 28 ; tom. x, col. 600. — <sup>2</sup> Philip. III. 13.

Psalmistes : « J'ai choisi d'être humiliée et anéantie dans la » maison de mon Dieu. »

Mais, Messieurs, ne semble-t-il pas que la présence d'une fille de Henri le Grand, d'une Reine si auguste et si grande \*, donne trop d'éclat à cette cérémonie d'humiliation, à ce mystère d'obscurité sainte ? Non, Madame ; Votre Majesté ne vient pas ici pour y apporter la gloire du monde, mais pour prendre part aux abaissements de la vie religieuse et humiliée. Le sang de saint Louis ne vous a pas seulement donné une grandeur auguste et royale, mais encore vous a inspiré une piété toute chrétienne ; et il est digne de vous, qu'étant obligée par votre rang à faire une si grande partie des pompes du monde, votre foi vous invite à assister aux cérémonies où l'on apprend à les mépriser.

Mais, Messieurs, n'avez-vous pas remarqué encore qu'une autre reine nous manque. Anne, vous n'êtes plus ; puisque vous n'honorez pas de votre présence ce grand et religieux spectacle. Grande Reine, si vous étiez, cette fille qui vous fut chère, dont vous connoissiez si bien la vertu, qui a eu votre confiance jusqu'à votre dernier soupir, ne seroit présentée à Dieu que de votre main. Et certes, il seroit juste que, l'ayant arrachée de cette maison et l'ayant ôtée à Dieu pour un temps, vous-même lui rendissiez ce qu'il n'a fait que vous prêter.

Mais, Messieurs, suis-je chrétien quand je parle comme je fais ? Traiterai-je comme morte celle qui vit avec Dieu ; et croirai-je qu'elle nous manque aujourd'hui, parce qu'elle ne se montre pas à ces yeux mortels ! Non, non ; il n'est pas ainsi. Nous avons ici plus d'une reine, s'il est vrai, comme nous enseigne la théologie, qu'on voit tout dans ce miroir infini de la divine essence. Si les âmes bienheureuses y découvrent principalement ce qui touche les personnes qui leur sont attachées par des liaisons particulières ; ma Sœur, Anne Maurice d'Espagne, votre unique et chère maîtresse, vous voit du plus haut des cieux : sans doute, elle a trop de part au sacrifice que vous faites. Après elle vous n'avez voulu servir que Dieu seul. Après lui avoir fermé les yeux, vous avez fermé pour ja-

\* Henriette Marie de France, reine d'Angleterre.

mais les vôtres aux folles vanités du siècle. Il semble que vous n'avez pas voulu même la survivre ; puisque, dans le même moment que cette âme pieuse a quitté le monde, vous l'avez aussi quitté : vous avez passé de sa Cour dans le cloître, pour vous consacrer à une mort mystique et spirituelle. En sortant de cette Cour si chrétienne, si sainte, si religieuse, vous avez cru qu'aucune maison n'étoit digne de vous recevoir que celles qui sont dédiées à votre Dieu ; et vous venez professer ici solennellement qu'une Reine si puissante et si magnifique, après vous avoir honorée de son affection et comblée si abondamment de ses grâces, n'a pu néanmoins vous rendre heureuse. Et tant s'en faut que vous estimiez qu'elle ait pu faire votre bonheur par toutes ses largesses ; qu'au contraire, mieux éclairée par les lumières de la foi, vous mettez votre bonheur à quitter généreusement tout ce qu'elle a pu faire pour vous, tout ce qu'une libéralité royale a voulu accumuler de biens sur votre tête. O pauvreté et impuissance des rois, qui peuvent faire leurs serviteurs riches, puissants, fortunés, mais qui ne peuvent pas les faire heureux ! Et certes, il n'appartient qu'à celui qui est lui-même le souverain bien de donner la félicité.

Venez donc, ma chère Sœur en Jésus-Christ, venez vous jeter entre ses bras ; venez vous cacher sous ses ailes, venez vous humilier dans sa maison. Recevez-la, Monseigneur, au nombre des vierges sacrées, que votre haute sagesse et votre sollicitude pastorale sait si bien conduire dans la voie étroite. Donnez-lui de ce cœur toujours pacifique et véritablement paternel votre sainte bénédiction, que je vous demande aussi pour moi-même, comme une authentique approbation de la doctrine que j'ai prêchée. Ainsi soit-il.

---

# SERMON

## POUR UNE PROFESSION,

PRÊCHÉ LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Noces spirituelles qu'une religieuse célèbre avec Jésus-Christ, au jour de sa profession. Qualités de ce divin Epoux. D'où vient est-il obligé de se faire pauvre, pour acquérir le titre de Roi. La pauvreté, l'unique dot qu'il exige de son Epouse : pourquoi. Combien grand l'amour qu'il a eu pour elle. Moyens qu'elle doit prendre pour conserver une affection si inconcevable. Précieux effets de la virginité : transports que le Sauveur a toujours pour elle. Jalousie miséricordieuse qu'il a témoignée à son Epouse : avec quelle vigilance il observe toutes ses démarches. Soin qu'elle doit avoir de se garantir des effets d'une jalousie si délicate.

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se. *a Les noccs de l'Agneau se vont célébrer, et son Epouse s'est préparée.* » (Apoc. XIX. 7.)

Enfin, ma Sœur, elle est arrivée cette heure désirée depuis si longtemps, en laquelle vous serez unie avec Jésus-Christ par des noccs spirituelles. Certainement il n'étoit pas juste de vous donner d'abord ce divin Epoux, encore que votre cœur languit après lui : il falloit auparavant embellir votre âme par une pratique plus exacte de la vertu, et éprouver votre foi par une longue suite de saints exercices. Maintenant que vous vous êtes ornée d'une manière digne de lui, et que votre noviciat vous a préparée à ce bienheureux mariage, il n'est pas juste de le retarder, et nous allons en commencer la cérémonie : *Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.* En cet état, ma très chère Sœur, vous parler d'autre chose que de votre Epoux, ce seroit offenser votre amour ; et je n'ai garde de commettre une telle faute. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus ; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Epoux qu'on vous donne ; et pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Eglise, tâchons de connoître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y apprendrez sa grandeur, vous y découvrirez son amour et vous y verrez aussi sa jalousie.

Il est grand, n'en doutez pas, puisque c'est un roi. Les Mages le publient hautement : « Où est né, disent-ils, le roi » des Juifs <sup>1</sup> ? » Et c'est pour honorer sa royauté qu'ils viennent de si loin lui rendre leurs hommages. Ce roi vous aime d'un amour ardent, et il vous montre assez son amour par la bonté qu'il a eue de vous prévenir. Les Mages ne le connoissoient pas, et il leur envoie son étoile pour les attirer. Il vous a été rechercher par la même miséricorde, et il a fait luire sur vous, ainsi qu'un astre bénin, une inspiration particulière qui vous a retirée du monde, pour vous unir à lui de plus près. Votre Epoux est donc un grand roi, votre Epoux vous aime avec tendresse ; mais il faut encore vous dire qu'il vous aime avec jalousie.

Il appelle les Mages à lui ; mais il ne veut pas qu'ils retournent par la même voie, ni qu'ils aiment ce qu'ils aimoient auparavant. Ainsi, en lui donnant votre cœur, détachez-vous aujourd'hui de toutes choses. S'il vous chérit comme un amant, il vous observe comme un jaloux ; et le soin qu'il a pris d'avertir les Mages du chemin qu'ils devoient tenir, peut vous faire entendre, ma Sœur, qu'il veille bien exactement sur votre conduite. Apprenez de là quel est cet Epoux qui vous donne aujourd'hui la main. Vous voyez sa royauté par les hommages qu'on lui rend ; vous voyez son amour par l'ardeur de sa recherche ; vous voyez sa jalousie par le soin qu'il prend de veiller sur vous, et de marquer si exactement toutes vos démarches.

O épouse de Jésus-Christ, profitez de la connoissance particulière qu'on vous donne de l'Époux céleste auquel vous engagerez votre foi. Il est roi ; apprenez, ma Sœur, qu'il faut soutenir vigoureusement cette haute dignité de son épouse. Il vous aime ; prenez donc grand soin de vous rendre toujours agréable pour conserver son affection. Il est jaloux ; apprenez de là quelle précaution vous devez garder pour lui justifier votre conduite. Voilà trois avis importants que j'ai à vous donner en peu de paroles ; mais, pour les rendre plus particuliers et ensuite plus fructueux, il faut en faire l'application à

<sup>1</sup> Matth. II. 2,

la vie que vous embrassez et aux trois vœux que vous allez faire.

Je vous ai dit qu'il faut prendre soin de soutenir la dignité dont il vous honore, de conserver l'amour dont il vous prévient, et de n'offenser pas la jalousie par laquelle il vous observe. Qu'il vous sera aisé d'accomplir ces choses par le secours de vos vœux ! C'est un roi ; mais c'est un roi pauvre, qui a pour palais une étable, dont le trône est une croix. Pour soutenir la dignité d'épouse, il ne veut que l'amour de la pauvreté : il aime ; et ce qu'il aime, ce sont les âmes pures ; pour conserver son affection, l'agrément qu'il recherche c'est la chasteté. Il est délicat et jaloux, et il veille de près sur vos actions : l'unique précaution qu'il vous demande, c'est la fidélité de l'obéissance. Dieu soit loué, mes Sœurs, de m'avoir inspiré ces pensées, et de m'avoir donné le moyen de joindre, ainsi que je l'ai promis, l'action que vous allez faire avec le mystère que l'Eglise honore.

#### PREMIER POINT.

Il est bien vrai, mes Sœurs, ce que Dieu nous dit avec tant de force par la bouche de son prophète Isaïe <sup>1</sup>, que ses pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que ses voies sont infiniment éloignées des nôtres. Le ciel n'est pas plus élevé par dessus la terre, que les conseils de la sagesse divine le sont par dessus les opinions et les maximes de notre prudence. Le mystère du Verbe fait chair, où nous voyons un renversement de toutes les maximes du monde, est une preuve invincible de cette vérité. Et sans vous raconter maintenant toutes les particularités de ce grand mystère, ce que j'ai à vous prêcher aujourd'hui suffira pour vous faire voir cet éloignement infini des pensées de Dieu et des nôtres. Car, mes Sœurs, je prêche un roi pauvre, un roi que ses sujets ne connoissent pas : *Sui eum non receperunt* <sup>2</sup> ; qui n'a par conséquent ni provinces qui lui obéissent, ni armées qui combattent sous ses étendards. Son trône, c'est une crèche, et son palais une étable : c'est un monarque dans l'indigence, et un souverain dans

<sup>1</sup> Isaï. LV. 8. — <sup>2</sup> Joan. I. 11,



l'opprobre. O ciel, ô terre, ô anges et hommes, étonnez-vous des abaissements du monarque que nous adorons.

Mais nous voyons, Messieurs, ordinairement que les pauvres s'associent des riches pour chercher du secours à leur indigence. Il est dans l'usage des choses humaines qu'un pauvre qui se marie tâche de subvenir à sa pauvreté, en prenant une femme riche dont la dot le mette à son aise. Et voici mon Sauveur Jésus, le plus pauvre de tous les pauvres, qui ne veut que des pauvres en sa compagnie; qui, se choisissant une épouse, ne veut pour dot que sa pauvreté, et l'oblige à renoncer hautement à l'espérance de son héritage. Entendons ces deux vérités, et voyons quel est ce mystère.

Quoiqu'il soit assez extraordinaire de venir de la misère à la royauté, et qu'il le soit beaucoup plus d'être pauvre et roi; toutefois il est véritable que nous avons des exemples de l'un et de l'autre, et que Dieu se plaît quelquefois à confondre l'arrogance humaine par de telles vicissitudes. Mais que, pour établir une royauté, il soit nécessaire de se faire pauvre; que la nécessité et l'indigence soient le premier degré pour monter au trône, c'est ce qui est entièrement inouï dans toutes les nations de la terre; et mon Sauveur s'étoit réservé de nous faire voir ce miracle. Car, mes Frères, vous le savez, ou vous êtes fort peu informés des vérités de notre croyance; vous savez que le Fils de Dieu, pour s'acquérir le titre de roi, a été obligé de se faire pauvre. Son Père lui promet que toutes les nations de la terre reconnoîtront son autorité, et qu'il les lui donnera pour son héritage<sup>1</sup>. Mais qui ne sait, parmi les fidèles, que pour monter sur ce trône qui lui est promis sur la terre, il a fallu qu'il descendît de celui où il régnoit dans le ciel; que, pour acquérir ce nouvel héritage, il a fallu quitter celui qui lui appartenait par sa naissance, et venir, parmi les hommes foible et indigent, exposé à toute sorte de misères?

Vous le savez, chrétiens, et les mystères que nous célébrons, durant ces saints jours, ne vous permettent pas d'ignorer ce fondement du christianisme. Mais, pour en savoir le

<sup>1</sup> Ps. II. 18.

secret et pénétrer les causes d'un si grand mystère sous la conduite de l'Ecriture, nous remarquerons, s'il vous plaît, deux royautes en notre Sauveur. Comme Dieu, il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum* <sup>1</sup>. Et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautes dans le Fils de Dieu : la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance ; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautes, qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste ; parce que c'est un apanage de sa naturelle grandeur, et qu'elle suit nécessairement son indépendance. Et pourquoi n'en est-il pas de même de celle qui est née par la rédemption ? Saint Augustin vous le dira mieux que je ne suis capable de vous l'expliquer. Voici la raison que j'en ai conçue, par les principes de ce grand évêque. Puisque le Sauveur étoit né avec une telle puissance, qu'il étoit de droit naturel maître absolu de tout l'univers ; lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, Messieurs, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger.

En effet, dit saint Augustin, que sert-il au roi des anges de se faire le roi des hommes ; au Dieu de toute la nature de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit absolu ? Il n'augmente pas par là son empire ; puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà : tellement que, s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans une pensée d'élévation, mais par un dessein de condescendance ; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio ; miserationis indicium est, non potestatis augmentum* <sup>2</sup>. Ainsi ne vous étonnez pas aujourd'hui, ô Mages qui venez l'adorer, si vous ne voyez en ce nouveau roi aucune

<sup>1</sup> Jean. I. 3. — <sup>2</sup> In Jean. Tract. LI, n. 5 ; tom. III, part. II, col. 635.

marque de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Ce roi n'est pas roi pour s'élever; c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui élève : il est roi pour nous obliger, et c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige.

Et, mes Frères, vous savez assez combien sa pauvreté y est nécessaire, puisque tous les oracles divins nous enseignent que nous ne devons être sauvés que par ses souffrances. Mais poussons encore plus loin cette vérité chrétienne, et prouvons invinciblement que c'est par le degré de la pauvreté que notre roi doit monter au trône. Vous le comprendrez sans difficulté, si vous considérez attentivement quel est le trône que l'on lui destine. Cherchons-le dans l'histoire de son Evangile : jetons-les yeux sur toute sa vie; ne verrons-nous point quelque part le titre de sa royauté? Sera-ce peut-être dans les Synagogues, où il enseigne avec tant d'autorité? ou ne sera-ce point plutôt au Thabor, où il paroît avec tant d'éclat? au Jourdain, où le ciel s'ouvre sur lui? Où verrons nous écrit : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs <sup>1</sup> ? » Ah! mes Frères, c'est sur sa croix; et ce titre nous doit faire entendre que la croix est le trône de ce nouveau roi. Elle n'est pas seulement son trône, elle est la source de sa royauté. Car comme nous sommes un peuple racheté, il est notre roi par la croix qui a porté le prix de notre salut; comme nous sommes un peuple conquis, *Populus acquisitionis* <sup>2</sup>, il est notre roi par la croix qui a été l'instrument de sa conquête. Il se confesse roi dans sa passion : *Ergo rex es tu* <sup>3</sup>? Et, ce qu'il n'a jamais avoué, quand il a paru comme tout puissant par la grandeur de ses miracles, il commence à le publier, lorsqu'il paroît le plus méprisable par sa qualité de criminel. Et pourquoi cela, je vous prie, si ce n'est afin que nous entendions que c'est sa croix et sa mort ignominieuse qui font l'établissement de sa royauté?

S'il est ainsi, s'il est ainsi, si tel est le dessein de Dieu, que mon maître doive régner par son supplice; ah! pauvreté viens à son secours, pauvreté prête-lui la main. Il ne peut être roi sans son entremise : car considérez, âmes saintes, ce

<sup>1</sup> Joan. xix. 19. — <sup>2</sup> I. Petr. ii. 9. — <sup>3</sup> Joan. xviii. 37.

bel ordre des conseils de Dieu. Afin que Jésus-Christ fût notre roi en qualité de sauveur, il falloit qu'il nous acquit ; et pour nous acquérir, il falloit qu'il nous achetât ; et pour nous acheter, il devoit donner notre prix, il falloit qu'il fût mis en croix, pour être mis en croix, il falloit qu'il fût méprisé ; et afin qu'il fût méprisé, ne falloit-il pas qu'il fût pauvre, qu'il fût foible, qu'il fût impuissant, abandonné aux injures, exposé à l'oppression et à l'injustice par sa condition misérable ? *Ut daret pretium, pro nobis crucifixus est ; ut crucifigeretur, contemptus est ; ut contemneretur, humilis apparuit* <sup>1</sup>. S'il eût paru aux hommes avec un appareil redoutable, qui auroit osé mettre la main sur sa personne ? Ses gardes, ses satellites, comme il dit lui-même <sup>2</sup>, ne l'auroient-ils pas délivré ? S'il eût eu quelque crédit dans le monde, l'auroit-on traité si indignement ? Mais comme il devoit être crucifié, il a voulu être méprisé ; et pour s'abandonner au mépris, il lui a plu d'être pauvre.

Regardez les degrés, mes Sœurs, par où votre Epoux monte dans son trône, où plutôt par où votre Epoux descend à son trône, à la royauté par la croix, à la croix par l'oppression, à l'oppression par le mépris, au mépris par la pauvreté. O pauvreté de Jésus, que je t'adore aujourd'hui avec les Mages ! tu es le sacré marchepied par où mon roi est allé au trône ; c'est toi qui l'as conduit à la royauté, parce que c'est toi qui l'as mené jusque sur la croix. Et vous, ô Jésus, mon roi et mon maître ; ah ? que je comprends aujourd'hui tous les mystères de votre vie, par la royauté dont je parle ? Je m'étonnois de vous voir dans une étable, sur de la paille, et dans une crèche ; mon esprit éperdu ne pouvoit comprendre tant de bassesse. Mais que tout cela vous sied bien ! Il faut un tel palais à un roi pauvre, un tel berceau à un roi pauvre, un tel appareil à un roi pauvre. Que cette couronne d'épines vous est convenable ! Que ce sceptre fragile est bien dans vos mains ! Tout cela est digne d'un roi qui vient régner par la pauvreté. Et lorsque, faisant votre entrée dans la ville de Jérusalem, vous êtes monté sur une ânesse ; ah ! mes Frères,

<sup>1</sup> S. August. in Joan. Tract. iv, n. 2 ; tom. iii, part. ii, col. 313. —

<sup>2</sup> Matth. 26. 1. 53.

qui ne rougiroit d'un si ridicule équipage, si l'on n'étoit convaincu d'ailleurs qu'il est digne de ce roi pauvre, qui ne se fait pas roi pour s'agrandir, mais pour fouler aux pieds la grandeur mondaine.

Chère Sœur, voilà votre Epoux, voilà le roi que nous vous donnons. N'ayez pas de honte de sa pauvreté ; elle abonde en biens infinis. Il ne méprise les biens de la terre qu'à cause de la plénitude des biens du ciel ; et sa royauté est d'autant plus grande qu'elle ne veut rien de mortel. Ce n'est pas par impuissance, mais par dédain ; ce n'est pas par nécessité, mais par plénitude. « Il n'a pas besoin de nos biens : » *Bonorum meorum non eges* <sup>1</sup> ; et il ne lui convient pas, en sa dispensation selon la chair, [ de les posséder. ] « Car, étant riche, il s'est fait pauvre pour l'amour de nous » : *Cum dives esset, propter nos egenus factus est* <sup>2</sup>. C'est pourquoi je vous ai dit au commencement, qu'il demande pour dot votre pauvreté. Pourquoi cela, âmes chrétiennes, si ce n'est, comme il nous a dit, que « son royaume n'est pas de ce monde ? » Si son royaume étoit de ce monde, il demanderoit pour dot les biens de ce monde : mais son royaume n'étant pas du monde, il ne vous estimera riche qu'en perdant tous les biens que le monde donne. C'est par cette dot de la pauvreté que vous achetez son royaume.

Ce n'est pas sans raison qu'il ne donne la félicité en qualité de royaume qu'aux pauvres et à ceux qui souffrent. O Evangile, que tes mystères sont liés, et que ta doctrine est suivie ! Le trône de Jésus-Christ, c'est la croix ; le premier degré, c'est la pauvreté. Il ne parle de royaume qu'à ceux qui sont ou sur le trône de sa croix par les souffrances, ou sur le premier degré par la pauvreté. Venez donc donner la main à ce roi. Et vous, recevez-la, ô Jésus, recevez-la comme votre épouse, puisqu'elle consent d'être pauvre : donnez lui part à votre royaume, puisqu'elle le mérite par son indigence. Nouveau mariage, mes Sœurs, où le premier article que l'Epoux demande, c'est que l'épouse qu'il a choisie renonce à son héritage ; où il l'oblige par son contrat à se dépouiller de tous ses biens ; où

<sup>1</sup> Ps. xv. 2. — <sup>2</sup> II. Cor. viii. 9. — <sup>3</sup> Joan. xviii. 36.

il appelle ses parents, non point pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle pouvoit espérer par sa succession. C'est ainsi que Jésus-Christ se marie ; parce qu'il est si grand par lui-même, que c'est se rendre indigne de lui que de ne se contenter pas de ses biens, et de désirer autre chose quand on le possède. « Oubliez vous » tre peuple, et la maison de votre père. » *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui*<sup>1</sup>. Vous voyez la condition sous laquelle Jésus-Christ vous reçoit ; voyez maintenant les moyens de vous conserver son amour, c'est ma seconde partie.

#### SECOND POINT.

Il est temps, ma Sœur, de vous faire voir l'amour qu'a pour vous votre Epoux céleste ; et comme l'amour d'un époux se fait paroître principalement dans l'ardeur de la recherche ; il faut vous montrer, en peu de paroles, de quelle sorte Jésus-Christ vous a recherchée. Vous découvrirez cette vérité dans l'étoile mystérieuse qui paroît dans notre hémisphère ; et à la faveur de sa lumière, vous verrez des marques sensibles de l'amour du divin Sauveur, et du desir qu'il a eu de vous posséder. Il y a trois choses dans cette étoile qui me paroissent fort considérables, et qui font merveilleusement pour notre sujet.

Premièrement, je remarque que cet astre ne jette pas indifféremment sa lumière, et semble faire un choix des personnes sur lesquelles il répand ses rayons. Il ne luit pas par toute la terre : on ne le voit qu'en Orient, nous dit l'Evangile ; encore n'y paroît-il qu'aux trois Mages. Et ce qui nous fait voir manifestement que cette étoile éclaire avec choix et avec discernement des personnes, c'est qu'elle se cache sur Jérusalem, et qu'elle retire ses rayons de dessus cette ville ingrate. Secondement, cette belle étoile ne choisit pas seulement ceux qu'elle illumine, mais encore elle les attire. Elle montre aux Mages un éclat si doux, et je ne sais quelle lueur si bénigne, que leurs yeux en étant charmés, à peine se peu-

<sup>1</sup> Ps. XLIV. 11.



vent-ils empêcher de la suivre : *Vidimus stellam ejus, et venimus* <sup>1</sup> : « Nous l'avons vue, disent-ils, et aussitôt nous sommes venus. » Enfin, non seulement elle les attire, mais encore elle les précède : *Stellam quam viderant Magi, antecedebat eos* <sup>2</sup>. Elle marche devant eux pour les conduire; et afin de leur faire porter plus facilement les fatigues et les ennuis du voyage, elle remplit leurs cœurs d'une sainte joie : *Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno* <sup>3</sup>.

Voilà, ma Sœur, les trois qualités de l'étoile qui nous apparaît : elle choisit, elle attire et elle précède. Et vous reconnoissez à ces trois marques l'inspiration favorable par laquelle Jésus-Christ vous a appelée à l'heureuse dignité d'épouse. Cette inspiration, c'est votre étoile : elle s'est levée sur votre orient, c'est à dire, dès vos premières années; mais elle vous a paru par un choix exprès. Cette grâce, que Dieu vous a faite, n'a pas été donnée à tout le monde. Le Fils de Dieu nous a dit lui-même <sup>4</sup> que « tous n'entendent pas cette » parole : » *Non omnes capiunt verbum istud*. Qui est donc celui qui la peut entendre ? « C'est celui, dit-il, à qui Dieu » le donne : » *Sed quibus datum est*. Par conséquent, il vous a choisie; il vous a choisie entre mille. Combien a-t-il laissé de vos compagnes ! Combien en a-t-on voulu appeler qui n'ont pas écouté cette voix ? Combien s'en est-il présenté, qu'il ne lui a pas plu de recevoir ? *Non hos elegit Dominus* <sup>5</sup> : « Le Seigneur ne les a pas choisies. » Ses yeux ont daigné s'arrêter sur vous : pouvez-vous douter de son amour après le bonheur de cette préférence ?

Ce seroit peu de vous avoir choisie : jamais vous n'eussiez suivi ce choix bienheureux, s'il ne vous avoit attirée. Nul ne vient à lui qu'il ne lui donne; nul ne peut venir qu'il ne l'attire <sup>6</sup>. Tâchez de rappeler en votre mémoire le moment auquel il vous a touchée. Quelle lumière vous parut tout à coup ? Quel attrait inopiné du bien éternel arracha de votre cœur l'amour du monde, et vous le fit regarder avec mépris ? C'est l'étoile qui vous apparaît, c'est l'inspiration qui vous attire. Que

<sup>1</sup> Matth. II. 2. — <sup>2</sup> Ibid. 9. — <sup>3</sup> Ibid. 10. — <sup>4</sup> Ibid. XIX. 11. — <sup>5</sup> Baruch. III. 27. — <sup>6</sup> Joan. VI. 44.

si peut-être il est arrivé que vous n'ayez pas senti si distinctement tous ces mouvements admirables ; mais, ma Sœur, connoissez votre Epoux, et sachez qu'il agit en nous d'une manière si délicate, que souvent le cœur est gagné avant même qu'il s'en aperçoive. Et s'il ne vous avoit attirée de cette manière forte et puissante, à laquelle, dit saint Augustin <sup>1</sup>, nulle dureté ne résiste, par combien de vaines délices le monde vous auroit-il amollie ? par combien d'erreurs dangereuses se seroit-il efforcé de vous séduire ? par combien de fausses lumières auroit-il tâché de vous éblouir ? Mais l'étoile de Jésus-Christ, je veux dire son inspiration et sa grâce, a eu un éclat plus fort et une lumière plus attirante. Vous l'avez vue ; elle vous a charmée ; vous êtes venue aussitôt : *Vidimus et venimus* ; et Jésus est prêt à vous recevoir. Heureuse d'avoir été si soigneusement recherchée, et si fortement attirée.

Toutefois l'amour du divin Epoux a fait quelque chose de plus en votre faveur. En vain sa lumière et sa grâce vous eût excitée à venir ; vous n'eussiez pu continuer un si grand voyage, si le même astre qui vous l'a fait entreprendre ne vous eût précédée durant votre course. Laissez les raisonnements éloignés, et jugez-en par l'expérience de votre noviciat. Autant de pas que vous avez faits, la grâce a toujours marché devant vous, et votre volonté n'a fait que la suivre : *Pedissequa, non prævia voluntate*, dit saint Augustin <sup>2</sup>. Autrement, ma très chère Sœur, parmi tant de tentations qui vous environnent, votre volonté chancelante seroit tombée à chaque moment ; le bruit et le tumulte du monde vous eût empêchée de prêter l'oreille aux caresses de votre Epoux, qui parle en secret ; l'éclat et la pompe du monde, qui frappe les sens et les éblouit de près, auroit effacé à vos yeux la lumière modeste et tempérée de la simplicité religieuse ; la mollesse et les délices du monde vous auroient rendue trop insupportable votre vie pénitente et mortifiée. Votre Epoux ne l'a pas permis : son étoile qui vous avoit excitée, non seulement a

<sup>1</sup> De Prædest. Sanct. cap. viii, n. 13 ; tom. x, col. 799. — <sup>2</sup> Ad Paul. lib. Ep. CLXXXVI, n. 10 ; t. II, col. 667.

voulu vous accompagner, mais encore marcher devant vous ; afin que vous ne puissiez la perdre de vue : *Antecedebat eos* ; et la joie dont elle a rempli votre cœur, s'est répandue si abondamment dans toutes les puissances de votre âme, qu'elle a noyé et abîmé la joie de ce monde qui s'efforçoit à tout moment de lever la tête.

Ainsi, ma Sœur, ayant surmonté les difficultés du voyage, je veux dire les peines du noviciat, la conduite de cette étoile vous a enfin amenée où étoit l'enfant : *Staret supra ubi erat puer*<sup>1</sup>. C'est là, c'est là qu'elle vous arrête. Entrez, et vous trouverez le divin Jésus prêt à recevoir vos présents et à vous donner les siens ; c'est à dire à vous donner sa foi et à recevoir la vôtre, et à s'unir avec vous par un éternel mariage. Qui vit jamais un amour pareil, ni une recherche si ardente ? Il vous a choisie entre mille : de peur que vous manquassiez à le suivre, il a pris soin de vous attirer. Qui pourroit assez admirer son assiduité infatigable ? Il ne vous a pas quittée un moment ; et dans tous les pas que vous avez faits, il a toujours marché devant, pour vous ouvrir le chemin plus libre, marquant le sentier que vous deviez suivre, par un trait d'une lumière céleste. Combien devez-vous faire d'efforts, combien rechercher d'agréments pour vous conserver à jamais une affection si ardente ?

C'est ici qu'il faut vous dire un secret de la grâce que je vous prêche, et de l'amour du Fils de Dieu que je vous annonce. C'est que son amour ne continue pas ainsi qu'il commence ; et la différence consiste en ce point que, pour commencer à nous aimer, il ne nous demande point de mérites ; mais pour le continuer il nous en demande. Saint Augustin vous le dira mieux. « Il a aimé notre âme, dit ce saint évêque, toute laide qu'elle étoit par ses crimes ; mais il l'a aimée, poursuit-il, afin de l'embellir par les bonnes œuvres : » *Fædos dilexit, ut pulchros faceret*<sup>2</sup>. Et ailleurs, plus élégamment : « Il nous a aimés, nous dit-il, dans le temps que nous lui déplaisions ; mais c'étoit afin de produire en nous ce qui est capable de lui plaire : » *Displicen-*

<sup>1</sup> Matth. II. 9. — <sup>2</sup> In Joan. Tract. x, n. 18 ; t. III, part. II, col. 374.

*tes amati sumus, ut esset in nobis unde placeremus* <sup>1</sup>. Il vous a choisie, ma très chère Sœur, par un amour gratuit, par une bonté prévenante, par un pur effet de miséricorde. Comme il a voulu venir de lui-même, il n'a point fallu d'agrément pour l'attirer; mais il en faut nécessairement pour le retenir. Mais quelles grâces, quels agréments pourront vous conserver cet Epoux céleste, qui est lui-même si accompli et le plus beau des enfants des hommes <sup>2</sup>?

Il faut vous dire encore en un mot que vous ne manquerez jamais d'agrément pour lui, tant que vous aurez soin de conserver pure la virginité chrétienne que vous lui vouez aujourd'hui. Si vous voulez entendre, mes Sœurs, combien la virginité lui est agréable, vous n'avez qu'à méditer attentivement les mystères que nous honorons durant ces saints jours. Quel est le sujet de ces fêtes? qu'est-ce que l'Eglise nous y représente? Un Dieu qui descend sur la terre: c'est la sainte virginité qui a eu la force de l'attirer. Un Dieu qui naît d'une femme, *Ex muliere* <sup>3</sup>: mais la sainte virginité l'a purifiée; afin que le Saint-Esprit opérât sur elle. Un Dieu qui prend une chair humaine: mais il ne l'auroit pas revêtue, si cette chair n'eût été ornée de toute la pureté d'un sang virginal. Et de peur que vous ne croyiez que c'est trop flatter la virginité que de lui attribuer un si grand ouvrage, tâchons d'éclaircir cette vérité par un beau principe tiré de la doctrine des Pères.

Ils nous représentent la virginité comme une espèce de milieu entre les esprits et les corps; et saint Augustin l'entend de la sorte, lorsqu'il parle en ces termes des vierges sacrées: « Elles ont, dit-il, en la chair quelque chose qui » n'est pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme: *Habent aliquid jam non carnis in carne* <sup>4</sup>. Les esprits et les corps, voilà les extrémités opposées; la virginité, voilà le milieu qui participe de l'une et de l'autre. Elle est en la chair, dit saint Augustin; c'est par là qu'elle tient aux hommes: mais elle a, dit-il, dans la chair quelque chose

<sup>1</sup> In Joan. Tract. cii, n. 5; col. 755 — <sup>2</sup> Ps. xliiv. 3. — <sup>3</sup> Galat. iv. 4.  
— <sup>4</sup> De sancta Virginit. n. 12; t. vi, col. 340.

qui n'est pas de la chair ; c'est par là qu'elle touche aux anges : tellement qu'elle est le milieu entre les esprits et les corps. C'est une perfection des hommes ; mais c'est un écoulement de la vie des anges. Et ce beau principe étant supposé , je ne m'étonne pas , chrétiens , si la sainte virginité est intervenue pour unir , dans le mystère de l'Incarnation , la divinité à la chair. Il y avoit trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur : tellement que , pour mettre ensemble deux natures si éloignées , il falloit auparavant trouver un milieu dans lequel elles s'approchassent.

Il est tout trouvé , chrétiens ; et la sainte virginité peut faire ce grand effet par son entremise. Et s'il m'est permis aujourd'hui d'expliquer un si grand mystère par l'exemple des choses sensibles , j'en trouve quelque crayon imparfait dans la lumière qui nous éclaire. Il n'est rien de plus opposé que la lumière et les corps opaques. La lumière tombant dessus ne les peut jamais pénétrer , parce que leur obscurité la repousse : il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons. Mais , lorsqu'elle rencontre un corps transparent , elle y entre , elle s'y unit ; parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature , et a quelque chose de sa clarté. Ainsi nous pouvons dire , Messieurs , que la divinité du Fils de Dieu , voulant s'unir à un corps mortel , demandoit en quelque façon que la virginité se mît entre deux ; parce qu'ayant quelque chose de spirituel , elle a pu préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Je ne le dis pas de moi-même : c'est un saint évêque d'Orient qui m'a donné ouverture à cette pensée ; et voici ses propres paroles , tirées fidèlement de son texte. « C'est , dit-il <sup>1</sup> , la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir » vivre avec les hommes : c'est elle qui donne aux hommes » des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel ; et étant » le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu , elle » accorde par son entremise des choses si éloignées par nature. » S'il est ainsi , et n'en doutons pas , puisque de si

<sup>1</sup> S. Greg. Nyss. Orat. de Virg. cap. II ; tom. III , p. 115 , 116.

grands hommes le disent , puisque nous le voyons par tant de raisons ; ne croyez pas , ma très chère Sœur , que vous puissiez jamais manquer d'agrément pour Jésus votre époux céleste , tant que vous porterez en vous-même ce qui l'a attiré du ciel en la terre. La bonté de Dieu est sans repentance : ce qu'il aime , il l'aime toujours ; et ayant cherché une fois avec tant d'ardeur la pureté virginale , il a toujours pour elle le même transport. Et aussi voyons-nous dans son Ecriture qu'il la veut toujours avoir en sa compagnie : « Car » les vierges suivent l'Agneau partout : » *Sequuntur Agnum quocumque ierit* <sup>1</sup>. Soyez donc vierge d'esprit et de corps ; [ veillez sur votre cœur et tous vos sens , pour les maintenir dans une intégrité parfaite. ] Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre Epoux vous a accordé : vous aurez toujours son affection , et vous n'offenserez pas sa jalousie. Il faut encore parler en un mot de cette jalousie de l'Epoux céleste , et c'est par où je m'en vais conclure.

#### TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux , chrétiens , il s'en vante si souvent dans son Ecriture , qu'il ne nous permet pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue : « Je » suis , dit-il , le Seigneur ton Dieu , Dieu fort et jaloux : » *Deus tuus , fortis et zelotes* <sup>2</sup>. Et cette qualité de jaloux est si naturelle à Dieu , qu'elle fait un de ses noms , comme il est écrit en l'Exode : *Dominus zelotes , nomen ejus* <sup>3</sup> : « Son nom » est le Seigneur jaloux. » Il paroît donc assez que Dieu est jaloux , et peu de personnes l'ignorent. Mais que l'ouvrage de notre salut , que le mystère de notre rédemption , que nous honorons durant ces saints jours , soit un effet de sa jalousie , c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu , et qu'il est nécessaire que je vous explique , puisque mon sujet m'y conduit.

Ce n'est pas moi qui le dis , c'est Dieu qui nous en assure , en termes exprès , par la bouche de son prophète Isaïe : *De Je-*

<sup>1</sup> Apoc. xiv. 4. — <sup>2</sup> Exod. xx. 5. — <sup>3</sup> Ibid. xxxiv. 14.



*rusalem exhibunt reliquiae, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud* <sup>1</sup> : « Dans les ruines de Jérusalem il restera un grand peuple que Dieu délivrera de la mort ; le salut paroîtra en la montagne de Sion : la jalousie du Dieu des armées fera cet ouvrage. » Après des paroles si claires, il n'est pas permis de douter que le mystère de notre salut ne soit un effet de jalousie : mais de quelle sorte cela s'accomplit, il n'est pas fort aisé de le comprendre. Car, mes Sœurs, que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté ; c'est le propre de la jalousie. Et je remarque aussi dans les saintes Lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances. « Je suis un Dieu jaloux, dit le Seigneur : » *Deus fortis zelotes* ; et il ajoute aussitôt après : « vengeant les iniquités des pères sur les enfants : » *visitans iniquitates patrum in filios* <sup>2</sup>. « Dieu est jaloux, dit Moïse ; » et il dit dans le même lieu que « Dieu est un feu consumant ; l'ardeur de sa jalousie brûle les pécheurs : » *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator* <sup>3</sup>. Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : « Le Seigneur est un Dieu jaloux, et le Seigneur est un Dieu vengeur : » *Deus æmulator et ulciscens Dominus* <sup>4</sup> ; tant ces deux qualités sont inséparables.

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances ? Et après que le prophète a uni un Dieu jaloux et un Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu sauveur ? Néanmoins il est véritable : ce qui a sauvé le peuple fidèle, c'est la jalousie du Dieu des armées ; vous l'avez ouï de sa propre bouche : *Zelus Domini exercituum faciet istud* <sup>5</sup>. Mais il ne vous faut plus tenir en suspens ; il est temps d'expliquer un si grand mystère. Un excellent auteur de l'antiquité nous en va donner l'ouverture : ce grand homme, c'est Tertullien. Il dit que Dieu a recouvré son image, que « le

<sup>1</sup> Isai. xxxvii. 32. — <sup>2</sup> Exod. xx. 5. — <sup>3</sup> Deut. iv. 24. — <sup>4</sup> Nah. i. 2. — <sup>5</sup> Isai. xxxvii. 32.

» diable avoit enlevée , par une opération de jalousie : » *Deus imaginem suam , a diabolo captam , æmula operatione recuperavit* <sup>1</sup>. Voilà peu de paroles , Messieurs ; mais elles renferment un sens admirable qu'il faut tâcher de développer.

Pour cela , il est nécessaire de reprendre les choses d'un plus haut principe , et de rappeler en votre mémoire la témérité de cet ange , qui , par une audace inouïe , a voulu s'égaliser à Dieu et se placer jusque dans son trône. Repoussé de sa main puissante et précipité dans l'abîme , il ne peut quitter le premier dessein de son audace démesurée ; il se déclare hautement le rival de Dieu. C'est ainsi que Tertullien l'appelle <sup>2</sup> : *Æmulus Dei* ; « le jaloux , le rival de Dieu. » Il se veut faire adorer en sa place : Il n'a pu occuper son trône , il lui veut enlever son bien. Il entre dans le paradis terrestre , furieux et désespéré : il y trouve l'image de Dieu , c'est à dire l'homme , image chérie et bien aimée , que Dieu avoit faite de sa propre main ; il la séduit , il la corrompt. Surprise par ses flatteries , elle s'abandonne à lui. La parjure qu'elle est , l'ingrate et l'infidèle qu'elle est , au milieu des bienfaits de son époux , dans le lit même de son époux , (pardonnez-moi la hardiesse de cette parole , que je ne trouve pas encore assez forte pour exprimer l'indignité de cette action ; ) dans le lit même de son époux , elle se prostitue à son rival. O insigne infidélité ! ô lâcheté sans pareille ! Falloit-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution faite à la face de Dieu , pour l'exciter à jalousie ? Il s'y excite en effet. Mon épouse s'est fait enlever ; mon image s'est laissé corrompre ; elle que j'avois faite avec tant d'amour , dont j'avois moi-même formé tous les traits , que j'avois animée d'un souffle de vie sorti de ma propre bouche.

Que fera , mes Frères , ce Dieu fort et jaloux , irrité d'un si infâme abandonnement ? Que fera-t-il à cette épouse qui a méprisé un si grand amour , et offensé si fortement sa jalousie ? Certainement il pouvoit la perdre. Mais , ô jalousie miséricordieuse ! il a mieux aimé la sauver. O rival , je ne veux point qu'elle soit ta proie ; je ne la puis souffrir en tes mains :

<sup>1</sup> De carne Christi , n. 17. — <sup>2</sup> De Spect. n. 2.

ce spectacle indigne irrite mon cœur, et le provoque à jalousie. Piqué de ce sentiment, il court après pour la retirer : il descend du ciel en la terre, pour chercher son épouse qui s'y est perdue. Il vient nous sauver des mains de Satan, jaloux de nous voir en sa puissance. Vous l'avez vu ces jours passés naître en Bethléem ; il vous a fait annoncer par ses anges qu'il étoit votre Sauveur : la jalousie du Dieu des armées a fait cet ouvrage. Certes, cette manière admirable dont il se sert pour nous retirer, montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir. Car considérez, je vous prie, qu'il n'envoie pas ses anges pour nous délivrer ; il y vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet, et salvabit vos*<sup>1</sup>. Et cela pour quelle raison ? si ce n'est afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout ; et que nous lui consacrons tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

C'est pourquoi nous voyons, dans son Ecriture, qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur que de celle de Seigneur et de Dieu. Ecoutez comme il en parle, Messieurs : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me* : *Deus justus et salvans, non est præter me*<sup>2</sup> : « Je suis le Seigneur, et il n'y » a point d'autre Dieu que moi : je suis le Dieu juste, et per- » sonne ne vous sauvera que moi. » Il me semble que ce Dieu jaloux adresse sa voix, comme un amant passionné, à la nature humaine infidèle. O volage, ô prostituée, qui m'as quitté pour mon ennemi ; n'est-ce pas moi qui suis le Seigneur ? et il n'y a point de Dieu que moi. Regarde qu'il n'y a que moi qui te sauve ; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins quand je te délivre. Voyez, mes Frères, comme il est jaloux de la qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : C'est moi, c'est moi, dit-il, qui l'ai fait : ce ne sont ni mes anges, ni mes archanges, ni aucune des vertus célestes ; « c'est moi seul qui l'ai fait, c'est » moi seul qui vous porterai sur mes épaules, c'est moi seul » qui vous sauverai : » *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo*<sup>3</sup>. Tant il est jaloux de cette gloire, tant notre dé-

<sup>1</sup> Isai. xxxv. 4. — <sup>2</sup> Ibid. xlv. 21. — <sup>3</sup> Ibid. xlv. 4.

livrance lui tient au cœur, tant il craint que nos affections ne se partagent.

Et c'est pour cette même raison qu'il nous fait, dit saint Chrysostôme <sup>1</sup>, des présents si riches. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival qui nous séduit : il nous amuse par une pomme ; il nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence. Chrétiens, il en est jaloux. Quoi, l'on préfère des présents si vains à tant de bienfaits si considérables ! Que fera-t-il, dit saint Chrysostôme ? Il fera comme un amant passionné, qui, voyant celle qu'il recherche gagnée par les présents des autres prétendants, multiplieroit aussi les siens sans mesure pour emporter le dessus et la dégoûter des présents des autres : ainsi fait le sauveur Jésus. Pour détourner nos yeux et nos cœurs des libéralités trompeuses de notre ennemi, il redouble ses dons jusqu'à l'infini, il nous donne son Esprit et sa grâce, il nous donne son trône et sa gloire, il nous donne son royaume et son héritage, il nous donne sa personne et sa vie, il nous donne son corps et son sang. Et que ne nous donne-t-il pas ? Voyez, voyez, dit-il, si cet autre prétendant que vous écoutez, voyez s'il pourra égaler une telle munificence. A quelque prix que ce soit, il est résolu de gagner nos cœurs ; et nous voudrions nous défendre d'une jalousie si obligeante ! J'en ai dit assez pour vous faire voir que le Dieu sauveur est jaloux, et qu'il nous sauve par sa jalousie : *Æmula operatione*. Mais s'il en a l'ardeur et les transports, il en a aussi les regards et la vigilance.

Il a, ma Sœur, des yeux de jaloux, toujours ouverts pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches ; et, sans m'engager dans de longues preuves d'une vérité si constante, considérez seulement l'état où vous êtes. Et ces grilles, et cette clôture, et tant de contraintes différentes, n'est-ce pas assez pour vous faire comprendre combien sa jalousie est délicate ? Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile, il observe jusqu'à vos regards ; et ce voile, qu'il met sur votre tête,

<sup>1</sup> In Ep. 1. ad Cor. Hom. xxiv, n. 2 ; tom. x, pag. 213.

montre assez qu'il est jaloux et de ceux qu'on jette sur vous, et de ceux que vous jetez sur les autres. Il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses : ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux ? Il n'en fait pas ainsi à tous les fidèles ; mais c'est que s'il est jaloux de tous les autres, il l'est beaucoup plus de ses épouses. Etant donc ainsi observée de près ; pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma chère Sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle, et un entier abandonnement de vos volontés. Marchez par la voie qu'il vous prescrit, par la règle qu'il vous a donnée : écoutez son ange qui vous avertit ; ce sont vos supérieurs qui tiennent sa place. Vivant de la sorte, ma Sœur, espérez tout de son amour, et n'appréhendez rien de sa jalousie. Il seroit trop long de parler de l'obéissance ; ce mot suffira. Il faut finir par une réflexion sur la jalousie.

Sachez donc que ce Dieu jaloux veut que ses fidèles le soient aussi, et qu'une sainte jalousie nous soit comme un aiguillon, pour nous exciter à son service. *Ecce venio cito ; tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam*<sup>1</sup> : « Je viendrai » bientôt ; tenez fortement ce qui a été mis en vos mains, de » peur que votre couronne ne soit donnée à un autre. » Pourquoi parle-t-il de la sorte ? pourquoi nous destiner une couronne qui doit briller sur une autre tête ? Que ne la destinoit-il tout d'abord à celui qui la devoit enfin obtenir ? Pour nous exciter à jalousie ? C'est ainsi qu'il a fait à l'égard des Juifs. [Ils étoient le peuple choisi ; c'étoit à eux que les promesses avoient été faites, et ils devoient en recevoir l'accomplissement : mais leur incrédulité a suspendu à leur égard l'effet des miséricordes qui leur étoient réservées.] Dieu a appelé les Gentils pour exciter les Juifs à jalousie ; de peur qu'ils ne perdissent la place que tant d'oracles divins leur avoient promise. « Leur chute est devenue une occasion de salut aux » Gentils ; afin que l'exemple des Gentils leur donnât de l'émulation pour les suivre : » *Illorum delicto salus est Gentibus, ut illos æmulentur*. « Tant que je serai l'apôtre des

<sup>1</sup> Apoc. III. 11.

» Gentils, dit saint Paul <sup>1</sup>, je travaillerai à rendre illustre mon  
 » ministère, pour tâcher d'exciter de l'émulation dans l'es-  
 » prit des Juifs qui me sont unis selon la chair, et d'en sauver  
 » quelques uns : » *Quamdiu ego sum Gentium apostolus, mi-*  
*nisterium meum honorificabo : si quomodo ad æmulandum*  
*provocem carnem meam, et salvos faciam aliquos ex illis.*  
 Comme un père, dit saint Chrysostôme <sup>2</sup>, qui appelle son fils  
 pour le caresser; ce fils mutin et opiniâtre refuse ses em-  
 brasses, il en fait approcher un autre, et il attire par la  
 jalousie celui que l'amour n'avoit pas gagné. Que tel ait été  
 le dessein de Dieu, il nous le déclare lui-même formellement  
 par la bouche de Moïse : « Ils m'ont, dit-il, piqué de jalousie,  
 » en adorant ceux qui n'étoient point dieux, et ils m'ont irrité  
 » par leurs vanités sacrilèges; et moi je les piquerai aussi de  
 » jalousie, en aimant ceux qui ne forment pas un peuple, et je  
 » les irriterai en substituant à leur place une nation insen-  
 » sée : » *Ipsi me provocaverunt in eo qui non erat Deus, et*  
*irritaverunt in vanitatibus suis; et ego provocabo eos in eo*  
*qui non est populus, et in gente stulta irritabo illos* <sup>3</sup>.

Cet innocent artifice de sa bonté paternelle a été inutile  
 aux Juifs. Dieu leur a voulu donner de la jalousie pour les  
 enflammer à le suivre; ils l'ont refusé. Vive Dieu, dit le Sei-  
 gneur; cette jalousie fera leur supplice. « Ce sera alors, leur  
 » dit Jésus-Christ, qu'il y aura des pleurs et des grincements  
 » de dents, quand vous verrez qu'Abraham, Isaac, Jacob,  
 » et tous les prophètes seront dans le royaume de Dieu,  
 » et que vous autres vous serez chassés dehors : « *Ibi*  
*erit fletus et stridor dentium.* « Il en viendra d'orient  
 » et d'occident, du septentrion et du midi, qui auront  
 » place au festin dans le royaume de Dieu : alors ceux qui  
 » sont les derniers seront les premiers, et ceux qui sont les  
 » premiers seront les derniers : » *Et venit ab oriente, et occi-*  
*dente, et aquilone, et austro, et accumbent in regno Dei : et*  
*ecce sunt novissimi qui erant primi, et sunt primi qui erant*  
*novissimi* <sup>4</sup>. « Les enfants du royaume seront jetés dans les

<sup>1</sup> Rom. xi. 11, 13, 14. — <sup>2</sup> In Ep. ad Rom. Hom. xviii, n. 3; tom.  
 ix, pag. 634. — <sup>3</sup> Deut. xxxii. 21. — <sup>4</sup> Luc. xiii. 28, 29, 30.



» ténèbres extérieures : » *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores* <sup>1</sup>. La jalousie [leur fera alors sentir son aiguillon dans toute sa force,] et ensuite la rage et le désespoir [achèveront de leur ronger le cœur; parce qu'ils connoîtront l'inutilité de tous leurs regrets :] *Ibi erit fletus et stridor dentium*. L'un des grands supplices des damnés sera de voir la place qui étoit destinée pour eux, [occupée par d'autres.] Que ce trône est auguste! que cette couronne est brillante! Elle étoit préparée pour moi, et je l'ai perdue par ce misérable plaisir d'un moment. Chrétien, où est ton courage?

« Tenez donc, ma Sœur, fortement ce qui a été mis entre » vos mains; de peur que votre couronne ne soit donnée à un » autre : » *Tene quod habes; ut nemo accipiat coronam tuam*. La couronne de l'Epoux appartient, en quelque sorte, à l'épouse; ne la perdez pas : songez au mépris que l'on a pour une épouse répudiée. [Travaillez à soutenir cette haute dignité d'épouse de Jésus-Christ, par une vie entièrement dégagée des objets sensibles. Occupez-vous sans cesse des moyens de vous rendre de plus en plus digne de ses chastes embrassements, en évitant soigneusement tout ce qui pourroit blesser son œil jaloux. Vivez ainsi dans une continuelle attente de sa venue : soupirez avec ardeur après son retour : n'ayez d'amour, de cœur, d'esprit, de mouvement que pour lui; afin que, tout embrasée du desir de le posséder, vous méritiez, lorsqu'il paroîtra, d'entrer dans la salle des noces pour consommer éternellement ce bienheureux mariage que vous allez contracter avec lui.]

<sup>1</sup> Matth. VIII. 11.

## EXORDE

POUR LE MÊME DISCOURS\*.

Il est écrit, mes Sœurs, dans le livre de la Genèse, que « l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son » épouse<sup>1</sup> ; » et saint Augustin nous enseigne<sup>2</sup> qu'on ne peut jamais bien entendre le sens véritable de ce passage, si l'on ne l'applique au Fils de Dieu. En effet, dit ce saint évêque, selon l'usage des choses humaines, il falloit dire que c'étoit l'épouse qui quitte la maison paternelle pour s'attacher à son époux ; et il n'y a, ce semble, que Jésus-Christ seul dont l'on puisse parler en un sens contraire. Car il est cet époux céleste, qui a, en quelque sorte, quitté Dieu son Père qui l'engendre dans l'éternité, et sa mère la Synagogue qui l'a engendré dans le temps, pour s'attacher à son Eglise, que son sang et son esprit lui ont ramassée de toutes les nations de la terre. Si je vous disois de moi-même que c'est en cette journée que l'Eglise célèbre ces noces avec son cher et divin Epoux, vous croiriez peut-être, Messieurs, que c'est une invention que j'aurois trouvée, pour joindre le mystère de cette fête avec la cérémonie que nous allons faire, que tous les saints Pères appellent des noces. Mais il n'en est pas de la sorte ; c'est l'Eglise elle-même qui chante dans l'office de cette journée : *Hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia* : « Au » jourd'hui l'Eglise a été unie avec son Epoux ; » elle célèbre en ce mystère le jour de son mariage. Tellement, ma très chère Sœur, que vos noces spirituelles avec Jésus-Christ se rencontrant si heureusement avec celles de la sainte Eglise dans une même solennité, il ne me sera pas malaisé d'ac-

\* Cet exorde paroît avoir été destiné pour ce sermon, qui en manque effectivement : mais comme il ne pourroit être mis en tête du discours sans en déranger l'ordre et la suite, et sans y faire pour cette raison des changements, nous avons pris le parti de le renvoyer à la fin du sermon. (*Edit. de Déforis.*)

<sup>1</sup> Genes. II. 24. — <sup>2</sup> De Genes. contr. Manich. lib. II, n. 37; tom I, col. 682.

commoder le sujet que vous me donnez de parler, avec celui de la fête que nous célébrons aujourd'hui; et j'espère traiter l'un et l'autre, pourvu qu'il plaise à l'Epoux céleste, dont je dois raconter les louanges, de m'accorder le secours de son Esprit par l'intercession de sa sainte Mère. *Ave.*

---

## SERMON

### POUR UNE PROFESSION,

PRÊCHÉ LE JOUR DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

Combien il en a coûté à Jésus-Christ pour le contrat de son mariage avec l'Eglise. Trois qualités de cet Epoux des vierges chrétiennes. Dans quel dessein a-t-il acquis les hommes. Pourquoi ne devons-nous rechercher dans ce nouveau roi aucune marque extérieure de grandeur royale. Conditions qu'il exige de celles qu'il prend pour ses épouses. Prérogatives des vierges chrétiennes : pureté qui leur est nécessaire. Extrême jalousie de leur Epoux : comment elles doivent se conduire pour ne pas offenser ses regards.

---

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se. *« Les noces de l'Agneau »* sont venues, et son Epouse s'est préparée. *n* ( Apoc. XIX. 7. )

Le mystère de notre salut nous est proposé dans les saintes Lettres sous des figures diverses, dont la plus fréquente, mes Sœurs, c'est de nous représenter cet ouvrage comme l'effet de plusieurs actes publics, passés authentiquement par le Fils de Dieu en faveur de notre nature. Nous y voyons premièrement l'acte d'amnistie et d'abolition générale, par lequel il nous remet nos péchés ; ensuite nous y lisons le traité de paix, par lequel il pacifie le ciel et la terre, et le rachat qu'il a fait de nous pour nous retirer des mains de Satan. Nous y lisons aussi en plus d'un endroit le testament mystique et spirituel, par lequel il nous donne la vie éternelle, et nous fait ses co-héritiers dans le royaume de Dieu son Père. Enfin il y a le

sacré contrat par lequel il épouse sa sainte Eglise, et la fait entrer avec lui dans une bienheureuse communauté. De ces actes, et de quelques autres qu'il seroit trop long de vous rapporter, découlent toutes les grâces de la nouvelle alliance; et ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est que notre aimable et divin Sauveur les a tous ratifiés par son sang. Dans la rémission de nos crimes, il est notre propitiateur par son sang; « Dieu l'ayant proposé pour être la victime de réconciliation par la foi que les hommes auroient en son sang; » *Propitiationem per fidem in sanguine ipsius* <sup>1</sup>. S'il a pacifié le ciel et la terre, c'est par le sang de sa croix : *Pacificans per sanguinem crucis ejus* <sup>2</sup>. S'il nous a rachetés des mains de Satan, comme un bien aliéné de son domaine, les vieillards lui chantent dans l'Apocalypse que son sang a fait cet ouvrage : « Vous nous avez rachetés par votre sang, » lui disent-ils : *Redemisti nos in sanguine tuo* <sup>3</sup>; et pour ce qui regarde son testament, c'est lui-même qui a prononcé dans sa sainte cène : « Buvez; ceci est mon sang, le sang du nouveau Testament, » versé pour la rémission des péchés <sup>4</sup>. »

Ne croyez pas, âmes chrétiennes, que le contrat de son mariage, par lequel il s'unit à l'Eglise, lui ait moins coûté que le reste. C'est à lui que convient proprement ce mot : « Vous » m'êtes un époux de sang : » *Sponsus sanguinum tu es mihi* <sup>5</sup>; et ce n'est pas sans sujet que, dans le passage de l'Apocalypse que j'ai choisi pour mon texte, il est épousé comme un Agneau, c'est à dire en qualité de victime : *Venerunt nuptiæ Agni*. Ainsi quoique la fête de sa croix, qui comprend un mystère de douleurs, semble être fort éloignée de la solennité de son mariage, qui est une cérémonie de joie, il y a néanmoins beaucoup de rapport; et nous pouvons aisément traiter l'une et l'autre dans la suite de ce discours, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge, *Ave*.

Dans cette cérémonie, vous parler d'autre chose, ma très chère Sœur, que de votre Epoux, ce seroit offenser votre amour. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus; qu'il fasse

<sup>1</sup> Rom. III. 25. — <sup>2</sup> Col. I. 20. — <sup>3</sup> Apoc. v. 9. — <sup>4</sup> Matth. XXVI. 28. — <sup>5</sup> Ezech. IV. 25.

tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Epoux qu'on vous donne; et pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Eglise, tâchons de connoître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y verrez premièrement qu'il est roi, et vous lirez le titre de sa royauté gravé en trois langues au haut de sa croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs <sup>1</sup>. » Vous y apprendrez en second lieu, que c'est un amant passionné; et son sang, que le seul amour tire de ses veines, en sera la marque évidente. Enfin vous découvrirez que c'est un amant jaloux; et il me sera aisé de vous faire voir, par les Ecritures divines, que ce grand ouvrage de notre salut, accompli heureusement sur la croix, a été un effet de sa jalousie.

## PREMIER POINT.

Quand je considère, mes Sœurs, cette qualité de roi des Juifs que Pilate donne à Jésus-Christ, et qu'il fait paroître au haut de sa croix malgré les oppositions des pontifes; j'admire profondément la conduite de la Providence qui lui met cette pensée dans l'esprit, et je me demande à moi-même : D'où vient que notre Sauveur, qui a refusé si constamment le titre de roi durant les jours de sa gloire, c'est à dire quand il se montroit un Dieu tout puissant par la grandeur de ses miracles, commence à le recevoir dans le jour de ses abaissements, et lorsqu'il paroît le dernier des hommes par la honte de son supplice. Où est l'éclat et la majesté qui doivent suivre ce grand nom de roi, et qu'a de commun la grandeur royale avec cet appareil d'ignominie? C'est ce qu'il faut vous expliquer en peu de paroles; et pour cela remarquez, mes Sœurs, que Jésus-Christ a deux royautés, dont l'une lui convient comme Dieu, et l'autre lui appartient en qualité d'homme. Comme Dieu, il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* <sup>2</sup>; et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit ab-

<sup>1</sup> Jean. XIX. 19. — <sup>2</sup> Ibid. I. 3.

solu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautes dans le Fils de Dieu ; la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance ; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautes, qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste ; parce que c'est un apanage de sa grandeur naturelle, et qu'elle suit nécessairement son indépendance : mais il ne doit pas en être de même de celle qu'il s'est acquise par la rédemption ; et en voici la raison solide que j'ai tirée de saint Augustin.

Puisque le Fils de Dieu étoit né avec une telle puissance, qu'il étoit de droit naturel maître absolu de tout l'univers ; lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, mes Frères, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger. En effet, dit saint Augustin, que sert-il au Roi des anges de se faire le roi des hommes ; au Dieu de toute la nature de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit souverain ? Il n'accroît point par là son empire, il n'étend pas plus loin sa puissance ; puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà par le titre de la création. Tellement que s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans un dessein d'élévation, mais par un sentiment de condescendance ; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum* <sup>2</sup>.

Ainsi nous ne devons chercher en ce nouveau roi aucune marque extérieure de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Jésus-Christ n'est pas roi pour s'agrandir ; c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui l'élève aux yeux des hommes : il est roi pour nous obliger ; c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige, c'est à dire des blessures qui nous guérissent, une honte qui fait notre gloire, et une mort qui nous sauve. Telles sont les marques de sa royauté : elles

<sup>2</sup> In Joan. Tract. LI, n. 5; tom. III, part. II, col. 635.



sont dignes d'un roi qui ne vient pas pour s'élever au dessus des hommes, par l'éclat d'une vaine pompe ; mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines, et qui veut que les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, la gloire du monde anéantie, fassent tout l'ornement de son triomphe.

Voilà le roi, ma très chère Sœur, que vous choisissez pour époux. S'il est pauvre, abandonné, destitué entièrement des honneurs du siècle et de tous les biens de la terre, au nom de Dieu, n'en rougissez pas. Ce n'est point par impuissance, mais par dédain : ce n'est point par nécessité, mais par abondance. Il ne méprise les avantages du monde qu'à cause de la plénitude des trésors célestes ; et ce qui rend sa royauté plus auguste, c'est qu'elle ne veut rien de mortel. C'est pourquoi dans ce bienheureux mariage, dans lequel ce divin Epoux vous associe à son trône, il demande pour dot votre pauvreté. Nouveau mariage, mes Sœurs, où le premier article que l'Epoux propose, c'est que l'épouse qu'il a choisie renonce à son héritage ; où il l'oblige par son contrat à se dépouiller de tous ses droits ; où il appelle ses parents, non pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle peut espérer par sa succession. C'est à cette condition que ce Roi crucifié vous épouse : car si son royaume étoit de ce monde, il en pourroit peut-être demander les biens ; mais son royaume n'étant pas du monde, il a raison d'exiger cette condition nécessaire : c'est que vous renonciez tout à fait au monde par la sainte profession de la pauvreté volontaire, dont il vous a donné l'exemple.

Le contrat qu'il vous propose, ma Sœur, les articles qu'il vous présente à signer sont compris en ces paroles du divin apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* <sup>1</sup> : « Le » monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde. » Où vous devez remarquer, avec le docte saint Jean Chrysostôme <sup>2</sup>, que « ce n'est pas assez à l'apôtre que le monde soit mort » pour le chrétien ; mais qu'il veut encore, dit ce saint évê- » que, que le chrétien soit mort pour le monde : » et cela pour nous faire entendre que le commerce est rompu des

<sup>1</sup> Gal. vi. 14. — <sup>2</sup> Lib. II de Compunct. n. 2 ; tom. I, p. 142.

deux côtés, et qu'il n'y a plus aucune alliance. « Car, pour-  
 » suit ce docte interprète, l'apôtre considérait que non seu-  
 » lement les vivants ont quelque sentiment les uns pour les  
 » autres; mais qu'il leur reste encore quelque affection pour  
 » les morts : ils en conservent le souvenir, ils leur rendent  
 » quelques honneurs, ne seroient-ce que ceux de la sépul-  
 » ture. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ayant entrepris de  
 » nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit  
 » se dégager de l'amour du monde; ce n'est pas assez, nous  
 » dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le  
 » chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car  
 » il reste assez ordinairement quelque affection en ceux qui  
 » survivent, qui va chercher les morts dans le tombeau même :  
 » mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent  
 » être le monde et le chrétien. » Grande et admirable rup-  
 » ture ! Mais donnons-en une idée plus particulière.

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour les biens du monde; ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous éblouit. La mort éteint les inclinations; cette chaleur tempérée qui les entretient s'est entièrement exhalée : la mort ternit dans les plus beaux corps toute cette fleur de beauté, et fait évanouir cette bonne grâce. Ainsi le monde est mort pour le chrétien, en tant qu'il n'a plus d'attrait pour son cœur; et le chrétien est mort pour le monde, en tant qu'il n'a plus d'amour pour les biens qu'il donne. C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture être crucifié avec Jésus-Christ. C'est le traité qu'il nous fait signer en nous recevant au baptême : c'est le même qu'il vous propose dans ces noces spirituelles, ainsi qu'un sacré contrat, pour être observé par vous dans la dernière rigueur et dans la perfection la plus éminente : contrat digne de vous être lu dans la fête de la sainte Croix, digne de vous être offert par un Roi crucifié, digne d'être accepté humblement dans une profession solennelle, où l'on voue, devant Dieu et devant ses anges, un renoncement éternel au monde.

Méditez ce sacré contrat sous lequel Jésus-Christ vous prend pour épouse : dites hautement avec le divin apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*. En effet, le monde ne

vous est plus rien, et vous n'êtes plus rien au monde. Le monde ne vous est plus rien, puisque vous renoncez à ses espérances ; et vous n'êtes plus rien au monde, puisqu'il ne vous complera plus parmi les vivants. Votre famille vous perd, vous allez entrer dans un autre monde, vous ne tenez plus par aucun lien à la société civile ; et cette clôture vous est un tombeau, dans lequel vous allez être comme ensevelie. Que vos proches ne pleurent pas dans cette mort bienheureuse, qui vous fera vivre avec Jésus-Christ. Son affection vous est assurée ; puisque l'ayant acquis par la pauvreté, vous avez le moyen de gagner son cœur par la pureté virginale : c'est ma seconde partie.

## SECOND POINT.

Pendant que Jésus-Christ crucifié vous parle lui-même de son affection par autant de bouches qu'il a de blessures, et que son amour s'épanche sur vous avec tout son sang par ses veines cruellement déchirées, il me semble peu nécessaire de vous dire combien il vous aime ; et vos yeux attachés sur la croix vous en apprendront plus que tous mes discours. Je remarquerai seulement, ma Sœur, que cet ardent amour qu'il témoigne, n'est pas seulement l'amour d'un Sauveur, mais encore l'amour d'un époux ; et je l'ai appris de l'apôtre qui, voulant donner aux chrétiens un modèle de l'amitié conjugale, leur propose l'amour infini que Jésus-Christ montre à son Eglise en se livrant pour elle à la croix. « Maris, dit-il, aimez vos femmes, » comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est donné lui-même pour elle : » *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea* <sup>1</sup>. Ainsi, dans cet amour du Sauveur vous y trouverez l'amour d'un époux.

Il est bon de remarquer en passant, qu'ainsi le Fils de Dieu a aimé les hommes en toutes sortes de qualités qui peuvent donner de l'amour. Il les a aimés comme un père ; il les a aimés comme un sauveur, comme un ami, comme un frère, comme un époux : et il nous aime sous tous ces titres ; afin que nous connoissions que l'amour, qui le fait mourir pour nous en la croix, a toutes les qualités d'un amour parfait. Il est fort comme l'amour d'un père, tendre comme l'amour

<sup>1</sup> Ephes. v. 25.

d'une mère, bienfaisant comme l'amour d'un sauveur, cordial comme l'amour d'un bon frère, sincère comme l'amour d'un fidèle ami; mais ardent comme l'amour d'un époux. Mais cet amour de Jésus-Christ, dont parle l'apôtre, regarde généralement toute son Eglise : il faut montrer aux vierges sacrées leurs avantages particuliers, et les droits extraordinaires que leur donne leur chasteté sur le cœur de l'Epoux céleste.

Un mot de l'Apocalypse nous découvrira ce secret, et je vous prie de le bien entendre. *Hi sunt, qui cum mulieribus, non sunt coinquinati; virgines enim sunt : hi sequuntur Agnum quocumque ierit* <sup>1</sup>; « Ceux-là, dit-il, sont les vierges » qui suivent l'Agneau partout où il va. » Telle est la prérogative des vierges, dont le grand et admirable saint Augustin nous expliquera le mystère. Pour cela, il remarque avant toutes choses, que suivre Jésus-Christ c'est l'imiter autant qu'il est permis à des hommes : *Hunc in eo quisque sequitur, in quo imitatur* <sup>2</sup>; tellement que le suivre partout où il va, c'est l'imiter en tout ce qu'il fait. Ce fondement étant supposé, il est bien aisé de conclure que suivre l'Agneau partout où il va, c'est le privilège des vierges. Car si Jésus est doux et humble de cœur, si Jésus est simple et pauvre d'esprit, si Jésus est soumis et obéissant, s'il est miséricordieux et charitable; et les vierges et les mariés peuvent le suivre dans toutes ces voies. Quoiqu'ils ne puissent pas y marcher de la même force, ils peuvent néanmoins, dit saint Augustin <sup>3</sup>, s'attacher diligemment à tous ses pas, et insister fidèlement à tous ses vestiges : ils ne peuvent pas les remplir, mais ils peuvent y mettre le pied; ils peuvent même le suivre jusqu'à cette noble épreuve de la charité, de laquelle lui-même a dit qu'il n'y en a point de plus grande <sup>4</sup>, c'est à dire jusqu'à mourir pour signaler son amour.

Jusqu'ici, ô divin Sauveur, vous pouvez être suivi de tous vos fidèles : mais après il se présente un nouveau sentier, où tous ne peuvent pas vous accompagner. Car, mes Frères, « cet Agneau sans tache marche par un chemin virginal; » ce sont les mots de saint Augustin <sup>5</sup> : *Ecce ille Agnus graditur*

<sup>1</sup> Apoc. xiv. 4. — <sup>2</sup> De sancta Virginitate n. 27; tom. xi, col. 354. — <sup>3</sup> Ibid. n. 28. — <sup>4</sup> Joan. xv. 13. — <sup>5</sup> Ubi supra, n. 29.

*itinerare virginali*. Ce Fils de vierge est demeuré vierge ; et trouvant au dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il ne lui a voulu donner aucun rang, ni dans sa naissance, ni dans sa vie. Que de saints ne le peuvent suivre dans cette route sacrée ! *Non omnes capiunt verbum istud*<sup>1</sup> : toutefois il ne veut pas y demeurer seul.

Accourez, ô troupes des vierges, et suivez partout ce grand Conducteur. Que les autres le suivent partout où ils peuvent ; vous seules le pouvez suivre partout où il va, et entrer par ce moyen avec lui dans la plus intime familiarité. C'est la belle et heureuse suite de ce privilège incomparable : ces âmes pures et virginales s'étant constamment attachées à suivre Jésus-Christ partout, cette preuve inviolable de leur amitié fait que Jésus s'attache réciproquement à les avoir toujours dans sa compagnie. Il fait toujours éclater sur elles un rayon de faveur particulière : il se met en leurs mains dans sa naissance, il les pose sur sa poitrine dans sa sainte cène, il ne les oublie pas à sa croix ; et les ayant tendrement aimées, il les aime jusqu'à la fin : *In finem dilexit eos*<sup>2</sup>. Une mère vierge, un disciple vierge y reçoivent les dernières preuves de son amitié ; et ne voulant pas sortir de ce monde sans les honorer de quelque présent, comme il ne voit rien de plus grand que ce que consacre la virginité, il les laisse mutuellement l'un à l'autre : « Femme, lui dit-il, voilà votre Fils ; » et « Fils, voilà » votre mère<sup>3</sup>. » Il n'est pas jusqu'à son sépulcre qu'il veut trouver vierge ; tant il a d'amour pour la virginité.

Recherchons encore, mes Sœurs, pour épuiser cette matière importante, d'où vient que le Fils de Dieu fait ses plus chères délices d'un cœur virginal, et ne trouve rien de plus digne de ses chastes embrassements. C'est à cause qu'un cœur virginal, se donne à lui sans aucun partage, qu'il ne brûle point d'autres flammes, et qu'il n'est point occupé par d'autres affections. Qui pourroit assez exprimer quelle grande place y tient un époux, et combien il attire d'amour après soi ? Ensuite naissent les enfants, dont chacun emporte sa part, qui lui est mieux due et plus assurée que celle de son héritage. Parmi tant de desirs divers, à combien de sortes d'objets le cœur

<sup>1</sup> Matth. XIX. 11. — <sup>2</sup> Joan. XIII. 1. — <sup>3</sup> Ibid. XIX. 26, 27.

est-il contraint de s'ouvrir ? L'esprit, dit l'apôtre en est divisé : *Sollicitus et divisus est* <sup>1</sup>; et dans ce fâcheux partage, nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Sicut aqua effusus sum* <sup>2</sup> : « Je » suis répandu comme de l'eau, » et cette vive source d'amour, qui devoit tendre tout entière au ciel, multipliée et divisée en tant de ruisseaux, se va perdre deçà et delà dans la terre. Pour empêcher ce partage, la sainte virginité vient fermer le cœur : *Ut signaculum super cor tuum* <sup>3</sup> : elle y appose comme un sceau sacré qui empêche d'en ouvrir l'entrée ; si bien que Jésus-Christ y règne tout seul : et c'est pourquoi il aime ce cœur virginal, parce qu'il possède en repos, sans distraction, toute l'intégrité de son amour.

C'est ainsi, ô pudique épouse, que vous devez aimer Jésus-Christ : tout l'amour que vous auriez pour un cher époux, vous le devez, dit saint Augustin, au Sauveur des âmes. Mais que dis-je ? vous lui en devez beaucoup davantage : car cette femme que vous voyez, qui chérit si tendrement son mari, ordinairement ne le choisit pas ; mais plutôt il lui est échu en partage par des conjectures imprévues. Elle aime celui qu'on lui a donné ; mais avant qu'on le lui donnât, son cœur a erré longtemps sur la multitude par un vague desir de plaire : s'il ne s'est donné qu'à un seul, il s'est du moins offert à plusieurs ; et ne discernant pas dans la troupe cet unique qui lui étoit destiné, son amour est demeuré longtemps suspendu, tout prêt à tomber sur quelque autre. Il n'en est pas de la sorte de l'Époux que vous embrassez : jamais vous n'avez balancé dans un si beau choix, et il a emporté d'abord vos premières inclinations. Comme donc vous le voyez attaché en croix, attachez-le fortement à tout votre cœur : *Toto vobis figatur in corde, qui pro vobis fixus est in cruce*. « Cédez-lui » dans votre esprit toute l'étendue que vous n'avez pas voulu » laisser occuper par le mariage : » *Totum teneat in animo vestro, quidquid nolulistis occupari connubio* <sup>4</sup>. Cédez, vous lui en devez même beaucoup davantage, parce que vous devez chérir, bien plus qu'un époux, celui qui vous fait résou-

<sup>1</sup> I. Cor. VII. 33. — <sup>2</sup> Ps. XXI. 15. — <sup>3</sup> Cant. VIII. 6. — <sup>4</sup> De sancta Virginit. n. 56 ; tom. VI, col. 368.



dre à ne vous donner jamais à aucun époux; et il ne vous est pas permis de l'aimer d'une affection médiocre, puisque vous renoncez pour l'amour de lui aux affections les plus grandes, et tout ensemble les plus légitimes.

Courez donc après cet Amant céleste : joignez-vous à cette troupe innocente qui le suit partout où il va, accompagnant ses pas de pieux cantiques. Les Agathe et les Cécile, les Agnès et les Luce vous tendent les bras, et vous montrent la place qui vous est marquée. Pour entrer dans cette assemblée, soyez vierge d'esprit et de corps; que cet amour de la pureté, qui se forme dans votre cœur, se répande sur tous vos sens. Conservez votre ouïe; c'est par là qu'Eve a été séduite : gardez soigneusement votre vue; et songez que ce n'est pas en vain qu'on vous donne « un voile, comme un rempart de votre pudeur, » qui empêche vos yeux de s'égarer, et qui ne permette pas, » dit le grave Tertullien, à ceux des autres de se porter sur » vous : » *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos*<sup>1</sup>. Surtout gardez votre cœur, et ne dédaignez pas les petits désordres, parce que c'est par là que les grands commencent, et que l'embrasement qui consume tout est excité souvent par une étincelle. Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre Epoux vous a accordé : ainsi vous posséderez toujours son affection, et jamais vous n'offenserez sa jalousie. Il faut encore vous dire un mot de la jalousie de votre Epoux, et c'est par où je m'en vais conclure.

### TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux, chrétiens, il s'en vante si souvent dans son Ecriture, qu'il ne nous permet pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue : « Je suis, dit-il, » le Seigneur ton Dieu, fort et jaloux, » *Fortis zelotes*<sup>2</sup>; et cette qualité de jaloux lui est si propre et si naturelle, qu'elle fait un de ses noms, comme il est écrit dans l'Exode, *Domini, zelotes nomen ejus*<sup>3</sup>. Il paroît donc assez que Dieu est jaloux, et peu de personnes l'ignorent : mais que l'ouvrage de notre salut et la mort du Fils de Dieu à la croix soient un effet

<sup>1</sup> De Virg. veland. n. 16. — <sup>2</sup> Exod. xx. 5. — <sup>3</sup> Ibid. xxxiv. 14.

de sa jalousie, c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu, et ce qu'il est nécessaire que je vous explique, puisque mon sujet m'y conduit.

A la vérité, chrétiens, il n'est pas aisé de comprendre de quelle sorte s'accomplit un si grand mystère. Car que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté ; c'est l'effet ordinaire de la jalousie ; et je remarque aussi dans les saintes Lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances. « Je suis un Dieu jaloux », dit le Seigneur, » *Deus zelotes* ; et il ajoute aussitôt après : « visitant les iniquités des pères sur les enfants : » *visitans iniquitates patrum in filios* <sup>1</sup>. Dieu est jaloux, dit Moïse : il dit dans le même lieu « que le feu de sa jalousie brûle les » pécheurs : » *Domînus Deus tuus ignis consumens est*, *Deus æmulator* <sup>2</sup>. Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : « Le Seigneur est un Dieu jaloux, et le Seigneur est un Dieu » vengeur, » *Deus æmulator, et ultiscens Domînus* <sup>3</sup> ; tant ces deux qualités sont inséparables.

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances ; et après que le prophète a uni le Dieu jaloux et le Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu sauveur ? Peut-être aurions-nous peine à le croire, si nous n'en avions appris le secret de la bouche d'un autre prophète. C'est le prophète Isaïe, dont voici des paroles remarquables : *De Jerusalem exhibunt reliquias, et salvatio de monte Sion ; zelus Domini exercituum faciet istud* <sup>4</sup> : « Dans les ruines de Jérusalem il » restera un grand peuple que Dieu délivrera de la mort, et le » salut paroîtra en la montagne de Sion : la jalousie du Dieu » des armées fera cet ouvrage. » Après un oracle si clair, il n'est plus permis de douter que ce ne soit la jalousie du Dieu des armées qui ait sauvé le peuple fidèle.

Mais, pour pénétrer un si grand mystère, reprenons les cho-

<sup>1</sup> Exod. xx. 5. — <sup>2</sup> Deut. iv. 24. — <sup>3</sup> Nah. i. 2. — <sup>4</sup> Isai. xxxvii.

ses d'un plus haut principe, et rappelons à notre mémoire la témérité de cet ange, qui, par une audace inouïe, voulut s'élever à Dieu et se placer jusque dans son trône. Vous savez qu'étant repoussé de sa main puissante, et précipité dans l'abîme, il ne peut encore quitter le premier dessein de son audace démesurée. Il se déclare hautement le rival de Dieu; c'est ainsi que le nomme Tertullien; *Æmulus Dei*<sup>1</sup> : « le rival, » le jaloux de Dieu : » il se veut faire adorer en sa place; et s'il n'a pu occuper son trône, il lui veut du moins enlever son bien. Il entre dans le paradis terrestre, furieux et désespéré : il y trouve l'image de Dieu, c'est à dire l'homme; image chérie et bien aimée, que Dieu avoit établie dans son paradis de délices, qu'il avoit formée de sa main et animée de son souffle. Ce n'étoit qu'une créature; mais enfin elle étoit aimée par son Créateur : il ne l'avoit pétrie que d'un peu de boue; mais cette boue avoit été formée de sa main. Ce vieux serpent la séduit, il la corrompt. Surprise par ses flatteries, elle s'abandonne à lui : la parjure qu'elle est, l'ingrate et l'infidèle qu'elle est; au milieu des bienfaits de son époux, dans le lit même de son époux, pardonnez-moi la hardiesse de cette parole, que je ne trouve pas encore assez forte pour exprimer l'indignité de cette action; dans le lit même de son époux elle se prostitue à son rival.

O insigne infidélité! ô lâcheté sans exemple! Falloit-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution, faite à la face de Dieu, pour l'exciter à la jalousie? Il s'y excite en effet d'une étrange sorte. Quoi, mon épouse s'est fait enlever, mon image s'est laissé corrompre, elle que j'avois faite avec tant d'amour, dont j'avois moi-même formé tous les traits, que j'avois animée d'un souffle de vie, sorti de ma propre bouche!

Que fera, mes Frères, ce Dieu fort et jaloux, irrité d'un abandonnement si infâme? que fera-t-il à cette épouse infidèle, qui a méprisé un si grand amour? Certainement il pouvoit la perdre; mais, ô jalousie miséricordieuse, il a mieux aimé la sauver. O rival, il ne veut point qu'elle soit ta proie; il ne la peut souffrir en tes mains. Cet indigne spectacle irri-

<sup>1</sup> De Spec. n. 2.

tant son cœur, il court après pour la retirer, et descend du ciel en la terre pour chercher son épouse qui s'y est perdue : *Venit quærere quod perierat* <sup>1</sup>. La manière dont il se sert pour nous délivrer montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir : car il n'envoie ni ses anges, ni ses archanges, qui sont les ministres ordinaires de ses volontés. Il a peur que son épouse volage, devant sa liberté à d'autres qu'à lui, ne partage encore son cœur, au lieu de le conserver tout entier à son Epoux légitime ; c'est pourquoi il vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet, et salvabit nos* <sup>2</sup>. S'il faut des supplices, c'est lui qui les souffre : s'il faut du sang, c'est lui qui le donne ; afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout, et que nous lui consacrons tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

De là vient que nous lisons, dans son Écriture, qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur que de celle de Seigneur et de Dieu. Ecoutez de quelle sorte il en parle : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me : Deus justus, et salvans non est præter me* <sup>3</sup>. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que ce Dieu jaloux adresse sa voix à la nature humaine infidèle, ainsi qu'un amant passionné, mais dont on a méprisé l'amour. O volage, ô prostituée, qui m'as quitté pour mon ennemi, regarde que c'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y a point de Dieu que moi : mais considère encore, ô parjure, infidèle, qu'il n'y a que moi qui te salue ; et si tu m'as oublié après t'avoir créé, reviens du moins à moi quand je te délivre. Voyez comme est jaloux de sa qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : « C'est moi, c'est moi, dit-il, qui l'ai fait ; ce ne sont ni mes anges, ni mes archanges, ni aucune des vertus célestes : c'est moi seul qui l'ai fait, c'est moi seul qui vous porterai sur mes épaules. » enfin c'est moi qui vous sauverai : » *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo* <sup>4</sup> : tant il est jaloux de cette gloire ; et c'est, mes Sœurs, cette jalousie qui l'attache sur cette croix, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Car, dit excellemment saint Jean Chrysostôme <sup>5</sup>, comme

<sup>1</sup> Matth. XVIII. 11. — <sup>2</sup> Isai. XXXV. 4. — <sup>3</sup> Ibid. XLV. 21. — <sup>4</sup> Isai. XLVI. 4. — <sup>5</sup> In. Epist. I. ad Cor. Hom. XXIV, n. 2 ; tom. X, p. 213.

un amant passionné, voyant celle qu'il recherche avec tant de soin gagnée par les présents de quelque autre, qui prétend à ses bonnes grâces, multiplie aussi sans mesure les marques de son amitié pour emporter le dessus ; de même en est-il du Sauveur des âmes. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival, qui nous amuse par une pomme, qui nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence : pour détourner nos yeux et nos cœurs de ses libéralités pernicieuses, il redouble ses dons jusqu'à l'infini ; et son amour excessif voulant faire un dernier effort, le fait enfin monter sur la croix, où il nous donne non seulement sa gloire et son trône, mais encore son corps et son sang, et sa personne et sa vie : enfin, se donnant lui-même, que ne nous donne-t-il pas ? Et nous faisant un si grand présent, il me semble qu'il nous dit à tous : Voyez si ce prétendant que vous écoutez pourra jamais égaler un tel amour et une telle munificence. C'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il fait ; et nous pourrions nous défendre d'une jalousie si obligeante ?

Mais, ma Sœur, si l'Epoux céleste a l'ardeur et les transports des jaloux, il en a les regards et la vigilance. Il a des yeux de jaloux, toujours ouverts, toujours appliqués pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches. J'ai remarqué dans le saint cantique deux regards de l'Epoux céleste : il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant : il y a un regard qui observe, et c'est le regard du jaloux. « Que vous êtes belle, ô fille de » prince, » dit l'Epoux à la chaste épouse <sup>1</sup> ! Cette ardente exclamation vient d'un regard qui admire, et il n'est pas indigne du divin Epoux, dont il est dit dans son Evangile qu'il admira la foi du centenier <sup>2</sup>. Mais voulez-vous voir maintenant quel est le regard du jaloux ? « Il est venu, dit l'Epouse, » le bien aimé de mon cœur, regardant par les fenêtres, guet- » tant par les treillis : » *Dilectus meus venit, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos* <sup>3</sup>. Il vient en cette sorte pour vous observer, et c'est le regard de la jalousie : de là naissent et ces grilles et cette clôture. Il vous renferme soi-

<sup>1</sup> Cant. VII 1, 6. — <sup>2</sup> Matth. VIII. 10. — <sup>3</sup> Cant. II. 9.

gneusement ; il rend de toutes parts l'abord difficile ; il compte tous vos pas ; il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses : ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux ? Il n'en fait pas ainsi au commun des hommes : mais c'est que s'il est jaloux des autres fidèles, il l'est beaucoup plus de ses épouses. Etant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma Sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle, et un entier abandonnement de vos volontés. C'est ce que je vous recommande en finissant ce discours ; et afin que vous compreniez combien cette obéissance vous est nécessaire, je vous dirai la raison pour laquelle elle vous défend de la jalousie de votre Epoux.

Ce qui excite Dieu à la jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler. Mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance : car il nous a faits à son image, et il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler ; au contraire il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, combien riche, combien éclatante ; il vous est ordonné de vous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* <sup>1</sup> : « Soyez miséricordieux, comme l'est votre Père céleste. » Ainsi, comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité : il est juste ; vous pouvez le suivre dans sa justice : il est saint ; et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas toutefois que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut, lui-même vous y exhorte : « Soyez saints, parce que je suis saint : » *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* <sup>2</sup>.

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie ? C'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'autorité souveraine : lorsque nous voulons l'imiter dans l'honneur de l'indépendance, et prendre pour loi notre volonté, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point chatouilleux, c'est là l'endroit délicat ; c'est alors que sa jalousie repousse avec violence tous ceux qui

<sup>1</sup> Luc. vi. 36. — <sup>2</sup> Levit. xi. 44.



veulent s'approcher ainsi de sa majesté souveraine. Par conséquent, si sa jalousie s'irrite seulement contre notre orgueil, qui ne voit que la soumission est l'unique moyen pour nous en défendre? Il est jaloux quand vous prenez pour loi votre volonté. Pour empêcher les effets de sa jalousie, abandonnez votre volonté. Soyons des dieux, il nous est permis, par l'imitation de sa justice, de sa bonté, de sa sainteté, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance et d'autorité, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos desirs à une ressemblance si dangereuse.

Mais si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, admirons, mes Sœurs, sa bonté suprême qui a voulu nous ressembler dans la soumission. Jetez les yeux de la foi sur ce Dieu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. A la vue d'un abaissement si profond, qui pourroit refuser de se soumettre? Vous vivez, ma Sœur, dans un monastère, où la sage abbesse qui vous gouverne vous doit faire trouver la soumission non seulement fructueuse, mais encore douce et desirable. Mais quand vous auriez à souffrir une autre conduite, de quelle obéissance vous pourriez-vous plaindre, en voyant celle du Sauveur des âmes, et à la volonté de quels hommes l'a livré et abandonné son Père céleste? C'a été à la volonté de Judas, à celle de Pilate et des pontifes, à celle des soldats inhumains qui, ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu : *Fecerunt in eo quæcumque voluerunt* <sup>1</sup>. Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas; et vous devez chérir les dernières places qui, depuis l'abaissement de Dieu-homme, sont devenues désormais les plus honorables.

<sup>1</sup> Matth. XVII. 12

# SERMON

## POUR UNE PROFESSION.

### SUR LA VIRGINITÉ.

Sainte séparation et chaste union, deux choses dans lesquelles consiste la sainte virginité : combien elle est mâle et généreuse. De quelle manière, en établissant son siège dans l'âme, rejaillit-elle sur le corps. Avec quel soin les vierges doivent garder tous leurs sens. D'où vient la sainte virginité a-t-elle tant d'attraits pour le Sauveur. Saint ravissement des vierges et leurs privilèges. Précautions qui leur sont nécessaires, pour être saintement unies à leur Epoux. Son amour et sa jalousie : ses deux regards sur elles. Qu'est-ce qui cause sa retraite. Funestes effets de l'orgueil : avantages de l'humilité.

---

*Æmulor vos Dei æmulatione : despondi enim vos uni viro, virginem castam exhibere Christo. « J'ai pour vous un amour de jalousie et d'une jalousie de Dieu ; parce que je vous ai fiancées à cet unique Epoux, qui est » Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. » (II. Cor. XI. 2.)*

Puisque la sainte cérémonie par laquelle vous vous consacrez au Sauveur avec la bénédiction de l'Eglise, vous met au nombre des vierges sacrées, et vous joint à la troupe innocente de ces filles choisies et bien aimées, qui doivent être conduites au Roi, selon la prophétie du Psalmiste <sup>1</sup> ; pour vous faire connoître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne, dont les anciens docteurs nous ont fait de si grands éloges. C'est aussi ce que vous enseigne le divin apôtre, en vous assurant qu'il vous a unie, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ ; et il vous montre, par ces paroles, que la sainte virginité consiste principalement en deux choses. Mais, pour entendre un si grand mystère, remontons jusqu'au principe, et supposons avant toutes choses que cet Epoux immortel, que votre virginité vous prépare, a deux qualités admirables. Il est infiniment séparé de tout par la pureté de son

<sup>1</sup> Ps. XLIV. 15.

être : il est infiniment communicatif par un effet de sa bonté.

Quand j'entends le Seigneur Jésus qui enseigne à Marthe empressée, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire<sup>1</sup> ; je remarque en cette parole la condamnation infaillible de la vanité des enfants des hommes. Car si le Fils de Dieu nous apprend que nous n'avons tous qu'une même affaire, ne s'ensuit-il pas clairement que nous nous consumons de soins superflus, que nous ne concevons que de vains desseins, et que nous ne repaissons nos esprits que de creuses imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés parmi tant d'occupations différentes ? tellement que ce divin Maître, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos desirs inconsiderés, et de nos prétentions infinies : d'où il est aisé de conclure que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse ; puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur oppressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable.

C'est, Madame, à cette unité que vous invite le divin apôtre, quand il vous assure aujourd'hui qu'il vous a unie pour toujours, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ, *Uni viro*. C'est en effet à cet unique Epoux que votre profession vous consacre ; et la sainte virginité, que vous lui offrez en ce jour, vous sépare de toutes choses pour vous attacher à lui seul. Mais avant que de traiter un si grand mystère, recourons tous, d'une même voix, à la mère et au modèle des vierges, et implorons sa bienheureuse assistance, en la saluant avec l'ange en disant, *Ave, Maria*.

Il importe infiniment au salut des âmes de considérer sérieusement un endroit admirable du divin apôtre<sup>2</sup>, où cet excellent maître des Gentils nous représente l'économie de l'Eglise dans la diversité des opérations qui font l'harmonie de ce corps mystique. Il se fait, dit-il, en l'Eglise une certaine

<sup>1</sup> Luc. x. 42. — <sup>2</sup> Rom. xii. 4 et seq.

distribution de grâces ; et comme nous voyons que le corps humain se conserve par les fonctions différentes de chacun des membres qui le composent, ainsi en est-il du corps de l'Eglise, dont tous les membres ont des dons divers, selon que l'esprit de Dieu les anime. C'est de là que nous apprenons cette belle et importante leçon, que la perfection du christianisme consiste à nous acquitter de la fonction à laquelle le Saint-Esprit nous destine. Car, comme le corps humain est parfait lorsque l'œil discerne bien les objets, et l'ouïe la différence des sons ; lorsque l'estomac prépare au reste du corps la nourriture qui lui est propre, que le poumon rafraîchit le cœur, et que le cœur foment le corps par cette chaleur douce et vivifiante qui réside en lui comme dans sa source ; et enfin lorsque les organes exécutent fidèlement ce que la nature leur a commis : ainsi la perfection du corps de l'Eglise, c'est que tous les membres de Jésus-Christ exercent constamment l'action qui leur est particulièrement destinée, et que chacun rapporte son opération à la fin du divin esprit qui nous meut et qui nous gouverne. C'est sans doute pour cette raison, mes très chères Sœurs, que vous avez désiré de moi que je vous entretinsse aujourd'hui de la sainte profession à laquelle le Saint-Esprit vous a appelées ; et pour contenter ce pieux desir, considérons, avant toutes choses, pourquoi vous vous êtes retirées du monde, à quoi vous avez été destinées, quel est votre nom, quel est votre titre, quelle est votre fonction dans l'Eglise.

Vous êtes, mes Sœurs, ces filles choisies qui devez être conduites au roi, selon la prophétie du Psalmiste ; vous êtes les vierges de Jésus-Christ et les chastes épouses du Sauveur des âmes : de sorte que, pour connoître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne à laquelle vous avez été consacrées. C'est aussi ce que vous enseignera le divin apôtre, en vous assurant qu'il vous a unies, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ. Mais, pour entendre le sens de ce beau passage, disons que la virginité chrétienne consiste en une sainte séparation et en une chaste union. Cette séparation fait sa pureté, cette

chaste et divine union est la cause des délices spirituelles que la grâce fait abonder dans les âmes vraiment virginales.

Que le principe de la pureté soit une séparation salutaire, vous le comprendrez aisément, si vous remarquez que nous appelons impur ce qui est mêlé, et que nous estimons pur et net ce qui étant uni en soi-même, n'est gâté ni corrompu par aucun mélange. Par exemple, tant qu'une fontaine se conserve dans son canal, telle qu'elle est sortie de la roche qui lui a donné sa naissance, elle est nette, elle est pure, elle ne paroît point corrompue. Que si par l'impétuosité de son cours elle agite trop violemment la terre sur laquelle elle passe, et qu'elle en détache quelque partie qu'elle entraîne avec elle parmi ses eaux; aussitôt vous lui voyez perdre toute sa netteté naturelle; elle cesse visiblement d'être pure, sitôt qu'elle commence d'être mêlée.

Mais élevons plus haut nos pensées, et considérons en Dieu même la preuve de la vérité que j'avance. La théologie nous enseigne que Dieu est un être infiniment pur : elle dit qu'il est la pureté même. En quoi est-ce que nous remarquons cette pureté incompréhensible de l'Être divin, sinon en ce que Dieu est d'une nature entièrement dégagée, libre de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption? et s'il nous est permis de parler, en bégayant, de si grand mystères, nous pouvons dire que son essence n'est qu'une indivisible unité, qui ne reçoit rien de dehors; parce qu'elle est infiniment riche, et qu'elle enferme toutes choses en elle-même, dans sa vaste et immense simplicité. C'est pour cette raison, mes très chères Sœurs, autant que notre foiblesse le peut comprendre, que l'être de notre Dieu est si pur; parce qu'il est infiniment séparé, et qu'il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections, qui ne sont autre chose que son essence. Cette première pureté, de laquelle toute pureté prend son origine, se répandant par degrés sur les créatures, ne trouve rien de plus proche d'elle que les intelligences célestes, qui sans doute sont d'autant plus pures qu'elles sont plus éloignées du mélange, étant séparées de toute matière; et de là vient que nous les appelons esprits purs.

Selon ces principes, mes très chères Sœurs, il faut que vous soyez séparées; et quoique vos âmes se trouvent liées à un corps mortel par leur condition naturelle, il faut nécessairement vous en détacher en purifiant vos affections. C'est pourquoi le prophète Isaïe, voulant exhorter à la pureté les enfants de la nouvelle alliance, il les invite à une sainte séparation. « Retirez-vous, retirez-vous, leur dit-il, sortez de » là, ne touchez point aux choses souillées, soyez purs <sup>1</sup>. » Par où vous voyez, sans difficulté, que c'est le détachement qui nous purifie : de sorte que, la virginité chrétienne étant la perfection de la pureté, il s'ensuit que pour être vierge, selon la discipline de l'Evangile, il faut une séparation très entière et un détachement sans réserve.

Mais faudra-il donc, direz-vous, que les vierges, pour être pures demeurent éternellement séparées, sans attacher leur affection à aucun objet? Nullement ce n'est pas là ma pensée. Si nous étions faits pour nous-mêmes, nous pourrions ne vivre aussi qu'en nous-mêmes; mais puisqu'il n'y a que notre grand Dieu qui puisse être lui-même sa félicité, il faut que nos mouvements tendent hors de nous, si nous voulons jouir de quelque repos. Donc la vierge vraiment chrétienne, crainte que sa pureté perde son éclat, s'attache uniquement à celui dans lequel nous vous avons dit que la pureté prend son origine. Regardez, mes très chères Sœurs, regardez le Verbe divin votre Epoux; c'est à lui que vous devez vous unir, après vous être purifiées par le mépris général des biens de la terre : si bien que j'ai eu raison de vous dire que la virginité chrétienne, c'est une sainte séparation et une bienheureuse union, De là vient que l'apôtre saint Jean voulant décrire la gloire des vierges, les représente sur une montagne avec l'Agneau <sup>2</sup>. D'où vient qu'elles sont sur une montagne élevée bien haut au dessus du monde, si ce n'est que la virginité les sépare? et d'où vient qu'elles sont avec l'Agneau, si ce n'est que la virginité les unit? C'est aussi ce que nous enseigne l'apôtre, dans le passage que nous expliquons : « Je vous ai promises, » dit-il, à un seul. » Qui ne voit la séparation dans cette

<sup>1</sup> Isaï. LII. 11. — <sup>2</sup> Apoc. XIV. 1 et seq.



unité, puisque le propre de l'unité est d'exclure? Mais, ajoute le même saint Paul, « Je vous ai promises à un seul » mari. » Qui ne voit, dans ce mariage divin et spirituel, la chaste union que je vous propose? Parlons donc de cette séparation salutaire qui établit votre pureté, et de cette mystérieuse union qui vous fera goûter les plaisirs célestes dans les chastes embrassements du Sauveur. Chères Sœurs, c'est en ces deux choses que consiste la virginité chrétienne. et ce sont aussi ces deux choses que je traiterai aujourd'hui, avec le secours de la grâce.

## PREMIER POINT.

Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au dessus des bêtes ; l'autre est si haute et si relevée qu'elle semble nous élever aux intelligences. Qui pourroit lire, sans s'étonner, de quelle sorte Dieu forme l'homme? Premièrement, il prend de la boue ; est-il une matière plus vile ? après, il y inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance ; est-il rien de plus admirable ? C'est pourquoi je vous disois, chrétiens, que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble que l'un et l'autre puissent disputer à qui nous appartenons à plus juste titre. Notre mortalité nous donne à la terre, l'image de Dieu nous adjuge au ciel ; et nous sommes tellement partagés qu'il semble qu'on ne puisse faire justice sur ce différend, sans nous ruiner et sans nous détruire par une distraction violente : toutefois il n'en est pas de la sorte. La sage providence de Dieu ne laisse pas notre condition si fort incertaine. que cette importante difficulté ne puisse être facilement terminée.

Mais qui jugera donc un si grand procès ? Qui décidera cette question, qui met toute la nature en dispute ? Chrétien, n'en doute pas, ce sera toi-même. L'homme est la matière

de tout le procès, et il en est lui-même le juge. Oui, nous pouvons prononcer souverainement si nous sommes de la terre ou du ciel, selon que nous tournerons nos inclinations, ou nous serons des animaux brutes, ou nous serons des anges célestes. C'est pourquoi, dit saint Augustin, « Dieu a » formé l'homme avec l'usage de son libre arbitre ; animal » terrestre, mais digne du ciel, s'il sait s'attacher à son Créa- » teur. » *Terrenum animal, sed cælo dignum, si suo cohæret Auctori* <sup>1</sup>. Ne nous plaignons pas, chrétiens, si cet esprit, d'une nature immortelle, est lié à une chair corruptible. Dieu, qui par un très sage conseil a trouvé bon de le mêler à cette matière, lui a inspiré une secrète vertu, par laquelle il s'en peut aussi détacher avec le secours de sa grâce ; et si nous conservons à l'image de Dieu, c'est à dire à la raison qu'il nous a donnée, la prééminence qui lui est due, ce corps même, (qui n'en seroit étonné ?) oui ce corps, tout pesant, tout mortel qu'il est, passera au rang des choses célestes ; parce que l'âme, qui est la partie principale, à laquelle appartient le domaine, attirera son corps avec elle, non seulement comme un serviteur très obéissant, mais encore comme un compagnon très fidèle.

Ainsi, je vous exhorte, mes Frères, par les paroles du saint apôtre <sup>2</sup>, que vous vous dépouilliez de l'homme animal. Défaites-vous de l'homme terrestre, qui n'a que des desirs corrompus <sup>3</sup> : déclarez-vous, par une juste sentence, venus du ciel et faits pour le ciel, en rejetant les affections corporelles qui vous tiennent attachés à la terre. « Retirez-vous, re- » tirez-vous, soyez purs, ne touchez point aux choses im- » mondes, et je vous recevrai, dit le Seigneur <sup>4</sup>. » Mais c'est à vous, ô vierges sacrées, chastes épouses du Sauveur des âmes, c'est à vous que cette séparation salutaire est particulièrement commandée : car s'il est vrai que la pureté n'est autre chose qu'un détachement, comme nous l'avons très bien établi, considérez sérieusement en vous-mêmes combien vous devez être détachées, puisque la profession que vous

<sup>1</sup> De Civit. Dei, lib. xxii, c. 1 ; tom vii, col. 656. — <sup>2</sup> Ephes. iv. 22.  
— <sup>3</sup> I. Cor. xv. 49. — <sup>4</sup> II. Cor. vi. 17.

faites de la sainte virginité vous oblige à la pureté la plus éminente.

L'Ange de l'école m'apprend une belle et solide doctrine, qui confirme bien cette vérité. Nous voyons que, parmi les vertus morales, il y en a, si je le puis dire, de moins vigoureuses, qui se contiennent en certaines bornes : mais il y a des vertus généreuses, qui ne sont jamais satisfaites, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à ce qu'il y a de plus relevé. Par exemple, le courageux est assuré contre les périls dans les entreprises considérables; mais le magnanime va plus loin encore : car à peine peut-il trouver ni des entreprises assez hardies, ni aucun péril assez grand qui mérite d'exercer sa vertu. Le libéral use de ses biens, et sait les employer honorablement, selon que la droite raison l'ordonne; mais il y a une certaine libéralité plus étendue et plus généreuse, qui affecte, ce semble, la profusion, et c'est ce que nous appelons la magnificence. Le grand saint Thomas nous enseigne <sup>1</sup>, que cette belle et admirable vertu, que la philosophie n'a jamais connue, je veux dire la virginité chrétienne, est à l'égard de la tempérance, ce qu'est la magnificence à l'égard des libéralités ordinaires. La tempérance modère les plaisirs du corps, la virginité les méprise; la tempérance, en les goûtant, se met au dessus à la vérité; mais la virginité plus mâle et plus forte ne daigne pas même y tourner les yeux : la tempérance porte ses liens d'un courage ferme; la virginité les rompt d'une main hardie : la tempérance se contente de la liberté; la virginité veut l'empire et la souveraineté absolue : ou plutôt, la tempérance gouverne le corps; vous diriez que la virginité s'en sépare; elle s'élève jusqu'au ciel presque entièrement dégagée; et bien qu'elle soit dans un corps mortel, elle ne laisse pas de prendre sa place parmi les esprits bienheureux, parce qu'elle ne se nourrit, non plus qu'eux, que de délices spirituelles. De là vient que saint Augustin parle ainsi des vierges : *Habent aliquid jam non carnis in carne* <sup>2</sup> : « Elles » ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est point de la

<sup>1</sup> 2. 2. Quæst. CLII, art. 3. — <sup>2</sup> De sancta Virginit. n. 12; tom. VI, col. 346.

» chair, quelque chose qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. » Et c'est encore ce qui fait dire au grand saint Basile <sup>1</sup>, que la virginité n'est pas dans le corps, mais qu'elle établit son siège dans l'âme.

Mais d'autant que cette vérité importante doit servir de fondement à votre conduite, il faut que je vous la fasse comprendre par une raison évidente. Et certes nous ne vous prêchons pas, mes très chères Sœurs, une virginité de vestale; nous ne regardons pas la virginité comme le feroit un médecin ou un philosophe, qui s'arrêteroit simplement au corps. Nous parlons de la virginité chrétienne et religieuse; et il est clair que tout ce qui est chrétien doit être entendu en esprit, parce que, par la grâce du christianisme, nous sommes en la nouvelle alliance, où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité <sup>2</sup>. En effet, nous avons fait voir que la sainte virginité est un détachement général de toutes les affections corporelles, autant que la faiblesse humaine le peut souffrir; parce que c'est une pureté éminente, qui se retire, qui se sépare, qui, selon le précepte du saint apôtre, ne regarde que l'unité, *Uni viro*, et exclut toute multitude. Or, ce détachement général, cette généreuse séparation doit être nécessairement un effort de l'âme: car une action si divine ne peut naître que d'une raison très bien affermie; et par conséquent il est clair que la virginité est dans l'âme. Ce n'est rien de garder seulement le corps, c'est l'âme que vous devez tenir séparée si vous desirez la conserver pure. Si quelque bien mortel se présente à vous, s'il vous flatte, s'il vous attire, s'il tâche de gagner votre cœur; retirez-vous, ne vous mêlez pas; votre pureté en seroit ternie, et ensuite votre virginité corrompue: car la vraie virginité est dans l'âme, et ce n'est autre chose qu'un détachement, une affection épurée, un cœur entièrement dégoûté des plaisirs du siècle.

Mais, mes Sœurs, cette belle lumière de virginité établit tellement son siège dans l'âme, qu'elle rejaillit aussi sur le corps et le sanctifie. Et de quelle sorte? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se

<sup>1</sup> Lib. de Virginit. n. 2; tom. III, pag. 589. — <sup>2</sup> Joan. IV, 23.

peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée, et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur : et c'est ce qui fait dire au même saint, que « tous les sens d'une vierge doivent être vierges : » *Virgines esse sensus virginis oportet* <sup>1</sup>. En effet, ne voyez-vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens ! Notre vue, notre ouïe, tous nos sens s'unissent, en quelque sorte avec les objets ; ils contractent une certaine alliance : de sorte que, si les objets ne sont purs, la virginité de nos sens se gâte. Les exemples feront mieux entendre ce que je veux dire. Notre vue n'est pas vierge si elle ne se repaît que de vanités ; les discours immodestes et les inutiles corrompent la virginité de l'ouïe ; notre bouche, pour être vierge, doit être fermée par la modestie du silence.

Donc, ô vierges de Jésus-Christ, gardez soigneusement tous vos sens, si vous desirez être vraiment vierges. Songez que ce vieil homme, qui est en nous, avec lequel nous devons combattre durant tout le cours de la vie, ne cesse de faire effort pour supplanter l'homme nouveau : cette convoitise indocile et impatiente, quoiqu'on tâche de la retenir par la discipline, elle frappe, elle s'avance de toutes parts, comme un prisonnier inquiet qui tâche de sortir ; elle se présente par tous les sens, pour se jeter sur les objets qui lui plaisent. Elle fait la modeste au commencement, il semble qu'elle se contente de peu, ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une curiosité, ce n'est presque rien : mais si vous satisfaites ce premier désir, bientôt vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres ; et enfin toute l'âme sera ébranlée. Comme si vous jetez une pierre dans un étang, vous ne touchez qu'une partie de ses eaux ; mais celle-là, en poussant les autres, les agite en rond, et enfin toute l'eau en est remuée. Ainsi les passions de notre âme s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné. Si donc vous êtes détachée du monde, craignez d'y rengager vos affections : si vous êtes unie à un seul Epoux, craignez de partager votre cœur ; dé-

<sup>1</sup> Lib. de Virginit. n. 7, 15, 20 ; tom. III, p. 595, 604, 607.

mêlez-vous de la multitude, puisque vous êtes vouée à un seul. Préparez au Fils de Dieu un cœur net, par un détachement général, et il le remplira de lui-même, par ses chastes embrassements : c'est par où je m'en vais conclure en peu de paroles.

#### SECOND POINT.

Il n'est rien de plus assuré que Jésus ne s'unit jamais aux âmes qui sont remplies de l'amour du monde, et qui sont captives des plaisirs des sens. Je vois dans la Genèse que nos premiers pères se représentoient au commencement devant Dieu, avec une sainte familiarité : mais si tôt qu'ils eurent suivi les dangereuses persuasions du serpent trompeur, aussitôt ils fuient, nous dit l'Ecriture<sup>1</sup>, et se cachent devant la face de Dieu. Ce serpent, si nous l'entendons, c'est l'amour des plaisirs du monde, qui rampe perpétuellement sur la terre, et qui se glisse insensiblement dans nos cœurs par un mouvement tortueux, pour les empoisonner d'un venin mortel. Et c'est sans doute pour cette raison qu'Eve confesse tout simplement, que ce rusé serpent l'a déçue ; ce qui convient merveilleusement à l'amour du monde. Car demandez aux insensés amateurs du siècle, si leurs folles et téméraires amours leur ont jamais donné la félicité qu'elles leur avoient tant de fois promise ? Sans doute, s'ils ne veulent trahir les secrets reproches de leurs consciences, ils vous répondront franchement que ce serpent les a toujours abusés ; *Serpens decepit me*<sup>2</sup> : d'où je conclus que l'amour du monde est semblable au serpent artificieux, qui trompa dans le paradis la trop grande crédulité de nos premiers pères. Et comme, après l'avoir entendu, ils sont contraints de fuir devant Dieu, vous devez apprendre, fidèles, que Dieu ne fera pas sa demeure en vous jusqu'à ce que vous vous dépouilliez de l'amour du monde.

D'où, passant plus outre, je dis que ce qui attire plus fortement Jésus en nos âmes, c'est la pureté virgineale. Car si les âmes les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de la chaste et immortelle beauté ; qui ne se montre qu'aux esprits purs ; si d'ailleurs la virginité

<sup>1</sup> Genos. III. 8. — <sup>2</sup> Ibid. 13.



chrétienne, comme nous l'avons déjà dit, est tellement dégoutée des plaisirs du siècle, qu'il n'y a aucune des joies mondaines qui n'offensent sa pudeur et sa modestie : n'est-il pas plus clair que le jour, que c'est à la pureté virginale qu'appartient la bienheureuse union de l'Epoux infiniment désirable ?

En effet, quelle éloquence pourroit exprimer quel est l'amour du sauveur Jésus pour la sainte virginité ? C'est lui qui a été engendré dans l'éternité par une génération virginale : c'est lui qui, naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit vierge : c'est lui qui, célébrant la dernière pâque, met sur sa poitrine un disciple vierge, et l'enivre de plaisirs célestes : c'est lui qui, mourant à la croix, n'honore de ses derniers discours que les vierges : c'est lui qui, régnañt en sa gloire, veut avoir les vierges en sa compagnie. « Ce sont les » vierges, dit saint Jean dans l'Apocalypse <sup>1</sup>, qui suivent » l'Agneau partout où il va, » accompagnant ses pas de pieux cantiques. Jésus n'a point de temples plus beaux que ceux que la virginité lui consacre ; c'est là qu'il se plaît à se reposer. Il y avoit dans le tabernacle, dont Dieu prescrivit la forme à Moïse, un lieu dont l'accès étoit libre au peuple, un autre où les sacrificateurs exerçoient les fonctions de leur sacerdoce : mais il y avoit outre cela, chrétiens, la partie secrète et inaccessible, que l'on appeloit le sanctuaire et le Saint des saints. L'entrée de ce lieu étoit interdite, nul n'en approchoit que le grand pontife ; et c'étoit là que Dieu reposoit assis sur les chérubins, selon la phrase des Lettres sacrées. C'est la sainte virginité qui nous est représentée par cette figure : c'est elle qui se démêle de la multitude des objets sensibles qui nous environnent, et ne donnent d'accès qu'au seul grand pontife. Voulez-vous entendre comment ? écoutez le divin apôtre : « Celles », dit-il, qui sont mariées, sont contraintes de s'occuper » dans les soins du monde : » *Sollicita est quæ sunt mundi* <sup>2</sup>, Voyez que la multitude y aborde : mais la sainte virginité que fait-elle ? Ah ! vous dit l'apôtre saint Paul, elle songe à plaire à Dieu seul : *Quomodo placeat Deo* <sup>3</sup>. C'est là que la multitude

<sup>1</sup> Apoc. XIV. 4. — <sup>2</sup> I. Cor. VII. 33. — <sup>3</sup> Ibid. 32.

est exclue, c'est là qu'on ne vaque qu'à l'unique nécessaire, c'est là que l'on n'a d'époux que Jésus tout seul : de sorte qu'on ouvre la porte qu'au seul grand pontife, c'est à dire, si nous l'entendons, à l'amour de Dieu, qui est la seule des affections de nos cœurs qui est capable de les consacrer, et qui a droit d'offrir devant Dieu des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Pierre <sup>1</sup>. Aussi est-ce là le lieu du repos : c'est là que Jésus se plaît d'habiter, parce que rien n'y entre que son saint amour ; parce qu'il aime d'autant plus à remplir les âmes, qu'il les trouve plus vides de l'amour du monde.

Mais, mes Sœurs, voulez-vous entendre les ravissements des vierges sacrées dans les chastes embrassements du Seigneur Jésus? Ecoutez parler la pudique épouse, dès le commencement du divin cantique : *Osculetur me osculo oris sui* <sup>2</sup> : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. » O amour impétueux de l'épouse ! « Elle ne demande ni l'héritage, ni la récompense, elle ne demande pas même la doctrine, nous » dit le dévot saint Bernard <sup>3</sup>, elle ne demande que le baiser » du divin Jésus, à la façon d'une chaste amante qui respire » un amour sacré, et qui ne veut pas dissimuler l'ardeur qui » la presse. » Ah ! ne soupçonnons rien ici de mortel ; tout est divin et spirituel. Elle court après le sauveur Jésus ; elle veut aller recueillir toutes ses paroles, et alors elle croira baiser sa divine bouche. Elle veut l'embrasser par la charité, et elle croit que cet embrassement la rendra heureuse ; c'est pourquoi elle le demande avec tant d'ardeur. Mais quel autre peut demander, à plus juste titre, les saints embrassements de l'Époux des vierges que la pureté virginale ? C'est à elle qu'il appartient d'embrasser Jésus, parce qu'elle n'a point d'autre époux que lui ; et c'est ce qui fait dire à l'apôtre, que ce sont les vierges chastes et pudiques qu'il destine à l'unique Époux, qui est le Sauveur, *Unî viro*.

Quelle doit être votre joie, ô vierges sacrées, dans cette mystérieuse union ? C'est là, dit le pieux saint Bernard <sup>4</sup>, que

<sup>1</sup> I. Petr. II. 5. — <sup>2</sup> Can. I. 1. — <sup>3</sup> In Cant. Sermon. VII, n. 2 ; t. I, col. 1250. — <sup>4</sup> De divers Sermon. XCV, n. 2 ; t. I, col. 1217.

les amertumes contentent, parce que la charité les change en douceur. Le monde ne comprend pas ces délices ; la sainte pureté les entend, parce qu'elle les goûte dans la source même. Expliquez-les-nous, ô disciple vierge : disciple bien aimé du Sauveur, dites-nous les chastes délices des vierges en la compagnie de l'Agneau. Ecoutez comme il parle dans l'Apocalypse : « J'ai entendu, dit-il<sup>1</sup>, une voix du ciel, comme » le bruit de plusieurs eaux, et comme le bruit d'un grand » tonnerre, et comme le bruit d'instruments de musique : et » ils chantoient un nouveau cantique devant le trône, et nul » autre qu'eux ne pouvoit l'apprendre. » Quel est donc ce nouveau cantique qui se chante avec tant de bruit, qu'il est semblable à un grand tonnerre, et avec une si juste harmonie, qu'on le compare à une musique ? Cantique éclatant qui éclate ainsi qu'un tonnerre, qui est si secret néanmoins et si rare, que personne ne l'entend ni ne le sait que ceux qui le chantent. Qui nous développera ces mystères ? Ce sera le disciple bien aimé lui-même. « Ce sont ceux-ci, dit-il<sup>2</sup>, qui » sont vierges, et ils suivent l'Agneau partout où il va. » Si les vierges suivent l'Agneau, je ne m'étonne plus de leur chant, parce que je vois le principe de leur joie. C'est aux vierges qu'appartient le nouveau cantique, puisque la virginité est une vertu qui est propre à la nouvelle alliance : aucun n'apprend ce cantique que ceux qui le chantent, parce que c'est de la virginité que le Sauveur dit : « Tout le monde » n'entend pas cette parole ; mais ceux à qui appartient ce » don<sup>3</sup>. » Au reste si le cantique des vierges éclate avec bruit, c'est qu'il vient d'une joie abondante ; s'il résonne avec justesse, c'est qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien du débordement ni de la dissolution de la joie mondaine.

Courage donc, mes très chères Sœurs, joignez-vous à cette troupe innocente, apprenez ce nouveau cantique. Voyez cette sainte compagnie qui vous tend les bras : Venez, disent-elles, venez avec nous, pour chanter les louanges de l'Agneau sans tache, qui a purgé par son sang les péchés du monde : là les Agnès, les Agathe, les Cécile, les Ursule, les Luce, vous

<sup>1</sup> Apoc. xiv. 2, 3. — <sup>2</sup> Ibid. 4. — <sup>3</sup> Matth. xix. 11.

montrent déjà la place qui vous est marquée, si vous gardez la foi à l'Epoux céleste, auquel l'apôtre vous a promises. Ah ! souvenez-vous, chères Sœurs, que vous êtes fiancées à ce seul Epoux, et ainsi que vous devez être généreusement séparées. Si vous voulez lui être saintement unies, réglez les passions de votre âme, et apprenez de saint Augustin, « qu'il vous est » plus aisé de les modérer qu'aux amateurs du monde de les » contenter : » *Facilius resecantur in eis qui Deum diligunt cupiditates istæ, quam in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur*<sup>1</sup>. Conservez votre ouïe ; c'est par là qu'Eve a été séduite : gardez soigneusement votre vue ; car ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile, comme un rempart de votre pudeur, dit le grave Tertullien, qui retient vos yeux et exclut ceux des autres : *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos*<sup>2</sup>. Que votre âme ne s'épanche pas en des discours inconsiderés, parce que si vous ne demeurez unies en vous-mêmes, vos forces aussitôt seront dissipées. Ne dédaignez pas les petis désordres, parce que c'est par là que les grands commencent : craignez où il n'y a rien à appréhender, et vous trouverez la sûreté dans le péril même. Vous devez croire qu'il est bienséant à des vierges d'être timides, puisque vous voyez la très sainte Vierge être même troublée à l'aspect d'un ange<sup>3</sup> : et ce qui doit vous obliger à craindre toujours, c'est que l'Epoux, que vous donne le saint apôtre, n'a pas moins de jalousie que d'amour pour vous.

Voulez-vous voir qu'il a de l'amour ? écoutez le divin Psalmiste : « Le roi, dit-il, desirera votre beauté<sup>4</sup>. » Voulez-vous voir qu'il a de la jalousie ? « Je suis jaloux de vous, dit » l'apôtre, de la jalousie de Dieu. » Voyez que cet excellent maître des Gentils, vous montrant l'amour de Jésus, pour exciter votre confiance, vous parle en même temps de sa jalousie, pour vous retenir toujours dans la crainte. De là vient qu'en lisant le sacré cantique, nous remarquons deux regards du divin Epoux : il y a un regard qui admire, et c'est le re-

<sup>1</sup> Ad Bonif. Ep. ccxxx, n. 6 ; tom. II, col. 813. — <sup>2</sup> De Virg. veland. n. 16. — <sup>3</sup> Luc. I. 29. — <sup>4</sup> Ps. XLIV. 12.

gard de l'amant; il y a un regard qui observe, et c'est celui de la jalousie. Que vous êtes belle, ô fille du prince, dit l'Époux à la chaste épouse <sup>1</sup>! Cette ardente exclamation ne vient-elle pas d'un regard qui admire? c'est ce que j'appelle le regard de l'amant. Voulez-vous voir le regard du jaloux? « Mon bien aimé est venu, dit l'épouse, regardant par les » fenêtres, guettant par les treillis <sup>2</sup>. » Ne voyez-vous pas le regard qui observe? c'est le regard de la jalousie. Aimez le regard de l'amant; craignez le regard de la jalousie, qui vous veille et vous observe.

Chères Sœurs, votre bien aimé est jaloux de la jalousie la plus délicate : s'il voit que votre cœur se partage, il se pique et il se retire; et il vous veut posséder tout seul. C'est pour-quoi, en le choisissant pour époux, vous vous êtes entièrement dépouillées : vous avez joint à la sainte virginité une pauvreté désintéressée, qui ne laisse rien sur la terre que vous puissiez justement estimer à vous. Vous abandonnez même votre volonté; et quittant ce qui est le plus en votre pouvoir, ne déclarez-vous pas devant Dieu, que vous ne vous retenez aucun bien au monde? Vous confirmez, par la religion de nos vœux, ces généreuses résolutions; et ces vœux ne sont-ce pas des contrats sacrés; par lesquels vous cédez à Dieu, et lui transportez en fonds tout ce que vous êtes? Votre profession est un sacrifice; et les vœux que vous prononcez sont un glaive spirituel, qui vous immole au Sauveur des âmes.

Vivez donc, mes très chères sœurs, comme des victimes volontairement consacrées : humiliez-vous sous la main de Dieu, et ne souffrez pas que l'orgueil prostitue votre virginité à Satan, qui est le prince des esprits superbes. Ah! sans doute vous n'ignorez pas jusqu'à quel point l'orgueil est à craindre, et que c'est le plus dangereux de nos ennemis. C'est celui qui lâche le dernier prise, et qui sait même profiter de la déroute de tous les autres. Que dis-je, de la déroute de tous les autres? il profite de sa propre défaite. C'est le seul de nos ennemis de la défaite duquel il est dangereux de se réjouir, parce qu'en se réjouissant de l'avoir vaincu on

<sup>1</sup> Cant. VII. 1, 6. — <sup>2</sup> Ibid. II, 9.

le rétablit dans ses droits, et souvent même on lui augmente ses forces. Lorsque nous pensons quelquefois avoir si bien réglé notre vie, que nous avons surmonté jusqu'à l'orgueil même, c'est là, dit saint Augustin, qu'il lève la tête : « Et de » quoi triomphes-tu, nous dit-il? je vis encore, et c'est ton » triomphe qui me donne la vie : » *Ecce ego vivo, quid triumphas? et ideo vivo, quia triumphas*<sup>1</sup>; ou plutôt ton triomphe, c'est moi-même.

Munissez-vous, mes Sœurs, contre ce poison qui a gâté les plus grandes âmes, et ruiné les vertus les plus éminentes. Etudiez la science de l'humilité, qui est la vraie science des enfants de Dieu. C'est elle qui vous ouvrira les secrets célestes; c'est par elle que les grandeurs de Jésus vous sont accessibles; c'est elle qui mérite d'obtenir de Dieu ce qu'elle ne peut jamais exprimer assez : c'est elle qui vous bâtit sur la terre un édifice spirituel, dont le faite s'élèvera jusqu'aux cieux; où les vierges saintement soumises, étant associées avec les saints anges, chanteront avec eux aux siècles des siècles, devant le trône de l'Agneau sans tache, la gloire éternelle et indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit.  
*Amen.*

<sup>1</sup> De Nat. et Grat. n. 35; tom. x, col. 142.



# SERMON

## POUR UNE PROFESSION.

Quel est le monde auquel il nous faut renoncer. Combien ce renoncement doit être étendu dans une religieuse. Avec quel soin elle doit persévérer dans la guerre qu'elle déclare au monde, et éviter les moindres relâchements. Obligation que sa vocation lui impose, d'avancer toujours et de tendre sans cesse à la perfection.

---

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. *« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. »* (Luc. ix. 23.)

Vous avez désiré, ma très chère Sœur, d'entendre de moi, en ce jour, une exhortation chrétienne, espérant peut-être que ce grand Prédicateur des cœurs donneroit par sa vertu quelque prix à mes pensées, parce qu'il les verroit naître d'une charité fraternelle. Il faut, s'il se peut, satisfaire ce pieux desir; et pour faire de mon côté ce qui sera nécessaire, je tirerai des paroles de notre Sauveur, que je vous ai récitées, trois instructions importantes qui vous pourront servir, avec la grâce de Dieu, pour tout le reste de votre vie. Seulement je vous conjure de joindre vos prières aux miennes; afin qu'il plaise à cet Esprit qui souffle où il veut <sup>1</sup>, de répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne; je veux dire la simplicité et la vérité. Après quoi, pour une plus claire intelligence de cet entretien, je vais tâcher de vous expliquer l'intention de notre bon Maître dans le lieu que je viens d'alléguer.

Comme un sage capitaine, se préparant à une expédition difficile, déclare à ceux qui viennent servir sous ses ordres, à quelles conditions il les reçoit dans ses troupes: de même le sauveur Jésus étant descendu du ciel pour faire la guerre à Satan, pour inviter tous les hommes à cette entreprise, il propose en peu de mots les qualités nécessaires pour pouvoir

<sup>1</sup> I. JOAN. III. 8.

être rangés sous ses étendards. « Quiconque, dit-il, desire » venir après moi, c'est à dire, quiconque me veut recon- » noître pour son capitaine, il faut, poursuit-il, qu'il renonce » à soi-même, » *Abneget semetipsum* : « puis, qu'il prenne » une généreuse résolution de porter sa croix tous les jours, » *et tollat crucem suam quotidie* ; « et qu'il me suive enfin par » mille embarras de périls, de supplices et d'ignominies ; » *et sequatur me*. C'est en abrégé ce qu'il faut quitter, et ce qu'il faut faire à sa suite : voilà les lois et les ordonnances de cette milice. C'est pourquoi je me suis résolu d'appliquer à l'état que vous allez embrasser les ordres généraux de Jésus-Christ notre chef, et de vous faire voir dans le sens littéral de mon texte, selon le dessein que je vous ai déjà proposé ; premièrement, jusqu'à quel point votre condition vous oblige de renoncer au monde ; en second lieu, comment il vous faut persévérer dans cette sainte résolution ; et enfin, comment, non contente de persévérer, vous devez toujours croître, et toujours enchérir par dessus les actions passées. Ce seront les trois avertissements que comprendra ce discours, que je prie Dieu de graver pour jamais au fond de votre âme.

#### PREMIER POINT.

Lorsqu'on vous prêche si souvent, ma très chère Sœur, qu'il faut renoncer, il est nécessaire que vous entendiez que ce monde, auquel il faut renoncer, réside en vous-même. Le disciple bien aimé vous le montre fort à propos, quand il dit : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* : « Gardez-vous bien d'aimer le monde, ni ce qui est dans le » monde ; » d'autant, ajoute-t-il peu après, « qu'il n'y a dans » le monde que concupiscence de la chair, et concupiscence » des yeux, et superbe de vie : » *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* <sup>1</sup>. Cet orgueil et cette double concupiscence, que peut-ce être autre chose que le trouble de nos passions ? Et ce trouble n'est-ce pas le fruit maudit de l'amour aveugle que nous avons pour nous-mêmes ? Par conséquent, ce monde

<sup>1</sup> I. Joan. II. 15.

qu'il nous faut quitter, c'est nous-mêmes ? *Abneget semetipsum.*

Que si vous me demandez d'où nous vient cette dure nécessité, que notre adversaire nous soit si proche, et que nous soyons, pour ainsi dire, si fort amis de notre ennemi; qu'il vous souvienne de ce bienheureux état d'innocence, où la partie supérieure conduisoit si paisiblement les mouvements inférieurs, où le corps se trouvoit si bien du gouvernement de l'esprit; parce que l'homme tout entier conspiroit à la même fin. En ce temps là, on n'entendoit point parler de ces fâcheux termes de renoncer à soi-même. Mais la vanité, fille et mère du désordre, pervertit bientôt cette douce disposition, et ayant fait révolter l'esprit contre Dieu, souleva par un même coup la chair contre la raison. La désobéissance est vengée par la désobéissance : l'homme, ainsi que l'enseigne saint Paul<sup>1</sup>, veut en même temps ce qu'il ne veut pas; et sentant en soi deux volontés discordantes, il ne sauroit plus reconnoître laquelle est la sienne : si bien que, dans cette incertitude et cette impuissance, il faut nécessairement qu'il se perde pour se sauver<sup>2</sup>. On ne lui dit plus, comme auparavant, qu'il commande à toutes les créatures<sup>3</sup>; mais on l'avertit de se défier de toutes les créatures. Pour le punir d'avoir voulu se satisfaire contre la loi de son Dieu, il est ordonné à jamais qu'il renoncera à ses propres inclinations, s'il se veut bien remettre en ses bonnes grâces. Et lui qui croyoit se pouvoir faire plus de bien qu'il n'en avoit reçu de la main de son Créateur, sera condamné, par une juste vengeance, à être lui-même son plus cruel et irréconciliable ennemi.

C'est pourquoi je vous en conjure, ma très chère Sœur, par ce Dieu que vous servez; après avoir compris combien il est nécessaire de quitter le monde, considérez attentivement la hauteur de cette entreprise. Le monde qu'il faut mépriser, ce n'est ni le ciel, ni la terre; ce ne sont ni les compagnies, ni cette vaine pompe, ni les folles intrigues des hommes : certes, il ne seroit pas d'une si prodigieuse difficulté de s'en séparer. Mais quand il s'agit de se diviser de soi-même, de quitter, de

<sup>1</sup> Rom. VII. 19. — <sup>2</sup> Luc. IX. 24. — <sup>3</sup> Genes. I. 28.

saint Grégoire <sup>1</sup>, non ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, où trouverons-nous une main assez industrielle ou assez puissante, pour délier ou pour rompre un nœud si étroit? Quelles chaînes assez fortes pourront jamais contraindre cet homme animal, qui règne en nos membres, à subir le joug de l'homme spirituel? Sans doute il retournera toujours à ses inclinations corrompues. Comme une personne que l'on attache contre son gré à quelque sorte d'emploi, dans le temps que vous l'y croyez la plus occupée, s'entretient souvent dans des conceptions creuses et extravagantes : de même ce vieil Adam, quand vous lui aurez arraché ce qu'il poursuit avec plus d'ardeur, quand vous aurez tenté toutes sortes de voies pour lui faire suivre la raison, il n'y aura ni erreur ni chimères où il ne s'amuse plutôt ; « d'autant, dit saint Paul, qu'il est incapable de goûter ce qui est de Dieu : » *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* <sup>2</sup>.

Et ne vous tenez point assurée sur votre vertu ; car il se sert contre nous de la vertu même. Ceux qu'il n'a pu vaincre par un combat opiniâtre, souvent il les renverse par l'honneur de la victoire ; et lorsqu'ils s'imaginent être devenus extrêmement humbles, il les rend orgueilleux par cette humilité prétendue. Combien en voyons-nous qui, séduits par ses artifices, pensent, en se jetant dans un cloître, quitter les vanités pour la mortification, et ne font, à le bien prendre, que quitter des vanités pour des vanités ; en cela d'autant plus criminels et plus misérables, qu'ils vont porter le monde jusqu'au fond de la solitude, qu'ils se vont perdre dans le lieu où les autres cherchent leur refuge, et qu'ils joignent non seulement Jésus-Christ avec Bélial, mais qu'ils sacrifient à Bélial dans le temple et sur les autels de Jésus-Christ même.

C'est, ma très chère Sœur, ce que vous avez particulièrement à méditer en ce jour. Si vous envisagez bien l'action que vous allez faire, vous trouverez que toutes ses circonstances vous prêchent le mépris du monde. Parcourons-les, s'il vous plaît, et vous découvrirez clairement ce que je vous dis.

<sup>1</sup> In Evang. l. II, Hom. xxxii, n. 1 et seq. tom. 1, col. 1586 et seq. —  
<sup>2</sup> I. Cor. II. 14.

Dites-moi, y a-t-il rien qui rende une personne plus vile que la pauvreté? Quand vous entendez dire de quelqu'un que c'est un homme de néant, ne jugez-vous pas incontinent qu'on parle d'un pauvre? D'où vient que David, après avoir dépeint les diverses calamités des pauvres, conclut enfin par ces paroles qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper* <sup>1</sup>. « O Seigneur, on vous abandonne le pauvre ; » voulant dire que chacun court avec ambition au service des grands, et qu'il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge. Et il est si vrai ce que dit un poète <sup>2</sup>, que la pauvreté rend les hommes ridicules, que ceux qui y sont réduits ont je ne sais quelle honte de l'avouer, et quelquefois le deviennent de crainte de le paroître. Je sais bien que celle que vous professez, d'un côté vous est honorable ; mais elle a aussi d'autre part quelque chose de beaucoup plus rude, en ce qu'elle ressemble à la pauvreté des esclaves, qui non seulement ne possèdent rien, mais de plus sont incapables de rien posséder. Vous perdez toute sorte de droits ; on en vient jusque là que de ne vous plus compter parmi les vivants : si bien que vous pouvez dire avec le Psalmiste : « Tous mes proches m'ont » abandonné, mais le Seigneur a eu la bonté de me recevoir <sup>3</sup> ; » et avec notre Seigneur : « Mon père et ma mère, » mes frères et mes sœurs, ce sont ceux qui écoutent et observent la parole de mon Dieu <sup>4</sup>. ».

Quant à cette fleur sacrée de votre virginité, que vous allez présenter pour être en bonne odeur au Verbe divin votre Epoux ; ô Dieu, qui vous pourroit assez exprimer combien elle vous oblige de vous tenir nette de toutes les affections de la terre? Sachez que votre virginité vous prépare un lit nuptial, où vous posséderez, dans le repos de votre âme, Jésus l' amoureux des vierges, mais qui les aime avec une extrême jalousie. C'est pourquoi son zélé disciple prenant part aux affections de son maître : « Je suis jaloux de vous, dit-il, de la jalousie de » Dieu : » *Æmulor enim vos Dei æmulatione* ; parce que , ajoute-t-il, « je vous ai fiancée, comme une vierge chaste, à

<sup>1</sup> Ps. ix. 35. — <sup>2</sup> Juvenal. Satyr. III. — <sup>3</sup> Ps. xxvi. 10. — <sup>4</sup> Matth. xii. 50.

» un seul homme qui est Jésus-Christ : » *Despondi vos uni viro, virginem castam exhibere Christo* <sup>1</sup>. Or, pensez quel seroit le sentiment d'une fille chaste et pudique, si on lui parloit de rompre, avant son mariage, cette foi qu'elle conserve uniquement pour son cher époux. Telle doit être votre pudeur, je ne dis pas à l'égard des voluptés bestiales, mais je dis à l'égard des moindres sollicitations de ce monde.

Car la jalousie de Jésus ne regarde pas seulement les hommes; son amour est si tendre, qu'il s'offense et se pique si vous choisissez la moindre chose hors de lui. Toutes ces douces contraintes où vous êtes sont autant d'effets de sa jalousie. Ya-t-il aucun de nos sens par lequel nous touchions les choses plus légèrement que par celui de la vue? Et toutefois il témoigne, par ce voile qu'il vous impose, qu'il ne vous permet pas cette sorte de jouissance. Et le docte Tertullien dit que l'on en couvre les vierges, de peur qu'elles ne soient souillées des moindres regards; estimant la virginité une chose si délicate, qu'elle peut être en quelque façon violée par les yeux, surtout par ces yeux que l'apôtre appelle si élégamment « yeux pleins » d'adultère: » *Oculos adulterii plenos* <sup>2</sup>. D'où vient que ce grand homme, selon sa gravité ordinaire, nous a dépeint de la sorte ce voile des vierges : *Indue armaturam pudoris, circumduc vallum pudicitiae, murum sexui tuo strue qui nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* <sup>3</sup> : « Revêtez-vous, leur » dit-il, des armes de la pudeur; entourez votre honnêteté » d'un rempart; dressez une muraille à votre sexe, qui empêche vos yeux de sortir, et refuse l'entrée à ceux des » autres : » d'où vous pouvez conclure qu'une vierge n'est plus vierge sitôt qu'elle s'abandonne aux sentiments de la terre, et qu'alors sa virginité lui tourne en prostitution.

Passons outre : il n'y a rien qui soit plus à vous que votre propre volonté, néanmoins vous avez bien la résolution de vous en vouloir dépouiller. En effet, vous la soumettez tellement aux ordres d'autrui, qu'on ne sait plus si c'est la vôtre ou celle de vos supérieurs; et l'obéissance rigoureuse, que vous professez, l'anéantit de telle sorte, qu'un Père ancien l'a

<sup>1</sup> II. Cor. xi. 2. — <sup>2</sup> II, Petr. ii. 14. — <sup>3</sup> De Virg. vel. n. 16.



nommée la sépulture de la volonté <sup>1</sup>; sépulture certainement bien pénible, parce qu'il la faut recommencer mille et mille fois; mais qui vous avertit que renonçant si généreusement à la chose qui est le plus en votre pouvoir, ce seroit un crime si vous vous reteniez aucun bien du monde.

Enfin, considérez, par une réflexion sérieuse, que l'action que vous allez faire est un sacrifice, et que ce seroit un sacrilège exécrable, si vous réserviez quelque chose de ce qui entre par une oblation solennelle en la possession du Très-Haut. Ophni et Phinéas, sacrificateurs d'Israël, pour s'être attribué les offrandes que le peuple présentait à Dieu : furent dévorés avec leur armée par le glaive des Philistins <sup>2</sup> : d'autant, comme dit le prophète Isaïe, « que Dieu est le Seigneur, » et ne peut souffrir la rapine dans les holocaustes : » *Ego Dominus, odio habens rapinam in holocausto* <sup>3</sup>. Et de quelle punition penseriez-vous être digne, si vous ravissiez à Dieu, non point la graisse des agneaux ou des bœufs; mais une victime vivante, lavée du sang de son Fils, qu'il a tirée du monde pour la sanctifier à son nom?

Dites donc, ma très chère Sœur, en faisant une revue générale dans tous les replis de votre cœur; dites du plus profond de votre âme : O monde, à qui mon Maître n'a pu plaire, et qui n'as pu plaire à mon Maître; ô monde, qu'il a surmonté par l'infamie de sa mort; monde enfin, théâtre de folie et d'illusion, je te quitte et je te renonce de toute mon affection. Et vous, rompez mes liens, ô Seigneur; je vous immolerai une hostie de louange <sup>4</sup>, et mon âme délivrée ne cessera de bénir vos incomparables bontés. Daignez, mon sauveur Jésus, me recevoir en vos bras, et ne permettez pas que mes ennemis m'en arrachent. C'est ce que vous donnera, s'il plaît à Dieu, la persévérance, qui doit faire le second point de cet entretien.

#### SECOND POINT.

« Qui veut venir après moi, dit notre divin Capitaine, qu'il renonce à soi-même, et porte sa croix tous les jours : »

<sup>1</sup> S. Joan. Clim. Scal. Parad. Grad. IV. — <sup>2</sup> I. Reg. II, III, IV. —

<sup>3</sup> Isai. LXI. 3. — <sup>4</sup> Ps. CXV. 8.

*Tollat crucem suam quotidie.* Cette croix, c'est la guerre que nous devons avoir contre le monde et la chair auxquels nous devons nous crucifier avec notre Maître : et ce mot, « tous les » jours » nous marque la persévérance. Au reste, notre prince nous avertit qu'il ne nous veut point épargner ; qu'avec lui, une bataille gagnée en attire une autre, et qu'il ne sait point donner d'autre rafraîchissement à ses troupes ; qu'il entend enfin que leur travail soit continuel en ce monde, puisque leur couronne dans le ciel doit être immortelle : voilà comme il nous encourage à persévérer.

Pour appliquer ceci à votre condition, comprenez, s'il vous plaît, la nature de vos vœux. Il y a deux sortes de vœux ; les uns sont pour un temps, et les autres à perpétuité, comme ceux que vous allez faire. Ce que je dirai se doit entendre particulièrement des derniers, bien qu'à proportion il se puisse aussi appliquer aux autres.

C'est la religion, disent les théologiens, qui nous lie à Dieu ; et le vœu, selon leur doctrine, en est un des actes qui a la vertu d'étreindre ce sacré nœud. Car encore que tout ce que nous sommes appartienne au Créateur de droit naturel ; néanmoins il a voulu nous laisser un certain domaine sur nos actions, pour former en nos âmes une légère image de sa souveraineté absolue : et c'est ce domaine que vous lui cédez et transportez par vos vœux. Quels doivent donc être les sentiments d'une âme pieuse, qui se veut de tout son cœur dévouer à Dieu ? Premièrement elle considère que tout ce qu'il y a d'être dans les créatures, relève de cet être souverain et universel : puis, poussée d'un violent désir de se réunir à son principe, et de se donner à lui pour toute l'éternité, elle proteste de se résigner tout entière à ces saintes dispositions ; afin qu'il règne sans réserve sur ses puissances, qu'il les occupe toutes et les remue selon ses conseils, s'y attachant de tous ses efforts, et enracinant, pour ainsi dire, sa volonté dans cette volonté première et indépendante, la règle et le centre de toutes les autres. Telle est l'adoration que vous allez rendre aujourd'hui à cet Esprit incompréhensible, dont le ciel et la terre redoutent les commandements. Et cette adoration est en ce point différente de toutes les autres, que celles-ci passent avec l'acte que vous en formez.

au lieu que celle-là a son effet dans toute la vie : de sorte que comme Dieu est immuable par la loi toujours permanente de son éternité ; ainsi vous vous faites une loi vous-même, par les vœux que vous concevez, d'être ferme et inébranlable dans son service.

Donnez-vous donc de garde que l'ennemi ne vous trompe ; et que, ne pouvant vous ébranler d'abord dans la fin principale de votre vocation, il ne tâche de vous jeter peu à peu dans quelque relâchement, et ne vous fasse négliger insensiblement les choses de moindre importance : sur quoi vous avez à penser qu'une âme religieuse, dont tous les mouvements concourent à la même fin, ressemble en ce point à une voûte bien affermie, qui est incapable de succomber quand on la veut pousser tout entière ; mais qu'on peut faire tomber facilement en ruine par la désunion qui s'en feroit pièce à pièce. C'est pourquoi ne dédaignez pas ce qui vous semble le moins nécessaire, parce que de là dépend le plus important ; Dieu ayant ordonné pour la connexion de toutes les choses, et afin que chacune eût son prix, que les plus grandes fussent soutenues sur les plus petites : et ainsi ce qui seroit peut-être à mépriser, selon sa nature, devient très considérable par la conséquence. Ne permettez donc pas que l'on vous puisse jamais reprocher ce que le saint apôtre reproche aux Galates <sup>1</sup> : *Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummini ?* « Seriez-vous bien assez insensé pour vouloir finir par » la chair, après avoir commencé par l'esprit. Auriez-vous, » poursuit-il, tant souffert en vain ? » *Tanta passi estis sine causa ?*

Et moi ne vous puis-je pas dire, à l'exemple de ce maître des prédicateurs : Auriez-vous pour néant renoncé au monde ? Non, non, ma très chère Sœur ; veillez dans l'exercice de l'oraison ; que vos yeux languissent et défaillent, en regardant le saint lieu d'où vous doit venir le secours ; et celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, non seulement vous donnera la grâce de persévérer, mais encore il vous fera croître de jour en jour en Jésus-Christ notre chef : *Crescentes in eo per*

<sup>1</sup> Galat. III. 3, 4.

*omnia, qui est caput Christus* <sup>1</sup>. C'est par où je m'en vais conclure.

### TROISIÈME POINT.

« Qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et » porte sa croix tous les jours, et me suive : » *Et sequatur me*. Pour ne vous point éloigner de notre première pensée, ne vous semble-t-il pas entendre notre brave Capitaine, qui pour porter en nos cœurs une vigoureuse résolution : Qui m'aime me suive, dit-il : il est vrai que je vous mène à de grands périls, mais souvenez-vous que je vous commande de me suivre, et non point de marcher devant. « Or, nous n'avons » point un pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités : *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* <sup>2</sup>. Comprenez maintenant combien ces paroles nous invitent à croître toujours.

Quand ces deux difficultés concourent en un même objet, savoir la nécessité de le suivre et l'impossibilité d'y atteindre, il ne reste qu'une chose à faire, qui est d'avancer toujours. Or, tel est le Fils de Dieu, l'exemplaire de notre vie. Nous voyons dans ses actions, premièrement, la lumière de ses vertus qui nous doit conduire ; et, en second lieu, la perfection où nous ne pouvons parvenir. Il faut donc courir incessamment après lui, selon la mesure qui nous est donnée, comme ce brave athlète saint Paul, qui court incessamment vers le but de la carrière : *Ad destinatum persequor*, dit-il <sup>3</sup> ; c'est à dire : « Je poursuis toujours ma pointe ; je ne cesse de pousser » en avant au point où l'on me montre le terme de ma carrière, » qui est Jésus-Christ. » Mais considérant entre son maître et lui une distance infinie, il s'étonne d'avoir si peu avancé, et oublie, dit-il, ce qui est derrière lui ; c'est à dire, qu'il ne fait point d'état de l'espace qu'il a couru : *Quæ quidem retro sunt obliviscens*. Quant à ce qui lui reste, où il ne voit point de bornes, il s'y étend : il veut dire qu'il passe ses forces, et sort en quelque façon de soi-même pour y arriver : *Ad ea quæ sunt priora extendens meipsum* ! d'où je conclus que la

<sup>1</sup> Ephes. iv. 15. — <sup>2</sup> Hebr. iv, 15. — <sup>3</sup> Philip. III. 12, 13, 14.

perfection du christianisme ne consiste point en un degré déterminé. Or, ce que vous recherchez dans le genre de vie que vous embrassez, c'est la perfection du christianisme ; et par conséquent ne vous lassez jamais de monter : allez de vertu en vertu, si vous voulez voir le Dieu des dieux en Sion <sup>1</sup>.

Et pour ramasser en trois mots toute l'instruction de ce discours, détachez-vous entièrement de vous-même : vous y êtes obligée par l'action que vous allez faire, et par les conseils évangéliques que vous professez : *Abneget semetipsum*. Persévérez ; c'est ce que vous enseigne la nature de vos vœux qui est immuable : *Tollat crucem suam quotidie*. Enfin augmentez, si vous ne voulez aller contre la fin de votre vocation , qui est la perfection du christianisme : avancez donc toujours , en suivant Jésus : *Et sequatur me*. C'est ce que j'avois à vous dire, touchant l'exposition de mon texte : maintenant , pour ne point retarder vos desirs, je m'en vais conclure.

Par quel ordre de la Providence est-il arrivé que cette journée, qui va vous voir tout à l'heure sortir du monde, touchât de si près celle qui vous y a vu faire votre première entrée, et que presque un même temps fût témoin de votre naissance et de votre mort ? N'est-ce point que Dieu veut vous faire entendre par là que vous n'êtes née que pour cette vocation ? ou bien que pendant ces jours qui , selon la révolution des années , vous représentent les premiers de votre vie , vous en devez commencer une nouvelle au service de Jésus-Christ ? Quoi qu'il en soit , ma très chère Sœur , et quoi que ce soit que ce Roi des siècles vous veuille signifier par cette bien-heureuse rencontre , je le prie de le faire proliter à votre salut.

Cet ancien disoit qu'il n'avoit vécu que depuis qu'il s'étoit retiré dans la solitude. Puisse notre grand Dieu combler de tant de douceurs la solitude plus sainte où vous vous jetez , que vous commenciez seulement de cette matinée à compter vos jours : puissiez-vous devenir aujourd'hui enfant en Jésus-Christ ; et que ce mercredi , qui vous doit être si mémorable , soit dorénavant le jour de votre nativité.

<sup>1</sup> Ps. LXXXIII. 8.

C'est aussi en ce même jour, ma très chère Sœur, que vous fûtes baptisée. Vous n'aviez fait que le premier pas dans ce monde, et déjà on vous obligeoit par un acte public d'y renoncer. Vous n'aviez alors pour toute voix que des cris : l'Eglise vous prêta la sienne pour faire cette généreuse déclaration ; après quoi vous fûtes lavée de l'eau du baptême, où , laissant les ordures de votre première nativité, vous reprîtes une nouvelle naissance, non point de la chair, mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. O que vous célébrerez dignement aujourd'hui l'anniversaire de votre baptême ! puisque vous allez non seulement quitter le monde en esprit, mais que vous lui allez arracher votre corps, et rompre avec lui toute sorte de commerce.

L'on a toujours cru dans l'Eglise que le martyre étoit un baptême ! et les saintes pénitences, que l'on voue de pratiquer dans les monastères, ne peuvent-elles point passer pour un nouveau genre de martyre, dans lequel Dieu ne voit rien qui ne plaise à sa majesté, puisque le persécuteur et le patient lui sont agréables ? Que si le grand Cyrille de Jérusalem a bien pu appeler le baptême un sépulcre et une mère <sup>1</sup>, n'en puis-je pas dire autant de la cérémonie de ce jour, dans laquelle votre chair ensevelie donnera place à la pure vie de l'esprit ? Heureuse à qui la perte de si peu de chose va valoir un bien éternel, qui, par un aimable artifice, quittez tout pour tout retrouver en Dieu, et ainsi deviendrez ce que dit saint Paul <sup>2</sup>, « comme n'ayant rien et possédant toutes choses. »

\* Mais sachez, ma Sœur, que ce monde que vous quittez à intelligence chez vous, et que durant tout le temps que vous demeurerez sur la terre, il ne cessera jamais de vous persécuter. Il tentera toutes sortes de voies et toutes sortes d'artifices pour vous embarrasser de quelque affection sensible. Ah ! ma très chère Sœur, donnez-vous bien de garde de l'écouter.

<sup>1</sup> Cateches. xx. Myst. II, n. 4, pag. 312. — <sup>2</sup> II. Cor. vi. 10.

\* Le reste de ce Sermon paroît être une extension ou un développement des vérités déjà énoncées dans le corps du discours, et que Bossuet se sera proposé de traiter d'une nouvelle manière dans quelque autre occasion. (*Edit. de D'fortis.*)



Ne voyez-vous pas que le démon est toujours à épier l'occasion de vous perdre, qu'il ne cesse de dresser quelques batteries nouvelles pour vous attaquer? Quelle honte seroit-ce si votre esprit avoit moins de soin de se conserver, que la chair et le monde n'en ont de vous nuire? Regardez les passionnés de la terre, comme ils sont constants dans leurs poursuites insensées : faut-il que la folie de la chair soit plus prévoyante que la sagesse du ciel ?

Je ne doute pas que vous n'ayez au commencement une grande ardeur dans les moindres choses, et j'espère que Dieu vous la conservera ; mais il faut y prendre garde. Qu'il est facile, ma chère Sœur, de se relâcher, et que nous nous persuadons facilement qu'il n'est pas besoin de se donner tant de peine ! et cependant il n'y a rien de si dangereux. La dévotion ne se perd jamais que par le relâchement. Il en est comme d'une voûte ; tant que toutes les pierres s'appuient l'une l'autre, elle résiste à toutes sortes d'efforts, et ne peut jamais être abattue que par pièces : de même la dévotion, qui consiste dans un certain accord de tous les sentiments de l'âme, est trop forte quand toutes les parties se prêtent un mutuel secours ; elle ne se peut perdre par un autre moyen que par le relâchement.

Il y a certaines petites choses que nous avons peine à croire si nécessaires ; c'est pourquoi nous les omettons assez facilement : mais c'est un artifice du démon. Souvenez-vous que les plus grandes choses dépendent d'un petit commencement ; qu'il faut avoir fait le premier pas, avant que d'être renversé dans un précipice. Nous ne nous apercevons pas du changement, tant que nous ne voyons pas une notable altération ; et cependant les forces se diminuent, et le démon gagne peu à peu ce qui lui auroit été inaccessible, s'il y eût prétendu du premier abord. Il se faut donc bien garder de faire comme ces âmes lâches. Ah ! disent-elles, pour cela c'est peu de chose ; je serai plus exacte dans les choses d'importante : comme si celle qui manque dans ce qui est plus facile, pouvoit se promettre de venir à bout des grandes difficultés. Pour moi je ne voudrois dire que trois mots à une personne de cette sorte.

N'est-il pas vrai que nous ne nous maintenons que par la grâce de Dieu ? Vous n'en pouvez douter ; et si cela est, d'où vient que vous vous promettez d'être ponctuelle dans les soins importants, bien que vous soyez négligente dans les choses qui vous paroissent de moindre conséquence ? Vous qui avouez que dans l'état de la plus grande perfection, il n'y a que Dieu qui puisse vous soutenir, comment pouvez-vous vous assurer de vous retenir, lorsque vous avez donné le premier branle à votre âme du côté du penchant ? Est-ce par votre propre force ou par celle de Dieu ? Si vous croyez le pouvoir par vous-même, c'est une grande vanité ; si vous l'attendez de Dieu, c'est une grande imprudence : car il ne se peut rien concevoir de plus imprudent que de reconnoître que nous dépendons de Dieu, et de lui donner sujet de nous abandonner par nos négligences.

Par où vous voyez, ma très chère Sœur, que de négliger les petites choses, ce n'est pas une faute si peu considérable que nous nous l'imaginons, et que bien qu'elle ne semble pas grande en elle-même, elle est extrêmement dangereuse dans ses conséquences. C'est pourquoi je vous dis avec l'apôtre : *State in Domino* <sup>1</sup> : « Tenez ferme, et demeurez dans notre » Seigneur. » Mortifiez-vous dans les petites choses, afin de vous accoutumer à vaincre dans les grandes tentations. Refusez tout ce qui vous viendra de la part du monde, jusqu'au moindre présent, pour ne lui pas donner la moindre prise ; et surtout vivez de telle sorte dans la religion, qu'on ne vous puisse pas reprocher, au jour du jugement, qu'en vous le commencement valoit mieux que la fin : de peur que votre ferveur ne passe pour une dévotion légère, ou pour un amour de la nouveauté.

Nous avons vu, ma Sœur en Jésus-Christ, qu'il est nécessaire de renoncer entièrement au monde, et qu'il faut persévérer dans cette aversion, pour acquérir la perfection de cette vie solitaire que vous embrassez. Il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter à ces deux choses. Et en effet, je ne voudrois pas en dire davantage si je n'avois à parler à une épouse de

<sup>1</sup> Philip. iv. 1.

Jésus-Christ : mais il faut vous porter au plus haut degré ; puisque vous avez résolu de suivre le chemin de la perfection. Je vous dis donc qu'il ne suffit pas de persévérer , il faut croître, ma Sœur, et courir toujours de plus en plus à Jésus-Christ.

Je pourrois vous dire, pour établir cette vérité, qu'un bon courage ne peut se prescrire de bornes ; que l'amour qui craint d'aller trop loin n'est qu'un faux amour ; que le chemin du ciel étant extrêmement roide, ce seroit une grande témérité de prétendre y marcher d'un pas égal ; qu'il faut toujours faire contention ; que qui ne s'efforce pas de monter, il faut qu'il soit renversé de son propre poids ; que nous ne saurions nous acquitter des obligations que nous avons à Dieu, quand nous y emploierions une éternité avec toute l'ardeur imaginable ; et partant, que ce seroit bien manquer de courage et une grande ingratitude, de nous borner lâchement à un commencement de vertu mal affermie, contre toute prudence, contre les enseignements et l'exemple du Fils de Dieu, contre les sentiments que vous doit inspirer la générosité du christianisme et l'amour d'un si bon père, tel qu'est notre Dieu. Je ne doute pas que vous ne vous rendissiez à ces raisons : mais il faut vous faire voir combien est étroite l'obligation que vous avez de croître jusqu'à la mort.

Je vous dis donc, ma Sœur, que si vous n'avez dessein de vous avancer toujours, il ne vous sert de rien d'entrer dans un cloître, ni de vous attacher à Dieu par les promesses solennelles que vous allez faire. Pourquoi quittez-vous les empêchements du monde ? n'est-ce pas parce que vous aspirez à la perfection avec la grâce de Dieu ? Or, la perfection du christianisme n'a point de bornes assurées, d'autant qu'elle se doit former sur un exemplaire dont il n'est pas possible d'imiter toutes les beautés. C'est Jésus-Christ, ma Sœur, le Fils du Père éternel, celui qui porte tout le monde par sa parole, en qui habitent toutes les richesses de la divinité. Puis donc que nous ne pouvons jamais atteindre à nous conformer parfaitement à Jésus-Christ, tout ce que nous pouvons, c'est de tâcher d'en approcher de plus en plus. Et si la perfection du christianisme n'est pas dans un degré déterminé, il s'ensuit

qu'elle consiste à monter toujours. Et partant, ma Sœur, vous proposer d'atteindre à la perfection, et vous vouloir arrêter en quelque lieu, c'est contraindre vos propres desseins; c'est aller contre votre vocation que de prescrire des bornes à votre amour. L'esprit de Dieu, que vous voulez faire absolument régner sur vous, ne sauroit laisser ses entreprises imparfaites; il porte tout au plus haut degré, quand on le laisse dominer sur une âme.

Considérez comme l'ambition ne sauroit trouver de bornes, quand on lui laisse prendre le dessus sur la raison : et nous pourrions croire que l'Esprit de Dieu ne nous voudroit pas pousser à rechercher ce qu'il y a de meilleur ? Cela est bon dans les âmes où on le tient en contrainte. Mais vous, ma Sœur, vous vous captivez pour donner la liberté tout entière à l'Esprit de Dieu ; laissez-le agir dans votre âme. La charité qui opère en vous vient de Dieu, et ne demande autre chose que de retourner à sa source : si elle est forte en votre âme, elle ne cessera de l'entraîner par l'impétuosité de sa course, jusqu'à tant qu'elle se soit reposée dans le sein du bien aimé.

---

## NOTICE

### SUR LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

LOUISE FRANÇOISE DE LA BAUME-LE-BLANC DE LA VALLIÈRE, qualifiée depuis du titre de duchesse de Vaujour, étoit fille du marquis de La Vallière, gouverneur d'Amboise. Elle naquit en 1644. Après la mort de son père, sa mère s'étant remariée à M. de Saint-Remy, premier maître-d'hôtel du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, elle fut élevée à la cour de ce prince, qui résidoit habituellement à Blois. Tous les mémoires publics et particuliers déposent unanimement qu'elle avoit, dès ses plus jeunes années, un caractère de sagesse qui la faisoit singulièrement remarquer,

et le duc d'Orléans le témoigna plus d'une fois lui-même, dans les termes les plus flatteurs pour elle et les plus honorables.

Quand Monsieur, frère unique de Louis XIV, épousa en 1661 Henriette d'Angleterre, mademoiselle DE LA VALLIÈRE fut placée auprès de cette princesse comme une de ses filles d'honneur. Elle plut beaucoup à la Cour, moins encore par ses charmes extérieurs que par les qualités de son âme bonne, douce et naïve. Mais sensible à l'excès, il y vit un objet qui fit sur son cœur une impression funeste. Personne n'ignore qu'elle fut aimée de Louis XIV, et qu'elle eut de lui deux enfants, le comte de Vermandois, qui mourut en 1683, dans sa dix-septième année, et mademoiselle de Blois, mariée au prince de Conti. Elle a avoué depuis, que, dans ses temps d'illusion, et lorsque tout sembloit conspirer à l'agrément et au bonheur de sa vie, elle avoit toujours senti au dedans d'elle-même un trouble et une humiliation qui ne lui permettoient pas de jouir en repos d'aucun plaisir. Vertueuse, s'il étoit possible, au milieu de ses égarements, elle gémissoit de sa foiblesse, et conservoit le desir comme l'espérance de rentrer un jour dans le droit chemin qu'elle avoit quitté.

Plusieurs personnes d'une grande piété demandoient à Dieu sa conversion : elles l'obtinent. Dieu la disposa peu à peu, par de salutaires dégoûts, à rompre ses liens : le maréchal de Bellefonds et Bossuet contribuèrent beaucoup à l'affermir dans cette sainte résolution.

Elle crut devoir embrasser la vie religieuse pour y faire pénitence de ses fautes passées, et pour y trouver, dans l'éloignement du monde, le meilleur préservatif contre la rechute. L'austerité de la règle des Carmélites lui fit préférer cet ordre à tous les autres. Elle y entra en 1674, n'ayant pas encore trente ans, y prit le nom de SOEUR LOUISE DE LA MISÉRICORDE; et dans son noviciat comme pendant tout le reste de sa vie, qui fut longue et pleine de souffrances, elle ne mit pas de bornes aux macérations et privations de toute nature qu'elle crut devoir s'imposer. Un seul trait en fera juger.

Un jour de vendredi saint étant au réfectoire, elle se ressouvint que dans le temps qu'elle étoit à la Cour, elle se trouva dans une partie de chasse, pressée d'une soif dévorante, mais qu'on lui apporta aussitôt des rafraichissements et des liqueurs délicieuses dont elle but avec le plus grand plaisir. Ce souvenir, joint à la pensée du fiel et du vinaigre dont Jésus-Christ avoit été abreuvé dans sa soif sur la croix, la pénétra d'un si vif sentiment de repentir et d'humiliation, qu'elle résolut dans le moment de ne

plus boire du tout. Elle fut près de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour qu'un demi-verre. Cette rude pénitence, dont on ne s'aperçut pas, la fit tomber malade, et depuis ce temps elle eut des maux d'estomac violents qui la réduisirent quelquefois à des foiblesses extrêmes. A des maux de tête continuels se joignirent des rhumatismes douloureux, et une sciatique qui lui déboîta la hanche; mais, malgré tous ses maux, elle ne cessa pas, jusqu'à la fin de sa vie, de partager les pénibles travaux de la communauté, et de se lever chaque jour deux heures avant toutes les autres pour aller se prosterner au pied des autels.

On ne sauroit trop s'étonner qu'une femme élevée et nourrie si longtemps dans la délicatesse et l'opulence ait pu, au milieu de tant d'infirmités, supporter pendant trente-six ans d'aussi rudes épreuves. Elle mourut en 1710, âgée de près de soixante-six ans.

On a d'elle un livre plein d'onction, intitulé *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*. Il fut imprimé sans son aveu.

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, tome II, liv. v, n. v et vi.



# SERMON

POUR LA PROFESSION DE M<sup>me</sup> DE LA VALLIÈRE,

DUCHESSE DE VAUJOUR,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE LE 4 JUIN 1675 \*.

Spectacle admirable que Dieu nous présente dans le renouvellement des cœurs. Deux amours opposés, qui font tout dans les hommes. Attentat et chute funeste de l'âme qui a voulu, comme Dieu, être à elle-même sa félicité. De quelle manière, touchée de Dieu, elle commence à revenir sur ses pas, et abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, pour ne se réserver plus que Dieu seul. Cette vie pénitente et détachée, montrée très possible par l'exemple de madame de LA VALLIÈRE. Réponse que Dieu fait aux raisons que les mondains allèguent pour se dispenser de l'embrasser.

---

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. « *Et celui qui étoit assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses,* » (Apoc. XXI. 5.)

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône, d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qu'il lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paroître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des desirs jusque alors inconnus; ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux

\* Ce discours avoit été imprimé sans l'aveu de Bossuet, d'après une copie fautive. D. Déforis l'a corrigé sur le manuscrit original, qui lui a fourni des additions et changements assez considérables. Nous nous y sommes conformés. (*Edit. de Versailles.*)

que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous ? quel état, et quel état ? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse ; et il est juste que faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connoissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute puissante \* dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié : que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour ; que j'en efface tous les traits et toute la gloire ; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes Sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs ; et Dieu donne, par ses ministres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire ; et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connoître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme

\* C'étoit la troisième fête de la Pentecôte.

Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nouveau <sup>1</sup> ; » et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau <sup>2</sup> ; » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire ; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connoissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur ? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei* ; *amor Dei usque ad contemptum sui* <sup>3</sup> : l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu ; » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même ; » c'est ce qui fait la nouvelle du christianisme ; et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposées feront tout le sujet de ce discours.

Mais, prenez bien garde, Messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. « Le sage qui entend, dit-il <sup>4</sup>, une parole sensée, la loue, et » se l'applique à lui-même : » il ne regarde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir ; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma Sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens ; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas ; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et

<sup>1</sup> Ezech. XXXVI. 26. — <sup>2</sup> Ibid. XVIII. 31. — <sup>3</sup> De Civ. Dei, lib. XIV, cap. XXVIII ; t. VII, col. 378. — <sup>4</sup> Eccli. XXI. 18.

qui laissant enfin tout au dessous d'elle , ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie ; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière ; je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

#### PREMIER POINT.

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avoit fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'étoit point pour lui-même ; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvoit tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verroit aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il se représente, il ne vivroit que pour lui seul, et ne respireroit que sa gloire. Et toutes ces portraits que nous animons, se trouveroient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent ; et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi, en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnoissons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme, vous connoissez et vous aimez ; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que connoissance et qu'amour. Mais la connoissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai, que celui qui est la vérité même ? et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même ? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devoit se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connoissance et par son amour ;

c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connoît lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devoit vivre aussi en le connoissant et en l'aimant. Ainsi, par sa naturelle constitution elle étoit unie à son auteur, et devoit faire sa félicité de celle d'un Etre si parfait et si bienfaisant ; en cela consistoit sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle étoit riche ; parce qu'encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédoit un bien infini par la libéralité de son auteur ; c'est à dire qu'elle le possédoit lui-même, et le possédoit d'une manière si assurée, qu'elle n'avoit qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours ; puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme qui étoit heureuse, parce que Dieu l'avoit faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle étoit de connoître et d'aimer celui qui se connoît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas ! qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste ! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection ? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion ! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnoître ; transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautesaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence <sup>1</sup>.

En effet, il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt, je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est à dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état, pour avoir voulu être heureuse

<sup>1</sup> Ezech. XXVIII. 2; XXXIX. 9.

indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvoit remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors, et jamais elle n'aura de repos, si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre dérèglement; et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avoit donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter :



elle se mire , pour ainsi parler , et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir dans la douceur de ses regards et de son visage , la douceur d'une humeur paisible ; dans la délicatesse des traits , la délicatesse de l'esprit ; dans ce port et cette mine relevée , la grandeur et la noblesse du courage. Foible et trompeuse image, sans doute ; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite , âme raisonnable ? Toi , qui étois née pour l'éternité et pour un objet immortel , tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche , d'une vapeur que le vent emporte ; en un mot , d'un corps qui , par sa mortalité , est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire , elle s'appauvrit dans cette recherche , puisqu'en poursuivant le plaisir , elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte , qui nous enivre , qui nous saisit indépendamment de la raison , et nous entraîne malgré ses lois. La raison , en effet , n'est jamais si foible que lorsque le plaisir domine ; et ce qui mar- que une opposition éternelle entre la raison et le plaisir , c'est que , pendant que la raison demande une chose , le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme , devenue captive du plaisir , est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens , de qui elle emprunte , empruntent eux-mêmes de tous côtés ; ils tirent tout de leurs objets , et engagent par conséquent , à tous ces objets extérieurs , l'âme , qui , livrée aux sens , ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue , à combien d'objets extérieurs elle nous attache. Tout ce qui brille , tout ce qui rit aux yeux , tout ce qui paroît grand et magnifique , devient l'objet de nos desirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avoit bien avertis lorsqu'il avoit dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux , » vous souillant et vous corrompant ; » disons le mot du Saint-Esprit : « vous prostituant vous-mêmes à tous les objets

» qui se présentent <sup>1</sup>. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande; nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repait de cette fausse abondance; et par là nous tombons insensiblement dans les pièges de l'avarice, triste et sombre passion autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe : on veut parler, la voix ne suit pas; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut; son argent qu'elle appelle son bien est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ses mauvais desirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul, » est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* <sup>2</sup>. En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on desire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaisirs; chacun enfin de ce qu'il demande. Tous les mauvais desirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle tous les autres. Que l'âme est asservie, de quel joug elle est changée ! et pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive ?

<sup>1</sup> Num. xv. 39. — <sup>2</sup> I. Tim. vi. 10.

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants ; choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité ce grand Alexandre, et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et par tant de peines, qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres ? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé ; personne n'en a tant fait : dans l'Egypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles : les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandoit ; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu, soit par orgueil, soit par politique ? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui desirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu leur récompense, » dit le Fils de Dieu<sup>1</sup> ; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les Gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandoient : ils ont acquis cette gloire qu'ils desiroient avec tant d'ardeur ; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs desirs : » *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam ; ... ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam*<sup>2</sup>.

Vous voyez, Messieurs, l'âme raisonnable déçue de sa

<sup>1</sup> Matth. vi. 2. — <sup>2</sup> In Ps. cxviii, Serm. xii, n. 2 ; tom. iv, col. 1306.

première dignité, parce qu'elle quitte Dieu et que Dieu la quitte ; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu » sous le péché : » *Venumdatus sub peccato*<sup>1</sup> ; livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté ? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le malheureux il ne peut s'en passer ; car il y a au fond de notre âme un secret desir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable, et lamentable aveuglement ! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes ; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve ? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allois (ah ! plutôt la mort) si j'allois vous enseigner quelque erreur, je verrois tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion ; que feront-elles ? ô Dieu, qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles ? ou bien est-ce une énigme inexplicable ?

Non, Messieurs ; nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paroît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui dans ses mesures

<sup>1</sup> Rom. VII. 14.

renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connoissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, et on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si foible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi, il est vrai qu'il a perdu Dieu : mais nous avons dit, il est vrai, qu'il ne pouvoit éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme, qui s'est éloignée de la source de son être, ne connoît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin <sup>1</sup>, dans toutes les choses qu'elle aime ; et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée; on se tourmente, et on dit : Je suis perdu : ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu. L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit : Je suis perdu, n'est pas le corps ; car le corps de lui-même est sans sentiment ; et l'âme, qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connoît la perte future ; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah ! si elle n'avoit pas oublié Dieu, si elle avoit toujours songé qu'elle est son image, elle se seroit tenue à lui comme au seul appui de son être ; et attachée à un principe si haut, elle n'auroit pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin <sup>2</sup>, s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles ; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est.

<sup>1</sup> De Trin. l. x, n. 7; tom. VIII, col. 893. — <sup>2</sup> Ibid. n. 11 ; col. 895.

Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil ; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connoît Dieu, un air fait à son image. O âme, voilà le comble de tes maux ; en te cherchant tu t'es perdue ; et toi-même tu te méconnois. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel* <sup>1</sup>. O âme, reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étois si profondément retirée.

## SECOND POINT.

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est à dire la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née ; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son Auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses, dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir ; mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas. Mes secrets desirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors ; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piège pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe. « J'ai vu les filles de Sion la » tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenance » étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche : » pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs che- » veux <sup>2</sup>. » Quelle sorte de vengeance ! Quoi, falloit-il fou-

<sup>1</sup> Isai. XXXI. 6. — <sup>2</sup> Ibid. III. 16, 17.



droyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux ? Ce grand Dieu , qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban , tonne pour abattre les feuilles des arbres ! Est-ce là le digne effet d'une main toute puissante ! Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice ! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je ferai » tomber leurs cheveux ; je détruirai , poursuit-il, et les colliers, et les bracelets, et les anneaux, et les boîtes à parfums, » et les vestes, et les manteaux, et les rubans, et les broderies, » et ces toiles si déliées ; » vaines couvertures qui ne cachent rien , et le reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité ; s'attachant , pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure ? Pour prévenir votre colère je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde , s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connoît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent ; et découvre dans cet orgueil, et les disputes , et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne ; elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile ; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc , honneurs de la terre : tout votre éclat couvre mal nos foiblesses et nos défauts ; il ne les cache qu'à nous seuls , et les fait connoître à tous les autres. Ah ! « j'aime mieux avoir la dernière place dans la maison de mon Dieu, que de tenir les » plus hauts rangs dans la demeure des pécheurs <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Ps. LXXXIII. 11.

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il sembloit n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil : sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs; il n'y en a aucun de si innocent, qui ne devienne suspect : la raison, que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduits : » *Serpens decipit me*<sup>1</sup>. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces desirs, qui nous sembloient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même. Elle est revenue de bien loin, et semble avoir

<sup>1</sup> Genes. III. 13.

fait un grand progrès : mais enfin , s'étant trouvée elle-même , elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté , dont elle a fait un mauvais usage , elle songe à la contraindre de toutes parts ; des grilles affreuses , une retraite profonde , une clôture impénétrable , une obéissance entière , toutes les actions réglées , tous les pas comptés , cent yeux qui vous observent ; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug : elle se souvient des tristes jalousies du monde , et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant , qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs , et que sa liberté ne s'égaré encore une fois en les cherchant , elle se met des bornes de tous côtés : mais de peur de s'arrêter en elle-même , elle abandonne sa volonté propre. Ainsi , resserrée de toutes parts , elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin ; elle rappelle sa connoissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu , votre serviteur » a trouvé son cœur pour vous faire cette prière <sup>1</sup>. » L'âme , si longtemps égarée dans les choses extérieures , s'est enfin trouvée elle-même ; mais c'est pour s'élever au dessus d'elle et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu , on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence ; car on apprend à tendre à sa fin , c'est à dire à Dieu , par la seule voie qui y mène , c'est à dire par l'amour. Là est la force et le courage ; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite ; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens , qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu , au prochain et à soi-même : à Dieu , parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit , en l'aimant plus que soi-même : au prochain , parce qu'on commence à l'aimer

véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même : enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus ; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir ; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore. Attachée à ce divin objet, elle voit toujours au dessous d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle est tirée, et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait continuellement. Saint Augustin <sup>1</sup> ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes ; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours ; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté là ; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours atta-

<sup>1</sup> De Gen. ad litt. lib. VIII, n. 25 ; tom. III, part. 1, col. 224.

chée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connoît, et ne craint plus de périr, de la manière dont elle le craignoit auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connoît plus de mort que le péché.

Il faudroit ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu : il faudroit vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est à dire de ses perfections infinies. Là se verroit l'union de l'âme avec un Jésus délaissé ; là s'entendrait la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien ; tant il est éloigné de leur région : mais pour expliquer cette matière, il faudroit tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, Messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paroît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte ? Peut-on renoncer à ce qui plaît ? On vous dira de là haut \* qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu ; et je ne sais si on peut le connoître assez pour l'aimer autant qu'il faudroit. On vous dira de là haut qu'on en connoît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie ? Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume : il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes ; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Hé, dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dé-

\* Madame de la Vallière étoit à la grille d'en haut avec la Reine.



goûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connois cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi, ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre; celui qui » demande, on lui donne; celui qui cherche, il trouve infailli- » blement <sup>1</sup>. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils : vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paroît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie? à chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable; parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu, d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie <sup>2</sup>.

« Vos paroles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, » et vous avez répondu : Quelles paroles avons-nous proférées » contre vous? Vous avez dit : Celui qui sert Dieu se tour- » mente en vain. Quel bien nous est-il revenu d'avoir gardé » ses commandements, et d'avoir marché tristement devant » sa face? Les hommes superbes et entreprenants sont heu- » reux : car ils se sont établis en vivant dans l'impiété; et

<sup>1</sup> Matth. III, 8. — <sup>2</sup> Mal. III, 13 et seq.



» ils ont tenté Dieu en songeant à se faire heureux malgré ses lois, et ils ont fait leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le prophète, les gens de bien étonnés se sont parlé secrètement les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même. « Le Seigneur a prêté l'oreille à ces choses, dit le prophète, et il les a ouïes : il a fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le servent; et en ce jour où j'agis, dit le Seigneur des armées, c'est à dire en ce dernier jour où j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde et ma justice; en ce jour, dit-il, les gens de bien seront ma possession particulière; je les traiterai comme un bon père traite un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, ô impies, vous verrez de loin leur félicité, dont vous serez exclus pour jamais; et vous verrez alors quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux : vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables; *Hæc dicit Dominus faciens hæc* : « C'est ce que dit le Seigneur; il l'en faut croire : car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, Messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit un homme mortel ? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur, qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon pour

tout un grand peuple : mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire ; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Ecoutez-le donc, chrétiens ; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible ; et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connoître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision, dans la foi ; un avant-goût de la possession, dans l'espérance ; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux, dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma Sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel ; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend \* avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde ; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

\* M. l'archevêque de Paris.

# EXHORTATION

## FAITE AUX NOUVELLES CATHOLIQUES,

POUR EXCITER LA CHARITÉ DES FIDÈLES EN LEUR FAVEUR.

Pauvreté et abondance, deux genres d'épreuves. Patience et charité, deux voies uniques pour arriver au royaume céleste. Qu'est-ce que la foi : miracles et martyres, deux moyens par lesquels elle a été établie et soutenue. Combien l'hommage que nous devons à la vérité exige que nous soyons résolus à souffrir pour elle : grande utilité que nous retirons de ces souffrances. Quelle est l'épreuve des riches : que doivent-ils faire pour y être fidèles. Obligation qu'ils ont d'imiter, à l'égard des pauvres, la libéralité du Sauveur envers nous.

---

Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. « *Dieu les a mis à l'épreuve et les a trouvés dignes de lui.* » ( Sap. III. 5. )

Le serviteur est bienheureux, lorsque son maître daigne éprouver sa fidélité ; et le soldat doit avoir beaucoup d'espérance, lorsqu'il voit aussi que son capitaine met son courage à l'épreuve : car comme on n'éprouve pas en vain la vertu ; l'essai qu'on fait de la leur, leur est un gage assuré et des emplois qu'on leur veut donner, et des grâces qu'on leur prépare : d'où il est aisé de comprendre combien l'apôtre a raison de dire que « l'épreuve produit l'espérance : » *Probatio vero spem*<sup>1</sup>. C'est ce qui m'oblige, Messieurs, pour fortifier l'espérance dans laquelle doivent vivre les enfants de Dieu, de vous parler des épreuves qui en sont le fondement immuable : et je vous exposerai plus au long les raisons particulières qui m'engagent à en traiter dans cette assemblée, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Comme c'étoit de l'or le plus affiné que les enfants d'Israël consacroient à Dieu, pour faire l'ornement de son sanctuaire, la vertu doit être la plus épurée qui servira d'ornement au sanctuaire céleste, et au temple qui n'est point bâti de main

<sup>1</sup> Rom. v. 4.

d'homme. Dieu a dessein d'épurer les âmes ; afin de les rendre dignes de la gloire , de la sainteté , de la magnificence du siècle futur : mais afin de les épurer , et d'en tirer tout le fin , si je puis parler de la sorte , il leur prépare aussi de grandes épreuves. Et remarquez, Messieurs , qu'il y en a de deux genres ; l'épreuve de la pauvreté et celle de l'abondance : car non seulement les afflictions , mais encore les prospérités sont une pierre de touche à laquelle la vertu peut se reconnoître. Je l'ai appris du grand saint Basile , dans cette excellente homélie qu'il a faite sur l'avarice <sup>1</sup> ; et saint Basile l'a appris lui-même des Ecritures divines.

Nous lisons dans le livre du Deutéronome : « Le Seigneur » vous a conduit par le désert , afin de vous affliger et de vous » éprouver tout ensemble : » *Adduxit te Dominus tuus per desertum , ut affligeret te atque tentaret* <sup>2</sup> : voilà l'épreuve par l'affliction. Mais nous lisons aussi en l'Exode , lorsque Dieu fit pleuvoir la manne , qu'il parle ainsi à Moïse : « Je pleu- » vrai , dit-il , des pains du ciel : » *Ecce, ego pluam vobis panes de caelo* <sup>3</sup> ; et il ajoute aussitôt après : « C'est afin d'é- » prouver mon peuple , et de voir s'il marchera dans toutes » mes voies : » et voilà en termes formels l'épreuve des prospérités et de l'abondance : *Ut tentem eum, utrum ambulet in lege mea, annon* <sup>4</sup>.

« Toutes choses , dit le saint apôtre <sup>5</sup> , arrivoient en figure » au peuple ancien , » et nous devons rechercher la vérité de ces deux épreuves dans la nouvelle alliance : je vous en dirai ma pensée , pour servir de fondement à tout ce discours.

Je ne vois dans le nouveau Testament que deux voies pour arriver au royaume ; ou celle de la patience , qui souffre les maux ; ou celle de la charité , qui les soulage <sup>6</sup>. La grande voie et la voie royale , par laquelle Jésus-Christ a marché lui-même , est celle des afflictions. Le Sauveur n'appelle à son banquet que les foibles , que les malades , que les languissants : il ne veut voir en sa compagnie que ceux qui portent

<sup>1</sup> S. Basil. Hom. de Avarit. n. 1, tom. II, pag. 43. — <sup>2</sup> Deut. VIII. 2. — <sup>3</sup> Exod. XVI. 4. — <sup>4</sup> Ibid. — <sup>5</sup> I. Cor. X. 11. — <sup>6</sup> Luc. XIV. 21.

sa marque , c'est à dire la pauvreté et la croix. Tel étoit son premier dessein , lorsqu'il a formé son Eglise. Mais si tout le monde étoit pauvre , qui pourroit soulager les pauvres , et leur aider à soutenir le fardeau qui les accable ? C'est pour cela , chrétiens , qu'outre la voie des afflictions , qui est la plus assurée , il a plu à notre Sauveur d'ouvrir un autre chemin aux riches et aux fortunés , qui est celui de la charité et de la communication fraternelle. Si vous n'avez pas cette gloire de vivre avec Jésus-Christ dans l'humiliation et dans l'indigence , voici une autre voie qui vous est montrée , une seconde espérance qui vous est offerte ; c'est de secourir les misérables , et d'adoucir leurs douleurs et leurs amertumes. Ainsi Dieu nous éprouve en ces deux manières : si vous vivez dans l'affliction , croyez que le Seigneur vous éprouve , pour reconnoître votre patience : si vous êtes dans l'abondance , croyez que le Seigneur vous éprouve , pour reconnoître votre charité : *Tentat vos Dominus Deus vester* <sup>1</sup>. Et par là vous voyez , mes Frères , les deux épreuves diverses dont je vous ai fait l'ouverture.

La vue de mon auditoire me jette profondément dans cette pensée : car que vois-je dans cette assemblée , sinon l'exercice de ces deux épreuves ? Deux objets attirent mes yeux , et doivent aujourd'hui partager mes soins. Je vois d'un côté des âmes souffrantes , que la profession de la foi expose à de grands périls ; et de l'autre , des personnes de condition , qui semblent ici accourir pour soulager leurs misères : je suis redevable aux uns et aux autres ; et pour m'acquitter envers tous , j'exhorterai en particulier chacun de mes auditeurs à être fidèle à son épreuve. Je vous dirai , mes très chères Sœurs : Souffrez avec soumission , et votre foi sera épurée par l'épreuve de la patience. Je vous dirai , Messieurs et Mesdames : Donnez libéralement , et votre charité sera épurée par l'épreuve de la compassion. Ainsi cette exhortation sera partagée entre les deux sortes de personnes qui composent cette assemblée ; et le partage que je vois dans mon auditoire fera celui de ce discours.

<sup>1</sup> Deuter. XIII. 3.

## PREMIER POINT.

Je commence par vous , mes très chères Sœurs , nouveaux enfants de l'Eglise et ses plus chères délices ; nouveaux arbres qu'elle a plantés , et nouveaux fruits qu'elle goûte. Je ne puis m'empêcher d'abord de vous témoigner devant Dieu que je suis touché de vos maux : la séparation de vos proches , les outrages dont ils vous accablent , les dures persécutions qu'ils font à votre innocence , les misères et les périls où votre foi vous expose m'affligent sensiblement ; et comme de si grands besoins et des extrémités si pressantes demandent un secours réel , j'ai peine , je vous l'avoue , à ne vous donner que des paroles. Mais comme votre foi en Jésus-Christ ne vous permet pas de compter pour rien les paroles de ses ministres , ou plutôt ses propres paroles dont ses ministres sont établis les dispensateurs ; je vous donnerai avec joie un trésor de consolation dans des paroles saintes et évangéliques , et je vous dirai avant toutes choses , avec le grand saint Basile <sup>1</sup> : Vous souffrez , mes très chères Sœurs , devez-vous vous en étonner , étant chrétiennes ? Le soldat se reconnoît par les hasards et les périls ; le marchand , par la vigilance ; le laboureur , par son travail opiniâtre ; le courtisan , par ses assiduités ; et le chrétien , par les douleurs et par les afflictions. Ce n'est pas assez de le dire : il faut établir cette vérité par quelque principe solide , et faire voir , en peu de paroles , que l'épreuve de la foi c'est la patience : mais afin de le bien entendre , examinons , je vous prie , quelle est la nature de la foi , et la manière divine dont elle veut être prouvée.

La foi est une adhérence de cœur à la vérité éternelle , malgré toutes les raisons et les témoignages des sens et de la raison : de là vous pouvez comprendre qu'elle dédaigne tous les arguments que peut inventer la sagesse humaine. Mais si les raisons lui manquent , le ciel même lui fournit des preuves , et elle est suffisamment établie par les miracles et par les martyres.

C'est , mes Frères , par ces deux moyens qu'a été soutenue

<sup>1</sup> Hom. in fam. et siccit. n. 5, tom. II, p. 67.



la foi chrétienne. Elle est venue sur la terre troubler tout le monde par sa nouveauté , étonner tous les esprits par sa hauteur , effrayer tous les sens par la sévérité inouïe de sa discipline. Tout l'univers s'est uni contre elle , et a conjuré sa perte : mais , malgré toute la nature , elle a été établie par les choses prodigieuses que Dieu a faites pour l'autoriser , et par les cruelles extrémités que les hommes ont endurées pour la défendre. Dieu et les hommes ont fait leurs efforts pour appuyer le christianisme. Quel a dû être l'effort de Dieu , sinon d'étendre sa main à des signes et à des prodiges ? Quel a dû être l'effort des hommes , sinon de souffrir avec soumission des peines et des tourments ? Chacun a fait ce qui lui est propre : car il n'y avoit rien de plus convenable , ni à la puissance divine , que de faire de grands miracles pour autoriser la foi chrétienne ; ni à la faiblesse humaine , que de souffrir de grands maux pour en soutenir la vérité. Voilà donc la preuve de Dieu ; faire des miracles : *In eo quod manum tuam extendas ad sanitates , et signa et prodigia fieri per nomen sancti Filii tui Jesu*<sup>1</sup>. Voici la preuve des hommes ; souffrir des tourments : l'homme étant si faible , ne pouvoit rien faire de grand , ni de remarquable , que de s'abandonner à souffrir. Ainsi ce que Dieu a opéré , et ce que les hommes ont souffert , a également concouru à prouver la vérité de la foi : les miracles que Dieu a faits , ont montré que la doctrine du christianisme surpassoit toute la nature ; et les cruautés inouïes auxquelles se sont soumis les fidèles , pour défendre cette doctrine , ont fait voir jusqu'où doit aller le glorieux ascendant qui appartient à la vérité sur tous les esprits et sur tous les cœurs.

Et en effet , chrétiens , jamais nous ne rendrons à la vérité l'hommage qui lui est dû , jusqu'à ce que nous soyons résolus à souffrir pour elle : et c'est ce qui a fait dire à Tertullien , que « la foi est obligée au martyre : » *Debitricem martyrii fidem*<sup>2</sup>. Oui , sainte vérité de Dieu , souveraine de tous les esprits , et arbitre de la vie humaine ; le témoignage de la parole est une preuve trop faible de ma servitude ; je dois

<sup>1</sup> Act. iv. 30. — <sup>2</sup> Scorp. n. 8.

vous prouver ma foi par l'épreuve des souffrances. O vérité éternelle, si j'endure pour l'amour de vous, si mes sens sont noyés pour l'amour de vous dans la douleur et dans l'amertume; ce vous sera une preuve que j'y ai renoncé de bon cœur pour m'attacher à vos ordres. Pour faire voir à toute la terre que je m'abaisse volontairement sous le joug que vous m'imposez, je veux bien m'abaisser encore jusqu'aux dernières humiliations: qu'on me jette dans les prisons, et qu'on charge mes mains de fers; je regarderai ma captivité comme une image glorieuse de ces chaînes intérieures par lesquelles j'ai lié ma volonté tout entière, et assujetti mon entendement à l'obéissance de Jésus-Christ et de sa sainte doctrine: *In captivitatem redigentes intellectum in obsequium Christi* <sup>1</sup>.

Consolez-vous donc, mes très chères Sœurs, dans la preuve que vous donnez par vos peines, de la pureté de votre foi: vous êtes un grand spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes: vos souffrances font l'honneur de la sainte Eglise, qui se glorifie de voir en vous, même au milieu de sa paix et de son triomphe, une image de ses combats et une peinture animée des martyres qu'elle a soufferts. Ne vous occupez pas tellement des maux que vous endurez, que vous ne laissiez épancher vos cœurs dans le souvenir agréable des récompenses qui vous attendent. Encore un peu, encore un peu, dit le Seigneur, et je viendrai moi-même essuyer vos larmes; et je m'approcherai de vous pour vous consoler, et vous verrez le feu de ma vengeance dévorer vos persécuteurs; et cependant je vous recevrai en ma paix et en mon repos, au sein de mes éternelles miséricordes.

Vous endurez pour la foi; ne vous découragez pas: songez que la sainte Eglise s'est fortifiée par les tourments, accrue par la patience, établie par l'effort des persécutions. Et à ce propos, chrétiens, je me souviens que saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si longtemps ces cruelles persécutions par lesquelles l'Eglise étoit agitée, s'adressent à elle-même, et lui en demandent la cause <sup>2</sup>. Il

<sup>1</sup> II. Cor. x. 5. — <sup>2</sup> In Ps. CXXVIII, n. 2, 3, tom. IV, col. 1448.

y a longtemps , ô Eglise , que l'on frappe sur vos pasteurs , et que l'on dissipe vos troupeaux ; Dieu vous a-t-il oubliée ? les vents grondent , les flots se soulèvent , vous flottez deçà et delà battue des ondes et de la tempête ; ne craignez-vous pas à la fin d'être entièrement abîmée et ensevelie sous les eaux ? Le même saint Augustin ayant ainsi fait parler les fidèles , fait aussi répondre l'Eglise , par ces paroles du divin Psalmiste : *Sæpe expugnaverunt mea juventute mea , dicat nunc Israel* <sup>1</sup>. Mes enfants , dit la sainte Eglise , je ne m'étonne pas de tant de traverses ; j'y suis accoutumée dès ma tendre enfance : les ennemis qui m'attaquent n'ont jamais cessé de me tourmenter dès ma première jeunesse ; et ils n'ont rien gagné contre moi , et leurs efforts ont été toujours inutiles : *Etenim non potuerunt mihi* <sup>2</sup>.

Et certainement , chrétiens , l'Eglise a toujours été sur la terre , et jamais elle n'a été sans afflictions. Elle étoit représentée en Abel ; et il a été tué par Caïn son frère : elle a été représentée en Enoch ; et il a fallu le séparer du milieu des iniques et des impies , qui ne pouvoient compatir avec son innocence : *Et translatus est ab iniquis* <sup>3</sup> : elle nous a paru dans la famille de Noé ; et il a fallu un miracle pour la délivrer , non seulement des eaux du déluge , mais encore des contradictions des enfants du siècle. Le jour me manqueroit comme dit l'apôtre <sup>4</sup> , si j'entreprendois de vous raconter ce qu'ont souffert des impies , Abraham et les patriarches , Moïse et tous les prophètes , Jésus-Christ et ses saints apôtres. Par conséquent , dit la sainte Eglise , par la bouche du saint Psalmiste , je ne m'étonne pas de ces violences : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea ; numquid ideo non perveni ad senectutem* <sup>5</sup> ? Regardez , mes enfants , mon antiquité , considérez ces cheveux gris ; « ces cruelles persécutions dont a été » tourmentée mon enfance , m'ont-elles pu empêcher de » parvenir heureusement à cette vieillesse vénérable ? » Ainsi je ne m'étonne plus des persécutions : si c'étoit la première fois , j'en serois peut-être troublée ; maintenant la longue ha-

<sup>1</sup> Ps. cxxviii. 1. — <sup>2</sup> Ibid. 2. — <sup>3</sup> Heb. xi. 5. — <sup>4</sup> Ibid. 32 — <sup>5</sup> S. Aug. in Ps. cxxviii, n. 3, tom. iv, col. 1448.

bitude fait que je ne m'en émeus point ; je laisse agir les pécheurs : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* <sup>1</sup> : je ne tourne pas ma face contre eux pour m'opposer à leurs violences ; je ne fais que tendre le dos pour porter les coups qu'ils me donnent : ils frappent cruellement , et je souffre sans murmurer ; c'est pourquoi ils prolongent leurs iniquités, et ne mettent point de bornes à leur furie : *Prolongaverunt iniquitatem suam* <sup>2</sup> : ma patience sert de jouet à leur injustice ; mais je ne me lasse pas de souffrir ; je suis bien aise de prouver ma foi à celui qui m'a appelée, et de me montrer digne de son choix , par une si noble épreuve d'un amour constant et fidèle : *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

Entrez, mes Sœurs, dans ces sentiments ; souffrez pour l'amour de la sainte Eglise : la grâce que Dieu vous a faite, de vous ramener à son unité, ne vous sembleroit pas assez précieuse, si elle ne vous coûtoit quelque chose. Songez à ce qu'ont souffert les saints personnages dont je vous ai récité les noms et rappelé le souvenir : joignez-vous à cette troupe bienheureuse de ceux qui ont souffert pour la vérité, et « qui » ont blanchi leurs étoiles dans le sang de l'Agneau sans » tache <sup>3</sup>. » Autant de peines qu'on souffre, autant de larmes qu'on verse pour avoir embrassé la foi ; autant de fois on se lave dans le sang du sauveur Jésus, et on y nettoie ses péchés, et on sort de ce bain sacré avec une splendeur immortelle ; et c'est alors que Jésus nous dit : Voici mes fidèles et mes bien aimés ; « et ils marcheront avec moi ornés d'une céleste blancheur, parce qu'ils sont dignes d'une telle gloire : » *Et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt* <sup>4</sup>. Voyez donc, mes très chères Sœurs, voyez Jésus-Christ qui vous tend les bras, qui soutient votre faiblesse, qui admire aussi votre force, et prépare votre couronne : il vous a éprouvées par la patience, et vous a trouvées dignes de lui : *Tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

Mais nous, que ferons-nous, chrétiens ? demeurerons-nous insensibles, et serons-nous spectateurs oisifs d'un combat si célèbre et si glorieux ? ne donnerons-nous que des paroles, et

<sup>1</sup> Ps. cxxviii. 3. — <sup>2</sup> Ibid. — <sup>3</sup> Apoc. vii. 14. — <sup>4</sup> Ibid. iii. 4.

quelques frivoles consolations à des peines si effectives? et pendant que ces filles innocentes, qui souffrent persécution pour la justice, sont dans le feu de l'affliction, où Dieu épure leur foi; ne ferons-nous point distiller sur elles quelque rosée de nos charités, pour les rafraîchir dans cette fournaise, et les aider à souffrir une épreuve si violente? C'est de quoi il faut vous entretenir dans le reste de ce discours, que je tranche en peu de paroles.

## SECOND POINT.

Je parle donc maintenant à vous qui vivez dans les richesses et dans l'abondance. Ne vous persuadez pas que Dieu vous ait ouvert ses trésors avec une telle libéralité, pour contenter votre luxe : c'est qu'il a dessein d'éprouver si vous avez un cœur chrétien, c'est à dire un cœur fraternel et un cœur compatissant.

David, considérant autrefois les immenses profusions de Dieu envers lui, se sentit obligé par reconnoissance de faire de magnifiques préparatifs pour orner son temple; et lui offrant de grands dons, il y ajouta ces paroles : « Je sais, dit-il, ô mon Dieu, que vous éprouvez les cœurs, et que vous aimez la simplicité; et c'est pourquoi, Seigneur tout puissant, je vous ai consacré ces choses avec une grande joie en la simplicité de mon cœur : » *Scio, Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas; unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli unicersa hæc*<sup>1</sup>. Vous voyez comme il reconnoît que les bontés de Dieu étoient une épreuve; et qu'il vouloit éprouver, en lui donnant, s'il avoit un cœur libéral, qui offrit à Dieu volontairement ce qu'il recevoit de sa main.

Croyez, ô riches du siècle, qu'il vous ouvre ses mains dans la même vue : s'il est libéral envers vous, c'est qu'il a dessein d'éprouver si votre âme sera attendrie par ses bontés, et sera touchée du desir de les imiter. De là cette abondance dans votre maison, de là cette affluence de biens, de là ce bonheur, ce succès, ce cours fortuné de vos affaires. Il veut voir, chré-

<sup>1</sup> I. Paral. xxix. 17.

tien, si ton cœur avide engloutira tous ces biens pour ta propre satisfaction ; ou bien , si se dilatant par la charité, il fera couler ses ruisseaux sur les pauvres et les misérables, comme parle l'Ecriture sainte <sup>1</sup> : car ce sont les temples qu'il aime ; et c'est là qu'il veut recevoir les effets de ta gratitude.

Voici, Messieurs, une grande épreuve ; c'est ici qu'il nous faut entendre la malédiction des grandes fortunes. L'abondance, la prospérité a coutume d'endurcir le cœur de l'homme : l'aise, la joie, l'affluence, remplissent l'âme de sorte qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est pourquoi le divin apôtre parlant des fortunés de la terre, de ceux qui s'aiment eux-mêmes, et qui vivent dans les plaisirs, dans la bonne chère, dans le luxe, dans les vanités, les appelle « cruels et impitoyables, sans affection, sans miséricorde, amateurs de leurs voluptés : » *Homines seipsos amantes, immites, sine affectione, sine benignitate, voluptatum amatores* <sup>2</sup>. Voilà une merveilleuse texture de qualités différentes. Vous croyiez peut-être, Messieurs, que cet amour des plaisirs ne fût que tendre et délicat ; ou bien plaisant et flatteur ; mais vous n'aviez pas encore songé qu'il fût cruel et impitoyable. Mais c'est que le saint apôtre, pénétrant par l'Esprit de Dieu dans les plus intimes replis de nos cœurs, voyoit que ces hommes voluptueux, attachés excessivement à leurs propres satisfactions, deviennent insensibles aux maux de leurs frères : c'est pourquoi il dit qu'ils sont sans affection : sans tendresse et sans miséricorde ; ils ne regardent qu'eux-mêmes. Et le prophète Isaïe représente au naturel leurs véritables sentiments, lorsqu'il leur attribue ces paroles : *Ego sum, et præter me non est altera* <sup>3</sup> : « Je suis, et il n'y a que moi sur la terre. » Qu'est-ce que toute cette multitude ? têtes de nul prix, et gens de néant : penser aux intérêts des autres, leur délicatesse ne le permet pas. Chacun ne compte que soi ; et tenant tous les autres dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le reste des hommes.

<sup>1</sup> Is. LVIII. 10, 11. — <sup>2</sup> II. Tim. III. 3. — <sup>3</sup> Is. XLVII. 10.



O Dieu clément et juste ! ce n'est pas pour cette raison que vous avez départi aux riches du monde quelque écoulement de votre abondance. Vous les avez faits grands, pour servir de pères à vos pauvres : votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leurs têtes, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain : vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants. Telle est l'épreuve où vous les mettez ; et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles ; encore qu'ils voient tous les jours, non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte.

O riches, voilà votre épreuve ; et afin d'y être fidèles, écoutez attentivement cette parole du Sauveur des âmes : « Donnez- » vous de garde de toute avarice : » *Cavele ab omni avaritia* <sup>1</sup>. Cette parole du Fils de Dieu demande un auditeur attentif. Donnez-vous de garde de toute avarice ; c'est qu'il y en a de plus d'une sorte : il y a une avarice sordide, une avarice noire et ténébreuse, qui enfouit ses trésors, qui n'en repaît que sa vue, et qui en interdit l'usage à ses mains. « De quoi » lui servent-ils, sinon qu'il voit de ses yeux beaucoup de » richesses ? » *Quid prodest possessori, nisi quod cernit divitias oculis suis* <sup>2</sup> ? Mais il y a encore une autre avarice, qui dépense, qui fait bonne chère, qui n'épargne rien à ses appétits. Je me trompe peut-être, mes Frères, d'appeler cela avarice, puisque c'est une extrême prodigalité ; je parle néanmoins avec l'Evangile : elle mérite le nom d'avarice, parce que c'est une avidité qui veut dévorer tous ses biens, qui donne tout à ses appétits, et qui ne veut rien donner aux nécessités des pauvres et des misérables ; et je parle en cela selon l'Evangile. Jésus-Christ ayant dit ces mots : Donnez-vous de garde de toute avarice, apporte l'exemple d'un homme qui, ravi de son abondance, veut agrandir ses greniers et augmenter sa dépense : car il paroît bien, chrétiens, qu'il vouloit user de ses richesses, puisqu'il se dit à lui-même : « Mon âme, voilà de grands

<sup>1</sup> Luc. XII. 15. — <sup>2</sup> Eccles. v. 10.

» biens ; repose-toi , fais grande chère , mange et bois longtemps à ton aise : » *Requiesce, comede, bibe, epulare* <sup>1</sup>. Voyez de quoi il repaît son âme ; « de même, dit saint Basile <sup>2</sup>, » que s'il avoit une âme de bête. » Encore qu'il donne tout à son plaisir, et qu'il tienne une table si abondante et si délicate, Jésus-Christ néanmoins le traite d'avare, condamnant l'avidité de son cœur, qui consume tous ses biens pour soi, qui donne tout à ses excès et à ses débauches, et n'ouvre point ses mains aux nécessités ni aux besoins de ses frères. Prenez garde à cette avarice de cœur, à cette avidité ; modérez vos passions, et faites un fonds aux pauvres sur la modération de vos vanités : *Manum inferre rei suæ in causa eleemosinæ* <sup>3</sup>.

Pourquoi agrandir tes greniers ? Je te montre un lieu convenable où tu mettras tes richesses plus en sûreté : laisse un peu déborder ce fleuve ; laisse-le se répandre sur les misérables : mais pourquoi tout donner à tes appétits ? Mon âme, dis-tu, repose-toi, mange et bois longtemps à ton aise. Regarde de quels biens tu repais ton âme ; de même, dit saint Basile, que si tu avois une âme de bête. Ne me dis point : Que ferai-je ? il faut te [modérer, réprimer l'avidité de tes desirs, contraindre tes passions dans de justes bornes.] Si vous ne le faites, mes Frères, il n'y a point d'espérance de salut pour vous : car, pour arriver à la gloire que Jésus-Christ nous a méritée, il faut porter son image, il faut être marqué à son caractère ; il faut, en un mot, lui être conforme. Quelle ressemblance avez-vous avec sa pauvreté dans votre abondance ; avec ses délaissements dans vos joies ; avec sa croix, avec ses épines, avec son fiel et ses amertumes parmi vos délices dissolues ? est-ce là une ressemblance, ou plutôt [n'est-ce pas] une manifeste contrariété ? Voici néanmoins quelque ressemblance et quelques ressources pour vous : c'est que la croix de notre Sauveur n'est pas seulement un exercice, mais encore une inondation d'une libéralité infinie : il donne pour nous son âme et son corps, il prodigue tout son sang pour notre salut. limitez du moins quelque trait, sinon de ces souffrances affreuses, du moins

<sup>1</sup> Luc. XII. 19. — <sup>2</sup> Hom. de Avar. n. 6, tom. II, p. 48. — <sup>3</sup> Tertull. de Patient. n. 7.

d'une libéralité si aimable et si attirante : donnez au prochain, sinon vos peines, du moins vos commodités; sinon votre vie et votre substance, du moins le superflu de vos biens ou le reste de vos excès. Entrez dans les saints desirs du Sauveur, et dans les empressements de sa charité pour les hommes : il a [guéri] les malades, il a repu les faméliques, il a soutenu les désespérés. C'est là sans doute la moindre partie que vous puissiez imiter de la vie de notre Sauveur. Soyez les imitateurs, sinon des souffrances qu'il a endurées à la croix, du moins des libéralités qu'il y exerce. Jésus-Christ demande une partie des biens qu'il vous a donnés, pour sauver son bien et son trésor : son trésor, ce sont les âmes. Venez travailler au salut des âmes : considérez ces filles non moins innocentes qu'affligées. Faut-il vous représenter et les périls de ce sexe, et les dangereuses suites de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Faut-il vous dire les tentations où leur foi se trouve exposée dans les extrémités qui les pressent?

Considérez le ravage qu'a fait l'hérésie. Quelle plaie! quelle ruine! quelle funeste désolation! La terre est désolée, le ciel est en deuil et tout couvert de ténèbres. après qu'un si grand nombre d'étoiles qui devoient briller dans son firmament, a été traîné au fond de l'abîme avec la queue du dragon<sup>1</sup>. L'Eglise gémit et soupire de se voir arracher si cruellement une si grande partie de ses entrailles : [dans cette affliction elle forme un] asile pour recueillir quelque reste de son naufrage; [et vous ne vous mettez point en peine de le soutenir :] cette maison depuis si longtemps n'a pas encore de pain. Qu'attendez-vous, mes chers Frères? quoi, que leurs parents, qu'elles ont quittés, viennent offrir le pain que votre dureté leur dénie? Horrible tentation! Dans le schisme, le plus grand malheur, c'est la charité éteinte. Le diable, pour leur imposer, [leur présente une] image de la charité dans le secours mutuel qu'ils se donnent les uns aux autres. Voulez-vous donc qu'elles pensent qu'il n'y a point de charité dans l'Eglise, et qu'elles tirent cette conséquence : Donc l'Esprit de Dieu s'en

<sup>1</sup> Apoc. XII. 4.

est retiré. Vous leur vantez votre foi ; et l'apôtre saint Jacques vous dit : Montre ta foi par tes œuvres <sup>1</sup>. C'est ainsi que le malin s'efforce de les séduire, et de les replonger dans l'abîme d'où elles ne sont encore qu'à demi sorties. Veux-tu être aujourd'hui , par ta dureté , coopérateur de sa malice , autoriser ses tromperies, et donner efficace à ses tentations ? Sois plutôt coopérateur de la charité de Jésus pour sauver les âmes. Maintenant que je vous parle , ce divin Sauveur vous éprouve. Si vous aimez les âmes, si vous desirez leur salut, si vous êtes effrayés de leurs périls, vous êtes ses véritables disciples. Si vous sortez de cet oratoire sans être touchés de si grands malheurs, vous reposant du soin de cette maison sur ces dames si charitables, comme si cette œuvre importante ne vous regardoit pas autant qu'elles ; funeste épreuve pour vous, qui prouvera votre dureté, convaincra votre obstination, condamnera votre ingratitude.

---

## FRAGMENT D'UN DISCOURS

### SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

Dieu, la vie de nos âmes par l'union qu'il a avec elles. Obligation du chrétien de mourir au péché, pour recevoir et conserver cette vie divine. D'où vient Dieu ? laisse-t-il ici bas dans les saints l'attrait au mal. Comment détruit-il en eux le péché, même dès cette vie.

Je tirerai mon raisonnement de deux excellents discours de saint Augustin : le premier c'est le dix-neuvième Traité sur saint Jean ; le second c'est le Sermon dix-huit des paroles de l'apôtre. Ce grand homme, aux lieux allégués, distingue en l'âme deux sortes de vie : l'une est celle qu'elle communique au corps ; l'autre est celle dont elle vit elle-même. Comme

<sup>1</sup> Jac. II. 18.

l'âme est la vie du corps, ce saint évêque enseigne que Dieu est sa vie <sup>1</sup>. Pénétrons, s'il vous plait, sa pensée. L'âme ne pourroit donner la vie à nos corps, si elle n'avoit ces trois qualités. Il faut, premièrement, qu'elle soit plus noble : car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut, en second lieu, qu'elle lui soit unie ; car notre vie ne peut point être hors de nous : il faut enfin qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle ; car la vie consiste principalement dans l'action. Ces trois choses paroissent clairement en nous : ce corps mortel dans lequel nous vivons, si vous le séparez de son âme, qu'est-ce autre chose qu'un tronc inutile et qu'une masse de boue ? Mais sitôt que l'âme lui est conjointe, il se remue, il voit, il entend, il est capable de toutes les fonctions de la vie. Si je vous fait voir maintenant que Dieu fait, à l'égard de l'âme, la même chose que l'âme fait à l'égard du corps ; vous avouerez sans doute que, tout ainsi que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme ; et la proposition de saint Augustin sera véritable. Voyons ce qui en est, et prouvons tout solidement par les Ecritures.

Et premièrement, que Dieu soit plus noble et plus éminent que nos âmes, ce seroit perdre le temps de vous le prouver. Pour ce qui regarde l'union de Dieu avec nos esprits, il n'y a non plus de lieu d'en douter, après que l'Ecriture a dit tant de fois, que « Dieu viendrait en nous, qu'il feroit sa demeure chez nous <sup>2</sup>, que nous serions son peuple, et qu'il demeurerait en nous <sup>3</sup> ; » et ailleurs, que « qui adhère à Dieu est un même esprit avec lui <sup>4</sup> ; » et enfin, que « la charité a été répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qu'on nous a donné <sup>5</sup>. » Tous ces témoignages sont clairs et n'ont pas besoin d'explication.

L'union de Dieu avec nos âmes étant établie, il reste donc maintenant à considérer si l'âme, par cette union avec Dieu, est élevée à quelque action de vie dont sa nature ne soit pas capable par elle-même. Mais nous n'y trouverons point de

<sup>1</sup> Serm. CLXI, n. 6, tom. v, col. 777. — <sup>2</sup> Joan. XIV. 23. — <sup>3</sup> Levit. XXVI. 12. — <sup>4</sup> I. Cor. VI. 17. — <sup>5</sup> Rom. V. 3.

difficultés, si nous avons bien retenu les choses qui ont déjà été accordées. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement ; vous verrez qu'il relève merveilleusement la dignité de la vie chrétienne. Il n'y a rien qui ne devienne plus parfait en s'unissant à un Etre plus noble : par exemple, les corps les plus bruts reçoivent tout à coup un certain éclat, quand la lumière du soleil s'y attache. Par conséquent, il ne se peut faire que l'âme s'unissant à ce premier Etre très parfait, très excellent et très bon, elle n'en devienne meilleure. Et d'autant que les causes agissent selon la perfection de leur être, qui ne voit que l'âme étant meilleure elle agira mieux ? Car dans cet état d'union avec Dieu, que nous vous avons montré par les Ecritures, sa vertu est fortifiée par la toute puissante vertu de Dieu qui s'unit à elle ; de sorte qu'elle participe, en quelque façon, aux actions divines. Cela est peut-être un peu relevé ; mais tâchons de le rendre sensible par un exemple.

Considérez les cordes d'un instrument : d'elles-mêmes elles sont muettes et immobiles. Sont-elles touchées d'une main savante ? elles reçoivent en elles la mesure et la cadence, et mêmes elles la portent aux autres. Cette mesure et cette cadence, elles sont originairement dans l'esprit du maître : mais il les fait en quelque sorte passer dans les cordes, lorsque, les touchant avec art, il les fait participer à son action. Ainsi l'âme, si j'ose parler de la sorte, s'élevant à cette justice, à cette sagesse, à cette infinie sainteté, qui n'est autre chose que Dieu ; touchée, pour ainsi dire, par l'esprit de Dieu, elle devient juste, elle devient sage, elle devient sainte ; et participant selon sa portée aux actions divines, elle agit saintement comme Dieu lui-même agit saintement. Elle croit en Dieu, elle aime Dieu, elle espère en Dieu ; et lorsqu'elle croit en Dieu, qu'elle aime Dieu, qu'elle espère en Dieu, c'est Dieu qui fait en elle cette foi, cette espérance et ce saint amour. C'est pourquoi l'apôtre nous dit que « Dieu fait en nous le vouloir et le faire<sup>1</sup> ; » c'est à dire, si nous le savons bien comprendre, que nous ne faisons le bien que par l'action qu'il nous donne ; nous ne voulons le bien que par la volonté qu'il opère en nous. Donc

<sup>1</sup> Philip. II. 13.



outes les actions chrétiennes sont des actions divines et sur-naturelles, auxquelles l'âme ne pourroit parvenir, n'étoit que Dieu, s'unissant à elle, les lui communique par le Saint-Esprit qui est répandu dans nos cœurs. De plus ces actions que Dieu fait en nous, ce sont aussi actions de vie, et même de vie éternelle. Par conséquent, on ne peut nier que Dieu, s'unissant à nos âmes, mouvant ainsi nos âmes, ne soit véritablement la vie de nos âmes. Et c'est là, si nous l'entendons, la nouveauté de vie dont parle l'apôtre <sup>1</sup>.

Passons outre maintenant, et disons : Si Dieu est notre vie, parce qu'il agit en nous, parce qu'il nous fait vivre divinement, en nous rendant participants des actions divines; il est absolument nécessaire qu'il détruise en nous le péché, qui non seulement nous éloigne de Dieu, mais encore nous fait vivre comme des bêtes, hors de la conduite de la raison. Et ainsi, chrétiens, élevons nos cœurs; et puisque dans cette bienheureuse nouveauté de vie nous devons vivre et agir selon Dieu, rejetons loin de nous le péché qui nous fait vivre comme des bêtes brutes, et aimons la justice de la vertu, par laquelle nous sommes participants, comme dit l'apôtre saint Pierre <sup>2</sup> de la nature divine. C'est à quoi nous exhorte saint Paul, quand il dit : « Si nous vivons de l'esprit, marchons en esprit : » *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* <sup>3</sup>; c'est à dire, si nous vivons d'une vie divine, faisons des actions dignes d'une vie divine. Si l'esprit de Dieu nous anime, laissons la chair et ses convoitises, et vivons comme animés de l'Esprit de Dieu, faisons des œuvres convenables à l'Esprit de Dieu; et comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi marchons en nouveauté de vie.

Regardons avec l'apôtre saint Paul <sup>4</sup> Jésus ressuscité, qui est la source de notre vie. Quel étoit le sauveur Jésus pendant le cours de sa vie mortelle? Il étoit chargé des péchés du monde, il s'étoit mis volontairement en la place de tous les pécheurs, pour lesquels il s'étoit constitué caution, et dont il étoit convenu de subir les peines. C'est pour cela que sa chair a été infirme; pour cela il a languì sur la croix parmi des

<sup>1</sup> Rom. vi. 4. — <sup>2</sup> II. Petr. i. 4. — <sup>3</sup> Galat. v. 25. — <sup>4</sup> Hebr. XII. 2.

douleurs incroyables ; pour cela il est cruellement mort avec la perte de tout son sang. Dieu éternel, qu'il est changé maintenant ! « Il est mort au péché, » dit l'apôtre <sup>1</sup>, c'est à dire qu'il a dépouillé toutes les faiblesses qui avoient environné sa personne en qualité de caution des pécheurs. « Il est mort au » péché, et il vit à Dieu ; » parce qu'il a commencé une vie nouvelle qui n'a plus rien de l'infirmité de la chair, mais en laquelle reluit la gloire de Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo*. « Ainsi estimez, continue l'apôtre, vous qui êtes res- » suscités avec Jésus-Christ, estimez que vous êtes morts au » péché, et vivants à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ <sup>2</sup> : » et comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, » marchons aussi dans une vie nouvelle <sup>3</sup>. » C'est à quoi nous oblige la résurrection de notre Sauveur et la doctrine du saint Evangile : et ce que la doctrine évangélique nous prêche, cela même est confirmé en nous par le saint baptême.

De là étoit née cette belle cérémonie que l'on observoit dans l'ancienne Eglise au baptême des chrétiens. On les plongeoit entièrement dans les eaux, en invoquant sur eux le saint nom de Dieu. Les spectateurs, qui voyoient les nouveaux baptisés se noyer, pour ainsi dire, et se perdre dans les ondes de ce bain salutaire, puis revenir aussitôt lavés de cette fontaine très pure, se les représentoient en un moment tout changés par la vertu occulte du Saint-Esprit, dont ces eaux étoient animées ; comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparoissoient à leur vue, ils fussent allés mourir avec le Sauveur, pour ressusciter avec lui selon la vie nouvelle du christianisme. Telle étoit la cérémonie du baptême à laquelle l'apôtre regarde, lorsqu'il dit, dans le texte que nous traitons, que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ, pour mourir avec lui dans le saint baptême ; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Il regardoit à cette cérémonie du baptême, qui se pratiquoit sans doute du temps des apôtres : or, encore que le temps ait changé, que la cérémonie ne soit plus la même, la vertu du baptême n'est

<sup>1</sup> Rom. VI. 10. — <sup>2</sup> Ibid. 11. — <sup>3</sup> Ibid. 4.

point altérée ; à cause qu'elle ne consiste pas tant dans cet élément corruptible, que dans la parole de Jésus-Christ, et dans l'invocation de la Trinité, et dans la communication de l'Esprit de Dieu, qui sont choses sur lesquelles le temps ne peut rien.

En effet, tout autant que nous sommes de baptisés nous sommes tous consacrés dans le saint baptême à la Trinité très auguste, par la mort du péché et par la résurrection à la vie nouvelle. C'est pourquoi nos péchés y sont abolis, et la nouveauté de vie y est commencée : et de là vient que nous appelons le baptême le sacrement de régénération et de renouvellement de l'homme par le Saint-Esprit. D'où je conclus que le dessein de Dieu est de détruire en nous le péché ; puisqu'il veut que la vie chrétienne commence par l'abolition de nos crimes ; et ainsi il nous rend la justice que la prévarication du premier père nous avoit ôtée. Grâce à votre bonté, ô grand Dieu, qui faites un si grand présent à vos serviteurs, par Jésus-Christ le juste, qui se chargeant de nos péchés à la croix, par un divin échange nous a communiqué sa justice.

Mais ici peut-être vous n'objecterez que le péché n'est point détruit, même dans les justes ; puisque la foi catholique professe qu'il n'y a aucun homme vivant qui ne soit pécheur. Pour résoudre cette difficulté, et connoître clairement quelle est la justice que le Saint-Esprit nous rend en ce monde, l'ordre de mon raisonnement m'oblige d'entrer en ma seconde partie, et de vous faire voir le combat du fidèle contre la chair et ses convoitises. Je joindrai donc cette seconde partie avec ce qui me reste à dire de la première, dans une même suite de discours. Je tâcherai pourtant de ne rien confondre ; mais j'ai besoin que vous renouveliez vos attentions.

La seconde partie de la vie chrétienne, c'est de combattre la concupiscence, pour détruire en nous le péché. Or, quand je parle ici de concupiscence, n'entendez par ce mot aucune passion particulière, mais plutôt toutes les passions assemblées, que l'Ecriture a accoutumé d'appeler d'un nom général, la concupiscence et la chair. Mais définissons en un mot la concupiscence, et disons avec le grand Augustin : La con-

cupiscence, c'est un attrait qui nous fait incliner à la créature au préjudice du Créateur, qui nous pousse aux choses sensibles au préjudice des biens éternels.

Qu'est-il nécessaire de vous dire combien cet attrait est puissant en nous ? Chacun sait qu'il est né avec nous, et qu'il nous est passé en nature. Voyez, avant le christianisme, comme le vrai Dieu étoit méprisé par toute la terre : voyez, depuis le christianisme, combien peu de personnes goûtent comme il faut les vérités célestes de l'Evangile ; et vous verrez que les choses divines nous touchent bien peu. Qui fait cela, fidèles, si ce n'est que nous aimons les créatures désordonnément ? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : « La » chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair <sup>1</sup>. » Et ailleurs : « Je me plais en la loi selon l'homme intérieur ; » mais je sens en moi-même une loi qui résiste à la loi de » l'esprit <sup>2</sup> : » voilà le combat. Que si l'apôtre même ressent cette guerre, qui ne voit que cette opiniâtre contrariété de la convoitise, répugnante au bien, se rencontre même dans les plus justes ?

Dieu éternel, d'où vient ce désordre ? Pourquoi cet attrait du mal, même dans les saints ? Car enfin ils se plaignent tous généralement, que, dans le dessein qu'ils ont de s'unir à Dieu, ils sentent une résistance continuelle. Grand Dieu, je connois vos desseins : vous voulez que nous expérimentions en nous-mêmes une répugnance éternelle à ce que votre loi si juste et si sainte desire de nous : afin que nous sachions distinguer ce que nous faisons par nous-mêmes, d'avec ce que vous faites en nous par votre Esprit saint ; et que par l'épreuve de notre impuissance, nous apprenions à attribuer la victoire, non point à nos propres forces, mais à votre bras et à l'honneur de votre assistance. Et ainsi vous nous laissez nos faiblesses, afin de faire triompher votre grâce dans l'infirmité de notre nature. Par où vous voyez, chrétiens, que la concupiscence combat dans les justes, mais que la grâce divine surmonte. C'est la grâce qui oppose à l'attrait du mal la

<sup>1</sup> Gal. v. 17. — <sup>2</sup> Rom. vii. 22, 23.

chaste délectation des biens éternels ; c'est à dire la charité qui nous fait observer la loi , non point par la crainte de la peine , mais par l'amour de la véritable justice : et cette charité est répandue en nos cœurs , non par le libre arbitre qui est né avec nous , mais par le Saint-Esprit qui nous est donné <sup>1</sup>.

La charité donc et la convoitise se font la guerre sans aucune trêve : à mesure que l'une croît , l'autre diminue. Il en est comme d'une balance : autant que vous ôtez à la charité , autant vous ajoutez de poids à la convoitise. Quand la charité surmonte , nous sommes libres de cette liberté dont parle l'apôtre <sup>2</sup> , par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis. Nous sommes libres , dis-je , parce que nous agissons par la charité , c'est à dire par une affection libérale. Mais notre liberté n'est point achevée , parce que le règne de la charité n'est pas accompli. La liberté sera entière , quand la paix sera assurée , c'est à dire au ciel. Cependant nous gémissons ici bas ; parce que la paix de la charité que nous y avons , étant toujours mêlée avec la guerre de la convoitise , elle n'est pas tant le calme de nos troubles que la consolation de notre misère : et en voici une belle raison de saint Augustin.

La liberté n'est point parfaite , dit-il , et la paix n'est pas assurée ; parce que la convoitise , qui nous résiste , ne peut être combattue sans péril : elle ne peut être aussi bridée sans contrainte , ni par conséquent modérée sans inquiétude. *Illæ quæ resistunt , periculoso debellantur prælio ; et illæ quæ victæ sunt , nondum securo triumphantur otio , sed adhuc sollicito premuntur imperio* <sup>3</sup>. Et de là vient que notre justice ici bas , je parle encore avec le grand Augustin , de là vient que « notre justice consiste plus en la rémission des péchés , » qu'en la perfection des vertus : « *Magis remissione peccatorum constat , quam perfectione virtutum* » <sup>4</sup>. Certes , je sais que ceux qui sont humbles goûteront cette doctrine tout évangélique , qui est la base de l'humilité chrétienne.

Mais si la vie des justes est accompagnée de péchés , com-

<sup>1</sup> Rom. v. 5. — <sup>2</sup> Gal. iv. 31. — <sup>3</sup> De Civ. Dei, lib. xix, cap. xxviii, tom. vii, col. 572. — <sup>4</sup> Ibid. col. 571.

ment est-ce que ma proposition sera véritable, que Dieu détruit le péché dans les justes, même en cette vie ? C'est, s'il vous en souvient, ce que j'avois laissé à résoudre : maintenant je vous dirai en un mot. J'avoue que les plus grands saints sont pécheurs ; et s'ils ne le reconnoissent humblement, ils ne sont pas saints. Ils sont pécheurs ; mais ils ne servent plus au péché : ils ne sont pas entièrement exempts de péché ; mais ils sont délivrés de sa servitude. Il y a quelques restes de péché en eux ; mais le péché n'y règne plus, comme dit l'apôtre <sup>1</sup> : Que le péché ne règne plus en vos corps mortels : » et ainsi le péché n'y est pas éteint tout à fait ; mais le règne du péché y est abattu par le règne de la justice, selon cette parole de l'apôtre <sup>2</sup> : « Etant libres du péché, vous êtes faits sous » mis à la justice. »

Comment est-ce que le règne du péché est abattu dans les justes ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Que le péché ne règne » plus en vos corps mortels pour obéir à ses convoitises ». Vous voyez par là que le péché règne où les convoitises sont obéies. Les uns leur lâchent la bride ; et, se laissant emporter à leur brutale impétuosité, ils tombent dans ces péchés qu'on nomme mortels, desquels l'apôtre a dit, que « qui fait ces choses » il ne possèdera point le royaume de Dieu. <sup>3</sup> » Les justes, au contraire, bien loin d'obéir à leurs convoitises, ils leur résistent, ils leur font la guerre, ainsi que je disois tout à l'heure. Et bien que la victoire leur demeure par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, toutefois dans un conflit si long, si opiniâtre, où les combattants sont aux mains de si près ; en frappant ils sont frappés quelquefois : *Percutimus et percutimur*, dit saint Augustin <sup>4</sup> : et le victorieux ne sort point d'une mêlée si âpre et si rude sans quelques blessures ; c'est ce que nous appelons péchés véniels. Parce que la justice est victorieuse, elle mérite le nom de véritable justice : parce qu'elle reçoit quelque atteinte qui diminue de beaucoup son éclat, elle n'est point justice parfaite. C'est autre chose d'avoir le bien accompli, autre chose de ne se plaire point dans

<sup>1</sup> Rom. VI. 12. — <sup>2</sup> Ibid. 18. — <sup>3</sup> I. Cor. VI. 9, 10. — <sup>4</sup> Sermon. CCCLI, n. 6, tom. V, col. 1356.



le mal. « Notre vue peut se déplaire dans les ténèbres, encore \* qu'elle ne puisse pas s'arrêter dans cette vive source de la » lumière : » *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissima luce defigi* <sup>1</sup>.

Si l'homme juste, résistant à la convoitise, tombe quelquefois dans le mal, du moins il a cet avantage qu'il ne s'y plaît pas : au contraire il déplore sa servitude, il soupire ardemment après cette bienheureuse liberté du ciel ; il dit, avec l'apôtre saint Paul <sup>2</sup> : « Misérable homme que je suis, qui me » délivrera de ce corps de mort ? » S'il tombe, il se relève aussitôt : s'il a quelques péchés, il a aussi la charité qui les couvre : « La charité, dit l'apôtre saint Pierre <sup>3</sup>, couvre la » multitude des péchés. »

Bien plus, ce grand Dieu tout puissant fait éclater la lumière même du sein des plus épaisses ténèbres ; il fait servir à la justice le péché même. Admirable économie de la grâce ! oui les péchés mêmes, je l'oserai dire, dans lesquels la fragilité humaine fait tomber le juste, si d'un côté ils diminuent la justice, ils l'augmentent et l'accroissent de l'autre. Et comment cela ? C'est qu'ils enflamment les saints desirs de l'homme fidèle : c'est qu'en lui faisant connoître sa servitude, ils font qu'il desire bien plus ardemment les bienheureux embrassements de son Dieu, dans lesquels il trouvera la vraie liberté ; c'est qu'ils lui font confesser sa propre foiblesse et le besoin qu'il a de la grâce, dans un état d'un profond anéantissement. Et d'autant que le plus juste c'est le plus humble, le péché même en quelque sorte accroît la justice ; parce qu'il nous fonde de plus en plus dans l'humanité.

Vivons ainsi, fidèles, vivons ainsi ; faisons que notre foiblesse augmente l'honneur de notre victoire, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. Aimons cette justice divine qui fait que le péché même nous tourne à bien : quand nous voyons croître nos iniquités, songeons à nous enrichir par les bonnes œuvres, afin de réparer notre perte. Le fidèle qui vit de la sorte, expiant ses péchés par les aumônes, se puri-

<sup>1</sup> S. Aug. de Spir. et Lit. n. 65, tom. x, col. 123. — <sup>2</sup> Rom. vii. 24.  
— <sup>3</sup> I. Petr. iv. 8.

liant toute sa vie par la pénitence, par le sacrifice d'un cœur contrit, par les œuvres de miséricorde, il ne détruit pas seulement le règne du péché, comme je disois tout à l'heure, je passe maintenant plus outre, et je dis qu'il détruit entièrement le péché; parce que, dit saint Augustin, « comme notre vie n'est pas sans péché, aussi les remèdes pour les purger ne nous manquent pas : » *Sicut peccata non defuerunt, ita etiam remedia, quibus purgarentur, affuerunt*<sup>1</sup>.

Enfin celui qui vit de la sorte, détestant les péchés mortels, faisant toute sa vie pénitence pour les véniels, à la manière que je viens de dire avec l'incomparable saint Augustin, il méritera, dit le même Père. Que nos nouveaux réformateurs entendent ce mot : c'est dans cette belle épître à Hilaire, où ce grand personnage combat l'orgueilleuse hérésie de Pélage, ennemi de la grâce de Jésus-Christ. Cet humble défenseur de la grâce chrétienne se sert en ce lieu du mot de mérite : étoit-ce pour enfler le libre arbitre? n'étoit-ce pas plutôt pour relever la dignité de la grâce, et des saints mouvements que Dieu fait en nous? Quelle est donc votre vanité et votre injustice, ô très charitables réformateurs, de prêcher que nous ruinons la grâce de Dieu, parce que nous nous servons du mot de mérite? si ce n'est peut-être que vous vouliez dire que saint Augustin a détruit la grâce, et que Calvin seul l'a bien établie. Pardonnez-moi cette digression; je reviens à mon passage de saint Augustin. Un homme passant sa vie dans l'esprit de mortification et de pénitence, « encore qu'il ne vive » pas sans péché, il méritera, dit saint Augustin, de sortir de » ce monde sans aucun péché : » *Merebitur hinc exire sine peccato*<sup>2</sup> : et ainsi le péché est détruit en nous, à cause du mérite de la vraie foi qui opère par la charité.

Il est donc vrai, fidèles, ce que j'ai dit, que même dans cet exil Dieu détruit le péché par sa grâce; il est vrai qu'il y surmonte la concupiscence : et ainsi, par la miséricorde de Dieu, je me suis déjà acquitté envers vous des deux premières parties de ma dette. Faites votre profit de cette doctrine :

<sup>1</sup> Ad. Hilar. Ep. CLVII, n. 3. tom. II, col. 543. — <sup>2</sup> Loco mox citato.

elle est haute, mais nécessaire. Je sais que les humbles l'entendent; peut-être ne plaira-t-elle pas aux superbes. Les lâches sans doute seront fâchés qu'on leur parle toujours de combattre. Mais pour vous, ô vrais chrétiens, travaillez sans aucun relâche; puisque vous avez un ennemi en vous-mêmes, avec lequel, si vous faites la paix en ce monde, vous ne sauriez avoir la paix avec Dieu. Voyez combien il est nécessaire de veiller toujours, de prier toujours, de peur de tomber en tentation. Que si cette guerre continuelle vous semble fâcheuse, consolez-vous par l'espérance fidèle de la glorieuse résurrection, qui se commence déjà en nos corps. C'est la troisième opération que le Saint-Esprit exerce dans l'homme fidèle durant le pèlerinage de cette vie; et c'est aussi par où je m'en vais conclure,

---

# I<sup>re</sup> EXHORTATION

## A L'OUVERTURE D'UNE VISITE,

FAITE EN LA COMMUNAUTÉ DE SAINTE URSULE DE MEAUX.

Le 9 avril 1685 \*.

Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une âme qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Eglise, et de gémir sur le triste état des pécheurs. Tendres invitations du prélat, pour porter toutes les Sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement.

---

Si quis sitit veniat ad me, et bibat. *« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi ; je lui donnerai à boire de l'eau vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle, et il n'aura plus soif. »* Ce sont les paroles sacrées que Jésus-Christ a prononcées dans l'évangile de ce jour, parlant au peuple dans le temple de Jérusalem.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ a proféré ces admirables paroles, au jour que les Juifs célébroient une fête parmi eux, où on apportoit de l'eau dans un bassin, pour certains usages, dans une cérémonie : ce qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici ; puisque Jésus-Christ ne dit ces mêmes paroles que dans un sens mystique et sublime, qui ne signifioit rien autre chose que l'eau de la grâce qu'il vouloit donner abondamment. Il parloit de cette eau mystérieuse qu'il desiroit répandre dans les âmes, et dont il vouloit établir la source dans son Eglise. Ces mêmes paroles signifioient encore le zèle qu'avoit le Sauveur, de voir venir à lui les hommes pour prendre ces eaux de salut et de grâce, et la disposition qui est nécessaire pour les recevoir, représentée par

\* Ce discours et les suivants nous ont été conservés par les religieuses ursulines de la ville de Meaux, qui avoient soin d'écrire les instructions que Bossuet leur faisoit. On ne sauroit trop louer le zèle de ces dignes religieuses pour se nourrir des vérités que leur enseignoit ce vigilant pasteur, et pour transmettre à la postérité les monuments de sa sollicitude. (*Edit. de Dcforis.*)

la soif qui marque aussi très bien le désir et la préparation, qu'il faut que vous apportiez à la grâce qu'il vous veut conférer dans cette occasion, par mon ministère.

Remarquez, mes Filles, que Jésus-Christ jeta un grand cri, disant : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et je lui » donnerai à boire <sup>1</sup>. » Ce cri est en faveur des pécheurs pour qui il demande miséricorde ; il est en faveur des justes et des âmes fidèles, dont il desire la perfection et la sainteté. Il crie pour les appeler à lui, afin de répandre en elles, avec plus d'abondance, l'eau de ses divines grâces. Mais ce cri nous représente encore ceux qu'il jette dans l'Eglise et dans nos mystères. Il crie dans ce temps par la bouche des prédicateurs, qui excitent les peuples à faire des fruits dignes de pénitence. Il crie à l'autel, quand il dit par la bouche des prêtres : « Fais tes ceci en mémoire de moi <sup>2</sup>. » Ces paroles sont un cri de l'amour de Jésus-Christ qui demande le nôtre. Il crie dans les mystères de ce temps : il criera bientôt de la croix, par toutes ses plaies et par son sang, demandant à son Père le salut de tous les hommes, pour qui il va donner sa vie adorable. Il crie spirituellement dans les âmes, par les mouvements intérieurs que son divin Esprit y forme. Il a crié dans vos cœurs, mes Filles ; c'est cet Esprit saint qui a formé ces cris qu'il y a si longtemps que vous faites entendre, et qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles, et qui m'ont fait connoître vos desirs. Combien y a-t-il, mes chères Sœurs, que vous me demandez cette visite, et que vous reconnoissez vous-mêmes le besoin que vous en avez ? Vous la souhaitez toutes unanimement : vous vous êtes, sans doute, préparées à recevoir les grâces de cette même visite, et les effets qu'elle doit produire chez vous, et pour lesquels je la viens faire. Je viens confirmer, et je desire accroître le bien que j'y trouverai, et détruire l'imperfection jusqu'à la racine. Mais il faut que vous ayez un véritable esprit de renouvellement, et un désir sincère de coopérer à nos soins de tout votre pouvoir.

Va, dit Dieu autrefois au prophète Jonas <sup>3</sup>, comme nous venons de lire en la messe : lève-toi pour aller à Ninive vers

<sup>1</sup> Joan. VII. 37. — <sup>2</sup> Luc. XXII. 19. — <sup>3</sup> Joan. III. 2 et seq.

mon peuple ; prêche-leur la pénitence, et les avertis de ma part qu'ils aient à changer de vie ; qu'ils se convertissent de tout leur cœur à moi qui suis leur Dieu et leur Seigneur : autrement que dans quarante jours Ninive sera renversée et entièrement détruite. Si ces paroles donnèrent de la frayeur à ce peuple, et eurent tant de pouvoir et tant d'effet, celles que je viens de vous dire de la part de Dieu, ne vous doivent pas moins émouvoir de respect et de crainte. Il y a ici plus que Jonas ; et celui qui m'envoie à vous, est le même Dieu, grand et redoutable.

Je viens donc aujourd'hui de sa part vous prêcher la pénitence, le changement et le renouvellement de vie, le mépris du monde, le parfait renoncement à vous-mêmes, la soumission d'esprit, la mortification des sens : en un mot, je viens faire cette visite pour réparer tout ce qu'il y auroit de déchet en la perfection religieuse dans votre maison, pour éteindre, pour détruire et anéantir les plus petits restes de l'amour du monde et des choses de la terre. Il faut faire périr les moindres inclinations de ce monde corrompu ; il faut qu'il meure, qu'il y meure, qu'il expire, qu'il y rende le dernier soupir. Venez donc, mes Filles, travailler toutes avec moi, pour exterminer tout ce qui ressent encore ce monde criminel. Venez m'aider à renverser Ninive : détruisons tout ce qu'il y a encore de trop immortifié, de trop mondain ; enfin tout ce qui est trop naturel et imparfait en vous, sans pardonner à la moindre chose et sans rien épargner.

Dites-moi, mes Sœurs, quelles sont maintenant vos inclinations et vos pensées ? Vous êtes, par vos vœux, mortes au monde et à tout ce qui est créé ; que souhaitez-vous à présent ? Avez-vous d'autres desirs que ceux qui vous doivent élever sans cesse vers les biens de l'éternité bienheureuse, et vous y faire aspirer à tout moment ? Si votre cœur a encore quelque mouvement qui le possède, il faut désormais que ce soit pour la justice, pour la perfection et la sainteté de chacune de vous en particulier, et de tout votre monastère, par le moyen de cette visite. Souhaitez véritablement d'en recevoir les grâces ; demandez qu'elles soient répandues en vos âmes. C'est là, mes Filles, désirer la justice, comme dit Jé-



sus-Christ dans son Evangile, lorsqu'il a prononcé cet oracle sur la montagne : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de » la justice, ils seront rassasiés<sup>1</sup>. » Vous serez parfaitement rassasiées, si vous n'avez que cet unique desir. Il vous donnera à boire de cette eau vive, qui éteindra votre soif. Demandez-lui comme la Samaritaine<sup>2</sup>, et il vous donnera cette eau dont je vous parle, qui n'est autre que la grâce, de laquelle il veut remplir vos âmes dans cette fonction sainte que je viens exercer chez vous : car si nous ne méritons pas que ces eaux soient en nous pour nous-mêmes, nous les avons toutefois pour les répandre dans les autres. La source en est dans l'Eglise : elle est dans mon ministère pour les épancher dans vos cœurs ; puisque par mon caractère et en qualité de son ministre, quoique indigne, je vous représente sa personne. Vous en serez toutes pénétrées dans cette action sainte, si vous n'y apportez qu'un esprit soumis et détaché de toutes choses.

La grâce est, selon la théologie, une qualité spirituelle que Jésus-Christ répand dans nos âmes, laquelle pénètre le plus intime de notre substance, qui s'imprime dans le plus secret de nous-mêmes, et qui se répand dans toutes les puissances et les facultés de l'âme qui la possède intérieurement, la rend pure et agréable aux yeux de ce divin Sauveur, la fait être son sanctuaire, son tabernacle, son temple, enfin son lieu de délices. Quand une âme est ainsi toute remplie, l'abondance de ces eaux rejaillit jusqu'à la vie éternelle ; c'est à dire qu'elle élève cette âme jusqu'à l'heureux état de la perfection. N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Des fleuves sortiront de son » ventre<sup>3</sup> ; » la fontaine de ces eaux vives, rejaillissant jusqu'à la vie éternelle, qui est précédée ici bas de la grâce et de la sainteté. On voit l'épanchement de ces eaux jusque sur les sens extérieurs ; sur les yeux, par la modestie ; dans les paroles, par le silence religieux et par une sainte circonspection et retenue à parler ; en un mot, une personne paroît mortifiée en toutes ses actions ; elle se montre partout, possédée de la grâce au dedans d'elle-même, contraire à l'esprit du

<sup>1</sup> Matt. v. 6. — <sup>2</sup> Joan. iv. 15. — <sup>3</sup> Ibid. vii. 38.

monde, ennemie de la nature et des sens ; mais toute pleine des vertus et de l'esprit de Jésus-Christ.

Je ne sais, mes Filles, si vous avez assez bien pesé l'importante vérité contenue en ces paroles de saint Paul <sup>1</sup>, lorsqu'il dit qu'il est crucifié au monde et que le monde est crucifié pour lui ? Ces paroles renferment, si vous y prenez garde, toute la perfection religieuse, à laquelle vous devez sans cesse aspirer. Etre crucifié au monde, c'est y renoncer, n'y plus penser, n'avoir que du dégoût et de l'aversion de toutes ses maximes, avoir du mépris pour l'honneur et pour tout ce qui est vain, mépriser le plaisir et tout ce que le monde estime, n'avoir plus le moindre attache à tout ce qui s'appelle complaisance en vous-mêmes ; au contraire, faire état partout et en toutes choses de la simplicité chrétienne, et de l'esprit de la croix de Jésus-Christ : voilà ce que c'est d'être crucifié au monde. Mais ce n'est pas encore assez ; il faut que le monde soit crucifié pour vous. C'est, mes Filles, que vous ne devez pas seulement oublier ce malheureux monde, mais aussi le monde vous doit oublier : et pour vivre saintement dans votre état, vous devez souhaiter d'en être oubliées ; vous devez desirer d'être effacées de sa mémoire, comme des personnes mortes et ensevelies avec Jésus-Christ.

Considérez-vous comme mortes au monde, et qu'il est pareillement mort pour vous. Dès que vous vous êtes ensevelies dans le sépulcre de la religion, vous séparant du monde, vous avez dû mourir à tout le sensible, par la mortification et un renoncement total à tout ce qui est mortel et terrestre. Faites donc maintenant vivre Jésus-Christ en vous par sa grâce : ne respirez que pour lui ; n'agissez que par son esprit, et soyez-en parfaitement possédées : mourez tous les jours à votre esprit propre et à votre jugement, le soumettant à l'obéissance : mourez à vos desirs et à vos sens ; mourez à vous-mêmes ; étouffez le plus petit mouvement de la concupiscence, dès qu'il s'élève en vous. Enfin, mes Sœurs, rendez le dernier soupir de la vie imparfaite, et encore tant soit peu engagées dans les illusions du monde ; dites-lui un adieu général et

<sup>1</sup> Gal. vi. 14.

éternel : autrement, si vous ne mourez de cette mort mystique, prenez garde que quelque reste dangereux de la corruption de ce monde malheureux ne dessèche et ne détruise en vos âmes ces eaux de grâce que je viens y verser par cette visite, ou même ne vous rende incapables de les recevoir, et ne les empêche d'entrer.

Il en est des objets du monde qui offusquent notre imagination, qui occupent et amusent notre esprit, comme d'une fontaine pleine d'eau vive, qui ne pourroit rejaillir, ni même retenir ses eaux, si le conduit en étoit bouché ; parce que la liberté de couler et de se répandre lui étant ôtée, cette fontaine sans doute viendrait à sécher et la source en tariroit. La même chose arrive à l'égard de ces eaux de grâce dont je desire remplir votre cœur. Si ce même cœur est encore prévenu d'inclinations inquiètes, ou occupé des objets de la terre ; si le monde, ou quoi que ce soit de créé, vous remplit l'esprit et possède votre affection ; s'il a quelque pouvoir d'y faire des impressions, et s'il se propose encore à vos sens comme un objet attrayant, vous deviendrez comme cette fontaine, vous ne pourrez recevoir ces saintes et mystiques eaux ; parce qu'il est impossible de remplir ce qui est déjà plein : ou bien vous ne pourrez conserver longtemps ces grâces dont nous vous parlons ; car l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ ne sauroient compatir ensemble, et ne peuvent demeurer dans une âme. Ces eaux divines ne rejailliront point jusqu'à la vie éternelle ; à moins que, pour les conserver vous ne vous dégagez entièrement de tout ce qui vous empêche de vivre à Jésus-Christ et de sa divine vie ; à moins que vous ne deveniez insensibles comme des personnes mortes et crucifiées au monde, qui l'ont mis si fort en oubli, qu'elles ne pensent jamais à lui qu'avec horreur, ou avec compassion de tant d'âmes qui sont emportées par sa corruption, et afin de vous employer sans cesse à demander miséricorde pour ce monde malheureux, qui retient tant de personnes continuellement exposées au danger de se perdre et de se damner pour jamais.

Vous le devez, mes Filles ; ce sont les obligations de votre état. Je vous exhorte de tout mon pouvoir à vous en acquitter avec grand soin. Offrez sans cesse des prières à la divine

Majesté, pour toutes les nécessités de l'Eglise : priez pour obtenir la conversion des infidèles, des pécheurs et des mauvais chrétiens ; et demandez à Dieu qu'il touche leurs cœurs. Gémissiez devant lui pour tant de prêtres qui déshonorent leur caractère, qui profanent les choses saintes, et qui ne vivent pas conformément à leur dignité et à la sainteté de leur état. Affligez-vous pour ces femmes et ces filles mondaines qui n'ont point cette pudeur qu'elles devroient avoir, qui est l'ornement de votre sexe ; pour tant de chrétiens et de chrétiennes, qui s'abandonnent à toutes leurs inclinations déréglées, et qui suivent malheureusement les pernicieuses maximes du monde et ses damnables impressions. Ayez, mes Filles, du zèle et de la charité pour toutes ces personnes qui sont dans le chemin de perdition, prêtes à tomber dans des abîmes éternels. Faites monter vos prières au ciel, comme un encens devant le trône de Dieu, pour apaiser sa colère irritée contre tous ces pécheurs qui l'offensent si outrageusement. Revêtez-vous des entrailles de miséricorde : pleurez sur ces grands maux, pour ces nécessités, et pour tant de misères qui vraiment sont dignes de compassion et de larmes. Voilà, mes Sœurs, de quelle manière vous devez conserver le souvenir du monde ; c'est ainsi qu'il faut y penser et non autrement : hors de là il vous doit être à dégoût ; tout vous y doit être fort indifférent et ne doit point entrer dans vos pensées.

Que toute votre occupation d'esprit soit de vous appliquer sérieusement à opérer votre salut, en travaillant pour vous avancer à la perfection où vous êtes obligées de tendre sans cesse : vous ne vous sauverez pas, si vous n'y aspirez avec amour et ferveur le reste de vos jours. Renouvelez donc en vous ce desir, dans cette visite que je commence aujourd'hui, à ce dessein de vous porter toutes à la perfection, et pour vous sanctifier. Pour correspondre de votre part à nos intentions, souvenez-vous de ces paroles portées dans l'Evangile, que Jésus-Christ prononça avec tant de zèle et tant de douceur : « Venez à moi, dit-il <sup>1</sup>, vous qui êtes travaillés et chargés de quelques peines, et je vous soulagerai. » Je vous dis

<sup>1</sup> Matt. XI. 29.

la même chose, mes Filles ; je vous adresse les mêmes paroles, en vous conviant toutes de venir m'ouvrir vos cœurs sans crainte : dites-moi avec confiance tout ce qui vous pèse, tout ce qui vous fait peine, je vous soulagerai. Venez donc à moi sans rien craindre ; apportez-moi un cœur sincère, un cœur parfaitement soumis et un cœur simple : ce sont les dispositions que je veux voir, et que je demande de vous toutes, et avec lesquelles vous devez venir en ma présence. Déclarez-moi tout ce qu'en conscience vous voyez être nécessaire ou utile que je connoisse pour le bien de votre communauté : je vous y oblige ; je vous en donne de ne me rien soustraire, par tout ce saint pouvoir que j'exerce en vertu de mon caractère.

Je vous dénonce de la part de Dieu tout puissant, au nom duquel je vous parle, par l'autorité que je tiens de lui, et par tout l'empire qu'il me donne sur vous toutes et sur chacune de vos âmes, que si vous êtes sincères et sans déguisement, je demeurerai chargé de tout ce que vous me direz : au contraire, ce que vous voudrez me cacher et me taire, je vous déclare que je vous en charge vous-mêmes, et que ce sera un poids qui vous écrasera. Prenez garde à ceci, mes Sœurs ; ne taisez pas ce qu'il est utile de me dire, non tant pour vous décharger que pour nous donner les connoissances nécessaires : ne m'apportez que des choses véritables et utiles pour la communauté ou pour votre particulier ; qu'il n'y ait rien d'inutile : mais parlez-moi avec franchise, et ne craignez point de me fatiguer ; puisque je veux bien vous écouter et vous donner tout le temps que vous pouvez souhaiter pour votre instruction et pour votre consolation. Vous ne me serez point à charge, tant que je verrai, en ce que vous me direz, de l'utilité pour vous ou pour le public : au contraire, je vous écouterai, je vous répondrai selon les mouvements de Dieu, et avec les paroles qu'il me mettra en la bouche. Ainsi vous serez instruites, et vous recevrez les secours dont vous pouvez avoir besoin ; et moi je vous dirai ce que son divin Esprit me donnera pour vous, chacune selon ce que je verrai qui lui sera propre, pour procurer votre perfection et votre paix : car je desire profiter à tout le monde, et qu'il n'y ait pas une de vous qui ne prenne en cette visite l'esprit d'un saint renouvellement en

la perfection de son état. Je vous y porterai toutes en général et chacune en particulier. Dieu m'envoie à vous pour détruire Ninive, c'est à dire pour déraciner jusqu'aux plus petites inclinations de la nature corrompue, et toutes les imperfections contraires à votre sainteté. Si ce peuple fit pénitence à la voix d'un prophète, et s'il se rendit docile à sa parole, comme nous l'avons lu en la sainte épître de ce jour ; avec quelle docilité devez-vous coopérer à notre dessein , et n'y apporter nul obstacle ?

Venez donc à moi, mes Filles, avec un grand zèle de votre avancement et un saint desir de la perfection : ne craignez point de me découvrir vos besoins ; ouvrez-moi vos consciences , et n'hésitez pas de me dire tout ce qui sera pour votre bien et même pour votre consolation. Je sais que l'office des pasteurs des âmes est de confirmer les fortes et de compatir aux infirmes, de les consoler en leurs foiblesses, de les soulever et de les charger sur leurs épaules : c'est ce que je me propose de faire en cette visite. Les fortes, nous travaillerons à les animer de plus en plus à la perfection , et à les transporter jusqu'au ciel : les foibles , nous les encouragerons ; nous nous abaisserons jusqu'à leurs foiblesses pour les relever et les fortifier ; nous les porterons sur nos épaules ; et les unes et les autres , nous les animerons et nous tâcherons de les faire marcher , et de les élever toutes à la perfection où elles sont appelées. En un mot, nous desirons réparer tout ce qui seroit déchu en l'observance régulière, rallumer ce qui seroit éteint en la charité, et établir une ferme et solide paix. A cet effet, je prétends réunir tout ce qui seroit tant soit peu divisé ; je viens établir la concorde , en dissipant les plus foibles dispositions et les plus légers sentiments contraires. Je veux ruiner et anéantir jusqu'au plus petit défaut contraire à la charité , et détruire tous les empêchements de la parfaite union, jusqu'aux moindres fibres. Il faut réparer toutes les ruines de cette vertu et remédier à tout ce qui s'y oppose, pour faire fleurir l'ordre et la perfection dans votre communauté. Pour cela, ne négligez aucune des déclarations sincères et véritables qui seront requises ; puisque les connoissances que vous me donnerez me serviront à faire régner Jésus-



Christ, par une charité parfaite et une paix inaltérable en ce monde, qui vous conduira au repos éternel de l'autre. C'est ce que je vous souhaite à toutes ; cependant, je prie Dieu qu'il vous bénisse et qu'il vous remplisse de ses grâces.

## II<sup>E</sup> EXHORTATION

FAITE DANS LE CHŒUR,

A LA CONCLUSION DE LA VISITE.

*Le 27 avril 1685.*

Silence et recueillement nécessaires pour écouter l'Esprit de Jésus-Christ au dedans de soi-même. Funestes suites de la dissipation et de l'attachement aux choses sensibles. Obligation d'écouter Dieu dans ses supérieurs. Soumission et respect qui leur sont dus, ainsi qu'aux confesseurs et directeurs. Maux que cause dans les communautés le peu de respect pour le silence. De quelle manière on doit y parler de ses mécontentements. Partialités qu'il faut en bannir.

*Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum.*  
*« Que tout homme soit prompt à écouter et tardif à parler. »* Paroles de l'épître de saint Jacques. (ch. 1. v. 19.)

Dans ces paroles, mes Filles, je renferme tout le fruit de la visite, et j'y fais consister toute la perfection de cette communauté. Je me restreins seulement à vous recommander ces deux choses. Qu'on soit prompt à écouter et tardif à parler. Que veut dire, mes Sœurs, être prompt à écouter ! Qu'est-ce que vous devez écouter, et qui devez-vous écouter ?

Vous devez écouter premièrement cette chaste vérité qui vient se répandre dans notre cœur, quand elle le trouve préparé, tranquille et pacifique. C'est l'esprit de Jésus-Christ

qu'il faut écouter au dedans de vous-mêmes, et qui vous parle par ses inspirations, par ses vocations intérieures, par ses attraites et par ses touches secrètes, par ses impressions amoureuses et par ses grâces prévenantes. Il faut, mes Filles, l'écouter avec attention, et observer ses moments favorables, où il veut répandre dans votre cœur les pures lumières de la sagesse et de la grâce. Il faut se rendre bien attentive quand ce divin Esprit frappe à la porte de ce même cœur, pour s'y faire entendre en qualité de docteur et de maître. C'est en ces temps heureux où il faut être tranquille, et parfaitement dégagé du bruit et du tumulte des créatures. Il faut être libre de toute inquiétude, de toute passion forte; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite, pour entendre intérieurement la voix de Dieu. Quand le créateur parle, il faut que la créature cesse de parler et qu'elle se taise par un grand recueillement. L'Esprit de Dieu, qui ne se plaît à demeurer que dans un cœur paisible et tranquille, ne vient jamais dans une âme toujours agitée, ou souvent troublée par le désordre et le bruit que causent ses passions et l'émotion de ses sentiments: il n'habite point aussi dans une âme dissipée, distraite, qui aime l'épanchement, et qui cherche à se répandre au dehors, par ces discours inutiles, et ces conversations si ennemies de la vie intérieure.

Prenez donc garde, mes Filles, de ne pas vous étourdir vous-mêmes, et n'empêchez pas l'Esprit saint, qui est en vous, de parler à vos cœurs. Souvenez-vous que c'est un esprit pacifique, qui vient se communiquer avec paix et avec douceur, non avec force et violence, et qui n'entre jamais dans un cœur au milieu des tempêtes, des orages et de ces vents furieux, qui ne sont propres qu'à déraciner les cèdres du Liban: il y veut venir avec une paix amoureuse et dans un agréable et doux zéphyr, dont parle l'Ecriture sainte <sup>1</sup>, qui anime une âme et qui la remplit d'une véritable joie par la douceur des grâces qui lui sont données, et que cet Esprit de sainteté lui communique en se venant insinuer en elle suavement, bégnement, parce qu'il la trouve dans la paix et dans le silence.

<sup>1</sup> III. Reg. XII. 12.

Ecoutez donc Dieu parler au fond de vous-mêmes, et n'ayez que le soin de votre perfection, sans vous mettre en peine que de ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Il n'y a qu'une seule chose nécessaire; c'est Dieu seul, qui doit occuper vos pensées et posséder votre cœur. Hé! de quoi profitent les applications que l'on donne aux choses de la terre, et tant d'empressements superflus et distrayants que l'amour-propre fait naître dans le cœur humain? Si vous retranchez tout cela par le dégagement des créatures, vous aurez cette félicité qui se goûte dans la cessation et le repos de tous les desirs. Jésus-Christ est le centre de votre paix; et tous les troubles, toutes les peines et les difficultés qui vous peuvent faire obstacle, en la voie de la perfection et de votre salut, ne viennent que des dissipations et des amusements hors de lui, et ensuite des passions du cœur mal mortifiées et déréglées, qui suivent ces états trop ordinaires de distraction et d'égarement parmi les choses terrestres, où l'on fait de si grandes pertes.

Mes Filles, il n'y a plus rien pour vous sur la terre de nécessaire; Jésus-Christ est votre unique besoin, le seul bien qui vous suffit et qu'il faut que vous cherchiez sans cesse. Ayez donc une âme pure et simple, et qui tende toujours à réunir en Dieu toutes ses puissances intérieures et ses opérations extérieures, par la récollection et la retraite, où vous entendrez la voix de votre époux. Ce n'est que dans le silence, et dans le retranchement des discours inutiles et distrayants, qu'il vous visitera par ses inspirations et par ses grâces, et qu'il fera sentir sa présence à votre intérieur.

Mais il faut encore écouter Dieu parler par le ministère des supérieurs, qui vous représentent Jésus-Christ, et spécialement dans les visites pastorales, où le Saint-Esprit préside infailliblement.

Ici, mes Filles, je suis bien aise de vous dire en passant, que si vous ne tirez pas de cette visite le fruit que j'attends et que vous devez en recueillir, assurément Jésus-Christ vous en demandera un compte rigoureux et sévère à son tribunal, qui sera très redoutable à celles qui n'auront pas fait un bon et digne usage des grâces attachées à cette même visite. Prenez-y garde,

mes Sœurs ; je vous citerai et je m'élèverai contre vous au jour du Seigneur : ce ne sera pas moi qui vous jugerai , non ce ne sera pas moi ; mais, je vous le dis, ce seront mes paroles qui vous condamneront , si vous ne les écoutez pas avec l'attention requise , et si vous les recevez avec moins de soumission d'esprit que vous ne devez pour en faire un véritable profit. Il est dit, en la sainte Ecriture , que les pasteurs de l'Eglise s'élèveront , au jugement de Dieu , contre ceux qui n'auront pas fait état de leurs paroles, qui ne les auront pas écoutés avec respect , et qui auront méprisé ou négligé leurs avertissements. Cela, mes Filles, vous doit porter à l'obéissance fidèle et exacte de ce que nous vous disons ; et il faut aussi que vous ayez pour vos confesseurs et directeurs beaucoup d'estime , de soumission et de déférence.

Ils vous parlent de la part de Dieu ; vous devez donc écouter l'Esprit de Jésus-Christ dans leur ministère. N'a-t-il pas dit dans l'Evangile , parlant d'eux : « Qui vous écoute m'écoute <sup>1</sup> ? » Puisque c'est Jésus-Christ qui nous assure de cette vérité , prenez garde à ses paroles si dignes de respect ; ayez une singulière vénération pour vos confesseurs et directeurs ; ce sont eux qui sont chargés de vos âmes ; c'est par eux que Dieu vous parle, n'en doutez point ; et puisqu'ils vous déclarent ses volontés, vous devez les écouter avec humilité et docilité, et vous soumettre humblement à leurs ordres et à leur conduite, bien loin d'en murmurer, d'en dire des sentiments, de s'en plaindre mal à propos en des assemblées secrètes. L'Esprit de Jésus-Christ ne se trouve nullement dans ces plaintes indiscretes, et dans ces murmures que l'on fait de ses ministres. Dans la sainte Ecriture, il est expressément défendu de mal parler d'eux <sup>2</sup> : elle ordonne de les respecter , de les honorer , et de ne point toucher aux oints du Seigneur <sup>3</sup>. Si vous considériez bien leur grand pouvoir et leur sublime dignité, sans doute que vous auriez pour leur personne plus de respect. Bannissez d'entre vous ces plaintes et ces murmures.

Je vous en conjure, mes Filles ; que je n'entende plus parler de mécontentement, ni de ces discours qui causent

<sup>1</sup> Luc. x. 16. — <sup>2</sup> Exod. xxii. 28. Act. xxiii. 5. — <sup>3</sup> Ps. civ. 15.

parmi vous des émotions. Ne regardez que l'autorité que Dieu a donnée sur vous à ses ministres. Je défends ces plaintes et ces entretiens des sentiments contraires à l'humilité et à la paix. Si quelque chose vous fait peine, je n'entends pas que vous ne puissiez en parler à vos supérieurs pour vous instruire : on le peut dans quelques rencontres ; mais jamais pour s'abandonner au murmure, ni pour condamner les ministres de Dieu ; ce qui ne lui peut être agréable : hors de là vous pouvez communiquer vos difficultés aux supérieurs. Non, je n'ôte point la liberté de s'adresser à ceux à qui on les peut dire, j'entends aux pasteurs et aux susdits supérieurs : moi-même je veux bien encore vous écouter dans votre besoin, et quand il sera nécessaire pour votre consolation. Sachez que je vous porte toutes dans mon sein et dans mes entrailles : vous m'êtes toutes présentes à l'esprit jour et nuit, et tout ce que vous m'avez dit toutes en particulier. Croyez, mes chères Filles, que pas une syllabe ne m'est échappée de la mémoire ; je pense à toutes vos nécessités, tant en général qu'en particulier.

Mettez-vous donc en repos, si vous m'avez déclaré les choses comme vous les diriez si vous alliez dans un quart d'heure paroître devant la majesté de Dieu : n'avez plus aucun souci à présent ; puisque je veux bien me charger de tout ce que vous m'avez dit. Ne vous l'ai-je pas dit au commencement de cette visite, que je me charge de tout ce que vous m'avez déclaré ? Cela étant, attendez en paix et avec patience, que Dieu vous manifeste sa volonté par mon ministère ; et puisque vous vous déchargez sur nous de tout ce qui vous concerne, tant en général qu'en particulier, c'est à vous à demeurer en repos et dans l'indifférence, par une soumission à tout ce que l'Esprit de Dieu nous inspirera, dans le temps, de vous dire pour votre perfection. Je ne négligerai rien pour votre avancement ; j'y apporterai tous mes soins et toute mon application, et je veillerai sur tous vos besoins spirituels. Assurez-vous, mes Filles, que vous êtes toutes présentes à mon esprit, et qu'à l'avenir j'étendrai de plus en plus mon soin pastoral sur vous toutes, vous permettant même la liberté d'avoir recours à notre autorité épiscopale dans vos plus pressantes nécessités. Venez donc à moi, mes Filles, quand vous vous trouverez

chargées et oppressées ; je vous soulagerai et donnerai le repos à vos âmes. Venez, puisque je vous recevrai avec douceur et avec joie, voulant bien vous écouter, quand il sera nécessaire : mais toutefois, faites que cela n'arrive que dans de grands besoins, et dans les occurrences de choses de conséquence. A cela nous discernons les esprits, et nous en connaissons la sagesse et la prudence, par l'importance des choses que l'on viendra nous dire.

Cependant, mes Filles, observez ce que nous vous prescrivons pour votre salut et pour votre perfection. Ecoutez Dieu parler en vous : écoutez-le parlant par vos supérieurs, et par le saint ministère de vos confesseurs et directeurs ; puisque c'est le Saint-Esprit qui vous conduit par eux ; enfin écoutez encore ce même Dieu parler par votre supérieure ; parce que la supérieure en sa manière vous tient aussi la place de Jésus-Christ. Vous devez avoir pour elle respect, amour et confiance. C'est une mère spirituelle, qui vous doit porter toutes dans ses entrailles : c'est pourquoi il faut qu'une supérieure reçoive avec un cœur vraiment maternel et qu'elle porte dans son sein les fortes et les faibles, et que sa charité s'étende sur toutes en général et en particulier, sans favoriser plus les unes que les autres. Il faut qu'elle parle à toutes dans leurs besoins avec douceur et bonté : mais aussi il ne faut pas qu'il y en ait qui se fient et qui observent si elle parle plus souvent à quelques unes. Croyez que celles-là en ont plus de besoin, et que leurs nécessités sont plus grandes et plus pressantes que les vôtres ; et que, cela étant, celles-là doivent recourir plus fréquemment à la charité de la supérieure, pour être conduite sûrement dans le chemin de la perfection. Sachez, mes Filles, que Dieu a attaché votre perfection à l'obéissance que vous devez rendre à votre supérieure. Assurez-vous que la voix de votre supérieure est la voix de Dieu même, et que c'est lui qui vous parle quand elle vous ordonne quelque chose. Respectez donc l'autorité de Jésus-Christ, qui est en elle et qui y réside. Ecoutez ces paroles avec autant de respect que vous feriez celles de Jésus-Christ même ; puisqu'il dit en la personne des supérieurs : « Qui vous écoute m'écoute. » Je sais bien que les choses qu'elle ordonne peuvent paroître



quelquefois n'être pas si justes. Hé bien, il y a de l'infirmité : mais je sais aussi qu'elle peut avoir des raisons que les particulières ne peuvent pas pénétrer.

Voilà, mes Sœurs, comme vous devez écouter Dieu parler ; c'est ainsi qu'il faut entendre et pratiquer ces paroles de saint Jacques : « Que tout homme soit prompt à écouter. » Soyez donc prompts à écouter Dieu parler dans votre cœur, et par la bouche de ceux qu'il vous donne pour votre conduite : mais aussi soyez tardives à parler. Aimez le silence, la retraite et la solitude : ne dites jamais aucune parole dont vous puissiez ensuite vous repentir : soyez fort circonspectes à parler, et ne dites jamais rien , comme dit saint Augustin , sans l'avoir conçu dans le cœur, et ensuite pesé et ordonné par la raison, avant que de le laisser échapper ou sortir de votre bouche. Le désir de parler est commun à tout homme, mais surtout à votre sexe ; cette inclination vous est naturelle ; toutefois il la faut combattre. Vous n'aurez jamais regret d'avoir gardé le silence, quelque peine et contrainte qu'il faille souffrir. Il y a de la mortification, je vous l'avoue, à garder le silence. Hé bien ! on dira une parole piquante, de mépris ou de raillerie : on se satisfait, on se fait justice à soi-même par ses plaintes et ses murmures ; mais aussi combien blessez-vous la charité, et combien de fautes fait-on pour ne savoir pas garder le silence en ces occasions ?

Dieu m'a fait connoître, dans la lumière de son esprit, que la cause principale du trouble et de la division de la communauté ne vient point d'ailleurs que de ce qu'on est trop prompt à parler, et du défaut de silence. Si donc le silence y étoit bien observé, je crois que la charité y seroit parfaite, et les fruits de la paix se trouveroient en cette maison. C'est ce que vous avez vous-mêmes fort bien remarqué, et chacune de vous a justement mis le doigt sur la source du mal. Presque toutes m'ont dit leur pensée sur ce sujet, m'avouant que le silence n'étoit point gardé religieusement, et que cette grande liberté de parler en tout temps, de communiquer ses sentiments sur toutes choses, et de se dire des paroles contre la charité et la douceur, étoit l'unique cause de tous les désordres qui troubloient la paix et le repos de chacune. Puis donc que vous re-

connoissez ce défaut être une source de discorde , apportez toutes vos diligences pour le retrancher tout à fait.

Je vous puis dire pour votre consolation, mes Filles, que j'ai trouvé beaucoup de bien dans cette maison : il y a de la vertu, de bons principes de piété. Presque toutes m'ont fait paroître de grands desirs de renouvellement : toutes desirent la paix ; et dans toutes les plaintes qui nous ont été faites assez exactement pour et contre, je n'ai trouvé aucun sujet considérable, et capable de désunir les esprits, et de les aliéner les uns des autres. Hé ! faut-il donc, pour un entêtement et pour je ne sais quelle préoccupation d'esprit, que l'union et la charité ne soient pas parmi vous au point où elles y devraient être ? Que chacune donc s'efforce de retenir ses pensées et ses sentiments en elle-même, sans se les communiquer l'une à l'autre pour s'indisposer. Vous ne devez jamais, quelque peine que vous sentiez, et nonobstant les sujets de vous plaindre que vous pourriez avoir, vous ne devez pas, dis-je, vous porter à parler avec une liberté contraire à la charité et à la paix. Il ne vous est point permis de vous faire justice à vous-même. Vous pouvez parler aux personnes à qui il convient : je n'entends pas à celles qui seroient intéressées ou qui se pourroient indisposer ; je dis à la supérieure, et encore d'une manière qui ne lui puisse pas donner d'éloignement des autres, mais avec les circonstances que la prudence et la discrétion enseignent. Les supérieures sont des fontaines publiques : il ne faut pas les empoisonner. C'est comme cela, mes Sœurs, qu'il faut manier les intérêts de la charité, et que vous devez ménager et procurer toujours les biens de la paix, sans vous faire tort les unes aux autres ni vous désobliger.

Hé bien ! mes Filles, je vous défends de la part de Dieu, et par l'autorité que j'ai sur vous, de vous maltraiter. Quand je dis maltraiter, j'entends de vous offenser par aucun emportement de paroles rudes et piquantes, qui blessent et qui aigrissent, qui témoignent du mépris, de l'aliénation et trop de fierté, et même de dire aucune chose contre le respect que vous vous devez les unes aux autres, de faire des divisions entre vous, et de parler contre les personnes consacrées à Dieu, cela étant tout à fait indigne de vous, et opposé aux de-

voirs de votre état vraiment saint. Supportez-vous donc toutes, et traitez-vous avec une charité sincère. « Prévenez-vous les » unes les autres en honneur et en honnêteté, » comme vous conseille saint Paul <sup>1</sup>. Et moi je vous conjure au nom de Dieu, et je vous l'ordonne même, de ne jamais vous parler qu'avec douceur, modestie et charité ; d'éloigner de votre conversation toutes ces paroles désagréables, contrariantes ou de raillerie ; en un mot, tout ce qui est contraire à l'union, et à cette civilité qui doit paroître et qu'il faut faire régner dans vos entretiens. Parmi les grands et les princes du monde, nous voyons qu'ils se traitent tous les uns les autres avec honneur et respect, quoiqu'ils soient égaux en qualité, chacun d'eux se rendant honneur réciproquement, sans craindre de se rabaisser : et n'est-ce pas se faire honneur à soi-même, que de traiter avec honneur les personnes de même dignité ? C'est ainsi, mes Filles, que vous devez en user parmi vous : non, que je desire une civilité affectée et mondaine ; ce n'est pas celle-là que je demande : celle que je vous recommande d'avoir entre vous, doit être fondée sur ce que vous êtes à Jésus-Christ.

Hé quoi, mes Filles, pour qui vous prenez-vous ? qui pensez-vous être, pour vous traiter avec tant de mépris et de grossièreté ? Ne savez-vous pas que vous appartenez à Jésus-Christ, que « vous êtes rachetées d'un grand prix <sup>2</sup>, » que vous faites la plus illustre portion de l'Eglise, étant les véritables épouses du Seigneur, et que son Esprit saint habite en vous par sa grâce ? Est-il possible que vous manqueriez de charité et de douceurs envers vos Sœurs ? Si vous considériez en elles un Jésus-Christ pauvre, un Jésus obéissant, un Jésus anéanti et humilié, un Jésus mortifié et crucifié, pour un jour le voir ressuscité et glorieux en elles : si vous aviez ces saintes pensées pour toutes vos Sœurs, n'est-il pas vrai que vous n'auriez pour elles que des sentiments de respect et d'estime, et que jamais il ne sortiroit une seule parole de votre bouche contraire à la charité ? Si on les considéroit comme les anges de la terre, on se garderoit bien de les mépriser. Mes Filles,

<sup>1</sup> Rom. xii. 10. — <sup>2</sup> I. Cor. vi. 20.

occupez-vous de ces mêmes pensées à l'avenir : retenez la plus petite parole qui puisse désagréer à Jésus-Christ, et contrister son divin Esprit, qui est au dedans de vous toutes : craignez de lui déplaire, et de l'offenser en la personne de vos Sœurs.

Il y a encore une chose dont vous devez vous abstenir pour maintenir et conserver la charité ; c'est, mes Sœurs, de bannir de vos récréations et de vos entretiens ces partialités et contentions, qui naissent souvent entre vous pour de certaines différences. On dit : Les filles de celui-ci, les filles de celui-là : Pour moi, dit-on, je suis à ce directeur ; l'autre dit : Je serai à cet autre : celle-là est la fille d'un tel ou d'un tel. Saint Paul, en pareilles partialités, parle ainsi aux Corinthiens <sup>1</sup> : « Puisqu'il y a parmi vous de l'envie et du débat, n'êtes-vous » pas charnels, et ne parlez-vous pas selon l'homme, lorsque » l'un dit : Pour moi, je suis de Paul ; un autre, d'Appollo : » n'êtes-vous pas des hommes, de parler en ces termes ? »

Ne pourrois-je pas vous dire ici la même chose que disoit l'apôtre parlant à des hommes ? Il leur reprochoit qu'ils étoient de chair, parce qu'ils parloient ainsi en hommes. Moi, je vous dirai aussi que vous êtes des filles, que vous parlez en filles. Et en effet, dans cette rencontre n'êtes-vous pas des filles, et ne parlez-vous pas en vraies filles, lorsque vous tenez ces discours ? Ne savez-vous pas, mes Sœurs, que vous n'avez qu'un seul maître, qui est Jésus-Christ, qui vous est représenté par ses ministres ? C'est à lui seul et à nous, qui vous tenons sa place, à qui vous appartenez et de qui vous devez dépendre absolument : les autres vous sont donnés seulement comme des secours, que l'on vous accorde simplement pour les temps où vous pouvez en avoir besoin. Si vous ne considériez que Jésus-Christ en ces personnes, vous ne feriez point de distinctions, qui ne sont pas dignes des épouses du Seigneur. Ne parlez donc plus dans ces termes, qui ressentent encore trop la chair et le sang : agissez d'une manière plus dégagée et éloignée de toutes bassesses. Vous êtes l'ornement de l'Eglise, que vous embellissez : vous

<sup>1</sup> I. Cor. III. 3, 4.

en êtes les victimes saintes, qui êtes consacrées à Dieu, et profitables au public par la profession de votre institut. Je vous regarde comme des anges sur la terre, comme les épouses de Jésus-Christ et comme les enfants de Dieu. Espérez donc miséricorde; puisque vous êtes enfants de miséricorde, formées à la louange de la grâce de Jésus-Christ.

Voilà, mes Filles, ce que j'avois à vous dire pour votre perfection, touchant le silence, l'union et la charité. Que chacune s'étudie à présent à l'observer, et tâche de se conformer à tout ce que je viens de vous prescrire. N'empêchez point le Saint-Esprit d'entrer en vous; n'apportez point de résistance ni d'obstacles aux grâces qu'il a dessein de vous faire par mon ministère en cette visite. Vous me direz : Tout cela ne se fait pas tout d'un coup. Il est vrai; mais je vous répondrai qu'avec un grand desir et une volonté efficace, l'on vient à bout de tout. Travaillez-y, mes Filles, et souvenez-vous toujours de ces paroles que je vous ai dites au commencement de ce discours : « Que tout homme soit prompt à écouter et tardif à parler. » Ecoutez Dieu parler au fond de vos cœurs; écoutez-le quand il vous parle par l'organe de vos supérieurs et directeurs; enfin écoutez-le encore parlant en la personne de votre supérieure; et surtout je vous recommande d'être tardives à parler. Aimez le silence et le repos dans l'obéissance; et n'ayez plus qu'un seul et unique desir, qu'une seule occupation, qui est le soin de votre perfection et avancement spirituel, et de faire du progrès dans la vertu.

*Monseigneur fit ensuite le chapitre, après lequel Sa Grandeur continuant de nous instruire, nous dit les choses qui suivent :*

Voici, mes chères Filles, les ordonnances et les articles que j'ai dressés pour le bon règlement de cette maison. Je n'ai pas trouvé nécessaire d'en faire un si grand nombre; je me suis contenté de vous en donner seulement quelques uns à observer que voici, vous renvoyant cependant aux ordonnances de visite ci devant faites fort amplement, en l'année 1669, dans lesquelles j'ai trouvé toutes choses expliquées fort

au long : vous observerez tout ce qui vous y est ordonné ; c'est mon intention , spécialement pour les parloirs : n'y demeurer que le temps marqué par la règle. L'on n'y demeurera pas durant l'office divin et les observances , tant que faire se pourra , ni pendant les temps et les heures du silence : l'on n'y parlera point des choses qui puissent scandaliser les personnes séculières ni les auscultatrices. Bref, vous vous y tiendrez dans la retenue et la modestie religieuses, convenables à votre état.

---

## ORDONNANCES

NOTIFIÉES A NOS CHÈRES FILLES LES RELIGIEUSES

DE SAINTE URSULE DE MEAUX,

AU CHAPITRE TENU DANS LEUR CHOEUR, LE 4 AVRIL 1685,

*Pour conclusion de la visite régulière par nous faite les jours précédents.*

L'office divin sera chanté sans précipitation , et avec le plus de décence que faire se pourra , sans qu'un chœur anticipe sur un autre , et gardant la médiation : toutes s'affectionneront au chant, et aucune ne s'en dispensera sans nécessité.

Mes Filles, ayez du zèle et de la ferveur pour bien chanter Les louanges de Dieu. Quand l'office est bien chanté, sachez que tout le reste va bien : au contraire, quand on ne s'acquitte pas bien de ses devoirs dans le divin office, on peut dire que rien n'est bien dans une maison. C'est une occupation sainte qui mérite toutes vos attentions ; c'est la plus grande et la plus digne que vous puissiez avoir sur la terre ; puisque vous avez l'honneur de parler à Dieu. Quand vous chantez ses louanges, vous faites ici bas ce que les anges font dans le ciel. Acquitez vous donc de cette excellente et sublime action, le plus parfaitement que vous pourrez : apportez-y toute l'application nécessaire, et faites en sorte qu'un chœur n'anticipe pas sur l'autre. La sainte Eglise commande que l'office divin soit fait



sans interruption : ces anticipations d'un chœur à l'autre font des interruptions en ce saint exercice ; c'est pourquoi faites les pauses , et observez exactement la médiation.

Ici, mes Filles, faites une belle réflexion. Il est remarqué dans la sainte Ecriture, qu'il se fit un grand silence dans le ciel<sup>1</sup> ; et que les anges, durant ce silence, rendoient leurs hommages et leurs adorations à la suprême majesté de Dieu. Que signifie ce silence mystérieux que firent les anges dans le ciel ? Il doit vous imprimer un profond respect pour la majesté de Dieu, lorsque vous chantez ces louanges ; c'est pour vous apprendre, par ces célestes intelligences, que toute créature, soit au ciel ou en la terre ; doit demeurer dans le silence, et se taire pour adorer et admirer la grandeur de Dieu. Admirez donc et adorez celui à qui vous avez l'honneur de parler : faites de temps en temps ce silence à l'imitation des anges, observant bien la médiation ; et puis derechef, chantez comme eux alternativement, chœur à chœur, les louanges de votre Créateur et Seigneur. Si chacune avoit application à faire cet acte d'adoration et d'admiration dans le temps de la médiation, il seroit plutôt à craindre qu'elle fût trop longue que trop courte.

Les Sœurs éviteront toute partialité, spécialement dans les choses où il est besoin d'avoir recours à notre autorité pour être pourvu au bien commun, et s'abstiendront d'en faire des entretiens inutiles : elles se contenteront de nous représenter les vues qu'elles en auront, demeurant cependant en paix, et se conformant avec soumission aux ordres qui leur seront donnés dans le temps.

Dans les visites, l'une ne suggérera pas à l'autre ce qu'elle dira : chacune déclarera ses pensées avec simplicité. L'on a fait quelques fautes dans cette visite sur cet article, ce qui m'a obligé de vous en faire avertir, en ayant eu connoissance. Cet avis vous servira dans les visites à venir : on n'a pas observé cela en cette visite-ci ; il faudra y prendre garde dans les autres. Soyez plus fidèles, mes Filles, que vous ne l'avez été en celle-ci.

<sup>1</sup> Apoc. VIII. 1.

On évitera les amitiés privées et communications secrètes , sous telle peine qu'il conviendra décerner : les vocales qui récidiveront dans cette faute avec scandale , seront privées du chapitre ; de même si elles déclarent aux personnes intéressées ce qui aura été dit contre elles.

Pour les amitiés particulières et communications dangereuses , je veux que vous les évitiez comme les pertes de la religion , et que vous les fuyiez comme des sources de division et de vices. Ayez-les en horreur , et qu'il ne s'en trouve jamais dans cette communauté de semblables. Je n'entends pas toutefois par là défendre absolument tous entretiens et communications ; j'en trouve parmi vous de saints et de bons , qui sont même utiles : ils le seront toujours , s'ils ont les conditions qu'il faut pour être parfaits ; savoir , qu'ils soient rares , brefs , modestes , et avec permission de l'obéissance : s'ils sont réglés de la sorte , je ne les désapprouverai pas.

A l'égard du secret du chapitre , que les vocales soient là dessus fort réservées. Vous savez par expérience les inconvénients qui en sont arrivés par le passé : il pourroit encore en arriver de plus grands à l'avenir , si vous n'y veilliez autrement ; prenez-y garde : voici un article de conséquence ; pensez-y , mes Filles.

Les Sœurs n'entreront pas dans les cellules les unes des autres sans permission de la mère supérieure : on se gardera bien d'en emporter secrètement d'autorité privée , ni livres , ni écrits , sous peine de désobéissance.

Elles se rendront ponctuelles au confessionnal , de manière que le confesseur ne perde point le temps à les attendre.

Je vous exhorte , mes Filles , d'être fort exactes et fidèles à cette ordonnance pour la confession. Ce n'est pas avoir du respect pour le ministre de Jésus-Christ , que de le faire attendre au confessionnal après vous. Que chacune de vous soit à l'avenir plus diligente à se trouver , aux jours prescrits , aux heures marquées pour la confession. Le temps que vous faites perdre ainsi au confesseur seroit plus utilement employé à prier pour vous , et à présenter à notre Seigneur tous vos besoins , pour lui demander les lumières nécessaires pour travailler au salut et à la perfection de vos âmes , dont il est

chargé par son ministère. Quand vous allez au sacrement de pénitence , soyez pénétrées d'une forte componction de cœur : allez-y avec respect , avec humilité , avec soumission , et surtout avec confiance , comme à Jésus-Christ même , de qui le confesseur tient la place. Ne faites point de certaines distinctions par rapport à l'homme : entrez dans l'esprit de la foi , fermant les yeux à toutes les vues humaines : n'envisagez uniquement que Jésus-Christ en la personne du confesseur , qui vous le représente pour lors en qualité de votre juge. Allez donc à ce tribunal avec un esprit sérieux , et soyez pénétrées d'une sainte frayeur , en vous considérant comme une criminelle en la présence de son juge.

Imitez la Madeleine , mes Filles, et souvenez-vous de sa diligence et de sa ferveur , lorsqu'elle alloit trouver Jésus-Christ pour entendre sa parole , et pour obtenir la rémission de ses offenses. Quand elle savoit le lieu où notre Seigneur étoit , et quand elle apprenoit qu'il l'a demandoit , jamais Madeleine ne s'en excusoit : elle ne se faisoit pas appeler plusieurs fois ; mais promptement et sans différer , elle s'alloit jeter aux pieds de Jésus-Christ , pour entendre ces favorables paroles : Tes péchés te sont pardonnés. Voilà , mes Filles , votre modèle ; imitez cette illustre pénitente ; animez-vous par l'exemple de cette grande sainte. Si vous aviez plus de foi , vous auriez de même un saint empressement de vous aller jeter aux pieds de votre confesseur , afin d'entendre les mêmes paroles d'absolution pour la rémission de vos péchés , puisqu'il vous représente Jésus-Christ dans ce sacrement. Si l'on s'occupoit de ces pensées , on se tiendrait devant le confesseur avec tout le respect et la modestie requise : on l'écouterait avec humilité , avec soumission , en esprit de foi : on se prépareroit sérieusement ; on se garderait bien de se répandre en des discours frivoles , et l'on ne dissiperoit pas son esprit vainement , au lieu de se disposer à une si sainte et si grande action.

Les religieuses du Juvenat seront sous la conduite de la mère assistante : cependant la mère supérieure continuera d'en prendre soin jusqu'à la fin de janvier prochain.

Pour de bonnes raisons , jugées telles par les supérieurs , on a trouvé à propos d'en décharger ladite mère assistante

durant ce triennal : cependant dans le temps , elle en aura la direction, comme il est convenable à sa charge.

Les Sœurs prendront garde qu'elles ne s'ouvrent de rien , par aucune voie , aux pensionnaires et autres du dehors , des affaires ou difficultés qui pourroient arriver au dedans.

On ne donnera point deux charges de discrètes à la même personne , sans nécessité , et qu'avec une mûre délibération des supérieurs.

Nous renouvelons les ordonnances des visites ci devant faites.

Nous ordonnons que les présentes , et les autres ci devant faites, depuis l'année 1669, seront lues de trois mois en trois mois , et nous chargeons la mère supérieure de les faire lire et observer, et de tenir la main à l'exécution exacte.

*Donné le 27 avril 1685.*

† J. BÉNIGNE, *Evêque de Meaux.*

#### A LA MÈRE SUPÉRIEURE.

Ma Mère , je vous charge d'avoir l'œil et de tenir fortement la main , à ce que toutes nos intentions et nos ordonnances soient soigneusement observées dans cette maison. Ne souffrez point de plaintes ni de murmures ; prenez garde que l'on aie pour les ministres du Seigneur le respect qui est dû à leur caractère. Ne souffrez pas non plus que vos Sœurs s'emporent, et empêchez qu'il ne se dise rien qui puisse altérer la charité et troubler la paix de cette communauté. Avertissez-nous dans ces occasions , et faites-nous connoître celles qui transgresseroient nos ordres. Faites surtout garder ce silence si nécessaire , que j'ai tant recommandé : et de toutes ces choses , je souhaite et je prétends que vous m'en rendiez compte , et je vous enjoins de le faire de temps en temps ; moi-même je vous interrogerai , et je m'informerai si elles sont religieusement observées.

Et vous , mes Filles , je vous exhorte derechef de travailler

incessamment à votre perfection, dans la paix et dans le silence. Que chacune de vous ne pense plus qu'à cette unique affaire, et à se bien acquitter de ce que l'obéissance vous donne à faire, chacune dans vos obédiences. Travaillez et agissez dans l'esprit de Jésus-Christ ; prenez-le pour votre modèle dans toutes vos actions : voyez avec quelle perfection et obéissance il servoit Joseph et Marie ; c'étoit son obéissance que de leur être sujet et soumis en toutes ses actions, durant sa vie cachée : considérez bien ce bel exemple, et vous y conformez parfaitement en cette vie ; afin que vous puissiez être un jour unies éternellement à lui dans la bienheureuse vie de la gloire céleste.

---

### III<sup>E</sup> EXHORTATION

SUR LA RETRAITE

FAITE CHEZ LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

A TOUTES LES PROFESSES DU NOVICIAT,

*Le mercredi saint, 18 avril 1685.*

Avantages de la retraite. Maux que cause la dissipation. Comment les religieuses doivent l'éviter, et travailler à se séparer des créatures, pour se recueillir en Dieu.

Mes Filles, j'ai désiré de vous parler à vous autres en particulier, pour vous exhorter encore aujourd'hui à estimer extrêmement votre vocation et votre état ; et j'ai voulu vous faire venir ici toutes en ma présence, pour vous animer derechef à vous perfectionner par les meilleurs et plus solides moyens que vous avez dans votre état, et que vous devez fidèlement suivre. Ces jours passés, je vous ai fait dire une chose que j'estimois que vous devez faire touchant le plus important

de ces moyens , qui est la retraite. Vous m'avez fait paroître là dessus vos bons sentiments, m'ayant toutes marqué le desir que vous aviez d'observer avec exactitude ce que je vous ai ordonné sur ce point, qui vous est de si grande conséquence.

Vous êtes déjà à Jésus-Christ , et vous lui appartenez par votre consécration , puisque vous êtes professes ; et vous êtes heureuses de ce que Dieu prend un soin particulier de vous. Mais j'estime encore extrêmement votre bonheur , de ce qu'étant obligées de tendre à la perfection du christianisme , vous êtes dans le plus favorable temps pour vous y avancer et pour vous y bien établir. Je considère beaucoup l'avantage que vous possédez dans ces années de noviciat où vous voilà encore. La religion vous y retient pour vous mieux former , et pour vous mieux revêtir de son esprit. Jésus-Christ a sur vous un regard tout particulier de bienveillance et de grâce , et il vous le témoigne par ce plus grand soin que l'on prend de vous. On vous cultive davantage ; on vous destine tout exprès une mère pour veiller plus particulièrement sur vous , et pour vous inspirer les dispositions que vous devez avoir , et qu'il faut que vous établissiez pour le fondement de votre vie religieuse. On vous tient sous une discipline plus exacte ; et vous avez pendant ce temps plus de facilité pour vous avancer dans la perfection chrétienne , et pour acquérir les vertus religieuses , vivant plus séparées , et hors des emplois plus capables de vous distraire. Vous n'avez en cet état que l'unique soin de votre avancement : travaillez-y par la retraite. Ce qui vous y avancera , ce sera la retraite , la séparation des créatures , l'amour de la solitude , l'attention à ne se point répandre çà et là , à ne point parler aux créatures , à ne point faire parler en vous les créatures ; mais à se former une habitude d'un saint recueillement pour parler à Dieu , et pour l'écouter parler en vous.

C'est là , mes Filles , le desir que vous devez avoir de vous rendre dignes que Dieu vous parle , de vous disposer à traiter avec lui , et de ne point perdre les moyens que vous avez pour vous procurer ce grand avantage. Je vous regarde comme le fondement sur lequel Dieu veut établir l'édifice de la religion ; puisque c'est dans le noviciat que se doivent former celles qui



après composent la communauté. Pour y être utiles, il faut premièrement que vous soyez bien fondées en la vertu par un bon noviciat, où vous ayez bien employé le temps et travaillé à votre perfection, et cela par la séparation des créatures, sans laquelle vous ne pourrez acquérir aucune vertu : et ce seroit, à la vérité une chose bien ruineuse et bien préjudiciable, de voir une fille sortir du noviciat sans y avoir acquis les bonnes habitudes, et la pratique des vertus nécessaires pour tendre efficacement à sa perfection, et pour y faire tous les jours de nouveaux progrès le reste de sa vie. Cela seroit bien dommageable et pour elle et pour toute la maison, dont l'ordre est troublé et détruit par le défaut de vertu solide. Or, cette solide vertu consiste principalement dans le soin que vous devez prendre de cultiver très soigneusement, chacune en votre particulier, la grâce de votre vocation sainte, par la récollection intérieure et par la séparation des créatures.

Croyez-moi, mes Filles, et je vous l'ai déjà dit, vous n'avancerez qu'à mesure que vous vous affectionnez à désirer et à rechercher la retraite et le silence. Ce sera ce silence qui vous établira solidement dans les vertus qui soutiendront votre conduite, et qui en feront toute l'économie pendant tout le reste de votre vie : et quand vous serez à la communauté, à moins de cela, jamais vous n'y pourrez être de bonne édification, et vous n'y vivrez point en vraies religieuses. C'est donc dans cette retraite, qu'on ne peut assez vous recommander, que vous cultiverez, que vous goûterez et que vous conserverez le fruit d'une vocation si sainte : sans elle vous ne le pouvez faire, sans elle vous ne trouverez jamais que du déchet en votre âme, du désordre dans votre conscience et du trouble dans votre cœur. Si vous vous épanchez facilement au dehors, vous ne pouvez retenir longtemps l'impression d'aucune grâce, ni en faire nul profit : car les discours vains et inutiles ne servent qu'à dissiper, et à remplir l'esprit d'une multitude de choses, qui l'empêchent de se porter vers Dieu son souverain bien. Les épanchements au dehors offusquent l'âme de pensées attachantes, qui sont de grands obstacles à l'oraison : cela forme votre intérieur à un état de distraction,

qui vous rend inhabiles à ce saint exercice de traiter avec Dieu.

Que l'on fait de grandes pertes par le manquement d'intérieur! que l'habitude à tant parler cause de grandes omissions du bien et fait tomber dans de grands maux! Si l'on connoissoit ce que l'on perd à se répandre inutilement à l'extérieur, on s'affligeroit avec grand sujet sur ces pertes. Que fait-on quand on préfère les entretiens des créatures à ceux de Dieu, sinon se livrer volontairement à son propre dommage? Et que faites-vous, mes Filles, lorsque vous vous remplissez des idées et des entretiens des créatures? Vous en êtes distraites, vous vous en occupez, vous en demeurez toutes pénétrées; cela vous dissipe et vous traverse dans vos saints exercices. Vous portez cette impression dans la prière, et c'est ce qui vous ôte la présence de Dieu. Vous ne sauriez vous adonner à l'oraison, et vous y perdez le temps. Ainsi, tout l'ouvrage de votre avancement spirituel est arrêté par ce dérèglement et par cet épanchement au dehors.

Vous ne pouvez rien faire dans l'oraison, ni rien établir dans l'édifice de votre perfection, si, pour traiter avec Dieu, vous n'entrez dans une grande disposition de solitude à l'égard de la créature. Il attend, à la mettre en vous, qu'il vous trouve silencieuses. Quand il trouve notre âme seule, dégagée des créatures et retirée avec lui tout seul, il la visite, il lui envoie ses lumières, il répand en elle ses grâces, il lui découvre ses vérités : c'est là où il nous remplit de la connoissance de nous-mêmes et de la contrition de nos fautes. En ce saint silence, si nous avons besoin d'humilité, nous recevons des impressions qui nous anéantissent : nous sommes occupés au dedans de notre âme de l'esprit d'une componction intime; Dieu nous remplit de cette sainte horreur de nous-mêmes, à la vue de nos indignités; il opère en notre intérieur de secrètes mais puissantes convictions de nos iniquités; il nous abaisse et nous écrase comme des vers : enfin, mes Filles, sa bonté prend ce temps de retraite, et il l'attend pour nous occuper, pour nous éclairer, pour nous purifier et nous changer par tous ces effets de sa grâce. Dans ce saint commerce avec Dieu, vous formerez des résolutions efficaces

pour la pratique des œuvres de la perfection du christianisme, qui fait la principale de vos obligations.

C'est le but où vous devez tendre sans cesse ; c'est là votre fin que vous devez toujours regarder, et non pas vous porter à rien de singulier. Il ne faut point vous proposer rien d'extraordinaire qui ressente l'élévation ; mais pourtant vous devez vous tenir disposés à vous exercer en la pratique des plus grandes vertus, si Dieu vous en donne les occasions : car bien qu'une religieuse ne doive pas se porter d'elle-même à rien d'extraordinaire, elle est cependant obligée d'être fidèle à embrasser les actes des plus grandes vertus, et de s'y porter avec fidélité quand Dieu les exigera, et s'il les demande d'elle. Le soin que vous devez avoir de votre salut et de votre sanctification doit vous rendre attentives et soigneuses de recevoir et conserver la grâce ; mais vous ne le serez jamais si vous vous répandez trop à l'extérieur, et si vous ne vous recolligez pas.

Je sais que vous êtes toutes fort occupées : il y a assez d'obédiences dans cette maison, et votre institut vous occupe bien du temps et vous emploie beaucoup. C'est pourquoi le peu de loisir qui vous reste, employez-le à rentrer sérieusement dans le sanctuaire de votre âme, où, sans doute, vous trouverez le Saint-Esprit. Ayez un saint empressement de vous donner à la retraite, et de faire de votre cellule un petit paradis, estimant tous les moments où vous pouvez vous y retirer, afin d'y entendre parler Dieu en vous-mêmes et pour l'y écouter paisiblement ; et non seulement pour l'écouter, mais pour le posséder. Car, mes Filles, il n'est pas de ce divin objet de notre amour la même chose que des créatures : souvent nous aimons ce que nous ne possédons pas, et au moins ce que nous ne pouvons pas toujours posséder. Mais en Dieu, nous avons ce bonheur et ce grand avantage, de ne le pouvoir aimer sans le posséder : aussitôt que nous l'aimons, nous sommes en possession de lui-même. Quand donc vous serez en obédience avec quelqu'une de la communauté, aussitôt préméditez tout ce que vous aurez à faire pour prendre toujours le parti du silence, et prévoyez comment vous ferez pour le garder partout autant que vous pourrez.

Après vous être acquittées des devoirs de vos offices, esti-

mez-vous heureuses si vous pouvez ménager le reste du temps pour le consacrer à la retraite. Si vous y êtes véritablement affectionnées, vous ne consommerez pas vainement le temps ; vous n'aimerez pas à le perdre ni à le mal employer : soyez-en ménagères ; et au lieu de le consommer à parler inutilement après l'acquit de vos obédiences, allez le passer en votre cellule en ouvrage et en silence ; et là , mes Filles, occupez-vous de Dieu et de sa présence : pesez l'état que vous devez faire de ces moments qu'il vous donne pour lui parler, pour vous entretenir de lui et avec lui.

Combien précieux ces moments qui nous mettent en état d'écouter Dieu parler en nous-mêmes ! Dieu qui se plaît à se communiquer à une âme, quand il la trouve dans une entière oubliance et séparation de tout ce qui est hors de lui : Dieu qui observe et qui attend ce temps favorable pour prendre une possession intime de l'intérieur, pour y établir son règne, et qui le dispose à ses grâces, dès que notre cœur le cherche dans la récollection véritable : Dieu qui visite l'intime de ce cœur pour en faire son temple, sa maison vivante et animée, pour contenir son immense et incompréhensible grandeur : Dieu qui porte des lumières dans le fond de l'âme recueillie, tantôt comme juge pour la remplir du regret de ses fautes, tantôt comme souverain et tout puissant , pour la remplir du sentiment de sa présence et de sa majesté, et la former à des états d'abaissement et d'ancantissement devant lui : Dieu qui communique sa sainteté à ses créatures par des impressions de pureté, et des desirs qu'il leur donne de séparation pour les choses de la terre : Dieu qui leur confère cette même pureté, et qui les dispose à traiter familièrement avec lui, en leur imprimant une juste crainte de lui déplaire, et les rendant amoureusement desiruses de lui plaire : Dieu qui prend une secrète possession d'une âme qu'il trouve fidèle à se séparer des vaines joies et des vains amusements de la terre, et qui la comble de délices en lui faisant part de sa même joie : Dieu qui lui ouvre des sentiers admirables de paix, de consolation et de douceur, quand il la trouve à l'écart, seule avec lui, séparée des objets créés, et fuyant tout engagement avec les créatures,

Mes Filles, j'ai eu bien raison de vous le dire ; on fait des pertes déplorables par le défaut de silence. Pleurez celles que vous avez faites, et réparez-les à l'avenir, vous rendant fidèles à retrancher tout discours inutile et superflu. Etablissez en vous-mêmes ce silence, inspirez-le dans les autres ; et croyez que c'est l'élément de votre perfection d'être retirées, intérieures et recolligées. Attendez plus de fruit de cette conduite que de tous les entretiens avec les créatures, quelque saints qu'ils puissent être. Votre avancement ne dépend point de traiter avec les créatures : persuadez-vous plutôt, comme il est vrai, qu'il est attaché à parler peu aux hommes, et beaucoup à Dieu. Apprenons aujourd'hui à nous passer de toutes les créatures, et à ne chercher point de consolation qu'en Jésus-Christ.

Et à quoi servent tant de discours, ces entretiens inutiles, et tant de paroles superflues, sinon à vous ôter ces grands biens, et à vous faire de grands maux en vous dissipant ? Cela vous remplit de trouble et d'inquiétude et vous ôte l'Esprit de Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans la paix et dans la fidélité à se retirer en son intérieur. D'où viennent tant de desirs de parler, sinon de cette nature qui veut toujours se satisfaire en la créature et parmi les sens, et qui nous détourne de Dieu pour nous convertir vers les choses de la terre ?

Non, mes Filles, il ne faut plus que vous suiviez ces mouvements qui vous ont attirées dehors ; il faut rentrer en vous-mêmes, et que vous vous passiez, le plus qu'il vous sera possible, de tout ce qui n'est point Dieu, pour le faire occuper tout seul votre cœur et vos pensées. N'ayez d'entretien avec personne, à moins qu'il n'y ait du besoin : évitez par là de grands écueils, qui font obstacle à la pureté de la vie. Saint Jacques dit que de la langue viennent tous les péchés qui se commettent<sup>1</sup>. La paix seroit toujours dans les communautés si l'on savoit gouverner sa langue : car d'où procèdent tant de fautes ? d'où vient que l'on a de petites antipathies, que l'on fait des médisances, que l'on raille, que l'on se plaint, que l'on murmure, et que l'on voit de certains éloignements les unes des

<sup>1</sup> Jac. III. 6.

autres qui forment les divisions? Tous ces défauts ne viennent que du dérèglement de la langue et du défaut de silence; et si l'on ne parloit point, et que vous vous tinssiez dans votre retraite, tout cela n'arriveroit pas. Le manquement de silence cause toutes les fautes contre la charité, qui se trouvent dans les maisons religieuses. Aussi saint Jacques nous dit : « Que » l'homme soit prompt à écouter, et tardif à parler <sup>1</sup>. » Qu'entend-il par là, sinon qu'il faut apprendre à ne parler que pour les choses nécessaires? que veut dire cela, si ce n'est qu'on doit écouter celles qu'il faut qui nous parlent? mais les écouter d'une manière qu'elles ne nous distraient point, et ne nous empêchent pas d'entendre parler Jésus-Christ dans le fond de notre âme.

Faites si bien, que vous contractiez une sainte habitude de ne parler précisément que lorsque quelque nécessité vous y oblige; faites-vous-en une loi, et mettez-y votre plaisir. La pratique fidèle de ce point vous en fera goûter l'exercice. Rendez-vous-y soigneuses, mes Filles; ayez toujours un nouveau desir d'en faire l'expérience. Lorsqu'une âme, pressée du desir de se perfectionner, fait de suffisants efforts pour obtenir cette grâce de récollection, et s'y adonne sérieusement, il arrive que par le moyen de son silence, elle obtient le silence; je veux dire que venant à goûter le bonheur de sa solitude, elle en chérit et en recherche la possession : elle ménage les moindres moments de cette sainte retraite, et elle les estime précieux. On voit cette religieuse se renfermer dans sa petite cellule; parce qu'elle est tout animée des dispositions qui lui font aimer sa solitude, et la préférer à toutes les conversations et à tous les divertissements de la terre.

Ainsi, mes Filles, avec un peu d'application à ce que nous vous disons, vous ferez vos délices de cette pratique et de ce saint exercice, de laisser parler Dieu intérieurement dans votre cœur. Tout aussitôt qu'il vous trouvera seules, vous entendrez sa voix, et vous sentirez sa présence par certaines touches de grâces : vous vous trouverez tout abîmées devant lui dans un profond sentiment de respect pour sa majesté; vous y pro-

<sup>1</sup> Jac. 1. 19.



duirez des actes intérieurs de toutes manières, qui vous disposeront à l'oraison, et vous en confèreront l'esprit : vous serez dégagées et purifiées des dispositions grossières, dont les sens et la nature font des impressions si fréquentes et si imparfaites. Ce sera dans la séparation, et en vous retirant seules auprès de Dieu, que vous possèderez ces grâces, et jamais parmi les discours et les fréquentations inutiles avec les créatures.

Faites donc taire chez vous toutes les créatures ; et vous-mêmes quittez tout entretien de pensée avec elles, afin d'être en état que Dieu vous parle. Observez de ne point parler pour vous-mêmes ; voilà une bonne règle du silence. Il ne faut point parler pour soi-même ; mais seulement pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, pour la charité ; et comme Jésus-Christ est votre modèle, voyez l'exemple qu'il vous en donne pendant sa vie : chose admirable ! que l'on ne nous ait pu dire qu'une seule parole qu'il ait dite durant trente ans, qui fut lorsque sa mère le cherchoit.

En sa passion il a fait usage d'un perpétuel silence. Voyez-le chez Caïphe ; il répond pour rendre témoignage à la vérité : devant Pilate, il parle pour l'instruire : hors de là, quel silence ! Il n'a jamais parlé pour soi : lorsqu'il étoit accusé et calomnié, il ne répondoit rien ; et quand la vérité l'a obligé de parler, il l'a fait en peu de paroles. Apprenez donc de lui le silence ; aimez à être seules, après l'acquit de vos emplois. Occupez-vous à aimer Jésus-Christ, à penser à lui : méditez sa passion, lisez ses paroles, goûtez ses maximes, aimez d'être abandonnées des créatures, pesez les états d'abandon de Jésus-Christ ; voyez-le seul, délaissé. Ce divin Sauveur nous est d'un grand exemple dans tous ses mystères : c'est sur lui, mes Filles, qu'il faut vous imprimer bien avant cette vérité : Il n'y a que Dieu dont je doive attendre ma perfection ; et partout trouver moyen de pratiquer l'éloignement et la solitude des créatures. Quand on y a mis son affection, on la trouve en tout temps, en tous lieux.

C'est donc là, mes Filles, ce qui m'a fait vous parler en particulier, vous assembler toutes ici en ma présence pour vous donner cette instruction, qui n'est pas simplement un avis et un conseil : ce n'est pas seulement une exhortation ;

mais c'est un précepte que je vous donne, et que Dieu m'a inspiré de vous enjoindre. Recevez-le de la part du Saint-Esprit, qui m'a porté à vous le donner : ressouvenez-vous bien de ce jour, et ne l'oubliez jamais. Je vous ai trouvées toutes, ce me semble, dans de bons desirs : ce sont vos bonnes dispositions qui me font espérer que vous ferez profit de cette ordonnance : gardez-la donc soigneusement, et priez Dieu pour moi : je le prie de tout mon cœur qu'il vous bénisse.

## IV<sup>e</sup> EXHORTATION

### AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX.

*Lc 4 mai 1685.*

Avec quelle vigilance, quelle religion il faut qu'elles travaillent à l'éducation des enfants qui leur sont confiés. Soit qu'elles doivent avoir de se renouveler dans l'esprit de leur profession. Combien il est nécessaire qu'elles soient en garde contre l'ennemi de leur salut. Obligations renfermées dans le vœu de pauvreté. Importance et utilité de l'obéissance. Devoirs des religieuses de tendre sans cesse à la perfection. Charité, zèle et tendresse du prélat pour elles.

J'étois fâché, mes Filles, de n'être pas venu hier solenniser les saints mystères de la croix avec vous : mais j'ai l'expérience que tous les jours sont bons et saints, et que toutes les solennités de l'Eglise ont leurs lumières propres et particulières, pour la sanctification des âmes. Ce sont autant d'astres lumineux et d'étoiles brillantes, qui ornent l'Eglise et qui nous illuminent par les influences de leurs lumières. Je trouve heureusement qu'aujourd'hui se rencontre la fête de sainte Monique, qui est votre modèle, mes Filles, en l'exercice de votre institut, dans son zèle, dans sa charité, dans le soin et la sollicitude qu'elle a eus, et par les travaux qu'elle a soutenus, n'épargnant rien pour obtenir et pour procurer la con-

version de son fils. Hé ! ne savez-vous pas que ce sont ses soupirs et ses gémissements, ses larmes et ses continuelles prières qui ont enfanté saint Augustin à la grâce ? Que voilà une belle idée, pour vous conduire dans vos emplois et dans tout ce que vous avez à faire dans l'instruction des enfants !

Il est vrai que vous ne trouvez pas dans cette jeunesse, qui vous est confiée, les grands crimes qu'avoit sainte Monique à combattre et à détruire dans son fils : quoique cela ne soit pas, elles ont néanmoins le principe de tous les vices, par cet héritage funeste que nous tenons d'origine. Notre mère Eve est la première qui a péché : le mal a commencé par une femme ; le péché s'est introduit par votre sexe ; il s'y achève, il s'y perpétue et se dilate dans tous les âges. Cette source maligne se trouve en ces jeunes filles et se répand dans tout le cours de leur vie. Quand donc vous en voyez d'épanchées, sujettes à discourir, opiniâtres, rebelles, qui se portent à l'oisiveté, et surtout indociles, vous ne sauriez trop gêner celles que vous voyez enclines à ces mauvaises dispositions ; et ce doit être là le sujet de vos larmes et de vos gémissements. Vous devez prier et soupirer pour elles devant notre Seigneur, sur le préjugé des grands maux qui en peuvent arriver dans la suite : car l'indocilité est le commencement de tous les vices ; et cette charité, qui fait profiter dans le salut [des autres,] doit non seulement vous affliger et vous causer des gémissements en la présence de Dieu ; mais il faut encore qu'elle vous anime à travailler fortement, pour déraciner jusqu'aux moindres semences du mal ; parce que l'efficacité malheureuse du péché se développe avec l'âge.

Vous devez donc, mes Filles, veiller beaucoup sur elles et sur vous-mêmes dans l'exercice de votre institut, lorsque vous y êtes employées, pour faire en sorte qu'elles ne voient rien en vous qui ne les porte au bien, et qui ne leur persuade la vertu : et surtout ne soyez point oisives devant elles ; parce que vous leur devez l'exemple. Je vous recommande très expressément de ne les point porter à avoir cet air de distinction des modes et des vanités du monde : car de la vanité, qui les porte à l'immodestie, on tombe malheureusement dans l'impureté. Je sais bien qu'il y a des parents qui les aiment de la

sorte, et qui les veulent voir ce qu'on appelle enjouées, agréables et jolies : mais, je vous prie, n'ayez point de condescendance pour eux, ne les écoulez point, tenez ferme ; et faites-leur entendre que le plus bel ornement d'une fille chrétienne est la modestie, la pudeur et l'humilité. Voilà les dispositions qu'elles doivent avoir sortant de chez vous ; voilà ce qu'elles doivent apprendre auprès des épouses de Jésus-Christ et entre leurs mains, c'est de conformer leurs mœurs à la piété et aux maximes du christianisme, pour animer de cet esprit tous les états et toutes les actions de leur vie.

Pour vous, mes Filles, renouvelez-vous dans tous vos bons propos ; je vous y exhorte par les entrailles de la miséricorde de Dieu : renouvelez-vous et souvenez-vous de la sainteté de votre vocation, et pourquoi vous avez quitté le monde : c'a été pour vivre dans la retraite, dans la solitude, et de la vie de Jésus-Christ, séparées du tumulte et des embarras du siècle, et pour vous unir à Dieu dans cet heureux état de séparation de toutes les choses d'ici bas. Mais souvenez-vous aussi que le démon travaille incessamment pour vous perdre, et pour détruire en vous l'œuvre de Dieu ; et s'apercevant des bons effets qu'a déjà produits la visite, il fera comme il est dit dans l'Evangile<sup>1</sup> : étant sorti d'une demeure qu'il avoit occupée, la trouvant nette et purifiée, il se propose d'y venir ; il lui donne de nouvelles attaques, et appelle ses semblables pour user même de violence. Ainsi, après avoir été chassé et contraint de s'éloigner de ce lieu, par les grâces que Dieu vous a conférées par notre ministère en cette visite, voulant s'approcher encore de cette maison, qu'il avoit tâché de troubler et d'inquiéter ci devant par ses ruses ; la trouvent, dis-je, maintenant dans le repos et dans le calme, ornée et parée, cet ennemi de la paix viendra, n'en doutez point, mes Filles, pour attaquer derechef la place. Cet ennemi de votre salut redoublera ses suggestions, et fera tous ses efforts pour y rentrer par de nouvelles batteries.

Veillez douc et priez, de peur de la tentation ; car la chair est infirme : craignez, mes Sœurs, ce serpent qui entre et qui s'insinue par les sens, en glissant son venin malicieusement

<sup>1</sup> Matt. xii. 43 et seq.

et imperceptiblement : défiez-vous de cet esprit rusé ; ce n'est qu'un trompeur. Il vous dira comme à nos premiers parents : « Vous serez comme des dieux <sup>1</sup> ; » mais ne l'écoutez pas, ne vous laissez pas séduire : car que prétend ce malin par ce langage, sinon de vous faire raisonner, de vous faire présumer et de vous élever, en vous persuadant ce qui seroit contraire à la soumission et à la docilité ? Il vous portera à vous imaginer que vous pouvez bien vous dispenser de cette humble obéissance et de tant de renoncements à vous-mêmes. Vous serez comme des dieux ; je veux dire qu'il vous fera croire que vous êtes au dessus de tout, que vous avez des lumières, de bonnes raisons : tout cela tendra à vous jeter dans l'indépendance. Ne croyez point ce tentateur ; ne vous laissez point séduire par les suggestions de ce serpent. Non, mes Filles, ce n'est point comme des dieux que vous devez être ; c'est comme Jésus-Christ humilié et obéissant ; c'est comme Jésus-Christ souffrant et crucifié qu'il faut que vous soyez : ce doivent être là toutes vos prétentions : tous vos desirs ne doivent vous élever qu'à tendre sans cesse à vous rendre en tout semblables à lui par les humiliations de la croix. L'ennemi de votre bien pourra même vous dire, pour vous décevoir et pour vous tromper : Vous ne mourrez pas <sup>2</sup> ; non, non, vous ne mourrez pas : ce n'est pas là grande chose ; ce ne sera pas là un péché mortel quand je me dispenserai de cette soumission parfaite, de cette humble et paisible disposition ; ce n'est point là si grande chose. Toutefois sachez, mes Filles, que tout péché volontaire dispose au péché mortel qui tue l'âme, et qu'il ne faut pas qu'une épouse de Jésus-Christ se livre à aucune infidélité : quand même ce ne seroit pas un péché, vous devez appréhender et fuir tout ce qui est capable d'offenser les yeux de votre divin Epoux.

Renouvez-vous donc aussi, mes Filles, dans l'esprit de votre vocation : souvenez-vous de votre consécration, de l'oblation et du sacrifice de vos vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

Et premièrement la chasteté ; la perfection de cette noble

<sup>1</sup> Genes. III. 5. — <sup>2</sup> Ibid. 4.



vertu est un retranchement général de tous plaisirs des sens. Je n'entends pas parler ici de ces vices grossiers, qui ne se doivent pas seulement nommer parmi nous, ni de la privation des plaisirs légitimes du monde : mais vous devez surtout la faire consister dans cette pureté intérieure de l'âme, dans cette mortification parfaite des sentiments de la nature ; ne souffrir nulle attache ni aucun desir de satisfaire les sens, pas le plus petit plaisir hors de Dieu ; et de plus, ne souffrir aucun amour étranger, qui puisse partager vos cœurs : car des épouses de Jésus-Christ ne le doivent jamais partager ni diviser pour la créature. Ce cœur est à lui : vous le lui avez donné tout entier lorsque vous vous êtes consacrées à son service. Fuyez donc, mes Filles, et ayez en horreur ces amitiés qui le divisent. Evitez, comme un très grand mal, ces liaisons particulières ; fuyez, comme la peste, les partialités, ces liens particuliers qui vous désunissent du général ; c'est à quoi vous devez penser sérieusement. Qu'il n'y en ait donc point entre vous, mes Filles, à l'avenir, si vous voulez être parfaitement à Jésus-Christ votre Epoux.

Le vœu de pauvreté vous oblige premièrement à être pauvres en commun ; c'est à dire, mes Filles, qu'il faut que vous ménagiez toutes le bien de la communauté, prenant garde à ne le point consommer sans véritable besoin : que toutes aient le nécessaire ; mais rien de superflu et d'inutile, non point par épargne ni par une avarice sordide, mais par un esprit de pauvreté et de vrai dénuement intérieur, qui vous fasse passer légèrement sur les choses de la vie humaine, et qui vous rende fidèles à ne vous y pas répandre et attacher ; mais plutôt à vous en dégager pour l'amour de Jésus-Christ, en qui vous avez toutes choses. Que l'esprit de cette humble pauvreté soit donc parmi vous : ayez soin de ne rien perdre, de ne rien dissiper et de ne rien laisser gâter. Epargnez le bien de la maison ; parce que vous êtes des pauvres, et parce que c'est le bien de Dieu, dont il vous donne l'usage seulement pour votre besoin, et non pour vous permettre aucunes superfluités ni satisfactions inutiles. Les gens pauvres ne portent leurs pensées qu'aux choses expressément nécessaires dans leur état d'indigence, où nous voyons que le moindre déchet leur est de conséquence.



Dans un triste ménage, un pot cassé est une perte considérable. Souvenez-vous donc, mes Filles, que vous êtes des pauvres, et que vous devez par conséquent ménager le bien de la religion qui appartient à Dieu ; qu'étant les épouses de Jésus-Christ pauvres, vous devez chérir sa pauvreté. Il y a des occasions qui sont de légitimes objets de libéralité ; et où la piété l'inspire, comme la charité envers les pauvres, le soulagement des misérables et des affligés ; et encore le zèle pour la décoration des saints autels, selon les moyens que Dieu en donne.

Mais il y a une seule chose, mes Filles, où vous devez toujours être libérales ; c'est envers vos pauvres Sœurs infirmes et malades. Il ne faut point craindre ici de l'être trop à leur égard ; puisque vous devez même prévenir jusqu'à leurs petits besoins, pour éviter les sujets de plaintes et de murmures, quoiqu'il faille toujours mortifier la nature : mais, quand elle est surchargée et accablée par la maladie, c'est alors qu'il faut la soulager avec douceur et charité, sans rien négliger ni épargner pour son soulagement. Toutefois, il ne faut pas avoir égard aux petites délicatesses : il ne faut rien accorder à la nature, mais tout au besoin. Estimez donc, mes Filles, les malades ; aimez-les, respectez-les et les honorez, comme étant consacrées par l'onction de la croix, et marquées du caractère de Jésus-Christ souffrant. Comme il faut représenter les vrais besoins à la mère supérieure : c'est à elle aussi à y pourvoir charitablement : mais il se faut abandonner, et se dégager des trop grands empressements de la nature. Faites état, mes Filles, de la pauvreté que vous avez vouée et que vous professez ; aimez-la, même dans le temps de la maladie ; et surtout, accoutumez-vous à faire tous les jours une circoncision spirituelle, qui vous fasse éviter l'inutilité et retrancher le superflu. C'est à quoi vous devez tendre, et ce que votre saint état vous demande et vous prescrit.

Pour ce qui est de l'obéissance, c'est le fondement solide de la vie religieuse. C'est en cette vertu, mes Filles, où l'on trouve la joie, la paix véritable du cœur, et la sûreté entière dans l'état que vous avez embrassé : ainsi vous devez mettre en cette vertu toute votre perfection. De plus, vous devez y trouver le repos de vos âmes, et chercher en elle un véritable

contentement ; car, hors de là, vous ne rencontrerez qu'incertitude, qu'égarement et que trouble. Reposez-vous donc, mes Filles, entièrement sur l'obéissance, et regardez-la toujours comme le principe de votre avancement et de votre salut. Obéissez à vos supérieurs avec un esprit de douceur, d'humilité et de soumission parfaite, sans murmure ni chagrin. En toutes choses soumettez votre jugement à celui de l'obéissance avec une entière docilité, ne donnant point lieu à votre esprit propre de raisonner et de réfléchir sur ce que les supérieurs vous ordonnent, et sur les dispositions qu'ils font de vous. Obéissez-leur comme à Jésus-Christ ; cherchez, mes Filles, la paix et le repos dans l'obéissance ; vous ne la trouverez pas ailleurs.

Je vous l'ai dit au commencement, et je vous le dis encore : soyez soumises, soyez dociles et parfaitement résolues de travailler à votre perfection : vous y devez tendre et aspirer incessamment par la fidélité en la pratique de ces vertus. C'est votre état qui vous y oblige expressément, pour remplir dignement les devoirs de votre vocation, et vous acquitter de vos promesses et de vos vœux. Voilà l'unique desir que vous devez avoir : votre salut en dépend ; car rarement, faites attention à ceci, fait-on son salut en religion, si on ne tend à la perfection. Non, je ne crois point, et ce n'est point mon opinion, qu'une religieuse se sauve quand elle n'est point dans la résolution de tendre à cette perfection, quand elle n'y aspire point, et qu'elle n'y veut point travailler. Portez-y donc, mes Filles, tous vos desirs ; aspirez-y de tout votre cœur ; travaillez-y sans relâche jusqu'à la mort : envisagez toujours le plus parfait ; ayez à cœur de garder les plus petites règles, sans toutefois trop de scrupule. Attachez-vous aux pratiques solides qui conduisent à la perfection, et non pas à ces craintes scrupuleuses qui ne sont point la véritable vertu. Ne craignez point de vous soumettre à certains petits soulagemens, aux jours de jeûne, que l'obéissance ordonne de prendre à celles qui sont dans l'emploi de l'institut. Ce n'est pas pour satisfaire la nature que l'on desire cela et qu'on vous l'ordonne ; mais pour soulager et subvenir à la foiblesse, et pour mieux supporter la fatigue et le travail de l'instruction. Vos règles

sont bien faites ; elles ont été examinées et approuvées : celles qui vous ont précédées en ont usé de même. Allez en esprit de confiance ; marchez avec sûreté en obéissant, et quittez ces appréhensions frivoles : je vous décharge de toutes ces vaines craintes ; je lève tous les scrupules : ce n'est point sur ces sujets que vous devez tant craindre ; mais vous devez toujours appréhender la négligence en l'acquit de vos devoirs. Estimez et embrassez toutes les pratiques de la vie religieuse avec ferveur et amour ; car toutes ces choses vous conduiront infailliblement à la plus haute perfection : ce sont des degrés qui vous y doivent acheminer tous les jours. C'est dans l'exacte observance de vos vœux et de vos règles, où vous devez faire consister toute votre perfection. Ce n'est pas dans ces entretiens, ni dans ces belles paroles, ni même dans ces sublimes contemplations, vaines et apparentes, qu'elle consiste : non , ce n'est point dans toutes ces élévations de l'esprit ; mais elle est uniquement et très assurément dans la pratique d'une profonde humilité et parfaite obéissance.

Croyez-moi, mes Filles, et ne pensez donc plus qu'à votre perfection. Laissez-vous conduire sans résistance : je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu. Jusqu'à présent je ne vous ai parlé qu'avec douceur, charité, bénignité et miséricorde : je n'ai fait peine à personne ; j'ai tout ménagé, tout épargné ; j'ai même tout pardonné et tout oublié. Je n'ai point voulu faire confusion à personne ; il n'y en a pas une qui puisse se plaindre d'avoir été traduite devant les autres : personne ne peut dire qu'on ait diminué sa réputation, ni qu'on l'ait déshonorée en la présence de ses sœurs. Mais que dis-je, déshonorée ? Seroit-ce un déshonneur pour une religieuse, de lui faire trouver et pratiquer l'humilité ? Bien loin donc de reprendre et corriger personne, je vous ai toutes mises à couvert jusqu'à présent ; j'ai usé de toutes sortes de douceur : mais si, à l'avenir, il y en avoit, à Dieu ne plaise, quelques unes indociles, désobéissantes à nos ordres, rebelles à nos lois, et qui ne fussent pas disposées à profiter de notre douceur et bénignité ; qu'elles prennent garde d'irriter la colère de Dieu , et de nous contraindre de changer notre première douceur en sévérité et en rigueur ;

qu'elles ne nous obligent pas à exercer sur elles la puissance ecclésiastique. Nous savons le pouvoir que l'Eglise nous donne par notre autorité épiscopale : nous n'ignorons pas que Dieu nous met en main cette puissance de l'Eglise, pour châtier les esprits rebelles, et pour leur faire sentir toute sa sévérité.

Voulez-vous, disoit saint Paul à des gens opiniâtres <sup>1</sup>, que je vienne à vous avec la verge en main et en esprit de rigueur, ou bien avec douceur et suavité ? J'en dis de même ; si vous m'obligez de prendre cette verge de correction, cette verge, dis-je, qui est capable de confondre, d'abattre et d'écraser en vous anéantissant jusqu'au centre de la terre. Lorsque nous sommes contraints d'en frapper les désobéissants et contumaces, et d'exercer ce pouvoir redoutable, cela est capable de faire trembler, et je frémis moi-même quand j'y pense ; car c'est le commencement du jugement de Dieu, et même c'est l'exécution de la sentence qu'il prononcera intérieurement contre une âme rebelle et indocile. Au nom de Dieu, mes Filles, ne me contraignez pas de vous traiter de la sorte ; soyez dociles et parfaitement soumises à toutes nos ordonnances : ne méprisez pas la grâce ; ne l'outragez point indignement : prenez-y garde, mes Sœurs. Quoi, seroit-il possible qu'il y en eût quelqu'une de vous qui voulût nous percer le cœur et en même temps le sien, et me navrer de douleur par sa perte et sa rébellion ? Ne me donnez pas ce déplaisir, et celui de me voir obligé d'accuser et citer au jugement de Dieu celles qui n'auroient point fait profit de nos paroles et de nos instructions. Pour éviter ce malheur, gravez-les, je vous conjure, au milieu de vos cœurs et de votre esprit ; imprimez-les dans votre âme, et généralement dans toute votre conduite intérieure et extérieure, et ne les oubliez jamais. Croyez, mes Filles, que tous nos soins, nos peines, nos veilles, nos sollicitudes, nos regards, nos paroles, et enfin toutes nos actions sont formées et animées par l'esprit et la charité de Jésus-Christ, qui réside en nous par la dignité de notre caractère, et sortent même des entrailles de la miséricorde de Dieu, pour vous conférer la grâce à laquelle il faut que vous soyez fidèles ; en

<sup>1</sup> I. Cor. iv, 21.

sorte que vous ne pensiez plus qu'à servir Dieu avec tranquillité et perfection.

Ainsi, mes Filles, à présent que vous m'avez toutes déchargé vos cœurs, soyez en paix ; et, comme je vous disois au commencement de cette visite, que tout ce que vous me diriez ma conscience en demeurerait chargée ; au contraire, ce que vous me tairiez vous en demeureriez chargées vous-mêmes : vous y avez tout déposé , vous m'avez parlé toutes avec simplicité et ouverture de cœur. Demeurez à présent paisibles, soumises et dans la douceur, comme de véritables servantes de Dieu. Je vous puis rendre ce témoignage, pour votre consolation, qu'il y a dans cette maison de bonnes âmes qui ont de la vertu, qui veulent la perfection et desirent beaucoup de se renouveler encore. Vivez donc en repos et dans le silence : ayez un soin et une vigilance toute spéciale de vous avancer de jour en jour dans les plus hantes vertus : marchez à grands pas à la perfection de votre état. Si vous continuez, mes Filles, dans les bonnes dispositions où je vous vois toutes, vous serez vraiment ma joie, ma consolation et ma couronne au jour du Seigneur. Voilà , mes chères Filles, ce que j'attends et espère de vous : donnez-moi cette consolation ; respectez-vous les unes les autres : je vous le dis et vous le recommande de rechef. Car enfin, mes Filles, vous êtes l'ornement de l'Eglise, vous en faites la plus belle partie, vous êtes la portion et le troupeau de Jésus-Christ. Ne dégénérez pas de ces nobles et sublimes dignités ; ne démentez pas aussi cette qualité si auguste d'être les épouses de Jésus-Christ ; ne déshonorez pas votre mère la sainte Eglise, et ne blessez pas le cœur de son Epoux, qui seroit percé de douleur s'il ne vous voyoit pas tendre à la pratique des vertus solides.

Après vous avoir exhortées à la perfection de votre état , comme j'y suis obligé par mon ministère ; quoiqu'en perfectionnant les autres nous nous laissions tomber malheureusement tous les jours dans des fautes, et qu'en veillant sur autrui nous ne prenions pas assez garde à nous-mêmes : je vous dirai comme saint Paul <sup>1</sup>, que je crains qu'après avoir

<sup>1</sup> Cor. IX. 27.



enseigné et prêché les autres, je ne sois moi-même condamné de Dieu. Demandez donc pour moi sa miséricorde, dont j'ai tant de besoin pour opérer mon salut, afin que je ne sois pas jugé au dernier jour à la rigueur. Je m'en vais, mais ce ne sera pas pour longtemps ; et si les affaires de l'Eglise m'obligent à m'éloigner un peu de vous, c'est par nécessité ; et je puis dire avec saint Paul <sup>1</sup>, que si je m'absente de corps, je demeure en esprit avec vous. Je ne vous oublierai point ; vous serez toutes aussi présentes à mon esprit, et encore plus particulièrement depuis cette visite que devant.

Mais faites en sorte que j'aie la consolation d'entendre dire à mon retour, qu'il n'y a plus dans cette maison qu'un même cœur en l'esprit de Jésus-Christ, par le lien d'une très étroite charité ; que je ne trouve ici rien de bas, rien de rampant, point d'amusements ; en un mot, faites que j'apprenne que l'on a profité de nos avis, de nos instructions et de nos ordonnances. Ah ! que je souhaiterois, mes Filles, que vous pussiez toutes parvenir à cette parfaite conformité que vous devez avoir avec votre Epoux ! ce seroit pour lors que vous seriez remplies d'une abondance de grâces que l'on ne peut pas exprimer. Quelle gloire pour vous d'être ainsi pénétrés de Dieu ! quel bonheur, quelle félicité, quel excès, quelle joie et consolation ! quelle exultation et quel triomphe au jour du Seigneur, auquel vous parviendrez toutes, comme j'espère et desire, par la miséricorde de Jésus-Christ, lequel je prie de vous remplir de grâce en ce monde et de gloire en l'autre ; et en son nom, je vous bénis toutes.

*Monseigneur ayant fini son exhortation, étant debout, et près de monter au parloir pour revoir en particulier une seconde fois la communauté, dit encore, avant que de nous quitter, ce peu de mots, dignes d'être remarqués :*

Ressouvenez-vous de la dignité et de l'état de votre profession, de la sainteté de votre vocation et des saintes obligations de votre baptême ; et répandez continuellement l'esprit

<sup>1</sup> I. Cor. v. 1.



de ces grandes grâces dans toutes vos dispositions intérieures et extérieures.

Ne vous occupez, mes Filles, que de votre perfection parfaite, allant toujours en avant vers votre patrie, oubliant les choses qui sont en arrière, pour vous hâter de parvenir jusqu'à Jésus-Christ, parce que la distance est grande et le chemin est long, pour arriver à ce terme qui est Jésus-Christ.

*A la fin du manuscrit on lit encore ces paroles :* Les vierges sont le fruit sacré de la chasteté féconde des évêques.

## CONFÉRENCE

### FAITE DEVANT LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX.

Terrible compte qu'elles auront à rendre des grâces qu'elles ont reçues.

Perfection qu'exigent d'elles les vœux qu'elles ont faits dans leur profession. Tendresse et sollicitude pastorale du prélat pour ses filles. Motifs qui l'obligent d'exiger d'elles une obéissance entière. Etroite union qu'il desire voir régner entre elles.

Quid hoc audio de te? Redde rationem villicationis tuæ. « *Qu'est-ce que n j'entends dire de vous? Rendez compte de votre administration.* » Ce sont les paroles de Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour, en saint Luc, xvi. 2.

Je suis bien aise, mes Filles, de ne m'en aller pas sans vous dire adieu : mais c'est un court adieu, puisque je ne m'éloigne que pour peu de temps, et j'espère même que je serai ici le dernier jour de ce mois. Il me semble que je ne pouvois mieux choisir que ces paroles pour le sujet de cette conférence, pour vous laisser quelque chose qui soit profitable et utile à votre salut, et qui s'imprime dans vos cœurs.

Ces paroles de l'Evangile s'entendent d'un seigneur, qui ayant donné ses terres et confié son bien à un certain homme, et ayant appris qu'il en faisoit un mauvais usage, qu'il avoit tout dissipé, le fait venir en sa présence, et lui dit ces paroles :

« Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? » quel bruit est venu à mes oreilles ? J'ai appris que vous avez dissipé mes biens et en avez fait un mauvais usage : venez , rendez compte de votre administration.

C'est ce que Jésus-Christ dit à chacun de nous en particulier : et le premier sens de ces paroles peut être appliqué et entendu des pasteurs. Et il me semble que j'entends cette voix : Qu'entends-je, qu'entends-je de vous ? Rends compte , rends compte de ton administration. Où est cette charité pastorale ? où est ce zèle apostolique ? où est cette sollicitude ecclésiastique ? où est cette inquiétude spirituelle ? où est cette charité chrétienne ? où est ce soin de la perfection ? Quand je fais réflexion à ces paroles , je vous avoue , mes Filles , que cette voix me fait trembler. Que puis-je faire, que puis-je répondre, sinon, mon Dieu , ayez pitié de moi ? [Il ne me reste d'autre ressource , que ] d'attendre et de demander la miséricorde de Dieu , et de m'abandonner à sa providence.

Mais il ne faut pas que vous pensiez que ces paroles soient mises dans l'Evangile , seulement pour les pasteurs de l'Eglise , et pour les personnes supérieures ; elles s'adressent aussi à tous les chrétiens , et à vous, mes Sœurs, tous particulièrement. Car « on demandera beaucoup à celui qui a reçu » beaucoup <sup>1</sup> ; » et on demandera peu à celui qui a reçu peu. Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile <sup>2</sup> que celui qui avoit cinq talents , on lui en demanda cinq autres : et celui qui n'en avoit que deux , on ne lui en demanda que deux. C'est le Maître qui parle, il n'y a rien à dire : sa parole est expresse.

Qu'avez-vous reçu ? Examinez un peu , mes Sœurs , les grâces que Dieu vous a faites , non seulement comme au commun des chrétiens , vous donnant la grâce du baptême et vous faisant enfants de Dieu ; mais encore la grâce de la vocation religieuse, grâce pour suivre les conseils évangéliques ; mais de plus vous donnant une abondance de lumières pour connoître les misères du monde , et les difficultés de s'y sauver. Envisagez un peu les occasions qu'il y a de se perdre

<sup>1</sup> Luc. XII. 48. — <sup>2</sup> Matth. XXV, 20, 22.

dans le monde, les scandales, les médisances, les mauvais exemples, les sensualités, les dissensions; et vous connoîtrez les grâces que Dieu vous a faites, vous faisant entrer dans la religion, où vous ferez votre salut avec plus de paix, de repos, et avec moins d'inquiétude que dans le monde, n'ayant point de plus grande affaire que l'unique soin de votre salut. Prenez que je vienne aujourd'hui, non pas comme une personne particulière, mais de la part de Dieu, qui m'envoie vous demander compte de l'administration de tous ses biens. Qu'entends-je de vous? Rendez compte de votre âme et de votre vocation. Qu'entends-je dire de vous? Quelles sont ces négligences? quelles affections humaines! quel oubli de votre âme! de votre âme, non pas parce qu'elle est votre âme; mais à cause qu'elle appartient à Jésus-Christ.

Eh quoi! mes Sœurs, ne seroit-ce pas une désolation universelle, et comment pourroit-on vivre et subsister, si, ayant semé de bon grain dans ses terres, on ne trouvoit que de méchante ivraie? Je sais bien que la terre, pour produire ses fruits, a besoin de la rosée du ciel et des influences du soleil. Mais combien plus nos âmes ont-elles besoin de ces pluies de grâces, de ces rosées célestes, de ce soleil de justice qui nous donne la fécondité des bonnes œuvres? Il veut bien que nous nous servions des secours extérieurs; mais c'est lui qui donne l'accroissement.

Rendez compte d'un grand nombre de grâces que vous avez reçues. N'avois-je pas semé de bon grain dans cette terre? D'où vient donc que je ne trouve que des ronces et des épines? Que font dans ce cœur ces affections humaines, cet oubli de Dieu et de sa perfection? Que fera-t-on de cette paille inutile, quand le Maître dira à ses serviteurs : « Que la paille soit séparée du bon grain; jetez-la au feu, et » que le blé soit mis dans mon grenier <sup>1</sup>? » Mes Sœurs, si vous êtes cette paille inutile et qui n'est propre à rien, vous serez jetées au feu de la damnation éternelle; et le bon grain sera porté dans ces greniers, non pas terrestres, mais dans ces tabernacles éternels.

<sup>1</sup> Matth. XIII. 30.

Ah ! qu'il faudroit souvent nous demander ce compte à nous-mêmes ; afin qu'il n'y ait rien à redire , s'il se peut , à ce dernier et redoutable compte qu'il faudra rendre , que personne ne pourra éluder ! Et c'est pour ce sujet que je vous le demande aujourd'hui , afin d'éviter cet éternel et épouvantable jugement , auquel il faudra que cette âme paroisse immédiatement devant Dieu , toute nue , et revêtue seulement des bonnes œuvres qu'elle aura faites et pratiquées en ce monde.

Où est donc ce grand zèle de votre perfection , que vous devez avoir , et qui doit animer toutes les actions et la conduite de votre vie ? Combien devez-vous faire état de vos âmes , qui ont été rachetées d'un grand prix , comme est le sang de Jésus-Christ : « Dieu a tant aimé le monde , qu'il a » donné son Fils unique pour notre salut <sup>1</sup>. » Et il ne s'est pas contenté , cet aimable Sauveur , de venir une fois à nous dans le mystère de l'incarnation ; il se donne encore tous les jours à nous par la sainte communion , dans le sacrement de son amour , pour embraser nos cœurs des plus pures flammes de sa charité , et nous consommer en lui , comme il dit lui-même ; « afin qu'ils soient tous en moi , » comme je suis dans mon Père <sup>2</sup>. » C'est Jésus-Christ qui veut que nous ayons avec lui la même union qu'il a avec son Père ; jugez quelle perfection cela demande de vous.

Commençons donc à examiner sur vos vœux , et les obligations que vous avez toutes de tendre à la perfection de votre vocation. Que chacune mette la main à la conscience , et qu'elle considère si elle a cet esprit de pauvreté exact et détaché de tout , et même du désir d'avoir et de posséder quelque chose.

La pauvreté ne consiste pas seulement à vous dépouiller de tous les biens , et de toutes les commodités superflues et inutiles ; mais encore du plus intime de l'âme , par un dépouillement entier de toutes les pensées , desirs et affections aux choses du monde. Ce ne seroit pas avoir une véritable pauvreté , si l'on avoit le moindre désir et attachement pour les

<sup>1</sup> Joan. III. 16. — <sup>2</sup> Ibid. XVII. 21.

choses de ce monde, et si l'on se portoit d'inclination à ce qui est des biens de la terre. Car remarquez ce que dit saint Paul : « Une vierge ne doit s'occuper que du soin des choses » du Seigneur, et de ce qui peut lui plaire <sup>1</sup>. » Si vous avez donc un desir, je dis un simple desir des choses de la terre, vous n'avez point la véritable pauvreté, qui demande un dégagement entier des moindres attaches; puisqu'elle ne vous permet pas un simple retour vers les choses de la terre, pour votre propre satisfaction : mais il faut que toute affection étrangère soit anéantie en vous, pour que votre cœur soit tout rempli de l'amour de votre divin Epoux. Voilà une pensée bien profonde, et une grande perfection à laquelle vous devez tendre, et à quoi vous devez faire de sérieuses réflexions.

Vous ne devez pas ignorer ce que c'est que d'embrasser la perfection évangélique, de faire des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; puisque vous vous êtes engagées volontairement. Donc, par la pauvreté intérieure et extérieure que vous avez vouée, vous avez renoncé aux biens, aux honneurs et aux plaisirs. Ce n'est donc pas pratiquer la pauvreté que d'avoir quelque chose en propre; parce que cela seroit contraire à la perfection de votre état, qui exige que soyez dégagées de tout.

Venons à la chasteté. La chasteté demande de vous une séparation entière de tout plaisir; c'est à dire, en un mot, ne pas donner la moindre satisfaction aux sens extérieurs, et renoncer absolument à tout ce qui peut satisfaire la nature et la concupiscence, et que vous soyez comme des anges par la pureté de vos pensées. Il faut avoir cette pureté de corps et d'esprit, pour ne pas souffrir la moindre affection sensible et humaine : il faut qu'il n'y ait rien entre Jésus-Christ et l'âme, entre l'époux et l'épouse; il faut être pures comme les anges, afin de pouvoir être dignes d'être présentées devant le trône de Dieu.

Quelle doit être enfin, mes Filles, votre obéissance? Elle ne doit pas seulement être extérieure et pour quelque temps ;

<sup>1</sup> I. Cor VII. 32 et seq.

mais toujours la même et perpétuelle, accompagnée des sentiments du cœur, de l'esprit et de la volonté. Car qu'est-ce qu'une obéissance extérieure et forcée? On dira : Il faut obéir seulement à l'extérieur : car si je me révolte et que je marque de l'empressement, on ne m'accordera pas ce que je demande; parce qu'on pourroit croire que je suis préoccupée de passion. Il faut avoir encore patience trois mois : on verra ce qu'il fera. On met ainsi des bornes, et on marque l'obéissance jusqu'à un certain temps. Est-ce là une obéissance, ou plutôt, pour la bien nommer par son propre nom, n'est-ce pas une vraie désobéissance?

Je demande de vous, mes Sœurs, une obéissance et soumission d'esprit parfaite. Il faut prendre ce glaive, dont Jésus-Christ parle dans son Evangile <sup>1</sup>, cette épée, ce couteau à deux tranchants qui divise le corps d'avec l'esprit; qui coupe, qui tranche, qui sépare, qui anéantisse la volonté, le jugement propre. Quand on veut ouvrir un corps, on se sert des rasoirs les plus fins et les plus délicats pour couper et séparer les muscles des nerfs, des tendons; on fouille partout dans les entrailles, jusqu'au cœur et aux veines les plus délicates; on sépare et on divise tout, jusqu'aux moindres petites parties. Ainsi il faut prendre cette épée à deux tranchants, qui coupe de tous côtés, à droite et à gauche; qui sépare et divise, qui anéantisse et retranche tout ce qui est contraire à l'obéissance, jusqu'aux moindres fibres.

Ces paroles de l'Evangile sont considérables, et méritent une grande attention, pour atteindre à la pratique de l'obéissance : « Que celui qui veut venir après moi, se renonce » soi-même <sup>2</sup>. » Ah, que ces paroles sont dures, je l'avoue, et qu'elles sont difficiles à embrasser! Ces paroles sont bientôt dites, et sont plus aisées à dire qu'à faire. Mais il faut que le sacrifice soit entier; il faut que l'holocauste soit parfait; qu'il soit jeté au feu, entièrement brûlé, détruit et consumé, pour être agréable à Dieu. Et comme il ne desire autre chose de vous, mes Filles, qu'une parfaite obéissance, travaillez-y donc; c'est le vrai moyen de parvenir à cette perfection, à laquelle vous

<sup>1</sup> Matth. x. 34. — <sup>2</sup> Ibid. xvi. 24.



devez tendre incessamment. Tous les chrétiens y sont obligés : combien devez-vous plus vous y avancer, puisque vous avez beaucoup plus de moyens ? N'ayez donc que ce soin, de vous occuper sans cesse de votre perfection. Car j'ai plus de desir, de soin et de sollicitude de votre propre perfection, que vous n'en pouvez avoir vous-mêmes.

Je puis vous rendre ce témoignage, et m'en le rendre à moi-même comme étant sous les yeux de Dieu, que je vous porte toutes écrites dans mon cœur et empreintes dans mon esprit. Je n'ai pour vous que des entrailles de miséricorde : je connois tous vos besoins, je sais toutes vos nécessités ; et, comme je vous ai dit plusieurs fois, j'ai tout entendu, et n'ai pas oublié un seul mot ni une seule syllabe ; rien n'est échappé à ma mémoire de tout ce que vous m'avez dit chacune en particulier. Ce n'est donc point pour m'exempter d'avoir cette sollicitude et cette sainte inquiétude, que je ne me rends pas à ce que vous souhaitez : au contraire, plus je verrai que vous aurez d'obéissance, plus je serai porté à prendre un grand soin de votre avancement. Donnez-moi donc cette consolation : que je dise que vous êtes mes véritables filles sous ma main ; car je suis jaloux du salut de vos âmes.

Pourquoi croyez-vous, mes Filles, que je demande de vous une si grande perfection ? Est-ce pour moi ? m'en revient-il quelque chose ? Point du tout : je recevrai seulement bonne édification de votre vertu et de votre obéissance. Mais croyez que c'est principalement pour vous, pour votre salut, et pour éviter ce jugement terrible et cette condamnation qui se fera d'une âme qui n'aura pas fait usage des moyens de perfection pour assurer son salut. Travaillez incessamment à l'acquérir ; et demeurez toujours dans les bornes d'une parfaite soumission à tout ce que l'on souhaitera de vous. Et pour ce sujet, il est à propos et convenable de vous faire connoître, comme par degrés, les principes qui doivent vous diriger, et de vous instruire de l'ordre et de la discipline de l'Eglise. Car je crois que vous êtes filles de l'Eglise ; et par conséquent vous êtes plus capables d'en concevoir les règles, qu'il ne faut pas que vous ignoriez.

Apprenez donc, mes Filles, aujourd'hui sa conduite, et

qu'elle ne se porte pas facilement ni légèrement à changer les personnes qui servent, par leur ministère, à la conduite des âmes, et comme il y a une subordination dans les règles qu'elle observe.

Par exemple, les prêtres sont amovibles, et les évêques sont perpétuels. Les prêtres dépendent et sont sous l'autorité des évêques, et ce sont les évêques qui les établissent dans les fonctions de leur ministère. Or, quoique cela soit, on observe de ne les point ôter que pour des causes extraordinaires, et après avoir examiné leur conduite. Moi donc, à qui Dieu a commis le soin de ce diocèse, et à qui, tout indigne que je suis, Dieu a mis cette charge sur les épaules, qui me fait gémir et soupirer à toutes les heures du jour, par la pesanteur du poids qui m'accable, estimant mes épaules trop faibles pour le pouvoir porter ; moi qui me rends tous les jours, par mes péchés, digne des plus grands châtimens de la colère de Dieu. Or, je reviens et je dis : Si Dieu eût permis que vous eussiez un méchant évêque, il faudroit bien que vous ne souffrissiez tel que je serois ; parce qu'étant votre pasteur, vous êtes obligées de m'obéir. Je le dis de même de ceux qui vous sont donnés par notre autorité pour la conduite de vos âmes, à qui vous devez vous assujettir comme à Dieu, puisqu'ils vous sont donnés et établis et approuvés de notre autorité.

Vous me direz et me répondrez peut-être que l'Eglise ne vous contraint et ne vous oblige pas à cela. Il est vrai ; puisque, en quelque façon, vous ne dépendez que de l'évêque seul. Mais que seroit-ce, mes Filles, si dans le corps humain tous les membres vouloient exercer les mêmes fonctions ? Il faut que chacun demeure à la place qui lui est convenable. Je dis le même, mes Sœurs, de la subordination qui doit être parmi vous. Si l'obéissance n'est point gardée en cette maison, ce ne sera que confusion et un continuel désordre ; tout ira à la division et à la ruine totale de la perfection.

Savez-vous, mes Sœurs, d'où viennent les schismes et les hérésies dans l'Eglise ? Par un commencement de division et de rébellion secrète. C'en est là un commencement que je trouve ici. Prenez-y garde ; car j'ai reconnu, dès le commen-

cement de la visite, que les unes veulent trop, les autres pas assez : cela marque trop d'empressement et d'attachement à ce qui est de l'homme. Ecoutez ce que dit saint Paul au peuple de Corinthe <sup>1</sup> : « J'ai appris qu'il y a des partialités entre » vous ; l'un dit : Je suis à Pierre ; l'autre dit : Je suis à Paul, » moi à Apollo, moi à Céphas, et moi à Jésus-Christ. Jésus-Christ est-il donc divisé ? Paul a-t-il été crucifié pour vous ? » avez-vous été baptisés au nom de Paul ? » Mais saint Paul que répondit-il à ses gens là ? leur dit-il : Laissez-moi faire, je dirai à Pierre qu'il se retire, et qu'il ne vous parle plus. Apollo, Céphas, ne vous en mêlez plus : ne vous mettez pas en peine, je m'éloignerai moi-même, et ferai en sorte que Jésus-Christ viendra en personne vous conduire, et vous gouverner en ma place. Eh, quel discours, mes Filles ! ne sommes-nous pas tous à Jésus-Christ, et Jésus-Christ n'est-il pas pour tous ? Qu'est-ce que vous trouvez dans ce prêtre ? J'ai examiné et approuvé sa conduite : il est de bonnes mœurs, il a la charité, il est rempli de zèle, il a l'esprit et la capacité de son ministère.

Enfin on veut pousser à bout. Fera-t-on, ne fera-t-on pas ? Ah ! le voilà dit : qu'on ne m'en parle plus. Je vous déclare que je le veux et que je ne changerai point : je serai ferme, et ne me laisserai point ébranler par tout ce que vous me pourriez dire, jusqu'à ce que le Saint-Esprit me fasse connoître autre chose, et que je vous voie toutes dans une si parfaite obéissance sur ce sujet, qu'il ne reste pas la moindre répugnance ni résistance sur ce qui a été du passé. Je veux vous voir dans une parfaite soumission à mes ordres ; à moins de cela, n'attendez rien autre chose de moi. Abandonnez-vous donc à moi, mes chères Filles, pour le soin de votre perfection. Je sais mieux ce qui vous est utile que vous-mêmes : j'en fais mon principal, comme si je n'avois que cela à penser.

Je vous conjure, mes Filles, de vous tenir en union les unes avec les autres, par ce lien de la charité qui unit tous les cœurs en Dieu. Que je n'entende plus parler de divisions, de partialités. Que l'on ne tienne plus ces discours : L'on

<sup>1</sup> I. Cor. I. 12, 13.

parle plus à celle-ci, on ne parle point à cette autre ; on parle rudement à celle-ci, on parle doucement à celle-là ; on ne me traite pas comme certaines. Eh ! les ministres de Dieu ne sont-ils pas à tous, et ne se font-ils pas tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ ? Vous vous arrêtez trop à ce qui est humain et extérieur, sans considérer la grâce intérieure qui vous est conférée par le pouvoir du caractère, qui est dans ce ministre de Jésus-Christ. Ainsi vous recevez toujours l'effet du sacrement. Que ce soit de ce monsieur ci ou de ce monsieur là , que vous importe ? Agissez surnaturellement, et par des vues plus spirituelles et dégagées des sens.

Croyez-moi, mes Filles, mettez-vous dans ces dispositions, et vous expérimenterez une grande paix et tranquillité d'esprit. Qu'on ne voie plus entre vous d'ambition, d'envie, de jalousie. Qu'on n'entende plus parmi vous ces plaintes si peu religieuses : On élève cette personne, on la met dans cet office, et moi je n'y suis pas. Tous sont-ils propres à une même charge ; et, comme dit saint Paul <sup>1</sup>, « tous sont-ils docteurs, tous sont-ils prophètes, » tous sont-ils capables d'un même emploi ? Mais la vertu est utile à tous, et tous sont obligés de se rendre capables de la pratiquer. C'est pourquoi dilatez, dilatez vos cœurs par la charité ; n'ayez point des cœurs rétrécis, resserrés et petits : allez à Dieu en esprit de confiance, courez à grands pas dans la voie de la perfection ; afin que vous puissiez croître de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous parveniez toutes à la consommation de la gloire, que je vous souhaite en vous bénissant au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit.

*Après que Monseigneur eut achevé sa conférence, il dit encore ce peu de mots, en s'adressant à notre Mère supérieure.*

Ma Mère, je vous recommande cette communauté ; soyez-leur toujours une bonne mère, comme vous leur avez été jusqu'à présent. Il faut que vous ouvriez vos entrailles, et que vous élargissiez votre sein, pour les recevoir toutes et pourvoir à leurs besoins. De leur part, il faut aussi qu'elles se rendent obéissantes et soumises à ce que vous leur ordonnerez, sans vous faire peine.

<sup>1</sup> I, Cor. XII, 29.

# INSTRUCTION

FAITE AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

SUR LE SILENCE.

Trois sortes de silence. Avec quelle exactitude Jésus-Christ les a gardés.

Motifs qui ont porté les instituteurs d'ordre à le prescrire dans leurs règles. En quoi consiste le silence de prudence, et comment il faut le pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ. Qualités que doit avoir le silence de patience dans les souffrances et les contradictions : combien il est salutaire, et contribue à la perfection des âmes.

---

*Si tacueritis, salv eritis. « Si tu te tais, tu seras sauvé, dit un grave avertissement. »* Ces paroles seront le sujet de notre méditation.

L'avant-propos montrait évidemment les défauts de la langue, et comme elle est la source et le principe universel de tous les péchés et d'un grand nombre d'imperfections : ensuite il étoit prouvé comme le silence étoit le souverain remède, pour corriger tout d'un coup ce cours malheureux et les saillies de nos passions. Ainsi, il est vrai de dire que le silence bien gardé est un moyen sûr pour faire son salut. *Si tacueritis, salv eritis* : « Gardez le silence, vous vous sauverez infailliblement sans beaucoup de peine. »

Il y a trois sortes de silence ; le silence de règle, le silence de prudence dans les conversations, et le silence de patience dans les contradictions. Notre Seigneur nous a donné de beaux exemples de silence dans tout le cours de sa passion et de sa vie ; du silence de règle dans le berceau, dans son enfance, durant sa vie cachée ; du silence de prudence dans sa vie conversante et publique ; enfin du silence de patience en sa passion, où ce divin Sauveur a tant souffert, sans dire un seul mot pour sa défense et pour s'exempter de souffrir. Ces trois sortes de silence feront les trois points de notre méditation.

## PREMIER POINT.

Considérons, chères âmes, que Jésus-Christ a gardé le silence de règle admirablement dans son enfance. Il est de règle, selon l'ordre de la nature ; et Jésus-Christ s'assujettit à cette règle, lui qui est la parole éternelle du Père ; non seulement comme les autres enfants, mais encore l'espace de trente ans entiers ; car l'Evangile dit qu'il n'a parlé qu'une fois, lorsqu'il fut au temple , où il instruisoit les docteurs : pour montrer que s'il ne disoit mot, c'étoit pour apprendre aux hommes à garder le silence. Si donc, mes chères Filles , Jésus-Christ a été si exact dans ce silence, combien devez-vous, à son imitation, être fidèles dans l'observance de celui qui vous est prescrit par votre règle ?

Dans chaque ordre religieux nous voyons que les uns sont distingués des autres ; cet ordre là par une grande pénitence et austérité de vie ; celui-ci est destiné pour chanter incessamment les louanges de Dieu. Il y en a qui ne sont appliqués qu'à la contemplation ; d'autres enfin sont tout dévoués au service du prochain et à la charité. Mais, dans toutes ces différences singulières de chaque institut, nous remarquons que dans tout le silence y est prescrit et ordonné par la règle, et qu'il y a des temps et des heures de silence. Quelques uns gardent un silence perpétuel et profond, et ne parlent jamais : d'autres sont obligés de le garder des temps considérables dans la journée, y ayant même des heures destinées pour cet effet, et où il n'est pas permis de parler.

Remarquez , mes chères Filles , que tous les fondateurs de religions ont eu trois pensées et raisons , quand ils ont établi et prescrit le silence dans leur règle. La première, c'est qu'ils ont connu et vu par expérience que le silence retranchoit beaucoup de péchés et de défauts. Et en effet , où le silence n'est pas observé comme il doit l'être , combien s'y glisse-t-il d'imperfections et de désordres ? C'est ce que nous verrons bientôt dans la suite de cet entretien. *In multiloquio non deerit peccatum* , dit le Saint-Esprit <sup>1</sup> : « Le péché suit

<sup>1</sup> Prov. x. 19.



» toujours la multitude des paroles. » Et saint Jacques a eu raison de dire , que la langue est l'organe et le principe de tout péché <sup>1</sup>. La seconde raison qu'ont eue encore les fondateurs d'ordres en établissant l'esprit de retraite , c'est qu'ils ont prévu que la dévotion et l'esprit d'oraison ne pouvoient subsister sans le silence. Ceci est visible et trop vrai ; nous le voyons tous les jours dans ces âmes épanchées et dissipées qui aiment à se répandre au dehors. Hé ! dites-moi , chères âmes , sont-elles pour l'ordinaire bien spirituelles et filles d'oraison , si elles ne sont recueillies ? Quelque bons sentiments et mouvements intérieurs que Dieu leur donne dans la prière , ils seront sans fruit , tandis qu'elles se dissiperont aussitôt , recherchant à causer et à parler : il est certain que toute l'onction de la dévotion s'évanouira et se perdra insensiblement ; car elle ne peut se conserver que dans une âme silencieuse et parfaitement recueillie , attentive sur soi-même. Ainsi il ne faut pas espérer ni attendre grande spiritualité ni piété d'une religieuse ; qui aime à discourir et à s'entretenir avec celle-ci et avec celle-là , qui ne peut demeurer une heure dans sa cellule en repos et en silence.

Enfin , la troisième raison qui a porté les fondateurs de recommander si étroitement le silence à leurs religieux , c'est parce que le silence unit les frères. Et en effet , c'est un moyen très propre pour maintenir la charité , la paix et l'union dans une maison religieuse ; puisque le silence bannit tous ces discours et entretiens qui la divisent et la détruisent. Car , pour l'ordinaire , qu'est-ce qui fait la matière de ces conversations trop familières , sinon les défauts de ses sœurs ? ce qui apporte bien souvent du trouble et de la division dans une communauté ; et tout cela faute de silence. Quand on veut réformer un monastère qui n'est plus dans sa première ferveur , que fait-on ? l'on observe soigneusement si les règles y sont bien gardées , spécialement les plus essentielles. S'aperçoit-on que le silence manque et n'est plus observé , c'est par là que l'on commence : aussitôt on y rétablit le silence qui n'y étoit point gardé ; parce que c'est moyen qui retranche

<sup>1</sup> Jac. III. 6.

tout d'un coup les autres imperfections , abus ou désordres qui arrivent dans une maison religieuse , pour s'être relâchée sur la règle du silence.

Ayez donc , chères âmes , de l'amour et de l'estime du silence de règle , si nécessaire pour entretenir et conserver toutes les vertus religieuses. Comme je vous ai déjà dit dans toutes les maisons ou monastères l'on est toujours obligé à le garder aux temps et lieux ordonnés : c'est là ce qui maintient la régularité. Vous autres , mes chères Filles , quoique vous soyez consacrées au public , par votre institut , pour instruire la jeunesse , vous ne laissez pas d'avoir aussi ce silence de règle à observer dans de certains temps ; et j'ai remarqué , ce me semble , que par vos constitutions vous devez vous abstenir tout au moins de tous discours et paroles inutiles , durant la journée. Et si vous ne parlez que pour le nécessaire , vous garderez un long silence , et vous ne vous épancherez pas inutilement parmi les créatures , à vous entretenir de tout ce qui se passe dans une maison. Tous ces desirs de communiquer avec cette amie seront mortifiés et réprimés ; l'on ne cherchera pas à s'aller décharger avec celle-ci de tout ce qui fait peine pour en murmurer et s'en plaindre inconsidérément.

Si notre Seigneur faisoit la visite dans ce monastère pour voir si le silence est bien gardé , et qu'il entrât dans les lieux où il doit être gardé ; hélas ! qu'est-ce qu'il y trouveroit ? Là deux petites amies , et ici trois autres en peloton occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobee , tandis peut-être que l'on devroit être au chœur ou à une autre observance. Si donc Jésus-Christ se présenteoit à elles , et leur alloit faire cette demande : « Quels sont ces discours que vous tenez en- » semble ? » *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem*<sup>1</sup> ? quelle seroit leur réponse ? Pourroient-elles dire avec vérité : Nous parlons de Jésus de Nazareth ; ou bien , Nous parlons des moyens pour arriver à la pratique de la vertu , pour nous encourager l'une à l'autre. Ah ! c'est souvent de rien moins : car la plupart de tous vos discours avec cette amie , qui est

<sup>1</sup> Luc. xx.v. 17.

la confidente de tous vos mécontentements , sont de lui dire tous vos sentiments imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie ; c'est de parler des défauts des autres , et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur, que vous ne pouvez souffrir. C'est là où l'on murmure , où l'on se plaint à tort et à travers de la conduite des officières de la maison. On critique , on censure , on contrôle toutes choses : la supérieure même n'est pas exempte d'être sur le tapis ; l'on blâme sa conduite et sa manière d'agir ; enfin l'on mêle dans ces entretiens familiers celle-ci , celle-là , encore celui-là : bref , c'est dans ces communications indiscretes où se font une infinité de péchés de médisance , et très souvent de jugements téméraires , plus griefs que l'on ne pense. Il faut ici faire réflexion , chacune selon son besoin , à ce que la conscience dictera , avant que de terminer ce premier point.

## SECOND POINT.

Dans le second point de notre méditation nous allons voir le silence de prudence qu'il faut garder dans les conversations , pour apprendre à n'y point faire de fautes contraires à la charité. Et pour nous y bien comporter , envisageons , chères âmes , Jésus-Christ notre parfait modèle , qui a pratiqué merveilleusement ce silence de prudence , dont je vais vous parler , en vous en faisant voir un bel exemple dans sa sacrée personne , pendant sa vie conversante et dans les années de ses prédications.

Ce doux Sauveur étoit si débonnaire , qu'il est remarqué de lui qu'il n'a jamais rien dit qui fût capable de donner un juste sujet de plainte et de peine à personne. Cet Agneau plein de douceur a contraint les Juifs mêmes de dire de lui , « que » jamais homme n'avoit si bien parlé : » *Numquam sic locutus est homo , sicut hic homo* <sup>1</sup> : Et dans une autre occasion , où ils vouloient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles , que firent-ils à cet effet ? Ils lui demandèrent s'il étoit permis de payer le tribut à César. Notre Seigneur , qui est la sa-

<sup>1</sup> Joan. VII. 46.

gesse même , leur fit cette réponse prudente et judicieuse ; qu'il étoit juste de « rendre à César ce qui est à César , et à » Dieu ce qui est à Dieu <sup>1</sup>. »

Voilà , mes chères Filles , une belle idée et un modèle achevé , pour vous apprendre la pratique du silence de prudence dans vos conversations . car remarquez avec moi , que la perfection du silence ne consiste pas seulement à ne point parler , mais aussi à parler selon les règles de la charité chrétienne et religieuse. Comme par votre institut vous ne devez pas vivre à la façon des ermites , et être toujours en solitude ; il est nécessaire que vous conversiez les unes avec les autres les jours de récréations , où vous devez vous trouver toutes ensemble , pour obéir à la règle en esprit de charité et d'union. Mais , chères âmes , comme c'est ici l'endroit le plus glissant peut-être qui soit en la vie religieuse , et où il soit plus aisé d'y faire des fautes , soit par inconsideration ou imprudence, n'étant pas pour lors attentives sur vous-mêmes ; il faut se munir de grandes précautions et beaucoup veiller sur ses paroles , pour ne point commettre de péchés même considérables , où insensiblement on se laisse aller dans la conversation , faute de savoir se maintenir dans les règles de la prudence et de la charité. C'est pourquoi il faut s'observer, et prendre des mesures pour n'y point faillir avec vos Sœurs , de manière que votre conscience n'y soit point intéressée , ni la paix altérée.

Car , mes Filles , bien que vous soyez toutes membres d'un même corps ; cependant la différence des humeurs et tempéraments , qui se rencontre entre toutes , forme de certaines oppositions et contradictions qui vous obligent à une grande circonspection dans les heures de vos récréations , où vous devez singulièrement faire paroître ce silence de prudence , en prenant garde surtout de ne rien dire qui puisse tant soit peu fâcher , et donner de la peine à vos sœurs. Il faut aussi , par une sage discrétion , que vous sachiez prévoir et ne pas dire les choses que vous jugeriez ou croiriez devoir fâcher et mécontenter quelque sœur : de plus cette même prudence

<sup>1</sup> Matth. xxii. 21 ;

doit vous empêcher de relever cent choses , qui peuvent exciter parmi vous de petites disputes et divisions , d'où d'ordinaire elles naissent et se forment.

Ah ! mes chères Filles , ayez attention à vous conduire de la sorte , si vous voulez maintenir la paix et la charité dans vos conversations , qui autrement deviendroient plus nuisibles qu'utiles. Pour cet effet , il faut savoir supporter prudemment et vertueusement les fardeaux les uns des autres , comme vous y exhorte le grand saint Paul : *Alter alterius onera portate* <sup>1</sup>. Que cette pratique si nécessaire vous feroit endurer de choses , si vous y aviez un peu d'application ! Chacune à son tour n'a-t-elle pas à supporter quelques défauts dans les autres ? Aujourd'hui vous endurez une parole un peu fâcheuse , qu'une sœur vous aura dite par mauvaise humeur : hé bien ! demain elle souffrira peut-être de vous des choses plus sensibles.

Mais , direz-vous , j'ai à converser avec cette sœur qui est d'une humeur si rustique et si insupportable , qu'il me faut toute ma patience pour ne la choquer ni rebuter quand elle est dans sa mauvaise humeur. Il est vrai , il se rencontre des personnes si inciviles et malhonnêtes dans leurs conversations , qu'elles sont presque intraitables. Ces humeurs farouches y sont fort à charge , et donnent souvent sujet d'exercer la patience des autres toute leur vie : car , comme naturellement elles sont de cette humeur , joint à l'éducation qu'elles ont eue qui a fort contribué à leurs mauvaises dispositions d'esprit , il n'en faut pas attendre autre chose de plus. Pour l'ordinaire elles sont ombrageuses , soupçonneuses et très aisées à se fâcher et à parler selon leur boutade. Quoi qu'il en soit , la charité vous oblige de les supporter , et de ne les pas fâcher mal à propos. Je sais que cela est un peu difficile , et qu'il n'y a rien de si contraire à un naturel plus sociable et poli , qui sait vivre honnêtement dans la conversation , que ces personnes grossières et fâcheuses , qui ne peuvent dire une parole de douceur et d'honnêteté. Mais ne savez-vous pas que c'est là où la vertu se fortifie , et où elle

<sup>1</sup> Gal. vi. 2.

a matière de s'exercer avec beaucoup de mérite ; et que c'est en supportant patiemment les humeurs contraires à la vôtre , que vous faites voir que vos vertus et votre conduite ne sont point illusion ?

Mais , dites-vous encore : Cette sœur est si ombrageuse et pointilleuse que la moindre chose la met en mauvaise humeur , s'imaginant toujours que je lui en veux : je dis , par exemple , une parole innocemment et bonnement , sans avoir intention de lui faire de la peine ; cependant elle s'en choque et s'aigrit. Or , je veux que vous n'ayez point eu intention de l'attaquer ; toutefois , vous qui avez un naturel plus favorable et raisonnable , vous devez en conscience ménager ces esprits foibles , qui , par leur incapacité de faire autrement , s'échappent souvent malgré eux. Ainsi , par esprit de charité et de douceur , ayez égard à leurs foiblesses : ne leur donnez pas sujet d'offenser Dieu en les contrariant ; ayez même de la condescendance pour elles : abstenez-vous de dire de certaines choses , quoique indifférentes et innocentes , que ces esprits mal faits prendroient de travers : ayez-en de la compassion ; car elles-mêmes ont de la peine et de la confusion de se voir ainsi à charge aux autres ; ce qui les humilie et mortifie étrangement devant Dieu , dans la connoissance qu'il leur donne de leur fragilité : elles en ont de l'amertume de cœur , à moins qu'elles ne soient tout à fait aveugles sur ce défiant.

Et vous , esprits revêches , humeurs grossières et fâcheuses , apprenez à vous vaincre et à être maîtresses de ces mouvements impétueux , que produit en vous ce mauvais naturel que vous devez sans cesse combattre et détruire , pour vivre de la vie de la grâce , en mourant à la nature. Et ne pensez pas dire , pour vous mettre à couvert , comme ces âmes lâches et imparfaites : Je ne saurois faire autrement , c'est mon humeur ; car vous n'en serez pas quittes pour cela devant Dieu ; puisque vous êtes obligées , selon les préceptes de Jésus-Christ dans l'Evangile , de vous mortifier et de travailler à renoncer à vous-mêmes tous les jours. Et Dieu n'a-t-il pas dit à Caïn <sup>1</sup> , au commencement du monde , de mortifier son humeur

<sup>1</sup> Genes. iv. 6, 7.



farouche, ses appétits déréglés, et de surmonter ses passions indomptées ?

Voyez donc, mes chères Filles, la nécessité qu'il y a de veiller sur sa langue, quand on est obligé de converser ; et vous plus particulièrement, qui par votre institut êtes souvent engagées à communiquer et parler avec les séculiers, dans les occasions que vous procure l'instruction de la jeunesse qui vous est confiée, comme d'aller souvent au parloir visiter les parents des pensionnaires : car la bienséance et l'honnêteté, quelquefois même la nécessité vous obligent d'avoir des entretiens avec ces personnes, et outre cela votre règle vous le permet ; comme aussi avec vos parents et d'autres de vos amies et connoissances. Mais c'est ici, chères âmes religieuses, qu'il faut surtout vous bien conduire et parler avec discrétion. Si jamais vous avez besoin du silence de prudence, c'est dans ces temps où il y a bien à perdre ou à gagner. Je vous en avertis, prenez-y garde ; et comportez-vous-y d'une manière si édifiante, que les gens du monde n'aient pas moins d'estime de vous. Pour cet effet, il faut qu'une religieuse au parloir, en présence des séculiers, soit d'un maintien grave et modeste. Elle doit veiller extrêmement sur ses paroles, ne pas trop s'épancher, ni se dissiper : car les gens du monde observent, plus que l'on ne pense, toutes les actions et la conduite des religieuses au parloir ; et selon la sagesse et discrétion qu'ils remarquent dans les unes, ils prennent de fort mauvaises impressions de celles qu'ils voient trop libres, plus inconsidérées et mondaines dans leurs paroles ; qui ne se sentent nullement de leur état, ne mêlant presque jamais dans leurs discours rien de spirituel et de Dieu, comme devroit faire une bonne religieuse.

Ne vous y trompez pas : car bien que les gens du monde vous fassent paroître de la complaisance et témoignent agréer vos pensées, ou entrer dans tous vos sentiments ; vous ne savez pas de quelle manière ils prennent en eux-mêmes les choses qu'ils semblent approuver quand ils sont auprès de vos grâles. Car après, qu'arrivent-il de ces beaux entretiens quand ils sont en compagnie ? et lorsqu'ils se mettent à parler des religieuses, que disent-ils ? Ah ! dit celle-là, ces jours passés

j'ai entretenu une religieuse, je n'ai été qu'un quart-d'heure avec elle, vous ne la connoissez pas ; pour moi je sais bien de quelle humeur elle est, je sais ses sentiments sur telles choses. Vous seriez surprises et mêmes étonnées de savoir que ce sont souvent vos parents et vos plus proches qui parlent de vous de la sorte. Si je vous avertis de ceci, ce n'est pas que j'aie connoissance particulière de cette maison là dessus ; je veux croire que ce défaut n'est pas ici : ce que je dis à présent, je le dis ailleurs ; parce que ce point est de conséquence : car il faut peu de chose pour mettre une communauté dans une très mauvaise réputation, dans l'esprit des personnes séculières ; parce qu'ils s'imaginent que toutes les religieuses doivent être des saintes. Et là dessus, je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai oui parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort cavalière. Mes chères Filles, que produit un si méchant effet, si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé au parloir mal à propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paroître des saillies d'une passion immortifiée, qui donnoient à connoître leurs dispositions, tant sur ce qui les concernoit, que sur les affaires particulières qui se passent dans une maison ?

Pour éviter tous ces dangereux inconvénients, vous voyez, chères âmes, que le plus sûr est de tenir très cachées, et sous un secret inviolable, les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connoissance aux personnes du dehors. Et pour vous justifier ici, ne me dites pas pour excuse : C'étoit à ma sœur que j'ai dit telles choses, c'est à ma mère, c'est à un père ou directeur. Ne croyez pas avoir mieux fait, ni en être déchargées : car, sous prétexte de direction, très souvent il arrive qu'insensiblement l'on mêle dans ces communications toutes les affaires les plus secrètes d'une maison, dont on devoit se taire absolument ; puisque, étant répandues au dehors, l'expérience nous montre que l'on n'en voit que de très mauvais effets, par la méchante réputation où ces connoissances mettent la communauté.

Vous devez encore prendre garde à un point qui n'est pas moins important que celui-ci, qui est d'être fort réservées

dans vos paroles devant vos pensionnaires, tant celles qui leur rendent quelques services, comme celles qui sont destinées à leur instruction : car ce sont de jeunes plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne ; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence : d'où vient que dans la suite ces impressions premières, que vous leur avez données, leur demeurent, et qu'après elles se souviennent de ces idées qu'elles avoient déjà, lesquelles s'accroissent avec l'âge ; ce qui leur fait dire, parlant des maîtresses qu'elles ont eues : Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans un tel couvent une maîtresse qui n'étoit guère spirituelle ni dévote ; car il étoit rare qu'elle nous parlât de Dieu ; elle avoit de certaines maximes mondaines ; et au lieu de nous porter à la modestie, elle nous enseignoit des secrets de vanité. On en entend d'autres, qui, voyant les procédés de celles-ci, si contraires à la charité, disent que cette maîtresse-là avoit assurément de l'antipathie et de l'aversion pour elles.

Ah ! mes chères Filles, bannissez, par votre prudence et bonne conduite, tous ces défauts qui ont de si mauvaises suites. Le silence bien gardé en est le remède, et le plus court chemin pour retrancher toutes ces pensées et discours mal digérés, qui ne laissent après tout dans la conscience que du scrupule et bien du trouble. Car enfin, tôt ou tard l'on s'aperçoit que l'on a mal parlé, et que l'on ne devoit pas dire bien des choses qui auroient dû être ensevelies dans le silence. Ayez pour cet effet la règle du silence en estime ; gardez-la exactement, et vous serez à couvert de mille embarras où jette nécessairement le trop grand parler. Mes chères Filles, avec un peu d'application et avec une bonne volonté vous en viendrez à bout. Ayez attention sur votre langue pour ne laisser échapper aucune parole, dont vous puissiez vous repentir après l'avoir dite. Retirez-vous dans votre cellule ; c'est là le lieu sûr : ne vous produisez au dehors qu'avec peine et pour la nécessité ; que la prudence et la discrétion règlent toutes vos paroles, pour n'en dire aucune qui ne soit bonne, utile ou nécessaire. Si vous gardez toutes ces mesures, assurez-vous que la paix et l'union sera parfaite dans cette maison, et qu'elle

conservera la bonne réputation où elle est aujourd'hui.

Mes chères Filles, ce n'est pas assez de savoir garder le silence de prudence ; il faut de plus apprendre à se taire dans les croix, les persécutions et autres peines et afflictions qui arrivent dans la vie : c'est ce qui s'appelle le silence de patience, lequel vous conduira à un degré de perfection convenable à votre état, qui doit vous rendre en tout conformes à Jésus-Christ votre époux ; c'est ce que nous allons considérer dans le dernier point de notre méditation.

### TROISIÈME POINT.

Considérons que le silence de patience dans les afflictions, les souffrances et les contradictions, est une des choses les plus difficiles à pratiquer de la morale chrétienne. Peu de gens aiment à souffrir et à souffrir en silence sous les yeux de Dieu : et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. Cependant, c'est le silence qui sanctifie nos croix et nos afflictions, et qui en augmente de beaucoup le mérite. Avez-vous de la peine à pâtir dans vos croix et vos traverses ? envisagez Jésus-Christ. Parmi une infinité de persécutions et de douleurs qu'il endure en présence de ses juges iniques, devant qui il est accusé et calomnié si fausement, Jésus garde un profond silence et ne répond rien : *Jesus autem tacebat*<sup>1</sup>. C'est ce qui me touche le plus dans la passion du divin Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnoit de l'étonnement au président : *Ita ut miraretur præses*<sup>2</sup>. Il souffre, il endure mille injures, mille outrages et indignités de la part de toutes sortes de personnes : il est accusé fausement par les Juifs et les pharisiens, ses cruels ennemis. On dit que c'est un blasphémateur, un séditieux, qu'il est un perturbateur de la loi et du repos public, qu'il empêche que l'on ne paie le tribut à César ; enfin que c'est un semeur de nouvelles doctrines, qui abuse le peuple. Jésus entend retentir à ses sacrées oreilles ces cris et ces calomnies, sans dire un seul mot pour se justifier et se

<sup>1</sup> Matt. xxvi. 63. — <sup>2</sup> Ibid. xxvii. 14.

défendre contre ces chiens enragés, qui déchirent si outrageusement sa réputation : et pendant cette nuit obscure et ténébreuse, durant laquelle ce cher Sauveur a souffert une infinité d'outrages, d'affronts et de cruautés, que disoit ce doux Agneau ? Hélas ! jamais la moindre parole d'impatience. Enfin dans cette sanglante et douloureuse flagellation, où il est tout écorché et déchiré à coups de fouets et de nerfs de bœuf, qui font couler de toutes parts le sang de ses veines sacrées ; ah ! quelle patience et quel silence fait paroître ce doux Jésus ! Il souffre tout cela sans rien dire ; il n'ouvre pas seulement la bouche pour se plaindre de la cruauté de ses fiers bourreaux, qui ne sont pas encore contents de l'avoir traité si inhumainement : ils prennent une piquante couronne d'épines, et lui percent jusqu'au cerveau. Jésus endure ce tourment comme les autres, dans un silence inviolable. Il est conduit chez Hérode, qui desiroit avec empressement de le voir, et s'en réjouissoit : mais notre Seigneur persévère constamment à garder son profond silence. Nonobstant qu'il sût bien qu'Hérode le pouvoit délivrer d'entre les mains de ses ennemis, il ne dit mot cependant en sa présence, et ne proféra aucune parole ; chose étonnante ! et c'est avec sujet qu'un saint Père l'a appelé la victime du silence, puisque ce divin Jésus l'a consacré par sa patience durant sa passion.

Mes chères Filles, que voilà un exemple digne de vos imitations et tout ensemble de vos admirations ! Voilà comme vous devriez en user lorsque vous êtes accusées, persécutées à tort : comme aussi dans le temps de l'affliction, il faut savoir souffrir en silence, avec patience, sans murmurer ni vous plaindre. Dans quel état où Dieu permette que vous soyez, apprenez à y demeurer sans rechercher de vaines consolations parmi les créatures, dans tout ce qui vous fait peine : mais prenez plutôt le parti du silence, et vous renfermez en vous-mêmes, afin que notre Seigneur vous donne intérieurement des forces, pour souffrir avec vertu et mérite. C'est dans ces occasions là où il faut dire avec David : *Renuit consolari anima mea memor fui Dei, et delectatus sum*<sup>1</sup> : « Mon âme a

<sup>1</sup> Ps. LXXVI. 3, 4.

» a refusé toute consolation ; je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé ma joie. »

C'est ici où une âme est éprouvée et perfectionnée merveilleusement, quand, par une générosité vraiment chrétienne, elle sait s'élever au dessus de tout ce qui lui arrive de fâcheux ou de contraire, et qu'elle peut, comme Jésus-Christ son époux, garder un profond silence, lors même qu'elle a plus sujet de parler, soit pour sa justification dans des accusations injustes, soit pour sa consolation dans une affliction sensible, et au milieu des plus grandes tempêtes ou bourasques. Il faut qu'une âme vraiment généreuse prenne pour toute défense le silence, qui sera son repos et sa paix parmi les agitations. Jésus-Christ y fait goûter des douceurs intérieures, au fond du cœur, à une âme un peu courageuse, qui pour son amour rejette et abandonne toutes celles qu'elle pourroit trouver dans les créatures. Cela est inexplicable ; il n'y a que ceux qui l'expérimentent qui en puisse parler dignement.

Mais, avant de passer plus loin, remarquez, chères âmes, qu'il y a trois règles ou trois maximes importantes à pratiquer, pour ne point faire de fautes dans ce silence de patience, si nécessaire dans les occasions imprévues où l'on est persécuté, accusé ; c'est de ne jamais parler que pour la charité, que pour la vérité ou la nécessité, et jamais pour soi ni pour son propre intérêt.

Eh bien ! âmes religieuses, sont-ce là les motifs qui vous font parler ? Qu'est-ce qui vous fait ouvrir la bouche ? Est-ce la nécessité ou bien la vérité ? Examinez là dessus votre cœur ; et sendez-le, jusqu'au plus profond, dans la rencontre des contradictions et autres circonstances, pour reconnoître que le plus souvent c'est la passion ou l'intérêt qui vous fait parler.

O mais, direz-vous, je suis accusée d'une chose tout à fait désavantageuse ; quel moyen de ne se pas justifier dans cette conjoncture, où l'on m'attribue tout ce qu'il y a de mal, et l'on dit que j'en suis la cause, tandis que j'avois bien d'autres intentions que celles que l'on s' imagine ? Arrêtez, que la passion n'ait pas le dessus sur la raison ; réprimez tous les raisonnements naturels, pour écouter ceux de la grâce : ne dites



pas que vous ne pouvez vous empêcher de parler pour faire connoître votre innocence, et qu'il est bien difficile alors de se taire ; puisque l'exemple de Jésus-Christ vous doit rendre la chose aisée et facile. Vous n'avez pas de plus grandes persécutions et contradictions à soutenir que les siennes : tous les saints en ont bien supporté d'autres plus fâcheuses que les vôtres. Si vous faisiez réflexion que Jésus-Christ par ces persécutions vous fait part d'un éclat de sa croix, vous auriez de la joie de les endurer avec patience dans un profond silence, pour y adorer ses desseins sur votre personne, qu'il prétend élever, par ce chemin rude et semé d'épines, à une grande perfection, si vous n'apportez aucune résistance à ses volontés suprêmes.

Que le silence est donc avantageux à une âme dans la souffrance, et dans tous les états pénibles où elle se trouve ! puisque par ce silence il n'y a point de passions si fortes, qui ne soient retenues dans les bornes de la raison. En voulez-vous voir des preuves par quelques exemples ? Etes-vous tentées d'ambition ? Que vous dit la passion dans cette rencontre, où elle est émue par quelque accident ? c'est de vous élever au dessus des autres par des paroles suffisantes, et pleines d'un orgueil secret. Hé bien ! gardez le silence et vous taisez ; insensiblement ces saillies de la nature corrompue s'évanouiront. De même, que vous dit la passion dans les émotions d'une humeur colère et impatiente ? Dans ces mouvements violents, où en êtes-vous si vous ne les réprimez ? Bientôt vous vous laisserez aller à des paroles d'emportement, sans craindre de choquer et de piquer les unes et les autres. Mais si vous savez vous taire, vous apaiserez infailliblement ces saillies impétueuses qui s'élèvent en vous-mêmes ; et pour lors vous pourrez dire comme le prophète, au milieu de vos troubles : *Turbatus sum, et non sum locutus*<sup>1</sup> : « J'ai été troublé au dedans de moi ; mais ma langue n'a formé aucune parole. »

Sentez-vous en vous-mêmes quelques mouvements d'avarice et d'antipathie, ou de ressentiment contre quelques unes de vos sœurs ? Que vous dit cette passion à la vue de celle-là

<sup>1</sup> Ps. LXXVI. 5.

que vous ne pouvez souffrir ? aussitôt elle vous inspire de la mépriser ou rebuter, par des paroles de froideur et de vengeance. Mais le moyen le plus court, pour combattre et vaincre cette passion qui vous anime et vous tourmente, vous portant à commettre une infinité de péchés ; c'est de vous taire, à l'heure même que vous avez plus d'envie de parler, et de prendre le parti du silence. Il faudroit même, dans ces occasions là, mordre sa langue plutôt que de choquer et fâcher ses sœurs.

Enfin êtes-vous tentées de curiosité, et avez-vous envie de vous épancher vainement, en allant trouver justement celle-là qui est un vrai bureau d'adresse, et cette autre-ci qui sait toutes les nouvelles, et qui a incessamment les oreilles ouvertes pour entendre tout ce qui se passe de nouveau dans la maison, laquelle est toujours en haleine pour tout savoir ? N'y allez pas, gardez le silence ; mortifiez ces desirs de curiosité. Croyez-moi, mes chères Filles, vous aurez plus de consolation de tout ignorer, et de ne point apprendre les choses qui ne vous concernent point : votre conscience en sera plus pure, votre esprit plus dégagé et plus libre pour vous entretenir avec Dieu dans l'oraison. Faites plus d'état d'une heure de récollection, où vous avez été seules avec Dieu, que de plusieurs autres où vous vous êtes contentées parmi les entretiens des créatures ; car, pour l'ordinaire, la vertu en est bien affoiblie.

Soyez persuadées, chères âmes, qu'en gardant fidèlement le silence, vous serez victorieuses de toutes vos passions, et qu'en peu de temps vous arriverez à la perfection. Souvenez-vous des avantages du silence de prudence ; n'oubliez pas ceux du silence de patience, dont je vous parlois tout à l'heure : gravez-les dans votre esprit ; afin que lorsque la tentation ou l'affliction arrivera, vous soyez toujours disposées à la bien recevoir, dans les dispositions saintes que je vous ai marquées. Dans vos souffrances et contradictions, n'envisagez jamais les causes secondes ; et ne vous amusez point inutilement à vouloir découvrir la source de vos peines, par des recherches d'amour-propre, pour savoir qui sont ceux qui vous les font naître ; car proprement cela s'appelle courir

après la pierre qui vous frappe. Il faut bien plutôt vous élever en haut vers le ciel, pour voir la main qui la jette, qui n'est autre que Dieu même, qui est celui qui a permis que telles choses vous arrivassent pour votre salut, si vous en savez bien profiter. Dans tous les événements les plus fâcheux, une âme vraiment chrétienne et religieuse doit dire à Dieu dans le plus intime d'elle-même : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* <sup>1</sup> : « Mon cœur est préparé à faire votre volonté, soit dans l'adversité ou la prospérité. » Ah ! mes chères Filles, plutôt à Dieu que vous et moi nous fussions dans ces dispositions : c'est à quoi il nous faut résoudre dans cette méditation ; c'est le fruit que nous devons en remporter, et c'est la grâce qu'il faut instamment demander à Jésus-Christ : je vous y exhorte, et me recommande à vos prières.

---

## PAROLES SAINTES

DE MON ILLUSTRE PASTEUR,

MONSEIGNEUR JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

La veille et le jour de ma profession \*.

---

*A l'interrogation hors la clôture.*

Vous avez raison, ma Fille, d'appeler et d'estimer heureux le jour de votre profession. Il est heureux pour vous, puisque vous y serez l'épouse de Jésus-Christ : mais faites-y

<sup>1</sup> Ps. CVII. 2.

\* Ces paroles sont tirées du manuscrit d'une religieuse ursuline de Meaux, qui écrivit, après la cérémonie, les différents discours que Bossuet

bien réflexion, et voyez à quoi vous allez vous engager. Ne croyez pas que vous serez exempté de peines dans la religion : ce seroit un abus que de le prétendre ; puisque c'est un continuél sacrifice de mort à soi-même, et que la nature y souffre beaucoup : mais il n'importe, ne l'écoutez pas ; car autrement vous ne ferez jamais rien. Si vous avez de la peine , à la bonne heure, vous en aurez plus de mérite ; et Dieu vous donnera toujours ses grâces, pourvu que vous lui soyez fidèle. En voilà une bien grande qu'il vous fait de vous appeler à la sainte religion : correspondez-y fidèlement. Vous faites bien, ma Fille, de vivre dans la crainte ; car l'homme doit continuellement se défier de soi-même. Il ne faut cependant pas qu'elle soit excessive ; car il y auroit de la recherche de soi-même ; et cette si grande crainte pourroit provenir d'une âme lâche , qui a peur de travailler. C'est bien fait, ma Fille, d'être toujours en crainte, pourvu qu'elle soit filiale et non point servile : et pour y éviter les extrémités, ayez continuellement recours à Dieu, et vous combattez vous-même, puisque ce n'est qu'après le combat que l'on remporte la victoire : soyez toujours humble et docile ; vivez dans l'obéissance, et vous n'aurez point toutes ces craintes.

*A mes demandes après le sermon.*

Vous voilà, ma Fille, pleinement instruite des obligations que vous allez contracter avec Jésus-Christ par le moyen de vos vœux : vous voyez à quoi ils vous obligent ; comme par le vœu de pauvreté vous renoncez pour jamais aux biens, aux pompes et à toutes les richesses du monde ; comme vous devez renoncer par le vœu de chasteté à tous les plaisirs et contentements du siècle, en vous séparant même du plus petit par une mortification générale de tous vos sens. Enfin vous avez entendu que par l'obéissance vous devez consacrer votre cœur, votre volonté, et tout ce qui est en vous jusqu'au

lui fit lors de sa profession. Nous leur conservons le titre qu'elle leur a donné, comme plus propre à faire connoître le respect que ses bonnes religieuses avoient pour les instructions de leur digne pasteur. (*Edit. de Deforis.*)

fond de vos entrailles, pour n'avoir plus désormais d'autre volonté que celle de vos supérieures. C'est ce qui vous vient d'être prêché si saintement.

Ma Fille, retenez toutes ces vérités profondes, et ne les oubliez jamais ; gravez-les dans votre esprit et dans votre cœur, afin d'animer toutes vos opérations, et de vous établir sur ces principes solides pendant tout le cours de votre vie religieuse. C'est, ma Fille, la prière que je vais faire à Dieu pour vous dans le reste de cette cérémonie, en vous aidant à achever votre sacrifice. Unissez-vous à nous de tout votre cœur. *Det tibi Deus in hoc sancto proposito perseverantiam :* « Que Dieu vous donne la persévérance dans cette sainte résolution. »

*A la sainte communion.*

Ma Fille, voilà votre divin Epoux, voici votre Dieu qui vient se donner à vous. Recevez cette victime sainte qui s'est immolée pour vous ; consommez en lui votre sacrifice ; mangez Jésus-Christ, savourez cette viande céleste et divine. Que votre esprit, votre cœur, tout votre intérieur et tout l'intime de vous-même en soit rempli. Nourrissez-vous de cet aliment et de cette nourriture sacrée, incorporez-vous à elle ; en la prenant, vous recevrez l'esprit de vos vœux. Nourrissez-vous donc de l'esprit de pauvreté, recevant celui qui a été si pauvre, qu'il est dit de lui qu'il n'a pas seulement eu de quoi reposer son chef adorable <sup>1</sup>. Nourrissez-vous de cette chair virginale ; et vous recevrez en vous-même l'esprit de chasteté, et la pureté de celui qui est vierge, Fils d'une Vierge, ami des vierges, et le chaste Epoux des vierges. Recevez cette divine hostie, mangez cette victime d'amour et de pureté ; et vous recevrez dans votre cœur l'esprit d'obéissance de celui qui, par obéissance, s'est immolé et offert en sacrifice et en oblation pour le salut de tous les hommes, de celui qui s'est rendu sujet et parfaitement soumis, pendant sa vie, à tous ceux qui lui ont tenu la place de Dieu son Père, et qui a été obéissant

<sup>1</sup> Matth. VIII. 20.

jusqu'à la mort de la croix. Enfin vous venez de faire vœu d'instruire les petites filles : nourrissez-vous encore, en prenant Jésus-Christ, de l'esprit de zèle et de charité pour le salut des âmes, de celui qui s'est consommé pour elles. Soyez une parfaite imitatrice de celui-là même qui a dit : « Laissez » ces petits enfants venir à moi <sup>1</sup>. » Fortifiez-vous par cette divine nourriture ; mangez-la avec amour et respect : recevez-la souvent ; car elle vous donnera des forces dans l'exercice de votre institut ; elle vous animera toujours de nouveau pour vous en acquitter dignement. Recevez donc, ma chère Fille, Jésus-Christ, qui se donne à vous en confirmation de vos vœux. Prenez cette aimable Epoux ; aimez-le de toute votre capacité : unissez-vous à lui très étroitement en cette vie , afin d'y être unie en l'autre par la gloire, durant toute l'éternité. *Quod Deus in te incepit ipse perficiat* : « Que Dieu » achève ce qu'il a commencé en vous. »

*En me donnant le voile.*

Ma Fille , recevez ce voile qui vient d'être béni dans cette sainte cérémonie par le sacré ministère de l'Eglise ; ce voile, qui est le signe de votre séparation du monde, sous lequel vous allez être toute votre vie ensevelie avec Jésus-Christ dans le tombeau de la religion, et cachée avec lui en Dieu. Recevez ce même voile qui est la marque de l'alliance que vous avez contractée avec lui : il ne vous sera jamais ôté que vous ne voyiez la face de Dieu à découvert dans le ciel.

*Après la cérémonie.*

Enfin , ma Fille, vous voilà consacrée à Jésus-Christ, voilà votre immolation faite : il ne reste plus qu'à être fidèle à votre Epoux dans votre saint état, et qu'à y persévérer jusqu'à la fin. Pour cet effet, prenez toujours le plus pénible. Ne regardez pas ce que vous avez fait ; mais ce qui vous reste encore à faire. Accoutumez-vous à l'exercice de cette continuelle circoncision du cœur, qui vous séparera sans cesse des incli-

<sup>1</sup> Marc. x. 14.



nations de la nature corrompue, si contraire à l'esprit et à la grâce de Jésus-Christ votre divin époux. Puissiez-vous, ma Fille, par ce moyen vous élever toujours davantage par une vie pure et toute céleste. Puissiez-vous monter de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la montagne d'Horeb, au sommet de la perfection, pour y consommer votre sacrifice.

---

## PRÉCIS D'UN DISCOURS

FAIT AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE MEAUX,

DANS UNE VISITE.

« J'ai désiré de vous voir, pour vous communiquer quelque peu de la grâce spirituelle, et vous confirmer <sup>1</sup>. » C'est saint Paul, ce vigilant pasteur, cet homme apostolique, cet homme du troisième ciel, qui parle ainsi. Examinons un peu ses paroles ; pesons-les toutes. J'ai désiré de vous voir, dit-il, il ne se contente pas de leur écrire. Tantôt il envoie Tite, tantôt Timothée, ou quelque autre de ses disciples : mais enfin le désir immense de leur communiquer quelque peu de la grâce spirituelle, le porte à souhaiter de venir lui-même leur rendre visite. Quelque peu : pourquoi quelque peu ? C'est que ce grand apôtre qui avoit reçu tant de dons, parloit en la personne de nous autres, pasteurs indignes et infirmes, qui n'en pouvons communiquer que quelque peu : il avoit en vue la disposition de ceux qui la reçoivent, et qui souvent ne sont capables que d'en recevoir peu ; et aussi, il n'appartient qu'à Dieu de rendre notre ministère assez efficace pour en donner beaucoup. De nous-mêmes nous ne saurions conférer aux autres la moindre grâce ; c'est Dieu, comme dit l'apôtre <sup>2</sup>, qui nous en rend capables. Et vous voyez par là combien vous êtes intéressés à demander pour nous à l'auteur de tout don,

<sup>1</sup> Rom. I. 11. — <sup>2</sup> II. Cor. II. 16.

qu'il prépare nos cœurs et les vôtres ; afin que nous puissions produire des fruits abondants parmi vous. Dieu sait, mes Filles, que j'ai désiré d'un desir cordial, dans la sincérité de mon cœur et sous les yeux de Dieu, de vous voir. Sans me comparer au grand apôtre, recevez le peu que je vous donne ; puisque Dieu donne beaucoup à celui qui reçoit peu.

Je trouve trois fruits de la visite : le premier me regarde et il vous regarde ; c'est la consolation mutuelle que nous en devons retirer vous et moi ; vous, en voyant la sollicitude de votre pasteur ; et moi, par la joie que me donnera, dans cette visite, la promptitude de votre obéissance, et par l'espérance que je concevrai que vous serez ma couronne dans le ciel, et ma consolation sur la terre, quand je penserai que j'ai des filles qui aiment sincèrement Dieu. Le second fruit de la visite, c'est l'estime que vous devez avoir de votre âme, en considérant le soin que Jésus-Christ lui-même en a pris : il n'a pas cru trop donner que de vous racheter au prix de son sang. Que ne devez-vous donc pas faire pour vous conserver dans la pureté qu'il vous a acquise ? Et de là naît le troisième fruit de la visite, qui est de connoître vos défauts, et de prendre les moyens les plus propres pour vous en corriger et vous purifier des péchés qui souillent la pureté de l'âme, en travaillant efficacement à les éviter ; afin de vous avancer chaque jour vers la perfection de votre état.

Le péché plaît à tous les hommes, lorsqu'ils le commettent. quand il est commis, l'homme sage s'en afflige et en pleure amèrement ; le scrupuleux et pusillanime s'en désespère ; l'imprudent rit et s'étonne de ce que les saints lui en portent compassion, et qu'ils lui parlent de pénitence. Entre les malades, les plus à plaindre sont ceux qui ne se plaignent pas eux-mêmes, et qui aiment leur maladie. Haïssons la nôtre : la haine est son remède ; elle est la marque que nous ne sommes pas délaissés, et qu'on médite encore pour nous dans le ciel des desseins de miséricorde.

---

# DISCOURS

## SUR L'UNION DE JÉSUS-CHRIST

AVEC SON ÉPOUSE.

Comment Jésus-Christ est-il l'époux des âmes dans l'oraison.

Veni in hortum meum, soror mea, sponsa. « *Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse.* » (Cant. v. 1.)

Le nom d'épouse est le plus obligeant et le plus doux dont Jésus-Christ puisse honorer les âmes qu'il appelle à la sainteté de son amour; et il ne pouvoit choisir un nom plus propre que celui d'époux, pour exprimer l'amour qu'il porte à l'âme, et l'amour que l'âme doit avoir réciproquement pour lui. Il ne reste qu'à voir où se fait leur alliance, et de quelle manière ils s'unissent ensemble.

Saint Bernard dit que c'est dans l'oraison, qui est un admirable commerce entre Dieu et l'âme, qu'on ne connoît jamais bien qu'après en avoir fait l'expérience. C'est là que l'Epoux visite l'épouse; c'est là que l'épouse soupire après son Epoux : c'est là que se fait cette union déifique entre l'Epoux et l'épouse, qui fait le souverain bien de cette vie, et le plus haut degré de perfection où l'amour divin puisse aspirer sur la terre.

Les visites que l'Epoux céleste rend à l'épouse, se font dans le cœur : la porte par où il entre est la porte du cœur. Les discours qu'il lui tient sont à l'oreille du cœur : le cabinet où elle le reçoit est le cabinet du cœur. Le Verbe, qui sort du cœur du Père, ne peut être reçu que dans le cœur.

Je confesse, dit saint Bernard <sup>1</sup>, que cet amoureux Epoux m'a quelquefois honoré de ses visites; et, si je l'ose dire dans la simplicité de mon cœur, il est vrai qu'il m'a souvent fait cette faveur. Dans ces fréquentes visites, il est arrivé parfois

<sup>1</sup> In Cant. Sermon. LXXIV, n. 5, tom. 1, col. 1528.

que je ne m'en suis pas aperçu. J'ai bien senti sa présence, je me souviens encore de sa demeure : j'ai même senti sa venue ; mais je n'ai jamais su comprendre comment il entroit, ni de quelle manière il sortoit : si bien que je ne puis dire ni d'où il vient, ni où il va, ni l'endroit par où il entre, ni celui par où il sort. Certainement il n'est pas entré par les yeux ; car il n'est point revêtu de couleur : il n'est pas aussi entré par l'oreille ; car il ne fait point de bruit : ni par l'odorat ; car il ne se mêle point avec l'air comme les odeurs, mais seulement avec l'esprit. Ce n'est point une qualité qui fasse impression dans l'air ; mais une substance qui le crée. Il ne s'est point coulé dans mon cœur par la bouche ; car on ne le mange pas : il ne s'est point fait sentir par l'attouchement ; il n'a rien de grossier ni de palpable : par où est-ce donc qu'il est entré ?

Peut-être qu'il n'étoit pas besoin qu'il entrât, parce qu'il n'étoit pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous : mais aussi ne vient-il pas du dedans, parce qu'il est bon ; et je sais que le principe du bien n'est pas en moi. J'ai monté jusqu'à la pointe de mon esprit ; mais j'ai trouvé que le Verbe étoit infiniment au dessus. Je suis descendu dans le plus profond de mon âme, pour sonder curieusement ce secret ; mais j'ai connu qu'il étoit encore dessous. Jetant les yeux sur ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il étoit au delà de tout ce qui m'est extérieur ; et rappelant ma vue au dedans, j'ai aperçu qu'il étoit plus intime à mon cœur, que mon cœur même.

Mais comment est-ce donc que je sais qu'il est présent ; puisqu'il ne laisse point de trace ni de vestige qui m'en donne la connoissance ? Je ne le connois pas à la voix, ni au visage, ni au marcher, ni par le rapport d'aucun de mes sens ; mais seulement par le mouvement de mon cœur, par les biens et les richesses qu'il y laisse, et par les effets merveilleux qu'il y opère. Il n'y est pas si tôt entré qu'il le réveille incontinent. Comme il est vif et agissant, il le tire du profond sommeil où il étoit comme enseveli : il le blesse pour le guérir ; il le touche pour le ramollir, parce qu'il est dur comme le marbre. Il y déracine les mauvaises habitudes ; il y détruit les inclinations déréglées, et il y plante la vertu. S'il est sec, il l'arrose

des eaux de sa grâce ; s'il est ténébreux , il l'éclaire de ses lumières ; s'il est fermé , il l'ouvre ; s'il est serré , il le dilate ; s'il est froid , il le réchauffe ; s'il est courbé , il le redresse. Je connois la grandeur de son pouvoir , parce qu'il donne et chasse aux vices , et qu'il n'a pas plutôt paru , que ces monstres prennent la fuite. J'admire sa sagesse , quand il me découvre mes défauts cachés dans les plus secrets replis de mon âme. Le changement qu'il opère en moi par l'amendement de ma vie , me fait goûter avec plaisir les douceurs de sa bonté : le renouvellement intérieur de mon âme me découvre sa beauté ; et tous ces effets ensemble me remplissent d'un étonnement extraordinaire , et d'une profonde vénération de sa grandeur.

Si les entretiens de l'Epoux étoient aussi longs qu'ils sont agréables à l'épouse , elle seroit trop heureuse et satisfaite : mais quoiqu'il ne l'abandonne jamais , si elle ne l'y oblige par quelque offense mortelle , il ne laisse pas de lui soustraire souvent le sentiment de sa présence par un effet tout particulier de sa bonté , que nous avons coutume d'exprimer par ces noms d'éloignement , de fuite et d'absence. C'est une mer qui a son flux et son reflux , ses mouvements réguliers et irréguliers qui nous surprennent. C'est un soleil qui donne la lumière , et la retire quand il lui plaît : sa clarté donne de la joie à notre âme ; son éloignement lui cause bien des soupirs et des gémissements.

Dieu m'est témoin , dit Origène <sup>1</sup> , que j'ai souvent reçu la visite de l'Epoux ; et qu'après l'avoir entretenu avec de grandes privautés , il se retire tout d'un coup , et me laisse dans le desir de le chercher et dans l'impuissance de le trouver. Dans cette absence , je soupire après son retour : je le rappelle par des desirs ardents ; et il est si bon qu'il revient. Mais , aussitôt qu'il s'est montré , et que je pense l'embrasser , il s'échappe de nouveau , et moi je renouvelle mes larmes et mes soupirs.

Cette conduite est propre à l'état où nous vivons dans cet exil ; état de changement , sujet à plusieurs vicissitudes qui

<sup>1</sup> In Cant. Homil. I, n. 7, tom. III, p. 16.

interrompent la jouissance de l'épouse par de fréquentes privations. Nous n'avons ici qu'un avant-goût, un essai, et comme l'odeur de la béatitude. Dieu s'approche de nous comme s'il vouloit se donner à nous; et lorsque vous pensez le saisir, il se retire à l'instant. Et comme l'éclair, qui sort de la nue et traverse l'air en un moment, éblouit la vue plutôt qu'il ne l'éclaire; de même cette lumière divine, qui vous investit et vous pénètre, fait un jour dans la nuit, une nuit mystique dans le jour. Vous êtes touché subitement, et vous sentez cette touche délicate au fond de l'âme; mais vous n'apercevez pas celui qui vous touche. On vous dit intérieurement des paroles secrètes et ineffables, qui vous font connoître qu'il y a quelqu'un auprès de vous, ou même au dedans de vous qui vous parle; mais qui ne se montre pas à découvert.

Dieu se présente à notre cœur; il lui jette un rayon de lumière, il l'invite, il l'attire, il pique son désir; mais parce que le cœur ne sent qu'à demi cette odeur et cette saveur délicieuse, qui n'a rien de commun avec les douceurs de la chair, il demeure ravi d'étonnement; et la souhaite avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle surpasse tous les contentements de la terre: son désir est suivi de la jouissance. Bientôt après suit la privation, qui, par la renaissance des desirs qu'elle rallume, fait un cercle de notre vie, qui passe continuellement du désir à la jouissance, de la jouissance à l'absence, et de l'absence au désir.

Qui est-ce qui me pourra développer le secret de ces mystérieuses vicissitudes, dit saint Bernard <sup>1</sup>? Qui m'expliquera les allées et les venues, les approches et les éloignements du Verbe? L'Epoux n'est-il point un peu léger et volage? D'où peut venir et où peut aller ou retourner celui qui remplit toutes choses de son immense grandeur? Sans doute le changement n'est pas dans l'Epoux; mais dans le cœur de l'épouse, qui reconnoît la présence du Verbe lorsqu'elle sent l'effet de la grâce; et quand elle ne le sent plus, elle se plaint de son absence, et renouvelle ses soupirs. Elle s'écrie avec le prophète: « Seigneur, mon cœur vous a dit: les yeux de mon

<sup>1</sup> In Cant. Serm. LXXIV, n. 1, col. 1526, 1527.



» âme vous ont cherché <sup>1</sup>. » Et peut-être, dit saint Bernard <sup>2</sup>, que c'est pour cela que l'Époux se retire ; afin qu'elle le rappelle avec plus de ferveur, et qu'elle l'arrête avec plus de fermeté : comme autrefois s'étant joint aux deux disciples qui alloient à Emmaüs. il feignit de passer outre ; afin d'entendre ces paroles de leur bouche même : *Mane nobiscum, Domine* <sup>3</sup> : « Demeurez avec nous Seigneur : » car il se plaît à se faire chercher ; afin de réveiller nos soins, et d'embraser notre cœur.

Il ne fait que toucher en passant la cime de notre entendement : comme un éclair, dit saint Grégoire de Nazianze, qui passe devant nos yeux ; partageant ainsi notre esprit entre les ténèbres et la lumière, afin que ce peu que nous connoissons soit un charme qui nous attire, et que ce que nous ne connoissons pas soit un secret qui nous ravisse d'étonnement : en sorte que l'admiration excite nos desirs, et que nos desirs purifient nos cœurs, et que nos cœurs se délient par la familiarité que nous contractons avec Dieu dans cette aimable privauté.

- Les vents qui secouent les branches des arbres les nettoient : les orages qui agitent l'air le purifient : les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les corps morts sur le rivage : de même l'agitation du cœur, ému par ces saintes inquiétudes, contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de beaucoup de taches et d'ordures, qui s'amassent au fond de l'âme pendant qu'elle est dans le calme, et qu'elle jouit d'un repos tranquille. L'eau qui croupit dans un étang se corrompt et devient puante : le pain qui cuit sous la cendre se brûle si on ne le tourne, comme dit le prophète <sup>4</sup> : les corps qui ne font point d'exercice amassent beaucoup de mauvaises humeurs, qui sont des dispositions à de grandes maladies : et ainsi le cœur, qui n'est point exercé par ces épreuves, et par ces mouvements alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore au feu des consolations divines, se corrompt par le repos et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui pro-

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> s. xxvi. 8 — <sup>2</sup> S. Bern. *ibid.* n. 3, col. 1527. — <sup>3</sup> Luc. xxiv. 29.  
— <sup>4</sup> Osee. vii. 8.

cure de l'exercice; ne voulant pas qu'il demeure oisif, ou qu'il se relâche par une trop longue jouissance de ses faveurs et de ses caresses.

Il semble qu'il se joue avec les hommes, dit Richard de Saint-Victor <sup>1</sup>, comme un père avec ses enfants : tantôt ils se figurent qu'ils le tiennent; et puis tout à coup il leur échappe : tantôt il se montre comme un soleil avec beaucoup de lumière; et puis en un moment il se cache dans les nuages. Il s'en va, il revient; il fuit, il s'arrête; il les surprend, il se laisse surprendre, et tout aussitôt il se dérobe : et puis, après avoir tiré quelques larmes de leurs yeux et quelques soupirs de leurs cœurs, il retourne; enfin il les réjouit de la douceur de ses visites.

« Je m'en vais pour peu de temps, et je vous reverrai » bientôt <sup>2</sup> : » souffrez mon absence pour un moment. O moment et moment! ô moment de longue durée! Mon doux Maître, comment dites-vous que le temps de votre absence est court? Pardonnez-moi, si j'ose vous contredire; mais il me semble qu'il est bien long et qu'il dure trop. Ce sont les plaintes de l'épouse, qui s'emporte par l'ardeur de son zèle, et se laisse aller à la violence de ses desirs. Elle ne considère pas ses mérites : elle n'a pas égard à la majesté de Dieu; elle ferme les yeux à sa grandeur, et les ouvre au plaisir qu'elle sent en sa présence. Elle rappelle l'Epoux avec une sainte liberté : elle redemande celui qui fait toutes ses délices, lui disant amoureusement; « Retournez, mon bien aimé; revenez » promptement; » hâtez-vous de me secourir; « égalez la » vitesse des chevreuils et des daims <sup>3</sup>. »

Au reste, ne pensez pas que ces larmes soient stériles, ni ces soupirs inutiles : cet état de privation est très avantageux à qui sait s'en prévaloir. C'est là que notre amour-propre, qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères, et reconnoître son indigence : c'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres, par l'expérience de ses propres peines : c'est là qu'il trouve un torrent de larmes pour

<sup>1</sup> De grad. Charit. cap. II. p. 351. — <sup>2</sup> Joan. XVI. 16, 22. — <sup>3</sup> Cant. v. 17.

noyer ses crimes, et un trésor si précieux, qu'il suffit non seulement pour payer ses dettes, mais encore celles du prochain. C'est une fournaise d'amour, où l'épouse échauffe son zèle, et lui donne des ailes de feu, pour voler à la conquête des âmes, aux dépens de son contentement et de son repos : c'est une école de sagesse, où elle apprend les secrets de la vie intérieure : c'est une épreuve où elle se fortifie par la pratique des vertus chrétiennes ; comme les plantes jettent de profondes racines durant les rigueurs de l'hiver. C'est là qu'elle goûte cette importante vérité, qu'il faut interrompre les délices de la contemplation par les travaux de l'action ; qu'elle doit laisser les secrets baisers de l'Epoux, pour donner les mamelles à ses enfants ; que l'amour effectif est préférable à l'amour affectif ; et que personne ne doit vivre pour lui seul, mais que chacun est obligé d'employer sa vie à la gloire de celui qui a voulu mourir pour tous les hommes. C'est le creuset où elle met sa charité à l'épreuve, pour savoir si elle est de bon aloi. C'est la balance où elle pèse les grâces de Dieu, pour en faire un sage discernement, et préférer l'auteur des consolations à tous ses dons. C'est un exil passager, qui lui fait sentir, par précaution, combien c'est un grand mal d'être abandonné de Dieu pour jamais ; puisque une absence de peu de jours lui paroît plus insupportable que toutes les peines du monde : mais surtout, c'est une excellente disposition à l'union intime avec son divin Epoux, qui est, à vrai dire, le fruit de ses desirs, la fin de ses travaux et la récompense de toutes ses peines.

Tous les saints Pères qui parlent de l'union qui se fait entre l'âme et l'Epoux céleste, dans l'exercice de l'oraison, disent qu'elle est inexplicable. Saint Thomas l'appelle un baiser ineffable ; parce qu'on peut bien goûter l'excellence des affections et des impressions divines, mais on ne la peut pas exprimer. Saint Bernard dit que c'est un lien ineffable d'amour ; parce que la manière dont on le voit est ineffable, et demande une pureté de cœur tout extraordinaire. Saint Augustin dit que cette union se fait d'une manière qui ne peut tomber dans la pensée d'un homme, s'il n'en a fait l'expérience.

On peut dire que le propre de l'amour est de tendre à

l'union la plus intime et la plus étroite qui puisse être, et qu'il ne se contente pas d'une jouissance superficielle; mais qu'il aspire à la possession parfaite. De là vient que l'âme qui aime parfaitement Jésus-Christ, après avoir pratiqué toutes les actions de vertu et de mortification les plus héroïques; après avoir reçu toutes les faveurs les plus signalées de l'Epoux, les visions, les révélations, les extases, les transports d'amour, les vues, les lumières, croit n'avoir rien fait et n'avoir rien reçu; à cause, dit saint Macaire, du desir insatiable qu'elle a de posséder le Seigneur; à cause de l'amour immense et ineffable qu'elle lui porte, qui fait qu'elle se consume de desirs ardents, et qu'elle aspire sans cesse au baiser de l'Epoux.

On peut bien dire encore que cette union parfaite, qui est l'objet de ses desirs, n'est pas seulement une simple union, par le moyen de la grâce habituelle qui est commune à tous les justes, ou par l'amour actuel, même extatique et jouissant, qui ne se donne qu'aux grandes âmes; mais c'est le plus haut degré de la contemplation, le plus sublime don de l'Epoux, qui se donne lui-même, qui s'écoule intimement dans l'âme, qui la touche, qui se jette entre ses bras, et se fait sentir et goûter par une connoissance expérimentale, où la volonté a plus de part que l'entendement, et l'amour que la vue. D'où vient que Richard de Saint-Victor dit « que l'amour est un » œil; et qu'aimer, c'est voir <sup>1</sup> : » et saint Augustin : « Qui » connoît la vérité, la connoît; et qui la connoît, connoît l'éternité : c'est la charité qui la connoît <sup>2</sup>. »

On peut bien dire avec saint Bernard, que cet embrassement, ce baiser, cette touche, cette union, n'est point dans l'imagination ni dans les sens; mais dans la partie la plus spirituelle de notre être, dans le plus intime de notre cœur, où l'âme, par une singulière prérogative, reçoit son bien aimé; non par figure, mais par infusion; non par image, mais par impression. On peut dire avec Denis le Chartreux, que le divin Epoux voyant l'âme tout éprise de son amour, se com-

<sup>1</sup> De grad. Charit. cap. III, p. 353. — <sup>2</sup> Conf. lib. VII, cap. X, tom. I, col. 132.

munique à elle, se présente à elle, l'embrasse, l'attire au dedans de lui-même, la baise, la serre étroitement avec une complaisance merveilleuse; et que l'épouse étant tout à coup, en un moment, en un clin d'œil, investie des rayons de la divinité, éblouie de sa clarté, liée des bras de son amour, pénétrée de sa présence, opprimée du poids de sa grandeur, et de l'efficace excellente de ses perfections, de sa majesté, de ses lumières immenses, est tellement surprise, étonnée, épouvantée, ravie en admiration de son infinie grandeur, de sa brillante clarté, de la délicieuse sérénité de son visage, qu'elle est comme noyée dans cet abîme de lumière, perdue dans cet océan de bonté, brûlée et consumée dans cette fournaise d'amour, anéantie en elle-même par une heureuse défaillance, sans savoir où elle est, tant elle est égarée et enfoncée dans cette vaste solitude de l'immensité divine. Mais de dire comment cela se fait, et ce qui se passe en ce secret entre l'Epoux et l'épouse, cela est impossible : il le faut honorer par le silence; et louer à jamais l'amour ineffable du Verbe, qui daigne tant s'abaisser pour relever sa créature.

#### LES DEVOIRS DE L'ÂME QUI EST ÉPOUSE DE JÉSUS-CHRIST.

Entre les devoirs de l'épouse envers son divin Epoux, celui de l'amour est le premier; et même l'on peut dire qu'il est unique, parce qu'il contient tous les autres avec éminence. Car il faut considérer que Jésus-Christ prend quelquefois le nom de Seigneur, quelquefois celui de Père, et quelquefois celui d'Epoux. Quand il veut nous donner de la crainte, dit saint Grégoire <sup>1</sup>, il prend la qualité de Seigneur : lorsqu'il veut être honoré, il prend celle de Père : mais quand il veut être aimé, il se fait appeler Epoux.

Faites réflexion sur l'ordre qu'il garde : de la crainte procède ordinairement le respect; du respect l'amour. En cet amour consiste, comme dit excellemment saint Bernard <sup>2</sup>, la ressemblance de l'âme avec le Verbe, selon cette parole de l'apôtre <sup>3</sup> : « Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses

<sup>1</sup> In Cant. Prem. n. 8, tom. III, part. II, col. 400. — <sup>2</sup> In Cant. Serm. LXXXIII, n. 3, col. 1557. — <sup>3</sup> Ephes. v. 1, 2.

» enfants bien aimés ; et marchez dans l'amour et la charité ,  
» comme Jésus-Christ nous a aimés ; » afin de vous joindre ,  
par conformité, à celui dont l'infinité vous sépare. Cette conformité marie l'âme avec le Verbe , lorsqu'elle se montre semblable en volonté et en desir , à celui à qui elle ressemble par le privilège de la nature , aimant comme elle est aimée : si donc elle aime parfaitement, elle est épouse.

Qu'y a-t-il de plus doux que cette conformité ? qu'y a-t-il de plus souhaitable que cet amour , qui fait , ô âme fidèle , que ne vous contentant pas d'être instruite par les hommes , mais vous adressant vous-même confidemment au Verbe , vous lui adhérez constamment , vous l'interrogez familièrement , vous le consultez sur toutes choses ; égalant la liberté de vos desirs à l'étendue de vos pensées et de vos connoissances ?

Certainement , on peut dire que c'est ici que l'on contracte un mariage spirituel et saint avec le Verbe : je dis trop peu quand je dis qu'on le contracte ; on le consomme : car c'est en effet le consommer , que de deux esprits n'en faire qu'un , en voulant et ne voulant pas les mêmes choses. Au reste, il ne faut pas craindre que l'inégalité des personnes affoiblisse aucunement la conformité des volontés , parce que l'amour n'a pas tant d'égard au respect. Le mot d'amour vient d'aimer , non pas d'honorer. Que celui-là se tienne en respect, qui frissonne, qui est interdit, qui tremble , qui est saisi d'étonnement : tout cela n'a point de lieu en celui qui aime. L'amour est plus que satisfait de lui-même , et quand il est entré dans le cœur , il attire à soi toutes les autres affections et se les assujettit. C'est pourquoi celle qui aime s'applique à l'amour, et ne sait autre chose ; et celui qui mérite d'être honoré, respecté et admiré , aime mieux néanmoins être aimé : l'un est l'Epoux ; l'autre est l'épouse.

Quelle affinité et quelle liaison cherchez-vous entre deux époux , sinon d'aimer et d'être aimé ? Ce lien surpasse celui des pères et des mères à l'égard de leurs enfants , qui est celui de tous que la nature a serré plus étroitement. Aussi est-il écrit à ce sujet que « l'homme laissera son père et sa mère,



» et s'attachera à son épouse <sup>1</sup>. » Voyez comme cette affection n'est pas seulement plus forte que toutes les autres, mais qu'elle se surmonte elle-même dans le cœur des époux. Ajoutez que celui qui est l'époux n'est pas seulement épris d'amour; il est l'amour même. Mais n'est-il point aussi l'honneur? Pour moi je ne l'ai point lu : j'ai bien lu que « Dieu » est charité <sup>2</sup>; » mais je n'ai point lu qu'il soit honneur ni dignité. Ce n'est pas que Dieu rejette l'honneur, lui qui dit : « Si je suis père, où est l'honneur qui m'est dû <sup>3</sup>? » mais il le dit en qualité de père. Que s'il veut montrer qu'il est époux, il dira : Où est l'amour qui m'est dû? Car il dit aussi au même endroit : « Si je suis Seigneur, où est la crainte qui m'est due? » Dieu donc veut être craint comme Seigneur, honoré comme Père, aimé et chéri comme Epoux.

De ces trois devoirs, lequel est le plus excellent et le plus noble? L'amour. Sans l'amour, la crainte est fâcheuse, et l'honneur n'est point agréable. La crainte est une passion servile, tandis qu'elle n'est point affranchie par l'amour; et l'honneur qui ne vient point du cœur, n'est point un vrai honneur, mais une pure flatterie. La gloire et l'honneur appartiennent à Dieu : mais il ne les accepte point, s'ils ne sont assaisonnés par l'amour : car il suffit par lui-même ; il plaît par lui-même et pour l'amour de lui-même. L'amour est lui-même, et son mérite est sa récompense. Il ne demande point d'autre motif ni d'autre fruit que lui-même : son fruit, c'est son usage. J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. En vérité, l'amour est une grande chose, pourvu qu'il retourne à son principe; et que, remontant à sa source par une réflexion continuelle, il y prenne des forces pour entretenir son cours.

De tous les mouvements, de tous les sentiments et de toutes les affections de l'âme, il n'y a que l'amour qui puisse servir à la créature pour rendre la pareille à son auteur, sinon avec égalité, pour le moins avec quelque rapport. Par exemple, si Dieu se fâche contre moi, me fâcherai-je contre lui? Non, certes; mais je craindrai, mais je tremblerai, mais

<sup>1</sup> Genes. II. 24. Matth. XIX. 5. — <sup>2</sup> I. Joan. IV. 8. — <sup>3</sup> Malac. I. 6,

je lui demanderai pardon : de même s'il me reprend, je ne le reprendrai pas à mon tour ; mais plutôt je le justifierai : ets'il me juge, je n'entreprendrai pas de le juger ; mais plutôt de l'adorer. S'il domine, il faut que je serve ; s'il commande, il faut que j'obéisse : je ne puis pas exiger de lui une obéissance réciproque. Mais il n'est pas ainsi de l'amour : car quand Dieu aime, il ne demande autre chose qu'un retour d'amour, parce qu'il n'aime que pour être aimé ; sachant bien que ceux qui l'aiment sont rendus bienheureux par l'amour même qu'ils lui portent.

Ainsi l'âme, qui est assez heureuse pour y être parvenue, brûle d'un si ardent désir de voir son Epoux dans la gloire, que la vie lui est un supplice, la terre un exil, le corps une prison, et l'éloignement de Dieu une espèce d'enfer, qui la fait sans cesse soupirer après la mort. Dans cet état, dit saint Grégoire <sup>1</sup>, elle ne reçoit aucune consolation des choses de la terre : elle n'en a aucun goût, ni sentiment, ni désir : au contraire, c'est pour elle un sujet de peine, qui la fait soupirer jour et nuit, et languir dans l'absence de son Epoux : car elle est blessée d'amour ; et cette plaie, qui consume les forces du corps, est la parfaite santé de l'âme, sans laquelle sa disposition seroit très mauvaise et très dangereuse. Plus cette plaie est profonde, plus elle est saine. Sa force consiste dans la langueur ; et sa consolation est de n'en avoir point sur la terre. Tout ce qu'elle voit ne lui cause que de la tristesse, parce qu'elle est privée de la vue de celui qu'elle aime. Il n'y a qu'une seule chose qui la puisse consoler ; c'est de voir que plusieurs âmes profitent de son exemple, et sont embrasées de l'amour de son Epoux.

Tel étoit saint Ignace, martyr, qui soupiroit après les tourments et la mort, par l'extrême désir qu'il avoit de voir Jésus-Christ. Quand sera-ce, disoit-il <sup>2</sup>, que je jouirai de ce bonheur d'être déchiré des bêtes farouches dont on me menace ? Ah ! qu'elles se hâtent de me faire mourir et de me tourmenter ; et, de grâce, qu'elles ne m'épargnent point comme elles font les autres martyrs : car je suis résolu, si elles ne viennent

<sup>1</sup> In Cant. cap. iii, tom. iii. p. 419. — <sup>2</sup> Ep. ad Rom.

à moi, de les aller attaquer, et de les obliger à me dévorer. Pardonnez-moi ce transport, mes petits enfants ; je sais ce qui m'est bon ; je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ ; ne desirant plus rien de toutes les choses visibles, et n'ayant qu'un seul desir, qui est de trouver Jésus-Christ. Qu'on me fasse souffrir les feux, les croix et les dents des bêtes farouches : que tous les tourments que les démons peuvent inspirer aux bourreaux viennent fondre sur moi ; je suis prêt à tout, pourvu que je puisse jouir de Jésus-Christ. Quel amour ! quels transports ! quelle ardeur pour Jésus-Christ ! Puissions-nous entrer dans ces sentiments ; et comme le saint martyr, n'avoir plus de vie, d'être, de mouvements, que pour consommer notre union avec le divin Epoux.

---

## SERMON

PRÊCHÉ A L'OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU CLERGÉ DE FRANCE,

LE 9 NOVEMBRE 1681,

A la messe solennelle du Saint-Esprit dans l'église des Grands-Augustins.

SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

*Quam pulchra tabernacula tua. Jacob, et tentoria tua, Israel ! « Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob ! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux ! » C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert. Au livre des Nombres, xxiv. 1, 2, 3, 5.*

Messeigneurs,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Eglise chrétienne figurée dans les anciens Israélites ; la voir, dis-je, sortie de l'Egypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la

terre promise à travers d'un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce: mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre: étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter: heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Eglise pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert: son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards: Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle: Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Eglise sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ: le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature: tout en paix par le concours de ces deux puissances: Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis, à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Eglise! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et au lieu de la maudire comme on l'y vouloit contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration il s'écrie: *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* « Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfants de Jacob! » quel ordre

dans votre camp ! quelle merveilleuse beauté paroît dans ces pavillons si sagement arrangés ; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche , que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie !

Il n'est pas possible, mes Frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Eglise universelle se présente à vous. C'est l'Eglise gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ : Eglise renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle ; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette église gallicane, pleine de science et de vertu ! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Eglise catholique ; et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est à dire au successeur de saint Pierre ! O que cette union ne soit point troublée ! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite !

Esprit saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division, nous accourons effrayés pour unir parfaitement le corps de l'Eglise, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Messeigneurs,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la » montagne. » C'est ce qui fut dit à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle <sup>1</sup>. Mais saint Paul nous avertit : que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle : c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes ; c'est

<sup>1</sup> Exod. xxv. 40. — <sup>2</sup> Hebr. viii. 9.

l'Eglise catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyoit dans l'Apocalypse « la sainte cité de Jérusalem<sup>1</sup>, » et l'Eglise qui commençoit à s'établir par toute la terre; il la voyoit, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins en ont été pris : « Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré » sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse ? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira « qu'il ne fait rien que ce » qu'il voit faire à son Père<sup>2</sup>. » Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Eglise ? qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore ? C'est le secret de l'Epoux, et nul autre que l'Epoux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez » donnés, » je vous recommande mon Eglise ; « gardez-les en » votre nom, afin qu'ils soient un comme nous<sup>3</sup> ; » et encore : « Comme vous êtes en moi, et moi en vous, ô mon Père, » ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils soient un comme » nous ; qu'ils soient un en nous<sup>4</sup> : » je vous entends, ô Sauveur ; vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une : car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité ? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la divinité, rien n'est plus beau que l'Eglise, où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous : regardez, et » faites suivant ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouiroit : descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les cœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser : elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnoître les puissances supérieures ? C'est

<sup>1</sup> Apoc. xxi. 10. — <sup>2</sup> Joan. v. 19. — <sup>3</sup> Ibid. xvii. 11. — <sup>4</sup> Ibid. 21, 22.



une armée où tout marche avec ordre, et comme disoit ce patriarche : « C'est ici le camp de Dieu <sup>1</sup>. » C'est pourquoi dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel et ses anges contre Satan et ses anges <sup>2</sup>. » Il y a un chef dans chaque parti ; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale Dieu ? » triomphent des orgueilleux, qui disent : « Qui nous égale ? » et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes : « Regardez et faites selon ce modèle ; » que la sainte hiérarchie de votre Eglise soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire <sup>3</sup> : « Si la seule beauté de l'ordre » fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y a point de » péché, combien plus doit-il y avoir de subordination et de » dépendance parmi nous où le péché mettroit tout en confusion sans ce secours ? »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté, et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière ; inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre ; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Eglise universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Eglise placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges : mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux ; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous : malgré notre infirmité l'orgueil y règne ; et tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Eglise donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'auroit point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvoit dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

<sup>1</sup> Genes. xxxii. 2. — <sup>2</sup> Apoc. xii. 7. — <sup>3</sup> S. Greg. Epist. lib. v, Epist. lrv, tom. II, col. 784.

Ecoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Eglise. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Eglise : belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Eglise gallicane dans ce beau tout de l'Eglise universelle : belle et d'une beauté et d'une unité durable; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Eglise! car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Eglise forte, la rend belle; son unité la rend belle, son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourroient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

#### PREMIER POINT.

J'ai, Messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Eglise. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? Quel en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes: ouvrons l'Evangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Eglise a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Evangile; que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Eglise, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer

le mystère de l'unité dans la même Eglise, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples, » dit l'Evangile <sup>1</sup> : les voilà tous; « et parmi eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis : « Et voici les » noms des douze apôtres; le premier est Simon qu'on appelle » Pierre <sup>2</sup>. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de Pierre, » que Jésus-Christ, dit saint Marc <sup>3</sup>, lui avoit donné; » pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditoit d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parloit encore à plusieurs : « Allez, prêchez, je vous envoie : » *Ite, prædicate, mitto vos* <sup>4</sup> : mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné : c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu à Simon fils de Jonas : Jésus-Christ qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-il <sup>5</sup>, je te » dis à toi, tu es Pierre; et, ajoute-t-il, sur cette pierre » j'établirai mon Eglise; et conclut-il, les portes de l'enfer » ne prévaudront point contre elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Eglise, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant <sup>6</sup>. » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Eglise. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs;

<sup>1</sup> Luc. vi. 13. — <sup>2</sup> Matth. x. 2. — <sup>3</sup> Marc. iii. 16. — <sup>4</sup> Matth. x. 6, 7, 16. — <sup>5</sup> Matth. xvi. 18. — <sup>6</sup> Ibid. 16.

Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine <sup>1</sup>.

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Eglises ; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem la cité sainte où Jésus-Christ a paru ; où « l'Eglise devoit » commencer <sup>2</sup> » pour continuer la succession du peuple de Dieu ; où Pierre par conséquent devoit être longtemps le chef de la parole et de la conduite ; d'où il alloit visitant les Eglises persécutées <sup>3</sup>, et les confirmant dans la foi ; où il falloit que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir <sup>4</sup> : non pas Jacques, quoiqu'il y fût ; un si grand apôtre, « frère » du Seigneur <sup>5</sup>, » évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'étoit pas lui que Paul devoit venir voir ; mais il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée : « le contempler, l'étudier, dit saint Jean Chrysostôme <sup>6</sup>, et le voir comme plus grand aussi bien que plus » ancien que lui, » dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisoit lui-même par une révélation si expresse ; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient ; mais ce n'est rien, la plus illustre Eglise du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance ; vous l'avez lu dans les Actes <sup>7</sup> ; Eglise fondée par saint Barnabé et par saint Paul : mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnoître pour son premier pasteur ; l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il falloit que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa

<sup>1</sup> Conc. Chalc. Act. II, III, Lab. tom. IV, col. 368, 425. Relat. ad Leon. Ibid. col. 833. — <sup>2</sup> Luc. XXIV. 47. — <sup>3</sup> Act. IX. 32. — <sup>4</sup> Gal. I. 18. — <sup>5</sup> Ibid. 19. — <sup>6</sup> In Epist. ad Gal. cap. I, n. 11, tom. X, p. 677. — <sup>7</sup> Act. XI. 26.

chaire à Antioche fit une solennité dans les Eglises : par ces deux villes , illustres dans l'Eglise chrétienne par des caractères si marqués , il falloit qu'il vint à Rome plus illustre encore : Rome le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire ; mais Rome , qui , pour signaler le triomphe de Jésus-Christ , est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Eglise , doit devenir par cette raison la propre Eglise de saint Pierre ; et voilà où il faut qu'il vienne , par Jérusalem , et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul ? le mystère en seroit long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage , où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul ; où Pierre , chargé du tout en général par sa primauté , et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avoit reçu en la personne de Cornélius le centurion <sup>1</sup> , ne laisse pas , pour faciliter la prédication , de se charger du soin spécial des Juifs , comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils <sup>2</sup> . Puisqu'il falloit partager , il falloit que le premier eût les aînés ; que le chef , à qui tout se devoit unir , eût le peuple sur lequel le reste devoit être enté , et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez ; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre : car encore que , comme chef de la gentilité , elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils ; comme chef de la chrétienté , il faut que Pierre y fonde l'Eglise : ce n'est pas tout ; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome , et que réunie à jamais , pour ainsi parler , à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle étoit subordonnée , elle élève l'Eglise romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore ; quoique ces deux frères , saint Pierre et saint Paul , nouveaux fondateurs de Rome , plus heureux , comme plus unis que ses deux premiers fondateurs , d'ivent consacrer ensemble l'Eglise romaine ; quelque grand que soit saint Paul , en science , en dons spirituels , en charité , en courage ; encore qu'il ait « travaillé plus que tous les apôtres <sup>3</sup> , » et qu'il paroisse

<sup>1</sup> Act. x. — <sup>2</sup> Gal. ii. 7, 8, 9. — <sup>3</sup> I. Cor. xv. 10.

étonné lui-même de ses grandes révélations<sup>1</sup>, et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre : c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde ; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper, il y a plus de douze cents ans<sup>2</sup> : « Rome » le siège de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre » pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce » qu'elle n'a pu subjuguier par les armes. » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Eglise gallicane ! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Eglise est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Eglise romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connoît point d'hérésie. Les donatistes affectèrent d'y avoir un siège<sup>3</sup>, et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisoit, que la chaire d'unité leur manquoit : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les Manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Eglise<sup>4</sup> : les y découvrir seulement a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu, ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi ; consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique ; ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt<sup>5</sup> ; et qui, avant que le Fils de Dieu lui

<sup>1</sup> II. Cor. II. 7. — <sup>2</sup> S. Prosp. Carm. de Ingr. cap. II. — <sup>3</sup> S. Opt. Mil. lib. II, n. 4, p. 29 ; edit. 1700. — <sup>4</sup> S. Leo. Serm. XLI, cap. V. — <sup>5</sup> Luc. XXII. 61.



déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre « de confirmer ses frères <sup>1</sup> : » et quels frères ? les apôtres ; les colonnes mêmes : combien plus les siècles suivants ? Qu'a servi à l'hérésie des Monothélites d'avoir pu surprendre un pape ? l'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire, qu'elle tenta vainement d'occuper ; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : « Pierre a parlé par Agathon <sup>2</sup>. » Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Eglise romaine est toujours vierge ; la foi romaine est toujours la foi de l'Eglise ; on croit toujours ce qu'on a cru ; la même voix retentit partout ; et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit ; et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole.

Mais voyons encore, en un mot, la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein ; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette » pierre je bâtirai mon Eglise <sup>3</sup>, » il ajoute : « et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Toi, qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement ; « ce que tu lieras » sur la terre, sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur » la terre sera délié dans le ciel. » Tout est soumis à ces clefs ; tout, mes Frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie ; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné, premièrement, « d'aimer plus que tous les autres » apôtres, » et ensuite « de paître » et gouverner tout, « et les » agneaux et les brebis <sup>4</sup>, » et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge ; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut,

<sup>1</sup> Luc. xii, 32. — <sup>2</sup> Conc. Const. iii, gen. vi; Serm. Acclam. ad Imp. Act. xviii, tom. vi. Conc. col. 1053. — <sup>3</sup> Matth. xvi, 18, 19. — <sup>4</sup> Joan. xxi, 15, 16, 17.

selon sa parole, « que le premier soit comme lui, par la charité, le serviteur de tous les autres <sup>1</sup>. »

Ainsi saint Pierre paroît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi <sup>2</sup> ; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour <sup>3</sup> ; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts <sup>4</sup>, comme il devoit être le premier témoin devant tout le peuple <sup>5</sup> ; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres <sup>6</sup> ; le premier qui confirma la foi par un miracle <sup>7</sup> ; le premier à convertir les Juifs <sup>8</sup> ; le premier à recevoir les Gentils <sup>9</sup> : le premier partout ; mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté ; oui, mes Frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife, qui au dessus, dit saint Paul <sup>10</sup>, du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous : « Pardonnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Eglise. Il en avoit déjà pris le gouvernement en main, quand saint Paul lui dit en face : « qu'il ne marchoit pas droitement selon l'Evangile <sup>11</sup> ; » parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettoit quelque espèce de division dans l'Eglise. Il ne manquoit pas dans la foi ; mais dans la conduite : je le sais ; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisoit voir à un si grand apôtre qu'il manquoit dans la conduite <sup>12</sup> ; et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre qui étoit chargé du gouvernement ; et il écrit la faute de Pierre dans une épître, qu'en devoit lire éternellement dans

<sup>1</sup> Marc. x. 44. — <sup>2</sup> Matth. xv. 16. — <sup>3</sup> Joan. xxi. 15 et seq. —

<sup>4</sup> I. Cor. xv. 5. — <sup>5</sup> Act. ii. 14. — <sup>6</sup> Ibid. i. 16. — <sup>7</sup> Ibid. iii. 6, 7. —

<sup>8</sup> Ibid. ii. 14. — <sup>9</sup> Ibid. x. — <sup>10</sup> Hebr. ii. 17, 18. iv. 15, vii. 26. —

<sup>11</sup> Gal. ii. 11, 14. — <sup>12</sup> Ibid. 11.

toutes les Eglises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas ; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun ; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité ! Il falloit que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre, les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleroient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Eglise. Voilà ce que saint Cyprien <sup>1</sup>, saint Augustin <sup>2</sup>, et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirez, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places ; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie, que dans tous les autres dons ; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison ; et Pierre, qui so corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons ; ne vous laissez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand mystère en Jésus-Christ » et en son Eglise <sup>3</sup> ; » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint siège : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collège épiscopal ? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paroître, et encore dans ces paroles : « Tout ce que tu lieras sera lié ; tout ce que » tu délieras sera délié <sup>4</sup>. » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes Frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté

<sup>1</sup> S. Cypr. Epist. LXXI, p. 127. — <sup>2</sup> S. Aug. Epist. LXXXIII, n. 22, tom. II, col. 198. — <sup>3</sup> Ephes. v. 32. — <sup>4</sup> Matth. xvi. 19.

de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée ; et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : « Tout ce » que tu lieras sera lié ; tout ce que tu délieras sera délié <sup>1</sup>, » a dit la même chose à tous les apôtres ; et leur a dit encore : « Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront » remis ; et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur » seront retenus <sup>2</sup>. » Qu'est-ce que lier, sinon retenir ; et qu'est-ce que délier, sinon remettre ? et le même, qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit- » il, je vous envoie <sup>3</sup>. » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate : aussi souffle-t-il également sur tous ; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit ; ceux » dont vous remettrez les péchés, ils seront remis <sup>4</sup>, » et le reste que nous avons récité.

« C'étoit donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il vouloit mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous remettrez : » car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement, est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude ; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrois ici nommer avec

<sup>1</sup> Matth. xviii. 18. — <sup>2</sup> Joan. xy. 23. — <sup>3</sup> Ibid. 21. — <sup>4</sup> Ibid. 22, 23.

honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu ; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est à dire par les lois communes de toute l'Eglise ; de peur que, s'élevant au dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source ; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue ; car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Eglise. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout ; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin <sup>1</sup>, qui, dans » l'honneur de sa primauté, représentoit toute l'Eglise, reçoit » aussi le premier et le seul d'abord les clefs, qui, dans la » suite, devoient être communiquées à tous les autres <sup>2</sup>, » afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de l'Eglise gallicane <sup>3</sup>, que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité ; et que tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la principauté de la chaire » apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, » et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale ; l'Eglise mère, qui tient en sa main la conduite » de toutes les autres Eglises ; le chef de l'épiscopat d'où » part le rayon du gouvernement ; la chaire principale, la » chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres ; l'Afrique, les

<sup>1</sup> S. Aug. in Joan. Tract. cxxiv, tom. III, part. II, col. 822. — <sup>2</sup> S. Opt. Mil. lib. vii, n. 3, pag. 104. — <sup>3</sup> S. César. Arel. Epist. ad Symm. tom. I Conc. Gall. pag. 184.



Gaules, la Grèce, l'Asie ; l'Orient et l'Occident unis ensemble <sup>1</sup> : et voilà, sans préjudice des lumières divines, extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui étoit pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Eglises chrétiennes ; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Eglise : et puisque c'étoit le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avoit point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution tout est fort dans l'Eglise ; parce que tout y est divin, et que tout y est uni : et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin ; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles <sup>2</sup>, qu'ils agissoient dans leurs Eglises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles <sup>3</sup>, comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissoient « au » nom de Pierre : » *Vice Petri* ; « par l'autorité donnée à » tous les évêques en la personne de saint Pierre : » *Auctoritate episcopis per beatum Petrum collata* ; « comme vicaires » de saint Pierre : » *Vicarii Petri* ; et l'ont dit lors même qu'ils agissoient par leur autorité ordinaire et subordonnée ; parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Eglise, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Eglise, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

<sup>1</sup> S. Aug. Epist. XLIII, tom. II, col. 91. S. Iren. lib. III, cap. III, p. 175. S. Cyr. Epist. LV, pag. 86. Theod. Ep. ad Ren. CXVI, tom. III, p. 989. S. Avit. Ep. ad Faust. tom. I Conc. Gal. p. 158. S. Prosp. Carm. de Ingr. cap. II. Conc. Chalc. Relat. ad Leon. Lab. tom. IV, col. 837. Bibell. Joan. Const. ib. col. 1486. S. Opt. Mil. lib. II, n. 2, p. 28. — <sup>2</sup> Conc. Meld. Præf. tom. III. Conc. Gall. p. 27. — <sup>3</sup> Synod. Rem. tom. VIII. Conc. col. 591. Conc. Vien. tom. IX. Conc. col. 433. Conc. Cabil. ib. col. 275. Conc. Rem. ib. col. 481. Conc. Ciest. t. X. Conc. col. 1182. Jo. Carn. de Cath. Petr. Ant.



S'il est ainsi, chrétiens ; si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis ; si en conséquence de cette doctrine ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Eglise universelle ne puisse avouer ; que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques ? M'est-il permis, Messieurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui ; mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine ? Ah ! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle ; Messieurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-même. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Eglise ; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique : nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Eglise catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté : car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères, et dignes d'être adoptées par nos descendants ; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Eglise, et insérées avec honneur dans ces registres immortels, où sont compris les décrets qui regardent non seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité tout entière.

La comprenez-vous maintenant cette immortelle beauté de l'Eglise catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs ont de beau et de glorieux ? Que vous êtes belle dans cette union, ô Eglise catholique ; mais en même temps que vous êtes forte ! « Belle, » dit le saint Cantique <sup>1</sup>, et agréable comme Jérusalem ; » et en même temps, « terrible comme une armée rangée en bataille : » belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos mu-

<sup>1</sup> Cant. vi. 3.

railliez vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas ; mais tout à coup devenue terrible : car une armée qui paroît si belle dans une revue, combien est-elle terrible, quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi ? Que vous êtes donc terrible, ô Eglise sainte, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute ; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés ; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs ; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance ; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre ; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en haut et vous unissant ; mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action.

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Eglise, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'Esprit de celui qui dit : « Je tirerai tout à moi <sup>1</sup> ; » tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devoient venir les premiers ; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre ; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres brebis qui » ne sont pas de ce bercail <sup>2</sup>. » C'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peu-

<sup>1</sup> Jean. xii. 32. — <sup>2</sup> Ibid. x. 16.

ple qui n'est pas peuple : et que vous dit la voix céleste ? « Tue et mange <sup>1</sup>, » unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius ; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

Après les prémices viendra le tout ; après l'officier romain, Rome viendra elle-même ; après Rome viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Eglise a enfanté tant d'autres églises ? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers ; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte ; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un : et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté, pour réparer les ravages des dernières hérésies : c'est le destin de l'Eglise. *Movebo candelabrum tuum* : « Je remuerai votre chandelier, » dit Jésus-Christ à l'Eglise d'Éphèse <sup>2</sup> ; je vous ôterai la foi : « Je le remuerai ; » il n'éteint pas la lumière, il la transporte ; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd ! mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi, je ne vois pas encore les rois et les empereurs ! où sont-ils ces illustres nourriciers, tant de fois promis à l'Eglise par les prophètes ? Ils viendront, mais en leur temps. Ne voyez-vous pas dans un seul Psaume <sup>3</sup> le temps « où les nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ ? » Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc*, « Et maintenant : » c'est un autre temps qui va paraître. *Et nunc reges, intelligite* : « Et maintenant, ô rois, entendez : » durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Eglise, et vous l'avez vue triompher malgré vous ; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et maintenant, ô rois, entendez ; » instruisez-vous, arbitres du monde, servez le Seigneur en crainte ; » et le reste que vous savez.

<sup>1</sup> Act. x. 13. 12. — <sup>2</sup> Apoc. ii. 5. — <sup>3</sup> Ps. II.

Durant ces jours de tempête, où l'Eglise comme un rocher, devoit voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvoient être de leurs corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. « Les Césars, dit-il<sup>2</sup>, » seroient chrétiens, s'ils pouvoient être tout ensemble chrétiens et Césars. » Quoi, les Césars ne peuvent pas être chrétiens ! ce n'est pas de ces excès de Tertullien ; il parloit au nom de toute l'Eglise dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avoit le premier temps, où l'on devoit voir l'Empire ennemi de l'Eglise ; et tout ensemble vaincu par l'Eglise ; et le second temps, où l'on devoit voir l'Empire réconcilié avec l'Eglise, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Eglise.

L'Eglise n'est pas moins féconde que la Synagogue : elle doit, comme elle, avoir ses David, ses Salomon, ses Ezéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui : comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce ; un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Eléazar ; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias ; un Joas réparer le temple avec un Joïada ; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus, fils de Josédec ; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Eglise commence par la croix et par les martyres ; fille du ciel, il faut qu'il paroisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paroîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme ; Venez maintenant, ô Césars, il est temps : *Et nunc intelligite*. Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise ; mais tu vaincras par la croix : Rome verra la première ce grand spectacle ; un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pécheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps là, chrétiens, l'Eglise a appris d'en haut à

<sup>2</sup> Tertul. Apolog. n. 21.

se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu; « pour élargir, disoit saint Grégoire <sup>1</sup>, les voies du » ciel; » pour donner un cours plus libre à l'Evangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Eglise demeure seule, ne craignez rien; Dieu est avec elle, et la soutient au dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disoit un grand pape <sup>1</sup>, d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Epouse de Jésus-Christ : l'Eglise se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Eglise a fait par sa patience? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir tout sans murmure? Ce n'étoit point par foiblesse; qui peut mourir n'est jamais foible : mais c'est que l'Eglise savoit jusques où il lui étoit permis d'étendre sa résistance. *Nondum usque ad sanguinem restitistis* : « Vous n'avez pas encore résisté » jusques au sang, » disoit l'apôtre <sup>3</sup> : jusques au sang; c'est à dire jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Evangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non possumus* <sup>4</sup> : que prétendez-vous? « Nous ne pouvons pas; » et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper : de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Evangile, le même sang le rend aussi à cette vérité; que nul prétexte ni nulle raison ne peut autori-

<sup>1</sup> S. Greg. Epist. lib. III, Epist. LXV, ad Mauric. Aug. tom. II, col. 676. — <sup>2</sup> Innoc. II, Ep. II; tom. X Conc. col. 946. Conc. Aquis. II, tom. II, Conc. Galk. pag. 576. — <sup>3</sup> Hebr. XII. 4. — <sup>4</sup> Act. IV. 20.



ser les révoltes ; qu'il faut révéler l'ordre du ciel, et le caractère du Tout Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient ; puisque les plus beaux temps de l'Eglise nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Evangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Eglise leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien ; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les privilèges qu'ils accordent à l'Eglise, et qu'ils ne pouvoient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes ; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, Messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs, et au cours violent des passions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables ; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la rigueur du salut des hommes ; » *Rigorem salutis humanæ*<sup>1</sup>. L'Eglise assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois, pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain ; et convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est à dire le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours : de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Eglise, et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

<sup>1</sup> Conc. ad Theodon. vil. can. vi, Conc. Gal. t. iii, pag. 16. Conc. Meld. can. xii, ibid. pag. 35.



Car, qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : « Je ne vous puis rien refuser, » puisque je vous dois tout en Jésus-Christ : » *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo* <sup>1</sup> : « Tout ce que » votre autorité paternelle a réglé dans son concile pour le rétablissement de l'Eglise, je le loue, je l'approuve, je le confirme comme votre fils; je veux qu'il soit inséré parmi les » lois, qu'il fasse parti du droit public, et qu'il vive autant que » l'Eglise : » *Et in æternum mansura, et humanis solemniter legibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda hac auctoritate, vivente Ecclesia, victura* : ou d'entendre un roi pieux dans un concile; c'étoit un roi d'Angleterre : ah! nos entrailles s'émeuvent à ce nom; et l'Eglise toujours mère ne peut s'empêcher, dans ce souvenir, de renouveler ses gémissements et ses vœux. Passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus* <sup>2</sup> : « J'ai le glaive de Constantin à la » main, et vous y avez celui de Pierre; donnons-nous la main, » et joignons le glaive au glaive. » Que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal. Ne craignez rien, saints évêques; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtimens rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, « et la puissance royale ne vous manquera jamais. »

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrierait encore une fois avec Balaam : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* (l'Eglise catholique, que vous êtes belle! le Saint-Esprit vous anime; le saint siège unit tout vos pasteurs; les rois font la garde autour de vous; qui ne respecterait votre puissance?

## SECOND POINT.

Paraissez maintenant, sainte Eglise gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très chrétiens, et venez

<sup>1</sup> Henric. II ad Bened. VIII. tom. IX. Conc. col. 831. — <sup>2</sup> Eadg. Crat. ad Cler. tom. IX Conc. col. 697.

servir d'ornement à l'Eglise universelle. Et vous, Seigneur tout puissant, qui avez comblé cette Eglise de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David, lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple, afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus* <sup>1</sup>. C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Eglises. C'étoit le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint siège; afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous puissions dire avec un grand archevêque de Reims : « La sainte Eglise romaine, » la mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les Eglises, doit » être consultée dans tous les doutes qui regardent la foi et » les mœurs, principalement par ceux qui, comme nous, ont » été engendrés en Jésus-Christ par son ministère, et nourris » par elle du lait et de la doctrine catholique <sup>2</sup>. »

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne sous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons en le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre église de Lyon; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyr aussi bien que de son siège; Irénée digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Eleuthère de la part de l'Eglise gallicane <sup>3</sup>; ambassadeur de la paix, qui depuis la procura aux saintes églises d'Asie d'où il nous avoit été envoyé; qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les vouloit retrancher de la communion; et qui présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il étoit réputé le père, fit connoître à ce saint pape qu'il ne falloit pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux <sup>4</sup>. Mais comme l'Eglise est une par tout l'univers,

<sup>1</sup> Ps. CXXXV. 1. — <sup>2</sup> Hinem. de divort. Loth. et Teutb. tom. 1, pag. 561. — <sup>3</sup> Euseb. Hist. Eccl. lib. v, cap. III, p. 168. Edit. Val. — <sup>4</sup> Ibid. c. XXIII, XXIV, p. 191, 192.

cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint siège, que ceux que le saint siège avoit immédiatement envoyés; et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révérend de tous les siècles<sup>1</sup> : « Quand nous exposons la tradition que la très grande, très ancienne et très célèbre Eglise romaine, fondée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, a reçue des apôtres, et qu'elle a conservée jusqu'à nous par la succession de ses évêques, nous confondons tous les hérétiques, parce que c'est avec cette Eglise que toutes les Eglises et tous les fidèles qui sont par toute la terre doivent s'accorder, à cause de sa principale et excellente principauté, et que c'est en elle que ces mêmes fidèles, répandus par toute la terre, ont conservé la tradition qui vient des apôtres. »

Appuyée sur ces solides fondements, l'Eglise gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique; cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès, que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers; et malgré l'inégalité de ces deux sièges, les deux évêques furent égaux en gloire, comme ils l'étoient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Eglise gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire; et cette Eglise, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des apôtres: tant la Providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit, et d'y faire revivre les premières grâces.

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devoit tomber en Occident, et que la Gaule devoit devenir France, Dieu ne laissa pas longtemps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté; et voulant transmettre aux rois

<sup>1</sup> S. Irén. lib. III. contr. Hæres. cap. III, p. 175.

des Français la garde de son Eglise, qu'il avoit confiée aux empereurs, il donna non seulement à la France, mais encore à tout l'Occident un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers, fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde étoit le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnoit à l'Eglise d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être « les perpétuels défenseurs de l'Eglise et des pauvres <sup>1</sup> ; » digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Eglises et à rendre les peuples heureux, (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français) il prioit Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avoit données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume, ils dilateroient celui de Jésus-Christ ; et que, s'ils étoient fidèles à garder les lois qu'il leur preseroit de la part de Dieu <sup>2</sup>, l'empire romain leur seroit donné ; en sorte que des rois de France sortiroient des empereurs dignes de ce nom, qui feroient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remi sur les Français et sur leurs rois, qu'il appeloit toujours ses chers enfants ; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avoit daigné, par le ministère de sa main pécheresse, c'est ainsi qu'il parle, renouveler, à la vue de tous les Français et de leur roi, les miracles qu'on avoit vu éclater dans la première fondation des Eglises chrétiennes. Tous les saints qui étoient alors furent réjouis ; et dans ce déclin de l'empire romain, ils crurent voir paroître dans les rois de France « une nouvelle lumière pour tout l'Occident : » *In*

<sup>1</sup> Testam. S. Rem. ap. Flod. lib. 1, cap. XVIII. — <sup>2</sup> Ibid. et cap. XIII.

*occiduis partibus novi jubaris lumen effulгурat*<sup>1</sup>; et non seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Eglise, à laquelle ce nouveau royaume promettoit de nouveaux progrès. C'est ce que disoit saint Avite, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Eglise romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat; « parce que, disoit ce grand homme<sup>2</sup>, quand le pape et le » chef de tous les évêques est attaqué, ce n'est pas un seul » évêque, mais l'épiscopat tout entier qui est en péril. »

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en ce qui touchoit la foi et la discipline, nos saints prédécesseurs regardoient toujours l'Eglise romaine, et se gouvernoient par ses traditions<sup>3</sup>. Tel étoit le sentiment de l'Eglise gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remi, Clovis et les Français dans son sein, leur imprimoit dans le fond du cœur ce respect pour le saint siège, dont ils devoient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs. Les papes connurent d'abord la protection qui leur étoit envoyée du ciel; et ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs? Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti « une colonne de » fer que Dieu élevoit pour le soutien de sa sainte Eglise, » pendant que la charité se refroidissoit partout ailleurs<sup>4</sup>. » Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme des voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint siège qu'il avoit toujours reçue des empereurs<sup>5</sup>; et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi

<sup>1</sup> S. Avit. Vien. epist. ad Clod. tom. I Conc. Gall. pag. 154. —

<sup>2</sup> Epist. ad Faust. ibid. p. 158. — <sup>3</sup> Ep. Syn. Episc. Gall. apud Leon. Concil. Araus. II, Præf. tom. I Conc. Gal. pag. 216. Bonif. II. Ep. ad Cæsar. Arel. ibid. p. 223. Conc. Vas. II, can. III, IV, V, ibid. p. 226, 227. Conc. Aurel. III, can. III, XXVI, ibid. p. 248, 255. — <sup>4</sup> Anast. II. Ep. II, ad Clod. tom. IV Conc. col. 1282. — <sup>5</sup> Pel. II Epist. ad Aunach. Autiss. tom. I Conc. Gall. p. 376.



sur ses saints prédécesseurs, lorsque, touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met « autant au dessus des autres souverains, que les souverains sont au dessus des particuliers <sup>1</sup>. »

Leur foi croissoit en effet avec leur empire; et, selon la prédiction de tant de saints, l'Eglise s'étendoit par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin son premier apôtre. Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montrait dès lors, par des signes manifestes, ce que les siècles suivants ont confirmé, qu'il vouloit que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Eglise.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remi leur avoit marquée : Dieu les rejeta de devant sa face ; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône ; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Eglise bénirent Pepin, qui en étoit le chef <sup>2</sup> ; les bénédictions de saint Remi passèrent à lui : de lui sortit cet empereur, père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu ; et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Eglise. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition, et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons ; les conciles longtemps négligés furent rétablis <sup>3</sup>, et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour mieux faire entendre les saintes Ecritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Eglise romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence furent des lois inviolables <sup>4</sup>. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article

<sup>1</sup> S. Greg. M. Epist. lib. vi, Epist. vi, t. ii, col. 795. — <sup>2</sup> Paul. i. Epist. x. ad Fr. t. ii Conc. Gall. p. 59. — <sup>3</sup> De schol. instit. Capit. Baluz. tom. i, pag. 202, 203. — <sup>4</sup> Conc. Francof. can. viii, t. ii Conc. Gall. p. 196. Capit. Aquis. ap. Imp. iii, cap. iv, Baluz. tom. i, p. 380, 381. Capit. de divis. Regni, cap. xv, ibid. p. 444.



de son testament fut de recominader à ses successeurs la défense de l'Eglise de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avoit reçu de son père et de son aïeul, et qu'il vouloit laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire, ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un de ses descendants, que, « quand cette Eglise imposeroit un joug » à peine supportable, il le faudroit souffrir<sup>1</sup> » plutôt que de rompre la communion avec elle. Elle n'imposoit point de tel joug ; mais ce sage prince vouloit tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste les canons que lui envoya son sage et intime ami, le pape Adrien, n'étoient qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Eglise de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés : nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince ; et, sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort ni si éclairé ; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle ; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, et tantôt les deux puissances ensemble<sup>2</sup>. Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité ; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne<sup>3</sup>, ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatoit dans toute l'Eglise autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause<sup>4</sup>. Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre ; mais il savoit comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint siège avant toutes choses ; il écouta aussi les autres

<sup>1</sup> Capit. Car. M. de Hon. sed. Apost. an. Imp. i ; Baluz. tom. i, p. 357. Conc. Tribur. Sub Arn. Imp. can. xxx, tom. ix. Conc. col. 456. Capit. Angilr. data tom. ii Conc. Gall. pag. 100. Epist. can. ab Adr. Car. M. oblat. Conc. tom. vi, col. 1800. — <sup>2</sup> Conc. Francof. can. i, ii. can. iii. v, can. iv, v, vi, vii, tom. ii Conc. Gall. pag. 193 et seq. — <sup>3</sup> Ibid. i, pag. 193. —

<sup>4</sup> Conc. Francof. Epist. Car. M. pag. 188.

évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince ; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Evangile et l'ancienne tradition de l'Eglise catholique : c'est de là qu'il apprit ce qu'il falloit croire ; et sans discuter davantage la matière, dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs <sup>1</sup>, il leur envoie « les lettres, les déci- » sions, et les décrets formés par l'autorité ecclésiastique, les » exhortant à s'y soumettre avec lui, et à ne se croire pas plus » savants que l'Eglise universelle ; parce que , ajoutoit ce » grand prince, après ce concours de l'autorité apostolique, » et de l'unanimité synodale, vous ne pouvez plus éviter d'être » tenus pour hérétiques, et nous n'osons plus avoir de com- » munion avec vous. »

Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux ; voilà tous ses sentiments du temps de Charlemagne : mais Charlemagne les avoit reçus de plus haut, et ils étoient venus des anciens Pères, et dès l'origine du christianisme. Le saint siège principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les apôtres : car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : « Qui vous écoute, m'écoute <sup>2</sup> ; » et encore : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle <sup>3</sup> ; » et encore : « Vous êtes la lumière du monde <sup>4</sup> ; » et encore : « Dites-le à l'Eglise ; et s'il n'écoute pas l'Eglise , » qu'il vous soit comme un gentil et un publicain <sup>5</sup> ; » et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la con- » sommation des siècles <sup>6</sup>. » Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Eglise ; et le jugement du saint siège et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du saint siège et de l'Eglise romaine ? Qui ne sait qu'elle doit à ces

<sup>1</sup> Conc. Francf. Epist. Car. M. pag. 188, 190. — <sup>2</sup> Luc. x. 16. — <sup>3</sup> Matth. xvi. 18. — <sup>4</sup> Ibid. v. 14. — <sup>5</sup> Ibid. xvi. 17. — <sup>6</sup> Ibid. xxviii. 20.

deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays ? Dieu qui vouloit que cette Eglise, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siège où tous les fidèles devoient garder l'unité, à la fin fût mis au dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'Etat pourroient causer, jeta les fondemens de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Eglise, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes ; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Eglise. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avoient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditionnaire ; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avoit espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siège où ils tenoient leurs conciles, et d'où ils faisoient entendre leurs oracles par toute l'Eglise. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Reims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire ; pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne : tant les papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et les plus authentiques de l'Eglise, dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Eglise gallicane.

Cependant la troisième race étoit montée sur le trône ; race encore plus pieuse que les deux autres ; qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire ; qui seule dans tout l'univers, et depuis le commencement du monde, se voit sans interruption depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante ; race enfin qui devoit donner saint Louis au monde ; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si

grandes choses, et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénite par le saint siège? Sous cette race la France est « un royaume chéri » et béni de Dieu, un royaume dont l'exaltation est inséparable de celle du saint siège <sup>1</sup>, » un royaume.....; mais si j'entreprendois de tout raconter, le jour n'y suffiroit pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ses rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révéler de toute la terre, et qui les a mis au dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantoient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur Etat, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense; puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni, ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois, aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la faiblesse des papes, toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchoient volontairement de quelques uns de leurs droits, plutôt que de troubler la paix de l'Eglise; et pendant que saint Thomas de Cantorbéri étoit banni d'Angleterre comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevoit dans son sein comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers. L'Eglise, qu'ils honoroient, les honoroit à son tour; et l'égalité, tant recommandée par l'apôtre, s'entretenoit par de mutuelles reconnoissances.

La piété se ralentissoit, et les désordres se multiplioient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France: au milieu de la barbarie et de l'ignorance, elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de

<sup>1</sup> Alex. III Epist. XXI, tom. X Conc. col. 1212. Innoc. III, Greg. IX, t. XI Conc. part. I, col. 27, 367.

pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince ; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat ; jamais enfant de l'Eglise ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Eglise romaine. Il regardoit dans le pape seul tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'un et l'autre Testament ; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot, Jésus-Christ même <sup>1</sup>. Mais afin qu'une autorité, sur laquelle l'Eglise est fondée, fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvoit, ce qui sembloit plutôt la déshonorer que l'agrandir.

Tout est à vous, disoit-il <sup>2</sup>, tout dépend du chef ; mais c'est avec un certain ordre. On feroit un monstre du corps humain, si on attachoit immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au saint siège : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai ; mais un de vos ancêtres disoit : « Tout m'est permis, mais tout » n'est pas convenable <sup>3</sup>. » Vous avez la plénitude de la puissance ; mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Eglise romaine est la mère des églises <sup>4</sup>, mais non une maîtresse impérieuse ; et vous êtes, non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affoiblir une autorité qu'il a fait révéler à toute la terre ; mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ qui l'a élevé à une si grande puissance n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat ; afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique ; puisque si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gou-

<sup>1</sup> S. Bern. de Consid. lib. II, cap. VIII, et lib. IV, cap. VII, tom. I, col. 422, 444. — <sup>2</sup> Ibid. lib. III, cap. IV, col. 433. — <sup>3</sup> I. Cor. X. 22. — <sup>4</sup> S. Bern. Ibid. lib. IV, c. VII, col. 444.

verner par les lois communes que le saint siège a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique<sup>1</sup>, le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disoit saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint siège, et le plus ardent défenseur de la foi romaine, (vous reconnoissez saint Louis) à persévérer dans ces maximes, et à publier une pragmatique pour maintenir dans son royaume « le » droit commun et la puissance des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères<sup>2</sup>. »

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Eglise gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connoître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons, et plutôt à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique, que cette profession est magnifique dans nos livres. Quoi qu'il en soit, c'est notre loi; nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le » le droit commun » qui est le principe, ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Eglise; « sous la puissance canonique » des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères : » état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs nous a jetés; où les privilèges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense : et plutôt à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir. C'est l'intention du saint siège; c'en est l'esprit : il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renou-

<sup>1</sup> S. Bern. *ibid.* lib. III, cap. IV, col. 433. — <sup>2</sup> Prag. S. Lud.



vement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline? Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint siège, à Dieu ne plaise; c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres, qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude; et s'il les outrepassoit sans mesure aucune, sa plénitude seroit un déluge qui ravageroit tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnoître dans le saint siège est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au dessus que toute l'Eglise catholique ensemble: encore faut-il savoir connoître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles, mais dans l'un des derniers siècles, un besoin pressant de l'Eglise, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Eglise à les expliquer, et à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir; mais la France fut suivie de toute l'Eglise. Ces maximes supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du saint siège affoiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifioit, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté, sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Eglise catholique. Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Eglise s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les

cas où on le doit faire seroient aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance <sup>1</sup>; mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes! Ah! si le nom de concile œcuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions; mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation; qui jamais n'est achevée durant cette vie! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Eglise gallicane a trouvées dans la tradition de l'Eglise universelle; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs, qui ont toujours éclairé l'Eglise de France, sans que le saint siège ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités <sup>2</sup>. Au contraire, c'est en sortant du concile de Bâle, où ces maximes avoient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II qui le savoit, puisqu'il avoit autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France <sup>3</sup>: « La France a beaucoup » d'universités, parmi lesquelles la vôtre, mon vénérable » Frère, est la plus illustre, parce qu'on y enseigne si bien la » théologie, et que c'est un si grand honneur d'y pouvoir » mériter le titre de docteur : de sorte que le florissant » royaume de France, avec tous les avantages de la nature et » de la fortune, a encore ceux de la doctrine et de la pure » religion. » Voilà ce que dit un savant pape, qui n'ignoroit pas nos sentiments, puisqu'ils étoient alors dans leur plus grande vigueur; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle <sup>4</sup>, où en révoquant ce qu'il avoit dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance, dont il embrasse

<sup>1</sup> Sess. v. — <sup>2</sup> Urban. vi Epist. ii; t. xi Conc. col. 2048. — <sup>3</sup> Pius x in Conv. Mant. t. xiii Conc. col. 1771. — <sup>4</sup> Bulla retract. Pii II. ibid. col. 1407.

les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savoit bien que la France n'abusoit point de ces maximes; puisque même elle venoit de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges, où, louant les Pères de Bâle qui soutenoient ces maximes, elle rejeta l'explication outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent détendues; le pape fut reconnu; le schisme fut éteint dans sa naissance; tout fut pacifié: qui fit un si grand ouvrage? un grand roi fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Eglise, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII: « Comme c'est, » dit-il <sup>1</sup>, le devoir des prélats d'annoncer avec liberté la » vérité qu'ils ont apprise de Jésus-Christ, c'est aussi le » devoir du prince et de la recevoir de leur bouche, prouvée par les Ecritures, et de l'exécuter avec efficacité. » Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Eglise: alors elle est vraiment libre, quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement, et qu'ils l'écoutent de leur bouche; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu: « Vous connoîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, » et vous serez vraiment libres <sup>2</sup>. »

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres. Mais pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois: elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'ait été enfant de l'Eglise catholique:

<sup>1</sup> Prag. Car. VII. — <sup>2</sup> Joan. VIII. 32, 36.

le trône royal est sans tache et toujours uni au saint siège : il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* : « Grâces à Dieu sur ce don » inexplicable de sa bonté <sup>1</sup>. »

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'étoit une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Eglise, un empereur, roi de France, disoit aux évêques <sup>2</sup> : « Je veux qu'appuyés de notre » secours et secondés de notre puissance, comme le bon ordre » le prescrit : » *Famulante, ut decet, potestate nostra*, [ pesez ces paroles ; et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir. ] « Je veux donc, dit cet empereur, que, secondés et » servis par notre puissance, vous puissiez exécuter ce que » votre autorité demande : » paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage étoit ordinaire aux rois très chrétiens ; et ce que faisoient ces pieux princes, ils ne cessoient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Eglise, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux. O plaie du christianisme ! Ministres de l'Eglise, ministres des rois, et ministres du Roi des rois les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah ! pourquoi vous divisez-vous ? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu ? hé ! pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies, que servir Dieu c'est servir l'Etat, que servir l'Etat c'est servir Dieu ? Mais l'autorité est aveugle ; l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre ; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité ? accusons l'orgueil, et disons comme l'apôtre disoit de la loi : « L'autorité est sainte et juste et bonne <sup>3</sup> ; » sainte, elle vient

<sup>1</sup> II. Cor. ix. 15. — <sup>2</sup> Lud. Pius, Capit. an. 823. Baluz. t. I, p. 634. Ep. Venil. Sen. ad Amul. Lugd. Conc. Gall. t. III, p. 67. — <sup>3</sup> Rom. vii. 12.

de Dieu ; juste , elle conserve le bien à un chacun ; bonne , elle assure le repos public : « mais l'iniquité, afin de paroître » iniquité, se sert » de l'autorité pour mal faire ; en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle pèche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, « de s'aider mutuellement dans leurs » fonctions, » et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, « d'être » obéissants aux évêques : » c'est ce que portoit l'ordonnance de Charlemagne ; et ce grand prince ajoutoit « qu'il ne pou- » voit tenir pour de fidèles sujets ceux qui n'étoient pas » fidèles à Dieu, ni en espérer une sincère obéissance, lors- » qu'ils ne la rendoient pas aux ministres de Jésus-Christ , » dans ce qui regardoit les causes de Dieu et les intérêts de » l'Eglise <sup>1</sup>. » C'étoit parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu, et dans les intérêts de l'Eglise ; et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère , l'Ecriture, la tradition, les canons et les lois parlent pour eux.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois ? Que ne doivent point les évêques au grand Louis ? que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Eglise ? pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle ? quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Eglise qu'il força de places ? mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue

<sup>1</sup> Cap. iv Car. M. an. 806. Baluz. t. i, p. 450. Capit. ap. Theod. de hon. Episc. et rel. Sacerd. ibid. p. 438. Coll. Anseg. lib. vi, cap. CCXLIX, ibid. p. 965. Conc. Arel. vi, sub Car. M. can. xxi, tom. ii Conc. Gall. p. 271. Capit. Car. M. an. 813. Baluz. tom. i, pag. 503.

en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé : heureux présage pour l'Eglise ! il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut, et fait révéler de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples, et aux intérêts de l'Eglise dont il fait les siens ? Nous, mes Frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenoit toute l'Europe en suspens, qu'il alloit travailler pour l'Eglise et pour l'Etat, deux choses qu'on verroit toujours inséparables dans tous ses desseins. France ; tu vivras par ces maximes ; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Eglise que Dieu soutient ! Combien devons-nous chérir un prince, qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Eglise ? N'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions ? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés ? et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Eglise romaine leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir ? La main de Louis étoit réservée pour achever de guérir les plaies de l'Eglise. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paroissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables ; sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux : on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des pièges ; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques : et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monuments éternels de notre autorité sacrée ?

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes quand nous » parlons de cette sorte ; mais nous prêchons Jésus-Christ qui



» nous a établis ses ministres, et nous prêchons tout ensemble que nous sommes en Jésus-Christ dévoués à votre service <sup>1</sup>. » Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les âmes? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Eglise, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix, et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux; et s'il falloit sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindrait-on d'en être blâmé?

## TROISIÈME POINT.

C'a toujours été dans l'Eglise un commencement de paix, que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même : nous ne sommes jamais plus assurés d'être rassemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir, selon sa promesse, au milieu de nous, que lorsque nous sommes rassemblés pour la paix; et nous pouvons dire avec un ancien pape <sup>2</sup>, « que nous sommes » véritablement ambassadeurs pour Jésus-Christ, quand nous » travaillons à la paix de l'Eglise : » *Pro Christo legatione fungimur, cum paci Ecclesiæ studium impendere procuramus*. L'épiscopat, qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie, c'est en s'unissant qu'il se règle, c'est en s'unissant qu'il se réforme; mais surtout, c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix; et « les apôtres » étoient rassemblés, » dit l'évangéliste <sup>3</sup>, quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple : *Pax vobis*, « La paix soit avec vous. »

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Eglise et l'Etat, écrivit à Louis VII : « Il

<sup>1</sup> II. Cor. III. 6. IV. 5. — <sup>2</sup> Joan. VIII Epist. LXXX, t. IX Conc. col. 66. —

<sup>3</sup> Ibid. XX. 19.

» n'y a rien de plus nécessaire que d'assembler les évêques  
 » en ce temps : » et une des raisons qu'il en apporte , c'est ,  
 dit-il à ce sage prince <sup>1</sup>, « que s'il est sorti de la rigueur de  
 » l'autorité apostolique quelque chose dont Votre Majesté se  
 » trouve offensée, vos fidèles sujets travailleront à faire qu'il  
 » soit révoqué ou adouci, autant qu'il le faut pour votre hon-  
 » neur. »

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint siège aime cette voie ; le langage des canons est son langage naturel ; et, à la louange immortelle de cette Eglise, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon, un privilège de Rome qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume : « Relisant le saint » concile de Chalcédoine, et les sentences de plusieurs autres » Pères authentiques, le saint concile a résolu que ce privilège » ne pouvoit subsister, puisqu'il n'étoit pas conforme, mais » contraire aux constitutions canoniques <sup>2</sup>. »

Vous reconnoissez dans ces paroles l'ancien style de l'Eglise : ce concile est pourtant de l'onzième siècle ; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Eglise gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint siège ; puisqu'elle sait au contraire qu'un siège qui doit régler tout l'univers , n'a jamais intention d'affoiblir la règle : mais comme dans un si grand siège , où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourroit à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

<sup>1</sup> S. Bern. Epist. CCLV, tom. I, col. 257. — <sup>2</sup> Conc. Ansan. an. 1025. t. IX. Conc. col. 859.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Eglises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint siège, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise, et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII <sup>1</sup>. Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avoient reçue, disoient-ils, des pontifes apostoliques et des autres Pères. » Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, « que le jugement de toute l'Eglise paroissoit principalement dans le saint siège apostolique <sup>2</sup>. » Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devoient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force; et la conclusion fut, que « les pontifes apostoliques ne devoient pas révoquer les sentences des évêques, » contre cet ordre canonique; « parce que, comme les membres sont obligés à suivre leur chef, il ne faut pas aussi que le chef afflige ses membres. »

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Eglise de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint siège d'écouter volontiers de tels discours, et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque s'étoit plaint au même pape Jean XVIII, d'une absolution que ce pape avoit mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile <sup>3</sup> : « C'est votre faute, mon très cher frère, de ne m'avoir pas instruit; j'aurois confirmé votre sentence, et ceux qui m'ont surpris n'auroient remporté que des anathèmes. A Dieu ne plaise, poursuit-il, qu'il y ait schisme entre moi et mes co-évêques : je déclare à tous mes frères les évêques, que je veux les consoler et les secourir, et non pas les troubler ni les contredire dans l'exercice de leur ministère. »

<sup>1</sup> Conc. Lemov. II. Sess. II. t. IX Conc. — <sup>2</sup> Ibid. col. 909. — <sup>3</sup> Ibid. col. 908.

\* Etienne, évêque de Clermont.

A ces mots, « tous les évêques se dirent les uns aux autres :  
 » C'est à tort que nous osons murmurer contre notre chef;  
 » nous n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes, et du  
 » peu de soin que nous prenons de l'avertir. »

Vous le voyez, chrétiens : les puissances suprêmes veulent être instruites, et veulent toujours agir avec connoissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint siège, et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée ; pourvu qu'en proposant la règle, on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Eglise de France aime d'autant plus sa mère l'Eglise romaine, et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Eglises, c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande l'Eglise romaine, soutenant toutes les Eglises, « por-  
 » tant, dit un ancien pape <sup>1</sup>, le fardeau de tous ceux qui souf-  
 » frent, » entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel ! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets ! Quelle a été sa puissance, lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline ; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeoit pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avoit pas mises en sa main !

Dans cet état glorieux où vous paroît l'Eglise romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir, en secouant, disoient-ils, le joug de Rome, qu'ils appeloient un joug étranger ! comme si l'Eglise avoit cessé d'être universelle ; ou que le lien commun, qui fait de tant de

<sup>1</sup> Joan. VIII, Epist. LXXX, tom. IX Conc. col. 66.

royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion ! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner. Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint siège, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par foiblesse.

L'Eglise de France est zélée pour ses libertés <sup>1</sup> : elle a raison ; puisque le grand concile d'Ephèse nous apprend <sup>2</sup>, que ces libertés particulières des Eglises sont un des fruits de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis : et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Eglise, et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect ; et loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint siège, nous sauvera des blessures qu'on voudroit nous faire, sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

Sainte Eglise romaine, mère des Eglises et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à son unité par le fond de nos entrailles. « Si je t'oublie, Eglise » romaine, puissé-je m'oublier moi-même ! que ma langue se » sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas » toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets

<sup>1</sup> Concil. Bitur. cap. de Elec. tom. xi Concil. col. 1018. — <sup>2</sup> Concil. Ephes. Act. vii ; t. iii. Concil. col. 801.

» pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance : » *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminerò tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* <sup>1</sup>.

Mais vous qui nous écoutez, puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux ? « Souvent, dit un ancien » Père <sup>2</sup>, les lumières de ceux qui enseignent viennent des » prières de ceux qui écoutent : » *Hoc accipit doctor quod meretur auditor*. Tout ce qui se fait de bien dans l'Eglise, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin <sup>3</sup>, par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre.

Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connoissez Dieu et que Dieu connoît ; où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole ? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connoisse, ce Dieu qui vous connoît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connoître, âmes dégoûtées du siècle. Ah ! comment avez-vous pu en éviter la contagion ? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies ? quelle grâce vous a préservées de la vanité, de la vanité que nous voyons si universellement régner ? Personne ne se connoît ; on ne connoît plus personne : les marques des conditions sont confondues : on se détruit pour se parer ; on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières : en reconnaissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Eglise ; priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes ; mais priez, pécheurs ; prions tous ensemble : car si

<sup>1</sup> Ps. CXXXVI. 6. — <sup>2</sup> S. Pet. Chrysol. Serm. LXXXVI. — <sup>3</sup> De Bapt. contr. Donat. lib. III. n. 22, 23 ; tom. IV, col. 117, 118.



Dieu exauce les uns pour leur mérite , il exauce aussi les autres pour leur pénitence : c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Eglise.

Priez donc tous ensemble , encore une fois , que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples , qui ayant rompu l'unité se rompent en tant de morceaux , et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah ! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins , qui sans savoir ni la religion ni ses fondements , ni ses origines , ni sa suite , « blasphèment ce qu'ils ignorent , et se corrompent dans ce » qu'ils savent : nuées sans eau , » poursuit l'apôtre saint Jude <sup>1</sup> , docteurs sans doctrine , qui pour toute autorité ont leur hardiesse , et pour toute science leurs décisions précipitées : « arbres deux fois morts et déracinés , » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité ; mais doublement morts , parce qu'ils ont encore perdu la foi ; et entièrement déracinés , puisque , déchus de l'une et de l'autre , ils ne tiennent à l'Eglise par aucune fibre : « astres errants » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées , sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître. Opposons à ces esprits légers et à ce charme trompeur de la nouveauté , la pierre sur laquelle nous sommes fondés , et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés , et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez , chrétiens , dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau , Messieurs , plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons ; autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs , que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère ; et soigneux de les faire paroître dans notre vie , plus encore que dans nos discours : afin que quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternelle apparaîtra , nous puissions lui rendre

<sup>1</sup> Jud. 10, 12.

un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

## PENSÉES

### CHRETIENNES ET MORALES SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

#### I. De Dieu et du culte qui lui est dû.

Autant que nous sommes purs, autant pouvons-nous imaginer Dieu : autant que nous nous le représentons, autant devons-nous l'aimer : autant que nous l'aimons, autant ensuite nous l'entendons.

En cette vie, il faut en partie que Dieu descende à nous ; c'est ce qu'il fait par la révélation. Il faut aussi que nous montions à lui ; c'est ce que nous faisons par la foi. Sans cela, nous n'aurions jamais de société avec Dieu : cette bonté inestimable demeureroit comme resserrée en elle-même ; et l'homme resteroit éternellement dans son indigence.

*Porro unum est necessarium* <sup>1</sup> : « Une seule chose est nécessaire. » Toute multiplicité est ici foudroyée : il faut que tout soit ravagé, pour nous ramener à cette heureuse unité qui fait notre santé et notre bonheur.

Dieu nous cherche quand nous le cherchons : *Trahe me ; post te curremus* <sup>2</sup> : « Entraînez-moi ; nous courons après » vous. » Il ne nous quitte jamais le premier : mais il faut faire effort pour le retenir ; autrement, il se retire, et nous tombons dans l'abîme ; « nous nous égarons dans un pays fort » éloigné : » *In regionem longinquam* <sup>3</sup>.

Si nous avons sincèrement cherché notre Dieu, disons donc : *Tenui eum, nec dimittam* <sup>4</sup> : « Je l'ai arrêté, et je ne

<sup>1</sup> Luc. x. 42. — <sup>2</sup> Cant. i. 3. — <sup>3</sup> Luc. xv. 13. — <sup>4</sup> Cant. iii. 4.

» le laisserai point aller. » Qu'est-ce que ce *Tenui*? Ce sont les bons mouvements, les attraits de la grâce, les instructions, tout ce qui nous parle de Jésus-Christ; s'en souvenir, en converser, se renouveler dans l'amour des vérités saintes, dans le désir d'y conformer ses sentiments et sa conduite; se tenir ainsi toujours inviolablement attaché à Jésus-Christ, afin qu'après avoir dit avec vérité durant le cours du voyage : *Non dimittam*, nous le disions avec assurance dans la gloire.

Parce que nous connoissons Dieu, nous l'aimons; parce que nous ne le comprenons pas? nous l'adorons.

Ce n'est pas Dieu, mais nous qui croissons par le culte que nous lui rendons : nous venons, non pour le faire descendre à nous, mais pour nous élever à lui : il ne rebute pas toujours quand il diffère; mais il aime la persévérance, et lui donne tout.

*Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate* <sup>1</sup> : « Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Il faut éviter trois faux cultes, l'erreur, l'hypocrisie, la superstition. L'erreur n'adore pas Dieu tel qu'il est : il n'est tel que dans l'Eglise catholique. L'hypocrisie ne montre pas l'homme tel qu'il est. La superstition mêle l'un et l'autre, et en est un monstrueux assemblage : c'est ce que saint Paulin exprime très bien par ces paroles : *Superstitioni religiosa, religioni profana* <sup>2</sup>.

*Non in manufactis templis habitat* <sup>3</sup> : « Dieu n'habite point dans les temples bâtis par les hommes. » Les temples ne sont pas élevés comme pour y renfermer la divinité; mais afin de recueillir nous-mêmes nos esprits en Dieu. Ce Dieu qui est immense, les hommes s'imaginoient pouvoir le ramasser en un temple ou dans des statues; au lieu qu'il falloit songer à recueillir en lui leur esprit dissipé.

<sup>1</sup> Joan. IV. 23. — <sup>2</sup> Ad Jov. Epist. xvi. n. 10. — <sup>3</sup> Act. xvii. 24.

## II. De Jésus-Christ et ses mystères.

La grâce du mystère de l'Epiphanie, c'est un esprit d'adoration envers Jésus-Christ, et Jésus enfant, et Jésus inconnu, Jésus dans l'abjection; esprit d'adoration des états inconnus de Jésus-Christ; esprit d'adoration pour attirer à ce Dieu inconnu ceux qui le connoissent le moins, et qui en sont le plus éloignés : entrez-y pour toutes les créatures qui ne le connoissent pas. Et nous, comment adorerons-nous? comme si nous en entendions parler la première fois, comme si son étoile ne nous avoit apparu que de ce jour. Car, en effet, qu'avons-nous vu? qu'avons-nous connu? Si nous le connoissons tant soit peu, tous les jours nous cessons de le connoître; nous nous enfonçons tous les jours dans le centre d'une bienheureuse ignorance, où nous n'avons de vue qu'en ne voyant rien. Sortons donc du fond de cette ignorance comme d'un pays éloigné; et sous la conduite de l'étoile, la foi, tantôt lumineuse, tantôt obscurcie, paroissant et disparaissant, suivant le plaisir de Dieu, allons adorer ce Dieu dont la gloire, dont la grandeur c'est de nous être inconnu, jusqu'à ce qu'il nous ait mis en état de ne plus rien connoître qu'en lui.

Donc, ô Dieu caché, ô Dieu inconnu, anéantissez en nous-mêmes toutes nos lumières; et ne vous faites sentir à nos cœurs que par un poids tout puissant, qui nous presse de sortir de nous, pour nous élancer, pour nous perdre en vous.

Qu'il vous baptise, non point d'un baptême d'eau, mais d'un baptême de feu, mais d'un baptême d'esprit, mais d'un baptême de sang. Jetez-vous dans le sang de sa passion, dans ses souffrances intérieures et extérieures; perdez terre dans cet océan; enivrez-vous de ce vin, tant que ses fumées, non moins efficaces que délicates et pénétrantes, vous fassent perdre toute attache à vous-même, tout goût, tout sentiment des choses présentes, pour être, dans le fond et dans les puissances, captive de la vertu cachée et toute puissante, qui est dans le sang et dans les souffrances de votre Epoux sous le pressoir. Ainsi puisse-t-il changer l'eau en vin, et accomplir en votre cœur tous les mystères que l'Eglise adore dans la fête de l'Epiphanie.

Oubliez tout, chère épouse ; oubliez ce que vous faites et ce que vous êtes, vos lumières, vos connoissances, vos grâces, votre paix, vos agitations, votre néant même ; oubliez tout de moment à autre, et n'ayez dans l'esprit et dans le cœur que ce que le cher enfant y imprimera. O enfance, ô abjection, ô être inconnu de Jésus, faites-vous des adorateurs aussi inconnus que vous. Qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes ; qu'ils vous aiment sans en rien savoir ; qu'ils vous soient ce que vous leur êtes, adorateurs cachés à un Dieu caché. Oui, cachez en eux votre mystère ; éloignez-en les superbes et les curieux ; n'y appelez que les simples, les enfants, les ignorants que vous éclairez, et dont vous êtes vous seul toute la science.

O vie, ô mort, ô péché, ô grâce, ô lumière, ô ténèbres, vous n'êtes plus rien. O néant, conçu et aperçu, vous n'êtes plus rien ; vous êtes perdu en Dieu. Mais, ô Dieu connu, vous êtes vous-même caché dans le néant. Réglez, ô Jésus, ô Dieu inconnu, réglez en détruisant tout : donnez un être infini à tout ce que vous devez détruire ; afin que l'infinité de votre être ne se montre et ne se déclare que par l'infinité des destructions que vous opérez.

Deux choses que nous devons apprendre par la Passion, à nous mépriser, à nous estimer : à nous mépriser, à l'exemple de Jésus-Christ qui se prodigue ; à nous estimer, par le prix avec lequel il nous achète.

Pour être unis à la croix, il faut joindre la peine et l'opprobre : pour la diminuer, en ne pouvant éviter la peine, nous en voulons du moins séparer la honte.

Pour détacher Jésus-Christ de la croix, il faut nous y attacher en sa place : celui-là le crucifie de nouveau qui se détache lui-même de la croix.

Double transfiguration de Jésus-Christ sur deux montagnes ; le Thabor et le Calvaire. *Facta est, dum oraret, species vultus ejus altera* <sup>1</sup> : « Pendant qu'il faisoit sa prière, son visage » parut tout autre. » *Non est species ei, neque decor* <sup>2</sup> : « Il a

<sup>1</sup> Luc. ix. 29. — <sup>2</sup> Isai. lxxx. 2.

» été sans éclat et sans beauté. » Le soleil obscurci dans l'une et dans l'autre ; là , par la lumière de Jésus-Christ ; ici , de honte de la confusion de son Créateur. Marie n'a pas vu la transfiguration glorieuse ; elle a vu la douloureuse.

« Par les choses qu'il a souffertes, il nous montre qu'il est » puissant pour prêter secours à ceux qui souffrent : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*<sup>1</sup>. Car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa volonté, devienne l'appui des autres par sa puissance ; et que, pour honorer la foiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont foibles par nécessité. Il va devant nous pour nous prévenir ; il se retourne, et nous tend la main pour nous appuyer.

### III. Aveuglement des impies.

Que les impies nous disent de bonne foi s'ils sont assurés de ce qu'ils pensent ; si le consentement universel, si le changement si soudain de tant de peuples, le commencement si saint et si simple de la religion laisse aucun lieu de douter de la divinité de son origine ? Qu'ils se regardent sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle disposition ils voudroient se trouver à ce dernier moment. Etrange aveuglement de l'homme, qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentiments d'un mourant qu'elle inspire !

Vous vous plaignez de ce que Dieu ne vous a pas communiqué son secret. A qui voulez-vous que Dieu le dise ? Quoi , qu'il parle à l'oreille à chacun, ou qu'il se montre à tout le monde ? Pourquoi vous plutôt qu'un autre ? Choisissez quels hommes vous desireriez que Dieu envoyât pour vous faire entendre sa parole. Ce sont de ceux-là qu'il a pris. Où en trouveriez-vous de plus sincères, de plus propres à vous persuader ? et comment pouvez-vous leur prêter ce complot ? Venez, leur faites-vous dire, associons-nous ; inventons une belle fable : disons que ce crucifié est le Fils de Dieu. Mais si cela

<sup>1</sup> Hebr. II. 18.



est véritable, comme tant de faits vous le prouvent, quelle est votre opiniâtreté de refuser de vous soumettre ?

#### IV. De la Vérité.

Les hommes haïssent la vérité qui les reprend : ils ne veulent pas la connoître, de crainte qu'elle ne les juge ; mais elle ne perd point son droit, et ils la perdent elle-même. Ceux qui nous reprennent nous signifient la sentence de Dieu contre nos vices. La loi qui est en Dieu la prononce ; les hommes qui nous reprennent la signifient ; la lumière de la conscience la veut mettre à exécution.

Deux moyens de connoître la vérité : premièrement en elle-même ; secondement par l'autorité, sur la foi d'autrui. Dans le premier, point de soumission. C'est à Dieu seul de faire connoître la vérité en l'une et l'autre manière, parce que « c'est lui qui éclaire tout homme qui vient au monde : » *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* <sup>1</sup>. Il ne peut ni tromper ni être trompé. Quand les hommes attestent [quelque point, leur témoignage ne produit qu'] opinion et doute : au contraire quand Dieu parle, la foi et la conviction [résultent de son témoignage]. Or, il est juste que Dieu soit adoré en ces deux manières. La vérité qui se découvre, et l'autorité qui fléchit doivent dominer [la raison et la captiver]. La vue [claire de la vérité est réservée pour] l'autre vie ; la foi et la soumission sont pour la terre. Il faut que la vérité soit découverte ; en attendant, pour s'y préparer, que son autorité soit révérée. Vous perdez quelque chose de votre, le droit de juger qui nous est si cher, que nous voulons nous mêler de juger de tout, même des choses les plus cachées : [et c'est là faire à Dieu le sacrifice qui lui est le plus agréable, le plus capable de l'honorer ; c'est à dire] le sacrifice, non seulement des sens, mais de la raison même.

#### V. De l'Eglise.

On cherche vainement dans la médecine un remède unique et universel, qui remette tellement la nature dans sa véritable

<sup>1</sup> Joan. 1. 9.

constitution, qu'il soit capable de la guérir de toutes ses maladies. Ce qui ne se trouve pas dans la médecine, se trouve dans la science sacrée. [Elle fournit à] chaque hérésie son remède particulier : [mais elle présente aussi un] remède général [contre toutes les hérésies, dans] l'amour de l'Eglise, qui rétablit si heureusement le principe de la religion, qu'il renferme entièrement en lui-même la condamnation de toutes les erreurs, la détestation de tous les schismes, l'antidote de tous les poisons, enfin la guérison infaillible de toutes les maladies.

Ce jour là, mes très chères Sœurs, auquel Dieu vous ouvrant les yeux [sur l'égarément de vos voies, vous fit connoître son Eglise et vous inspira d'y rentrer,] vous doit être plus cher et plus mémorable que votre propre naissance, plus cher même que votre baptême. C'est la marque de son efficace qu'il ne perde pas sa vertu, même dans des mains sacrilèges. Mais que sert d'avoir le baptême, [si on n'en conserve pas la grâce, et si l'on demeure séparé de l'Eglise?] La marque de la milice dans les troupes est une marque d'honneur; en un soldat fugitif, c'est le témoignage de sa désertion. Ainsi le baptême, qui est la marque de la milice chrétienne, dans l'Eglise est une marque d'honneur; dans le schisme, une conviction de la révolte. Plût à Dieu non seulement rappeler à votre souvenir le jour que vous vous êtes données à l'Eglise, mais encore renouveler votre première ferveur! Pour cela, je vous dirai ce que c'est que la sainte Eglise : je vous montrerai d'abord ce qu'elle est à Jésus-Christ et à ses enfants; et je vous ferai voir ensuite ce qu'elle est en elle-même dans la société de ses membres. Par le premier, vous apprendrez ce que nous lui sommes; par le second, comment et en quel esprit nous y devons vivre.

Qu'est-ce que l'Eglise? C'est l'assemblée des enfants de Dieu, l'armée du Dieu vivant, son royaume, sa cité, son temple, son trône, son sanctuaire, son tabernacle. Disons quelque chose de plus profond : l'Eglise, c'est Jésus-Christ; mais Jésus-Christ répandu et communiqué.

Jésus-Christ est à nous en deux manières; par sa foi, qu'il nous engage; par son esprit, qu'il nous donne : les noms

d'épouse et celui de corps sont destinés à représenter ces deux choses.

L'Eglise est mère et nourrice tout ensemble : mère, contre ceux qui disent qu'elle n'étoit plus [lorsqu'ils ont paru dans le monde. Si elle n'étoit plus, d'où sont-ils] nés, [et qui les a engendrés à Jésus-Christ?] L'Eglise est aussi nourrice ; car elle a du lait [pour nourrir ses enfants, et leur procurer l'accroissement dans la vie spirituelle.]

Manière de rechercher la vérité, des hérétiques et des catholiques : ceux-là par l'esprit particulier. C'est ce qui les a divisés de l'Eglise ; c'est ce qui les divise entre eux. Cet esprit particulier, c'est le glaive de division qu'ils ont pris en main pour se séparer de l'Eglise ; par le même, ils se sont divisés entre eux. Les catholiques cherchent au contraire la vérité avec l'unité ; [parce qu'ils suivent] l'autorité de l'Eglise : *Visum est Spiritui sancto et nobis* <sup>1</sup> : « Il a semblé bon au » Saint-Esprit et à nous. »

Pour être filles de l'Eglise, il faut aimer sa doctrine, aimer ses cérémonies ; rien à dédaigner quand on voit que le Saint-Esprit a admiré jusqu'aux franges de son habit, *in fimbriis aureis* <sup>2</sup> ; que l'Epoux a été charmé même d'un de ses cheveux <sup>3</sup>. Tout ce qui est dans l'Eglise respire un saint amour, qui blesse d'un pareil trait le cœur de l'Epoux.

Venez être membres vivants ; venez à l'Epouse, soyez épouses. Venez à l'Epouse par la foi ; soyez épouses par l'amour. Les sociétés hérétiques se vantent d'être l'Epouse ; mais écoutez les noms qu'elles portent : Zuingliens, Luthériens, Calvinistes. Ce n'est pas là le nom de l'Epoux ; ce sont des épouses infidèles, qui, ayant quitté l'Epoux véritable, ont pris les noms de leurs adultères.

*Vidi cælum novum et terram novam* <sup>4</sup> : « Je vis un ciel » nouveau et une terre nouvelle. » Renouvellement de toutes choses par l'Eglise : relation de toutes choses à l'Eglise, et de l'Eglise à toutes choses. Hors de l'Eglise, la lumière éblouit ; dans l'Eglise, l'obscurité illumine ; parce que Dieu, qui aveugle avec la lumière, éclaire, quand il lui plaît, avec de la boue.

<sup>1</sup> Act. xv. 28. — <sup>2</sup> Ps. xlv. 15. — <sup>3</sup> Cant. iv. 9. — <sup>4</sup> Apoc. xxi.

## VI. Du Carême : comment on doit le sanctifier.

Toute la vie est un temps destiné pour se former au carême; car la pénitence est l'exercice de toute la vie chrétienne. Les dimanches sont consacrés aux œuvres de la piété, afin qu'elle influe et se répande dans les autres jours : ainsi ce carême est institué, afin de se renouveler dans un esprit de pénitence qui s'étende à tous les temps.

Comment donc faut-il sanctifier le carême? L'Évangile nous dit que « Jésus fut conduit dans le désert : » *Ductus est in desertum*<sup>1</sup>; et par là, il nous montre que la retraite doit accompagner notre jeûne. Celui de Jésus-Christ s'étendit à tout, pour nous apprendre que la mortification de tous nos sens est absolument nécessaire dans un véritable jeûne. Enfin, c'est par tous ces moyens que Jésus-Christ se dispose à la tentation, *ut tentaretur*; parce que le jeûne et tous les exercices de la pénitence doivent nous préparer à vaincre la tentation, en combattant le démon notre ennemi.

Mais pourquoi la retraite nous est-elle si nécessaire? C'est que tout est corruption dans le monde : « Tout ce qui est » dans le monde, dit saint Jean, est ou concupiscence de la » chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : » *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ*<sup>2</sup>. « Tout le monde est sous » l'empire du malin esprit : » *Mundus totus in maligno positus est*<sup>3</sup>. Au contraire, nous trouverons Jésus-Christ dans le désert; nous y verrons la nature dans sa pureté : elle nous paroîtra peut-être d'abord affreuse, à cause de l'habitude que nous avons de voir les choses si étrangement falsifiées par l'artifice éblouissant de la séduction : mais l'illusion faite à nos sens se dissipera bientôt dans le calme de la solitude; et la nature nous y plaira d'autant plus qu'elle n'y est point gâtée par le luxe; ce qui nous la rendra beaucoup plus agréable.

Si, comme Jésus-Christ, nous n'y avons de société qu'avec les bêtes, *cum bestiis*<sup>4</sup>; pensons que les hommes sont plus sauvages, plus cruels que les animaux les plus fa-

<sup>1</sup> Matth. iv. 1. — <sup>2</sup> I. Jean. ii. 16. — <sup>3</sup> Ibid. v. 19. — <sup>4</sup> Marc. i. 13.

rouches ; là, c'est l'instinct qui conduit ; dans les hommes , c'est une malice déterminée et délibérée. C'est ce qui jette le prophète dans la solitude. « Qui me fera trouver dans » le désert, s'écrie Jérémie, une cabane de voyageurs ? » *Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum* <sup>1</sup> ? « afin » que j'abandonne mon peuple, et que je me retire du » milieu d'eux ; car ils sont tous des adultères, c'est une » foule de prévaricateurs : » *Et derelinquam populum meum, et recedam ab eis ; quia omnes adulteri sunt, cælus prævaricatorum* <sup>2</sup>. « Chacun d'eux se rit de son frère : » *Vir fratrem suum deridebit*. Qu'est-ce qu'on fait dans le monde, que se moquer les uns des autres, que chercher tous les moyens de se tromper, de se nuire réciproquement, de se supplanter ? *Habitatio tua in medio doli* <sup>3</sup> : « Votre demeure est au milieu d'un peuple tout rempli de fourberie. » « Il n'y a plus » de saint sur la terre ; on ne sait plus à qui se fier : *Periit sanctus de terra* <sup>4</sup>. La division s'est introduite jusque dans les mariages. De quoi les femmes s'entretiennent-elles, si ce n'est des excès multipliés des personnes de leur sexe, dont elles rougiroient si elles étoient elles-mêmes irréprochables ? Toutes les familles sont dans la confusion ; « Le fils traite » son père avec outrage ; la fille s'élève contre sa mère ; la » belle-fille contre sa belle-mère ; et l'homme a pour enne- » mis ceux de sa propre maison <sup>5</sup>. »

Dans cet état des choses, celui qui veut sincèrement penser à son salut et entrer dans la pénitence, ne doit-il pas se réfugier dans la solitude, et chercher son appui en Dieu seul ? *Ego autem ad Dominum aspiciam.... ; audiet me Deus meus* <sup>6</sup>. Plus il se séparera des créatures, plus il trouvera de consolation avec Dieu dans la retraite ; et au défaut des secours humains, « les anges mêmes lui seront envoyés pour le servir : » *Et angeli ministrabant illi* <sup>7</sup>.

Le véritable jeûne emporte une mortification universelle, et doit par ses effets nous familiariser avec la mort, et nous la rendre chaque jour plus présente : *Mortem*

<sup>1</sup> Jer. ix. 2. — <sup>2</sup> Ibid. 5. — <sup>3</sup> Ibid. 6. — <sup>4</sup> Mich. vii. 2. — <sup>5</sup> Ibid. 6. — <sup>6</sup> Ibid. 7. — <sup>7</sup> Marc. i. 13.

*de proximo norit* <sup>1</sup>. Jeûner, c'est sacrifier toute sa vie dans les objets qui peuvent contribuer à l'entretenir, et dont on se prive par un esprit de pénitence. Dans ce sacrifice, l'homme est lui-même la victime qu'il offre à son Dieu. Pour nous y disposer, l'Eglise, à ces heures de silence, où l'on offre les premiers vœux dans la tranquillité de la nuit, exhorte tous ses enfants à user avec plus de retenue des paroles, des aliments, du sommeil et des plaisirs : *Utamur ergo parcius verbis, cibis et potibus, somno, jocis* <sup>2</sup>. Par là, elle nous fait assez sentir que le vrai jeûne consiste dans un retranchement général, non seulement de tout ce qui peut flatter la nature, mais encore de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour le soutien de la vie; et qu'en un mot, il est établi pour nous conduire à cette parfaite circoncision, qui fait le caractère de la vie spirituelle.

C'est ainsi que nous pourrions entrer dans l'exercice de vaincre les tentations. Pour y réussir, il est nécessaire de connaître la force et la puissance du démon. Il peut non seulement transporter les corps, mais agir encore sur l'imagination, exciter au dedans des mouvements déréglés, y remuer les passions, porter le trouble jusqu'au fond de notre âme, et mettre tout en désordre, si Dieu le lui permet. Et qui ne sera frappé d'étonnement et de frayeur, quand on voit ce que notre Seigneur lui a permis d'exécuter sur sa personne même? mais c'étoit pour le vaincre. Ma confiance est que « c'est des peines et des souffrances mêmes par lesquelles il » a été tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de » secourir ceux qui sont aussi tentés : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* <sup>3</sup>.

Mais il n'est pas moins important de bien démêler les artifices du démon, et de savoir ce qu'il leur faut opposer. Premièrement, il nous tente par la nécessité : *Dic ut lapides isti panes fiant* <sup>4</sup> : « Dites que ces pierres deviennent des pains ; » et c'est ainsi que, prenant occasion de la faim que Jésus-Christ

<sup>1</sup> Tertul. de Jej. n. 12. — <sup>2</sup> Hymn. Offic. noct. in Quadrag. — <sup>3</sup> Hebr. II. 12. — <sup>4</sup> Matth. IV. 3.



éprouva après son jeûne, il eût voulu le porter à quitter le dessein pour lequel il avoit été poussé par l'Esprit dans le désert, et l'engager à changer sa résolution. Une des sources principales des tentations, c'est donc la nécessité : de là, les fraudes, les injustices, le violement des lois divines et ecclésiastiques. Le remède contre cette tentation, c'est d'être bien pénétré de cette parole dont Jésus-Christ se sert pour repousser le tentateur : *Non in solo pane vivit homo*<sup>1</sup> : « L'homme » ne vit pas seulement de pain. » J'ai une autre vie dans la parole de Dieu, dans la vérité, dans l'accomplissement de la volonté divine : non que je ne vous plaigne dans les misères que vous éprouvez, et je voudrois pourvoir aux besoins de chacun ; mais dans l'impuissance où je me trouve de le faire, je dois donner du moins à tous l'enseignement nécessaire, et les consolations qui peuvent les soutenir dans leurs détresses.

La seconde tentation n'a plus la nécessité pour prétexte : la gloire, l'élévation, la grandeur en fournissent la matière. Que répondre alors au tentateur ? La souveraineté n'est rien ; nous avons un autre maître, un autre Seigneur, qui mérite seul notre adoration et notre culte : *Dominum Deum tuum adorabis*<sup>2</sup> : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu. »

Dans la troisième tentation, Satan, pour porter celui qu'il veut renverser à céder à ses efforts, cherche à lui inspirer une espérance téméraire du pardon : Jette-toi du haut du temple la tête devant, précipite-toi dans le crime ; Dieu te soutiendra, te pardonnera ; c'est son ancienne manière. *Nequaquam morte moriemini*<sup>3</sup> : « Assurément vous ne mourrez pas, » disoit-il à Eve. Consentir à ses suggestions, c'est plus tenter Dieu que si nous nous précipitions du haut du temple ; car la pesanteur naturelle du corps ne nous pousse pas si naturellement vers la terre, que le péché dans l'enfer.

Enfin, quoique par le secours de la grâce nous ayons vaincu notre ennemi, ne nous rassurons pas ; car, malgré sa défaite, le démon reviendra bientôt nous attaquer. Après la triple victoire que Jésus-Christ eut remportée sur le tentateur, « il se

<sup>1</sup> Matth. iv. 4. — <sup>2</sup> Ibid. 10. — <sup>3</sup> Genes. iii. 4.

» retira de lui pour un temps : » *Recessit ab illo usque ad tempus*<sup>1</sup>. Ce ne fut que pour un temps; et à plus forte raison n'abandonnera-t-il jamais le dessein de nous perdre. S'il dit-fère de nous tendre de nouveaux pièges, c'est pour mieux prendre son temps; c'est qu'il épie une occasion plus favorable : mais « il tourne sans cesse autour de nous pour nous » dévorer : » *Circuit quærens quem devoret*<sup>2</sup>. Ne quittons donc jamais les armes de notre milice; mettons en œuvre toutes les ressources qui peuvent nous fortifier contre un ennemi si redoutable : pratiquons une sainte vigilance, une prière humble et persévérante, tous les exercices de la pénitence chrétienne; et surtout gardons une retraite continuelle, qui nous sépare des objets dont le tentateur pourroit se servir pour nous dresser des pièges et nous séduire.

#### VII. De la Pénitence.

Quand on accoutumoit les premiers chrétiens, dès l'établissement du christianisme, à faire sur eux le signe de la croix dans toutes leurs actions saintes et profanes; à quelle autre fin pouvoit-ce être, sinon pour marquer tous leurs sens du caractère de mort, et leur enseigner que s'ils avoient quelque vie et quelque satisfaction, ce ne devoit pas être en eux-mêmes? D'où nous pouvons inférer par la suite nécessaire de cette doctrine, et la signification grecque du mot de corps nous y peut servir, que nos corps sont comme des sépulcres où nos âmes sont gisantes et ensevelies. Partant, gardons-nous bien de parer ces sépulcres du faste et de la pompe du monde; mais plutôt revêtons-les comme d'un deuil spirituel par la mortification et la pénitence. Chrétiens, voici le temps qui en approche; et les chaires et les prières publiques ne retentiront dorénavant que de la pénitence : toute l'Eglise s'unit pour offrir en esprit un sacrifice de jeûne. Nourrissons le nôtre de ce pain de larmes, qui doit être la vraie viande des pénitents. Répandons nos oraisons devant la face de Dieu, d'une conscience véritablement affligée; et n'épargnons point nos aumônes pour racheter nos iniquités, ouvrant nos cœurs

<sup>1</sup> Luc. iv. 13. — <sup>2</sup> I. Petr. v. 8.

sur la misère du pauvre. Voici, voici le temps de vaquer à ces exercices : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*<sup>1</sup>.

Mais, ô vie humaine, incapable de toute règle ! si près des jours de retraite, la dissolution peut-elle être plus triomphante ? Ne dirions-nous pas qu'elle a entrepris de nous fermer le passage de la pénitence, et qu'elle en occupe l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété ? Certes, je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces : car, il est certain, la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée ; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais si tôt après s'être rassasiés des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne sauroit souffrir. Laissons donc au monde sa félicité ; préparons-nous sérieusement à corriger notre vie : autant que le monde s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, autant devons-nous les sanctifier par la pénitence , et par une piété sincère.

L'humilité est la disposition la plus essentielle dans la pénitence ; et pour l'acquérir, il faut découvrir et sentir toute la malice de son cœur : or, qui peut dire jusqu'où s'étend notre corruption ? Nous ne sommes innocents d'aucun crime , par les dispositions que nous nourrissons, comme ceux qui ont disposition à certaines maladies par le vice de leur tempérament, quoiqu'ils n'aient pas le mal actuel.

Si vous voulez revenir sincèrement à Dieu, et obtenir de lui le pardon de vos fautes, ne vous livrez pas à des conducteurs aveugles ; car ceux qui sortent d'entre leurs mains sont comme s'ils n'avoient point été traités. On s'en étonne ; on remarque toujours en eux les mêmes habitudes, les mêmes fréquentations, les mêmes inimitiés.

Allez-vous rechercher le chirurgien, le médecin qui vous flatte, ou celui qui vous guérit ? Ce prophète lui a dit : Il vivra,

<sup>1</sup> II. Cor. VI. 2.

et Dieu m'a dit qu'il mourroit de mort. Que ne le traitez-vous avec une sainte sévérité, en lui disant : Vous mourrez ; comme Isaïe à Ezéchias <sup>1</sup>, qui cependant le guérit. « La plaie pro- » fonde de la fille de mon peuple me blesse profondément ; » j'en suis attristé, j'en suis tout épouvanté : » *Super contritione filiae populi mei contritus sum et contristatus ; stupor obtinuit me* <sup>2</sup>. « N'y a-t-il donc point de résine dans Galaad ? » Ne s'y trouve-t-il point de médecin ? Pourquoi donc la bles- » sure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée ? » *Numquid resina non est in Galaad , aut medicus non est ibi ? Quare igitur non est obducta cicatrix filiae populi mei* <sup>3</sup> ?

Puisse le Seigneur répandre sur nous un esprit de grâce et de prières , qui nous porte à pleurer sur la perte que nous avons faite , comme Israël sur la mort de Josias , le meilleur de tous les rois et les délices de son peuple : faisons un deuil universel , poussons de profonds gémissements ; pleurons avec larmes et avec soupirs , comme on pleure son fils unique ; soyons pénétrés de douleurs , comme on l'est à la mort d'un fils aîné. Eh ! seroit-ce trop s'affliger ; puisque c'est son âme , c'est soi-même qu'on doit pleurer ? Soyons donc tous dans les larmes ; retranchons toutes les visites , comme au jour d'une grande affliction ; séparons-nous , famille à famille , chacun à part , les hommes séparément , les femmes de même , afin de célébrer le jeûne du Seigneur en retraite , en prières et en continence.

#### VIII. De la Conversion.

Au commencement les pécheurs disent : Il n'est pas encore temps ; après , ils trouvent qu'il n'est plus temps : ainsi l'illusion que leur fait une espérance présomptueuse , les conduit à une autre illusion encore plus funeste , celle du désespoir. « Ayant perdu tout remords et tout sentiment , ils s'aban- » donnent à la dissolution , pour se plonger , avec une ardeur » insatiable , dans toutes sortes d'impuretés : » *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiae , in operationem immunditiae omnis* <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Isai. xxxviii. 1 et seq. — <sup>2</sup> Ibid. viii. 21, 22. — <sup>3</sup> Ibid. 22. — Ephes. vi. 19.

Un des obstacles à la conversion du pécheur, c'est l'espérance de l'impunité. Il doute : y a-t-il une vengeance ? Convaincu qu'il y a un Dieu qui punit les crimes, il commence à mettre la main à l'œuvre. Hé bien ! se dit-il à lui-même, il est temps, convertissons-nous. Il éprouve alors une répugnance de tous ses sens et de sa raison asservie. Au milieu de ce travail, il vient une seconde fois à se ralentir. Eh ! est-il possible, dit-il, que Dieu m'ait si étroitement défendu ce que lui-même m'a rendu si agréable ? C'est un père, et non un tyran ; il ne punit que ceux qui ne suivent pas la vertu ; mais il ne met pas la vertu à se contrarier soi-même : au contraire, la vertu étant à faire du bien aux autres, elle ne consiste pas à déchirer son propre cœur. Débouté de cette défense par la raison de la justice de Dieu, à qui tout le mal déplaît, et même celui qui nous plaît ; car les desirs irréguliers d'un malade ne sont pas les lois de la nature ; son dernier obstacle c'est le désespoir : *Desperantes semetipsos*. Il a douté de la justice qui venge et de la sagesse qui règle ; il doute maintenant et de la bonté qui pardonne, et de la bonté qui guérit, et de la puissance qui corrige. Contre le premier doute, il faut se soutenir par ces paroles de saint Jacques : « La miséricorde s'élèvera au dessus de la rigueur du jugement : » *Supere exaltat misericordia iudicium*<sup>1</sup> ; contre le second on doit dire à Dieu : « Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri : » *Sana me, Domine, et sanabor*<sup>2</sup>.

Quelquefois Dieu met au cœur des pécheurs certaines dispositions éloignées, qui feront à la fin leur conversion, étant réduites en acte. Par exemple, dans la Samaritaine, toute perdue qu'elle étoit, deux choses [la dispoient à revenir de ses égarements : ] premièrement d'attendre le Messie et de grandes choses par lui, de grandes instructions ; secondement, d'avoir desir d'apprendre la manière d'adorer Dieu, desir dont l'ardeur paroît en ce qu'ayant trouvé l'occasion de la rencontre d'un habile homme, aussitôt elle lui demande ce point.

On croit se convertir quand on se change, et quelquefois on ne fait que changer de vice, [ que passer ] de la galanterie

<sup>1</sup> Jac. II. 13. — <sup>2</sup> Jer. XVII. 14.

à l'ambition : de l'ambition , quand un certain âge s'est passé. où l'on n'a plus assez de force pour la soutenir , on va se perdre dans l'avarice.

*Probet autem seipsum homo* <sup>1</sup> : « Que l'homme s'éprouve » lui-même. » Tout ce qui est saint inspire de la frayeur. Isaïe , après avoir ouï retentir de la bouche des Séraphins ces paroles : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum* <sup>2</sup> : « Saint, saint, saint, est le Seigneur le Dieu des armées; » au lieu de dire : Je suis consolé; il s'écrie : « Malheur à moi » qui me suis tu; parce que mes lèvres sont souillées, et » j'ai vu de mes propres yeux le Roi, le Seigneur : » *Væ mihi, quia tacui, quia pollutus labiis ego sum.... et Regem Dominum exercituum vidi oculis meis* <sup>3</sup>. La vierge Marie est aussi troublée à la voix de l'ange, qui vient lui annoncer le grand prodige qui doit s'opérer en elle.

Il faut d'abord s'éprouver sur la connoissance , voir si l'on connoît bien son mal , si l'on sent ce que c'est que d'être exclu de la sainte table : c'est l'être du ciel. Aussi combien grande étoit la douleur des premiers chrétiens quand ils s'en voyoient séparés?

Notre épreuve a pour fin de prévenir le jugement de Dieu : « Si nous nous jugions, nous ne serions pas jugés <sup>4</sup>. » Or, le jugement de Dieu est pénétrant; car l'épée qui sort de sa bouche entre jusque dans les replis de l'âme : il est éclairant; parce que la lumière de sa vérité dissipe toutes les ténèbres qui pourroient nous couvrir : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* <sup>5</sup> : « Je porterai la lumière des lampes jusque dans les » lieux les plus cachés de Jérusalem. » Il est accablant; car il s'exerce dans toute la rigueur d'une justice qui s'avance pour redemander tous ses droits. « Le Seigneur a résolu d'abattre » la muraille de la fille de Sion; il a tendu son cordeau, et il » n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé. » *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion; tetendit funiculum suum, et non avertit manum suam a perditione* <sup>6</sup>.

La première qualité que doit avoir notre jugement, c'est

<sup>1</sup> I. Cor. XI. 28. — <sup>2</sup> Isai. VI. 3. — <sup>3</sup> Ibid. VI. 5. — <sup>4</sup> I. Cor. XI. 31. — <sup>5</sup> Sophon. I. 12. — <sup>6</sup> Thren. II. 8.



la douleur ; la seconde , la confusion ; la troisième , c'est d'entrer dans le sentiment de la justice de Dieu , s'accabler et se renverser soi-même.

Pesez le chapitre iv. de l'épître aux Hébreux. *Vivus sermo Dei*<sup>1</sup> : « La parole de Dieu est vivante et efficace, et elle » perce plus qu'une épée à deux tranchants ; elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit , jusque » dans les jointures et dans les moelles ; et elle démêle les » pensées et les mouvements du cœur. » Voyez la victime qui avoit été égorgée ; on l'écorchoit , la graisse étoit séparée d'avec la chair ; les reins , les entrailles étoient mis à part ; on aisoit , pour ainsi dire , l'anatomie de la victime. C'est ainsi que Dieu , comme un chirurgien , avec son couteau affilé et à deux tranchants à la main , qui est sa parole , pénètre les jointures , les moelles , les pensées , les intentions les plus secrètes , et fait dans la partie la plus spirituelle de notre être , comme une espèce d'anatomie sur un sujet vivant. La douleur , pour prévenir son jugement , doit donc être vive , comme sa parole l'est , *Vivus sermo*. Ce glaive est vivant ; il donne la vie , mais proportionnée ; aux justes , une vie de joie ; aux pécheurs , une vie de douleurs : « Ils doivent être comme » agités de convulsions et de douleurs ; il faut qu'ils souffrent » des maux comme une femme qui est en travail : » *Torsiones et dolores tenebunt ; quasi parturiens , dolebunt*<sup>2</sup>. Ce n'est pas tout de penser à vos péchés , la douleur vous est encore nécessaire ; car c'est le point essentiel de bien prévenir le jugement de Dieu. Or , ce jugement produit la plus vive douleur : donc si point de douleur ici , point de jugement de Dieu ; or , si nous ne nous jugeons , nous serons jugés.

La confusion est la seconde qualité : elle doit être semblable à celle d'un voleur qui est surpris dans son délit : *Quomodo confunditur fur quando deprehenditur*<sup>3</sup>. Il faudroit que les pécheurs qui déplorent sincèrement leurs excès , et qui veulent prévenir le jugement du Seigneur , imitassent , par esprit de pénitence , ceux qui , à son approche , saisis d'une crainte trop tardive , se regarderont l'un l'autre avec étonnement , et dont

<sup>1</sup> Hebr. iv. 12. — <sup>2</sup> Isai. xlii. 8. — <sup>3</sup> Jerem. ii. 26.

les visages seront desséchés comme s'ils avoient été brûlés par le feu : *Unusquisque ad proximum suum stupebit, facies combustæ vultus eorum* <sup>1</sup>. Cette honte est le témoignage du pécheur contre soi-même; elle produit une tendresse dans le front, qui le fait rougir saintement des désordres de sa vie, et qui lui fait dire, d'un cœur vivement pénétré : « Il ne nous » reste que la confusion de notre visage : » *Nobis confusio faciei* <sup>2</sup>. Les grands comme les petits doivent s'en revêtir et en être couverts : *Regibus nostris, principibus nostris*. L'effet de cette confusion, c'est de nous faire entrer dans de grands sentiments de notre indignité, qui nous portent à nous anéantir devant Dieu, et nous empêchent même de lever les yeux en sa présence; parce que nos iniquités sont alors comme un poids sur notre tête, qui nous oblige de nous abaisser toujours plus profondément : *Deus meus, confundor et erubescio levare faciem meam ad te; quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum* <sup>3</sup>. Ce n'est pas seulement la considération des châtimens que le péché nous attire, qui doit nous tenir dans cet état d'humiliation; mais la vue du péché en lui-même, de sa laideur, de l'opposition qu'il met entre Dieu et nous, pour pouvoir lui dire avec Esdras : « Vous » nous voyez abattus devant vos yeux, dans la vue de notre » péché; car après cet excès, on ne peut pas subsister devant » votre face : » *Ecce coram te sumus in delicto nostro; non enim stari potest coram te super hoc* <sup>4</sup>. Et ne nous bornons pas à une vue générale de nos désordres; mais sondons le fond de nos cœurs, pour y découvrir le grand péché, le péché dominant, qui a entraîné tous les autres, et qui a provoqué d'une manière toute particulière la colère de Dieu sur nous : *Omnia quæ venerunt super nos in operibus nostris pessimis, et in delicto nostro magno* <sup>5</sup>. C'est ce péché capital que nous devons combattre avec le plus de vigueur, pour parvenir à une véritable conversion; parce qu'en subjuguant l'inclination qui commande en nous, nous abattons du même coup toutes les autres qui en dépendent, et le cœur se trouvera affranchi de

<sup>1</sup> Isai. xliii. 8. — <sup>2</sup> Dan. ix. 3. — <sup>3</sup> I. Esdr. ix. 6. — <sup>4</sup> Ibid. 15. — <sup>5</sup> Ibid. 13.

l'empire des passions. On ne doit pas craindre les difficultés qu'on peut éprouver dans ce combat ; parce qu'on parviendra sûrement à vaincre ses inclinations, pourvu qu'on entreprenne sa conversion avec force ; et s'il en coûte pour résister à soi-même , le plaisir que l'on goûte à se faire violence est bien propre à nous animer, et à nous dédommager abondamment de tous nos sacrifices.

Mais il faut encore entrer dans les sentiments de la justice divine , et pour cela imiter Ninive renversée par la pénitence ; prendre surtout pour modèle la pécheresse aux pieds de Jésus, qui renverse tout, en faisant servir à la réparation de ses iniquités, tout ce qui lui a servi d'instrument pour les commettre.

Si l'on ne veut pas se tromper dans une affaire d'aussi grande conséquence , il est très essentiel de bien s'examiner sur la sincérité de ses résolutions, sur les moyens qu'on prend pour les rendre efficaces, pour assurer sa conversion, et produire de dignes fruits de pénitence. Un de ces moyens, c'est le souvenir de la sainte passion de Jésus-Christ, où nous devons puiser le véritable esprit de pénitence, et la force de la faire ; qui en doit être la règle , le modèle, et que nous ne saurions trop méditer, si nous voulons bien comprendre tout ce que la justice divine exige du pécheur pour se réconcilier avec lui.

Il n'est pas moins nécessaire de s'éprouver sur les précautions et sur le régime qu'on se prescrit pour conserver la santé. Lorsqu'on l'a recouvrée, on a surtout besoin d'une grande vigilance pour éviter les petits péchés ; « de peur que » l'esprit, accoutumé aux fautes légères, n'ait plus horreur » des plus grandes ; et qu'en s'habituant au mal, il ne prétende » être autorisé à le commettre : » *Ut mens assueta malis levibus, nec gravia perhorrescat ; atque ad quamdam auctoritatem nequitiae, per culpas nutrita perveniat* <sup>1</sup>.

Cette vigilance, si nécessaire pour conserver la grâce, doit nous faire prendre garde à toutes les occasions qui pourroient ou l'affoiblir, ou nous la faire perdre, afin de les éviter soigneu-

<sup>1</sup> S. Greg. Mag. Past. III, cap. XXXIII ; tom. II, col. 92.

ment : elle nous apprendra à ôter le regard avant que le cœur soit blessé. Mais pour persévérer, il est essentiel de prier beaucoup, dans le sentiment de sa faiblesse et de ses besoins ; car l'âme qui ne prie pas tombe bientôt dans le sommeil, et de là dans la mort. Ainsi, après sa conversion, il faut opérer son salut avec crainte et un tremblement mêlé d'amour. Quelle crainte ? celle de perdre Dieu.

Parmi tant d'accidents, l'homme se doit faire un refuge. Nul refuge n'est assuré que celui de la bonne conscience : sans elle, on ne rencontre que malheurs inévitables. Ceux qui l'ont mauvaise sont sans refuge ; parce qu'il n'y a dans leur conscience nulle sûreté, nul repos. *Ipsa munditia cordis delectabit te* : « La pureté du cœur vous réjouira. »

La honte se met entre la vertu et le péché pour empêcher qu'on ne la quitte ; puis entre le péché et la vertu pour empêcher qu'on ne la reprenne ; et malheureusement elle réussit mieux dans ce dernier effort. Trois choses à faire, pour se fortifier contre cette honte : premièrement, rentrer en sa conscience ; la honte intérieure fait qu'on méprise l'extérieure : secondement, se dire sincèrement à soi-même : J'ai ravi la gloire à Dieu, il est juste que je perde la mienne : troisièmement, penser combien il est nécessaire de souffrir une confusion passagère pour éviter la honte éternelle.

Le péché et la mort dominant sur nous ; la mort comme un tyran ; le péché comme un roi chéri et aimé. Il faut, pour nous délivrer de cette injuste domination, craindre ce que nous aimions, et aimer ce que nous craignions. Il y en a sur lesquels le péché règne, quand ils lui obéissent avec plaisir ; il y en a qu'il tyrannise. *Quod nolo malum, hoc ago* <sup>1</sup> : « Je » fais le mal que je ne veux pas ; » c'est le meilleur état.

Les hommes sont sujets à un changement perpétuel : quand sera-ce que nous changerons par la conversion ? Tous les âges, tous les états changent quelque chose en nous : quand sera-ce que nous changerons pour la vertu ?

<sup>1</sup> Rom. VII. 19.

## IX. Punition et peine du péché.

Dieu punit les pécheurs : premièrement , médicalement pour eux ; de peur qu'ils ne se délectent dans le péché , et que , devenus incorrigibles , ils ne meurent dans l'impénitence ; secondement , exemplairement pour les autres ; troisièmement , par une contrariété naturelle , par la répugnance nécessaire qu'il a au péché ; naturelle , et par conséquent infinie ; nécessaire , et par conséquent éternelle.

« J'entrerai en jugement avec vous , dit le Seigneur ; j'entrerai en jugement avec les enfants de vos enfants : car »  
 » passez aux îles de Céthim , et voyez s'il s'y est fait quelque  
 » chose de semblable. Y a-t-il quelque nation qui ait changé  
 » ses dieux , qui certainement ne sont point des dieux , et  
 » cependant mon peuple a changé sa gloire en de vaines  
 » idoles <sup>1</sup>. » Dieu condamne avec autorité ; il convainc , par la comparaison des uns avec les autres ; il confond le pécheur , en lui montrant quel abus il a fait de ses grâces.

« Vous avez surpassé l'une et l'autre , Samarie et Sodôme , »  
 » par vos abominations ; et vos sœurs pourroient paroître  
 » justes en comparaison de toutes les abominations que vous  
 » avez faites : car elles pourroient paroître justes en comparaison de vous. Confondez-vous , et portez votre ignominie , »  
 » vous qui avez justifié vos deux sœurs <sup>2</sup>. » Il semble que les infidèles s'élèveront contre les chrétiens , qui ont méprisé tous les moyens de salut qui leur étoient offerts. Seigneur , diront-ils , voilà votre peuple : que lui a servi d'avoir été éclairé de vos lumières ? quel usage a-t-il fait de tous vos dons ? Pour nous , si nous ne vous avons pas adoré , c'est que nous ne vous avons pas connu. Ils sont justifiés par comparaison ; mais Dieu ne laisse pas de les juger. Touché de leurs cris , il fait tomber sur les fidèles le surcroît de peine qui est diminué par leur ignorance. Ils semblent justifiés à proportion ; dirai-je ? Leur supplice semble n'être rien à comparaison. Dieu , dans l'étendue de sa puissance , sait bien trouver des règles dans la même peine.

<sup>1</sup> Jer. II. 9. — <sup>2</sup> Ezech. XVI. 51, 52.

*Ego vado* <sup>1</sup> : « Je m'en vais. » Ces paroles nous représentent Jésus-Christ se séparant et disant à l'âme le dernier adieu, rompant ses liaisons avec elle, retirant ses grâces et lui reprochant son ingratitude. J'ai voulu t'attirer à moi pour te donner la vie, tu n'as pas voulu ; adieu donc, adieu pour jamais, je me retire maintenant : *Ego vado* : c'est moi qui m'en vais, mais je te chasserai un jour : *Discedite a me* <sup>1</sup> ; « Retirez-vous de moi. »

Trois choses à considérer : le pécheur quittant Dieu, Dieu abandonnant le pécheur, et enfin Dieu chassant le pécheur. *Discedite*, « Retirez-vous, » *maledicti*, « maudits ; » *in ignem æternum*, « allez au feu éternel. » C'est alors que le damné conjurera toutes les créatures, et leur dira comme Saül à l'Amalécite : *Sta super me, et interfice me ; quoniam tenent me angustiae, et adhuc tota anima mea in me est* <sup>3</sup> : « Appuyez-vous sur moi, et me tuez ; parce que je suis dans un accablement de douleur, et que toute mon âme est encore en moi. » Tant de liaisons que le pécheur avoit avec Dieu se trouveront rompues tout à coup. « Que je voie le visage du roi, » disoit Absalon : « *Videam faciem regis : quod si memor est iniquitatis meae, interficiat me* <sup>4</sup> : « s'il se souvient encore de ma faute, qu'il me fasse mourir. » Il n'y avoit entre ce prince et David qu'une liaison ; l'homme en a avec Dieu une infinité : un coup de foudre part, qui rompt tout : *Discedite* ; « Retirez-vous. » Adieu, mon père ; adieu, mon frère : adieu, mon ami ; adieu, mon Dieu ; adieu, mon Seigneur ; adieu, mon maître ; adieu, mon roi ; adieu, mon tout. Jésus-Christ ne le peut plus souffrir, il le hait infiniment, nécessairement, éternellement, substantiellement, comme il s'aime, parce qu'il est dans l'état de péché ; non dans l'acte, ni dans l'habitude, mais dans l'état. Le péché est humanisé en lui ; c'est un homme devenu péché, il perd tout bien, *Omne bonum* : il ne reste pour tout bien en lui que la simplicité de son être, et c'est son malheur extrême ; parce que Dieu le conserve pour être en butte éternellement à ses vengeances, et le sujet de toutes les misères possibles.

<sup>1</sup> Joan. VIII. 21. — <sup>2</sup> Matth. xxv. 41. — <sup>3</sup> II. Reg. I. 9. — <sup>4</sup> Ibid. XIV. 32.



*Maledicti*, « Maudits. » Cette parole exprime un jugement pratique en Dieu, qui livre le pécheur à toute l'exécration de sa justice ; et elle contient une imprécation contre lui, qui déracine jusqu'aux moindres fibres de la capacité qui étoit en lui pour recevoir du bien, et pour en faire : ainsi « ces » deux maux viennent subitement fondre sur le pécheur, la » viduité et la stérilité : » *Duo mala venerunt super te, viduitas et sterilitas* <sup>1</sup>. Il se trouve moins capable de recevoir du bien que le néant ; et l'inflexibilité de la volonté de Dieu dans son jugement, répond à l'invariabilité de celle du pécheur dans le mal. « Il a rejeté la bénédiction, elle sera éloignée » de lui : » *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo* <sup>2</sup>.

*In ignem æternum* : « Allez au feu éternel ; » feu surnaturel dans sa production, instrument de la puissance divine dans son usage, immortel dans son opération : méditez. Cela est-il vrai ? Qui est-ce que cela regarde ? Pourquoi, mon Sauveur, faut-il vous quitter ? *Discedite* ; « Retirez-vous. » Votre bénédiction avant que de partir ; *Maledicti* ; « Vous êtes maudits. » Ce ne sera peut-être pas pour toujours ; je reviendrai faire pénitence. Ah ! mes yeux, que je vous ferai bien porter la peine de tous ces regards voluptueux qui me coûtent si cher ! quel torrent de larmes ne vous forcerai-je pas alors de répandre ! quelle violence ne ferai-je pas à tous mes sens pour en expier l'abus, et les soumettre à la loi divine ! Non, vous vous flattez en vain, il n'y aura plus de temps ; tout est désormais éternel, le supplice comme la récompense.

Pourquoi, nous dit-on, pour un péché qui passe si vite, est-on condamné à une peine éternelle ? « O homme, qui es- » tu, pour répondre à Dieu <sup>3</sup> ? » et néanmoins, afin de satisfaire en un mot à ta question : n'est-il par vrai que, lorsque tu te livres aux objets de tes passions, tu veux pécher sans fin ? Combien de fois as-tu protesté aux complices de tes désordres que tu ne leur serois jamais infidèle ? Toutes tes protestations s'en vont en fumée, le vent les emporte, parce que Dieu confond tes projets : mais c'est là l'intention de ton

<sup>1</sup> Isai. LVII. — <sup>2</sup> Ps. CVIII. 18. — <sup>3</sup> Rom. IX. 20.

cœur ; tu ne veux jamais voir finir la chose où tu mets ton bonheur : et la marque que tu desires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne mets point de fin à tes crimes, tant que tu vis. Combien de pâques, de jubilés, de maladies, d'exhortations, de menaces, dont tu n'as tiré aucun profit ? Tout passe pour toi comme l'eau : n'est-il pas juste ensuite « que celui qui n'a » jamais voulu cesser de pécher, ne cesse jamais aussi d'être » tourmenté ? » *Ut nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato* <sup>1</sup>.

Les hommes font leur plaisir de ce que Dieu envoie pour se venger ; tant ils sont abandonnés au sens réprouvé de leur cœur : *Tradidit eos in reprobum sensum* <sup>2</sup>. Dieu fera à son tour leur supplice de ce qui a été leur plaisir ; car les satisfactions que l'homme pécheur goûte dans les objets de ses passions, deviennent dans la main du Dieu vengeur un aiguillon qui ne cessera de les tourmenter : *Quæ sunt delectamenta homini peccanti, fiunt irritamenta Domino punienti* <sup>3</sup>.

L'impunité fait naître dans les hommes un certain sentiment que Dieu ne se soucie pas des péchés : ensuite une autre réflexion, quand on en a commis un, qu'il vaut autant aller à tout. Ayant une fois tiré l'épée, on franchit toutes les bornes. Il n'y a que le premier obstacle qui coûte à vaincre, la pudeur ; on avale après la honte.

#### X. Bonté et justice de Dieu.

La bonté et la justice divine sont comme les deux bras de Dieu : mais la bonté est le bras droit ; c'est elle qui commence, qui fait presque tout, qui veut paroître dans toutes les opérations. Que les hommes s'y laissent conduire, elle remplira tout de bienfaits et de munificence : mais, au contraire, si l'insolence humaine s'élève contre elle, la justice, cet autre bras qui devoit demeurer à jamais sans action, se meut contre la malice des hommes. Ce bras terrible, qui porte avec soi les foudres, la fureur, la désolation éternelle, s'élèvera

<sup>1</sup> S. Greg. Mag. Mor. l. xxxiv, n. 36 ; tom. I, col. 1133. — <sup>2</sup> Rom. I. 28. — <sup>3</sup> S. Aug. Enar. in Ps. VII, n. 16 ; tom. IV, col. 37.

aussi pour écraser les têtes de ses ennemis. Il y a une espèce de partage entre la bonté et la justice : la bonté a la prévention, tous les commencements lui appartiennent ; toutes les choses aussi dans leur première institution sont très bonnes. La justice ne s'étend qu'à ce qui est ajouté, qui est le péché, Mais il y a cette différence, que la justice ne prend jamais rien sur les droits de la bonté. La bonté au contraire anticipe quelquefois sur ceux de la justice ; car par le pardon elle s'étend même sur les péchés, qui sont le propre fonds sur lequel la justice travaille.

#### XI. Combien Dieu aime à pardonner.

Dieu estime tellement de pardonner, que non seulement il pardonne, mais oblige tout le monde à pardonner. Il sait que tous les hommes ont besoin qu'il leur pardonne ; il se sert de cela pour les obliger à pardonner. Il met, pour ainsi dire, son pardon en vente ; il veut être payé en même monnaie ; il donne pardon pour pardon. Il ne veut pas que nous fassions de mal à nos frères, même quand ils nous en font ; et voyant bien que notre inclination y répugne, il épie l'occasion que nous avons besoin de lui, que nous venions nous-mêmes lui demander pardon, afin de faire avec nous une compensation du pardon qu'il nous fera, avec celui que nous accorderons à nos frères. Et comme il sait bien que nous ne sommes pas capables de lui donner quoi que ce soit, c'est pourquoi il a pris sur soi tout ce qui arriveroit à nos frères de bien ou de mal : il se ressent et des bienfaits et des injures ; et voilà comme il fait compensation de pardon à pardon.

Seigneur, afin que vous me pardonniez, je transige avec vous que je pardonnerai à tel qui m'a offensé : je vous donne sa dette en échange de celle dont je suis chargé envers vous ; mais je vous la donne, afin que vous lui pardonniez aussi bien qu'à moi. Pour vous obliger à ne me rien demander, je vous cède une dette dont je vous prie aussi de ne rien demander, C'est ainsi que Dieu veut que nous traitions avec lui ; tant il aime à pardonner et à faire pardonner aux autres.

## XII. De la Charité fraternelle.

Le caractère du chrétien , c'est d'aimer tous le hommes , et de ne craindre pas d'en être haï : ainsi l'esprit de charité fraternelle forme le caractère particulier du chrétien. « Ce » que je vous commande, dit Jésus-Christ à ses disciples, c'est » de vous aimer les uns les autres : » *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem* <sup>1</sup>. Ce commandement est comme le précepte spécial de Jésus-Christ et de l'Evangile, puisqu'il ajoute : « C'est en cela que tous connoîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres : » *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* <sup>2</sup>.

L'esprit du monde, bien différent de celui du chrétien, renferme quatre sortes d'esprits diamétralement opposés à la charité ; esprit de ressentiment, esprit d'aversion, esprit de jalousie, esprit d'indifférence. Et voici le progrès du mal : on vous a offensé ; c'est une action particulière qui vous a indisposé contre celui qui l'a commise. L'esprit d'aversion va encore plus loin : ce n'est pas une action particulière ; c'est toute la personne qui vous déplaît, son air, sa contenance, sa démarche ; tout vous choque et vous révolte en lui. L'esprit de jalousie enchérit encore : ce n'est pas qu'il vous offense ni qu'il vous déplaise ; s'il n'étoit pas heureux, vous l'aimeriez ; si vous ne sentiez point en lui quelque excellence, par laquelle vous voulez croire que vous êtes déprimé, vous auriez pour lui des dispositions plus équitables. L'esprit d'indifférence : Que m'importe, dit-on, qu'il soit heureux ou malheureux habile ou ignorant, estimé ou méprisé ? Que m'importe ? Qu'est-ce que cela me fait ? C'est la disposition la plus opposée à la charité fraternelle. Plein et occupé de soi-même, on ne sent rien pour les autres, on ne leur témoigne que froideur et insensibilité. Mais voici le remède, en un mot, à chaque partie d'un si grand mal.

L'esprit de ressentiment et de vengeance est un attentat contre la souveraineté de Dieu : *Mihi vindicta* <sup>3</sup>, nous dit-il :

<sup>1</sup> Joan. xv. 17. — <sup>2</sup> Ibid. xiii. 35. — <sup>3</sup> Rom. xii. 19.

« C'est à moi que la vengeance est réservée. » *Mihi flectetur omne genu* <sup>1</sup> : « Tout genou fléchira devant moi. » Deux raisons nous font donc sentir l'injustice de nos ressentiments : premièrement, Dieu seul est juge souverain ; à lui le jugement, à lui la vengeance ; l'entreprendre, c'est attenter sur ses droits suprêmes : secondement, il est la règle ; lui seul peut venger, parce qu'il ne peut jamais faillir, jamais faire trop ni trop peu.

L'esprit d'aversion se fonde sur l'humeur et sur les défauts naturels de ceux qui nous déplaisent. Rien de plus capable de le confondre que ce que dit Jésus-Christ sur la femme adultère : « Que celui de vous qui est sans péché, que celui de » vous qui est parfait, lui jette la pierre <sup>2</sup>. » Vous donc, qui ne pouvez souffrir vos frères, sans doute que vous êtes parfait et le seul parfait ; car tous les autres vous déplaisent : ainsi, à vous entendre, vous devez être le modèle de notre âge, le seul estimable. Jetez donc la pierre au reste des hommes : si vous ne l'osez, parce que le témoignage de votre conscience vous retient, portez donc, comme vous le prescrit l'apôtre <sup>3</sup>, les fardeaux des autres ; et craignez que Jésus-Christ ne vous fasse le même reproche qu'aux pharisiens : « Hypocrite, qui coulez le moucheron et qui avalez le » chameau <sup>4</sup> ; qui ne pouvez souffrir un fêtu dans l'œil de » votre frère, et ne voyez pas la poutre qui érève le vôtre <sup>5</sup>. »

Le remède à l'esprit de jalousie, c'est la parole de Jésus-Christ : « Celui qui fait mal, hait la lumière <sup>6</sup>. » Nulle passion plus basse, ni qui veuille plus se cacher que la jalousie. Elle a honte d'elle-même : si elle paroïssoit, elle porteroit son opprobre et sa flétrissure sur le front. On ne veut pas se l'avouer à soi-même, tant elle est ignominieuse : mais dans ce caractère caché et honteux, dont on seroit confus et déconcerté, s'il paroïssoit, on trouve la conviction de notre esprit bas et de notre courage ravili.

L'esprit d'indifférence est proprement l'esprit de Caïn, celui qu'il témoignoit lorsqu'il disoit à Dieu : *Num custos*

<sup>1</sup> Rom. XIV. 11. — <sup>2</sup> Joan. VIII. 7. — <sup>3</sup> Gal. VI. 2. — <sup>4</sup> Matth. XXIII. 24. — <sup>5</sup> Ibid. VII. 3. — <sup>6</sup> Joan. III. 20.

*fratris mei sum ego* <sup>1</sup> : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Et qui ne redoutera un esprit si funeste, en voyant à quelles horribles extrémités il conduisit ce malheureux fraticide ? La vérité nous assure qu'on en usera à notre égard de la même manière, que nous en aurons usé envers les autres <sup>2</sup>. Que peuvent donc se promettre ces hommes sans tendresse, sans sentiments pour leurs frères ? Tu es insensible aux intérêts de ton frère ; Dieu sera insensible pour toi. Ainsi le mauvais riche fut insensible aux maux de Lazare ; et à son tour, il n'éprouva qu'insensibilité dans l'excès des tourments qu'il enduroit. Tous les imitateurs de son indifférence doivent s'attendre au même traitement : une goutte d'eau éternellement demandée et éternellement refusée, le ciel de fer sur ta tête, la terre d'airain sous tes pieds ; voilà ce que mérite ton indifférence. « Jugement sans miséricorde à celui » qui ne fait point miséricorde <sup>3</sup>. »

Rien de plus fort que la doctrine de saint Jude contre les indifférents : « Nuées sans eau <sup>4</sup>, » qui ne répandent jamais la moindre rosée sur la terre : ce sont des « arbres sans » fruits ; » ou, s'ils en donnent, ce sont des fruits qui ne mûrissent jamais : quelques desirs, des feuilles, des fleurs, jamais de fruit pour le prochain. Aussi quel terrible jugement ces pécheurs impitoyables ne subiront-ils pas, lorsque Dieu viendra convaincre tous les impies de la dureté de leur cœur et de l'injustice de leurs actions, et exercer ses vengeances contre tous ceux qui manquent de charité, « qui se séparent » eux-mêmes <sup>5</sup> ? Hommes sensuels, qui, n'ayant point l'Esprit de Dieu, font schisme dans le corps même dont ils sont » membres <sup>6</sup>. »

*Dilatamini et vos* : « Etendez donc votre cœur pour vos » frères. Pourquoi vos entrailles sont-elles resserrées à leur » égard ? » *Angustiamini autem in visceribus vestris* <sup>7</sup>. Rien n'entre chez vous que votre intérêt, votre passion, votre plaisir. « Dilatez-vous donc, dilatez-vous : *Dilatamini, dilatamini et vos*. Voilà donc ce cœur dilaté, qui enferme tous les hom-

<sup>1</sup> Genes. IV. 9. — <sup>2</sup> Marc. IV. 24. — <sup>3</sup> Jac. II. 13. — <sup>4</sup> Jud. 12. —  
<sup>5</sup> Ibid. 19. — <sup>6</sup> I. Cor. XII. 15, 16. — <sup>7</sup> II. Cor. VI. 12, 13.



mes : son amour embrasse les amis et les ennemis ; il ne fait plus de différence entre ceux qui plaisent et ceux qui déplaisent. Mais encore que cela soit ainsi, et qu'il les aime tous, il ne se soucie pas d'être aimé, il ne craint point d'être haï : c'est le comble, c'est la perfection de la générosité chrétienne. il ne s'en soucie pas par rapport à soi ; et s'il recherche leur amitié, c'est, « afin de vivre en paix, autant qu'il est en lui, » avec tout le monde : » *Cum omnibus hominibus pacem habentes* <sup>1</sup>.

Mais s'ils ne veulent pas répondre aux efforts de sa charité, il sera alors heureux de souffrir patiemment la haine injuste qu'ils lui porteront : *Beati eritis cum vos oderint homines,.... et exprobraverint.... propter Filium hominis* <sup>2</sup>. Et ce qui doit le consoler, c'est qu'il aura en cela un trait de ressemblance avec le Sauveur, que les hommes ont haï sans aucun sujet : *Ut adimpleatur sermo qui in lege eorum scriptus est, quia odio habuerunt me gratis* <sup>3</sup>. Toutes ses œuvres ne respiroient que tendresse pour les hommes ; ses discours étoient animés d'un zèle tout divin pour leur salut ; il étoit vivement sensible à toutes leurs infirmités ; il prodiguoit les miracles de sa puissance en leur faveur ; il les instruisoit avec une bonté ravissante ; il les supportoit avec une patience infatigable : mais parce qu'il leur disoit la vérité, il leur devint odieux, et ils résolurent sa perte. Ainsi, par un mouvement de charité, vous avez repris votre frère, vous lui avez mis son péché devant les yeux ; à cette femme, sa vie licencieuse ; à ce mari foible, qui ne réprime pas les excès de son épouse, sa lâche condescendance ; à ce père, à cette mère trop indulgents, leur mollesse. Vous êtes haï ; on ne peut souffrir le zèle qui vous anime : réjouissez-vous ; parce que vous êtes heureux. Vous vous êtes jeté entre deux frères, deux parents, deux amis, qui alloient se consumer par des procès, mettre le feu dans la maison l'un de l'autre : vous vous jetez au milieu du feu, entre les poignards aiguisés de ces hommes qui se perçoient mutuellement ; ils vous haïssent, ils vous frappent, ils vous percent tous deux ; vous êtes heureux. Le monde vous hait, parce

<sup>1</sup> Rom. XII. 18. — <sup>2</sup> Luc. VI. 22. — <sup>3</sup> Joan. XV. 25.

que vous n'en voulez pas suivre les œuvres ni marcher dans ses sentiers. Vous n'avez pas voulu prêter votre ministère au crime, à la passion d'autrui ; on vous hait gratuitement : vous êtes heureux, vous portez le caractère de Jésus-Christ. Venez, médissant ; venez, envieux : vous imprimez sur moi ce beau caractère de Jésus-Christ : « Ils m'ont haï gratuitement. » Mais combien y a-t-il loin de lui à vous ? Il étoit innocent, parfait, bienfaisant envers tout le monde : mais vous, pourquoi le monde vous aimeroit-il ? On a donc raison de s'élever contre vous en général ; mais on a tort de le faire dans ce point particulier, et c'est pourquoi on vous hait gratuitement. Vous avez mérité, il est vrai, la haine, tous les mépris ; mais vous la souffrez injustement de celui-ci, pour ce sujet, à cet égard ; c'est ce qui vous rend conforme à Jésus-Christ, qui a été haï le premier sans sujet : *Quia odio habuerunt me gratis* ; et c'est aussi ce qui doit vous combler de joie et vous encourager.

#### XIII. Du Pardon des ennemis.

Pour pardonner à ses ennemis, il faut combattre, premièrement, la colère qui respire la vengeance ; secondement, la politique qui dit : Si je souffre, on entreprendra contre moi ; troisièmement, la justice que l'on fait intervenir pour autoriser son ressentiment. Il est juste, dit-on, que les méchants soient réprimés ; oui, par les lois. Mais quand cela ne se peut, et que les lois n'y pourvoient pas, ou ne le peuvent, on doit alors souffrir l'offense comme une suite de la société. L'impuissance humaine ne peut pourvoir à tout, et l'on verroit un désordre extrême, si chacun se faisoit justice.

#### XIV. Des Jugements humains.

Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances : autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction, ne laissera rien d'entier parmi les hommes. Jésus-Christ s'est mis au dessus des jugements humains, plus que jamais homme vivant n'avoit fait, non

seulement par sa doctrine , mais encore par sa vie. La possession certaine de la vérité lui a fait mépriser les opinions : il n'a rien donné à l'opinion , rien à l'intérêt , rien au plaisir , rien à la gloire. De combien de degrés s'est-il élevé par dessus les égards humains ? On ne peut pas même inventer ni feindre une fin vraisemblable à ses desseins, autre que celle de faire triompher sur tous les esprits la vérité divine. Ceux qui se rendent captifs des opinions humaines ne peuvent pas en être les juges. A vous donc, ô divin Jésus, qui vous êtes élevé si haut par dessus les pensées des hommes , à vous il appartient de les réformer avec une autorité suprême. Il s'est donné l'autorité tout entière sur les jugements humains, en se mettant au dessus : c'est à lui de confirmer ce qu'il y reste de droit , de fixer ce qu'il y a de douteux , et de rejeter pour jamais ce qu'ils ont de corrompu et de dépravé.

Réglons donc tous nos jugements sur celui de Jésus-Christ. Madame, voilà la règle que se propose sans doute une princesse si éclairée ; c'est la seule qui est digne d'une âme si grande et d'un esprit si bien fait et si pénétrant. Vos lumières seront toujours pures , quand elles seront dirigées par les lumières d'en haut. On louera plus que jamais ce juste discernement , ce jugement exquis, ce goût délicat , quand vous continuerez à goûter les célestes vérités , et à préférer les biens que l'Evangile nous présente à tous ceux que le monde nous donne , et à tous ceux qu'il promet , beaucoup plus grands que ceux qu'il nous donne. Tous les peuples , déjà gagnés à Votre Altesse royale par une forte estime, et par une juste et très respectueuse inclination , y joindront une vénération qui n'aura point de limites, et qui portera votre gloire à un si haut point , qu'il n'y aura rien au dessus que la gloire même des saints et la félicité éternelle.

Nous péchons doublement dans l'estime que nous faisons de notre prochain : premièrement , en ce que nous présumons dans les autres les vices que nous sentons en nous-mêmes ; secondement , en ce que nous les trouvons bien plus blâmables dans les autres que dans nous-mêmes. Saint Grégoire

de Nazianze dit <sup>1</sup>, si je ne me trompe, que nous sommes comme le miroir où nous voyons les autres ; parce qu'en effet, ne connoissant pas leur intérieur, nous ne pouvons en juger que par quelque chose de semblable que nous connoissons, qui est nous-mêmes. Mais si nous sommes le miroir où nous voyons les affections des autres, les autres doivent être le miroir où nous voyons la difformité de nos propres vices, que nous ne remarquons pas assez quand nous les considérons en nous-mêmes.

On est habitué à juger des autres par soi-même : il semble que nous ne pouvons presque pas faire autrement ; mais c'est conjecture. Là, nous faisons deux fautes ; premièrement, d'attribuer aux autres nos vices ; secondement, de les voir dans les autres bien plus grands qu'en nous-mêmes ; et la troisième faute que nous commettons, c'est qu'en voyant les fautes des autres, nous devrions songer, par la même raison, que nous en sommes capables, et gémir pour eux en tremblant pour nous. Nous ne pardonnons rien aux autres ; nous ne refusons rien à nous-mêmes.

Tout oblige l'homme de se tenir en posture d'un criminel, qui doit non juger, mais être jugé, « jusqu'à ce que le Seigneur » vienne, qui produira à la lumière ce qui est caché dans les » ténèbres : » *Quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum* <sup>2</sup>. Pour juger, il faut être innocent. Le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par la même raison. *In quo enim judicas alium, teipsum condemnas* <sup>3</sup>. *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat* <sup>4</sup> : « Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette le premier la pierre. » *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo* <sup>5</sup> : « Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre » œil. » Hypocrite ; parce qu'il fait le vertueux en reprenant les autres. Il ne l'est pas ; parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender : il n'amende pas ce qui est en son pouvoir. Suivez les hommes, ils vous

<sup>1</sup> Orat. xxviii, n. 1 ; t. i. p. 473. — <sup>2</sup> I. Cor. iv. 5. — <sup>3</sup> Rom. ii. 1. — <sup>4</sup> Joan. viii. 7. — <sup>5</sup> Matth. vii. 5.

blâment; ne les suivez pas, ils vous critiquent de même par un desir opiniâtre de contredire.

Il est nécessaire de se mettre en la place des autres, pour juger de la même mesure ce que l'on fait et ce que l'on souffre. Dieu, par l'injure que nous souffrons, extorque de nous la confession de la vérité : « car ceux qui font du mal aux » autres, reconnoissent que cela est un mal, lorsqu'on leur » fait souffrir le même traitement : » *Nam qui mala faciunt, clamant mala esse quando patientur* <sup>1</sup>.

#### XV. De la Médisance.

La médisance attaque comme il se pratique dans la guerre : premièrement, elle tire l'épée ouvertement contre ses ennemis ; secondement, elle va par embûches : « La bouche de » l'homme trompeur s'est ouverte pour me déchirer : » *Os dolosi super me apertum est* <sup>2</sup>; troisièmement, elle assiège, elle empêche toutes les ouvertures de la justification ; elle fait venir la calomnie de tant de côtés que l'innocence assiégée ne peut se défendre : « Ils m'ont comme assiégé par leurs discours » remplis de haine : » *Sermonibus odii circumdederunt me* <sup>3</sup>. Alors il n'y a de recours qu'à Dieu : « Ne vous taisez pas, mon » Dieu, sur le sujet de mon innocence : » *Deus, laudem meam ne tacueris* <sup>4</sup>.

#### XVI. De la Vertu.

La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un point. Ainsi un jour lui suffit ; parce que son étendue est de s'élever tout entière à Dieu, et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage, qui trouve toute sa vie en un jour : de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace : et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite.

Il y a une grande difficulté à savoir si l'on est vertueux. Il y

<sup>1</sup> S. Aug. in Ps. LVIII, Enar. I; tom. IV, col. 565. — <sup>2</sup> Ps. CVIII. 1. — <sup>3</sup> Ibid. 2. — <sup>4</sup> Ibid. 1.

a des vices si semblables aux vertus, des vertus auxquelles il faut si peu de détour pour les faire décliner au vice : il arrive des circonstances qui varient si fort la nature des objets et des actions; ces circonstances sont si peu prévues, si difficiles à connoître; ce point indivisible, dans lequel la vertu consiste, est si inconnu, si fort imperceptible. Aristote dit <sup>1</sup> que la vertu est le milieu défini par le jugement d'un homme sage? Et qui est cet homme sage? Chacun le pense être; et si vous voulez le définir, il le faudra faire par la vertu même: et ainsi vous définissez l'homme sage par la vertu, et la vertu par l'homme sage.

Au grand courage rien n'est grand : de là il dédaigne tout ce qu'il a. Mais il ne suffit pas de s'agrandir dans les choses qu'on dédaignera, aussi bien que les autres, quand on sera le maître : il faut chercher quelque chose qui soit digne de satisfaire un grand cœur, la vertu.

La foi est hardie : rien de plus hardi que de croire un Dieu-homme et mort. Toutes les vertus chrétiennes sont aussi hardies et entreprenantes; car elles surmontent tous les obstacles : elles doivent se faire en foi, et tenir de son caractère.

#### XVII. De la vraie Dévotion.

La vraie dévotion, loin d'être à craindre dans un Etat, y est au contraire d'un grand secours. « Elle défend de vouloir du mal à personne, d'en faire à autrui, d'en dire, d'en penser de qui que ce soit : elle ne souffre pas qu'on entreprenne, même contre un particulier, ce qui ne seroit pas permis contre un empereur; et combien plus interdit-elle à son égard tout ce qu'elle ne permet pas contre le dernier des sujets? » *Male velle, male facere, male dicere, male cogitare de quoquam ex æquo vetamur. Quodcumque non licet in imperatorem, id nec in quemquam; quod in neminem, eo forsitan magis nec in ipsum* <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> De Morib. l. II, cap. IX. — <sup>2</sup> Tertul. Apol. n. 36.



## XVIII. Opposition de la nature et de la grâce.

L'Evangile nous apprend qu'il n'y a rien de plus opposé que la nature et la grâce ; et néanmoins la grâce agit selon la nature , et ne pervertit pas son ordre. Quant à l'objet auquel la grâce nous applique, il y a entre elle et la nature une étrange opposition ; mais quand à la manière dont la grâce nous fait agir , elle a avec la nature une entière ressemblance et une parfaite conformité. *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati ad iniquitatem , ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* <sup>1</sup> : « Comme vous avez » fait servir les membres de votre corps à l'injustice pour com- » mettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice » pour votre sanctification. »

## XIX. Des biens et des maux de la vie.

Il y a des biens qu'on desire pour eux-mêmes, sans avoir égard à ce qu'ils produisent, comme le plaisir qui n'a aucune mauvaise suite : d'autres que l'on desire, et pour eux-mêmes et pour les autres biens qu'ils apportent, comme de se porter bien, d'être sage : d'autres que l'on ne desire que pour les suites, comme d'être traité quand on est malade, d'exercer quelque art pénible. Ainsi il y a des biens laborieux, et c'est une suite nécessaire de cette vie misérable, où les biens ne sont pas purs.

La vie présente est fâcheuse : on se plaint toujours de son siècle ; on souhaite le siècle passé qui se plaignoit aussi du sien. La source du bien est corrompue et mêlée ; aussi le mal prévaut : quand il est présent, on le croit toujours plus grand que jamais. Tous les ans, on dit qu'on n'a jamais éprouvé des saisons si dures et si fâcheuses. Dans ce dégoût , « qui nous » fera voir les biens qu'on nous promet ? » *Quis ostendet nobis bona* <sup>2</sup> ? En attendant, « cherchons la paix, et poursuivons- » la avec persévérance ; » car elle est encore éloignée : *Quære pacem , et persequere eam* <sup>3</sup>. Il faut d'abord la chercher dans sa conscience, et travailler à se l'y procurer.

<sup>1</sup> Rom. VI. 19. — <sup>2</sup> Ps. IV. 6. — <sup>3</sup> Ps. XXXIII. 14.

## XX. De l'Aumône.

Touchant l'aumône, il semble qu'il y a trois vices principaux : le premier, de ceux qui ne la font point ; le second, de ceux qui ne la font point dans l'esprit de Jésus-Christ et par le principe de la foi, mais par quelque pitié naturelle ; le troisième, de ceux qui la faisant, croient, en quelque sorte, s'exempter par là de la peine qui est due à leur mauvaise vie, et ne songent pas à se convertir ; contre lesquels saint Augustin a dit ces beaux mots <sup>1</sup> : « Certes, que nul ne pense pour » voir commettre tous les jours, et racheter autant de fois par » des aumônes ces crimes horribles, qui excluent du royaume » des cieux ceux qui s'y abandonnent. Il faut travailler à » changer de vie, apaiser Dieu par des aumônes pour les pé- » chés passés, et ne pas prétendre qu'on puisse, en quelque » sorte, lui lier les mains, et acheter le droit de commettre » toujours impunément le péché : » *Sane cavendum est ne quisquam existimet infanda illa crimina, qualia qui agunt regnum Dei non possidebunt, quotidie perpetranda, et eleemosynis quotidie redimenda. In melius quippe est vita mutanda et per eleemosynas de peccatis præteritis est propitiandus Deus ; non ad hoc emendus quodam modo, ut ea semper liceat impune committere.*

On se flatte, en ce qu'on espère de soi-même faire des aumônes quand on sera riche. Les prétextes ne manqueront pas alors pour s'en dispenser : on ne trouve pas à qui la faire ; on commence à entrer en défiance de ceux qui se mêlent des affaires de charité, on retarde ; on veut encore, mais on remet à un autre temps : peu à peu on n'y pense plus ; après la volonté se change, on ne le veut plus.

Respecter la main de Dieu sur notre frère, les traits de sa ressemblance et de sa face, le sang de Jésus-Christ dont il est lavé.

*Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ expectare feci,... humerus meus a junctura sua cadat, et bra-*

<sup>1</sup> Enchir. cap. LXX, n. 19 ; tom. VI, col. 223.

*chium meum cum suis ossibus confringatur*<sup>1</sup> : « Si j'ai différé » de donner aux pauvres ce qu'ils desiroient; si j'ai fait attendre la veuve et lassé ses yeux, que mon bras soit arraché de mon épaule, et que la partie supérieure de mon bras se sépare de la partie inférieure, par le brisement du coude. » Qui viole par sa dureté la société du genre humain, celui-là est justement puni par la dislocation et la fracture de ses os et de ses membres. *Membra de membro*<sup>2</sup> : « Vous êtes les » membres les uns des autres. » *Oculos viduæ* : « les yeux de » la veuve, » non ses plaintes. *Expectare* : « non seulement » donner, mais promptement et sans faire attendre. »

## XXI. De la Cupidité.

Pourquoi l'avarice est-elle une idolâtrie? C'est que les richesses sont une espèce d'idole; on y met sa confiance. *Non sperare in incerto divitiarum; sed in Deo vivo*<sup>3</sup> : « Ne point » mettre sa confiance dans les richesses incertaines et périssables; mais dans le Dieu vivant, » non dans cette idole muette et inanimée.

*Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem*<sup>4</sup> : « Ceux » qui veulent devenir riches tombent dans la tentation. » Ceux qui veulent devenir riches : il n'a pas dit les riches, mais ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation de le faire par de mauvais moyens. On commence par les bons : il ne manque plus qu'une injustice, une fausseté, un faux serment. *Et in laqueum diaboli*<sup>5</sup> : « Et dans le piège du diable. » De soin en soin, piège, lacet : on ne peut plus sortir de ce labyrinthe de mauvaises affaires. *Et desideria inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem*<sup>6</sup> : « Et en des desirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition. » *Primo inutilia* ; « premièrement inutiles : » *secundo nociva* ; « secondement pernicieux : » car plusieurs de ceux qui étoient possédés du désir des richesses, « se sont écartés de la foi : » *erraverunt a fide*<sup>7</sup>. *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium*<sup>8</sup> : « La foi est le fondement

<sup>1</sup> Job. xxxi. 16, 22. — <sup>2</sup> I. Cor. xii. 27. — <sup>3</sup> I. Tim. vi. 17. — <sup>4</sup> Ibid. 9. — <sup>5</sup> Ibid. — <sup>6</sup> Ibid. — <sup>7</sup> Ibid. 10. — <sup>8</sup> Hebr. xi. 1.

» des choses que l'on doit espérer, et une pleine conviction  
 » de celles qu'on ne voit point. » L'avarice veut voir et compter. *Et inseruerunt se doloribus multis*<sup>1</sup> : « Et ils se sont em-  
 » barrassés en une infinité d'afflictions et de peines. » Les  
 grands pleurs dans les grandes maisons.

*Non sublime sapere*<sup>2</sup> : « N'avoir pas une haute idée de soi-  
 » même ; » c'est à dire, premièrement, ne pas s'estimer  
 beaucoup ; secondement, ne point mépriser les autres ; troi-  
 sièmement, ne leur pas faire injustice, comme si les lois n'é-  
 toient pas communes : ne les tenir bas qu'autant que cette  
 sujétion leur est utile ; non pour contenter notre humeur ou  
 notre fierté naturelle. La puissance est de l'ordre de Dieu,  
 non l'insulte, ni le mépris, ni l'injure, ni les avantages in-  
 justes.

*Divitibus hujus seculi*<sup>3</sup> : « Aux riches de ce siècle. » Les  
 véritables riches sont ceux qui ont faim des biens de l'autre.  
 A ceux que le siècle appelle riches, *Præcipe*, « commandez : »  
 ce sont des commandements. L'apôtre prescrit des remèdes  
 spécifiques aux différentes maladies : premièrement, contre  
 l'orgueil : *Non sublime sapere* : secondement, contre la con-  
 fiance aux richesses, il montre que c'est une idolâtrie ; troisiè-  
 mement, *bene agere*<sup>4</sup> : « faire du bien : » contre la paresse.  
 Ils croient n'avoir rien à faire qu'à se divertir. Cela, c'est  
 pour eux-mêmes ; ensuite pour le prochain : *facile tribuere* :  
 « donner l'aumône de bon cœur : » *communicare* : « partici-  
 » per » à leurs maux, pour participer à leur bénédiction et à  
 leur grâce ; car celle de la nouvelle alliance est pour les  
 pauvres.

On ne peut se rendre maître des choses en les possédant toutes ; il faut s'en rendre le maître en les méprisant toutes.

\* Plus on a, plus on veut avoir : on agit par humeur ; l'humeur subsiste toujours : de là vient qu'on ne se contente jamais. La perte est plus sensible aux riches qu'aux pauvres ; et le désir d'avoir est aussi plus ardent dans les premiers : il faut en effet qu'il soit plus ardent ; parce que la facilité est

<sup>1</sup> Tim. I. VI. 10. — <sup>2</sup> Ibid. 17. — <sup>3</sup> Ibid. — <sup>4</sup> Ibid. 18.

plus grande. Si l'on a tant d'ardeur, lorsque le chemin étoit difficile ; à plus forte raison quand on le trouve aplani. Ainsi la possession des richesses augmente le desir d'en amasser.

## XXII. De l'Orgueil.

C'est un orgueil indiscipliné qui se vante, qui va à la gloire avec un empressement trop visible ; il se fait moquer de lui : c'est au contraire un orgueil habile, que celui qui va à la gloire par l'apparence de la modestie.

Quelques uns semblent mépriser l'opinion des autres : Ce sont des hommes, disent-ils ; mais ils s'admirent eux-mêmes, ils mettent leur souverain bien à se plaire à eux-mêmes ; comme si eux-mêmes n'étoient pas des hommes.

Quiconque a cette pensée, veut plaire aux autres ; mais il feint de se contenter de soi-même, pour l'une de ces deux raisons : premièrement, ou parce qu'il ne peut acquérir l'estime des autres, et il s'en console en se prisant soi-même : secondement, par une certaine fierté qui fait que, desirant l'estime des autres, il ne veut pas la demander, et veut l'obtenir comme une chose due ; en quoi il est d'autant plus possédé de cette passion, qu'il la couvre davantage. Mais il croit toujours y arriver par cette voie ; et la gloire le charmera d'autant plus qu'il l'aura acquise en la méprisant : c'est comme un tribut qu'il exige, pour marque d'une plus grande souveraineté et indépendance, comme s'il étoit au dessus même de l'honneur.

La modestie et la modération dans les honneurs peut venir de ces principes mauvais : premièrement, l'âme est contente et hume tout l'encens en elle-même ; ce qui devoit être au dehors est au dedans, et y rentre bien avant : secondement, l'extérieur paroît affable, ce qui fait quelque montre de modestie ; et souvent cela vient de ce que l'âme, contente en elle-même et pleine de joie, la répand sur ceux qui approchent, et les traite bien ; comme au contraire une humeur chagrine décharge sa bile sur eux par un superbe dégoût.

## XXIII. De l'Ambition.

Si l'on desire les fortunes extraordinaires pour satisfaire l'ambition, la foi se ruine. On veut toujours s'élever au-dessus de sa condition, jusqu'à être Dieu. *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum, et in cathedra Dei sedi, et dedisti cor tuum quasi cor Dei*<sup>1</sup> : « Votre cœur s'est élevé, et vous » avez dit en vous-même : Je suis un Dieu, et je suis assis sur » la chaire de Dieu ; et votre cœur s'est élevé comme si c'é- » toit le cœur d'un Dieu. » *Ecce ego ad te, Pharao, qui dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*<sup>2</sup> : « Je viens à toi, » Pharaon, qui dis : Le fleuve est à moi, et c'est moi qui me » suis fait moi-même. » Si l'on cherche à élever sa maison et à l'agrandir, qu'on pense que les chrétiens ont une postérité qui ne dépend pas des grandeurs de ce monde. Si l'on aspire à une autre éternité que celle que Dieu promet, qu'on se souvienne que Dieu renverse tous ces projets ambitieux. C'est ainsi qu'il ruina la maison d'Achab, la maison de Jéhu ; et que tous les jours il en fait disparaître tant d'autres, appuyées sur les mêmes fondements.

Quand quelqu'un est arrivé au haut degré des honneurs auxquels l'ambition aspire, on dit : Il ne doit plus avoir de regret à mourir ; et c'est précisément le contraire ; parce que rien ne coûte plus que de quitter ce qu'on a aimé si passionnément.

## XXIV. De l'Intérêt.

Nous sommes fortement attachés à nous-mêmes ; c'est pourquoi ceux qui conduisent prennent les hommes par leurs intérêts, sachant que la probité et la vertu sont fort foibles, et ont peu d'effets dans le monde. On oublie aisément les bienfaits ; ce qu'on n'oublie jamais, c'est son avantage : on engage par là les hommes ; et comme il est malaisé de faire beaucoup de bien, que la source du bien est peu féconde et tarit bientôt, on est contraint de donner des espérances, même

<sup>1</sup> Ezech. XXVIII. 2. — <sup>2</sup> Ibid. XXIX. 3.



fausses. Il n'y a point d'homme plus aisé à mener qu'un homme qui espère ; il aide à la tromperie.

#### XXV. De la Préoccupation.

Les ennemis de la justice sont l'intérêt, la sollicitation violente, la corruption. On se corrompt soi-même par l'attachement à son sens et à ses impressions. Il y a un intérêt délicat, jaloux de ses pensées, qui nous préoccupe en leur faveur. Mais rien de plus dangereux que cette préoccupation : elle nous empêche de voir tout ce qui pourroit nous éclairer sur le bon parti. Elle ne se peut remarquer, parce qu'elle ne cause aucun mouvement inusité. Ainsi la première chose qu'elle cache, c'est elle-même. Elle sent que ce n'est point un intérêt étranger qui la nourrit ; mais cet intérêt caché, l'amour de nos opinions : nous ne le sentons pas ; car c'est nous-mêmes qu'elle trompe. C'est pourquoi Salomon demandoit à Dieu « un cœur docile à toutes les impressions de la vérité, et » étendu comme les bords de la mer, » c'est à dire dégagé de toutes les préoccupations qui nous resserrent l'esprit, et ne nous permettent pas de comparer les différentes raisons qui doivent déterminer notre jugement : *Cor docile, et latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris*<sup>1</sup>. Le remède à la prévention, c'est de se défier. De qui ? de soi-même. Mais voilà une autre perplexité : il faut donc s'abandonner aux autres. O Dieu, trouvez le milieu : le voici ; la prière, la confiance en Dieu. Appliquons-nous à écouter Jésus-Christ en toutes choses : *Ipsam audite*<sup>2</sup> ; mais écoutons-le de manière que nous réglions sur son jugement tout ce qui nous regarde, nos plaisirs, nos douleurs, nos craintes, nos discours ; en un mot, toute notre conduite.

#### XXVI. De l'Amitié.

L'amitié entre les inégaux est soutenue, d'une part par l'humilité, de l'autre par la libéralité.

*Est amicus solo nomine amicus. Nonne tristitia inest usque*

<sup>1</sup> III. Reg. III. 9. IV. 29. — <sup>2</sup> Matth. XVII. 5.

*ad mortem*<sup>1</sup>? « Il y a un ami qui n'est ami que de nom. » N'est-ce pas une douleur qui dure jusqu'à la mort? » Les faux amis laissent tomber dans le piège faute d'avertir. On souffre tout; on reprend avec envie; on s'en vante après comme pour se disculper : on affecte un certain extérieur dans la mauvaise fortune, pour soutenir le simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint.

On peut concevoir de l'inimitié contre son prochain, à cause de quelque action qu'il a faite qui nous déplaît. Cette disposition est très dangereuse : mais l'inimitié contre l'état de la personne est encore plus à craindre. Souvent on conçoit de l'envie et de l'inimitié par fantaisie, par antipathie. On ne sait pourquoi : on le sait ; on ne le dit pas : on le sait et on le dit ; c'est la disposition de Saül contre David.

#### XXVII. De la Justice.

Si les juges, qui ne sont équitables qu'aux puissants, regardoient la justice comme une reine à laquelle seule il faut complaire, ils s'empresseroient, pour mériter son approbation, de faire droit à tous sans acception de personnes.

Le zèle de la justice fait faire des injustices énormes. On voit un grand crime fait ; une grande tromperie, une machination pleine d'artifices : on ne veut pas que ce meurtre, que ce vol soit impuni : à quelque prix que ce soit, on en veut connoître l'auteur ; et on aime mieux deviner, au hasard de punir un innocent ; que ne sembler pas avoir déterré le coupable. *Justa, juste : bona, bene.*

Pour voir quel est dans le monde l'avantage de l'injuste sur le juste, il faut supposer l'un et l'autre parfait en son art. L'injuste faisant injure sera caché ; le souverain degré d'injustice est d'être injuste et de paroître juste : au contraire, le plus haut degré de justice, c'est de ne s'émouvoir de rien, et d'être souverainement juste sans vouloir le paroître, et ne le

<sup>1</sup> Eccli. xxxvii. 1.

paroissant pas en effet. Le plus heureux, au jugement de presque tous les hommes, sera l'injuste.

#### XXVIII. Des Rois et des grands.

Un roi doit agir comme si Dieu étoit présent : il ne le voit pas en lui-même ; mais il lui est présent par ses œuvres , comme le prince l'est dans l'étendue de ses Etats par ses différentes opérations. La majesté de Dieu lui doit être d'autant plus présente, qu'il en porte en lui-même une image plus vive et plus auguste.

Un roi a deux devoirs à remplir : pour le dedans , rendre la justice par lui-même , la faire rendre par ses officiers ; et pour le dehors , garder la foi dans les paroles qu'il donne ; mais bien prendre garde à ce qu'il promet. Car « tel promet, » qui est percé ensuite comme d'une épée par sa conscience : » *Est qui promittit, et quasi gladio pungitur conscientie* <sup>1</sup>.

Le prince, pour gouverner avec sagesse , doit juger de la disposition de ses sujets par la sienne : *Intellige quæ sunt proximi ex teipso* <sup>2</sup>. Il faut qu'il se montre tel aux particuliers qu'il voudroit qu'ils fussent à son égard , si eux étoient princes et lui particulier. Mais les princes ont bien de la peine à se mettre en comparaison : ils croient que tout leur est dû , et cependant ils doivent plus qu'on ne leur doit. Je suis, disent-ils souvent , et en eux-mêmes et par leur conduite , et il n'y a que moi sur la terre <sup>3</sup>. Dieu châtie les injustices des rois après leur mort.

La justice dans un souverain demande de la fermeté et de l'égalité. Trois vertus sont comme les sœurs de la justice qui doit le caractériser ; la constance , la prudence , la clémence : la première , pour l'affermir dans la volonté de suivre la loi ; la seconde , pour le discernement des faits ; la troisième , pour supporter les faiblesses , et lui apprendre à tempérer en certaines choses la rigueur de la loi.

Il est plus beau d'être vaincu par la justice que de triompher par les armes : car lorsque nous sommes vaincus par la

<sup>1</sup> Prov. XII. 18. — <sup>2</sup> Eccli. XXXI. 18. — <sup>3</sup> Is. XLVII. 10.

justice, la raison triomphe en nous, qui est la principale partie de nous-mêmes; et c'est alors que les rois sont rois, quand ils font régner la justice sur eux-mêmes, parce que, comme dit Platon, « la gloire d'un règne consiste dans l'aimour de l'équité : » *Quia regni decus est æquitatis affectus.*

Un prince doit faire des conquêtes dans son propre Etat, en gagnant ses peuples à soi, en les gagnant à Dieu et à la justice, en déracinant les vices.

Un Etat est bien disposé par l'exemple, qui change les personnes et les forme à la vertu; au lieu que les lois sont souvent des remèdes qui surchargent, loin de soulager.

Les princes ont des ennemis contre lesquels ils n'ont jamais l'épée tirée; ce sont les flatteurs. Contre ceux-là le prince n'est pas sur ses gardes: ce sont cependant les plus proches; et c'est l'une des épreuves de la vertu. Il faut qu'un roi soit au dessus des louanges; et il ne doit en être touché, qu'autant qu'il a sujet de craindre d'être blâmé. On traite délicatement les princes, pour leur inspirer de loin *causas odii*.

Si les grands ont peu de justice, c'est qu'ils ne peuvent s'appliquer cette première loi de l'équité naturelle: « Ne faites pas autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même : » *Alii ne feceris quod tibi fieri non vis*; à cause qu'ils s'imaginent que tout leur est dû, et que leur orgueil ne peut consentir à se mettre en égalité avec les autres. Pour cela, il faut qu'ils descendent et qu'ils se mettent en la place du foible; qu'ils voient en cet état ce qu'ils voudroient leur être fait: mais ils ne peuvent se résoudre à s'imaginer qu'ils sont peu de chose, ni à se mettre en la place du petit; c'est néanmoins en quoi consiste la véritable grandeur. Ils sont élevés au dessus des autres, pour soutenir leurs besoins, et entrer dans leurs justes sentiments contre ceux qui les oppriment.

#### XXIX. Des Gens de bien.

La justice est une espèce de martyre. L'homme de bien, dans les fonctions publiques, ne peut gratifier ses amis; l'injuste le peut. L'homme de bien se donne des bornes à

lui-même ; l'injuste n'en connoît aucunes. Celui à qui il fait du bien croit qu'il lui est dû ; il n'oblige proprement que la société , et qui est encore une multitude toujours ingrate. Il souffre les injures et s'expose à toutes sortes d'outrages, croyant qu'il n'est non plus permis à un homme de bien de faire du mal , qu'à un médecin de tuer.

Il est peu considéré ; parce qu'il ne peut se faire d'amis que par la vertu, qui est une foible ressource ; parce que les hommes ordinairement sont injustes ; car ils ne blâment que ceux qui sont injustes à demi. Ceux qui arrivent par leur injustice jusqu'à opprimer l'autorité des lois , sont loués, non seulement par les flatteurs , mais parce qu'en effet le genre humain ne juge que par les événements ; que l'injustice impunie passe aisément pour justice , si peu qu'elle ait d'adresse pour se couvrir de prétextes , et que les hommes estiment heureux ceux qui sont venus à ce point. Car il est vrai que les hommes ne blâment l'injustice que parce qu'ils ne peuvent la faire , et qu'ils craignent de la souffrir.

De tout cela il résulte, que c'est principalement aux grands de pratiquer la justice ; premièrement, parce qu'ils sont personnes publiques , dont le bien , comme tels , est le bien public ; secondement, parce qu'ils ne craignent rien à cause de leur puissance ; troisièmement , parce que leur appui doit être l'amour , la reconnaissance , le respect de la multitude qui aime la justice , dont l'amour ne se corrompt en nous qu'à cause des intérêts particuliers.

Les hommes se réjouissent, quand ils voient tomber ceux qui sont gens de bien : ils prennent plaisir de le publier. Premièrement vous les blâmez ; ils font plus , ils se condamnent , ils se châtent : secondement , quand vous péchez par leurs exemples , vous faites pis qu'eux ; car ils ne cherchent pas à s'excuser. « Ainsi celui-là est plus criminel que David , qui » ose se permettre les crimes de ce roi parce que c'est lui » qui les a commis : » *Inde anima iniquior, quæ cum propterea fecerit quia fecit David, pejus fecit quam David* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> S. Aug. Enar. in Ps. I; t. iv, col. 463.

Quand vous croyez qu'on ne peut pas être homme de bien à la Cour, vous rendez témoignage contre vous-même, vous vous condamnez-vous-même.

Tant qu'on est attaché au monde, on ne soupçonne pas qu'on puisse seulement aimer Dieu; on prend tout à mal.

Les méchants ne veulent point trouver de bons; de peur de conviction, et pour ne point se joindre aux bonnes œuvres. De tout temps, la profession de vouloir bien faire a été odieuse au monde.

On hait les gens de bien; « parce qu'ils rendent témoignage » contre le monde, que ses œuvres sont mauvaises. » *Quia testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt*<sup>1</sup>. On en médit; on donne de mauvaises couleurs à leurs actions: on veut se persuader et dire qu'il n'y en a point.

On ne sauroit s'élever trop fortement contre ceux qui s'imaginent qu'il n'y a point de vrais pieux: d'où résulte, premièrement, qu'ils désespèrent de le pouvoir devenir: secondement, qu'ils ne se joignent à aucune œuvre de piété, parce qu'ils soupçonnent toujours du mal caché.

[ Pour prémunir les esprits ] contre la tentation qu'il n'y a point de gens de bien, disons-leur: *Estote tales, et invenietis tales*: « Soyez tels que vous desirez de voir les autres, » et vous en trouverez qui vous ressemblent. » Dans la grange, tout semble paille, le bon grain est mêlé et caché dedans; il faut profiter de ce mélange. L'Eglise est ici bas comme dans un pèlerinage; elle est étrangère, faut-il s'étonner si elle est mêlée de tant d'étrangers?

### XXX. Du Monde.

Le monde est une comédie qui se joue en différentes scènes. Ceux qui sont dans le monde comme spectateurs, souvent le connoissent mieux que ceux qui y sont comme acteurs.

Dieu envoie annoncer, avec diligence, à ceux qui espèrent toujours dans le monde, aux gens de la Cour, que leur espé-

<sup>1</sup> Joan. VII. 7.



rance engage : *Væ terræ* : « Malheur à la terre. » Mais à qui ce malheur ? *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad gentem expectantem et conculcatam* : « Allez » en diligence, ambassadeurs, vers une nation divisée et » déchirée, vers une nation qui espère et qui attend, et qui » est foulée aux pieds. » Et combien n'est-elle pas foulée aux pieds ? *Cujus diripuerunt flumina terram ejus*<sup>1</sup> : « dont la » terre est ravagée par l'inondation des fleuves : » à qui tout ce qui coule et s'échappe a ôté tout le solide.

Les vanités, les vices nous trompent dès le commencement du monde, et nous ne sommes pas encore désabusés de leur tromperie.

## XXXI. Du Temps.

Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe ; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui.

Il est tard de ménager quand on est au fond : rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse : celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais, et comme la lie de tout l'âge.

## XXXII. Il faut régler sa vie.

C'est un grand défaut dans les hommes de vouloir tout régler, excepté eux-mêmes.

Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre ; ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer. Ceux-là commenceront, à la mort, une malheureuse stabilité. La Providence de Dieu a ses fins déterminées, auxquelles arriveront enfin, sans y penser, ceux qui ne se déterminent jamais. Ce sera la fin de leur inconstance. Il faut donc se déterminer ; « il faut donc régler sa vie, et l'accomplir de manière que chaque jour nous tienne lieu de toute » la vie. » *Id ago ut mihi instar totius vitæ sūd iēs*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Iaii*. XVIII. 1, 2. — <sup>2</sup> *Senec. Ep.* LXI.

Je converse avec moi-même comme avec le plus légitime censeur de ma vie.

### XXXIII. De l'Homme.

Rien de moins important que ce que fait l'homme , parce qu'il est mortel : rien de plus important , par rapport à l'éternité.

Il semble que la perfection de chaque chose consiste en son action ; car chaque chose a son action. La perfection et le bien d'un architecte , c'est de bâtir ; et du peintre , comme tel , de faire un tableau ; et ainsi des autres. Quoi donc , les artisans , ceux mêmes qui font profession des arts les plus mécaniques ont leurs actions ; les cordonniers , les maçons , les charpentiers : l'homme seul se trouveroit-il être sans action ? La nature l'aura-t-elle destiné à une oisiveté éternelle ? l'aura-t-elle formé si beau , si adroit , si desirieux de savoir , pour le laisser toujours inutile ? ou bien ne faut-il pas dire plutôt , que si les yeux , les oreilles , le cœur , le cerveau , et généralement toutes les parties qui composent l'homme ont leur action , l'homme aura outre celles-là quelque action , quelque ouvrage , quelque fonction principale ? Quelle donc pourra être sa fonction ? car certes la faculté de croître lui est commune avec les plantes. Or, il est ici besoin de quelque chose qui lui soit propre ; parce que nous trouvons que la perfection de chaque chose est d'exercer l'action que Dieu et la nature lui ont donnée , pour la distinguer des autres. Par exemple , la perfection du joueur de luth , en tant qu'il est tel , ne consiste pas en ce qu'il peut avoir de commun avec l'arithméticien et le peintre , comme peuvent être la subtilité de la main et la science des nombres ; mais en ce qui lui est propre. Par cette même raison , il est clair que l'homme ne peut pas trouver sa perfection dans les fonctions animales ; car les bêtes brutes l'égalent et le surpassent même quelquefois en cette partie. Que si nous trouvons , après une exacte recherche de tout ce qui est dans l'homme , que la raison est tout ensemble ce qu'il a de plus propre et de plus divin , ne faudra-t-il pas décider , que la perfection de l'homme est de vivre selon la raison ? Et de là il résulte que c'est dans cet

exercice que consiste sa félicité. Car il est certain que chaque chose est heureuse quand elle est parvenue à la perfection pour laquelle elle est née ; et le bonheur du joueur de luth , comme tel , est de toucher délicatement cet instrument si harmonieux. Car comme le propre du joueur de luth , c'est de jouer du luth ; aussi est-ce du bon joueur de luth d'en jouer suivant les règles de l'art. Que si l'homme n'avoit autre qualité que celle de jouer du luth , il seroit parfaitement heureux quand il auroit atteint la perfection de cette science. Il en est de même de la raison ; et encore qu'il y ait en l'homme autre chose que la raison , si est-ce néanmoins qu'elle est la partie dominante , et l'autre est née pour lui obéir : par où il paroît que la félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. En quoi il ne faut pas prendre garde aux sentiments des particuliers : car l'esprit de l'homme est capable d'errer , non moins dans le choix des choses qu'il faut faire pour être heureux , que dans la connoissance de toutes les autres vérités. De sorte qu'il ne faut pas avoir égard à ceux qui se sont figuré une fausse idée de bonheur ; et ainsi leur imagination étant abusée , ils semblent jouir de quelque ombre de félicité : semblables aux hypocondriaques , dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un plaisir vain et chimérique , et d'un fantôme léger, d'un spectacle sans corps.

Dieu a attaché des armes naturelles aux animaux , des ongles aux lions , des cornes aux taureaux , des dents aux sangliers : il les a au contraire séparées et détachées de l'homme , pour modérer en lui l'appétit de la vengeance ; [ afin de le porter à ne les prendre ] que par raison , [ et l'engager à ] y penser [ avant de s'en servir. ]

Les hommes affectent une liberté farouche qui ne connoît aucune règle , et ne veut dépendre que de son inclination. Les bêtes ne nuisent que par nécessité ou colère ; l'homme par plaisir. Quoique la nature semble armée de toutes parts contre nous , pour nous contenir dans les justes bornes ; rien n'est capable de modérer la violence de nos passions , tant elles sont indomptables.

Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne sentir pas de quoi ils sont capables. Trois choses les en empêchent ; la crainte , pour ne s'être pas éprouvés ; la paresse , pour ne vouloir pas travailler ; l'application ailleurs , pour satisfaire sa légèreté. La crainte présuppose un bon principe, le désir de bien faire ; il le faut animer : la paresse vient de lâcheté ; il faut la combattre : l'application ailleurs vient de différentes causes ; il faut se captiver. Il est à regretter qu'un bon naturel ne se mette pas à son meilleur usage.

#### XXXIV. De la Société.

La société consiste dans les services mutuels que se rendent les particuliers ; c'est pourquoi elle se lie par la communication et permutation : et tout cela est né du besoin , parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme puisse suffire à tout. Ainsi la société demande la diversité des ouvrages ; car s'il n'y en avoit que d'une sorte, chacun seroit suffisant à soi-même. De là vient que deux médecins ne composeront jamais une société ; mais le médecin, par exemple, et le laboureur. Ils se donnent donc l'un à l'autre les choses dont ils ont besoin. Mais d'autant qu'il y en a dont l'ouvrage vaut mieux que celui des autres, afin d'obliger le meilleur à donner au moindre, il a fallu faire une mesure commune, et cela les hommes l'ont fait par l'estimation. Or, afin que cela fût plus commode , d'autant qu'il sembloit extrêmement difficile d'égaliser des choses de si différente nature, comme une maison et du blé, on a introduit l'usage de l'argent. Je vous donne mon blé, par exemple ; mais j'aurai besoin d'un logement dans quelque temps. Je fais un échange avec Paul, afin de me loger ; mais Paul n'a pas de quoi m'accommoder, il substitue de l'argent en la place du logement que je lui demande ; et ainsi l'argent m'est comme caution que je pourrai avoir une maison quand la nécessité me pressera, sans quoi il est évident que je ne délivrerois pas mon blé que je ne visse la maison en mes mains. C'est pourquoi Aristote appelle l'argent : *Fidejussor nummus, sponsor*<sup>1</sup>.

L'argent n'est pas une chose que la nature desire pour

<sup>1</sup> De Morib. lib. v, cap. viii.

lui-même ; car les métaux par eux-mêmes n'ont aucun usage utile au service de l'homme. Aussi dans l'origine des choses, les richesses consistoient dans la possession des biens dont la nature avoit besoin et dont le désir nous est naturel, tel qu'est le froment, le vin et les troupeaux : nous le voyons dans les patriarches. Que si l'argent ne nous est nécessaire que comme substitué en la place de ces choses, le désir n'en doit pas être plus grand qu'il seroit de ces choses là même. Le désir maintenant va à proportion du besoin : or, les bornes du besoin sont étroites. La nature est sobre et se contente de peu ; mais la cupidité est venue, qui ne s'est plus voulu contenter du nécessaire ; par les degrés du commode, du plaisant du bienséant, elle est montée au délicieux, au mou, au superflu, au somptueux. Nous nous sommes fait certaines règles d'une bienséance incommode ; d'où il est arrivé qu'un homme peut être pauvre, et néanmoins ne manquer de rien de ce que la nature desire : et cela c'est absolument ne manquer de rien ; parce qu'il faut contenter la nature, non l'opinion. La pauvreté n'est plus opposée à la nécessité, mais au luxe ; et ainsi ce que dit Aristote se vérifie en cette rencontre, « Que les » hommes ne travaillent qu'à irriter la soif de leurs cupi- » dités <sup>1</sup>. »

## XXXV. Des Arts.

Les arts ne se profitent pas à eux-mêmes, mais à ceux auxquels ils président. La médecine a pour objet la conservation ou le rétablissement de la santé de ceux qu'elle traite : l'art pastoral ne tend à autre chose, sinon que les troupeaux soient en bon état ; et comme l'art pastoral et les autres arts ne profitent rien d'eux-mêmes à qui s'en sert, il a été besoin d'y établir quelque récompense pour ceux qui les exercent. L'art de gouverner est de même ; et il faudroit que les hommes fussent obligés, par quelques gages, d'accepter le gouvernement, ou sous quelques peines. La peine est d'être soumis aux méchants, qui contraignent les bons d'accepter la conduite : de sorte que s'il y avoit une ville où tous les hommes fussent bons, on se battoit pour ne pas conduire, avec le même em-

<sup>1</sup> De Morib. lib. vii, cap. xv.

pressement que l'on fait maintenant pour gouverner. Car il n'y a point d'homme assez insensé qui n'aime mieux qu'on pourvoie justement à tous ses besoins, que de se faire des affaires en se chargeant de subvenir à ceux des autres.

#### XXXVI. De la Guerre.

La guerre est une chose si horrible, que je m'étonne comment le seul nom n'en donne pas de l'horreur : en quoi je ne puis souffrir l'extrême brutalité des anciens, qui avoient fait une divinité pour la guerre ; au lieu qu'un esprit qui ne s'occupe qu'aux armes est non un dieu, mais une furie. S'il venoit un homme ou du ciel ou de quelque terre inconnue et inaccessible, où la malice des hommes n'eût pas encore pénétré, à qui on fit voir tout l'appareil d'une bataille ou d'une guerre, sans lui dire à quoi tant de machines épouvantables, tant d'hommes armés seroient destinés ; il ne pourroit croire autre chose, sinon que l'on se prépare contre quelque bête féroce ou quelque monstre étrange, ennemi du genre humain. Que si on venoit à lui dire que cela se prépare contre des hommes, il ne faut point douter que ce récit ne lui fit dresser les cheveux, qu'il n'eût en abomination une si cruelle entreprise, et qu'il ne maudit mille et mille fois ceux qui l'auroient conduit en une terre si inhumaine. Mais encore souffrons que les nations se battent les unes contre les autres ; puisque telle est notre inhumanité et notre fureur, que lorsque nous nous trouvons séparés de quelques fleuves ou quelques montagnes, et où, par quelques légères différences de langage ou de mœurs, nous semblons oublier que nous avons une nature commune. Mais que des peuples qui se sont associés ensemble sous les mêmes lois et le même gouvernement, afin de se prêter un secours mutuel ; que ces peuples, dis-je, se détruisent eux-mêmes par des guerres sanglantes, cela passe à la dernière extrémité de la fureur.

#### XXXVII. Du Corps.

[ Penser que ] le corps n'est qu'une victime que la charité consacre ; en l'immolant, elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler : une masse de boue qu'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Si un roi étoit



obligé de demeurer dans quelque pauvre maison, [il lui procureroit un] ornement passager, [et y feroit briller] quelque rayon de la magnificence royale. Ainsi cette terre et cette poussière, qui forme notre corps, est revêtue de quelque éclat en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps. Toutefois c'est toujours de la poussière, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption.

Plût à Dieu que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier ! Car, que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons ce corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime ? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre, ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre ? O inconcevable union, et aliénation non moins surprenante ! malheureux homme que je suis ! Et vous vous attachez à ce corps mortel, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle ?

Je ne sais pourquoi je suis uni à ce corps mortel, ni pourquoi étant l'image de Dieu, il faut que je sois plongé dans cette boue. Je le hais comme mon ennemi capital, je l'aime comme le compagnon de mes travaux : je le fuis comme ma prison, je l'honore comme mon cohéritier.

Regarder la vie comme un faux ami ; fermer les sens, vivre hors de la chair et du monde, recueilli en soi, conversant avec soi et avec Dieu. Mener une vie au dessus de tout ce qui est visible, et recevoir les idées divines, toujours nettes et immuables, nullement mêlées des formes terrestres, errantes et vagues, que le mouvement des choses humaines nous imprime. Etre par ce moyen, et devenir de plus en plus un miroir très net de Dieu et des choses divines : s'élever à la lumière par la lumière, c'est à dire à la plus claire par la plus obscure : goûter par avance la vie céleste.

## XXXVIII. De la Mort.

Voyez cette bouche ouverte, ce visage allongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains moments comme de fort loin; autant de signes prochains de la mort. Les amis du moribond, vivement affligés, se livrent à une sorte de désespoir, qui leur fait tout tenter pour rappeler le mourant à la vie : chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien; et dans les vicissitudes de la maladie, on passe successivement de la tristesse à la joie, et de l'une à l'autre. S'il paroît quelque mieux dans l'état du malade, on aperçoit sur ceux qui l'environnent, un rayon d'espérance qui illumine tout à coup le visage comme à travers d'un nuage; et enfin, lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où : dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Le temps semble adoucir le chagrin que cause cette mort : sa femme ne pleure plus, et croit être tranquille; cependant elle demeure étourdie, comme si elle étoit tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort : on croit à toute heure voir entrer le défunt : l'âme, afin de suppléer la présence de l'objet qu'elle aime, fait effort pour rendre sa douleur immortelle : son affection envers la mémoire de son ami, et le desir de le faire revivre, lui fait prendre tous les moyens qui peuvent réparer sa perte. On voit par là combien on a raison de dire que cela est un des principes de l'idolâtrie : un reste de l'immortalité perdue nous fait ainsi combattre contre la mort. Mais il est fort nécessaire de se préparer de bonne heure à perdre ce qui nous est cher; car dans le coup on écoute peu les consolations.

La mort nous doit rendre plus forts contre la douleur, et la douleur contre la mort. Dans l'heure de la mort, deux sentimens à corriger : premièrement, la crainte, celle qui trouble; secondement, quand tout est désespéré, par dépit on voudroit bientôt finir, et par impatience à cause de la douleur.

## XXXIX. Funestes effets des plaisirs.

L'intempérance a attiré les plus terribles châtimens. Il ne

faut pas jeter les yeux sur l'objet, ni se permettre le moindre retour : se rappeler la femme de Lot. L'adultère de David a été plus puni que son meurtre. La volupté affoiblit le cœur, et énerve le principe de droiture, comme on le voit dans Samson et dans Salomon. La volupté commence ses attaques par les yeux ; ce sont les premiers qui se corrompent. L'impudicité est nommée la première et avec l'idolâtrie : elle s'excuse toujours sur sa foiblesse. La luxure et la dépense se tournent en cruauté.

#### XL. Des Passions.

Le plaisir d'être maître de soi-même et de ses passions, doit être balancé avec celui de les contenir ; et il emportera le dessus, si nous savons comprendre ce que c'est que la liberté.

*Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia* <sup>1</sup> : « Les passions volages de la concupiscence renversent » l'esprit, même éloigné du mal. » Pourquoi ? Parce que errant d'un désir à un autre, à la fin il s'en trouve quelqu'un qui nous surprend ; comme un malade chagrin, qu'on tâche de divertir, tantôt par un objet, tantôt par un autre : on lui propose des jeux de toutes façons ; enfin insensiblement on l'amuse.

#### XLI. Comment on s'engage dans les emplois.

Nous nous plaignons de notre ignorance ; mais c'est elle qui fait presque tout le bien du monde : ne prévoir pas, fait que nous nous engageons. C'est ainsi qu'on entre dans le mariage et dans les emplois, qu'on se détermine à aller à la guerre : on n'a qu'une vue générale des incommodités qui s'y trouvent. On s'engage, on trouve mille accidents imprévus ; on voudroit retourner en arrière, il est trop tard, on est engagé.

**XLII.** Les parents ne doivent pas s'opposer à la vocation de leurs enfants.  
Vertus de sainte Fare.

Que n'a pas gâté la concupiscence ? elle a vicié même l'amour paternel. Les parents jettent leurs enfants dans les

<sup>1</sup> Sap. iv. 12.

religions sans vocation, et les empêchent d'y entrer contre leur vocation.

Les parents de sainte Fare veulent la forcer d'entrer dans le mariage : mais on la veut ôter à Jésus-Christ ; on lui veut ravir l'Epoux céleste. Sainte Fare s'en prend à ses yeux innocents, qu'elle éteint, qu'elle noie dans un déluge de larmes. Cette sainte, qui se renferme, a voulu n'être jamais vue et ne jamais voir.

Mais quelle fut la fécondité de sainte Fare, par l'union qu'elle contracta avec l'Epoux céleste ? Le voisinage, tout le royaume, l'Angleterre même, recueillirent les précieux fruits de ce mariage tout divin. Elle enfanta à Jésus-Christ saint Faron son frère, que je ne puis nommer sans confusion et sans consolation ; sans consolation, parce qu'il m'apprend mes devoirs ; sans confusion, parce qu'il accable mon infirmité par l'exemple de ses vertus. Diocèse de Meaux, ce que tu dois à Fare est inestimable ; tu lui dois saint Faron. Et vous, mes filles, qui avez pour mère et pour modèle sainte Fare, donnez, par vos prières, un imitateur de saint Faron à ce diocèse.

#### XLIII. Vertus de sainte Gorgonie.

Elle ne s'est point souciée de se charger d'or, ni de pierres, ni de cette beauté étrangère qu'on achète ou qu'on s'attache par artifice, faisant une idole de l'image de Dieu. [Point d'autre] rouge [sur son visage] que celui que causoit la pudeur, ni de blanc que celui que donne l'abstinence : elle laissoit les autres ornements à celles à qui la pudeur est une honte, qui desirant la santé pour la beauté, l'embonpoint, la vivacité pour le teint ; laides par leur beauté empruntée, déshonorées par leurs ornements artificiels, défigurées par leur air, choquantes et importunes par leur agrément affecté.

Qui a plus su ? qui a moins parlé ? O corps exténué ! ô âme, qui soutenoit le corps presque sans aucune nourriture ! ou plutôt, O corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté ! O membres tendres et délicats, couchés sur la dure ! O gémissements ! ô cris de la nuit pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu ! ô fontaines de larmes, sources de joie ! O Eve ! ô appât du plaisir sensible et goût du fruit

défendu, surmontés par la continence ! O Jésus-Christ ! ô sa mort ! ô son anéantissement et sa croix , honorés par la pratique de la pénitence ! O femme , qui a fait voir que la différence du sexe n'est pas dans l'esprit ni dans le cœur !

#### XLIV. Honneur dû aux Saints.

Le vrai honneur que nous devons rendre aux saints , c'est de les imiter. Leurs reliques nous prêchent , en nous invitant à suivre leurs exemples ; elles nous demandent un reliquaïre vivant, les vertus, le cœur.

#### XLV. Des Prédicateurs.

Condition périlleuse des prédicateurs , à qui il n'y a rien , ni tant à désirer , ni tant à craindre , que la satisfaction et même le profit de leurs auditeurs.

Nous parlons contre le luxe , et on nous l'amène devant nos yeux : nous élevons nos voix contre les irrévérences scandaleuses , et nous n'entendons autre chose. Il y a quelques gens de bien qui gémissent en leur conscience , qui disent en eux-mêmes : ils ont raison. Mais nous ne les connoissons pas : ils se cachent parmi la presse , et ils nous échappent.

### PENSÉES DÉTACHÉES.

I. Il y en a qui ne trouvent leur repos que dans une incurie de toutes choses , qui ne prennent rien à cœur , qui se donnent à ce qui est présent , et n'ont du futur aucune inquiétude ; non point parce qu'ils ne croient pas , mais parce qu'ils n'y songent pas. Ils ne nient pas , mais il ne sont pas persuadés du siècle futur.

II. Les hommes estiment foiblesse de ne s'attendre qu'à Dieu. Il y a un athéisme caché dans tous les cœurs , qui se répand dans toutes les actions. On compte Dieu pour rien : on croit que quand on a recours à Dieu , c'est que les choses sont désespérées , et qu'il n'y a plus rien à faire.

III. La curiosité nous porte à disputer des choses divines , et produit en nous l'empressement d'en parler ; de là naît ensuite le mépris et l'indifférence : il semble qu'on s'intéresse

pour la piété ; et dans le fait , on en détruit tout l'esprit. La curiosité veut aller toute seule ; la foi accorde et tempère toutes choses.

IV. Il y a des hypocrites qui ont dessein de tromper ; il y a des hypocrites qui trompent , et n'en ont pas précisément le dessein ; mais qui agissent par bienséance et ne veulent point donner de scandale : les premiers sont plus dangereux pour les autres , et les seconds pour eux-mêmes.

V. Il semble qu'il y ait des personnes que Dieu n'ait destinées que pour les autres , pour instruire , pour donner exemple. Ils ont une demi-piété , des sentiments imparfaits de dévotion ; parce que cela règle du moins l'extérieur , et est nécessaire pour cet effet : mais le sceau de la piété , c'est à dire les bonnes œuvres et la conversion du cœur ne s'y trouvent pas ; ils ne s'abstiennent pas des péchés damnables.

VI. Combien en voit-on qui se servent de la philosophie , non pour se détacher des biens de la fortune ; mais pour plâtrer la douleur qu'ils ont de les perdre , et faire les dédaigneux de ce qu'ils ne peuvent avoir ?

VII. *Nisi venerit discessio primum* <sup>1</sup> : « Il ne viendra point » que la révolte et l'apostasie ne soit arrivée auparavant. » Quel est ce mystère d'iniquité , cette apostasie des hommes quittant Jésus-Christ , en sorte qu'il ne trouve plus de vraie foi parmi eux ? *Non inveniet fidem* <sup>2</sup>. Ce mystère d'iniquité est fait pour éprouver ses élus et ses fidèles serviteurs , et il consiste dans la corruption des maximes de l'Evangile et l'établissement de l'anti-christianisme.

VIII. *Nonne et ethnici hoc faciunt* <sup>3</sup> ? « Les païens ne le » font-ils pas aussi ? » Il faut que notre justice passe celle des Gentils , qu'elle passe même celle des Pharisiens. Quand serons-nous chrétiens , nous qui ne sommes pas encore arrivés au premier degré , qui est celui de la philosophie et sagesse purement humaine ?

IX. Les chrétiens doivent apprendre à profiter de tout , des biens et des maux de la vie , des vices et des vertus des autres , de leur persévérance et de leur chute , de leurs tentations , de leurs propres fautes et de leurs bonnes actions.

<sup>1</sup> II. Thess. II. 2. — <sup>2</sup> Luc. XVIII. 8. — <sup>3</sup> Matth. v. 47.



X. *Utamur nostro in nostram utilitatem* <sup>1</sup> : faire usage de Dieu pour aller à Dieu, c'est la vie chrétienne.

XI. *Fili, in vita tua tenta animam tuam; et si fuerit nequam, non des illi potestatem* <sup>2</sup> : « Mon fils, éprouvez votre » âme pendant votre vie; et si vous trouvez que quelque » chose lui soit dangereux, ne la lui accordez pas. » La tentation dans les grandes charges, dans les grandes affaires, c'est qu'on les trouve si importantes, qu'on y donne tout, et que l'affaire du salut s'oublie.

XII. Que vous vous faites de belles maisons! que vous acquérez de belles terres! Pourquoi vous faites-vous de nouveaux liens? Pourquoi aggravez-vous votre fardeau? Votre maison est bâtie, votre héritage est assuré, toutes vos acquisitions sont faites; il n'y a plus qu'à se mettre en possession.

XIII. En l'autre vie tout est infiniment plus vif qu'en celle-ci. Nous n'avons ici qu'une ombre de plaisir, et qu'une ombre de douleur. Nous ne saurions concevoir toutes les puissances du siècle futur, *Virtutes seculi venturi* <sup>3</sup>. La vertu, la force, la puissance, se montrent là : tout ce qui est en cette vie n'est rien.

XIV. On voit dans les hommes le désir de plaire; c'est le premier péché par complaisance : on y voit aussi le désir de contredire. Comment accorder de si grandes contradictions? C'est que nous voulons tout rapporter à nous, et ne pouvons souffrir ce qui s'oppose à nos desirs. De la première source vient la flatterie; de l'autre, la plupart des désordres de la vie.

XV. Le précepte n'empêche pas le péché, parce qu'il faut boucher la source, qui est la convoitise : au contraire, le précepte irrite le désir; car l'âme fait effort quand on veut lui ôter ce qu'elle regarde comme son bien. Or, quand on lui défend, on lui arrache déjà, en quelque sorte, ce qu'elle possède par l'amour, et elle accroît son effort pour le retenir.

XVI. On pèche principalement en deux manières à l'égard de soi-même, par les paroles; par des discours de vanité, en publiant ce qu'il faut taire; par des discours de curiosité, en s'enquérant de ce qu'il ne faut pas savoir.

<sup>1</sup> S. Berd. Hom. III sup. Missus, n. 14; t. I, col. 748. — <sup>2</sup> Eccli. xxxvii, 30. — <sup>3</sup> Hebr. vi, 5.

XVII. [Par un raffinement de] délicatesse, on hait la médiocrité, la galanterie grossière : pourvu qu'on la tourne agréablement, [on n'en a plus d'horreur.] La haine du vice a fait qu'on en parle avec circonspection ; la haine n'est plus que pour les paroles et les apparences.

XVIII. Peut-on mettre en comparaison ce que vous faites de bien avec ce que vous faites de mal ? Pourquoi péchez-vous ? parce que vous aimez le péché. Pourquoi priez-vous ? parce que vous craignez : l'un donc par l'inclination, l'autre par une espèce de force.

XIX. Il est important que l'esprit soit dompté : nous n'avons pas le courage de retrancher nous-mêmes notre volonté ; Dieu, comme souverain médecin, le fait en plusieurs manières, et surtout par les contradictions qu'il nous envoie. Les véritables vertus se font remarquer durant les persécutions.

XX. *De peccato triumphum agere* <sup>1</sup> : « Triompher du » péché comme un conquérant, qui, non content d'avoir » vaincu, choisit un jour pour triompher : » mener ainsi ce péché, ce roi captif en triomphe par une pénitence publique et édifiante. Deux sortes de personnes ont besoin de conversion ; les honnêtes païens, qui n'ont que des vertus morales, et ceux qui ont commis de grands crimes.

XXI. Les criminels doivent agir différemment envers un juge qu'ils ne feroient envers un père : envers un juge, on nie, on se défend, on s'excuse : envers un père, on confesse, on promet, on demande grâce ; on ne défend pas le passé, on donne des assurances pour l'avenir. Un juge veut la punition, et un père l'amendement du criminel ; c'est pourquoi il oublie le passé, pourvu qu'on stipule pour l'avenir.

XXII. Dieu veut que nous le servions avec ferveur ; c'est pourquoi il fait naître en nous les passions qui font agir ardemment, comme l'émulation.

XXIII. Il faut mener les hommes passionnés comme des enfants et des malades, par des espérances vaines.

XXIV. Pour pratiquer la patience chrétienne, il faut souffrir les maux, souffrir le dégoût, souffrir le délai.

XXV. *Orantes nolite multum loqui* <sup>2</sup> : « N'affectez point de

<sup>1</sup> S. Greg. Nazian. Grat. XL, n. 26 ; tom. I, p. 657. — <sup>2</sup> Matth. VI. 7.

» parler beaucoup dans vos prières. » Jésus-Christ nous avertit ici d'éviter les prières où l'on ne fait que parler sans sentiment, où le cœur ne dit rien de lui-même, mais va tout emprunter de l'esprit.

XXVI. La retraite et l'oraison nous apprennent à mourir ; parce que celle-là détache les sens des objets extérieurs ; et celle-ci, l'esprit des sens.

XXVII. Dieu enseigne quelquefois aux hommes des choses qu'ils ne pensent pas savoir : « J'ai instruit une veuve, dit-il » à Elie, pour te nourrir <sup>1</sup>. » Elle n'en savoit rien ; [mais elle y étoit toute préparée par] la disposition secrète du cœur.

XXVIII. L'Ecriture donne de l'âme à ce qui n'en a pas, pour bénir Dieu ; du corps à ce qui n'en a pas, pour nous rendre plus sensibles les opérations divines, et s'accommoder à notre faiblesse. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi ; justitia et pax osculatæ sunt* <sup>2</sup> : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont donné » le baiser. »

XXIX. Combien l'esprit de raillerie est-il opposé au salut et au sérieux de l'Evangile ? *Væ vobis, qui ridetis* <sup>3</sup> : « Malheur à vous, qui riez. » Les gens du monde ne savent eux-mêmes pourquoi ils y sont attachés.

XXX. Nous agissons par humeur et non par raison ; c'est pourquoi l'ambition ni l'avarice ne se changent pas pour avoir ce qu'elles demandent, parce que l'humeur demeure toujours. Les appétits, qui consistent à remplir les organes corporels se finissent à cause que les organes sont bornés : mais dans les appétits où l'imagination doit être remplie, il n'y a nulle fin ; c'est ce qui s'appelle agir par humeur.

XXXI. Rien de plus commun dans la bouche des hommes que le mensonge, et que de prendre à témoin la première vérité. Quiconque ment, ne garde point la foi qu'il exige ; car il veut que celui à qui il ment, lui soit fidèle dans la chose même sur laquelle il le trompe. Or, celui qui viole la foi donnée, est coupable d'une grande injustice.

XXXII. On dit : Cet homme m'a ôté mon honneur. Com-

<sup>1</sup> III. Reg. xvii. 9. — <sup>2</sup> Ps. lxxxiv. 11. — <sup>3</sup> Luc. xi. 25.

ment? en me faisant un affront. Ce n'est pas lui qui vous l'ôte; car l'injuste injure étant mal fondée, n'ôte rien; c'est l'opinion de ceux qui jugent mal des choses.

XXXIII. La renommée nous en impose, quoique cent fois on ait été trompé par ses faux bruits. Cette séduction a pour principe, ou la malignité de notre cœur, toujours prêt à s'ouvrir à la médisance, ou notre amour-propre, aussi empressé à se persuader tout ce qui peut flatter l'intérêt de ses desirs.

# TABLE.

	Pages.
DISCOURS aux Religieuses de Sainte-Marie, le jour de la fête de la fête de la Visitation de la sainte Vierge.	3
I <sup>er</sup> SERMON POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE, prêché devant le roi. — Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père : obligation de nous immoler avec lui : trois genres de sacrifices que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour.	12
II <sup>e</sup> SERMON POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE, prêché à la Cour. — Nécessité des lois : soumission qui leur est due. Dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.	31
AUTRE CONCLUSION du même sermon.	51
III <sup>e</sup> SERMON POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. — Explication des trois cérémonies de la purification. Modestie incomparable de Marie. Sentiments de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables.	55
I <sup>er</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE. — Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour : de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Desirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie, pour nous obtenir cette vertu essentielle.	69
II <sup>e</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE. prêché devant la Reine. — Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge : cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchoit son amour languissant. Marie laissée au monde pour consoler l'Eglise. Point d'autre cause de la mort de Marie que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères.	87
ABRÉGÉ D'UN SERMON prêché le même jour. — Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons, nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie.	102
SERMON POUR LA FÊTE DU ROSAIRE, établie en l'honneur de la	

sainte Vierge. — Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourments et des cris ; pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissements de notre mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent.

106

#### SERMONS POUR LES VÊTURES ET PROFESSIONS RELIGIEUSES.

SERMON prêché aux Carmélites, le 8 septembre 1660, à la Vêture de mademoiselle de Bouillon de Château-Thierry. — Trois vices de notre naissance : leurs funestes effets. Servitude dans laquelle tombent les pécheurs, en contentant leurs passions criminelles. Dans quel péril se jettent ceux qui s'abandonnent sans réserve à toutes les choses qui leur sont permises. Lois et contraintes auxquelles se soumet la vie religieuse, pour réprimer la liberté de pécher : sagesse des précautions qu'elle prend. Combien la chasteté est délicate et l'humilité timide. Amour que les vierges chrétiennes doivent avoir pour la retraite, le silence et la vie cachée. Mépris qu'elles sont obligées de faire de la gloire.

123

SERMON POUR UNE VÊTURE, prêché aux nouvelles catholiques. — De quelle manière l'homme peut se revêtir de Jésus-Christ. Combien étonnant l'anéantissement du Verbe : précieux avantages que nous en recueillons. D'où vient les hommes ont-ils tant de peine à modérer leurs desirs. Résistance qu'ils opposent aux leçons que Jésus-Christ leur a données, pour les réformer : son exemple infiniment propre à confondre leur liberté licenciuse. Caractère de la vraie liberté. Comment la voie étroite est-elle une voie large. Utilité des contraintes de la vie religieuse. Epreuve nécessaire, pour ne pas s'y engager témérairement. Vertus dont doit être ornée une véritable religieuse.

141

SERMON POUR LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE BERNARDINE. — Trois espèces de captivité, qui existent dans le monde ; l'une par le péché, la seconde par les passions, la troisième par l'empressement des affaires. Moyens efficaces que la vie religieuse fournit dans sa discipline, ses austérités, son éloignement du monde, pour délivrer les âmes de cette triple servitude.

154

SERMON PRÊCHÉ A LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE BERNARDINE. — Comment l'homme, par son péché, est-il devenu l'esclave de toutes les créatures. Trois lois qui captivent dans le monde ses amateurs. Avec quelle justice l'homme est abandonné à l'illusion des biens apparents. Combien fausse et chimérique la liberté dont se vantent les pécheurs. En quoi consiste la liberté véritable. Toute la conduite et tous les exercices de la vie religieuse, destinés à la procurer ou à la maintenir.

177

SERMON POUR UNE VÊTURE, prêché le jour de la Nativité de la sainte Vierge. — Combien les inclinations des hommes sont diverses et les mœurs dissemblables, Superfluité de tant de soins et vanité de la multitude de nos desseins. L'empressement et le trouble, prin-



- cipes de nos maladies. D'où vient en nous l'amour de la dissipation. Pourquoi ne pouvons-nous trouver la santé de nos âmes et le repos, en nous répandant dans la multitude des objets sensibles : l'un et l'autre attachés à la vie intérieure et recueillie, et à la recherche de l'unique nécessaire. 188
- SERMON PRÊCHÉ A LA VÊTURE D'UNE NOUVELLE CATHOLIQUE, le jour de la Purification. — Grandeur de la miséricorde que Dieu avoit fait éclater sur elle. La multitude des Eglises, cette Eglise unique et première que les apôtres avoient fondée. Combien il est nécessaire de demeurer dans son unité : son éternelle durée, justifiée contre les sentiments des protestants. Erreurs monstrueuses, et absurdités qui résultent du système de cette Eglise cachée qu'ils ont voulu supposer. La perfection de l'Eglise dans l'unité. 202
- SERMON POUR LA PROFESSION D'UNE DEMOISELLE que la reine mère avoit tendrement aimée. — Opposition de la gloire du monde à Jésus-Christ et à son Evangile : pourquoi ne peut-il être goûté des superbes. Toutes les vertus corrompues par la gloire. Comment les vertus du monde ne sont-elles que des vices colorés. Dispositions dans lesquelles doit être un chrétien à l'égard de la gloire. Grand sujet de craindre de se plaire en soi-même, après s'être élevé au dessus de l'estime des hommes : d'où vient cette gloire cachée et intérieure est-elle la plus dangereuse. Quelle est la science la plus nécessaire à la vie humaine. Discours à la Reine d'Angleterre, et sur la Reine mère défunte. 219
- SERMON POUR UNE PROFESSION, prêché le jour de l'Epiphanie. — Noces spirituelles qu'une religieuse célèbre avec Jésus-Christ, au jour de sa profession. Qualités de ce divin Epoux. D'où vient est-il obligé de se faire pauvre, pour acquérir le titre de roi. La pauvreté, l'unique dot qu'il exige de son Epouse : pourquoi? Combien grand l'amour qu'il a eu pour elle. Moyens qu'elle doit prendre pour conserver une affection si inconcevable. Précieux effets de la virginité : transports que le Sauveur a toujours pour elle. Jalousie miséricordieuse qu'il a témoignée à son Epouse : avec quelle vigilance il observe toutes ses démarches. Soit qu'elle doit avoir de se garantir des effets d'une jalousie si délicate. 236
- EXORDE pour le même discours. 236
- SERMON POUR UNE PROFESSION, prêché le jour de l'Exaltation de la sainte Croix. — Combien il en a coûté à Jésus-Christ pour le contrat de son mariage avec l'Eglise. Trois qualités de cet Epoux des vierges chrétiennes. Dans quel dessein a-t-il acquis les hommes. Pourquoi ne devons-nous rechercher dans ce nouveau roi aucune marque extérieure de grandeur royale. Conditions qu'il exige de celles qu'il prend pour ses épouses. Prérogatives des vierges chrétiennes : pureté qui leur est nécessaire. Extrême jalousie de leur Epoux : comment elles doivent se conduire pour ne pas offenser ses regards. 259
- SERMON POUR UNE PROFESSION. Sur la virginité. — Sainte séparation et chaste union, deux choses dans lesquelles consiste la sainte virginité : combien elle est mâle et généreuse. De quelle manière, en établissant son siège dans l'âme, rejaillit-elle sur le corps. Avec quel soin les vier-

- ges doivent garder tous leurs sens. D'où vient la sainte virginité a-t-elle tant d'attraits pour le Sauveur. Saint ravissement des vierges et leurs privilèges. Précautions qui leur sont nécessaires, pour être saintement unies à leur Epoux. Son amour et sa jalousie : ses deux regards sur elles. Qu'est-ce qui cause sa retraite. Funestes effets de l'orgueil : avantages de l'humilité. 276
- SERMON POUR UNE PROFESSION. — Quel est le monde auquel il nous faut renoncer. Combien ce renoncement doit être étendu dans une religieuse. Avec quel soin elle doit persévérer dans la guerre qu'elle déclare au monde, et éviter les moindres relâchements. Obligation que sa vocation lui impose, d'avancer toujours, et de tendre sans cesse à la perfection. 293
- SERMON POUR LA PROFESSION DE MADAME DE LA VALLIÈRE, duchesse de Vaujour, prêché devant la Reine, le 4 juin 1675. — Spectacle admirable que Dieu nous présente dans le renouvellement des cœurs. Deux amours opposées, qui font tout dans les hommes. Attentat et chute funeste de l'âme qui a voulu, comme Dieu, être à elle-même sa félicité. De quelle manière, touchée de Dieu, elle commence à revenir sur ses pas, et abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, pour ne se réserver plus que Dieu seul. Cette vie pénitente et détachée, montrée très possible par l'exemple de madame de La Vallière. Réponse que Dieu fait aux raisons que les mondains allèguent pour se dispenser de l'embrasser. 311
- EXHORTATION FAITE AUX NOUVELLES CATHOLIQUES, pour exciter la charité des Fidèles en leur faveur. — Pauvreté et abondance, deux genres d'épreuve. Patience et charité, deux voies uniques pour arriver au royaume céleste. Qu'est-ce que la foi : miracles et martyres, deux moyens par lesquels elle a été établie et soutenue. Combien l'hommage que nous devons à la vérité, exige que nous soyons résolus à souffrir pour elle : grande utilité que nous retirons de ces souffrances. Quelle est l'épreuve des riches : que doivent-ils faire pour y être fidèles. Obligation qu'ils ont d'imiter, à l'égard des pauvres, la libéralité du Sauveur envers nous. 331
- FRAGMENT D'UN DISCOURS SUR LA VIE CHRÉTIENNE. — Dieu, la vie de nos âmes par l'union qu'il a avec elles. Obligation du chrétien de mourir au péché, pour recevoir et conserver cette vie divine. D'où vient Dieu laisse-t-il ici bas dans les saints l'attrait au mal. Comment détruit-il en eux le péché, même dès cette vie. 344
- I<sup>re</sup> EXHORTATION A L'OUVERTURE D'UNE VISITE, FAITE EN LA COMMUNAUTÉ DE SAINTE URSULE DE MEAUX, le 9 avril 1685. — Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une âme qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Eglise, et de gémir sur le triste état des pécheurs. Tendres invitations du prélat, pour porter toutes les Sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement. 356
- II<sup>e</sup> EXHORTATION, FAITE DANS LE CHŒUR, A LA CONCLUSION DE LA VISITE, le 27 avril 1685. — Silence et recueillement nécessaires pour écouter l'Esprit de Jésus-Christ au dedans de soi-même. Funestes

suites de la dissipation, et de l'attache aux choses sensibles. Obligation d'écouter Dieu dans ses supérieurs. Soumission et respect qui leur sont dus, ainsi qu'aux confesseurs et directeurs. Maux que cause dans les communautés le peu de respect pour le silence. De quelle manière on doit y parler de ses mécontentements. Partialités qu'il faut en bannir.	365
ORDONNANCES notifiées à nos chères Filles les religieuses de sainte Ursule de Meaux, au chapitre tenu dans leur chœur, le 4 avril 1685, pour conclusion de la visite régulière par nous faite les jours précédents.	376
III <sup>e</sup> EXHORTATION SUR LA RETRAITE FAITE CHEZ LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX, à toutes les Professes du noviciat, le mercredi-saint, 18 avril 1685. — Avantages de la retraite. Maux que cause la dissipation. Comment les religieuses doivent l'éviter, et travailler à se séparer des créatures pour se recueillir en Dieu.	381
IV <sup>e</sup> EXHORTATION FAITE AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX, le 4 mai 1685. — Avec quelle vigilance, quelle religion il faut qu'elles travaillent à l'éducation des enfants qui leur sont confiés. Soin qu'elles doivent avoir de se renouveler dans l'esprit de leur profession. Combien il est nécessaire qu'elles soient en garde contre l'ennemi de leur salut. Obligations renfermées dans le vœu de pauvreté. Importance et utilité de l'obéissance. Devoir des religieuses de tendre sans cesse à la perfection. Charité, zèle et tendresse du prélat pour elles.	390
CONFÉRENCE FAITE DEVANT LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX. — Terrible compte qu'elles auront à rendre des grâces qu'elles ont reçues. Perfection qu'exigent d'elles les vœux qu'elles ont faits dans leur profession. Tendresse et sollicitude pastorale du prélat pour ses filles. Motifs qui l'obligent d'exiger d'elles une obéissance entière. Etroite union qu'il desire voir régner entre elles.	401
INSTRUCTION FAITE AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX. Sur le Silence. — Trois sortes de silence. Avec quelle exactitude Jésus-Christ les a gardées. Motifs qui ont porté les instituteurs d'ordre à le prescrire dans leurs règles. En quoi consiste le silence de prudence, et comment il faut le pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ. Qualités que doit avoir le silence de patience dans les souffrances et les contradictions : combien il est salutaire, et contribue à la perfection des âmes.	411
PAROLES SAINTES de mon illustre pasteur, monseigneur Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, la veille et le jour de sa profession.	427
PRÉCIS D'UN DISCOURS FAIT AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE MEAUX, dans une visite.	433
DISCOURS SUR L'UNION DE JÉSUS-CHRIST AVEC SON ÉPOUSE. — Comment Jésus-Christ est-il l'Époux des âmes dans l'oraison.	433
SERMON PRÊCHÉ A L'OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CLERGÉ DE FRANCE, le 9 novembre 1681, à la messe solennelle du Saint-Esprit dans l'église des Grands-Augustins. Sur l'unité de l'Eglise.	445

## PENSÉES DÉTACHÉES.

I. De Dieu et du culte qui lui est dû.	492
II. De Jésus-Christ et de ses mystères.	494

	Pages.
III. Aveuglement des impies.	496
IV. De la vérité.	497
V. De l'Église.	<i>Ibid.</i>
VI. Du carême : comment on le doit sanctifier.	500
VII. De la pénitence.	504
VIII. De la conversion.	506
IX. Punition et peine du péché.	513
X. Bonté et justice de Dieu.	516
XI. Combien Dieu aime à pardonner.	517
XII. De la charité fraternelle.	518
XIII. Du pardon des ennemis.	522
XIV. Des jugements humains.	<i>Ibid.</i>
XV. De la médisance.	525
XVI. De la vertu.	<i>Ibid.</i>
XVII. De la vraie dévotion.	526
XVIII. Opposition de la nature et de la grâce.	527
XIX. Des biens et des maux de la vie.	<i>Ibid.</i>
XX. De l'aumône.	528
XXI. De la cupidité.	529
XXII. De l'orgueil.	531
XXIII. De l'ambition.	532
XXIV. De l'intérêt.	<i>Ibid.</i>
XXV. De la préoccupation.	533
XXVI. De l'amitié.	<i>Ibid.</i>
XXVII. De la justice.	534
XXVIII. Des rois et des grands.	535
XXIX. Des gens de bien.	536
XXX. Du monde.	538
XXXI. Du temps.	539
XXXII. Il faut régler sa vie.	<i>Ibid.</i>
XXXIII. De l'homme.	540
XXXIV. De la société.	542
XXXV. Des arts.	543
XXXVI. De la guerre.	544
XXXVII. Du corps.	<i>Ibid.</i>
XXXVIII. De la mort.	546
XXXIX. Funestes effets des plaisirs.	<i>Ibid.</i>
XL. Des passions.	547
XLI. Comment on s'engage dans les emplois.	<i>Ibid.</i>
XLII. Les parents ne doivent pas s'opposer à la vocation de leurs enfants. Vertus de sainte Fare.	<i>Ibid.</i>
XLIII. Vertus de sainte Gorgonie.	548
XLIV. Honneur dû aux saints.	549
XLV. Des prédicateurs.	<i>Ibid.</i>
PENSÉES DÉTACHÉES.	<i>Ibid.</i>









G



3 2400 00165 7695

## DATE DUE

GAYLORD	PRINTED IN U.S.A.

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library  
2400 Ridge Road  
Berkeley, CA 94709  
For renewals call (510) 649-2500  
All items are subject to recall.



